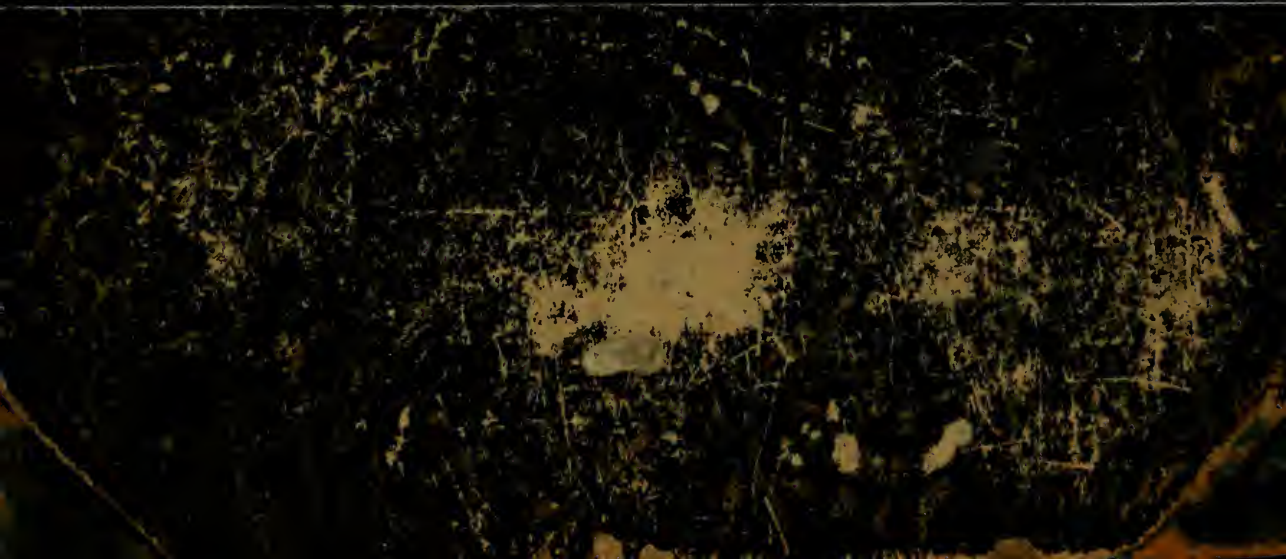
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04331 4574



HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stam. Annam,
MARIANOPOLI

MÉDITATIONS

SUR

LA VIE RELIGIEUSE

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

PROPRIÉTÉ DE L'INSTITUT DES FRÈRES
DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

HOLY PROPHETS LIBRARY

MÉDITATIONS

SUR

LA VIE RELIGIEUSE

PAR

LE T.-H. FRÈRE PHILIPPE

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

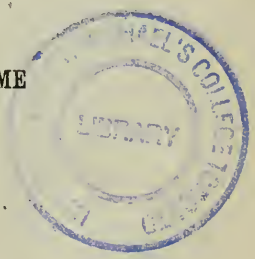
—

OUVRAGE APPROUVÉ PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

DEUXIÈME ÉDITION

PREMIER VOLUME



TOURS

IMPRIMERIE ALFRED MAME ET FILS

—

1873

SOMMAIRE

Pages.

Vie religieuse 1

Règles. 97

Exercices spirituels : prière, oraison, examens, lecture spirituelle, pieux entretiens, retraite annuelle, etc. 157

Combat spirituel : tentations, éloignement du monde, bonne volonté, ouverture de cœur, scrupule, consolations et épreuves, paix de la conscience, etc. . . 289

Vie intérieure : perfection, ferveur, tiédeur, présence de Dieu, grâce, usage des créatures, etc. 409

APPROBATION

Rapport à Mgr l'Archevêque de Tours.

Nous avons examiné avec soin et lu avec un vif intérêt ces Méditations sur la vie religieuse, destinées aux frères des Écoles chrétiennes. Elles nous ont paru excellentes, très-propres à atteindre leur but, qui est de nourrir et de fortifier le bon esprit religieux dans le cœur des fils du vénérable de la Salle.

On y traite avec autant de solidité de doctrine que de sagesse pratique d'abord de la vie religieuse en elle-même, des règles, des exercices spirituels, puis des vertus fondamentales de la vie chrétienne, des vœux de religion proprement dits et des devoirs qui s'y rattachent, enfin de tout ce qui a rapport à la perfection évangélique.

Chaque sujet renferme, en quelques pages substantielles et concises, une considération, une réflexion morale, une prière et un résumé. Tout y porte l'empreinte de l'esprit de Dieu et d'une expérience consommée.

Ce qui donne à ces méditations un cachet à part de force et d'onction, c'est que le style, clair et simple, est, pour ainsi dire, constamment nourri de la sainte Écriture, dont les textes, enchâssés les uns dans les autres, s'éclairent et s'expliquent mutuellement. On y fait aussi un heureux emploi de citations empruntées aux maîtres de la vie spirituelle et aux meilleurs auteurs. On y va au fond des choses, et tout y tend à la pratique.

En somme, ce recueil de méditations est un véritable trésor pour l'Institut des frères des Écoles chrétiennes. Mais il sera également profitable aux membres des autres communautés. Ces sortes d'ouvrages, particuliers à la vie religieuse, sont rares. Nous n'en connaissons point qui soit plus directement spécial et mieux approprié aux besoins du moment que celui-ci. Aussi croyons-nous qu'on ne peut trop le faire connaître, et trop le recommander à tous ceux qui tendent à la perfection religieuse ou qui sont chargés d'y conduire les autres.

Tours, ce 26 novembre 1872.

P. JANVIER,

CHANOINE DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOURS.

Sur le rapport ci-dessus, nous approuvons avec éloge les MÉDITATIONS SUR LA VIE RELIGIEUSE, et nous désirons que ce livre se propage.

Ce 27 novembre 1872.

† FÉLIX,

ARCHEVÊQUE DE TOURS.

INTRODUCTION

La méditation est, pour les religieux, le premier et le plus important de leurs exercices journaliers. Elle leur est un principe de lumière et de force éminemment précieux; elle est pour leur âme ce que sont pour le corps la réfection et le sommeil; c'est elle surtout qui les met en état de retirer des fruits de leurs autres exercices spirituels, et de remplir avec efficacité les œuvres de zèle qui sont la fin de leur Institut.

Aussi, tous les maîtres de la vie spirituelle en proclament-ils l'excellence, en même temps qu'ils en établissent la nécessité et qu'ils en recommandent la pratique. Tous ils redisent, sous une forme ou sous une autre, ces paroles du roi-prophète : « Heureux celui qui, mettant « son affection dans la loi du Seigneur, la mé- « dite jour et nuit ! Il sera comme un arbre « planté auprès des eaux courantes, qui donne « son fruit dans son temps, et dont la feuille

« ne tombe point; et il réussira dans toutes « ses œuvres[1]. »

Les religieux qui s'acquittent très-bien de la méditation ont véritablement leur symbole dans cet arbre dont parle le Psalmiste : ils sont plantés dans le jardin de l'Église, arrosés des eaux de la grâce, enracinés dans le bien, affermis contre les orages des tentations du démon et des persécutions du monde; ils se développent en progressant dans la vertu; ils produisent en abondance les fleurs et les fruits d'une vie sainte; ils sont l'appui, la consolation et la gloire de leur ordre.

Il en est de même d'une communauté, ou d'une congrégation où l'exercice de l'oraison a toute l'importance qu'il mérite : elle est, en effet, un arbre fécondé par la grâce, qui lui est départie avec surabondance; elle est affermie contre les attaques de l'ennemi du bien; elle produit des fruits nombreux de salut; elle est l'édification des fidèles et la consolation de l'Église.

Ainsi l'oraison fait, tout à la fois, la force et la richesse des religieux considérés en particulier et de la société dont ils sont membres; il faut donc en embrasser la pratique non-seulement

[1] Ps. I, 1–4.

à cause de nous personnellement, mais aussi à cause de notre communauté et de notre Institut, dont rien ne doit nous être plus à cœur que les avantages spirituels.

Mais parmi les différents sujets à proposer à la méditation des religieux, il faut évidemment attacher une sérieuse importance à ceux qui se rapportent le plus directement à leur vocation, et aux moyens de sanctification qu'elle leur présente. Or, c'est là l'objet de cet ouvrage, où nous considérons : 1° la vie religieuse en général; 2° les règles; 3° les exercices spirituels; 4° le combat spirituel; 5° la vie intérieure; 6° les vertus théologales; 7° les vœux de religion; 8° les vertus religieuses; 9° les autres vertus morales.

Un certain nombre de ces méditations n'ont trait qu'à nos devoirs comme chrétiens, et peuvent par conséquent convenir à tous les fidèles; mais la plupart nous sont spéciales en tant que religieux, et quelques-unes même en tant que frères des Écoles chrétiennes.

Le plan que nous avons suivi étant suffisamment accusé, et les sujets assez bien caractérisés par leurs titres respectifs, on peut aisément choisir les méditations qui conviennent le mieux, eu égard aux circonstances où l'on se trouve.

Ainsi, avant la fête de la très-sainte Trinité, où nous renouvelons nos engagements, on prendrait celles qui sont relatives aux vœux ; quelques jours avant la retraite annuelle, on lirait la 46e, qui a pour but de nous préparer à ces jours de recueillement et de prières.

Il est plusieurs méditations qui ont directement pour objet Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous les recommandons d'une manière particulière à nos frères, parce que ce sont celles qui se prêtent le mieux à la méthode d'oraison en usage dans notre Institut.

Conformément aux recommandations de notre vénérable Père, nous rappelons en toute occasion, et surtout dans les traités des vertus, les exemples et les paroles de Jésus-Christ, et nous basons principalement sur la foi toutes nos considérations.

En dehors de ce qui nous est spécial, comme frères des Écoles chrétiennes, nous n'exprimons dans cet ouvrage que ce qui l'a été par les maîtres de la vie spirituelle, en lui donnant une forme assez concise pour ne pas dépasser les limites que nous nous étions tracées.

Après la sainte Écriture, dont nous avons fait un fréquent usage, les principales sources où nous avons puisé sont l'Imitation de Jésus-

Christ, les livres spirituels les plus autorisés, les Conférences monastiques, les livres qui nous sont propres, tels que la Règle commune, le Recueil, les Pensées du vénérable de la Salle, les Méditations des dimanches et des fêtes, les Examens particuliers.

Aussi croyons-nous que cet ouvrage peut très-utilement servir pour la lecture spirituelle, car il contient la quintessence de la doctrine des Pères touchant les devoirs de l'état religieux.

Nous ne nous sommes préoccupé que du but à atteindre, et qui n'est autre que de porter les religieux à estimer et à aimer leur vocation, et à s'acquitter avec la plus grande fidélité des obligations qu'elle leur impose.

Nous avons voulu les prémunir contre l'esprit du siècle, dont l'influence pernicieuse peut se faire sentir même dans les communautés les mieux réglées; nous avons voulu ranimer dans les âmes l'esprit de foi, pour l'opposer à l'esprit raisonneur et sceptique, qui est si répandu de nos jours; nous avons voulu exciter à la pratique généreuse de l'obéissance, de l'humilité, de la charité, de la mortification, du zèle, et combattre ainsi l'esprit d'indépendance et d'orgueil, l'égoïsme, le sensualisme, l'indifférence religieuse, qui font tant de mal dans

la société, et contre lesquels il faut sérieusement nous mettre en garde.

Nous avons voulu aider nos frères à bien employer le temps de la méditation et à retirer des fruits de cet exercice. A ce propos, nous leur recommandons de nouveau l'usage du livre des Résumés, que nous avons édité à part, afin que chaque frère puisse l'avoir par devers soi, et s'en servir pour maintenir ou ramener sa pensée sur ce qui doit l'occuper en ces moments de grâce.

Puisse notre but être réellement atteint ! Puisse cet ouvrage contribuer au bien de nos frères, à l'affermissement et au progrès spirituel de notre Institut ! Puisse-t-il procurer efficacement la gloire de Dieu, et nous obtenir, de son infinie bonté, les bénédictions et les grâces qui sont toute la récompense que nous attendons pour notre modeste travail !

F. Philippe.

MÉDITATIONS
SUR LA VIE RELIGIEUSE

1. — FIN DE L'HOMME

Je suis le principe et la fin (Apoc., I, 8).

CONSIDÉRATION

Dieu est le principe de tout ce qui existe « dans le « ciel et le ciel des cieux, sur la terre et dans la terre [1]. « C'est lui qui a fait le monde et tout ce qui est dans « le monde [2]; c'est lui qui a créé l'homme, le formant « à son image, lui donnant le discernement, la parole, « la vue, l'ouïe, la pensée [3], le plaçant dans l'échelle « des êtres un peu seulement au-dessous des anges [4]. » C'est de lui que nous tenons notre corps et nos sens, notre âme et ses facultés.

« C'est en lui, dit l'Apôtre, que nous avons la vie, « le mouvement et l'être [5]. » Après nous avoir donné l'existence, il nous la conserve par un acte de puissance et de bonté qui est une création continuée; car s'il nous abandonnait, nous tomberions à l'instant même dans le néant dont nous sommes tirés.

Mais si Dieu est le principe de tout être, il en est aussi la fin. Souverainement sage et indépendant, il n'a pu se proposer, en ses œuvres, que sa propre gloire

[1] Deut., x, 14. — [2] Act., xvii, 24. — [3] Eccli., xvii, 1, 5. — [4] Ps. viii, 6. — [5] Act., xvii, 25, 28.

pour but essentiel. Venus de lui, nous sommes à lui et pour lui, ainsi que l'exprime saint Paul dans ce passage de l'épître aux Romains: « Aucun de nous ne vit « ni ne meurt pour soi-même; soit que nous vivions, « soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur, « nous sommes toujours au Seigneur [1]. »

Il nous a donné notre intelligence pour le connaître, notre cœur pour l'aimer, notre activité et notre liberté pour le servir en cette vie et mériter, par ce moyen, de le contempler et de le posséder dans l'éternité bienheureuse. C'est à chaque homme qu'il est dit, comme au peuple hébreu : « Qu'est-ce que le Seigneur demande « de vous, ô Israël, sinon de le craindre, de marcher « dans ses voies, de l'aimer, de le servir de tout « votre cœur et de toute votre âme, d'observer sa loi « et ainsi d'assurer votre bonheur [2]? »

Glorifier Dieu ici-bas par toute notre conduite, et être admis ensuite à le voir tel qu'il est [3] et à participer à sa souveraine béatitude, voilà notre destinée. Combien n'est-elle pas noble et glorieuse !

Sur la terre, une multitude d'êtres sont formés les uns pour les autres, et tous, en résumé, pour l'homme qui est leur fin temporelle; mais il n'en est pas ainsi de nous. Ce n'est point pour les créatures, non pas même pour les anges que nous existons, c'est pour le Créateur lui-même. Notre esprit est destiné à connaître, notre cœur à aimer, notre volonté à servir Celui qui est la vérité et la beauté par essence, le Roi des rois, le Maître absolu du ciel et de la terre, l'infini en richesses, en grandeur, en magnificence.

Nous avons la même fin que les esprits célestes, ou

[1] Rom., XIV, 8. — [2] Deutéronome, X, 12, 13. — [3] I S. Jean, III, 2.

plutôt nous avons la même fin que Dieu même, car il n'est que pour lui.

Quelle n'est pas, en nous plaçant à ce point de vue, notre dignité, notre grandeur; mais aussi quels devoirs en résultent pour nous !

Dieu étant notre fin, nous devons tendre vers lui de toutes les puissances de notre être, et l'avoir en vue dans toutes nos actions. Comme le fleuve se dirige vers son embouchure, la flèche vers son but, la flamme vers le ciel, de même toutes nos facultés de l'âme et du corps doivent se diriger vers Dieu, qui est leur centre et en qui seul nous trouverons le repos. Il faut, autant que nous le pouvons par sa grâce, n'avoir de pensées, de désirs, d'affections que pour lui et ce qui conduit à lui, et employer à le glorifier nos yeux, nos mains, nos pieds, tous nos sens, nos biens, notre santé, notre vie, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes.

Dans ses desseins, les créatures ne sont que pour nous aider à aller à lui; il faut donc n'estimer que celles qui nous y conduisent, être indifférents pour toutes celles qui ne nous en rapprocheraient pas, nous abstenir de toutes celles qui nous en éloigneraient, nous conformant ainsi à cette maxime du livre de l'Imitation : « La grande sagesse, c'est de tendre au ciel par la voie du mépris du monde; c'est d'aimer Dieu et de s'attacher à lui seul [1]. »

Imitons le sage voyageur qui, ne se préoccupant que du terme où il veut atteindre, ne s'affectionne à rien de ce qu'il rencontre, suit le chemin le plus direct, se débarrasse de ce qui gênerait sa marche, et ne s'arrête que le moins possible. Ne nous attachons à rien

[1] Liv. I, ch. 1, 3, 4.

ici-bas; allons à Dieu par la voie la plus directe, c'est-à-dire par celle des conseils évangéliques, renonçant à tout et à nous-mêmes, et travaillant sans relâche à notre perfection.

Soyons bien persuadés que ce n'est qu'en lui que nous pouvons trouver la paix et la joie véritables. « C'est pour vous, ô Seigneur, que vous nous avez créés, lui disait saint Augustin, et notre cœur sera toujours dans l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Nous unir à lui fait tout notre bonheur; comme nous en éloigner serait le plus grand et même le seul malheur.

Oh! combien nous serions à plaindre si nous ne tendions pas à Dieu! Nous n'accomplirions pas la seule chose pour laquelle nous existons; nous serions semblables à un nautonier qui fuirait le port où il doit se rendre et s'égarerait dans les immensités de l'Océan, à un soleil sans lumière, à un feu sans chaleur, à un arbre sans fruits, à une source tarie, à un œil qui ne voit pas, à une oreille qui n'entend pas... Nous arriverions au terme de notre vie sans avoir rempli notre destinée, et « au grand jour où Dieu rendra à « chacun selon ses œuvres [1], » il nous rejetterait de sa présence.

Alors commenceraient pour nous les regrets éternels, et nous nous écrierions du fond de l'abîme : « Je « me suis égaré de la voie de la vérité; je n'ai point « suivi le sentier du Seigneur. Hélas! quel fruit ai-je « retiré des avantages dont je jouissais [2]? O insensé! « j'ai cherché la vanité et poursuivi le mensonge [3]; « j'ai négligé la seule chose nécessaire [4]. » Et main-

[1] Eccli., XVIII, 24. — [2] Sag., V, 6-8. — [3] Ps. IV, 3. — [4] S. Luc, X, 42.

tenant Dieu, que je n'ai pas voulu servir, me frappe dans sa justice; les créatures, dont j'ai abusé, se vengent par ce feu qui me dévore. Tout est perdu pour moi : ma destinée est manquée ; il ne me reste que le sort affreux que je me suis fait à moi-même.

Heureux, au contraire, si nous nous appliquons à tendre vers Dieu comme il le demande de nous ! Nous fournirons la même carrière que les saints, et lorsque nous paraîtrons devant lui, il nous dira : « Venez, « serviteur bon et fidèle, qui avez connu et accompli « ma volonté. Entrez dans la joie de votre Seigneur et « soyez heureux à jamais [1]. »

APPLICATION

Pénétrés de cette vérité fondamentale que, venant de Dieu, nous sommes pour Dieu, tendons effectivement vers Dieu par toutes les pensées de notre esprit, tous les sentiments de notre cœur, tous les actes de notre volonté.

Sachons renoncer à tout ce qui serait un obstacle à notre union avec lui, et nous servir, au contraire, des créatures comme d'échelons pour nous élever vers ce souverain bien; n'oublions pas qu'il nous est seul toutes choses, et que ce n'est qu'en lui que nous pouvons trouver la félicité.

PRIÈRE

O Dieu, créateur de toutes choses, qui êtes mon principe et ma fin, daignez, je vous supplie, m'accorder la grâce de tendre constamment vers vous par mes pensées, mes désirs, mes affections, ou plutôt par ma

[1] S. Matth., xxv, 21.

vie entière, afin que, remplissant ma destinée en ce monde, je me rende digne de celle que vous me préparez dans l'éternité.

RÉSUMÉ

Dieu est le principe et la fin de tout ce qui existe. Se proposant sa gloire et aussi notre bonheur, il nous a créés et il nous conserve :

1° Pour le connaître...

2° Pour l'aimer...

3° Pour le servir...

4° Pour être heureux, à un certain degré, dès ici-bas...

5° Pour le posséder parfaitement en l'autre vie et y être infiniment heureux...

— Voilà notre fin; mais :

1° En comprenons-nous l'importance?

2° Y tendons-nous sans cesse ?...

3° Rien ne nous en détourne-t-il ?...

4° Les créatures nous servent-elles à la réaliser, ou nous en empêchent-elles ?

5° Faisons-nous toute notre application de connaître Dieu,... de l'aimer,... de le servir,... de mériter par ce moyen de jouir de lui dans le ciel?...

Voir les Résumés, *page* 153; — Examens particuliers, *sujets* 1, 4.

2. — FIN DU CHRÉTIEN

Nous savons que nous sommes de Dieu (I S. Jean, v, 19).

CONSIDÉRATION

Considérons ce que nous sommes en qualité de chrétiens, et quelles obligations en résultent pour nous.

Par le baptême, nous avons été délivrés du péché et consacrés corps et âme à l'auguste Trinité, au nom de qui l'eau sainte et régénératrice a coulé sur notre front ; nous sommes devenus les enfants d'adoption du Père céleste, les frères de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit [1].

Notre divin Sauveur, nous distinguant entre ceux qui sont encore dans les ténèbres de l'infidélité, nous a choisis pour être ses disciples et ses soldats, et nous a donné la grâce nécessaire pour croire à ses divins enseignements, garder ses préceptes, professer sa doctrine, imiter ses exemples, travailler avec lui au salut des âmes et nous dévouer pour sa gloire.

Par notre vocation au christianisme, il a fait de nous des enfants de son Église, des membres de cette société sainte, universelle et divine qu'il a instituée au prix de son sang ; des frères de ces héros de la religion qui, à toutes les époques, ont illuminé le monde par l'éclat de leurs vertus. Il nous a établis en communion avec tous les fidèles qui sont sur la terre, les saints qui règnent dans le ciel, les âmes qui souffrent dans le

1 Gal., IV, 6.

purgatoire. Il a mis à notre disposition les différents moyens de sanctification et de salut qu'il a laissés aux hommes ; il a déposé en notre âme le germe de toutes les vertus chrétiennes qui ont brillé d'un si vif éclat dans ses saints, et il nous donne avec surabondance sa grâce pour qu'à leur exemple nous les cultivions et leur fassions produire leurs fruits.

Combien donc le Seigneur ne nous a-t-il pas favorisés ! Quels bienfaits de sa main libérale s'ajoutent ici à celui de notre création et de notre conservation ! Quels motifs pour nous de lui en témoigner notre reconnaissance par tout ce qui peut nous en être un moyen, et surtout par notre attention et notre fidélité à correspondre à ses desseins sur nous !

S'il nous a délivrés du péché, s'il a voulu que nous lui soyons consacrés, s'il nous a élevés à la dignité de ses enfants, c'est qu'il veut que le péché nous soit toujours en horreur, que nous l'évitions à tout prix et que nous en fuyions avec soin les occasions ; c'est qu'il veut, ainsi que l'exprime le saint prêtre Zacharie, « que « nous le servions sans crainte tous les jours de notre « vie dans la sainteté et la justice, comme étant cons- « tamment en sa présence [1] ; » que, nous considérant toujours comme étant à lui et non point à nous-mêmes ni aux créatures, nous ne nous servions de nos yeux, de nos mains, de tous nos sens, ou plutôt de toutes nos facultés de l'âme et du corps que pour l'honorer et le glorifier de la manière qu'il demande de nous. « Dieu, « dit l'Apôtre, nous a choisis et nous a prédestinés à « l'adoption des enfants par Jésus-Christ, afin que « nous fussions saints et irrépréhensibles devant ses « yeux et que la louange et la gloire en soient données

[1] S. Luc, 1, 74, 75.

« à sa grâce [1]. Il ne nous a pas destinés à être les ob-
« jets de sa colère, mais à obtenir le salut par Jésus-
« Christ Notre-Seigneur, qui est mort pour nous, afin
« que soit que nous dormions, soit que nous veillions,
« ce soit toujours en union avec lui [2]. »

En venant résider en nous, le Saint-Esprit a voulu que nous respections notre corps et notre âme comme un temple sacré, et que par suite nous ne nous permettions jamais rien qui en soit la profanation. Il veut aussi que nous ayons le même respect pour le corps et l'âme de notre prochain.

En nous choisissant pour ses disciples, Jésus-Christ a voulu que nous fassions toute notre application de le connaître et de l'imiter, de méditer ses maximes et ses exemples, de nous animer de son esprit, d'observer ses commandements, de marcher sur ses pas, de lui être unis d'esprit, de cœur et de volonté, de vivre de lui et pour lui, en sorte que nous puissions redire avec saint Paul : « Je vis, non pas moi ; mais Jésus-Christ « vit en moi [3]. »

En nous enrôlant sous la bannière de sa croix, il a voulu que nous combattions courageusement ses ennemis, qui sont ceux de notre salut, et que nous travaillions avec abnégation, dévouement et persévérance à établir et à propager son règne dans les cœurs.

En nous appelant à être membres de son Église, il a voulu que nous en soyons la consolation et la gloire par notre religieuse soumission à son auguste chef et à ses autres pasteurs légitimes, par notre fidélité à ses lois, par notre zèle pour la faire connaître et aimer des âmes sur lesquelles nous pouvons avoir quelque influence ; il a voulu que nous soyons l'édification de

[1] Éph., I, 4-6. — [2] I Thess., V, 9, 10. — [3] Gal., II, 20.

tous par une vie exemplaire, rappelant celle qu'il a menée sur la terre; il a voulu que nous rendions à sa très-sainte Mère, aux anges et aux saints un culte d'honneur et de prière qui nous obtienne leur intercession auprès de lui, et aussi que nous l'implorions lui-même pour les âmes du purgatoire, en offrant pour elles à sa justice nos prières, nos pénitences, nos aumônes, nos œuvres de zèle.

En déposant dans notre âme le germe des vertus chrétiennes, il a voulu que nous travaillions sérieusement par sa grâce à leur faire atteindre en nous tout leur développement, en sorte que nous manifestions par toute notre vie une foi vive et agissante, une espérance ferme et inébranlable, une charité constante et universelle, un dévouement prompt et généreux au service et au soulagement du prochain, une humilité profonde, une piété sincère et affectueuse, une douceur inaltérable, une abnégation entière, une patience à toute épreuve...

Telle est, dans les desseins de Dieu, notre fin en qualité de chrétiens, fin éminemment glorieuse, fin sublime qu'il nous faut sans cesse avoir en vue, et qui, d'ailleurs, nous est rappelée par les promesses mêmes de notre baptême.

Oui, nous avons été appelés au christianisme pour pratiquer le renoncement au monde, au démon et aux passions; pour vivre selon les maximes et les exemples de Jésus-Christ; pour être, selon l'expression de Tertullien, un abrégé de l'Évangile, ou, d'après le langage de l'Apôtre, « pour mettre la vérité en pratique par « la charité et croître en toutes manières en celui qui « est le chef et le Christ [1], pour obtenir le salut par

[1] Eph., IV, 15.

« Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est mort pour « nous [1]. » Nous avons été appelés au christianisme pour nous rendre dignes de voir s'accomplir en nous cette prière du divin Sauveur : « Mon Père, je souhaite « que là où je serai, ceux que vous m'avez donnés y « soient aussi avec moi, et qu'ils soient témoins de la « gloire qui m'appartient et que j'ai reçue de vous [2]. »

APPLICATION

Pénétrons-nous intimement de l'excellence de notre destinée et soyons-en saintement glorieux. Bénissons de toute la ferveur de notre âme le divin Rédempteur « qui nous a appelés des ténèbres à son admirable « lumière [3], » et qui nous a donné avec tant de libéralité les moyens d'aller à lui et, par lui, au bonheur éternel. « Sachons, dit saint Ambroise, ce que nous sommes ; et ce que nous sommes par profession montrons-le par nos œuvres, autrement notre nom de chrétien ne serait qu'un vain mot, et la grâce du baptême nous deviendrait un sujet de condamnation. »

On a dit avec raison : « Noblesse oblige. » Or quelle noblesse est comparable à celle dont nous avons reçu les titres au jour de notre baptême ? Que toute notre conduite soit donc telle que le demande notre dignité d'enfants de Dieu, de frères de Jésus-Christ, de membres de l'Église, de compagnons des saints, d'héritiers du ciel. Demandons-en instamment la grâce, afin que, remplissant notre fin en cette vie d'épreuves, nous parvenions à notre fin dernière, qui n'est autre que la possession de Dieu et l'union à Jésus-Christ dans la cité éternelle.

[1] I Thess., v, 9. — [2] S. Jean, xvii, 24. — [3] I S. Pierre, ii, 9.

PRIÈRE

« O Dieu, qui nous découvrez la lumière de votre vérité, daignez accorder à tous ceux qui ont le bonheur d'être chrétiens la grâce d'éviter ce qui est contraire à ce nom, et de pratiquer ce qui y est conforme [1]. » O Père éternel, faites que nous n'oubliions jamais que nous sommes vos enfants; ô Jésus, aidez-nous à nous conduire comme vos frères et vos amis; ô Esprit-Saint, conservez-nous dans la pureté et l'innocence, pour que notre cœur soit toujours votre temple.

O Trinité sainte, à qui nous avons été consacrés par le baptême, accordez-nous de remplir fidèlement notre destinée sur la terre, afin de nous rendre dignes de notre destinée dans le ciel.

RÉSUMÉ

Devenus par le baptême enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, temples du Saint-Esprit, membres de l'Église, héritiers du ciel, nous devons :

1° Nous conduire en véritables enfants de Dieu...
2° Marcher fidèlement sur les traces de Jésus-Christ...
3° Respecter notre âme et notre corps, éviter le péché...
4° Aimer, honorer, servir la sainte Église, lui obéir...
5° Pratiquer les vertus chrétiennes, et ainsi nous rendre dignes de régner avec Jésus-Christ dans le ciel...

— Telle est notre fin : combien elle est excellente!

1° Apprécions-la et témoignons-le par nos actes...
2° Tendons sans cesse à la réaliser...
3° Tendons-y par tous les moyens à notre disposition...
4° Fuyons, évitons tout ce qui nous en détournerait...
5° Prions pour obtenir la grâce de la bien remplir...

Voir les Résumés, *page* 153; — Examens particuliers, *sujet* 5.

1 Collecte du III[e] dim. après Pâques.

3. — FIN DU RELIGIEUX

Marchez d'une manière digne de votre vocation (Eph., IV, 1).

CONSIDÉRATION

Considérons ce que nous sommes par la nature même de notre vocation à la vie religieuse, et comprenons quels devoirs en sont la conséquence.

Nous sommes religieux, c'est-à-dire doublement liés à Dieu, faisant profession d'avoir avec Dieu les rapports les plus intimes, les plus persévérants, lui étant consacrés sans réserve, lui appartenant non-seulement aux mêmes titres que les autres hommes ou que les autres chrétiens, mais encore par l'offrande que nous lui avons faite de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous possédons.

Nous sommes religieux, c'est-à-dire que Jésus-Christ, nous favorisant plus que les fidèles qu'il laisse engagés dans le siècle, nous a appelés à une vie toute sainte, nous disant, comme à ce jeune homme dont parle l'Évangile : « Si vous voulez être parfait, « vendez ce que vous possédez, donnez-en le prix « aux pauvres, puis venez et suivez-moi [1] ; » il nous a donné la force et le courage de répondre à son invitation; il nous a ainsi retirés du milieu du monde, où notre âme courait tant de périls, et nous a introduits dans l'asile de la religion, où il nous donne ses grâces avec tant d'abondance, où il nous fournit les moyens de sanctification les plus nombreux et les plus puis-

[1] S. Matth., XIX, 21.

sants, où il se communique à nous en tant de manières et avec une si grande intimité.

Nous sommes religieux, c'est-à-dire auxiliaires de l'Église, appelés à nous employer, autant qu'il nous est possible et que Dieu le demande de nous, à la grande œuvre du salut des hommes, qu'elle accomplit par Jésus-Christ son chef et sa vie; à lui être utiles comme l'ont été un si grand nombre de saints qui, dans le même état que nous, ont fait sa gloire et sa consolation, et ont procuré avec tant d'efficacité le salut des âmes.

Nous sommes religieux, c'est-à-dire membres d'une de ces sociétés saintes que Dieu a établies pour être des foyers toujours actifs de ferveur et de charité, pour former des écoles de piété, pour éclairer les peuples par des exemples permanents d'édification et de véritable vertu, pour montrer dans des institutions particulières le christianisme dans tout son lustre.

Nous sommes religieux, c'est-à-dire que nous avons embrassé une règle, que nous nous sommes soumis librement à une discipline approuvée par l'Église, que nous faisons profession de vivre dans l'obéissance la plus parfaite à l'égard de nos supérieurs.

Voilà, en résumé, ce que nous sommes par la grâce de notre vocation et par celles qui en ont été la suite. Or évidemment il en résulte pour nous des obligations spéciales, dont il nous importe de nous rendre compte. Si nous sommes religieux, ce n'est pas seulement pour en porter le nom et l'habit, et en faire extérieurement les exercices, c'est pour tenir une conduite en rapport avec la sainteté de notre vocation et avec les grâces et les moyens de salut qui nous y sont donnés; c'est pour faire le bien propre à notre état,

et le faire par les purs motifs de la foi et avec un entier dévouement; c'est pour donner en nous un accomplissement à ces paroles de Jésus-Christ : « C'est moi « qui vous ai choisis, et qui l'ai fait afin que vous « opériez du fruit, et un fruit qui demeure [1]; » et à celles-ci de l'Apôtre : « Que Dieu vous rende dignes « de la vocation dont il vous a favorisés, et qu'il ac- « complisse par sa puissance tous les desseins de sa « bonté envers vous [2]. Oui, je vous en conjure, moi « qui suis prisonnier pour le Seigneur, marchez d'une « manière digne de votre vocation [3]. »

Religieux, nous sommes destinés à une perfection non commune, à laquelle nous devons tendre constamment et par tous les moyens dont nous disposons. Dieu veut que nous imitions véritablement Jésus-Christ, en sorte que notre vie soit comme la sienne toute de prière, de travail, d'abnégation, de pauvreté et de sacrifice. Il veut que nous gardions non-seulement les préceptes, mais encore les conseils évangéliques; que nous nous séparions du monde de corps, d'esprit et de cœur, jusqu'à pouvoir dire, comme l'Apôtre : « Le monde m'est crucifié, et je suis cru- « cifié au monde [4]; » que nous n'estimions et ne recherchions que les biens de l'ordre surnaturel, disant, à l'exemple de David : « Pour moi, qu'est-ce « que j'attends? n'est-ce pas le Seigneur? Oui, tout « mon trésor est en vous, ô mon Dieu [5]. Que la part « qui m'est échue est excellente, et que mon héritage « est précieux [6]! »

« Dieu veut que nous soyons tout à lui, et que nous ne nous appliquions qu'à ce qui regarde son service

[1] S. Jean, xv, 16. — [2] II Thess., I, 11. — [3] Eph., IV, 1. — [4] Gal., VI, 14. — [5] Ps. XXXVIII, 8. — [6] Ps. XV, 6.

et la conservation de l'innocence de nos élèves [1], » que nous formions « une sainte assemblée [2], » qui soit la consolation de l'Église et l'édification des fidèles; que, « réunis dans un même esprit, nous travaillions sérieusement, et en nous y aidant les uns les autres, à la grande affaire de notre salut [3]. »

Dieu veut que, selon les promesses que nous en avons faites, nous gardions fidèlement la pauvreté, la chasteté, l'obéissance et toutes les autres vertus de notre état; que nous observions exactement nos règles non-seulement quant à la lettre, mais aussi quant à ce qui en est l'esprit; que nous marchions résolûment, et jusqu'au bout de notre carrière, sur les pas de tant de saints religieux dont la vie exemplaire a été l'honneur de leur ordre, et qu'ainsi nous méritions d'éprouver comme eux les effets de cette promesse de Jésus-Christ : « En vérité, je vous le dis, « vous qui avez tout quitté pour me suivre, vous pos- « sèderez la vie éternelle [4]. »

APPLICATION

A l'exemple de saint Arsène et de saint Bernard, rappelons-nous souvent quelle est notre fin en qualité de religieux, nous disant à nous-mêmes : « Pourquoi ai-je quitté le siècle? pourquoi suis-je entré en religion? N'est-ce pas pour être entièrement à Dieu? » Tendons sans cesse à la réaliser, en sorte que nous puissions dire avec saint Paul : « Mon unique soin est « d'avancer vers le terme où Dieu m'appelle par Jésus- « Christ [5]. »

[1] Méd. du V. de la Salle, IIe dim. de l'Avent. — [2] I S. Pierre, II, 5. — [3] Méd. du V., dim. de Quasimodo. — [4] S. Luc, XVIII, 29, 30. — [5] Philip., III, 13, 14.

Ne nous en laissons jamais détourner par nos passions, le monde et le démon. Lorsque l'amour-propre nous portera à la recherche de nos aises, à la susceptibilité, à la jalousie, demandons-nous si c'est pour le satisfaire que nous avons embrassé une vie toute d'abnégation, de sacrifice, de renoncement à nous-mêmes. Lorsque le monde étalera devant nous ses pompes séduisantes, détournons aussitôt les yeux, en nous disant : Ce n'est point pour voir les vanités du siècle que j'ai quitté le siècle. Quand le démon nous sollicitera au péché, repoussons-le, en disant : Je me suis consacré à Dieu sans réserve, et tout ce qui est à Dieu doit être saint.

Plaçons-nous toujours au point de vue de notre fin comme religieux pour apprécier toutes choses; et par suite considérons comme dangereux tout ce qui peut nous en éloigner; comme avantageux tout ce qui, de sa nature, peut nous en approcher; comme éminemment avantageux tout ce qu'il y a de plus capable, de plus propre à nous aider à la remplir : telles sont les croix, les épreuves qui se rencontrent dans la vie religieuse.

Heureux serons-nous si nous accomplissons fidèlement la grande œuvre pour laquelle nous sommes venus en religion! Nous verrons, au terme de notre carrière, notre divin Sauveur tenant en ses mains la couronne qu'il nous destine, et nous pourrons dire avec le grand Apôtre : « J'ai vaillamment combattu, « j'ai achevé ma course... j'ai rempli ma fin, il ne « me reste qu'à recevoir la couronne de justice que « me réserve, dans sa miséricorde, le Dieu qui m'a « appelé à la vie religieuse [1]. »

[1] II Tim., IV, 8.

PRIÈRE

Je vous bénis, ô Jésus, qui, par ma vocation à la vie religieuse, m'avez destiné à suivre la voie de vos conseils, à être ainsi votre fidèle imitateur. Accordez-moi, je vous supplie, la grâce de comprendre combien cette fin est glorieuse, de ne la perdre jamais de vue, et de coordonner d'après elle ma vie entière, afin que, répondant parfaitement à vos desseins, je sois une consolation pour votre cœur, et je me rende digne de votre céleste héritage.

RÉSUMÉ

Doublement liés à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Église, et appelés à suivre la voie des conseils évangéliques, notre fin comme religieux est :

1° De tendre à la perfection par tous les moyens qui nous en sont donnés dans notre état...

2° D'imiter Jésus-Christ d'une manière toute spéciale...

3° De nous séparer du monde de corps, d'esprit et de cœur...

4° D'édifier l'Église par une vie toute sainte...

5° De pratiquer, selon nos saints engagements, l'obéissance, la chasteté, la pauvreté et les autres vertus religieuses...

— Notre nom, notre habit, tout nous rappelle cette fin si noble, si élevée... Il faut donc :

1° Ne la point perdre de vue...

2° Ne rien tant désirer que de la remplir...

3° Ne point nous en laisser détourner par les créatures...

4° N'apprécier ou ne déprécier les choses que selon qu'elles nous aident à y parvenir ou qu'elles nous en éloignent...

5° Remercier Jésus-Christ de nous avoir appelés à une vie de perfection, et lui demander la grâce d'en remplir fidèlement tous les devoirs...

Voir les Résumés, *page* 154; — Examens particuliers, *sujet* 24.

4. — AFFAIRE DU SALUT

Une seule chose est nécessaire (S. Luc, x, 42).

CONSIDÉRATION

Soit que nous nous considérions comme hommes, comme chrétiens, comme religieux, notre fin est toujours le salut de notre âme; toujours c'est vers ce but que nous devons tendre, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir : sauver notre âme, voilà notre affaire personnelle; voilà pour nous la grande, la principale, l'importante affaire; c'est la seule affaire absolument nécessaire, et néanmoins c'est une affaire difficile et délicate, et en outre pressée, très-pressée même.

Le salut de notre âme est notre affaire, celle dont nous sommes personnellement chargés, personnellement et individuellement responsables : les autres hommes peuvent nous y aider, mais non l'accomplir. Dieu lui-même s'y intéresse jusqu'à vouloir y travailler avec nous, et c'est à cette fin qu'il nous donne sa grâce, que Marie, notre bonne mère, nous protége, que notre saint ange nous conseille et nous fortifie; mais cette grâce et ces secours nous seraient inutiles si nous n'y coopérions efficacement nous-mêmes.

Le salut, c'est notre grande affaire : ah! que sont auprès d'elle ce qu'on appelle grandes affaires dans le monde, telles qu'acquisitions de biens, découvertes scientifiques, entreprises commerciales?... Qu'est-ce que tout cela en comparaison de l'affaire du salut, d'où

dépend, non pas plus ou moins de bien-être pendant vingt, quarante ou soixante ans, mais le bonheur ou le malheur le plus absolu, et pendant toute l'éternité!

Sauver notre âme est notre principale affaire : non-seulement les autres ne lui peuvent être comparées, mais toutes, elles ne sont que pour celle-là. Aussi devons-nous n'estimer que celles qui nous aident à l'accomplir, être indifférents pour celles qui ne nous le facilitent pas, et opposés à toutes celles qui lui sont un obstacle.

Le salut est une affaire si importante, que c'est pour elle qu'existent toutes les créatures à l'usage de l'homme : elles ne lui sont données, en effet, que comme des moyens pour y parvenir, et chacune de celles dont il se sert lui dit dans son langage : « Sauvez votre âme [1]. »

C'est une affaire si importante qu'elle est la raison de toutes les actions de Dieu dans le temps, le motif de la venue de notre divin Sauveur sur la terre, la fin qu'il s'est proposée dans ses travaux, ses souffrances et sa mort; c'est pour elle qu'il a fondé son Église, établi les sacrements, le culte, les ordres religieux, tous les secours spirituels; car toutes ces choses n'existent qu'afin d'être pour nous des moyens de salut.

Oui, le salut est une affaire d'une suprême importance; tout nous le dit, tout, jusqu'au démon lui-même. Oh! si jamais nous étions portés à la considérer comme secondaire, nous n'aurions qu'à examiner ce que fait l'enfer et ses suppôts pour la traverser : que d'entreprises, que d'efforts, que de constance, que de sacrifices même pour empêcher les hommes de se sauver!

[1] Gen., XIX, 17.

Le salut est une affaire nécessaire; c'est pour tous l'unique nécessaire, au point que si un homme ne l'accomplissait pas, il aurait renversé les desseins que Dieu avait sur lui, reçu en vain son âme et son corps, mérité que l'on dise de lui la parole qui fut dite de Judas : « Il eût mieux valu pour cet homme-là qu'il « ne fût jamais né [1]. »

Quels qu'aient été pendant sa vie ses travaux, ses succès, ses mérites, tout serait perdu; car, dit Jésus-Christ, « que sert à l'homme de gagner l'univers, « s'il vient à se perdre : que donnera-t-il en échange « pour soi-même [2]? » Eh! qu'importe qu'un vaisseau ait une riche cargaison, s'il sombre avant d'arriver au port! Qu'importe qu'un édifice soit plus ou moins orné, s'il devient en entier la proie des flammes! De quoi peuvent servir des biens ou des avantages qu'il faut laisser en deçà du tombeau?

Le salut est une affaire nécessaire; et ici encore nous pouvons en demander à l'enfer la démonstration; ah! si nous interrogions les malheureuses victimes qui brûlent dans ces feux dévorants, si nous leur disions : Que pensez-vous du salut? Qu'en penserez-vous pendant toute l'éternité?... Non, elles ne nous répondraient pas, mais leurs douleurs, mais leurs larmes, mais leur désespoir le feraient pour elles... O Dieu! cette pensée seule ne serait-elle pas capable de convertir les cœurs même les plus endurcis, s'ils la méditaient quelques instants?

Oui, le salut est nécessaire, absolument nécessaire. Oh! malheur, malheur à celui qui ne l'opère point! il ne fait pas la seule chose qu'il devait faire; et ce qu'il perd, c'est son Dieu, c'est son âme, c'est son éternité!

[1] S. Matth., xxvi, 24. — [2] S. Matth., xvi, 26.

Le salut, cette affaire si grande, si importante et absolument nécessaire, est en outre une affaire difficile et dans laquelle nous pouvons échouer : affaire difficile, car le démon, le monde et nos passions se sont ligués afin de nous empêcher de l'accomplir; c'est une affaire où nous pouvons échouer, car nul ne peut dire avec assurance : Je persévérerai en grâce avec Dieu; et il n'y a personne qui ne doive éprouver le même sentiment que saint Paul, lequel craignait qu'après avoir enseigné aux autres la voie du ciel, il ne fût lui-même réprouvé [1].

Néanmoins le salut est une affaire possible, et même très-possible, parce que la grâce de Dieu ne nous manquera point, et ainsi, en définitive, elle ne dépend que de notre bonne volonté. Oui, nous pouvons nous sauver, rien ne nous empêche de suivre le chemin étroit qui mène à la vie. Il faut, pour cela, une grande force, un grand courage; mais, à la condition de notre coopération, cette force et ce courage nous sont donnés par celui qui nous appelle à son service, en sorte que nous pouvons dire : J'ai la ferme confiance que je me sauverai parce que je veux me sauver, et que je suis parfaitement résolu à faire pour cela tout ce que Dieu demande de moi.

Enfin, le salut est une affaire pressée, très-pressée même; c'est une affaire que nous ne pouvons, sans imprudence et sans folie, remettre au lendemain; une affaire qu'il nous faut accomplir dès aujourd'hui, et même dès maintenant, parce que le moment qui s'écoule est peut-être le seul qui nous soit encore donné pour l'accomplir; il faut donc l'employer pour nous affermir dans la grâce de Dieu si nous la possédons,

1 Cor., IX, 27.

ou pour la recouvrer par la pénitence si, par malheur, nous l'avions perdue.

APPLICATION

Tels sont les caractères de la grande affaire de notre salut; et maintenant que nous les connaissons, il faut examiner si toujours nous agissons en conséquence, et nous hâter de réformer notre conduite dans tout ce qui ne serait pas en rapport avec eux.

Quand il s'agit de ce qu'on appelle une grande affaire dans le monde, on y pense, on s'en occupe, on se donne mille soins pour la faciliter et la faire réussir; on n'épargne rien, car, dit-on, il faut sacrifier le tout pour le tout. Eh bien! en faisons-nous au moins autant pour l'affaire de notre salut? Est-elle l'objet habituel de nos pensées, le terme de nos désirs, le motif de nos actions? Sommes-nous disposés à tout sacrifier pour elle, notre repos, notre santé, notre réputation, notre vie, et à dire avec tous les saints et spécialement avec ceux qui ont souffert le martyre : « Périsse tout le reste, pourvu que je sauve mon âme! »

Nous disons : Je veux me sauver; mais nos actions le disent-elles? Cette parole exprime-t-elle réellement la disposition où nous sommes? N'est-ce pas une espèce de formule que nous répétons sans en pénétrer le sens. Non, non, qu'il n'en soit plus ainsi désormais! Disons : Je veux me sauver; mais disons-le de l'intime du cœur. Faisons plus, travaillons-y efficacement en correspondant fidèlement à toutes les grâces de Dieu, et en faisant un saint usage des moyens de salut qui nous sont donnés dans notre saint état.

PRIÈRE

Mon salut est mon œuvre, ô mon adorable Sauveur, voilà pourquoi je suis saisi de crainte, car je connais ma faiblesse; mais il est aussi l'œuvre de votre grâce, et c'est pourquoi j'espère l'accomplir. Oui, vous m'aiderez, ô mon Dieu, et avec vous et par vous, je garderai votre loi et je sauverai mon âme.

Souvenez-vous, ô bon Pasteur, que vous êtes venu à moi, brebis égarée, que vous vous êtes fatigué en me cherchant et en me ramenant au bercail; souvenez-vous que c'est pour mon salut que vous êtes descendu du ciel, et que vous avez répandu tout votre sang sur le Calvaire. Oh! faites donc que tant de travaux ne soient point perdus [1]. O mon Sauveur, sauvez-moi.

RÉSUMÉ

Une seule chose est nécessaire : sauver notre âme...

C'est là, pénétrons-nous-en bien,

1° Notre affaire personnelle, que nul ne peut accomplir pour nous...

2° Notre grande affaire, notre importante affaire, car il s'agit de nous préserver des supplices éternels, et de nous procurer le bonheur infini...

3° Notre unique affaire...

4° Une affaire difficile et exigeant tous nos soins...

5° Une affaire pressée, très-pressée même...

— Il faut donc :

1° Nous en occuper sérieusement...

2° Nous en occuper tout de suite...

3° La préférer à tout...

4° Employer, comme nous le devons, les moyens propres à la faire réussir...

5° Ne cesser d'en demander à Dieu la grâce...

Voir les Résumés, *page* 154; — Examens particuliers, *sujet* 249.

1 Prose *Dies iræ*.

5. — VOCATION RELIGIEUSE

Le Seigneur vous a choisis pour être son peuple particulier (Deut., VII, 6)

CONSIDÉRATION

« Dieu veut que tous les hommes opèrent leur salut « et parviennent à la connaissance de la vérité [1]; » mais tandis que le plus grand nombre des fidèles sont appelés à se sauver dans le monde, malgré les grandes difficultés qu'ils y rencontrent, quelques autres sont appelés à se sanctifier dans la religion par une vie plus recueillie, plus parfaite et plus semblable à celle de Jésus-Christ, notre divin modèle.

La vocation, c'est-à-dire l'appel à la vie religieuse, se produit et se manifeste de différentes manières, suivant les desseins de la Providence et suivant nos dispositions : tantôt c'est une voix intérieure qui nous dit : « Fuyez, fuyez le monde [2], » afin de ne pas être si exposés à pécher et pour imiter plus facilement votre divin Sauveur; tantôt ce sont des événements d'une certaine gravité qui, déconcertant nos projets, nous détachent de la terre, nous invitent à quitter le siècle; le plus ordinairement c'est une éducation dans le sens de la vie religieuse; souvent aussi c'est un grand désir de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes; quelquefois ce sont des remords qui déchirent le cœur, empoisonnent les jouissances de la vie et font soupirer après le calme que goûtent les personnes retirées du monde; d'autres fois, c'est un coup

1 I Tim., II, 4. — 2 Jérém., LI, 6.

de la main de Dieu, qui renverse le pécheur et le fait s'écrier, comme saint Paul sur le chemin de Damas : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse [1] ? »

Du reste, on ne peut dire le nombre de moyens par lesquels Dieu appelle à la vie religieuse; il peut, pour cela, se servir de tout, même de ce qui semblerait être le plus opposé à cette fin.

Dans son ineffable bonté, notre divin Sauveur a bien voulu employer envers nous les moyens qu'il a jugés propres à nous attirer à lui; il nous a dit : « Écoutez, mon enfant, et prêtez l'oreille; quittez « votre peuple et la maison de votre père [2]; » séparez-vous du monde et suivez-moi. Nous avons entendu sa voix, et, avec son secours, répondu à son appel.

Oh! qu'elle est excellente la grâce qui nous a été faite, et combien elle est digne d'estime!

Par notre vocation, Jésus-Christ nous a retirés du monde, où l'âme se trouve comme dans un désert, et où, à cause de notre faiblesse, nous nous serions peut-être perdus. Selon le langage du Psalmiste, « il « nous a tendu la main du haut du ciel, nous a pris « et nous a retirés des grandes eaux; il a donné la « force à notre âme pour marcher dans les sentiers « de la justice [3]. » Il nous a témoigné que nous sommes d'une manière toute spéciale l'objet de son attention et de son amour, et qu'il nous prédestine à sa gloire, puisqu'il nous conduit ainsi dans la voie la plus facile et la plus sûre pour opérer notre salut.

Par notre vocation, il nous a distingués des chrétiens qui demeurent engagés dans le monde, et qui sont loin d'avoir autant de moyens que nous pour se sanctifier; par elle, il a bien voulu nous admettre en

[1] Act., IX, 6. — [2] Ps. XLIV, 11. — [3] Ps. XVII, 17; XXII, 2, 3.

sa sainte maison et nous donner place parmi ses enfants privilégiés.

Que de motifs n'avons-nous donc pas d'estimer cette grâce de choix, et qui est la source de tant d'autres! Oui, apprécions-la comme l'ont appréciée les saints, qui tous l'ont considérée comme une faveur insigne, et dont un grand nombre, après l'avoir obtenue de Dieu, ont tout sacrifié pour y correspondre, disant avec saint Augustin : « Que les autres se choisissent, s'ils le veulent, les richesses de la terre; pour moi, le Seigneur est mon partage. »

A leur exemple, faisons-en le sujet de la plus vive reconnaissance envers Jésus-Christ, qui, sans aucun mérite de notre part, nous a fait ce don ineffable; qui, lorsque peut-être nous étions près de périr, a envoyé vers nous, comme à saint Pierre [1], un ange pour briser les chaînes qui nous retenaient captifs dans le monde, et ouvrir devant nous la porte de la cité sainte qui est maintenant notre asile.

Hélas! que serions-nous aujourd'hui, si notre divin Sauveur ne nous eût ainsi regardés dans sa miséricorde? Que de fautes nous aurions commises! Que de bonnes œuvres nous aurions négligé d'accomplir!

Témoignons que nous apprécions notre vocation en l'affermissant de plus en plus. Or le moyen qui nous est donné à cette fin c'est la pratique même des vertus de notre état, suivant cette parole de saint Pierre : « Appliquez-vous à rendre certaines, par vos bonnes « œuvres, votre vocation et votre élection [2]. » Nous devons donc continuer le bien dont elle est le commencement, marcher à grands pas dans la voie de la sanctification, répondre aux desseins de notre divin

[1] Act., XII, 7-11. — [2] II S. Pierre, I, 10.

Maître qui nous dit : « C'est moi qui vous ai choisis, « et qui l'ai fait afin que vous produisiez du fruit, et « un fruit qui soit de durée [1]. » Oh! que nous serions à plaindre si, par une vie tiède et négligente, nous ne correspondions pas aux vues de Dieu, si nous ne produisions pas les fruits qu'il attend de nous, si nous laissions inutiles la grâce de notre vocation et toutes celles qui en sont une conséquence!

C'est aussi un devoir pour nous de nous attacher à notre vocation, de l'affectionner sincèrement, et cela lors même que nous éprouverions de grandes difficultés dans notre saint état; car il ne faut pas se faire illusion à ce sujet : la vie religieuse présente des satisfactions véritables, de nombreux et précieux avantages, mais elle a aussi ses peines; et se flatter de n'y en point rencontrer serait se tromper soi-même. Si donc nous avons à en subir, nous ne devons point en être surpris, ni douter pour cela que nous soyons véritablement appelés. Bien au contraire, ce qui devrait grandement nous étonner, ce serait de n'avoir rien à souffrir dans un état où nous ne sommes entrés que pour être plus conformes à Jésus souffrant.

Que les contradictions auxquelles nous serions en butte ne nous empêchent donc pas d'aimer notre vocation, d'en être saintement glorieux, de nous rappeler avec bonheur le jour où nous avons quitté le monde, celui où nous avons revêtu le saint habit, celui où nous avons fait nos vœux, et de chanter avec le roi-prophète [2] : « Je me suis réjoui quand on m'a dit : « Nous irons dans la maison du Seigneur! Béni soit « le Très-Haut, qui a signalé sur moi sa miséricorde, « et m'a mis en sûreté comme dans une forteresse! »

[1] S. Jean, xv, 16. — [2] Ps. cxxi, 1; Ps. xxx, 22.

Tels sont nos principaux devoirs relativement à notre vocation : estime, reconnaissance, fidélité, affection. Que Dieu nous fasse la grâce de les remplir fidèlement, et, par ce moyen, de nous rendre dignes de notre vocation au bonheur éternel qu'il nous destine.

APPLICATION

Avons-nous une profonde estime pour notre vocation, qui est le principe de tant de grâces, pour cette faveur insigne que nous n'avons méritée en rien, dont beaucoup d'autres auraient mieux profité que nous, qui est tout entière l'œuvre de la générosité de notre divin Sauveur?

Quel soin avons-nous d'en témoigner notre reconnaissance à son auteur? Que faisons-nous à cette fin? Au moins récitons-nous avec piété et attention les formules de nos prières où nous remercions Dieu de nous avoir retirés du monde?

Quels sont nos efforts pour correspondre aux desseins que Jésus-Christ a eus sur nous en nous appelant à la vie religieuse? Pouvons-nous nous rendre le témoignage que nous pratiquons les vertus de notre état, que nous affermissons notre vocation par nos bonnes œuvres? L'aimons-nous cette vocation, cette faveur inappréciable, par laquelle Jésus-Christ nous fait ses amis, ses frères, d'autres lui-même? Y sommes-nous attachés, et cela malgré les peines que nous éprouvons dans notre état?

Proposons-nous sérieusement de remplir tous ces devoirs avec la plus grande fidélité, comme du reste nous le pouvons facilement par le secours de Celui qui nous a appelés.

PRIÈRE

Qu'il m'est doux, ô mon Jésus, de me souvenir de la grâce de prédilection que vous m'avez faite en m'appelant à la vie religieuse, et de vous en exprimer ma vive et constante reconnaissance; oh! daignez me continuer les effets de votre libéralité, et faites que par ma fidélité à correspondre à vos desseins, je me rende digne de ma vocation à la béatitude éternelle.

RÉSUMÉ

Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et il donne à tous les moyens dont ils ont besoin pour parvenir à la sainteté, au salut; mais il juge à propos de choisir quelques âmes pour se les attacher spécialement et leur rendre plus facile leur perfection : il les appelle à la vie religieuse. — Il nous y a appelés :

1° Quelle grâce il nous a faite par notre vocation!...

2° De quelle manière il nous a distingués entre tant de chrétiens qu'il laisse dans le monde!...

3° A quelle intimité avec lui il nous a élevés!...

4° Il nous a témoigné qu'il nous a élus pour le ciel...

5° Qu'avions-nous fait pour mériter cette faveur?... Combien n'a-t-il pas été généreux envers nous!...

— Soyons donc :

1° Reconnaissants envers lui...

2° Attentifs à répondre à ses desseins sur nous...

3° Affectionnés à notre vocation...

4° Soigneux de la cultiver, de l'entretenir, de l'affermir par nos bonnes œuvres...

5° Fidèles à en remplir tous les devoirs...

Voir les Résumés, *page* 155; — ancienne édition, *page* 273.

6. — EXCELLENCE DE LA VIE RELIGIEUSE

Oh! que la part qui m'est échue est excellente (Ps. xv, 6)!

CONSIDÉRATION

Combien est excellent l'état auquel Dieu nous a appelés! tout y est grand, élevé, digne d'estime. Son origine est divine, car c'est Jésus-Christ qui l'a institué lorsqu'il a dit : « Si vous voulez être parfait, « vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux « pauvres, ensuite suivez-moi [1]; celui qui aime son « père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de « moi [2]; » et il l'a institué par un effet tout particulier de sa bonté pour nous.

C'est lui qui a suscité les fondateurs des congrégations religieuses, qui les a élevés à la hauteur de leur mission, qui a protégé leur œuvre, qui leur a donné et leur donne encore des disciples pour la perpétuer dans la suite des âges.

Du reste, pour être persuadé de l'excellence de l'état religieux, il suffit de considérer combien il est glorieux à Dieu et combien il est honorable pour celui qui y est appelé et qui en remplit les obligations.

L'état religieux est, après le sacerdoce, celui qui est le plus propre à faire connaître, aimer et servir Dieu, à susciter à Jésus-Christ des disciples qui lui soient entièrement dévoués, à former des apôtres qui ne respirent que sa gloire et les progrès de son Église.

[1] S. Matth., xix, 21. — [2] *Ibid.*, x, 37.

C'est principalement dans l'état religieux que ce divin Sauveur manifeste ce qu'opère sa grâce dans les âmes qui lui sont consacrées; c'est là qu'il montre aux hommes quels sentiments élevés elle inspire, quelles héroïques vertus elle fait pratiquer. Aussi tous les docteurs de l'Église et tous les maîtres de la vie spirituelle se sont-ils plu à l'exalter par-dessus tous les autres genres de vie.

Saint Chrysostome et saint Jean Climaque appellent l'état religieux le paradis de la terre et la demeure des saints; saint Jérôme, la fleur la plus brillante du jardin de l'Église; saint Bernard, la cité sainte, la Jérusalem spirituelle. Ce dernier, avec plusieurs autres saints, considère l'état religieux comme ayant l'excellence du martyre, et ceux qui l'embrassent comme glorifiant Dieu autant que s'ils répandaient leur sang pour la foi.

Saint Cyprien voit dans les bons religieux les fleurs du jardin de l'Église, les images vivantes de Dieu et de la sainteté de Jésus-Christ, la portion la plus illustre du troupeau de ce divin Pasteur; et saint Grégoire de Nazianze, les colonnes de la foi, les pierres précieuses du temple divin dont Jésus-Christ est le fondement et la pierre angulaire.

Tous les autres Pères ont parlé dans le même sens de la vie religieuse : ils l'ont considérée comme très-relevée, excellente, divine; ils y ont vu une école de sainteté, une noble carrière ouverte aux âmes généreuses, le séjour où le cœur trouve toute sa liberté pour s'attacher à Dieu, un riche présent du ciel à la terre, le plus sublime des états du monde; et ils ont conclu, avec saint Augustin, qu'on ne pouvait assez la louer pour la louer dignement.

Tous ils ont jugé, avec saint Liguori, qu'il est bien préférable d'y être appelé que de régner sur le plus grand des États de la terre; et leur sentiment a été aussi celui d'un grand nombre de personnages de distinction, et même de plusieurs souverains. Combien qui ont quitté la pourpre pour revêtir l'habit religieux! Combien d'autres qui, près de mourir, ont dit avec le pape Honorius II : « Plût à Dieu qu'au lieu d'avoir porté la couronne ou la tiare, je n'eusse été qu'un pauvre frère servant! »

Oui, tout démontre l'excellence de la vie religieuse : son origine, qui est divine ; sa fin, qui est la gloire de Jésus-Christ, la sanctification des âmes et l'édification de l'Église; ses moyens, qui sont surtout la prière, la fréquentation des sacrements, les vœux de religion, le travail, la régularité.

La vie religieuse, par les vertus qu'elle demande, honore singulièrement ceux qui l'embrassent, et constitue un véritable héroïsme; car elle suppose qu'ils sont résolus à l'abnégation la plus entière, à l'immolation la plus complète de l'amour-propre, et cela par les purs et nobles motifs du dévouement à Dieu et de la charité pour le prochain.

Elle les honore également par les rapports qu'elle établit entre eux et Dieu et les choses de Dieu. Si, sur la terre, on considère comme une gloire d'être l'ami, le favori d'un monarque, que faut-il penser du religieux que Dieu lui-même a choisi pour être son ami, son enfant de prédilection? Oh! comment assez estimer un état dans lequel l'homme consacre au service et à la gloire du Roi des rois son esprit, son cœur, ses sens, tout son être; dans lequel il demeure en son adorable présence, habite en sa maison sainte,

porte ses livrées, lui parle familièrement, s'assied à sa table, le presse sur son cœur, l'appelle son père, son ami, son frère? Qu'y a-t-il d'aussi grand, d'aussi noble, d'aussi relevé?

Non-seulement l'état religieux honore celui qui l'embrasse, mais il est éminemment utile à la société tout entière, et, sous ce rapport, également digne d'estime.

Qui peut dire quelle action salutaire ont exercée sur les âmes par leurs exemples, leurs prières et leurs travaux, tant de religieux qui ont existé dans la suite des temps et dans les différents ordres? Quelle liste que celle qui contiendrait les noms de ceux qui, dans les déserts et dans les monastères, se sont sanctifiés et ont édifié l'Église par leurs éminentes vertus! Quel tableau que celui du bien qu'ils ont opéré et des sacrifices qu'ils se sont imposés pour l'accomplir!

O vie religieuse, état vraiment établi de Dieu, combien n'es-tu pas digne de notre estime! Tout en toi est noble, élevé, supérieur à la nature et révèle ton origine céleste. O sublime profession qui rends l'homme agréable à Dieu, et, pour ainsi dire, semblable aux anges! Non, nous ne pouvons penser à toi sans exalter et bénir notre adorable Sauveur qui t'a instituée, et surtout sans le remercier du plus profond de notre cœur, de t'avoir faite notre partage, de nous avoir admis à participer à tes biens!

APPLICATION

Avons-nous pour notre état une profonde, une constante, une sincère estime, et cette estime se manifeste-t-elle par nos actes?

Si réellement nous estimons notre état, nous n'en parlerons qu'en bien, nous nous féliciterons de l'avoir embrassé, et « nous considèrerons le jour de notre entrée en religion comme celui auquel a commencé notre bonheur sur la terre pour être un jour consommé dans le ciel [1]. »

Si réellement nous estimons notre état, nous repousserons toute pensée qui lui serait contraire; nous nous montrerons très-reconnaissants envers Celui qui a bien voulu nous y appeler, et nous ne laisserons passer aucun jour sans le remercier de cette inappréciable faveur.

Si réellement nous estimons notre état, nous l'honorerons par une conduite régulière, sainte, irréprochable, telle que le demande l'auteur de notre vocation et que l'attendent de nous l'Église et les fidèles; nous y ferons tout le bien qui nous sera possible, et nous le ferons généreusement dans l'unique vue de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Examinons-nous sur la manière dont nous remplissons ces devoirs sacrés, et prions Notre-Seigneur de nous faire la grâce de les accomplir désormais avec la plus grande fidélité.

PRIÈRE

Béni soyez-vous, ô Seigneur, qui m'avez appelé à la vie religieuse, qui, sans que j'aie rien fait pour mériter cette faveur, m'avez choisi pour être votre ami intime, votre enfant privilégié!

« Oh! que la part qui m'est échue est avantageuse!

1 Méd. du Vén. de la Salle, 1er mai.

« que l'héritage dont je jouis est excellent[1] ! Heureux « d'habiter dans votre maison, ô mon divin Maître, « je vous louerai dans les siècles des siècles ; car un « jour ici vaut mieux que mille partout ailleurs. A « moi vos autels[2], » ô mon Dieu, et à vous mon esprit, mon cœur et ma vie pour jamais!...

RÉSUMÉ

Comment exprimer l'excellence de la vie religieuse !

1° Son origine est divine...

2° Sa fin est de glorifier Dieu, de servir Jésus-Christ d'une manière toute particulière...

3° Tous les saints l'ont estimée et exaltée...

4° Elle demande de la part de ceux qui l'embrassent les vertus les plus sublimes ; elle leur présente tous les moyens de les pratiquer...

5° Elle rend à la société les plus utiles services...

— Persuadés de ces vérités,

1° Estimons beaucoup notre vocation...

2° N'en parlons qu'en bien...

3° Soyons très-reconnaissants pour la grâce que Dieu nous a faite en nous en favorisant,... ne passons aucun jour sans l'en remercier...

4° Honorons notre état par une conduite vraiment religieuse...

5° Faisons-y tout le bien qui dépend de nous, et faisons-le généreusement...

Voir les Résumés, *page* 155 ; — ancienne édition, *page* 7.

1 Ps. XV, 6. — 2 Ps. LXXXIII, 4, 11.

7. — AVANTAGES DE LA VIE RELIGIEUSE

Celui qui s'unit au Seigneur est un seul esprit avec lui (I Cor., VI, 17).

CONSIDÉRATION

En répondant à notre vocation, nous avons renoncé à tout pour suivre Jésus-Christ ; mais en retour et selon sa promesse [1], ne nous donne-t-il pas le centuple de ce que nous avons quitté ?

Ici nous avons le nécessaire, et ce qui nous manque c'est ce superflu qui ne servirait qu'à exciter ou à favoriser la sensualité, la vanité, l'ambition, et qui n'est propre qu'à augmenter le vide du cœur ; ici, nulle inquiétude sur l'avenir, point de position à nous faire, point d'envieux à écarter ou de concurrents à devancer, point de tracas domestiques, point de biens à acquérir ou de droits à défendre ; ici nous trouvons des amis et des frères dévoués, une famille qui, dans nos besoins et dans nos infirmités, nous prodigue les soins les plus constants et les plus affectueux.

Qui n'estimerait de si précieux avantages ? et pourtant ce sont les moindres de notre vocation, car ils sont loin d'égaler ceux qu'elle nous présente sous le rapport spirituel.

La grande affaire de l'homme, c'est le salut, et rien n'est avantageux que ce qui lui sert à l'accomplir : que penser donc de notre état qui éloigne de nous les plus grands obstacles au salut, et qui nous présente,

1 S. Matth., XIX, 29.

au contraire, les plus nombreux et les plus puissants moyens de l'opérer ?

Ainsi, par cela seul que nous sommes religieux, nous n'avons pas sous les yeux le spectacle des pompes et des vanités du monde, nous ne participons pas à son esprit, nous ne lisons pas ses livres si funestes pour les mœurs et la foi, nous ne communiquons point avec ses partisans, nous ne sommes pas sollicités au mal et, pour ainsi dire, entraînés par les scandales qu'il présente, ou par les images des vices qu'il étale presque partout.

La religion est pour nous une forteresse où les ennemis de notre salut ne peuvent pénétrer que si nous leur en ouvrons les portes ; elle est le tabernacle du Seigneur [1], où nous sommes défendus par Dieu même ; c'est une montagne très-élevée, où les eaux de l'iniquité ne peuvent atteindre et où, comme l'exprime saint Jean Chrysostome, nous voyons se former au-dessous de nous les orages et les tempêtes, sans que l'air qui nous environne en soit même agité.

Bénissons donc notre divin Sauveur, qui nous a préparé cette retraite où, si nous ne sommes pas à l'abri de toutes les attaques des démons, nous trouvons néanmoins avec abondance les secours nécessaires pour en triompher, et disons-lui comme le roi-prophète : « Je « vous rendrai à jamais mes actions de grâces, ô Sei- « gneur mon Dieu, qui m'avez pris comme par la « main et m'avez conduit dans cet asile que votre mi- « séricorde m'a préparé [2]. »

Et d'abord nous y avons du temps pour nous occuper exclusivement des intérêts de notre âme ; et, en cela, combien ne sommes-nous pas mieux partagés que

[1] Ps. XXVI, 5. — [2] Ps. LXXII, 24 ; LXVII, 11.

les personnes du monde, qui, pour la généralité, sont emportées par le tourbillon des affaires ou absorbées par les inquiétudes de la vie et le soin de leur famille! Quant à nous, chaque jour, et plusieurs fois par jour, Jésus-Christ nous appelle en son adorable présence, pour traiter avec lui de la grande affaire de notre salut, sans que nous ayons à penser à autre chose durant ces moments précieux.

Dans notre état, tout nous facilite les vertus que nous devons pratiquer; la maison même que nous habitons concourt à cette fin, non-seulement parce que nous y sommes séparés du monde, mais parce que nous y avons sans cesse sous les yeux des objets qui nous rappellent nos devoirs et nous portent à la piété; parce que partout nous y trouvons le crucifix et les images de Marie et de nos saints patrons; parce que nous y avons un oratoire retiré où l'âme peut facilement s'occuper des choses du ciel et demeurer dans le recueillement en l'adorable présence de son bien-aimé Sauveur. Oui, c'est vraiment la maison de Dieu, où nous vivons dans une union perpétuelle avec lui; c'est la solitude où il nous a conduits et où il parle à notre cœur [1]; c'est là qu'il nous a préparé tout ce qui est le plus capable de faciliter notre sanctification.

Quels moyens de perfection pourrions-nous, en effet, désirer qu'ils ne soient à notre disposition dans notre saint état? N'y avons-nous pas réception des sacrements, oraisons, prières, examens de conscience, direction, avertissements, conférences, retraites, lectures spirituelles, pieux entretiens même en récréation, bons exemples?... Tout ne s'y rencontre-t-il pas de ce

[1] Osée, II, 14.

qui peut nous porter au bien ? N'y a-t-il pas jusqu'à notre habit et notre nom qui ne soient de nature à nous en faciliter la pratique ?

Combien c'est avec raison que saint Bernard a dit : « L'homme dans l'état religieux passe sa vie plus purement, tombe plus rarement, se relève plus promptement, marche plus prudemment, est arrosé plus fréquemment, repose plus sûrement, meurt plus confidemment, est purifié plus promptement et récompensé plus abondamment. »

Pour lui, les grâces coulent par torrents : le divin Pasteur l'a placé dans d'excellents pâturages où rien ne lui manque [1] ; il l'a mis dans un lieu large et spacieux [2], où il jouit de la liberté des enfants de Dieu ; s'il est fidèle, il expérimente la vérité de cette parole de Jésus-Christ : « Mon joug est doux et mon fardeau « est léger [3] ; » et de celle-ci du saint roi David : « La « paix et la joie sont le partage de ceux qui t'appar- « tiennent, ô Sion [4]. »

Qui, en effet, éprouve plus que lui la paix du cœur, ce bien si précieux et auquel nulle consolation purement terrestre ne peut être comparée ? Qui, plus que lui, repose dans l'espérance des biens éternels et a autant d'assurance d'arriver au salut ?

Par sa vie toute de piété et de régularité, il répare les mauvais exemples qu'il aurait pu donner dans le monde, il enseigne constamment la vertu, il satisfait à la justice de Dieu pour ses fautes et celles d'autrui, il augmente de jour en jour ses mérites pour le ciel, où le Seigneur lui destine un trône de lumière tout auprès de son trône. Ah ! s'il a promis qu'un verre

[1] Ps. XXII, 2. — [2] Ps. XXX, 9. — [3] S. Matth., XI, 30. — [4] Ps. LXXXVI, 7.

d'eau froide donné en son nom ne restera pas sans récompense [1], que ne réserve-t-il point à ceux qui, en son nom et uniquement pour lui plaire, se donnent eux-mêmes avec tout ce qu'ils possèdent?

Toutefois comme notre profession, bien que très-sainte, ne nous rend point impeccables, l'âme du bon religieux peut, au sortir de cette vie, avoir à subir les peines du purgatoire; mais ce ne sera que pour peu de temps, car, et c'est là encore un précieux avantage de notre état, la famille spirituelle dont il était membre ne l'oubliera point : ses frères feront offrir pour lui le saint sacrifice et prieront Dieu de lui être favorable; et bientôt s'ouvriront devant ses pas les portes de la cité éternelle.

APPLICATION

Estimons sincèrement et de plus en plus notre saint état, et affectionnons-le du fond du cœur. Faisons-en le sujet de nos plus vives actions de grâces envers l'auteur de notre vocation.

Rappelons-nous souvent, mais surtout dans nos moments d'épreuves, les avantages dont nous y jouissons; apprécions-les toujours du point de vue de la foi, et non de celui de notre nature déchue, et bénissons Dieu de la part qui nous est faite.

Sachons profiter des biens spirituels dont nous disposons; soyons fidèles à correspondre aux grâces si abondantes que Dieu nous donne et, par leur secours, travaillons courageusement et constamment à l'œuvre de notre perfection, afin qu'ayant répondu aux desseins de ce souverain Maître, nous obtenions qu'il nous comble de ses biens dans l'éternité.

1 S. Matth., x, 42.

PRIÈRE

O divin Sauveur, qui, dans votre miséricorde, m'avez appelé à un état de vie où je trouve de si nombreux et si précieux avantages, faites-moi la grâce d'en profiter comme vous le demandez de moi, afin que travaillant sans cesse à l'œuvre de ma sanctification, je l'accomplisse, en effet, et je me rende digne de vos éternelles récompenses.

RÉSUMÉ

Quels précieux avantages procure la vie religieuse!

1° Elle nous délivre des embarras et des soins de la vie ordinaire...

2° Elle nous sépare du monde et de ses dangers; elle nous prémunit contre le démon et nos passions...

3° Elle nous présente une multitude de moyens de sanctification, et nous fait marcher comme nécessairement dans la voie du salut...

4° Elle offre de bien douces consolations...

5° Elle nous assure de nombreux suffrages de prières.

— Il faut donc :

1° L'estimer, l'affectionner du fond du cœur...

2° Bénir Dieu de nous y avoir appelés...

3° Nous rappeler, surtout dans les moments d'épreuves, les avantages qu'elle nous présente...

4° Savoir profiter de chacun d'eux...

5° Ne cesser de tendre à notre fin par les moyens que Dieu nous en donne dans notre vocation...

Voir les Résumés, *page* 156; — Examens particuliers, *sujet* 21.

8. — FIN DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Celui qui fera et enseignera, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux (S. Matth., v, 19).

CONSIDÉRATION

Tous les ordres religieux ont pour fin générale de glorifier Dieu par l'imitation de Jésus-Christ; mais tous n'y tendent pas par les mêmes moyens : les uns, c'est par la solitude et les austérités de la pénitence; les autres, par les exercices de la charité; ceux-ci, par la prédication; ceux-là, par l'éducation de la jeunesse; et cela devait être, parce que les religieux étant destinés à perpétuer sur la terre les vertus de Jésus-Christ, chaque ordre devait avoir pour objet de représenter spécialement certaines vertus de cet adorable Maître.

Ainsi en est-il pour la congrégation à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir : nous avons donc, comme frères des Écoles chrétiennes, une fin spéciale qu'il nous importe de connaître et de méditer.

Pour la connaître, nous n'avons qu'à interroger notre vénérable Père, qui a été l'homme de la Providence pour créer et constituer notre congrégation; nous n'avons qu'à lui demander ce qu'il s'est proposé en l'établissant, quel est le bien que, suivant sa pensée, un frère doit accomplir dans sa communauté et parmi ses élèves, pour être digne de sa vocation.

Nous n'avons qu'à interroger la sainte Église, et lui demander ce qu'elle attend du zèle et du dévouement

des frères des Écoles chrétiennes, qu'elle a approuvés canoniquement, qu'elle a comblés et qu'elle comble encore de ses faveurs les plus insignes, et quelles espérances elle fonde sur eux pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le salut des âmes.

Nous n'avons qu'à interroger le grand nombre de ceux qui ont été, comme nous, membres de l'Institut, et qui sont maintenant dans le ciel, auprès de notre vénérable Père ; nous n'avons qu'à leur demander ce qu'ils s'étaient proposé en entrant dans la congrégation, pourquoi ils y ont persévéré, dans quel but ils y ont acccompli fidèlement tout ce que leur prescrivait l'obéissance, sur quoi ils tenaient les yeux arrêtés en avançant dans la carrière que nous sommes appelés à parcourir à leur suite.

Nous n'avons qu'à interroger les personnes qui ont protégé notre société, ou fondé nos établissements, au prix souvent des plus grands sacrifices, et à leur demander ce qu'elles avaient en vue, quel bien elles espéraient voir réaliser.

Et l'Église, et notre vénérable Instituteur, et les frères qui sont morts dans la congrégation, et tous nos bienfaiteurs nous diront que la fin du frère des Écoles chrétiennes, ou le bien qu'il est appelé à accomplir, c'est « de s'appliquer à ce qui regarde le service de Dieu et la conservation de l'innocence de ses élèves [1] ; » que c'est de se sanctifier lui-même en observant avec fidélité ses règles, et de travailler au salut des enfants en les formant à la loi chrétienne, en leur apprenant leurs prières et tout ce qui est nécessaire au salut, en leur faisant connaître, aimer et pratiquer la religion ; que c'est de travailler à cette œuvre, non pas isolément

[1] Médit. du Vén. de la Salle, IIe dim. de l'Avent.

ou en se plaçant à un point de vue individuel, mais par association avec les autres frères, en union avec tous les membres de l'Institut ; que c'est d'imiter Jésus-Christ de la manière prescrite dans les règlements de la société, et de contribuer à la sanctification du prochain par l'édification, la prière et le travail.

Oui, c'est là notre fin que d'ailleurs nous rappelle et à laquelle concourt tout ce qui est particulier à notre état : organisation, nature des exercices, genre d'études et de travaux, formules de prières, livres à notre usage, teneur des promesses que nous avons faites à notre prise d'habit et à l'émission de nos vœux... Oui, tout nous dit que nous ne sommes frères que pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, par l'observance de notre règle et par notre dévouement aux travaux de notre emploi.

Cette fin est en rapport avec les besoins les plus impérieux de la société actuelle, qui ne peut être renouvelée que par l'éducation chrétienne de la jeunesse, et qui demande en tant de manières que des personnes se dévouent pour rompre aux enfants le pain de la parole sainte, pour les instruire de leurs devoirs et les former à la pratique des vertus chrétiennes.

Cette fin est en un sens analogue à celle que saint Jean-Baptiste devait remplir : le frère des Écoles chrétiennes est, en effet, envoyé de Dieu aux enfants afin de préparer en leurs âmes la voie à Jésus-Christ et leur faire connaître cet adorable Sauveur ; il a aussi pour mission de les conduire au prêtre, dont il facilite le ministère sacré et dont il est comme le précurseur.

Cette fin a également rapport à celle que remplissait saint Joseph, notre glorieux patron : le frère des Écoles

chrétiennes se dévoue pour Jésus enfant; c'est ce divin Sauveur qu'il considère dans la personne de ses élèves, c'est lui qu'il garde, c'est pour lui qu'il travaille, c'est avec lui qu'il passe sa vie dans l'abnégation et la pauvreté, c'est vers lui qu'il élève sa pensée, afin de s'encourager à remplir avec persévérance les fonctions que le Père céleste lui a confiées, c'est sa formation dans les cœurs qui est le but essentiel et même unique qu'il se propose : comme saint Joseph, il ne désire et ne recherche que la gloire de Jésus-Christ.

Mais il y a plus : notre fin, comme frère, a quelque analogie avec celle même de Notre-Seigneur : nous enseignons sa religion sainte; or, c'est ce qu'il a fait durant sa vie publique.

Il a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants [1]. » A son exemple, le frère des Écoles chrétiennes répète la même parole et dans le même but : Laissez, dit-il, venir à moi les petits enfants, afin que je leur apprenne les vérités du salut, que je leur découvre l'amour immense qu'a pour eux notre adorable Sauveur, et que je les forme à l'aimer et à le servir.

Jésus-Christ, comme il le dit en parlant aux disciples de saint Jean-Baptiste, a eu pour mission d'évangéliser les pauvres [2]; or, c'est là aussi la mission spéciale, la fin du frère des Écoles chrétiennes : annoncer l'Évangile aux pauvres, enseigner les vérités du salut, la bonne nouvelle de la rédemption aux enfants, surtout aux enfants pauvres ; leur faire le catéchisme, et ainsi témoigner que tout homme est appelé à voir le salut qui vient de Dieu [3].

Telle est notre fin. Combien n'est-elle pas excellente; car que peut-il y avoir de plus grand que de former

[1] S. Luc, XVIII, 16. — [2] S. Matth., XI, 5. — [3] S. Luc, III, 6.

Jésus-Christ en nous par la pratique des vertus de notre saint état, et dans les âmes de nos élèves par l'édification et l'enseignement? En la réalisant nous opèrerons un grand bien, nous attirerons sur nous, sur nos familles, sur notre Institut les plus abondantes bénédictions du ciel, nous réjouirons le cœur de Jésus et nous nous rendrons dignes de la récompense qu'il a promise par cette parole : « Celui qui « gardera mes préceptes et enseignera aux autres à les « garder, sera grand dans le royaume des cieux. »

APPLICATION

Rappelons-nous fréquemment quelle est notre fin comme membres de notre congrégation, estimons-la sincèrement et du fond du cœur. Ne la perdons jamais de vue et tendons-y constamment par tous les moyens dont nous disposons.

Considérons comme avantageux ce qui nous en approche, comme nuisible ce qui nous en éloignerait, et comme indifférent tout le reste.

Disons-nous à nous-mêmes, en toutes circonstances : Qu'est-ce que cela eu égard à ma fin comme religieux et comme maître? En quoi cela me servira-t-il pour me faire devenir un bon, un excellent frère des Écoles chrétiennes? Qu'y gagnera la gloire de Dieu, l'observance de ma règle, le salut des âmes qui me sont confiées, le bien que je dois accomplir?

Soyons saintement ambitieux de gagner des âmes à Jésus-Christ, de le faire régner en notre cœur et dans celui de nos élèves, afin de mériter la destinée éternelle qu'il nous prépare.

PRIÈRE

O Jésus, qui m'avez appelé au nombre des enfants du vénérable de la Salle, donnez-moi de comprendre, comme lui, quelle est la fin de ma vocation, et quel bien vous voulez que j'accomplisse dans la société sainte où j'ai été admis.

Assistez-moi de votre grâce, afin que, ne perdant jamais de vue ce but que vous m'indiquez, j'y marche, comme mon vénérable Père, directement, avec courage et ferveur, et qu'ainsi j'obtienne d'aller avec lui vous glorifier dans le ciel. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Chaque congrégation a, en outre de sa fin générale qui est la sanctification de ses membres, une fin spéciale.

La fin spéciale de notre congrégation est l'éducation chrétienne des enfants, ainsi que cela nous est révélé,

1° Par notre vénérable instituteur...

2° Par nos saintes Règles...

3° Par l'Église qui les a approuvées...

4° Par les frères qui ont vécu dans l'Institut...

5° Par les fondateurs et les protecteurs de nos établissements...

— Considérant combien cette fin est excellente et chère au cœur de Jésus, prenons pour pratiques :

1° De nous la rappeler souvent...

2° De l'estimer sincèrement et du fond du cœur...

3° De travailler, autant que nous le pouvons, à la réaliser...

4° De nous séparer ou nous éloigner de tout ce qui y serait un obstacle...

5° De nous montrer saintement ambitieux de gagner à Jésus-Christ les âmes qu'il nous a confiées...

Voir les Résumés, *page* 156; — Examens particuliers, *sujet* 287.

9. — VOCATION A L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

C'est moi qui vous ai choisis (S. Jean, xv, 16).

CONSIDÉRATION

Oui, c'est Jésus-Christ, c'est notre adorable Maître qui nous a appelés, et qui l'a fait afin que nous produisions des fruits durables, des fruits qui demeurent pour la vie éternelle; non-seulement il nous a destinés à l'état religieux, mais il nous a désigné dans quelle congrégation il nous voulait, dans quelle institution il nous avait préparé les grâces d'état qu'il nous destinait : il nous a donné la vocation de frères des Écoles chrétiennes, et, en cela, il nous a fait une grande grâce qui entre dans le plan de sa providence pour l'accomplissement de notre salut, et sans doute aussi pour celui de beaucoup d'autres personnes.

Notre vocation à l'Institut ne date pas seulement du jour où nous avons entendu la voix de Dieu, nous disant de quitter le monde et d'assurer notre salut en embrassant la vie religieuse; elle remonte plus haut dans le passé : elle existait dans son principe lorsque Jésus-Christ prononçait cette parole de tendresse qui détermine en quoi nous sommes spécialement ses imitateurs : « Laissez venir à moi les petits enfants [1], » et cette autre : « Quiconque recevra ce petit enfant, c'est « moi qu'il reçoit [2]; » car il créait alors les ordres religieux qu'il destinait à l'éducation de la jeunesse, et

[1] S. Marc, x, 14. — [2] S. Matth., xviii, 5.

appelait en même temps les sujets qui devaient s'y employer : il nous avait donc en vue, dès ce moment, et nous disait : « Suivez-moi[1]; » je vous choisis pour que vous enseigniez mon saint Évangile aux enfants.

Lorsque, plus tard, ce divin Sauveur voulut, pour le bien de l'Église et la sanctification des âmes, établir la société religieuse des frères des Écoles chrétiennes, lorsqu'il suscitait le saint prêtre qui en a été le fondateur, il y appelait en même temps ceux qui devaient en faire partie, et ainsi nous étions présents à sa pensée et déjà il nous adressait cette invitation de son cœur : Je vous destine pour être de cette sainte congrégation, afin que vous y opériez sûrement votre salut, et que vous y travailliez efficacement à celui du prochain : ce sont là les fruits que j'attends de vous et qui sont le motif pour lequel je vous choisis.

Notre vocation à l'Institut des frères se rattache donc à des vues toutes providentielles de Dieu sur nous; elle témoigne que notre divin Sauveur nous aime d'un amour spécial et perpétuel, qu'il veut d'une manière toute particulière notre salut; et, sans doute aussi, elle se rattache à ses vues de miséricorde envers notre prochain, car évidemment il nous destine à être utiles à plusieurs dans notre état, soit par nos exemples, soit par nos travaux.

Notre vocation n'est donc pas un fait isolé, sans rapport avec d'autres, et c'est pour nous un puissant motif d'y être fidèles et d'en avoir la plus sincère estime; mais elle a, en outre, d'autres caractères qui sont également propres à nous la faire apprécier.

Par elle, Dieu nous associe au vénérable de la Salle pour la grande œuvre de salut, qui est l'œuvre essen-

[1] S. Matth., XIX, 21.

tielle de sa congrégation ; il veut que nous soyons ses disciples et ses coopérateurs ; il veut que nous ayons avec lui même esprit, mêmes sentiments, même but, et que nous prenions part aux travaux de la société qu'il a fondée et qui est de nature à produire un si grand bien.

En vue de notre vocation, il nous a prédisposés aux vertus de notre état : ainsi il nous a donné la grâce de nous conduire toujours par des vues de foi, celle d'acquérir la sagesse, la patience, la douceur qui nous sont nécessaires dans nos fonctions; celle de persévérer jusqu'à la mort dans la vie d'abnégation et de sacrifices que nous avons embrassée ; celle de pratiquer l'humilité, de nous plaire à demeurer inconnus aux hommes, ne demandant qu'à en être oubliés, tout en leur rendant néanmoins, et en vue de Dieu, les plus grands services.

En nous donnant notre vocation, Dieu nous a prédisposés à aimer et à estimer notre état et tout ce qui est spécial à notre Institut; à affectionner nos frères, nos supérieurs, nos règles, toutes les œuvres auxquelles nous nous livrons; à avoir pour notre congrégation, et même pour notre communauté, tout l'attachement qu'un enfant bien né porte à sa famille; à faire tout ce qui dépend de nous pour qu'elle soit honorée et qu'elle opère un grand bien dans l'Église.

Voilà ce qu'est notre vocation à l'Institut des frères des Écoles chrétiennes : un effet tout particulier de la miséricorde divine envers nous, un moyen de salut offert à plusieurs autres personnes, le principe d'un grand nombre de grâces, et spécialement des grâces d'état que Dieu nous destine.

Mais il ne suffit pas de connaître ce qu'est notre vo-

cation à l'Institut, il faut surtout nous acquitter des devoirs qu'elle nous impose.

Il faut l'estimer profondément, et à cette fin nous en rappeler l'excellence, penser aux grâces dont elle est le principe, la considérer comme un don du cœur de Jésus et une marque de sa tendresse, n'en parler qu'en bien et rejeter dès l'origine toute idée qui lui serait contraire.

Il faut en faire le sujet de nos plus vives actions de grâces envers Notre-Seigneur, nous souvenant qu'elle est entièrement un effet de sa générosité, et que l'en remercier doit être pour nous autant un besoin du cœur qu'une obligation de conscience.

Il faut nous y attacher, l'affectionner de plus en plus. Il faut surtout y être fidèles, c'est-à-dire correspondre à toutes les grâces que Dieu nous fait dans notre saint état, et nous perfectionner de plus en plus dans les vertus que nous y devons pratiquer.

Notre vocation nous impose encore plusieurs devoirs : ainsi celui de nous mettre en état de faire beaucoup de bien dans l'exercice de notre emploi, et, pour cela, de nous appliquer aux études qui nous sont nécessaires et de profiter de nos expériences et de celles des autres; ainsi celui de nous dévouer à l'œuvre que nous confie l'obéissance; ainsi celui d'être fervents comme si nous ne faisions que de répondre à l'appel de Dieu, appel qui nous est fait aujourd'hui comme hier, et que nous pouvons toujours considérer comme présent.

APPLICATION

Quand nous avons répondu à notre vocation, l'Institut nous a reçus avec joie, parce qu'il fondait sur

nous l'espérance, d'ailleurs si légitime, que nous serions de bons, d'excellents frères, que nous l'honorerions et lui serions utiles par nos exemples et nos travaux. Cette espérance a-t-elle été réalisée? Avons-nous tenu ce que nous promettions? Notre vie est-elle ce que nos supérieurs ont pensé qu'elle serait? Quel malheur s'il en était autrement, si notre conduite témoignait que leurs prévisions ont été trompées, et que, par conséquent, les desseins de Dieu sur nous ne reçoivent pas leur accomplissement!

Quand nous avons répondu à notre vocation, nous avons embrassé avec courage les pratiques de piété usitées dans l'Institut : ce courage s'est-il au moins maintenu, s'il ne s'est pas augmenté?

Hélas! que de fois n'avons-nous pas méconnu les devoirs que nous impose notre vocation? Déplorons-le et soyons plus fidèles à l'avenir. Comptant sur l'assistance de la grâce, disons-nous à nous-mêmes : Je veux répondre aux desseins de mon souverain Maître; je veux faire, avec toute la perfection qu'il demande de moi, l'œuvre pour laquelle il m'appelle, et ainsi je mériterai qu'il m'admette à participer à sa gloire dans le ciel, où, suivant sa parole, ceux qui auront fait et enseigné le bien, brilleront comme les astres au firmament [1].

PRIÈRE

O mon Jésus, qui m'avez choisi pour être du nombre des enfants du vénérable de la Salle, donnez-moi, je vous prie, de me conduire toujours d'une manière digne de ma vocation, afin que, par mes bonnes œuvres, j'affermisse mon élection pour le ciel, et je mérite qu'elle

[1] Daniel, XII, 3.

ait son entier accomplissement au moment de ma mort. Je vous le demande par l'intercession de Marie, notre auguste protectrice, et de saint Joseph, le glorieux patron de notre Institut.

RÉSUMÉ

Jésus-Christ nous a donné la vocation de frères des Écoles chrétiennes.

1° Cette vocation entre dans l'économie de sa providence envers nous et envers le prochain...

2° Par elle, il nous associe au vénérable de la Salle pour l'œuvre de salut qui est la fin de notre congrégation...

3° Par elle, il nous unit de société avec tous les frères, et nous appelle à concourir, pour notre part, au bien qu'ils réalisent...

4° Il nous a donné les grâces dont nous avons besoin pour accomplir ce qu'il demande de nous comme religieux.

5° Il nous a donné de même celles qui nous sont nécessaires comme maîtres...

— Connaissant ce qu'est notre vocation, il faut :

1° L'estimer profondément...

2° Remercier Notre-Seigneur de nous en avoir favorisés.

3° Nous y attacher, l'affectionner de plus en plus...

4° L'affermir par notre fidélité aux grâces dont elle est le principe...

5° Nous mettre en état de faire beaucoup de bien dans l'Institut, et d'y remplir dignement nos fonctions...

Voir les Résumés, *page* 157; — Examens particuliers, *sujet* 20e.

10. — ESTIME DE NOTRE INSTITUT

J'ai cherché une demeure dans l'héritage du Seigneur (Eccl., XXIV, 11).

CONSIDÉRATION

Que de motifs n'avons-nous pas d'estimer et d'aimer notre Institut, cette société sainte dont nous sommes membres, cette famille dont nous sommes les enfants, où nous avons été accueillis avec tant de charité, où le premier nom qu'on nous a donné a été celui de frère?

Notre Institut est une société religieuse; or la religion élève et rend digne d'amour et de vénération tout ce qu'elle touche de son doigt divin; elle le rend donc estimable, car tout y est marqué de son caractère : origine, usages, fin, esprit, nom, habit, langage, livres, il n'y a rien qui lui reste étranger.

Considéré dans son origine, notre Institut mérite évidemment toute notre admiration; car à quelle fin a-t-il été établi, sinon pour glorifier Dieu, aider à l'Église et être utile aux hommes? Et d'autre part, combien n'a-t-il pas coûté d'efforts, de peines, de privations, de sacrifices à notre vénérable Père, à qui il a fallu, pour l'établir, un courage, une générosité et un dévouement sans limites!

L'estime pour notre Institut ressort également de l'excellence et de l'utilité de sa fin, car ce qu'il se propose c'est, d'une part, la sanctification de ses membres, et, de l'autre, l'éducation chrétienne de la jeunesse. Or c'est faire une grande œuvre que de pré-

senter aux hommes des moyens de salut et de leur faciliter l'accomplissement de cette parole de Jésus-Christ : « Suivez-moi; je suis la voie, la vérité, la « vie [1]. » C'est faire une grande œuvre que de former les générations naissantes à la pratique des préceptes du saint Évangile, que de les initier aux sublimes vérités de la foi, que de les préparer pour le ciel, que de représenter Jésus-Christ même disant cette parole d'ineffable tendresse : « Laissez venir à moi les petits « enfants [2]. » Oui, c'est faire une œuvre excellente dont se sont glorifiés un grand nombre de saints personnages, une œuvre éminemment utile aux enfants, à leurs parents, à la société tout entière.

Et cette double fin, notre Institut la remplit efficacement depuis son origine : combien de frères, en effet, y ont pratiqué avec autant de modestie que de courage les vertus de notre saint état, y ont mené une vie toute d'édification et de dévouement, ont fait dire, par tous ceux qui les ont connus, qu'il est glorieux d'appartenir à leur société, d'être appelés à fournir la carrière de sainteté qu'ils ont parcourue! Et d'autre part, combien d'enfants et de jeunes gens qui ont fréquenté nos classes et reçu de nous le pain de la vérité! combien qui les fréquentent aujourd'hui! S'il nous était donné de voir le nombre des élus qui déjà font hommage de leur couronne à l'Institut des frères, nous comprendrions que nous ne pouvons assez l'estimer et le vénérer.

L'Institut auquel nous avons le bonheur d'appartenir est encore digne d'estime par les vertus qu'il demande de ceux qui en sont membres; vertus sublimes qui ne sont rien moins que le renoncement absolu

[1] S. Jean, XIV, 6. — [2] S. Luc, XVIII, 16.

au monde, l'abnégation complète d'eux-mêmes, un dévouement sans réserve et pour toute la vie, l'emploi de toutes leurs facultés et de tout leur temps à l'œuvre de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse; et cela sans rien attendre en retour de la part de ceux pour qui ils se sacrifient.

Notre Institut a donc des droits à l'estime générale. Au reste, il jouit de cette estime, car il a reçu la haute approbation de notre mère la sainte Église, il a été encouragé et soutenu par tous les souverains pontifes, par les souverains temporels, par la généralité des évêques et des prêtres, par un grand nombre de personnes éminentes en science et en vertu, et dont plusieurs sont allées jusqu'à s'imposer les plus grands sacrifices pour en fonder ou en soutenir les établissements.

A leur exemple, manifestons par nos actes notre estime de l'Institut, et acquittons-nous avec fidélité des devoirs qu'elle nous impose.

Si nous estimons notre Institut, nous éloignerons de notre esprit toute pensée qui lui serait défavorable, nous nous défierons de toute parole qui tendrait à nous le faire déprécier, nous n'en parlerons nous-mêmes qu'avec le plus grand respect, nous aimerons à nous entretenir du bien qu'il opère et à faire ressortir le dévouement de nos frères pour l'œuvre qui leur est confiée.

Si nous estimons notre Institut, nous estimerons et nous respecterons tout ce qui le constitue: nos règles, nos usages, nos supérieurs, nos frères, nos noviciats, les œuvres qui nous sont spéciales, notre nom, notre habit...

L'estime pour notre Institut doit nous porter à ne

conserver plus aucune attache pour les biens éphémères de ce monde, en échange desquels nous avons reçu tant de précieuses faveurs spirituelles ; à ne point ambitionner un état plus élevé, jugeant que Dieu nous a favorisés au delà de nos mérites en nous appelant à celui que nous avons embrassé.

Cette estime doit nous porter à prier souvent et avec ferveur pour notre congrégation, afin que Dieu la protége, lui fasse opérer le bien qui lui est propre, remplisse de son esprit ceux qui en sont membres, et lui envoie de bons sujets pour la perpétuer et y maintenir la régularité ; à veiller, suivant notre position, à ce qu'il ne s'y introduise rien ni personne qui soit capable de lui nuire, de diminuer la réputation dont elle jouit ; à désirer faire partager notre bonheur à ceux que nous aimons et que nous croyons aptes à l'œuvre de l'enseignement, demandant pour eux la grâce de la vocation, et lorsque Dieu la leur a accordée, faisant ce qui dépend de nous pour les faire entrer dans l'Institut et leur faire acquérir l'esprit de notre saint état.

Mais le premier, le plus impérieux des devoirs qui sont la conséquence de l'estime pour notre Institut, c'est de nous y conduire de manière à le faire respecter et honorer de tous ; c'est d'y vivre en bons religieux, en dignes enfants du vénérable de la Salle, en fidèles observateurs de notre règle, pensant souvent que « nous sommes en spectacle aux hommes[1], » et que l'estime qu'ils auront de nous sera, pour la généralité d'entre eux, la mesure de l'estime qu'ils auront pour l'Institut, et pour plusieurs, la mesure de celle qu'ils auront pour la religion elle-même.

[1] 1 Cor., IV, 9.

APPLICATION

En nous rappelant les principaux motifs que nous avons d'estimer et d'aimer notre société, demandons-nous sérieusement, en présence de Dieu, si nous nous acquittons des devoirs qui sont une conséquence de cette estime et de cet amour.

Sommes-nous attentifs et fidèles à rejeter toute pensée, à nous abstenir de tout jugement défavorable à l'Institut ou à ce qui s'y pratique? Nous faisons-nous un plaisir d'en parler avantageusement, de nous entretenir du bien qui s'y opère? Avons-nous soin de remercier Dieu de nous y avoir admis, de nous avoir appelés, malgré notre indignité, à des fonctions si utiles et dont se sont glorifiés tant de saints personnages?

Sommes-nous dévoués pour notre Institut? Que faisons-nous pour sa prospérité, c'est-à-dire pour l'exacte observance de ses règles, pour les œuvres auxquelles il s'emploie, pour le maintien de sa réputation? Quelle est notre estime pour ce qui est à lui, pour les moyens de faire le bien qui lui sont propres ou spéciaux?

Surtout notre conduite est-elle de nature à le faire respecter et honorer de tous ceux qui sont à même de nous observer? Pouvons-nous nous rendre ce témoignage que si tous nos confrères pensaient et agissaient comme nous, il serait réellement digne des regards de Dieu et de l'estime des hommes?

PRIÈRE

Augmentez en mon cœur, ô mon Dieu, l'estime et l'amour pour ma congrégation, et faites, par votre

grâce, que je m'acquitte avec fidélité et ferveur de tous mes devoirs envers elle ; surtout donnez-moi, ainsi qu'à tous mes confrères, de mener une conduite qui l'honore, afin qu'elle puisse efficacement procurer votre gloire et le salut des âmes. Je vous le demande au nom du saint prêtre qui l'a instituée, et par l'intercession de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, qui en sont les augustes et tout-puissants protecteurs.

RÉSUMÉ

Que de motifs n'ai-je pas d'estimer, d'aimer l'Institut!

1° C'est une société religieuse...

2° Il a été fondé, établi par un grand serviteur de Dieu, et au prix des plus héroïques sacrifices...

3° Il a pour fin la sanctification de ceux qui en sont membres et l'éducation chrétienne des enfants...

4° Il a reçu l'approbation de l'Église...

5° Il est ma famille,... l'asile salutaire que m'a préparé la Providence...

— Oui, je dois l'estimer et l'aimer... Je dois :

1° Bénir Dieu de m'y avoir appelé...

2° N'en parler qu'avec respect et vénération...

3° Étendre mon respect à tout ce qui le concerne...

4° Avoir à cœur sa conservation, sa prospérité, le maintien de ses observances...

5° Surtout y mener une conduite vraiment religieuse et édifiante...

Voir les Résumés, *page* 157 ; — ancienne édition, *page* 446.

11. — SUR LE VÉNÉRABLE DE LA SALLE

Imitez-moi comme j'imite Jésus-Christ (I Cor., IV, 16).

CONSIDÉRATION

Si quelqu'un a le droit de nous dire cette parole, que le grand apôtre adressait aux premiers fidèles, c'est bien notre vénérable Père, notre saint Instituteur; oui, c'est bien lui qui peut nous dire : « Imitez-moi, « comme j'imite Notre-Seigneur Jésus-Christ; » car il est une copie très-ressemblante de cet adorable modèle, et la plus parfaite, considérée du point où, suivant notre état, nous devons nous placer.

Sous combien de rapports, en effet, notre vénérable Père n'a-t-il pas imité Jésus-Christ!

Dès son enfance, la grâce régnait en lui et lui inspirait la piété la plus affectueuse : aussi ses plus douces joies étaient-elles celles qu'il trouvait au pied des autels. Bientôt il pouvait dire cette parole d'Isaïe, que le divin Sauveur s'applique à lui-même : « L'Esprit du « Seigneur est sur moi, c'est pour cela que j'ai reçu « l'onction sacrée et la mission de prêcher et d'ensei- « gner l'Évangile aux pauvres [1]. »

Oui, l'Esprit du Seigneur était en lui, il l'éclairait de ses divines lumières, il l'animait de sa propre vie et lui faisait pratiquer, dans un degré héroïque et par les motifs les plus purs, les plus sublimes vertus.

Combien sa foi était vive et agissante! N'a-t-elle pas été constamment son guide, le mobile de ses démar-

[1] Is., LXI, 1; S. Luc, IV, 18.

ches et, pour ainsi dire, l'âme de son âme? Ne lui a-t-il pas toujours sacrifié les sentiments naturels? Croire à Jésus-Christ et à notre mère la sainte Église, et agir en conséquence, voilà tout notre vénérable Père. L'esprit qui l'animait était l'esprit de foi, les pensées qui l'occupaient étaient des pensées de foi, les principes d'après lesquels il se dirigeait étaient des principes de foi; pour lui, toujours la foi, et la foi dans tout : aussi a-t-il voulu qu'une foi entière fût le signe le plus caractéristique de ses enfants, c'est-à-dire que l'esprit de foi fût l'esprit de notre Institut.

De quel zèle son âme n'était-elle pas transportée! Son cœur saignait, pour ainsi dire, à la pensée que notre Seigneur n'est pas connu et aimé des hommes, et il aurait voulu sacrifier mille fois sa vie pour lui gagner leurs cœurs; surtout quelles flammes le consumaient lorsqu'il pensait aux besoins spirituels des enfants du peuple, lorsqu'il voyait ces jeunes âmes abandonnées, en masse, à l'ignorance, aux vices, à l'enfer! C'est alors surtout que sa prière s'élevait vers le ciel; c'est alors qu'il demandait à Dieu, avec instance, d'envoyer des ouvriers à sa vigne, de lui donner des aides, de susciter des hommes de foi et de dévouement pour travailler, avec lui, à la grande œuvre de la régénération de la société par l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Son humilité ne cédait en rien à sa foi ni à son zèle. N'a-t-il pas autant aspiré à être inconnu des hommes, qu'il s'est dévoué pour leur être utile? Qu'est-ce que sa vie, sinon une suite non interrompue d'humiliations? N'a-t-il pas été jusqu'à l'amour des mépris, jusqu'à bénir Dieu, en raison même que les hommes lui prodiguaient plus d'outrages et l'accablaient de plus d'insultes? Oh! qu'il est grand lorsque, ne s'inquiétant

point des préjugés du monde, il renonce à son rang, se fait petit avec les petits, descend jusqu'à faire l'école à des enfants de la classe la plus pauvre et la plus abandonnée!

Jésus-Christ avait dit, en parlant de lui-même : « Le « Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête[1] ; » notre vénérable Père a pu s'appliquer la même parole. S'abandonnant à la divine providence, il a voulu ne pouvoir compter que sur elle pour ses besoins et ceux de sa société naissante; et, durant une famine, il donne aux indigents tout ce qu'il possède, ne se réservant absolument rien, et se réduisant à vivre lui-même du pain de l'aumône. Quel héroïsme! quel amour de la pauvreté! quelle sublime obéissance à cette parole de Jésus-Christ : « Vendez tout ce que vous avez; donnez-en le « prix aux pauvres, ensuite suivez-moi[2]. »

Jésus-Christ a passé sa vie dans les travaux et les souffrances; ainsi en est-il de notre vénérable Père, dont la vie n'a été, pour ainsi dire, qu'un labeur continu. Voyons-le formant les frères à la vie religieuse ou à leurs fonctions d'instituteurs, fondant des établissements, entreprenant de longs et pénibles voyages, enseignant les enfants, répondant à une multitude de lettres, exerçant le saint ministère dans la communauté et même au dehors, ne se reposant qu'au pied de l'autel, où souvent il tombe de lassitude et de fatigue! Voyons-le encore en butte à la contradiction, attaqué avec acharnement, traduit devant les tribunaux, dépossédé de sa charge, souffrant toutes sortes de peines, et les souffrant, pour ainsi dire, de tous, n'ayant pour consolation que les larmes qu'il répand au pied de son crucifix! Voyons-le s'efforçant de consolider son œuvre

[1] S. Matth., VIII, 20. — [2] S. Marc, X, 21.

qui, non-seulement, paraissait ne tenir à rien, mais pencher vers sa ruine dès son origine même, et à laquelle manquaient soudain les appuis qui semblaient les plus solides et sur lesquels il avait le plus compté; considérons-le passant ainsi quarante années dans ces travaux et ces souffrances, et demandons-nous s'il n'est pas une fidèle image de notre divin Sauveur.

Nous n'avons point parlé de son amour envers Notre-Seigneur considéré au sacrement de l'autel; nous n'avons rien dit de sa dévotion envers la très-sainte Vierge et envers saint Joseph, qui était si constante et si affectueuse, ni de son obéissance, qui le faisait aspirer à devenir inférieur, ni de sa régularité, qui le rendit toujours le modèle de tous, ni de sa mortification, qui étonnait les hommes même les plus austères; et cependant il nous a paru la vertu même, digne de dire à tous, et surtout à nous qui sommes ses enfants : « Soyez mes imitateurs comme j'ai été l'imitateur de « Jésus-Christ. »

APPLICATION

Nous devons donc professer pour ce généreux serviteur de Dieu la plus grande vénération, et nous efforcer de marcher sur ses pas.

Oui, vénérons-le : l'Église elle-même nous en fait un devoir, puisqu'elle lui a décerné le titre de Vénérable; sa vie n'est que vertu, dévouement, sacrifice; et puis, il est notre Père. Oh! quelle place ce titre lui donne dans notre cœur! C'est notre Père bien-aimé, notre Père qui s'est sacrifié afin de nous assurer les biens spirituels dont nous jouissons, notre Père à qui nous devons une si grande reconnaissance!

Vénérons-le, et pour cela ne parlons de lui qu'avec amour et respect; conservons précieusement ce qui lui a appartenu; baisons avec piété son image : de temps en temps élevons nos yeux sur elle et pensons à lui, à ses travaux, à ses douleurs, à sa constance, et aussi à la récompense dont, nous en avons la ferme confiance, il jouit maintenant dans le ciel : cette vue ranimera notre courage et excitera notre ferveur.

Vénérons-le, et pour cela respectons notre Institut, qui est ce qu'il a eu le plus à cœur, ce qu'il a le plus estimé et qui lui a coûté tant de larmes et tant de sacrifices; faisons tout ce qui dépend de nous pour que notre société se conserve dans la fidèle observance, opère un grand bien, fasse vénérer et bénir celui qui en est le fondateur. Agissons de manière que, du haut du ciel, il puisse nous dire comme l'Apôtre aux Corinthiens : « Je vous loue de ce que, en toutes ren-« contres, vous vous souvenez de moi, et que vous « gardez mes règlements, tels que je vous les ai lais-« sés [1]. »

PRIÈRE

Permettez-moi, ô mon Jésus, de vous demander, au nom du vénérable de la Salle, la grâce d'être digne de lui, de reproduire ses vertus par ma conduite, afin que, comme lui, je marche à votre suite, je vous fasse connaître et aimer des hommes, je contribue à votre gloire et au salut des âmes, et qu'ainsi je mérite d'aller avec lui célébrer au ciel votre infinie miséricorde.

Très-sainte vierge Marie, et vous, glorieux saint Joseph, qui nous avez été désignés par notre véné-

[1] I Cor., xi, 2.

rable Père pour nos patrons et protecteurs, veillez, je vous en supplie, sur la société qu'il vous a confiée, et obtenez-moi, ainsi qu'à tous mes frères, de le vénérer profondément, de l'aimer d'une affection vraiment filiale et de me rendre digne de lui par l'imitation de ses vertus.

RÉSUMÉ

C'est bien notre vénérable Père qui peut nous dire : « Imitez-moi comme j'ai imité Jésus-Christ. »

Rappelons-nous :

1° Sa piété, si vive en lui déjà dès l'enfance, et ne cessant de croître jusqu'à sa mort...

2° Son zèle si ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes,... et particulièrement pour l'éducation chrétienne des enfants...

3° Son humilité, son abnégation héroïque...

4° Son amour pour la pauvreté,... son détachement de toutes choses,... son parfait abandon à la Providence...

5° Sa patience,... son obéissance,... sa mortification...

— Quel modèle nous est présenté en la personne de ce grand serviteur de Dieu! Aussi devons-nous :

1° Le rappeler souvent à notre pensée...

2° Le vénérer du fond de notre cœur...

3° L'imiter, nous animer de son esprit...

4° Corriger tout ce qui, dans notre conduite, serait en opposition avec la sienne...

5° Avoir à cœur, comme il l'avait, la prospérité de notre congrégation...

Voir les Résumés, page 158; — ancienne édition, *page* 477.

12. — NOS DEVOIRS ENVERS L'INSTITUT

Demeure de mes frères et de mes proches, je n'ai pour toi que des paroles de paix (Ps. CXXI, 8).

CONSIDÉRATION

L'Institut des frères des Écoles chrétiennes nous a reçus parmi ses membres, donné son saint habit, rendus participants de ses avantages, associés à son œuvre, et a pourvu à nos besoins; il a donc le droit de nous imposer des devoirs, et c'est de notre part justice et reconnaissance de les remplir avec fidélité.

Et d'abord, c'est justice, car ils sont la condition essentielle de notre admission; nous nous sommes engagés à les remplir tous, et nous en avons donné notre parole à Dieu et à nos frères.

La reconnaissance nous en fait une loi. Combien n'avons-nous pas, en effet, d'obligation à notre société? Les biens que nous en avons reçus sont en si grand nombre et si précieux! Nous y avons été l'objet de tant de sollicitude! Or nous n'avions aucun droit à ces faveurs, et l'Institut n'avait pas besoin de nous individuellement; il y a donc eu, de sa part, prévenance, générosité; il faut donc qu'il y ait de la nôtre, non-seulement acquit de nos obligations, mais un véritable dévouement.

L'Institut est notre famille spirituelle; or Dieu veut que tout enfant considère comme sacrés ses devoirs envers sa famille; il veut donc que nous remplissions les nôtres envers l'Institut, et c'est aussi en nous en

parlant qu'il nous dit : « Honorez votre père et votre « mère afin que vous viviez longtemps sur la terre [1]. » D'autre part, l'Institut est une société dont nous faisons partie, il faut donc que nous y mettions quelque chose de notre fonds, c'est-à-dire que nous nous acquittions de nos devoirs envers lui, autrement notre prétention serait aussi étrange que celle d'une personne qui voudrait participer aux avantages d'une association sans faire de mise ni travailler pour la fin commune.

Sous quelque point de vue que nous considérions notre Institut, il est évident que ne pas nous acquitter de nos devoirs envers lui serait n'avoir ni conscience, ni raison, ni honneur. Ce serait ne pas comprendre nos plus chers interêts : ce n'est, en effet, qu'en remplissant nos obligations envers notre société que nous aurons part au bien qu'elle accomplit, que nous attirerons sur nous en abondance les grâces de Dieu, que nous opèrerons efficacement notre salut, suivant ce que nous dit notre vénérable Père : « Assurez-vous que vous ne ferez jamais mieux votre salut qu'en vous acquittant bien des devoirs de votre état, pourvu que vous le fassiez en vue de l'ordre de Dieu [2]. »

Mais quels sont ces devoirs que tout nous presse d'accomplir avec la plus grande fidélité? Ils consistent surtout à honorer, à aimer et à respecter l'Institut, et à lui aider dans l'accomplissement de sa fin, selon la mesure de nos forces et les prescriptions de l'obéissance.

Nous devons honorer notre Institut, et pour cela, mener une conduite vraiment édifiante, montrer qu'il peut aujourd'hui, comme par le passé, former en-

[1] Exode, xx, 12. — [2] Recueil.

core des saints : agir autrement serait lui ravir sa gloire, contribuer à changer son caractère de société religieuse, le présenter comme n'étant pas, en réalité, ce qu'il paraît à l'extérieur; ce serait lui faire le plus grand tort possible, car ce serait lui ôter sa réputation, dont il a un si grand besoin pour opérer l'œuvre de salut que Dieu lui a confiée.

Nous devons aimer notre Institut, qui est notre famille, avoir pour lui une affection cordiale, lui souhaiter tous les biens qui lui sont nécessaires, disant de lui, et de l'intime de l'âme, ces paroles de David : « Demeure de mes frères et de mes proches, je n'ai « pour toi que des paroles de paix. » Nous devons nous identifier, pour ainsi dire, avec lui, faire de ses joies nos joies et de ses peines nos peines, bénir Dieu de la protection qu'il lui accorde, nous affliger lorsqu'il se fait quelque chose capable de lui nuire, nous plaire avec nos frères, et avoir véritablement l'esprit de communauté.

Nous devons le respecter profondément, et manifester par tous nos actes que nous avons pour lui et ce qui lui est particulier une véritable et cordiale estime.

Or respecter notre Institut, c'est vénérer le grand serviteur de Dieu qui en a été le fondateur, c'est lui rendre un culte filial, l'honorer dans ses images et ses statues, imiter et faire connaître les vertus qu'il a pratiquées; c'est garder un précieux souvenir des frères qui ont fait partie de la société depuis son origine jusqu'à maintenant, n'en parler qu'en bien, et suivre leurs pas dans la voie de la régularité.

Respecter notre Institut, c'est ne pas nous permettre un mot qui lui soit désavantageux, mais aimer, au contraire, à nous entretenir du bien qu'il accom-

plit, des espérances que fondent sur lui l'Église et l'État; c'est ne rien faire qui puisse le compromettre; c'est encore tenir à ses moyens spéciaux et estimer les œuvres dont il s'occupe.

Respecter notre Institut, c'est conserver, autant qu'il dépend de nous, ce qui est à lui; c'est en conséquence ne rien innover sans évidente nécessité et sans avoir consulté les supérieurs, garder les traditions de foi et de simplicité religieuse qui y sont parvenues jusqu'à nos jours, y maintenir les observances régulières pour les transmettre intactes à ceux qui viendront après nous, améliorer nos moyens, mais non les altérer, bien moins encore les détruire.

Nous devons aider à notre Institut dans l'accomplissement du bien qui lui est propre; c'est-à-dire nous employer avec zèle à lui faire remplir sa double fin, qui est la sanctification de ses membres et l'éducation chrétienne des enfants; nous mettre en état d'y faire le plus grand bien possible; prier souvent pour lui, et toujours avec la plus grande ferveur; prêter un généreux concours aux supérieurs, exécutant ponctuellement ce qu'ils commandent, prévenant leurs désirs, leur faisant connaître tout ce qu'il leur importe de savoir et nous mettant sans réserve à leur disposition; aider et encourager les frères dans l'œuvre qui leur est confiée, n'avoir point de sentiments égoïstes, agir en toutes circonstances comme désirant autant la réussite d'un confrère que la nôtre propre.

Nous devons nous employer afin d'établir et de maintenir la plus étroite liaison entre les membres de notre société, et à cet effet, ne point écouter les récriminations de l'amour-propre, imposer silence à la détraction, et n'exercer aucune influence que dans le

sens de l'obéissance et de la charité; nous devons encourager les vocations et faciliter l'entrée des sujets appelés, contribuer à la formation des jeunes frères, qui, en réalité, n'est pas seulement l'œuvre du directeur du noviciat, mais de tous les frères avec qui ils sont en rapport, et qui tous, en effet, doivent s'y employer d'abord par leurs exemples, ensuite, suivant leur position, par leurs conseils charitables.

Nous devons aussi contribuer, selon que nous le pouvons, à éloigner de l'Institut les sujets indignes, et à y faire recevoir ceux qui peuvent lui être utiles, faisant exactement connaître les uns et les autres aux supérieurs, sans écouter en rien les considérations personnelles.

C'est par notre fidélité à tous ces devoirs que nous nous acquitterons de la dette de justice et de reconnaissance que nous avons contractée en entrant dans notre congrégation, et que nous mériterons les bénédictions du Dieu d'amour qui nous y a appelés.

APPLICATION

Et maintenant, examinons, en présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comment nous remplissons ces devoirs. Notre conduite honore-t-elle notre Institut? Avons-nous pour lui un amour véritable, constant, affectueux? Recherchons-nous le bien général préférablement à tout bien particulier?

Quel est notre respect pour notre Institut et ce qui est de lui : son saint fondateur, les frères venus après lui, nos règles, nos œuvres, nos usages?...

En quoi sommes-nous utiles à l'Institut? Quel est notre zèle pour l'emploi qui nous est confié? L'in-

fluence que nous exerçons n'est-elle que dans le sens du bon esprit et de la régularité? Voyons ce qu'il y a à réformer en nous sous tous ces rapports, et réformons-le effectivement, afin de répondre aux vues de l'auteur de notre vocation et de nous rendre dignes de ses éternelles récompenses.

PRIÈRE

Très-sainte Mère de Dieu, et vous, glorieux saint Joseph, qui êtes les protecteurs de notre Institut, obtenez-moi de remplir fidèlement mes devoirs envers lui, afin de mériter la couronne de justice que m'a préparée mon divin Sauveur, et d'être admis à le bénir avec vous dans le séjour de la gloire éternelle.

RÉSUMÉ

Nous avons des devoirs à remplir envers l'Institut, notre famille spirituelle; les méconnaître serait n'avoir ni conscience, ni raison, ni honneur... Il faut donc nous en acquitter, c'est-à-dire qu'il faut surtout :

1° Honorer notre Institut par toute notre conduite...
2° L'aimer, le respecter, ainsi que tout ce qui est à lui...
3° Lui aider dans l'accomplissement de sa fin...
4° N'y exercer aucune influence que dans le sens de la régularité et de la charité...
5° Prier Dieu de continuer à le bénir de plus en plus...

— A nous d'examiner

1° Si nous connaissons et méditons ces devoirs...
2° Si nous nous les rappelons fréquemment...
3° Si nous sommes convaincus de leur importance...
4° Si nous les remplissons avec fidélité et affection...
5° Si nous nous reprochons de les avoir violés, et si nous prenons des moyens pour nous acquitter exactement de chacun d'eux...

Voir les Résumés, *page* 158; — Examens particuliers, *sujet* 22e.

13. — HABIT RELIGIEUX

Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ (Rom., XIII, 14).

CONSIDÉRATION

Quels motifs n'avons-nous pas de respecter notre saint habit, de l'apprécier et surtout de l'honorer par une conduite très-édifiante !

Nous devons le respecter, parce qu'il nous a été donné par notre vénérable Père, qui lui-même l'a revêtu ; parce que, déterminé par la bulle d'approbation de notre société, il a incontestablement le caractère d'habit religieux ; parce qu'il a été porté par un grand nombre de bons, d'excellents, de saints religieux qui l'ont honoré, à l'exemple de notre pieux Instituteur, par une vie toute de piété et de dévouement.

Nous devons le respecter et aussi l'apprécier, parce qu'il est pour nous une source de salutaires pensées, un moyen de faire le bien, une aide efficace pour l'accomplissement de nos devoirs.

Il est pour nous une source de salutaires pensées : ainsi, par cela même qu'il est un habit de deuil, il nous rappelle aux pensées de la mort, si utiles aux chrétiens ; en le considérant, nous songeons naturellement qu'il sera notre linceul, et que c'est, pour ainsi dire, avec lui que nous paraîtrons devant le souverain Juge, qui nous demandera si notre conduite a été telle que semblait l'annoncer l'extérieur que nous avions aux yeux des hommes.

Notre habit nous fait souvenir du beau jour où

nous le revêtîmes pour la première fois : en le considérant, nous nous rappelons quelles étaient alors nos pensées, quels sentiments de piété et de reconnaissance pénétraient notre âme, quelles promesses nous fîmes à Dieu et à l'Institut qui nous admettait parmi ses membres, et avec quel bonheur et quelle sincérité nous les prononçâmes.

De combien d'autres beaux jours de notre vie religieuse notre habit n'est-il pas comme le mémorial? Pouvons-nous le considérer sans penser au grand nombre de communions que nous avons faites depuis que nous sommes entrés en religion, sans nous souvenir de tant de faveurs spirituelles dont nous avons été comblés, sans nous sentir, par conséquent, plus portés à aimer et à bénir Dieu ?

Il est donc vrai que notre habit est pour nous une source de salutaires pensées ; il nous est aussi un moyen de faire le bien ; et, en effet, par cela seul que nous le portons dignement, nous faisons profession d'être à Jésus-Christ, nous édifions le prochain, nous réparons les mauvais exemples que nous aurions pu donner dans le monde, et nous enseignons efficacement la pratique de la vertu.

Il nous est, en outre, d'un puissant secours pour l'accomplissement de nos devoirs. Ainsi il nous sépare du monde, avec lequel nous devons n'avoir que les rapports absolument indispensables pour l'exercice de nos fonctions ; il nous dit que notre vie doit être toute différente de celle des gens du siècle ; « il est par lui-même une marque extérieure de l'engagement que nous avons pris de mener une vie sainte [1] ; » il nous rappelle sans cesse que nous sommes religieux, dévoués à Dieu et à

[1] Méd. du Vén. de la Salle, VII• dim. après la Pent.

l'Église, que lorsque nous l'avons pris, nous avons revêtu les livrées de Jésus-Christ, qu'il est un signe de notre alliance avec ce céleste époux de nos âmes.

Notre habit nous impose l'obligation de la plus grande réserve, de la plus édifiante modestie ; car par cela seul qu'il est tout différent de celui des gens du monde, il attire leurs regards, et dès lors chacun nous observe, chacun examine si notre tenue, si nos yeux surtout n'ont rien qui contraste avec ce qu'il annonce ; et tous se scandaliseraient, et avec raison, s'ils nous voyaient légers, curieux ou immodestes.

Notre habit nous rappelle sans cesse que la vie que nous avons embrassée est une vie pauvre, humble et mortifiée ; car le revêtir, c'est s'engager à combattre ses propres inclinations, à les dompter, à immoler l'amour-propre, à soumettre en tout la chair à l'esprit ; c'est manifester qu'on a choisi un état de parfaite abnégation de soi-même : aussi saint Bernard appelle-t-il l'habit religieux « les livrées de l'humilité, » enseignant ainsi que celui qui le porte ne doit avoir d'autre ambition que celle de glorifier Dieu en demeurant inconnu aux hommes.

L'habit religieux prescrit également la plus grande retenue dans les paroles, ou plutôt il impose l'obligation de n'en proférer que d'édifiantes ; c'est pourquoi saint Grégoire l'appelle « l'habit des saintes conversations. » Il est encore appelé par les Pères « un habit angélique, » parce qu'en le revêtant, le religieux manifeste qu'il a détaché son cœur de toute affection aux créatures pour ne le diriger que vers Dieu, que ses mœurs sont saintes et qu'il n'a que des sentiments purs, nobles et élevés.

Oui, c'est bien ainsi que doit pouvoir être appelé

notre habit. Oh ! quel désordre s'il en était autrement, si notre conduite n'avait pas pour règle l'humilité, si nous tenions des entretiens tout séculiers et de nature à dessécher l'âme, si notre cœur n'était pas entièrement à Dieu et à la vertu !

Sous quelque point de vue que nous considérions notre saint habit, nous trouvons en lui un motif de remplir exactement nos devoirs, mais surtout quand nous pensons à la solidarité qu'il établit entre nous et nos frères, et entre l'Institut et la religion : ceux qui nous en voient revêtus, nos élèves, par exemple, ne nous considèrent pas comme individus, mais comme membres de notre congrégation; ils ne voient plus en chacun de nous que le frère, que le religieux; dès lors, ce qu'ils remarquent en notre personne, ils sont enclins à l'affirmer de nos confrères et des religieux en général; et, ainsi, suivant qu'ils nous estimeront ou nous mépriseront, ils seront portés à estimer ou à mépriser notre Institut, la vie religieuse, la religion elle-même.

En prenant l'habit religieux, nous avons assumé une grande responsabilité qui doit nous porter à veiller sur nous pour ne mener qu'une vie sainte. Heureux serons-nous si nous nous conduisons toujours comme il convient dans notre état : ceux qui nous verront en seront portés à bénir la religion dont nous avons revêtu les insignes! Mais malheur à nous, au contraire, si nous nous conduisions mal, car ils cesseraient peut-être de la vénérer, et ainsi nous serions cause que le nom du Seigneur et celui de son Église sainte seraient blasphémés parmi les nations [1].

O saint habit, ô livrée du Seigneur, que vous nous êtes salutaire ! Oui, vous nous rappelez que nous

[1] Rom., II, 24.

sommes, non plus des individus isolés, mais des représentants de notre Institut et de la religion ; que, par suite, nous sommes doublement obligés d'avoir une conduite édifiante et sainte, d'être par nos vertus « la « bonne odeur de Jésus-Christ [1]. » Puissions-nous toujours vous porter dignement, et ainsi nous rendre dignes des libéralités de Dieu dans le temps et dans l'éternité.

APPLICATION

Nous devons honorer notre saint habit, nous en avons pris l'engagement, nous en comprenons la nécessité ; mais le faisons-nous dans la pratique ?

Veillons bien sur nous pour ne pas le rendre mensonger, c'est-à-dire pour être réellement ce que, par lui, nous paraissons être ; vivons dans la séparation d'avec le monde, dans l'union à Dieu, dans les pratiques de la piété, de la mortification, de la pauvreté, de l'obéissance..., sinon ce ne serait plus qu'un signe trompeur, un voile d'hypocrisie.

Oh ! quelle honte et quel sujet de larmes si, revêtus d'un habit de pénitence, nous menions une vie sensuelle ; si, portant les insignes de l'humilité, la vanité était toujours vivante en nous ; si, sous les livrées de Jésus-Christ, nous appartenions encore en quelque chose au monde et au démon !...

Non, non ; qu'il n'en soit pas ainsi ; montrons par toute notre conduite que nous sommes tout à Dieu et à la pratique de nos devoirs, afin que, glorifiant sur la terre l'auteur de notre vocation, nous soyons admis à le glorifier un jour dans le ciel.

[1] II Cor., II, 15.

PRIÈRE

Je vous remercie, ô Jésus, mon souverain Seigneur, d'avoir bien voulu me revêtir de vos livrées : donnez-moi, je vous prie, de les porter dignement, afin que je puisse avec elles me présenter en toute confiance devant vous au jour de ma mort, et entendre de votre bouche la sentence de bénédiction par laquelle, ainsi que j'en ai la ferme confiance, vous me recevrez dans le sein de votre miséricorde, et me revêtirez de la gloire de vos élus.

RÉSUMÉ

Combien ne devons-nous pas respecter et honorer l'habit religieux dont nous sommes revêtus!

1° Il nous vient de notre vénérable Père... Il a été approuvé par l'Église...

2° Il a été porté par un grand nombre de saints religieux...

3° Il nous est un mémorial des plus salutaires pensées...

4° De quel secours ne nous est-il pas pour nous maintenir dans la séparation du monde, pour nous porter à garder la modestie, le silence, le recueillement!...

5° Les saints Pères ont appelé l'habit religieux les livrées de l'humilité, l'habit angélique...

— Oui, il faut honorer notre habit, et, à cet effet :

1° Mener une conduite vraiment religieuse...

2° Être pour tous un exemple de constante édification...

3° Nous respecter comme portant les livrées de Jésus-Christ...

4° Nous souvenir des engagements que nous avons contractés le jour où nous l'avons revêtu...

5° Nous renouveler et persévérer dans les sentiments qui étaient alors les nôtres...

Voir les Résumés, *page* 159; — Examens particuliers, *sujet* 274.

14. — MOYENS D'ÊTRE HEUREUX EN COMMUNAUTÉ

Heureux ceux qui marchent dans la loi du Seigneur (Ps. CXVIII, 1).

CONSIDÉRATION

La vie religieuse est une vie toute de dévouement et de sacrifices; et pourtant l'homme peut y être heureux autant que cela est possible ici-bas, car s'il en remplit bien les devoirs, il éloigne de lui ou affaiblit tout ce qui est un obstacle au bonheur, et fait usage, au contraire, des moyens les plus propres à le procurer.

Les principaux obstacles au bonheur sont le péché, les passions et les désirs déréglés. L'Esprit-Saint a dit : « Il n'y a point de paix pour les impies [1]; » or, la même parole peut être dite de quiconque est en état de péché. Comment, en effet, pourrait goûter une paix véritable celui qui est en guerre avec Dieu, celui dont le cœur est rongé par le ver du remords, et qui a les plus fortes raisons d'appréhender le plus grand des malheurs? Le bonheur n'est pas moins incompatible avec ce qui peut conduire au péché, c'est-à-dire avec la tiédeur, la négligence à remplir nos devoirs, l'amour du monde; il l'est avec tout ce qui appesantit l'âme et l'empêche de s'élever vers Dieu ; il l'est avec nos passions lorsque nous ne les réprimons pas.

« Il n'y a rien, dit l'auteur de l'Imitation [1], qui nous cause plus de trouble que les passions immortifiées de

[1] Isaïe, XLVIII, 22. — [2] Liv. I, ch. III, 3.

notre cœur : » toutes sont insatiables et disent sans cesse : « Apporte, apporte [1] ; » toutes nous poussent dans la voie du péché, où l'on ne peut trouver de repos ; il n'en est aucune qui ne soit accompagnée et, plus encore, suivie d'inquiétudes, de perplexités et de regrets.

Quel bonheur, par exemple, pourrait goûter l'ambitieux, puisque la passion qui le domine ne lui montre de félicité possible que dans une position autre que celle où il est, puisqu'elle le rend mécontent de ce qu'il a, et ne lui fait considérer comme avantageux que ce qu'il n'a pas ? Quel bonheur peut goûter celui qui, dominé par la vanité, met sa joie dans les approbations des hommes, lesquelles sont si changeantes et si vaines ? ou encore celui qui est susceptible, qui, en cette vie que l'Écriture appelle « une épreuve continuelle [2], » se fait peine de tout ce qui le contrarie, se trouble même d'un rien ? De même, point de bonheur avec la sensualité et l'amour de nos aises, qui portent l'âme à chercher sa satisfaction dans les plaisirs du corps absolument incapables de la satisfaire ! Point de bonheur avec l'amour désordonné des créatures, source de tant de fautes et tant de peines ! Non, non, point de bonheur possible avec l'assujettissement à nos passions, quelles qu'elles soient !

Nos désirs déréglés ou immodérés sont aussi un obstacle au bonheur ; car, outre qu'ils ont pour principe une passion incompatible avec lui, ils nous agitent, nous inquiètent et nous préparent d'amères déceptions.

Il faut donc, si nous voulons être heureux, éviter le péché, maîtriser nos passions, régler nos désirs.

Mais il ne suffit pas d'éloigner de nous ce qui serait un obstacle au bonheur dont nous pouvons jouir en ce

[1] Prov., xxx, 15. — [2] Job, vii, 7.

monde : il faut en outre employer les moyens qui peuvent le procurer, moyens qui pour nous se réduisent à la pratique généreuse des vertus de notre état.

Voulons-nous être heureux ? soyons très-réguliers, et nous expérimenterons combien est doux le joug du Seigneur ; gardons religieusement le silence, et Dieu nous fera entendre au fond du cœur sa parole pleine de douceur ; n'ayons point de rapport avec le monde, point de liaison avec les séculiers, et, tout en prévenant de grands dérangements et de pénibles et dangereuses tentations, nous mériterons que Dieu, en qui seul est le bonheur, se communique d'autant plus à nous que nous communiquerons moins avec les hommes.

Voulons-nous être heureux ? appliquons-nous à avancer sans cesse dans l'amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ : celui qui aime réellement cet adorable Sauveur, ne trouve rien de pénible dans la religion, rien qui l'attriste et le décourage, rien qui l'effraie ; il ne redoute point les épreuves ; il les recherche, au contraire, parce qu'il sait que par elles il acquerra une ressemblance de plus avec son bien-aimé ; d'ailleurs, il y a dans l'exercice de cet amour tant de satisfaction ! il est si doux à un chrétien de dire et de répéter : Je vous aime, ô mon Jésus ; je suis à vous, tout à vous, et je n'ai en mon cœur que le désir de vous plaire !

Voulons-nous être heureux ? soyons pleins de prévenance et de charité envers nos frères, et nous pourrons nous écrier avec le Psalmiste : « Oh ! qu'il est « doux à des frères de vivre ensemble dans une par- « faite union [1] ! » Soyons humbles, petits à nos propres yeux, intimement persuadés que nous ne sommes rien : alors nous serons toujours contents et satisfaits.

1 Ps. CXXXII, 1.

Voulons-nous être heureux ? ayons avec Dieu une parfaite conformité de volonté, et ne nous attachons point à ce qu'il ne dépend pas de nous de conserver toujours : par là nous nous établirons dans une douce paix que rien ne pourra troubler.

Voulons-nous être heureux? ne fuyons point les croix, qui, au reste, ne peuvent être évitées, mais recherchons-les plutôt en union avec notre divin Sauveur; et notre âme, fortifiée par la grâce, pourra dire avec saint Paul : « Je surabonde de joie au milieu des « tribulations [1]. » Embrassons avec courage la pratique de la mortification, c'est là une précieuse source de bonheur, ainsi que le démontre l'expérience : quels sont, en effet, dans une communauté, les frères les plus heureux, sinon ceux qui se mortifient le plus? quels sont les jours où nous avons le plus joui de la paix de l'âme, sinon ceux où nous nous étions imposé quelques privations, où nous avions fait à Dieu quelque sacrifice pénible à la nature? La mortification amène donc le bonheur avec elle. Du reste, nous pouvons toujours en faire l'expérience : prenons l'habitude, lorsque nous éprouvons des peines intérieures, de nous mortifier en quelque chose, et bien sûr que la joie renaîtra en notre âme, et que Dieu, qui ne peut se laisser vaincre en générosité, nous fera goûter ses ineffables consolations.

Voulons-nous être heureux? apprécions les avantages dont nous jouissons; et, pour cela, jetons un coup d'œil au-dessous de nous, sur tant de malheureux qui n'ont pas le nécessaire, et à qui notre sort est un objet d'envie; pensons à ce qu'ont enduré les saints, qui tous ne sont allés au ciel que par la voie des priva-

[1] I Cor., VII, 4.

tions ; rappelons-nous notre vénérable Père fondant notre Institut sur la pauvreté de Jésus-Christ ; voyons-le à Reims, à Paris, à Vaugirard, à Saint-Yon, réduit avec nos premiers frères à une misère extrême, souffrant la faim et le froid, et ne sachant humainement où trouver ce qui était indispensable pour la communauté. Mais surtout, jetons souvent les yeux sur Jésus-Christ. Oh ! quel chrétien ne s'estimerait pas heureux lorsque, regardant au-dessous de soi, il y découvre Dieu lui-même ! Qui pourrait former une plainte s'il considère son Sauveur couché dans une étable, ou travaillant dans la boutique d'un pauvre artisan, ou mourant dépouillé de tout sur l'arbre de la croix?...

APPLICATION

Tels sont les principaux moyens d'être heureux ; mais en faisons-nous l'usage que nous devons ?

Souvent nous sommes tristes, mécontents, à charge à nous-mêmes ; mais n'est-ce point parce que le péché habite en notre cœur, ou que nous ne combattons pas nos passions avec assez de fermeté, de courage et de constance, ou que nous ne savons pas régler nos désirs ?

Ne serait-ce point que nous sommes négligents à remplir nos devoirs, que nous ne nous exerçons pas, comme Dieu le veut de nous, aux vertus de notre profession, que nous manquons de générosité pour mortifier notre esprit et nos sens ?

Ne serait-ce point que nous n'apprécions pas les avantages dont nous jouissons, que nous n'arrêtons pas les yeux sur ce qu'ont souffert les saints, et surtout sur ce qu'a souffert notre divin Maître ?

Quelle qu'en soit la cause, nous pouvons en atténuer

les effets et ainsi goûter le bonheur; nous n'avons pour cela qu'à bien remplir nos devoirs de religieux, qui tous sont de véritables sources de paix et de félicité.

PRIÈRE

O Jésus, qui récompensez même dès ce monde vos fidèles serviteurs, accordez-moi, je vous prie, la grâce d'accomplir parfaitement votre adorable volonté, afin que, consolé et soutenu par vous, je marche de vertu en vertu jusqu'à ce que je mérite de participer au bonheur éternel que vous me destinez.

RÉSUMÉ

La vie religieuse rend heureux celui qui en remplit les devoirs, parce que

1° Il évite le péché, cause de tant de troubles et de douleurs...

2° Il domine ses passions, qui le tyranniseraient si cruellement s'il s'en rendait l'esclave...

3° Il modère et règle ses désirs...

4° Il trouve d'ineffables consolations dans sa piété, dans la pratique de la charité, de l'humilité, de l'obéissance...

5° Ses peines sont considérablement allégées par la grâce dont Dieu le favorise...

— Ah! voulons-nous être heureux en communauté?

1° Évitons le péché, combattons nos passions, réglons nos désirs...

2° Vivons dans la régularité et la séparation du monde...

3° Ne fuyons point les croix; recherchons-les plutôt...

4° Sachons apprécier les avantages dont nous jouissons.

5° Surtout considérons Notre-Seigneur dans la pauvreté, les souffrances et les larmes...

Voir les Résumés, *page* 159; — Examens particuliers, *sujet* 26e.

15. — MOTIFS POUR NOUS D'ÊTRE BONS RELIGIEUX

Soyez saints, parce que je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu (Lévit., xi, 44).

CONSIDÉRATION

Nous sommes religieux, nous en portons le nom et l'habit, nous en accomplissons extérieurement les devoirs, nous faisons les exercices qui sont comme le corps de notre profession : c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez; ce qu'il faut surtout, c'est que nous soyons de bons, de fervents religieux.

Voilà pour nous l'essentiel; voilà ce qui importe pour notre salut, et pour l'acquit de ce que nous devons à Dieu et au prochain.

Oui, il importe pour notre salut que nous soyons de bons religieux : c'est le sentiment des maîtres de la vie spirituelle, qu'il y a des personnes que Dieu appelle à une grande sainteté et qui, si elles s'y refusent, se perdront; or la grâce de notre vocation ne nous dit-elle pas que nous sommes de ce nombre? Ne pas nous efforcer de devenir bons religieux, serait nous refuser à acquérir la perfection que Dieu veut de nous, et conséquemment nous exposer à n'être que des réprouvés.

Soyons bons religieux : nous le devons à Dieu; car ce n'est qu'à cette fin que ce souverain Maître nous a appelés à son service, qu'il nous a donné la grâce de la vocation et toutes celles qui l'ont suivie, qu'il nous a prodigué ses faveurs les plus précieuses.

Soyons de bons, de fervents religieux : nous le devons à notre adorable Sauveur, qui nous en a mérité la grâce au prix de ses souffrances et de sa mort, qui nous y excite en tant de manières, qui si souvent nous y engage en nous disant au fond du cœur : « Suivez-« moi, je suis la voie, la vérité et la vie [1]. »

Nous le devons à notre mère la sainte Église, dont nous sommes par état les auxiliaires, et de qui nous avons reçu de si grandes faveurs depuis l'origine de notre Institut; or nous ne pouvons lui être utiles qu'à la condition d'être de bons religieux; car, dans le cas contraire, bien loin de la servir, nous serions un obstacle au bien qu'elle veut opérer dans les âmes.

Nous le devons à notre Institut, qui ne nous a reçus parmi ses membres qu'à cette condition, et qui, pour cette fin, nous procure tant et de si précieux secours spirituels; or ce n'est que par une vie sainte que nous l'honorerons, que nous lui attirerons des sujets pour le perpétuer dans la régularité, que nous obtiendrons que Dieu le protége et lui fasse opérer un grand bien.

Nous le devons à notre vénérable Père, qui, nous l'espérons, regarde du haut du ciel si nous sommes ses dignes enfants et si, par la fidélité aux règles qu'il nous a données, nous travaillons sérieusement à aller le rejoindre.

Nous le devons à ceux de nos frères avec qui nous vivons : notre exemple et nos paroles exercent nécessairement sur eux quelque influence, et ils sont en droit d'attendre qu'elle soit toute dans le sens des vertus de notre état.

Nous le devons à tous les bienfaiteurs de l'Institut; car s'ils se sont résolus aux démarches et aux sacrifices

[1] S. Matth., VIII, 22; S. Jean, XIV, 6.

qu'ils ont faits, ç'a été dans la pensée que les frères seraient toujours de bons religieux afin de pouvoir être des maîtres vraiment utiles à la jeunesse.

Nous le devons à nos élèves, aux yeux de qui nous sommes des représentants de la religion, et que nous ne porterons efficacement au bien que si nous sommes réellement des hommes de Dieu, que si notre intérieur est tel que le fait préjuger notre extérieur.

Nous le devons à nos parents, qui l'attendent de nous ; car s'ils ont consenti à notre vocation, si même ils en ont été heureux, c'est qu'ils ont pensé que nous les honorerions par une conduite digne de notre saint état, que nous leur servirions d'ambassadeurs auprès de Dieu, et que nos vertus attireraient les bénédictions du Ciel sur toute notre famille.

Nous le devons au public qui nous observe, et qui est en droit d'exiger de nous une constante édification.

Nous le devons aux gens de bien, que nous encourageons par nos exemples ; nous le devons même aux méchants, qui, si nous n'étions pas tels que nous paraissons être, nous taxeraient d'hypocrisie et s'autoriseraient de notre conduite pour s'éloigner de la religion.

Nous le devons à nous-mêmes : et en effet, nous sommes religieux par état ; or tout homme doit s'efforcer d'exceller dans l'état qu'il a embrassé ; nous en avons pris l'engagement, et depuis nous l'avons souvent renouvelé ; or l'honneur et la conscience ne font-ils pas un devoir d'accomplir ce à quoi l'on s'est engagé ? Nous portons l'habit et le nom de religieux ; mais si nous n'étions pas bons religieux, ce ne serait, en réalité, qu'un extérieur mensonger ; Dieu dirait de nous comme des Juifs : « Ce peuple m'honore des

« lèvres;... mais son cœur est loin de moi[1]; » Jésus-Christ nous reprocherait, comme aux pharisiens, de borner notre religion aux cérémonies extérieures et de négliger les vertus essentielles; nos supérieurs se plaindraient que nous les aurions trompés, et se repentiraient de nous avoir admis dans l'Institut, dont nous serions la honte, au lieu d'en être la gloire comme ils l'avaient espéré.

Oh! si nous n'étions pas bons religieux, combien ne serions-nous pas à plaindre? Nous aurions toutes les peines de notre état sans en avoir les consolations; les jouissances du siècle nous demeureraient interdites, et nous ne goûterions pas non plus les plaisirs purs de la religion; nous perdrions les mérites que nous aurions acquis, ou du moins nous laisserions passer, sans en profiter, les meilleures occasions de nous enrichir pour l'éternité; en outre, quelle responsabilité nous assumerions devant Dieu, qui nous reprocherait un jour d'avoir agi contrairement à ses desseins, et d'avoir rendu inutiles la grâce de notre vocation et toutes celles par lesquelles il voulait nous conduire à la perfection qu'il demandait de nous.

Efforçons-nous donc de devenir bons religieux. Aux motifs que nous avons rappelés s'ajoute la considération de la récompense dont jouissent les saints. Demandons à ceux d'entre eux qui avaient embrassé la vie religieuse ce qu'ils pensent maintenant des violences qu'ils se sont faites, des sacrifices qu'ils se sont imposés pour bien remplir tous les devoirs de leur état : songeons que nous jugerons de même, un jour, de ce qu'il nous en aura coûté pour marcher sur leurs traces.

[1] Isaïe, xxix, 13.

APPLICATION

Que de voix s'unissent à celle de notre conscience pour nous dire d'être très-fidèles à tous nos devoirs d'état ! Écoutons-les, et avec l'aide de la grâce, faisons réellement tout ce que nous pouvons pour être de bons et fervents religieux.

A cette fin, étudions et méditons sérieusement nos obligations, et proposons-nous de les observer toutes, par les purs motifs de la foi et avec une perfection toujours croissante.

Disons-nous à nous-mêmes : Je veux être un bon religieux; je veux l'être ici, dans cette communauté et dans les fonctions que j'y exerce. Je veux l'être dès aujourd'hui, dès cet instant même : eh! mon Dieu, n'est-ce pas pour le devenir que je suis ici, avec mes frères, en présence de mon adorable Sauveur?

Oui, j'en ai plus de motifs aujourd'hui qu'hier, plus en ce moment que dans celui qui a précédé, parce que j'ai reçu de nouvelles grâces pour cette fin; parce que j'ai accru la dette de ma reconnaissance et, par conséquent, celle de mes devoirs; parce que j'ai avancé d'un jour ou d'un moment vers cette heure qui sera pour moi la dernière et qui doit trouver achevée l'œuvre de ma sanctification, vers cette heure probablement très-prochaine, où je comparaîtrai devant mon souverain Juge, qui me récompensera ou me condamnera suivant que j'aurai été un bon ou un mauvais religieux.

PRIÈRE

Je comprends, ô mon Jésus, que je ne suis religieux

que pour en remplir fidèlement les devoirs; donnez-moi, je vous prie, de me conduire toujours conformément aux lumières que vous me communiquez; aidez-moi, afin que ma vie soit en rapport avec le nom et l'habit que je porte, avec les grâces dont vous m'avez comblé, avec ce que vous attendez de moi pour votre gloire, mon salut et celui de mes élèves.

RÉSUMÉ

Ce n'est pas assez de vivre et même de persévérer dans notre congrégation, il faut y être de bons, de fervents religieux :

1° Dieu le veut, et ce n'est qu'à cette fin qu'il nous a donné la vocation à notre saint état...

2° Les grâces que nous recevons nous en font un devoir.

3° C'est une obligation que nous avons contractée envers l'Institut...

4° Le bien que nous sommes appelés à produire le demande;... l'édification du prochain l'exige...

5° Notre contentement en ce monde y est attaché,... notre salut éternel peut en dépendre, si même il n'en dépend pas absolument...

— Il faut donc

1° Connaître nos devoirs comme religieux...

2° Les observer tous...

3° Les observer par de purs motifs de foi...

4° Les observer avec une perfection toujours croissante...

5° Nous acquitter ainsi de tout ce que nous devons à Dieu, à l'Église, à l'Institut, à nous-mêmes...

Voir les Résumés, *page* 160; — Examens particuliers, *sujet* 24e.

16. — NOS DEVOIRS COMME RELIGIEUX

Ayez une conduite digne de votre vocation (Éph., IV, 1).

CONSIDÉRATION

Dieu nous a singulièrement favorisés en nous appelant à la vie religieuse, qui nous procure tant de moyens de salut; il nous a placés dans une terre fertile où tous les soins nous sont prodigués et où nous recevons, d'une manière toute spéciale, la pluie des grâces célestes : il est donc en droit de nous demander des fruits, et des fruits excellents; c'est-à-dire que la grandeur, la dignité de notre état nous fait connaître que nous avons de nombreux et importants devoirs à remplir.

Nous sommes religieux, nous avons quitté le monde : nous devons donc en être réellement séparés, et non-seulement de corps, dans la mesure que prescrivent nos règles, mais d'esprit et de cœur; nous devons ne rien avoir de ce qui est mondain, ne rien estimer de ce que les mondains estiment, placer entre le monde et nous la porte de notre communauté et, surtout, celle de la vigilance sur nos sens, différer plus encore en conduite des gens du monde, que notre habit ne diffère du leur.

Nous sommes religieux : nous devons donc être des hommes de piété, de recueillement, de silence, de modestie, et le manifester par toute notre vie. Nous devons être tout à Dieu, à qui nous nous sommes consacrés; c'est-à-dire que nous devons avoir renoncé à notre amour-propre, avoir choisi pour nous l'abnéga-

tion, n'être plus à nous-mêmes, ne plus nous reprendre, ne revenir en rien sur le don que nous avons fait, puisque ce serait nous rendre coupables de rapine dans l'holocauste, et en quelque sorte de sacrilége; c'est-à-dire encore que nous devons respecter notre cœur, notre esprit, notre corps comme des choses sacrées, qui ne peuvent avoir aucun autre usage que le service de Dieu; que nous devons lui faire hommage de tout nous-mêmes et de tout ce qui est à nous, de nos sens, de notre mémoire, de notre intelligence, de notre volonté, de nos moyens naturels, de notre temps, en un mot, de tout ce dont nous pouvons disposer.

Le religieux fait état d'imiter plus particulièrement Jésus-Christ, en pratiquant non-seulement les préceptes, mais encore les conseils évangéliques : il faut donc qu'il étudie Jésus-Christ, qu'il acquière une exacte connaissance de l'adorable modèle qu'il veut reproduire; il faut qu'il soit un homme d'oraison, car c'est surtout dans l'oraison que Jésus-Christ se fait connaître; qu'il compare souvent ses actions, ses paroles, ses pensées avec les actions, les paroles, les pensées de cet adorable Maître, afin de voir si elles leur ressemblent; qu'il approfondisse sa doctrine sainte, afin de bien en prendre l'esprit : il faut qu'il connaisse les préceptes et les conseils évangéliques, qu'il en fasse son étude spéciale; que, sur les pas du divin Sauveur, il pratique les vertus les plus héroïques; et cela dans toutes les occasions, et sans jamais se lasser.

Le religieux est un soldat d'élite de Jésus-Christ : il doit donc combattre courageusement les passions, le monde et le démon, qui sont les ennemis de ce souverain Roi.

Le religieux est un auxiliaire de l'Église : il doit

donc lui être parfaitement soumis, la consoler par sa conduite régulière, prier pour elle et pour ceux qui la gouvernent, l'aimer comme l'enfant le plus dévoué peut aimer une mère, édifier les fidèles par sa piété, sa modestie, sa mortification, et travailler avec zèle au salut des âmes autant que l'y autorise l'obéissance.

Le religieux est un pénitent public, expiant pour ses péchés et pour ceux des autres hommes; il faut donc qu'il vive dans la pénitence et l'humilité, qu'il s'impose des privations, qu'il prie et qu'il souffre dans la vue de satisfaire à la justice de Dieu, dans celle, en particulier, d'obtenir la délivrance des âmes du purgatoire, qui espèrent en lui, qui lui disent avec l'accent le plus pénétrant : « Ayez pitié de nous, vous, du moins religieux, qui êtes notre ami[1]; » parlez pour nous au Seigneur, et il vous exaucera.

Le religieux s'est retiré du monde pour travailler plus sûrement et plus librement à l'affaire de son salut; c'est donc un devoir pour lui de l'avoir toujours en vue, cette grande affaire, de l'avancer sans cesse et par tous les moyens dont il dispose, de faire servir à cette fin tout ce qui peut y servir, de retirer le plus de fruits possible des sacrements, de la prière, des exercices de communauté, et de sanctifier par la pureté d'intention jusqu'aux actions ordinaires de la vie, afin qu'elles deviennent méritoires pour le ciel.

Le religieux, ainsi que son nom même le lui rappelle, doit agir habituellement par des motifs de religion : la nature ne doit se trouver en lui que pour être la matière de ses combats, le sujet de ses victoires.

Le religieux est membre d'une société sainte, et con-

[1] Job, xix, 21.

séquemment c'est un devoir pour lui de la respecter, de l'aimer, d'attirer sur elle, par sa conduite régulière et sa piété, les bénédictions célestes, de se dévouer pour sa gloire, d'en maintenir l'honneur et la sainteté, de n'en parler qu'avec la plus cordiale estime, de veiller à ce qu'il ne s'y introduise rien qui soit capable de la déshonorer; c'est un devoir pour lui de contribuer, par son travail et par ses prières, aux bonnes œuvres qu'elle accomplit, de garder fidèlement les obligations qu'il a consenties en y entrant, et qui ont été la condition de son admission.

Comme membre d'une société sainte, le religieux doit s'étudier à en prendre l'esprit et le développer en lui de jour en jour; il doit aimer et respecter ses frères, s'empresser de leur rendre service, supporter leurs défauts, montrer par ses paroles et ses actes que réellement il voit en eux des frères ; il doit aussi considérer comme ses pères ceux qui le dirigent, et conséquemment les respecter, leur obéir de la manière que Dieu le commande; c'est encore un devoir pour lui de contribuer, autant qu'il lui est possible, à conserver l'héritage de régularité et de vertu, qui est comme le bien-fonds de sa société, afin de le transmettre intègre à ceux qui viendront après lui.

Voilà quels sont les devoirs du religieux, voilà quels sont les nôtres, à nous qui avons embrassé cet état; ils sont donc bien déterminés et dérivent directement de la nature de notre profession : tous se présentent à notre esprit dès que nous réfléchissons sur ce que nous sommes; mais souvenons-nous toutefois que ce serait peu de les connaître, si nous ne les accomplissions avec une inviolable fidélité.

Oui, la pratique est ici le point essentiel. « Mettez-

vous moins en peine, nous dit notre vénérable Père [1], de savoir ce que vous devez faire, que de bien faire ce que vous savez; car c'est là le moyen de bien et de vite apprendre ce que vous ignoreriez touchant vos obligations. »

APPLICATION

En nous rappelant nos principaux devoirs comme religieux demandons-nous, en présence de Notre-Seigneur, si nous les pratiquons comme il le veut de nous; si nous nous examinons souvent et sérieusement sur notre fidélité à cet égard; si, lorsque nous les avons violés, nous en sommes réellement repentants, et si nous nous punissons de notre faute.

Proposons-nous de les observer avec la plus grande exactitude, et de témoigner ainsi que nous sommes tout à Dieu, tout à Jésus-Christ et à son Église, tout à notre Institut.

A cet effet, rendons-nous attentifs et fidèles à correspondre aux grâces d'état qui nous sont départies, et par lesquelles il nous sera possible et même facile de nous acquitter avec ferveur de toutes nos obligations.

PRIÈRE

Vous avez dit, ô mon Jésus, « qu'il sera beaucoup « demandé à celui qui aura beaucoup reçu [2]; » de combien de faveurs n'ai-je pas été comblé ! combien ne m'avez-vous pas fait de grâces ! Je dois donc m'attendre à ce qu'il me soit beaucoup demandé; et cependant, Seigneur, que je suis éloigné d'avoir fait tout ce

[1] Recueil, *Consid. pour la retraite.* — [2] S. Luc, XII, 48.

que vous exigez de moi ! Que de négligences j'ai à me reprocher dans l'accomplissement des devoirs de mon état !

Ayez pitié de moi, ô mon Sauveur, et, en m'accordant mon pardon pour le passé, aidez-moi à être désormais un bon religieux; faites, par votre secours, que j'accomplisse fidèlement toutes les obligations que m'impose la profession sainte où vous m'avez appelé, et qu'ainsi je me rende digne de la destinée que vous me préparez dans la gloire.

RÉSUMÉ

Religieux, nous devons surtout :

1° Vivre séparés du monde de corps, d'esprit, de cœur.

2° Nous dévouer entièrement au service de Dieu...

3° Imiter tout particulièrement Jésus-Christ...

4° Être d'utiles auxiliaires de l'Église par nos prières, nos exemples et nos travaux;... exercer, selon que nous le pouvons, la charité envers le prochain...

5° Garder nos règles, aimer notre Institut, et l'honorer par notre conduite,... entretenir avec nos frères la plus étroite union...

— Oui, ce sont là nos principaux devoirs. Mais :

1° Les connaissons-nous ?... En comprenons-nous l'importance ?...

2° Les pratiquons-nous ?...

3° Nous examinons-nous sur notre fidélité à cet égard ?...

4° Nous punissons-nous de les avoir violés ?...

5° Prions-nous pour obtenir la grâce de les remplir tous exactement ?...

Voir les Résumés, *page* 160; — Examens particuliers, *sujet* 23e.

17. — LES RÈGLES EN GÉNÉRAL

Seigneur, donnez-moi l'intelligence, et j'étudierai votre loi, et je la garderai de tout mon cœur (Ps. CXVIII, 34).

CONSIDÉRATION

Les règles d'un ordre religieux sont les lois qui le constituent et le régissent : on peut principalement les considérer dans leur origine, dans leurs qualités ou leurs caractères, dans leur esprit ou dans leur fin.

Les règles d'un ordre, considérées sous le rapport de leur origine, sont de trois sortes : celles qui ont pour auteur Jésus-Christ et son Église sainte; celles qui ont été établies par le fondateur même de l'ordre; celles qui l'ont été, après lui, par un pouvoir légitime.

Mais comme le fondateur d'un ordre est un homme suscité de Dieu à cette fin et éclairé du Saint-Esprit, et d'autre part, comme toute autorité légitime vient de Dieu, ainsi que l'enseigne saint Paul [1], on peut donc dire que les règles, envisagées dans leur origine, ont un caractère divin et sacré, qu'il n'y en a aucune qui ne soit marquée du signe de l'autorité même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui, par conséquent, ne paraisse digne de respect et de vénération.

Considérées dans leur objet, les règles sont quelque chose de très-grand, de très-important : elles embrassent tout ce qui intéresse l'ordre dont elles sont la législation, et les personnes qui en sont membres.

Ainsi elles déterminent quelle fin il se propose, quel

1 Rom., XIII, 1.

est son esprit propre ou d'après quels principes il agit, quels pouvoirs sont établis pour le gouverner, et d'après quel mode y est conféré l'exercice de l'autorité.

Les règles d'un ordre font connaître les conditions d'admission des nouveaux sujets, quelle éducation spéciale ils y reçoivent, quels engagements s'y contractent, quels sont les cas d'exclusion, quelles précautions doivent être prises pour le maintenir dans son esprit primitif, et en état d'accomplir le bien qui lui est propre.

Les règles pourvoient aux besoins légitimes des sujets : elles leur assurent les secours spirituels qui leur sont nécessaires, tels que direction, temps pour les exercices religieux, moyens pour en retirer des fruits, facilité pour recevoir les sacrements, prières pendant leur vie et surtout après leur mort; elles ne leur assurent pas moins le nécessaire sous le rapport temporel, et prévoient, dans un esprit de sagesse et de charité, les cas d'infirmité, de vieillesse et de maladie.

Elles disent ce qui est commun à tous les religieux soit de l'ordre soit de la communauté, et ce qui est laissé aux individus en particulier; elles établissent clairement les rapports des frères entre eux, quels que soient leur rang et leur emploi.

Mais le principal objet des règles, ce sont les devoirs des religieux; c'est surtout sur ce point qu'elles sont explicites : devoirs communs, devoirs des supérieurs, devoirs des fonctionnaires, devoirs de circonstances, tous y sont nettement indiqués et quelquefois avec beaucoup de détail.

Voilà ce qu'embrassent les règles d'un ordre : elles ont donc un objet très-étendu et très-important, elles sont donc elles-mêmes très-importantes.

Les règles d'un ordre ont plusieurs autres caractères fondamentaux qu'il est utile de se rappeler; ainsi : 1° elles sont suffisantes pour faire accomplir à l'ordre sa fin spéciale, et à ceux qui en sont membres tous leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes; 2° elles sont communes à tous, bien qu'elles imposent à quelques-uns des devoirs particuliers; 3° elles sont immuables quant aux points fondamentaux, essentiels pour la vie religieuse, et ne peuvent, quant aux autres, être modifiées que par l'autorité qui en a reçu le pouvoir et qui généralement est la première de l'ordre; 4° elles sont supérieures aux individus lors même qu'ils exerceraient dans la congrégation une charge élevée; 5° toutes ont un caractère d'autorité qui les rend obligatoires, quel que soit d'ailleurs leur objet, et quelque peu important qu'il paraisse.

Mais pour bien apprécier les règles d'un ordre, il faut les considérer dans leur esprit, se demander quelle est leur fin, pourquoi elles ont été établies.

Les règles ont pour fin la gloire et le service de Dieu; elles assujettissent les religieux à ce souverain Maître, leur désignent avec autorité ce qu'il demande d'eux et leur en facilitent la pratique.

Les règles ont pour fin la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'accomplissement de nos devoirs de chrétiens; elles mettent les religieux à même d'observer sûrement et librement leurs promesses du baptême; leur font pratiquer, comme il convient dans leur position, l'abnégation, l'humilité, la charité, toutes les vertus chrétiennes; leur facilitent le renoncement à l'esprit du monde; les lient étroitement à Jésus-Christ; les prédisposent à de grandes grâces; leur présentent, en

nombre presque infini, les occasions les plus précieuses d'augmenter leurs mérites pour le ciel.

Les règles ont pour fin la perfection, qui est la fin même de la vie religieuse; ainsi elles garantissent les religieux contre l'ennemi du salut et contre leurs propres passions, éloignent d'eux ce qui serait occasion de péché ou principe de relâchement, les éclairent sur les devoirs de leur profession, précisent en quoi consiste pour eux la voie des conseils évangéliques, lesquels de ces conseils ils doivent suivre particulièrement et chacun dans quelle mesure.

Les règles, ainsi que le dit leur nom même, ont pour fin de faire aller droit, c'est-à-dire de faire agir les religieux conformément à la justice, d'une manière en rapport avec la sainteté de leur vocation, avec les promesses qu'ils ont faites à Dieu et les grâces dont il les a favorisés.

Les règles d'un ordre ont pour fin l'œuvre qui est sa fin spéciale; elles tendent directement à ce qu'elle s'accomplisse très-bien, par tous, avec ensemble et par les mêmes motifs.

Elles ont également pour fin l'organisation, la conservation et la gloire de l'ordre; elles y établissent l'unité et l'harmonie qui conviennent à un corps moral; elles en font une famille où règnent l'autorité, la subordination et la paix; elles lient les membres entre eux et avec la société, étant sous ce rapport le contrat qu'ils ont consenti; elles préviennent toutes divisions, tous différends capables de troubler la charité; elles restreignent dans de justes bornes les sentiments même bons des individus; elles établissent l'union des esprits et des cœurs, l'uniformité des actions, la même manière de vivre et les mêmes usages.

La fin des règles, c'est aussi de faire connaître à qui de droit et même à tous, ce qu'est l'ordre religieux qui les observe. A quiconque lui demande, comme les Juifs à saint Jean : « Qui êtes-vous? que dites-vous « de vous-même [1]? » Il doit pouvoir présenter ses règlements, et répondre : Je suis la mise en pratique de cette loi.

Voilà quel est l'esprit des règles : esprit de foi, de sagesse, de prudence, qui suffirait à lui seul pour les faire considérer comme inspirées de Dieu, et qui, s'ajoutant à leurs caractères particuliers, à l'étendue de leur objet, à la sainteté de leur origine, les rend au plus haut point dignes de respect et de vénération.

APPLICATION

Faisons-nous de nos règles une étude spéciale? Au lieu de ne les considérer que comme règlements, les avons-nous envisagées dans leur objet, dans leur origine, dans leurs caractères? En avons-nous étudié l'esprit? Nous sommes-nous rendu compte de leur raison d'être?

Les avons-nous considérées comme une œuvre d'éminente sagesse, et comme inspirées de Dieu même, qui par elles constitue et maintient notre société et nous conduit, pour ainsi dire, par la main, dans la voie de la perfection religieuse?

Surtout sommes-nous fidèles à les garder jusque dans les plus petites choses? N'oublions pas qu'elles sont pour nous la loi dont l'observance fera notre honneur et notre mérite dans le temps, pour faire ensuite notre gloire dans l'éternité.

[1] S. Jean, I, 22.

PRIÈRE

Je vous adore, ô Esprit-Saint, principe de la véritable sagesse, et je vous bénis pour les règles que vous avez inspirées à notre vénérable Père, et qui font la force et la vie de notre Institut. Accordez-moi, je vous prie, de bien les connaître et les estimer, et surtout de les pratiquer avec une exacte fidélité, afin qu'ayant tout leur effet en moi, elles me fassent avancer de vertu en vertu jusqu'à la perfection où vous m'appelez, et qui m'ouvrira les portes de la cité éternelle.

RÉSUMÉ

Religieux, nos règles sont notre loi que nous devons connaître, aimer et garder. Méditons donc avec attention :

1° Leur objet, lequel embrasse tout ce qui importe à la congrégation et à ceux qui la composent...

2° Leur origine, qui est divine...

3° Leurs principaux caractères, qui sont d'être appropriées à notre position,... communes à tous,... immuables quant aux points fondamentaux,... supérieures aux individus,... revêtues d'un signe d'autorité...

4° Leurs motifs par rapport à nous, qui sont de nous faire accomplir sûrement notre fin comme hommes,... comme chrétiens,... comme religieux...

5° Leurs motifs par rapport à l'Institut, qui sont de lui donner sa forme, de lui faire remplir sa fin...

— Nos règles sont éminemment une œuvre de foi, de sagesse, de prudence. Il faut donc :

1° Les vénérer, les respecter...

2° Les lire, les étudier, les méditer...

3° Bien nous pénétrer de leur esprit...

4° Surtout les garder fidèlement...

5° Avoir à cœur leur exacte observance...

Voir les Résumés, *page* 161 ; — Examens particuliers, *sujet* 30e.

18. — EXCELLENCE DES RÈGLES

Je ferai mes délices de vos commandements (Ps. CXVIII, 47).

CONSIDÉRATION

Sous quelque point de vue que nous considérions nos règles, elles paraissent dignes du plus profond respect, de la plus grande estime.

Nos règles ont Dieu pour premier auteur et sont l'expression fidèle de sa volonté par rapport à nous [1].

Et, en effet, Dieu veut l'ordre; or nos règles sont la condition indispensable de l'ordre dans l'Institut. Dieu veut que, suivant leur nature, tous les êtres soient soumis à des lois, et nos règles sont précisément les lois de la société religieuse que nous formons.

Dieu veut, à notre égard, ce que nous enseignent ceux qu'il a investis de son autorité; or nos règles ont ce caractère, car elles sont les prescriptions que nous ont faites notre vénérable Père et les chapitres généraux : Dieu les veut donc; elles ont en lui leur principe; ce sont les ordonnances qu'il lui a plu de nous communiquer, et au sujet desquelles il nous dit, comme au peuple juif: « Écoutez, ô Israël, les préceptes que je « vous enseigne et dont l'observance fera votre vie [2] ! »

Nos règles sont un témoignage de la bonté et de l'amour tout spécial de Dieu envers nous, « car il n'a « pas fait à tous cette faveur de leur communiquer « ainsi ses adorables volontés [3]; » elles sont un mo-

1 Méd. du Vén. de la Salle, veille de la Pentecôte. — 2 Deut., IV, 1. — 3 Ps. CXLVII, 20.

nument de sa sagesse, « qui dispose tout avec nombre, « poids et mesure [1], » et un instrument de sa providence, qui par elle dirige nos actes, et nous prépare à notre destinée pour le ciel; elles sont une effusion de sa sainteté, un fruit de sa justice, une marque de son autorité.

Nos règles, c'est Dieu nous commandant ce qui tend à notre plus grand bien, ce qui, eu égard à notre position, est le plus parfait; c'est Dieu distribuant le temps comme il veut que nous l'employions, réglant nos actions, nous faisant connaître jusque dans les petits détails ce que nous devons faire pour lui être agréables.

L'excellence de nos règles s'établit également par leurs rapports avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ici encore leur origine est divine, comme leur fin est la perfection.

Nos règles, c'est Jésus-Christ nous communiquant ses adorables volontés par ceux qui sont les dépositaires de son autorité sainte, et auxquels aussi il a dit : « Qui « vous écoute m'écoute et qui vous méprise me mé« prise [2]. » C'est notre divin Maître nous enseignant nos devoirs, se faisant notre guide, dirigeant nos pas, éclairant nos démarches, prévenant nos écarts, nous montrant le but où nous devons tendre et la voie droite qui y conduit.

Nos règles sont la loi qu'il nous présente en nous disant : « Prenez mon joug sur vous, et vous trouverez « le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon « fardeau léger [3]. » Nos règles sont pour nous cette voie étroite [4] qui conduit sûrement à la vie. Nos règles

1 Sag., XI, 21. — 2 S. Luc, X, 16. — 3 S. Matth., XI, 29 et 30. — 4 *Ibid.*, VII, 14.

sont les conseils évangéliques que Jésus-Christ nous appelle à pratiquer [1]; elles sont, en un sens, notre Évangile, renfermant ce qui nous convient spécialement dans ce livre divin.

Ah! si notre adorable Maître paraissait visiblement au milieu de nous, et nous présentait écrites ses saintes volontés à notre égard, quelle estime n'en ferions-nous pas! Évidemment nous aurions pour chacune d'elles la vénération la plus profonde. Ayons donc le même sentiment pour nos règles, qui viennent de lui, qui sont ce qu'il veut de nous, qui ont pour fin de nous rendre semblables à lui et dont, par conséquent, il est le principe, le milieu et la fin.

Estimons nos saintes règles, que l'Église a jugées dignes de son estime, et dont elle a revêtu de sa haute approbation les points fondamentaux.

Estimons nos saintes règles, qui sont la voie de perfection que nous a tracée notre vénérable Père. Oh! s'il était encore parmi nous, avec quel respect nous recevrions ses ordres! quelle estime nous ferions de ses conseils! combien nous apprécierions la direction qu'il nous donnerait! Eh bien! notre Père est avec nous par nos règles; elles sont sa direction, ses conseils, ses ordres : il faut donc que notre estime pour elles soit en rapport avec l'estime que nous avons pour lui-même; il faut aussi que nous les estimions en raison de ce qu'elles lui ont coûté de prières, de larmes et de sacrifices, et en raison de leur utilité par rapport à l'Institut.

Nos règles constituent notre société, dont elles sont à la fois les fondements, les murs d'élévation, le faîte et les ornements; ce sont elles qui donnent à notre

[1] Méd. du Vén. de la Salle, V[e] dim. après la Pentecôte.

Institut sa forme, ses caractères, tout ce qui lui est spécial; elles sont son expression, son image, le moyen par lequel il peut être connu et par lequel il se maintient.

Nos règles sont la ligne de conduite suivie par les frères qui nous ont précédés, la voie qu'ils ont prise pour arriver à la perfection qui était le terme de tous leurs efforts.

Nos règles sont des titres de famille que nous avons reçus de nos devanciers et que nous devons transmettre à ceux qui viendront après nous, titres précieux qui, si nous observons ce qu'ils prescrivent, nous assurent de grands avantages spirituels et nous donnent les droits les plus certains à l'héritage céleste.

Nos règles sont le contrat que l'Institut présente à chacun de ses nouveaux membres, et que tous nous avons accepté et promis de garder inviolablement. Par nos règles, notre société se conserve sans altération, ne subit pas les influences des temps et des circonstances, demeure dans son unité, malgré les différences de nations, de climats ou de langages.

Tous ces caractères de nos règles commandent évidemment la plus grande estime, et pourtant nous ne les avons pas considérées sous tous les points de vue qui manifestent leur excellence.

Nos règles sont pour nous, comme elles l'ont été pour nos devanciers, la voie du ciel, le moyen efficace d'accomplir notre fin surnaturelle et d'opérer notre salut, de nous former sur le modèle de Jésus-Christ; elles nous facilitent l'exercice des plus sublimes vertus : de la foi, de la charité, de l'obéissance, de l'humilité... ou plutôt il n'y a aucune vertu chrétienne qu'elles ne fassent pratiquer dans la perfection.

Elles sont le tableau de tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes; et par conséquent un fidèle miroir de ce que nous sommes lorsque nous remplissons toutes nos obligations, lorsque nous atteignons le degré de perfection que Dieu attend de nous.

Nos règles sont la loi sur laquelle nous jugent nos confrères, nos supérieurs, le public, et sur laquelle nous serons interrogés au tribunal du Juge suprême.

Enfin nos règles nous présentent une multitude d'autres avantages des plus précieux : tels sont d'élever la nature de nos actions, de nous mettre dans la plus entière sûreté de conscience, de détruire toute indécision. Il est donc évident qu'elles sont quelque chose de grand, d'excellent, de digne de tout notre respect, de toute notre vénération.

APPLICATION

Envisageons toujours nos règles du point de vue de la foi, et voyons en elles l'expression de la volonté de Dieu et de l'Église; n'en parlons qu'avec respect et vénération; considérons-les comme notre plus grand bien; remercions Dieu de nous les avoir données; faisons véritablement notre possible pour en maintenir l'observance, et à cette fin soyons d'abord très-fidèles à les garder nous-mêmes.

Combien nous aurons lieu de nous applaudir de cette conduite, par laquelle, suivant toujours la voie des conseils évangéliques, nous arriverons sûrement au séjour de félicité éternelle qui en est le terme!

PRIÈRE

Faites-moi comprendre, ô mon Dieu, quelle est l'excellence de mes règles, afin que je professe pour elles la plus cordiale estime, et surtout que je les garde avec une inviolable fidélité. Je vous demande cette grâce par l'intercession de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, les augustes patrons de notre Institut.

RÉSUMÉ

Sous quelque point de vue que nos règles soient envisagées, il est manifeste qu'elles méritent tout notre respect, toute notre estime :

1° Elles nous viennent de Dieu,... de Jésus-Christ...

2° Elles sont l'expression de sa volonté à notre égard...

3° Elles ont pour fin de nous faire pratiquer les conseils évangéliques, et marcher sur les traces de Jésus-Christ...

4° Elles constituent notre société, et sont nos titres de famille...

5° Elles sont la voie par laquelle nous allons au ciel...

— C'est pourquoi respectons-les et estimons-les :

1° N'en parlons qu'avec vénération...

2° Considérons-les comme notre plus grand bien...

3° Remercions Dieu de nous les avoir données...

4° Faisons notre possible pour en maintenir l'observance...

5° Souvenons-nous que le premier moyen à employer pour cette fin, c'est de les bien garder nous-mêmes...

Voir les Résumés, *page* 161 ; — ancienne édition, *page* 157.

19. — LES RÈGLES DE NOTRE INSTITUT

Je ne me suis point éloigné de vos ordonnances, parce que vous me les avez données pour loi (Ps. CXVIII, 102).

CONSIDÉRATION

Les règles de notre Institut sont dignes de tout notre respect, soit qu'on les envisage dans leur origine, dans les motifs qui les ont fait établir et dans les moyens qu'elles prescrivent, soit encore que l'on remarque à quel degré de perfection elles conduisent ceux qui les gardent fidèlement.

Considérées dans leur origine, elles se présentent comme l'expression de la volonté de Dieu, qui nous gouverne par elles comme il gouverne les autres ordres religieux par celles qui leur sont propres; qui nous les a données par ceux qu'il avait établis les dépositaires de son autorité, et qui, enfin, a voulu qu'elles reçussent, quant à leurs points fondamentaux, la haute approbation de l'Église.

Considérées dans les motifs qui les ont inspirées, nos règles sont par excellence une œuvre de foi, de zèle et de charité; elles témoignent que ces vertus étaient, pour ainsi dire, le fond même de l'âme de notre vénérable Père : tout en elles nous les rappelle, nous porte à les pratiquer et nous fait souvenir qu'elles forment l'esprit de notre Institut.

Considérées en elles-mêmes ou dans les moyens qu'elles présentent, nos règles sont une œuvre de profonde sagesse et de grande prudence.

La sagesse estime les choses comme Dieu les estime, et distribue tout « avec nombre, poids et mesure [1]; » or, n'est-ce pas ce que font nos règles ?

Ce qu'elles estiment surtout c'est la gloire de Dieu et le salut des âmes; c'est notre sanctification et celle des enfants qui nous sont confiés; ce sont les vertus chrétiennes et religieuses; c'est la grâce, la parole de Dieu; ce sont les sacrements, les exercices spirituels, et particulièrement l'oraison, qu'elles appellent le premier et le plus important de nos exercices journaliers. Elles placent au premier rang parmi nos devoirs, la charité envers Dieu et l'amour du prochain, et ne considèrent les autres que par rapport à ceux-là; elles placent au premier rang parmi les moyens de faire du bien, le bon exemple, l'édification; au premier rang parmi les études, celle de la religion; au premier rang parmi les spécialités de l'enseignement, le catéchisme et les prières.

Dans la distribution du temps, comme dans le choix et l'emploi des moyens, nos règles témoignent d'une intelligence parfaite des besoins de la congrégation et de ceux de ses membres; elles disposent tout en vue de l'accomplissement de notre fin comme chrétiens, comme religieux et comme maîtres. Elles tracent la ligne de conduite de tous, Supérieur, Assistants, Visiteurs, Directeurs et inférieurs: chacun y trouve le tableau de ses obligations. Elles assurent à tous les secours spirituels nécessaires dans leur position. Elles déterminent nettement les rapports des frères entre eux, établissent l'autorité, la subordination, la hiérarchie; veulent, pour le maintien de l'unité d'esprit et de direction, que chaque frère ait des rapports directs

[1] Sag., XI, 21.

avec le Supérieur général et le Visiteur. Elles ne laissent rien à l'arbitraire, de ce qui importe pour la conservation et la prospérité de l'Institut.

Nos règles sont donc l'œuvre d'une profonde sagesse; elles le sont aussi d'une prudence consommée. Et, en effet, elles n'ont été écrites qu'après avoir été pratiquées par notre vénérable Père et par les premiers frères; elles nous prescrivent les moyens les plus sûrs pour arriver à notre fin; elles nous précautionnent contre tous les dangers que nous pouvons courir soit du côté du monde, soit dans l'exercice de notre emploi.

Elles établissent entre le monde et nous une séparation aussi grande que peut le permettre la nature de nos fonctions, nous interdisant toutes liaisons avec les personnes externes, éloignant de nous les occasions de dérangement, voulant que nous soyons dans le monde sans être du monde, ni par l'esprit, ni par le cœur, ni par les usages.

Nos règles, prévoyant les dangers que nous pouvons courir comme maîtres, nous prescrivent à ce sujet les plus utiles précautions; telles sont celles de demeurer sur le siége, de garder le silence, de n'être jamais seul avec un enfant, de laisser toujours libres les portes de communication entre les classes : elles ont tout prévu, elles ont pourvu à tout.

Toujours, par le même esprit de prudence, nos règles établissent trois espèces de vœux de religion, et prennent des moyens sûrs pour que ni les sujets ni l'Institut n'aient à se repentir de les avoir faits ou laissé faire; elles nous précautionnent contre nos propres passions, et entre autres contre l'amour de l'indépendance et l'amour de nos aises.

Considérées dans leur but, nos règles sont une œuvre de perfection éminente. Pour en être persuadé, il suffit de réfléchir à ce qu'est un frère qui les observe fidèlement, aux vertus qu'il pratique et au degré où il porte chacune d'elles.

Le frère qui observe bien nos règles est vraiment un homme de foi, soumis en tout à l'Église, n'envisageant rien que du point de vue de l'ordre surnaturel, n'agissant que par le mouvement de la grâce et ne se proposant pour fin que la gloire de Dieu. Il porte la charité jusqu'au plus entier dévouement, jusqu'au sacrifice de son repos, de sa santé, de sa vie même. Il est plein de zèle pour le salut des âmes, et absolument désintéressé dans l'exercice de ses fonctions.

Le frère qui observe bien nos règles est un modèle d'humilité : il mène une vie toute d'abnégation, et n'aspire qu'à faire le bien et à demeurer inconnu. Sa piété est solide non moins qu'affectueuse : elle lui inspire surtout un grand amour envers Jésus-Christ considéré dans la sainte Eucharistie et dans sa divine Enfance, une dévotion toute spéciale envers la très-sainte Vierge, saint Joseph et les saints anges gardiens; elle le fait entrer dans l'esprit de toutes les fêtes de l'Église, l'applique d'une manière toute particulière au saint exercice de la présence de Dieu, en fait réellement un homme de prière.

Le frère qui observe bien nos règles porte l'obéissance à sa perfection : il voit Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses supérieurs, et c'est en vue de lui plaire qu'il accomplit fidèlement tout ce qui lui est commandé. Il s'assujettit à garder fidèlement ses vœux; il est un homme d'ordre et d'exactitude; la prudence et la discrétion le guident dans tout ce qu'il fait; par son

silence, par sa modestie et son recueillement, il est constamment un sujet d'édification pour tous ceux qui sont à même de l'observer.

Il est donc vrai qu'envisagées dans leur fin, nos règles sont une œuvre de perfection, et que, sous ce rapport, elles ont également les droits les plus incontestables au respect, à l'estime et à la vénération.

APPLICATION

Les règles de notre Institut sont un bienfait signalé de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pour lequel nous ne saurions trop lui témoigner de reconnaissance.

Est-ce ainsi que nous les considérons? que faisons-nous pour montrer que nous les estimons un grand bien?

Notre conduite manifeste-t-elle que nous comprenons ce qu'elles ont coûté à notre vénérable Père ? N'en parlons-nous qu'avec respect et vénération, comme il convient de parler d'une œuvre de foi et de charité, marquée au cachet de la véritable sagesse et de la prudence la plus consommée, et ayant pour fin de nous conduire à la plus haute perfection? En faisons-nous le sujet de nos actions de grâces envers Dieu, qui en est le premier auteur? Les méditons-nous, afin de bien nous pénétrer de leur esprit?

Surtout les gardons-nous avec une constante et inviolable fidélité ?

N'oublions point que ce n'est qu'à cette condition qu'elles seront ici-bas notre richesse et notre gloire, pour être dans l'éternité notre titre d'admission au nombre des saints.

PRIÈRE

Je vous conjure, ô mon Dieu, au nom de votre amour pour notre vénérable Père, de m'inspirer un profond respect pour les règles saintes de mon Institut, et surtout le courage de les garder avec fidélité, afin qu'accomplissant par elles votre volonté sur la terre, je mérite la couronne de la persévérance et le bonheur de vous posséder dans le ciel.

RÉSUMÉ

Plus nous considèrerons l'origine, la nature, la fin, l'esprit de nos règles, plus nous serons portés à les observer.

1° Elles ont été dressées par un grand serviteur de Dieu.

2° Elles ont été approuvées par l'Église...

3° Elles sont éminemment une œuvre de foi, ainsi qu'une œuvre de charité envers le prochain et de zèle pour le salut des âmes...

4° Elles révèlent dans leur auteur une profonde sagesse, une prudence consommée...

5° Elles sont de nature à nous conduire à la plus haute perfection...

— C'est pourquoi

1° Respectons-les, affectionnons-les...

2° Remercions Dieu, qui nous a donné ce salutaire moyen de sanctification...

3° Méditons-les, et pénétrons-nous bien de leur esprit...

4° Gardons-les avec une inviolable fidélité...

5° Demandons instamment cette grâce à Notre-Seigneur.

Voir les Résumés, *page* 162; — ancienne édition, *page* 478, nos 17, 19 et 23.

20. — AVANTAGES DES RÈGLES

Paix et miséricorde sur ceux qui suivront cette règle (Galat., VI, 16).

CONSIDÉRATION

Qu'ils sont grands et précieux, soit pour notre Institut, soit pour nous en particulier, les avantages que nous procurent nos saintes règles, lorsque nous les gardons avec toute la fidélité que Dieu demande de nous !

Elles produisent le bon ordre dans notre société ; elles établissent l'autorité des supérieurs, la subordination des inférieurs, l'égalité entre les frères; elles mettent chacun et chaque chose en sa place, et les y maintiennent; elles font de nos communautés des lieux de silence, de retraite et de prière.

Par leur exacte observance, l'esprit propre des individus fait place à l'esprit de Dieu, qui est ainsi le principe de tout ce qui se fait dans la congrégation, et qui y établit l'uniformité de sentiments et de conduite. Les pensées égoïstes sont remplacées par les vues généreuses et nobles de la foi et de la charité; le bien général est considéré par chacun comme étant son bien particulier; le dévouement pour tous est dans tous les cœurs.

Nos saintes règles, bien observées, préviennent ou détruisent toute division, tout germe de désunion; elles établissent et maintiennent entre les frères la paix, l'harmonie, la concorde, parce qu'elles les unissent d'esprit, de cœur et de volonté.

Heureuses les communautés où la régularité resplendit de tout son éclat ! C'est là que se reproduit le spectacle de l'Église naissante, où « tous n'avaient qu'un « cœur et qu'une âme [1] ; » c'est des religieux qui y sont que l'on peut dire, comme des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ; » c'est là que l'on peut s'écrier avec le Psalmiste : « Qu'il est bon, « qu'il est agréable à des frères de vivre ensemble « dans l'union [2] ! »

Les règles sont le soutien de l'Institut, qui sera inébranlable tant qu'elles y seront bien gardées ; c'est d'elles qu'il reçoit sa forme, sa consistance, sa durée ; elles lui sont ce que sont aux eaux d'un canal les talus qui les maintiennent, ou à un convoi les rails qui le portent, le dirigent, et dont il ne peut s'écarter sans se briser. Elles sont donc éminemment avantageuses à notre Institut ; elles nous le sont à nous-mêmes considérés comme particuliers.

Nos règles nous font connaître d'une manière certaine la volonté de Dieu par rapport à nous, et nous aident à l'accomplir. Par elles nous savons ce que Dieu demande de nous en tout temps, à chaque heure, à chaque instant même. Par elles nous savons de quelle manière et par quels motifs nous devons agir. Elles ne nous laissent, à ce sujet, aucune indécision. Elles nous font connaître ce que nous devons faire avant, pendant et après nos actions, pour que celles-ci aient la perfection qui leur convient ; en les observant nous sommes toujours où Dieu veut que nous soyons, nous faisons toujours ce qu'il veut que nous fassions, nous accomplissons tout le bien qu'il demande de nous, et de la manière qu'il le demande.

[1] Act., IV, 32. — [2] Ps. CXXXII, 1.

Ainsi, par nos règles, nous savons que nous sommes actuellement où Dieu nous veut; qu'il nous appelle en ce moment même en son adorable présence pour l'exercice actuel; que si, à moins de graves raisons, nous n'étions pas ici, nous contreviendrions à ses ordres.

Les règles, en nous faisant connaître la volonté de Dieu, détruisent toute indécision : pour nous, pas d'hésitation, pas de recherche de ce qui est plus opportun, pas de question sur l'à-propos des exercices; il s'agit, non de décider ce qu'on doit faire, mais uniquement de bien faire ce que Dieu, par la règle, a décidé que nous ferions. Or c'est là un précieux avantage : il procure, en effet, le repos à l'esprit, qui souffre lorsqu'il est dans le doute ou l'indécision; il fait que nous nous employons tout entiers aux œuvres qui nous sont prescrites, que nous y mettons tout notre temps sans être obligés d'en dépenser à chercher ce qu'il nous convient de faire.

Nos règles nous sont du plus grand secours contre les ennemis du salut; aussi les maîtres de la vie spirituelle les ont-ils comparées à un rempart qui fait la force et la sûreté d'une ville, et qui garde ceux qui le gardent, ou à un mur de clôture, à une haie qui préserve la vigne des ravages du sanglier, ou encore à une digue qui arrête les flots de la mer.

Nos règles sont une entrave pour chacune de nos passions, qui toutes y trouvent de grands obstacles; elles les étouffent, pour ainsi dire, leur ôtent toute facilité d'agir, nous affranchissent de leur influence, nous rendent puissants contre leurs efforts. Dans les communautés où les règles sont observées, l'imprudence ne commence pas les actions, l'humeur ne les interrompt

point, la vanité ne les vicie pas; c'est la foi qui agit, et non la nature.

Nos règles sont un mur de séparation entre le monde et nous, mettant de nombreux et sérieux obstacles à nos communications avec lui, empêchant qu'il ne pénètre par ses usages dans nos communautés, qu'il ne nous communique son esprit, qui est l'opposé de l'esprit de Jésus-Christ.

Nos règles nous prémunissent contre tous les dangers que peut courir notre vertu et même notre réputation : soyons où elles nous veulent, faisons ce qu'elles nous prescrivent, et nous conserverons intactes l'une et l'autre.

Nos règles sont les chaînes de la sagesse, qui nous retiennent lorsque nous nous écartons du sentier de la vertu. Oh! qui peut dire de combien d'égarements elles nous préservent! Que de fautes nous aurions commises et que, par leur secours, nous avons évitées!

Non-seulement nos règles nous aident à ne pas transgresser nos obligations, mais elles nous en facilitent directement la pratique.

Bien loin d'être une charge, elles ne sont, en réalité, qu'un allégement. Et, en effet, nous devons garder les commandements de Dieu et de l'Église, accomplir fidèlement nos vœux du baptême et, si nous en avons fait, nos vœux de religion : ce sont là des devoirs essentiels, indispensables; or nous les accomplissons d'une manière parfaite par l'observance de nos règles, laquelle est pour nous plus facile que ne le serait, sans leur secours, la pratique de ces devoirs.

Nos règles nous aident, comme aide au dessinateur la règle ou l'équerre dont il se sert, comme aident au

char les roues qui le supportent, ou à l'oiseau ses ailes, dont il ne sent pas le poids et par lesquelles il s'élève sans peine dans les airs.

En outre, quelles consolations ne procurent-elles pas à celui qui les garde fidèlement! Sa conscience est en paix; il goûte le bonheur d'être tout à Dieu; il expérimente la vérité de cette parole de Jésus-Christ : « Prenez mon joug sur vous,... et vous trouverez du repos pour vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau léger [1]; » il assure sa persévérance et se prépare une sainte mort.

APPLICATION

Si nous entendons nos véritables intérêts et ceux de notre congrégation, nous professerons la plus sincère estime pour nos saintes règles; nous bénirons Dieu de nous les avoir données; nous considèrerons comme les soutiens de l'ordre les frères qui les gardent le plus exactement, et comme en étant, au contraire, les ennemis et les destructeurs, ceux qui les violeraient; nous ferons tout ce qui dépend de nous pour en maintenir l'exacte observance, afin qu'elles procurent à l'Institut les avantages qu'elles doivent lui apporter et qui, seuls, font sa richesse, sa force, sa réputation.

Surtout nous nous appliquerons à les garder nous-mêmes avec la plus inviolable fidélité, afin de nous assurer pour nous personnellement les biens dont elles sont le principe, et par lesquels nous accomplirons l'œuvre de notre sanctification et nous nous rendrons dignes des éternelles récompenses que Dieu nous destine.

[1] S. Matth., , 29 et 30.

PRIÈRE

Mon Dieu, qui me présentez de si grands avantages dans l'observation de mes règles, faites-moi la grâce de les garder toutes fidèlement : puissent-elles produire en moi leurs heureux effets, et me rendre digne de vous en me conduisant à la perfection où vous m'appelez ! Protégez notre Institut ; maintenez-y, Seigneur, la plus exacte régularité, afin que le bien, qui est sa fin spéciale, s'y continue, et que toujours il procure votre gloire et le salut des âmes. Ainsi soit-il.

RESUMÉ

Combien nous sont avantageuses nos règles fidèlement observées !

1° Elles soutiennent l'Institut et y font régner le bon ordre,... la paix,... la charité...

2° Elles forment de nos communautés des lieux de silence, de prière, de retraite, d'édification...

3° Elles nous indiquent parfaitement ce que nous devons faire ou éviter pour plaire à Dieu...

4° Elles nous sont un rempart contre le démon, le monde et nos passions...

5° Elles nous établissent et nous maintiennent dans la voie du salut, en même temps qu'elles nous procurent de véritables consolations...

— C'est pourquoi

1° Estimons-les et témoignons-le par nos actes...

2° Bénissons Dieu de nous les avoir données...

3° Considérons comme les soutiens de l'Institut les frères qui les observent le plus exactement, et ceux qui les violent comme travaillant à sa ruine...

4° Soyons très-exacts aux exercices de communauté...

5° Prions pour le maintien de la fidèle observance...

Voir les Résumés, *page* 162 ; — Examens particuliers, *sujet* 31e.

21. — NOS DEVOIRS ENVERS NOS RÈGLES

Que j'aime votre loi, ô Seigneur : elle est le sujet continuel de mes méditations (Ps. CXVIII, 97).

CONSIDÉRATION

La nature, l'excellence de nos règles, les avantages qu'elles nous procurent, nous imposent l'obligation de les étudier, de les respecter, de les pratiquer : triple devoir auquel nous ne pouvons nous soustraire, sans manquer à ce que nous sommes tenus de rendre à Dieu et à notre Institut.

Et d'abord nous devons étudier nos règles parce que nous devons connaître ce que Dieu veut de nous, et que c'est par elles qu'il nous le manifeste.

Nos règles sont le code de la perfection religieuse à laquelle nous sommes obligés de tendre sans cesse, la voie que nous devons parcourir, la formule de nos devoirs ; elles sont aussi le contrat que nous avons consenti en embrassant notre état, l'expression de la société dont nous sommes les membres : il ne peut donc nous être permis de les ignorer. Oh ! si cela était, combien nous serions fautifs ! On pourrait nous comparer à des enfants indifférents qui se refuseraient à examiner les titres qui assurent la fortune et l'honneur de leur famille, ou à des voyageurs insensés qui ne s'enquerraient point du but où ils tendent ni du chemin qui y conduit.

Oui, il faut étudier nos règles, et conséquemment les lire souvent, les méditer avec soin, bien écouter la

lecture qui en est faite à haute voix dans les moments déterminés, et les explications qui nous en sont données dans les conférences; il faut en étudier l'esprit, nous rendre compte de leurs raisons d'être, et de leur liaison avec nos obligations comme hommes et comme chrétiens.

Nous devons, en second lieu, professer pour nos saintes règles un profond respect, une sincère et constante estime, à cause de leur excellence et du caractère d'autorité dont elles sont revêtues.

N'oublions jamais qu'elles expriment ce que Dieu veut de nous; que c'est de lui que nous les tenons; qu'elles sont une marque de son autorité aussi bien qu'un effet de sa bonté et un monument de sa sagesse; que c'est par elles que Jésus-Christ nous enseigne la voie du salut; qu'au fond elles sont l'Évangile dans ce que nous devons spécialement pratiquer.

N'oublions pas non plus que nos règles sont le testament de notre vénérable Instituteur et le moyen par lequel il dirige encore notre société; qu'elles font toute la force et la beauté de celle-ci; que ce sont elles qui lui donnent sa forme et la rendent propre à remplir sa fin.

Nous devons donc les respecter par la raison même que nous devons respecter ce qui vient de Dieu, comme aussi ce qui vient de notre vénérable Père et qui est essentiel à notre Institut.

Mais il ne nous suffit pas d'étudier et de respecter nos règles, il faut encore, et surtout, les garder exactement.

Et, en effet, nous devons accomplir la volonté de Dieu; or elles en sont pour nous l'expression fidèle. Nous devons adorer et aimer Dieu; or c'est en les observant que nous lui rendons l'hommage d'adoration et d'amour qu'il demande de nous.

Nous voulons assurer notre salut; mais garder nos règles en est le moyen le plus direct, suivant cette parole de Jésus-Christ : « Ce ne sont pas tous ceux qui « me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans « le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté « de mon Père [1]. »

C'est un devoir d'imiter Jésus-Christ, de vivre conformément à ses exemples et à ses maximes, de l'aimer de tout notre cœur et de le manifester par nos actes; or c'est ce que nous faisons, de la manière qu'il le veut, en gardant nos règles, car c'est alors que nous sommes vraiment les imitateurs et les amis de celui qui a dit : « Je ne suis pas venu pour abolir la loi, mais « pour l'accomplir [2]; celui qui observe mes comman- « dements, c'est celui-là qui m'aime [3]. »

A ces motifs si puissants, combien d'autres ne viennent pas s'ajouter! C'est une rigoureuse obligation pour chacun, ainsi que l'enseigne saint Thomas, d'employer les moyens qui seuls conduisent à la fin de l'état que l'on a embrassé; or il n'y a que l'observance de nos règles qui puisse nous conduire à la perfection qui est la fin de l'état religieux auquel nous avons été appelés : il faut donc les garder sous peine de ne pas accomplir ce pour quoi nous sommes religieux, et de nous rendre ainsi indignes de notre nom et de notre habit.

Nous sommes par état voués à l'obéissance; mais quelle est la première chose qui nous soit commandée, sinon l'observance de nos règles?

Comme religieux nous devons d'une manière toute particulière édifier le prochain, répandre partout autour de nous la bonne odeur de Jésus-Christ, et contri-

[1] S. Matth., VII, 21. — [2] *Ibid.*, V, 17. — [3] Jean, XIV, 21.

buer, autant qu'il nous est possible, au salut des âmes : or nous ne le ferons que par l'exacte observance de nos saintes règles : c'est en cela que consiste l'édification que nous devons donner, et qu'attendent de nous nos frères, nos bienfaiteurs, nos élèves, le public même. Et ici ne nous faisons pas illusion ; nos règles sont, bien plus que nous ne le pensons, connues des gens du monde : ils s'édifient lorsqu'ils nous les voient accomplir, de même qu'ils se scandaliseraient s'ils nous les voyaient enfreindre.

Garder nos règles est pour nous le moyen par excellence de procurer la gloire de Dieu. Oh ! quel bien opère le frère qui est très-régulier ! Quelle salutaire influence il exerce sur les âmes ! Auprès de lui, ceux qui sont forts sentent augmenter leur ferveur, et ceux qui sont faibles, renaître leur courage ; il communique à tous son bon esprit, sa piété, son amour de l'ordre et son dévouement au devoir.

Considérons, en outre, que nous devons l'observance de nos règles à notre vénérable Père, car c'est l'unique moyen de lui obéir, de le glorifier et de contribuer à la prospérité de notre Institut ; que nous la devons aussi aux frères qui viendront après nous, puisqu'elle n'est en nos mains qu'un dépôt sacré qui doit leur être transmis sans aucune altération.

Du reste, nous l'avons promise à Dieu et à nos frères, et ç'a été la condition essentielle de notre admission dans l'Institut ; nous l'avons promise dans les circonstances les plus décisives de notre vie ; nous l'avons promise sans faire aucune restriction, aucune réserve, et nous avons reçu notre saint habit comme mémorial de notre promesse.

Ah ! si l'on se croit lié par une parole donnée à un

homme dans les affaires même les plus ordinaires de la vie, que devons-nous penser d'une telle promesse faite à Dieu et à nos frères, et dans de telles circonstances !

APPLICATION

Étudier, respecter, garder nos saintes règles sont pour nous des devoirs auxquels nous ne pouvons nous soustraire : il faut donc les remplir, comme du reste tout nous en fait une loi.

Mais, dans la pratique, y sommes-nous fidèles? De bonne foi, pouvons-nous dire que nous connaissons bien les règles de notre Institut? Sont-elles fréquemment l'objet de nos lectures, de nos méditations, de nos entretiens? Quelle attention apportons-nous aux explications qui nous en sont données? Ne demeurons-nous pas dans une honteuse ignorance à ce sujet?

Quel est notre respect pour nos règles? Ce respect se manifeste-t-il par nos paroles et nos actes? Ne laissons-nous jamais entrer dans notre esprit des pensées qui tendraient à nous faire mépriser certains points de règle qui nous paraîtraient minutieux ou contraires à notre manière de voir? Ce serait là un grave désordre, car ce mépris rejaillirait sur notre vénérable Instituteur et sur Dieu lui-même.

Enfin, examinons si nous gardons nos règles, si toute notre conduite y est conforme, si nous sommes des soutiens de l'exacte observance? Plaise à Dieu qu'il en soit toujours ainsi, afin que, par notre régularité, nous soyons l'édification des fidèles, la consolation de l'Église, l'honneur de notre Institut, et que nous méri-

tions d'être l'objet des libéralités de Dieu dans le temps et dans l'éternité.

PRIÈRE

O Dieu, qui voulez que j'aille à vous par la fidélité à mes règles, aidez-moi, je vous en supplie, à répondre à vos desseins ; éclairez mon esprit et fortifiez ma volonté, afin que je comprenne et que je garde vos ordonnances, et qu'ainsi je mérite d'avoir part au bonheur de ceux qui, sur la terre, auront été vos fidèles et dévoués serviteurs.

RÉSUMÉ

Nous devons relativement à nos saintes règles,

1° Les connaître, et par conséquent les étudier, les méditer, nous pénétrer de ce qui en est l'esprit...

2° Les estimer, les aimer du fond du cœur...

3° Les respecter et le témoigner par toute notre conduite...

4° Les observer fidèlement, et c'est ici la première de nos obligations comme religieux...

5° Contribuer, par tous les moyens possibles, à en maintenir l'observance...

— Mais ces devoirs

1° Nous les rappelons-nous souvent ?...

2° Sommes-nous convaincus de leur importance, de leur nécessité ?...

3° Désirons-nous sincèrement les accomplir ?

4° Les accomplissons-nous aussi parfaitement que nous pouvons ?...

5° Quel témoignage nous rendent sur ce sujet nos paroles et nos œuvres ?...

Voir les Résumés, *page* 163 ; — ancienne édition, *page* 144.

22. — PRINCIPES RELATIFS A L'OBSERVATION DES RÈGLES

Un seul iota ou un seul point de la loi ne passera pas que tout ne soit accompli (S. Matth., v, 18).

CONSIDÉRATION

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ faisant de l'accomplissement de la volonté de son Père l'occupation de toute sa vie; admirons en particulier sa fidélité à observer la loi mosaïque. Bien qu'il en fût exempt par la dignité de sa personne et par le privilége de sa naissance, il s'y est assujetti néanmoins et a voulu l'accomplir jusqu'à un seul iota, c'est-à-dire sans en omettre même la moindre circonstance. Quel exemple, et qu'il nous fait bien connaître de quelle manière nous devons observer nos règles, qui sont, à notre égard, la fidèle expression de la volonté divine, et notre loi en tant que religieux !

Il faut que tous nous observions nos règles comme Jésus-Christ notre divin modèle a observé la loi; c'est-à-dire que nous les observions toujours, en toutes choses, avec les dispositions intérieures et extérieures les plus parfaites possible.

Tous nous devons observer les règles de notre Institut, car c'est par cette observance même que nous lui appartenons et que nous en sommes des membres vivants. Et ici, pas de privilége : le Supérieur, les Visiteurs, les Directeurs aussi bien que les inférieurs, les anciens ou profès aussi bien que les novices, tous doi-

vent s'y soumettre; nul n'est au-dessus d'elles et ne peut s'autoriser à les enfreindre. Plus même on est élevé dans l'Institut, ou avancé en âge, plus aussi il faut les observer fidèlement, parce qu'alors on exerce une influence qui ne peut qu'à cette condition être salutaire à nos frères et nous être un honneur et un mérite.

Il faut, en second lieu, que nous observions toutes nos règles, car toutes sont pour nous l'expression de la volonté de Dieu : nous affranchir de quelques-unes serait déplaire à notre souverain Maître, nous mettre dans la disposition de violer aussi les autres, nous engager dans la voie du relâchement et de la tiédeur.

Il faut, en troisième lieu, que nous observions nos règles exactement, et avec les dispositions intérieures qui conviennent à de véritables religieux.

La première condition pour observer exactement nos règles, c'est de faire chaque chose au moment précis qu'elles indiquent, sans le prévenir ni le retarder. Cette ponctualité est une source de grâces nombreuses ; par elle nous vivons avec ordre et nous plaisons à Dieu, qui aime l'ordre et qui veut pour cela que chaque chose se fasse en son temps ; par elle nous maintenons parmi nous la ferveur et prévenons le relâchement, nous contribuons à rendre notre société digne d'être en spectacle à Dieu et aux anges [1].

Oh ! qu'il est beau, en effet, de voir une communauté où tout se fait en son temps, où tous suivent un même ordre, où lorsque la cloche annonce les différents exercices, chaque religieux se dit en l'entendant : « Voici que le grand Roi nous appelle, hâtons-nous de répondre à sa voix [2]. » Combien Dieu se plaît avec

[1] I Cor., IV, 9. — [2] Office de l'Épiphanie.

ses enfants qui sont ainsi attentifs à ses volontés ! Qu'il aime un Institut où tout s'accomplit exactement à l'heure qu'il a prescrite !

Faisons donc tout ce qui dépend de nous pour établir et maintenir cette ponctualité à faire toute chose en son temps ; habituons-nous à nous lever exactement à l'heure, à être présents au commencement de chaque exercice, à tout quitter au premier son de la cloche, même un mot, une lettre commencée ; sachons prévoir et prévenir tout ce qui pourrait nuire à cette ponctualité, que nous devons mettre au premier rang parmi nos devoirs.

Il faut aussi, pour répondre aux desseins de Dieu, que nous fassions chaque chose dans l'endroit indiqué par nos règles, c'est-à-dire, à moins de prescriptions contraires, dans celui où se trouvent actuellement nos frères. Notre vie est essentiellement une vie de communauté : point donc d'isolement ; soyons toujours ensemble où Dieu nous veut ; alors nous serons comblés de ses faveurs, tandis que nous aurions tout à craindre si nous restions où il ne nous veut plus, ou si nous nous rendions où il ne nous appelle pas.

Les autres circonstances extérieures pour bien observer les règles sont de les garder constamment, avec édification pour nos frères et le public, et en accomplissant du mieux qu'il nous est possible ce qu'elles prescrivent, imitant ainsi Notre-Seigneur, de qui le peuple disait : « Il a bien fait toutes choses [1]. »

Enfin il faut observer les règles avec les dispositions intérieures qui conviennent à de véritables religieux, c'est-à-dire par de purs motifs, avec foi, piété et affection ; il faut les observer par amour pour Dieu, par le

[1] S. Marc. VII, 37.

désir de lui plaire et d'accomplir son adorable volonté, et non par habitude ou par des vues humaines.

Il faut les observer aussi bien quand nous sommes seuls que lorsque nous sommes sous les yeux de nos supérieurs, puisque ce n'est pas en considération des hommes, mais uniquement pour Dieu que nous les observons.

Il faut les observer suivant l'esprit qui les a dictées, entrer pour cela dans les intentions de celui qui les a établies ou dans les desseins de l'Église; persuadons-nous bien que, s'il est permis en certaines circonstances d'agir contrairement à la lettre de la règle, il ne l'est jamais d'agir contrairement aux principes qui en sont l'esprit, car c'est toujours d'après eux que nous devons nous diriger, même dans les cas de dispense.

Il faut observer nos règles avec foi, comme étant pour nous une application du saint Évangile ; avec ferveur, afin que, par elles, nous avancions dans la voie de la perfection ; avec affection, montrant en cela que nous les estimons un grand bien, et que c'est avec joie que nous portons le joug du Seigneur.

Oh! que nous serons heureux, s'il en est véritablement ainsi ! Nous imiterons notre divin modèle, nous accomplirons fidèlement la volonté de notre Père qui est dans les cieux, nous mériterons de partager la gloire et la félicité des saints, et même de ceux qui ont mené sur la terre la vie la plus mortifiée ; la grâce triomphera en nous de la nature, nous fera parvenir à une éminente sainteté, assurera notre persévérance dans le bien, et nous procurera enfin l'éternelle joie promise au serviteur fidèle qui aura accompli tout ce qu'il savait être la volonté du souverain Maître.

APPLICATION

Où en sommes-nous relativement à l'exacte observance de nos règles? N'y en a-t-il pas dont nous nous dispensons aisément, sans motifs réels, sans y être autorisés? Sommes-nous attentifs à voir dans chacune l'expression de la volonté de Dieu, dont nous ne devons rien tant désirer que le parfait accomplissement?

Sommes-nous ponctuels, commençant tout au moment précis marqué par nos règles. Quand la cloche donne le signal d'un exercice, ne nous arrive-t-il jamais de continuer ce que nous faisions auparavant, préférant alors notre satisfaction à la volonté de Dieu? Sommes-nous exacts à nous tenir toujours où Dieu nous veut, c'est-à-dire, règle générale, avec la communauté?

Faisons-nous chaque chose le mieux qu'il nous est possible? Nos frères sont-ils édifiés de notre régularité? Nos exemples contribuent-ils à les rendre eux-mêmes ou à les maintenir très-réguliers?

Peut-être que nous gardons assez exactement nos règles; mais est-ce en vue de Dieu? est-ce avec foi et piété? est-ce avec joie et amour?

Avec quelle perfection ne les observerions-nous pas si nous méditions souvent sur notre divin Sauveur se soumettant à la loi mosaïque, ou si nous réfléchissions à la conduite des saints qui ont opéré leur salut dans l'état religieux et qui ont été si exacts observateurs de celles de leur ordre; ou encore si nous nous rappelions les exemples de notre vénérable Instituteur et de nos premiers frères, qui ont gardé les nôtres avec une exactitude parfaite et un véritable esprit intérieur!

Eh! mon Dieu! n'en avons-nous pas les mêmes motifs? Ne voulons-nous pas, comme eux, assurer notre salut par la fidélité à tous les devoirs de notre saint état?

PRIÈRE

O Jésus, qui voulez que j'observe vos ordonnances comme il convient à une âme qui vous est consacrée, donnez-moi, je vous conjure, la plénitude de votre grâce, afin que, par elle, je triomphe de ma nature qui incline sans cesse au relâchement, je mène une vie conforme à mes règles, et je me rende digne de la récompense promise à ceux qui auront accompli fidèlement votre sainte volonté.

RÉSUME

Méditons les principes relatifs à l'observance des règles, et conformons-y notre conduite. Nous devons :

1° Tous observer nos règles...

2° Les observer toutes...

3° Les observer exactement, c'est-à-dire faire chaque chose au moment, à l'endroit, de la manière qu'elles prescrivent...

4° Les observer constamment...

5° Les observer avec les dispositions de foi, de piété, d'amour qui conviennent à des religieux...

— Est-ce là ce que nous faisons?

1° Nos paroles et nos œuvres en rendent-elles témoignage?...

2° Nos frères le pensent-ils de nous?

3° Sommes-nous des modèles de régularité?...

4° Nous examinons-nous fréquemment sur cet objet si important?...

5° Prions-nous pour demander la grâce de bien garder les règles?...

Voir les Résumés, *page* 163; — Examens particuliers, *sujet* 33e.

23. — VIOLATION DES RÈGLES

Celui qui violera l'un de ces moindres commandements,... sera appelé très-petit dans le royaume des cieux (S. Matth., v, 19).

CONSIDÉRATION

Comme les règles d'un Institut sont la loi de tous ceux qui en sont membres, on peut dire, sans crainte de se tromper, que le religieux qui, de propos délibéré, les transgresse habituellement, ne fût-ce que dans une de leurs prescriptions, sera toujours très-petit devant Dieu, et ne fera aucun progrès dans les voies de la spiritualité.

Mais pour bien comprendre quel mal c'est que la transgression, que la violation des règles, considérons celle-ci en elle-même, dans son principe et dans ses effets.

Qu'est-ce, considérée en elle-même, que la violation d'une de nos règles?

C'est une infraction à notre loi comme religieux, loi qui a Dieu pour premier auteur et qui est pour nous une application de l'Évangile; loi qui nous constitue religieux et qui fait la force, la beauté, la vie de notre congrégation; loi que nous avons promis de garder fidèlement, et que nous ne pouvons transgresser sans agir contrairement à notre conscience et à notre honneur.

La violation d'une de nos règles est une action contraire au bon ordre et qui, par conséquent, déplaît à Dieu, souverainement ami de l'ordre; c'est une action

en opposition avec notre nom, notre habit, notre état; une action que nous devons considérer comme mauvaise et qui ne peut être justifiée que par la sainteté des motifs par lesquels, dans des cas rares, elle peut être faite.

La violation d'une de nos règles, c'est notre volonté propre substituée à la volonté de Dieu; au fond, c'est un mépris de ce souverain Seigneur ou au moins une coupable indifférence. Eh quoi! savoir que nos règles sont de lui, qu'il nous en prescrit l'accomplissement, que sa volonté est que nous les gardions, et néanmoins avoir la hardiesse de les violer de sang-froid et avec pleine connaissance, n'est-ce pas témoigner qu'on ne le respecte plus? n'est-ce pas le mépriser, au moins à un certain degré?

La violation d'une de nos règles, c'est une infidélité à quelques-unes de ces grâces que Dieu nous présente à chaque instant pour nous faire devenir bons religieux; c'est une résistance au Saint-Esprit, lequel nous porte à l'accomplissement parfait de nos devoirs; c'est un mouvement contraire au but où nous devons tendre comme religieux, but qui n'est autre que notre perfection même; c'est un écart plus ou moins grand de la voie étroite qui conduit à la vie.

La violation d'une de nos règles est encore une singularité condamnable, une distinction d'avec les autres membres de la communauté qui témoigne que nous n'agissons pas d'après le même esprit; c'est un abandon à l'ennemi du salut d'une partie de ce qui est pour nous un rempart contre ses attaques et qui a été confié à notre fidélité. C'est aussi de la paille amassée pour le feu du purgatoire; car, bien que nos règles n'obligent point par elles-mêmes sous peine de péché, il

est rare que leur violation ne soit pas péché, à cause du principe vicieux dont elle provient et des effets déplorables qu'elle produit.

Oui, le principe en est vicieux, il n'est autre que l'esprit du mal ou notre esprit propre; en les violant, nous n'obéissons point au mouvement de la grâce, mais aux démons ou aux attraits de notre concupiscence; nous ne nous conduisons pas en enfants de Dieu, mais bien, au moins à un certain degré, en esclaves de nos passions.

Oh! si nous n'agissions point par vanité, par humeur, par sensualité, par amour de nos aises; si nous ne cédions point à la paresse, au respect humain, à l'amour de l'indépendance, combien nous rendrions rares les infractions à nos règles! preuve donc qu'elles proviennent d'un mauvais principe, et que, pour la généralité, elles sont des actions coupables.

La même vérité ressort si l'on considère la violation des règles dans ses effets, lesquels sont aussi funestes envers nous qu'envers nos frères et envers l'Institut.

La violation des règles, même de celles qui ne sont que de simples conseils, nous rend faibles pour la pratique du bien, et nous prédispose à violer les préceptes dont elles sont, pour ainsi dire, les gardiennes; car celui qui n'accomplit pas ce qu'il sait que Dieu désire de lui, est bien près de se refuser à ce qu'il sait être sa volonté formelle. « Qui se rend infidèle dans les « petites choses, a dit Jésus-Christ, le sera aussi dans « les grandes [1]. » Enfreindre nos règles, c'est donc prendre la voie du relâchement, commencer à descendre ce chemin de plus en plus incliné par lequel on arrive si vite à la tiédeur et même à l'état de péché.

[1] S. Luc, xvi, 10.

La violation des règles fait naître en nous des dégoûts, des sécheresses spirituelles d'autant plus fâcheuses, qu'elles ne nous arrivent que par notre faute et par un manque de cette générosité qui rend tout facile au service de Dieu. Oui, c'est là un fait d'expérience que plus un religieux cherche à s'affranchir de l'observance régulière, plus ce qu'il est encore obligé d'en porter lui paraît pesant; parce que les grâces de force lui étant retirées en raison même de ses infidélités, il est laissé à lui-même, et, dans cet état, toute obligation devient pour lui un fardeau qui l'accable. Erreur donc de croire que la violation des règles amène quelque satisfaction : il n'y a là qu'une source de peines, de trouble et d'inquiétude.

Enfin considérons la violation des règles par rapport à nos frères et à l'Institut. Oh! que les suites nous en paraîtront déplorables!

Violer nos règles, c'est affliger nos supérieurs, qui ne sont établis que pour nous les faire observer, et qui font pour cela tout ce qui leur est possible; c'est aussi affliger profondément les frères les plus réguliers qui, identifiés, pour ainsi dire, avec l'Institut, ressentent jusqu'à l'intime de l'âme ce qui peut lui être nuisible; c'est scandaliser tous nos frères, surtout les plus jeunes, et ainsi nous rendre les auteurs d'un désordre qui peut se perpétuer de longues années après nous, et peut-être ne plus s'arrêter; c'est également scandaliser les personnes du dehors qui, plus instruites de nos obligations que nous ne le pensons, s'autorisent de nos irrégularités pour nous taxer d'hypocrisie, mépriser l'ordre entier et parfois la religion elle-même.

Violer les règles, c'est détruire l'uniformité de conduite parmi nous, c'est introduire la désunion dans

la maison de Dieu. Oh! quel tort font à un Institut les violateurs des règles! Ils renversent le mur de clôture qui préserve la vigne du Seigneur des ravages du sanglier infernal; ils ôtent une à une les pierres de la digue qui retient les flots des passions; il ouvrent la porte à tous les vices; ils démolissent pièce à pièce le bel édifice de l'observance régulière, qui est pour un ordre le premier des biens; ils déshonorent la religion dont ils devraient être la gloire.

APPLICATION

Ayons à cœur la fidélité aux règles, nous souvenant que leur exacte observance est la propriété de l'Institut, à laquelle nous devons nous intéresser le plus qu'il nous est possible. S'il arrivait que nous fussions témoins de leur violation, déplorons-le avec larmes, et faisons de notre mieux pour soutenir les points attaqués; qu'il n'y ait jamais de pacte entre nous et ceux qui méconnaîtraient sur cet important sujet leurs devoirs et leurs promesses : il s'agit ici de nos plus chers intérêts, devant lesquels doit céder toute considération personnelle.

Veillons sur nous pour ne violer aucun point de règle, et si ce malheur nous arrivait, ne manquons pas de nous punir de notre infidélité. Mettons-nous à même de pouvoir dire, comme le roi-prophète : « J'ai gardé les voies du Seigneur, et je ne me suis « écarté en rien de ce que prescrit sa loi sainte [1]. »

PRIÈRE

Que de fois, ô mon Dieu, j'ai violé mes saintes rè-

[1] Ps. xvii, 22, 23.

gles, et combien j'ai lieu de le déplorer! Ah! si j'avais votre esprit, serais-je ainsi opposé à ce que votre Esprit a dicté? Si j'étais sage, rejetterais-je ce que votre sagesse a établi? Si j'avais un véritable désir de me sanctifier, ne ferais-je pas un meilleur usage des moyens les plus sûrs pour me conduire à la sainteté? Pardonnez-moi, ô mon Dieu, et donnez-moi la grâce de mener désormais une vie toute de régularité par laquelle, accomplissant en tout et partout votre sainte et adorable volonté, je mérite d'être l'objet de votre munificence dans la cité des élus.

RÉSUMÉ

Combien est répréhensible le religieux violateur de ses règles! quelle responsabilité n'assume-t-il pas!

1° Il manque à ce que Dieu demande de lui...

2° Il agit contrairement à ses promesses les plus sacrées.

3° Il s'engage dans une voie funeste, qui le conduit inévitablement à violer les préceptes...

4° Il afflige ses supérieurs, scandalise ses frères et le public...

5° Il énerve la discipline de son ordre, et le sape dans ses fondements...

— Si donc nous voulons plaire à Dieu, remplir nos engagements, travailler à notre sanctification, édifier le prochain, être utiles à l'Institut, il faut :

1° Bien garder nos règles...

2° Selon notre position dans la communauté, mettre tout notre zèle pour les faire observer par nos frères...

3° Porter notre attention sur toutes...

4° Ne point nous pardonner nos irrégularités...

5° Prier Dieu de conserver toujours parmi nous la fidèle observance de toutes nos saintes règles...

Voir les Résumés, *page* 164 ; — Examens particuliers, *sujets* 39, 40.

24. — SUR LE RELACHEMENT

Vous couriez si bien : qui vous a arrêtés (Galat., v, 7)?

CONSIDÉRATION

A combien de religieux peuvent être adressées ces paroles du grand apôtre : « Vous couriez si bien, qui « donc a pu vous arrêter? » Combien, en effet, qui, après avoir été quelque temps l'édification de leurs frères, l'espérance de leur congrégation, la consolation de leurs supérieurs, sont devenus moins fervents, moins réguliers, et à la fin se sont arrêtés dans la voie de la perfection!

Hélas! peut-on penser à un tel changement sans gémir, sans le déplorer avec la plus vive douleur? Et n'est-ce pas ici un sujet de nous écrier avec le prophète : « Comment l'or s'est-il obscurci [1]? Comment ceux qui étaient la gloire de leur état en sont-ils devenus l'opprobre? » Prions Dieu que leur malheur ne soit jamais le nôtre, et, afin de nous en préserver, méditons aujourd'hui sur la nature et les suites du relâchement, et sur les causes d'un si grand mal.

Le relâchement, c'est un arrêt dans la voie de la régularité; c'est un abandon, en partie, des pratiques de piété dont on avait contracté l'habitude; c'est une trêve accordée aux ennemis du salut que l'on combattait avec courage et constance; c'est une disposition à écouter davantage la voie des passions et moins celle de la conscience; c'est l'amour des choses du monde

[1] Lam., IV, 1 et 2.

se substituant peu à peu à l'amour des choses de Dieu ; c'est la sensualité et l'esprit d'indépendance s'augmentant de tout ce que perdent la mortification et l'esprit d'obéissance et de soumission : c'est, en un mot, une déchéance de l'état de perfection auquel on était parvenu.

Au lieu de courir, on se contente de marcher, puis l'on se traîne, ensuite on s'arrête. Peut-être remplit-on encore extérieurement ses devoirs, mais c'est sans aucun sentiment, sans esprit intérieur, et, si l'on n'abandonne pas la prière, on ne la fait qu'à regret, sans piété ; on prononce, avec un cœur tiède et un esprit distrait, des paroles toutes d'amour ; on porte au sacré tribunal une volonté indifférente, une âme insensible à ses maux ; on ne profite pas de l'accusation que l'on fait ni de l'absolution que l'on reçoit ; on mange le pain du ciel sans devenir plus fort pour le bien ; ce ne sont plus les nobles sentiments de la charité et du zèle qui font agir, mais des motifs humains, des désirs terrestres ; on vit encore dans un certain éloignement du monde, mais en pensant au monde, en tournant la tête du côté du monde. Un tel état ne mérite-t-il pas d'être déploré avec des larmes de sang?

Qu'est-ce, hélas! qu'un religieux descendu jusque-là, et à quoi peut-on le comparer? N'est-ce pas un nautonier qui fuit le port pour aller se jeter parmi les écueils, ou un guerrier qui abandonne ses armes pour se livrer sans défense à l'ennemi, ou un malade dont une fièvre lente use les forces et consume la vie? Où va-t-il, sinon à la tiédeur, au péché, à la mort éternelle?

Oui, rien n'est plus affligeant que le spectacle de religieux qui n'observent plus leurs saintes règles. Ah! s'il est consolant et agréable, ainsi que le dit l'auteur

de l'Imitation, de voir des frères pleins de ferveur et de piété, bien réglés et exacts observateurs de la discipline [1], il est, au contraire, bien triste et bien fâcheux d'en voir qui vivent dans le relâchement.

Ce sont, d'après saint Bernard, des déserteurs de leur profession : leur abandon des saintes observances est une espèce d'apostasie; ils ne sont plus que de corps dans la religion, à laquelle, s'ils ne reviennent de cet état, ils ne pourront qu'être nuisibles bien loin de lui rendre aucun service; ils déshonorent leur profession, dépouillent leur ordre de sa gloire et de sa sainteté, paralysent l'action des supérieurs, arrêtent les élans de leurs frères vers le bien, perdent peu à peu et font perdre aux autres l'esprit de leur vocation.

Ce sont des malheureux qui se préparent des regrets poignants et qui déjà éprouvent de grandes souffrances. Ils perdent ce qu'ils avaient acquis de biens spirituels : les jours de leur relâchement sont les sept années de stérilité dévorant les sept années d'abondance [2]; leur profession ne leur offre plus que des peines; ils font tout sans attrait, parce que le Seigneur leur refuse les grâces spéciales qui sont la récompense de la ferveur; pour eux, plus d'onction céleste, plus de ces touches divines qui retentissent jusqu'à l'intime de l'âme et la transportent d'amour pour notre divin Sauveur; la croix ne leur présente que sa pesanteur, et le devoir que ce qu'il a de pénible; ils portent en gémissant le poids du jour et de la chaleur; la voie qu'ils suivent est semée de ronces et d'épines; ils ne jouissent d'aucune consolation, car le centuple promis par Jésus-Christ n'est point pour les

1 Liv. I, xxv, 5. — 2 Gen., xli, 23 et 24.

lâches. Combien donc ne sont-ils pas à plaindre! et plaise à Dieu qu'ils ne tombent pas dans le découragement : hélas! un cœur dégoûté est bien exposé à devenir un cœur infidèle!

Après avoir considéré ce qu'est le relâchement et quelles en sont les funestes conséquences, examinons quelles en sont les causes; à cette fin, demandons-nous pourquoi il y a des religieux qui, après avoir été fervents et réguliers, deviennent lâches au service de Dieu et violateurs de leurs règles.

N'est-ce point qu'ils se sont laissé dominer par l'amour de leurs aises? N'est-ce point qu'ils ont omis en tout ou en partie leurs exercices spirituels et principalement l'oraison, en sorte qu'ils ont pu dire avec le Psalmiste : « Mon âme est tombée dans la défaillance, « parce que j'ai négligé de prendre ma nourriture [1]. » N'est-ce point qu'ils ne se sont pas renouvelés dans leurs bonnes résolutions, oubliant qu'il en est de notre âme comme d'une horloge dont il faut remonter les poids, et que nous inclinons naturellement au mal dès que nous cessons de travailler à notre perfection.

N'est-ce point qu'ils ont été imprudents dans leurs rapports avec le monde, qu'ils n'ont pas veillé sur leurs sens et que, par suite, un certain amour des vanités de la terre a pénétré dans leur cœur? N'est-ce point qu'ils ne se sont pas affranchis énergiquement d'une certaine attache pour les créatures, qu'ils ont nourri quelque affection naturelle contraire à leurs devoirs?

N'est-ce point, en un mot, qu'ils ont manqué de fidélité au service de Dieu? Oui, ce sont là les principales causes du relâchement, de cet état qui est pour l'âme comme une léthargie ou un sommeil de mort.

[1] Ps. ci, 5.

APPLICATION

Ne nous contentons pas de gémir sur le sort des religieux tombés dans le relâchement; demandons-nous, en présence de Notre-Seigneur, si leur état n'est en rien le nôtre, et si, en examinant le passé de notre vie, nous ne trouvons pas des jours où nous étions plus fidèles à Dieu que nous ne le sommes maintenant.

Oh! si cela était, combien ne serions-nous pas à plaindre! Eh quoi! nous deviendrions moins désireux du ciel, à mesure que nous approcherions davantage du moment suprême qui doit nous en mettre en possession! nous courrions d'autant moins que le temps pour fournir notre carrière serait plus près de finir! plus nous devrions à Dieu pour ses bienfaits incessants, moins nous travaillerions à acquitter notre dette de reconnaissance! plus nous avancerions vers la mort, moins nous nous occuperions de notre éternité! Quels ne seraient pas notre aveuglement et notre folie!

Non, non, qu'il n'en soit pas ainsi! Ranimons notre courage et revenons à notre première ferveur; faisons bien nos oraisons, recherchons la compagnie des frères les plus fervents et évitons ceux qui seraient tièdes ou relâchés; conformons-nous à cette parole de Jésus-Christ dans l'Apocalypse : « Souvenez-vous de l'état « dont vous êtes déchu, et rentrez dans la pratique de « vos premières œuvres [1]. »

PRIÈRE

Je comprends, ô mon adorable Sauveur, quel est le

[1] Apoc., II, 5.

malheur d'un religieux tombé dans le relâchement; c'est pourquoi je veux, avec le secours de votre grâce, être toujours un exact observateur de mes règles.

Non, non, Seigneur, je n'écouterai plus ma lâcheté et mon amour-propre; je travaillerai à édifier mes frères et à consoler la religion par ma régularité et ma ferveur; rien ne m'arrêtera : je courrai, je volerai dans la voie de la perfection. C'est la résolution que je prends ici en votre adorable présence, et que, par l'intercession de votre très-sainte Mère et de saint Joseph, je vous supplie de m'aider à garder fidèlement jusqu'à la mort.

RÉSUMÉ

Le relâchement est une déchéance spirituelle, un écart de la voie droite, un abandon partiel des pratiques régulières.

Quel malheur pour des religieux de tomber dans cet état!

1° Ils s'acheminent vers la tiédeur et vers le péché...

2° Ils causent le plus grand préjudice à leur Institut...

3° Ils démentent la sainteté de leur habit...

4° Ils se privent des grâces et des consolations dont Dieu les favoriserait s'ils étaient fervents...

5° Ils perdent peu à peu leur vocation...

— Voulons-nous éviter le relâchement, ce principe de tant de maux?

1° Évitons toute faute, même de faiblesse, toute infraction aux règles de propos délibéré...

2° Soyons fidèles à tous nos exercices...

3° Renouvelons souvent nos bonnes résolutions, surtout lorsque nous recevons les sacrements...

4° Séparons-nous du monde le plus possible...

5° Prenons pour modèles nos frères les plus fervents...

Voir les Résumés, *page* 164; — Examens particuliers, *sujet* 168.

25. — FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSES

Celui qui craint Dieu ne néglige rien (Eccl., VII, 19).

CONSIDÉRATION

C'est un devoir pour nous, religieux, d'observer toutes nos règles, grandes et petites, aisées ou difficiles; gardons-nous donc de négliger la pratique de celles qui nous semblent les moins importantes, et qui, aux yeux de la nature, paraissent des minuties, de petites choses : il y aurait là pour nous illusion et danger.

Les saints et, après eux, tous les véritables religieux, ont évité de faire cette distinction entre petites et grandes choses; il leur suffisait de savoir qu'une chose était voulue de Dieu pour qu'ils la considérassent comme très-importante : imitons-les. Agir autrement serait obéir à notre vanité qui nous porte à ne faire que ce qui a un certain éclat, ou à l'amour de nos aises qui, à notre insu peut-être, ne nous fait chercher des raisons pour omettre ces petites observances que parce qu'elles nous gênent et nous sont de trop fréquentes occasions de nous mortifier.

Non, non, ne considérons pas comme petit ce qui est l'objet d'un article de nos règles; nous tomberions dans une déplorable erreur. Eh quoi ! nous appellerions peu important ce qui nous est demandé par notre vénérable Père et nos supérieurs, ce que nous ne pouvons omettre sans scandaliser nos frères, sans arracher une pierre à l'édifice de la régularité, à cette fidèle observance qui, faisant toute la beauté, toute la force des

ordres religieux, est le plus grand bien de notre congrégation !

Mais cette action prescrite par nos règles, et qui nous paraît minutieuse, n'est-elle pas l'objet de la volonté de Dieu? Or, dit notre vénérable Père, après tous les maîtres de la vie spirituelle, « peut-on considérer une chose comme petite dès que Dieu la demande[1]? »

Cette action est non-seulement l'objet de la volonté de Dieu, mais elle se rapporte à plusieurs de ses perfections adorables : c'est sa puissance qui la commande, sa sagesse qui la règle, sa sainteté qui la consacre, sa providence qui la prépare et qui nous aide à l'accomplir, sa miséricorde et sa libéralité qui y attachent des grâces et une récompense: peut-il donc se concevoir que l'on considère comme petite chose ce qui a de tels rapports avec l'Infini?

C'est un principe de raison que la fin est plus que le moyen; or pour cette action que nous appelons petite, Dieu cependant nous offre ses grâces, c'est-à-dire nous présente comme moyens des biens dont le moindre vaut plus, à lui seul, que tous ceux de l'ordre purement naturel.

C'est encore un principe de raison qu'une chose est grande qui est la cause ou l'occasion d'un grand bien; dès lors, les observances régulières que nous appellerions minutieuses, sont donc de grandes choses, car il n'en est aucune qui ne puisse être pour nous le principe de beaucoup de grâces et d'un degré de gloire céleste.

Mais combien d'autres raisons s'ajoutent à celles-là pour établir que ces actions que nous appelons petites ne le sont pas !

1 Pensées du Vén. de la Salle, p. 47.

La grandeur de nos actions dépend moins de ce qu'elles sont en elles-mêmes que du motif par lequel nous les faisons. Tout est grand, aux yeux de Dieu, de ce que nous faisons par amour pour lui; mais pourquoi ne serait-ce point par amour que nous ferions ces actions que nous appelons petites? C'est même plus dans celles-ci que dans les autres que ce sentiment manifeste sa force, sa droiture, sa sincérité. Donc elles peuvent être grandes, très-grandes; et, parce que la grâce de Dieu nous est donnée à cet effet, cela ne dépend en définitive que de nous.

Notre fidélité à accomplir ces actions minutieuses est éminemment propre à nous faire avancer dans la perfection, à nous élever par un progrès insensible à celle que Dieu veut de nous. Oh! ne comptons point y parvenir en un seul coup, ou par un certain nombre de ces actions que nous appelons grandes : la perfection est généralement le résultat d'une longue lutte contre soi-même, d'une attention constante à se mortifier, d'un soin assidu à profiter de tout pour s'avancer, d'une continuité d'actions vertueuses dont chacune semble n'être rien considérée en soi, mais qui, par leur nombre, par leur ensemble, rendent riche pour le ciel : ce sont des ruisseaux qui forment des rivières, puis des fleuves; ce sont de petits bénéfices qui, très-multipliés parce qu'ils sont de tous les instants, constituent à la fin une immense fortune.

Ne nous y trompons pas; « nous ne devenons riches en mérites que par les petites choses que nous faisons, que par l'accomplissement de nos devoirs ordinaires. Il en est de nous comme des abeilles : celles qui produisent le plus de miel ne sont pas celles qui ne s'arrêtent qu'aux fleurs les plus rares, mais bien celles

qui butinent sur les fleurs les plus communes[1]. »

La fidélité aux petites choses produit dans l'âme les plus heureux effets : elle l'habitue à se rendre attentive et docile aux incitations de la grâce ; elle la fortifie contre les inclinations naturelles, car elle les combat continuellement ; elle la prépare à tout ce que le devoir commande, et elle la dispose à de grandes choses, suivant cette parole de Notre-Seigneur : « Celui qui est « fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les « grandes[2]. »

C'est donc avec raison que notre vénérable Père[3] nous dit que « rien n'attire autant les bénédictions du Ciel sur nous que la fidélité aux petites choses. »

La fidélité aux petites choses est la plus sûre garantie que l'on est dans la bonne voie ; car c'est elle surtout qui révèle la ferveur et témoigne que nous voulons sincèrement plaire à Dieu et accomplir sa volonté.

C'est donc une grande chose que d'être fidèle aux petites choses ; oui, il y a là un véritable héroïsme, celui-là même qui a fait les saints ; car, qu'est-ce à dire que fidélité constante aux petites choses, sinon violence continuelle, sacrifice continuel, mort continuelle? qu'est-ce à dire, sinon obéissance permanente, attention soutenue à tout ce que prescrit le devoir, saint usage de chacun des instants qui composent notre vie? Qu'y a-t-il donc qui soit plus digne de l'ambition de quiconque veut accomplir ce qui est réellement grand?

Non, non, n'appelons point petites choses ce qui est si grand aux yeux de la foi. Du reste, lors même que

[1] P. Seigneri. — [2] S. Luc, XVI, 10. — [3] Pensées du Vén. de la Salle, p. 47.

ce nom leur conviendrait, nous ne serions pas moins inexcusables de nous y rendre infidèles; car si elles sont petites, elles sont faciles à accomplir : les omettre serait donc nous refuser sans motif à ce que Dieu veut de nous; on pourrait alors avec beaucoup de raison nous dire, comme les serviteurs de Naaman à leur maître : « Si l'on vous avait ordonné quelque chose de « pénible, assurément vous devriez le faire; combien « plus le devez-vous, puisqu'on ne vous prescrit qu'une « action qu'il vous est si aisé d'accomplir[1] ! »

APPLICATION

Rendons-nous fidèles aux petites choses, puisqu'elles sont des moyens faciles de nous avancer dans la perfection, de plaire à Dieu, de témoigner de notre obéissance à ses ordres; gardons exactement toutes nos règles, quelque minutieuses qu'elles paraissent, puisqu'il n'y a rien de ce qu'elles nous prescrivent qui ne soit l'objet de la volonté de Dieu, et qui ne puisse être pour nous un principe de grandes grâces et d'une augmentation de gloire céleste.

Pensons que la fidélité aux petites choses fera notre richesse et nous établira dans la sainteté, à cause du motif d'amour par lequel nous pouvons et nous devons les faire, et à cause de leur nombre et de leur continuité : oh! que nous serions riches en biens surnaturels si nous accomplissions toutes celles que Dieu demande de nous! Prenons donc en sa sainte présence la résolution de n'en omettre aucune : que ce soit là l'objet de notre ambition, que ce soit à cela que nous porte notre désir de faire de grandes choses.

[1] IV Rois, v, 13.

PRIÈRE

Nos actions ne sont rien en elles-mêmes, ô mon Dieu ; mais par votre grâce, elles peuvent devenir réellement grandes et agréables à vos yeux ; daignez nous l'accorder cette grâce qui change ainsi leur nature ; donnez-nous de n'agir que par elle, afin qu'accomplissant en tout votre adorable volonté, vous nous rendiez participants de votre souveraine béatitude.

RÉSUMÉ

Observons toutes nos règles, même celles qui nous paraîtraient les moins importantes.

Ne faisons point cette distinction de petites et de grandes choses entre celles que Dieu veut de nous...

1° Tout est grand dans ce qui est fait pour lui...

2° La fidélité aux petites choses nous fait avancer à grands pas dans la voie de la sainteté...

3° Elle nous est un principe de grâces nombreuses, et accroît considérablement nos mérites...

4° Elle nous dispose aux grandes choses...

5° Elle est une marque très-sûre que nous sommes dans l'état de ferveur...

— Pénétrés de ces vérités,

1° Gardons exactement toutes nos règles...

2° Ne négligeons point celles qui nous sembleraient minutieuses...

3° Respectons-les au même titre que les autres...

4° Ayons à cœur leur exacte observance...

5° Gardons-les fidèlement, en vue de plaire à Dieu dont elles expriment la volonté à notre égard...

Voir les Résumés, *page* 165 ; — Examens particuliers, *sujet* 164.

26. — INFIDÉLITÉ DANS LES PETITES CHOSES

Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu (Eccl., XIX, 1).

CONSIDÉRATION

L'autorité, la raison, l'expérience établissent également qu'il est pour nous d'une importance souveraine d'éviter jusqu'aux moindres infidélités; elles démontrent, en effet, que l'infidélité dans les petites choses est le principe de l'infidélité dans les grandes; que l'imperfection conduit naturellement à la faute, la faute au péché, le péché au crime et même à l'habitude du crime.

L'Esprit-Saint nous dit[1] que « celui qui n'évite pas « les petits défauts tombera peu à peu dans les plus « grands, » et notre adorable Sauveur, que « celui « qui est infidèle dans les petites choses le sera aussi « dans les grandes. » C'est donc une vérité incontestable.

C'est aussi une vérité fondamentale pour la pratique de la vertu; aussi a-t-elle été enseignée par tous les maîtres de la vie spirituelle; tous ils ont pensé, avec saint Grégoire, que les écarts, même les plus petits, si on les néglige, conduisent aux plus grands égarements; que les petites fautes sont en quelque sorte plus à redouter que les grandes, parce que comme nous en éprouvons moins d'horreur, nous sommes portés à les négliger, et qu'ainsi nous les laissons facilement miner

[1] Ecclés., XIX, 1.

peu à peu le fondement de l'édifice de notre vertu, lequel se renverse ensuite lorsque nous nous en défions le moins.

La raison établit la même vérité parce qu'elle démontre qu'il n'y a rien de si léger, en matière de mal, qui, par des suites funestes, ne puisse conduire aux plus grands excès.

L'homme, naturellement enclin au mal, est placé, dans la voie du péché, sur une pente de plus en plus rapide, où chaque mouvement le conduit plus loin qu'il ne croyait, et en outre, accroît la vitesse avec laquelle il descendait : or être infidèle dans les petites choses c'est marcher dans cette voie du mal, d'abord à petits pas, il est vrai, mais bientôt à grands pas, et ensuite, hélas! en courant, en se précipitant vers le fond de l'abîme; c'est donc se mettre dans un grand danger de se perdre sans retour.

L'infidélité dans les petites choses conduit peu à peu à l'aveuglement de l'âme : on veut calmer sa conscience alarmée d'une première faute; alors on se dit : « Ce n'est rien, ce n'est que peu de chose; » et ainsi l'on se tranquillise comme s'il était permis de commettre le mal, quelque petit qu'il soit; et l'on ne réfléchit pas que ce que l'on dit de cette première faute, on le dira d'une plus considérable; que de cette manière l'on se forme une conscience de moins en moins délicate, jusqu'à ce qu'on arrive à étouffer tout remords et, selon l'expression de l'Écriture [1], à avaler l'iniquité comme l'eau.

L'infidélité dans les petites choses constitue une résistance presque constante aux grâces de Dieu, et, par conséquent, nous prive de toutes celles dont ce bon

[1] Job, xv, 16.

Maître voulait récompenser notre correspondance à celles-là. Or ces grâces dont nous nous privons peuvent être décisives pour notre salut ; car il peut nous survenir des tentations auxquelles notre volonté, quoique pouvant toujours résister parce que toujours nous avons des grâces suffisantes, ne résistera cependant pas, tandis qu'elle l'aurait fait, si elle eût été fortifiée par celles dont nous nous serons ainsi privés. En ce sens, il est donc vrai que l'infidélité dans les petites choses peut être un principe de faute grave et même de damnation.

L'infidélité dans les petites choses est le moyen par lequel le démon engage et retient dans la voie du mal. Il se garde bien, pour l'ordinaire, de nous proposer tout d'abord des fautes considérables; il sait qu'elles nous font horreur, que nous n'adhèrerions point à ses sollicitations perfides, que nous lui dirions avec Notre-Seigneur : « Retire-toi, Satan [1]; » mais il cherche à nous faire tomber dans de petites négligences, à nous faire omettre quelques devoirs qui paraissent peu importants; ensuite il nous suggère de faux principes pour étouffer les remords; s'il réussit, il a diminué, dans une certaine mesure, notre éloignement pour le mal, augmenté l'influence qu'il avait sur notre âme, affaibli notre volonté, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, il nous a rendus capables d'infidélités plus considérables, pour lesquelles il agira de la même manière.

Hélas! n'est-ce pas là ce que démontre l'expérience? Ah! si jamais nous avons eu le malheur de commettre quelque péché grave, réfléchissons sur ce qui en a été le principe, et bientôt nous retrouverons une de ces infidélités que nous appelons petites, laquelle cepen-

[1] S. Matth., IV, 10.

dant aura été pour nous très-grande par ses suites funestes. Or il en est de même pour la généralité des hommes. Combien qui, se permettant un regard imprudent, pensaient ne pas aller au delà, et qui bientôt ont pu dire avec le prophète : « Mes yeux ont fait en- « voler mon âme[1] ! » Combien qui des paroles inutiles ont passé aux médisances, et de là à des péchés mortels contre la charité! Combien pour qui le tout est provenu d'un rien!

Caïn a été fratricide parce que, dans le principe, il a négligé de combattre les sentiments de sa jalousie; Judas en est venu jusqu'à trahir son divin Maître parce que, dans le principe, il s'était affectionné à quelques pièces de monnaie. La même chose s'observe dans tous les autres grands criminels; car, comme le dit saint Bernard, personne ne va tout d'un coup jusqu'à l'excès. Comment donc ne pas envisager les petites infidélités comme un mal et même un grand mal, contre lequel on ne saurait trop se mettre en garde?

Une petite infidélité non réprimée, c'est une légère vapeur sur l'azur du ciel, mais qui s'épaissit, s'étend et devient un nuage sombre portant la foudre et la grêle; c'est une légère blessure, mais qui négligée s'aigrit, et à la fin se gangrène et produit la mort; c'est une petite brèche par laquelle la pluie entre dans la maison, la détériore et en amène l'effondrement.

Oh! malheur, malheur à l'âme qui est infidèle dans les petites choses! Malheur aussi aux communautés où les infidélités aux petites choses auraient pris pied, demeureraient comme établies ! Bientôt, hélas ! cette âme, cette communauté ne serait qu'une déplorable ruine.

[1] Lam., III, 51.

Ce n'est que peu de chose, dit-on; eh! qu'importe, puisque les suites en sont si désastreuses! Qu'importe que ce ne soit qu'une légère fissure qui introduise l'eau dans un navire, si cette eau doit le submerger! Qu'importe que ce ne soit qu'une étincelle qui communique le feu à une maison, si elle doit être en entier la proie des flammes!

APPLICATION

Avons-nous compris de quelle importance il est de ne point nous rendre infidèles dans les petites choses? Quel soin avons-nous apporté jusqu'ici à éviter les imperfections, les petits manquements, les fautes légères?

Parfois notre âme est dans le trouble; nous sentons que nous ne sommes pas bien avec Dieu; ne serait-ce pas que nous sommes infidèles dans les petites choses, que nous manquons de générosité et de délicatesse envers lui?

Oh! quelles consolations, quelles grâces spéciales seraient notre partage si nous ne nous étions point laissé aller à tant d'infidélités qui nous paraissaient peu importantes, et qui cependant ont tari en notre cœur une source précieuse des dons célestes, ont refroidi notre dévotion et nous ont rendus faibles et languissants pour le bien!

Sortons donc de notre assoupissement; témoignons à Dieu notre amour par la fidélité à tout ce qu'il veut de nous, et Dieu nous manifestera, par l'abondance de ses grâces, qu'il est libéral envers ceux qui ne craignent que de lui déplaire et qui n'aspirent qu'à faire ses adorables volontés.

PRIÈRE

Pénétrez-moi, ô mon Dieu, d'une crainte salutaire à la vue des moindres dangers, puisqu'il n'en est aucun qui ne puisse me conduire à perdre votre saint amour. Faites, par votre grâce, que j'appréhende plus que la mort tout ce qui peut vous déplaire, et que le seul nom d'infidélité m'alarme et me fasse trembler. Mettez-moi, je vous prie, dans cette disposition, afin qu'accomplissant exactement tout ce que vous demandez de moi, j'obtienne de participer à la joie dont vous comblez, dans le ciel, ceux qui ont été, sur la terre, vos fidèles et dévoués serviteurs.

RÉSUMÉ

Combien l'infidélité dans les petites choses est funeste !

1° Elle conduit à l'infidélité dans les grandes, ainsi que l'enseignent à la fois la sainte Écriture, les maîtres de la vie spirituelle, la raison et l'expérience...

2° Elle énerve la piété et diminue la charité...

3° Elle engage l'âme dans une voie de ténèbres, d'illusion, d'aveuglement...

4° Elle la prive de beaucoup de grâces...

5° C'est par l'infidélité aux petites choses que le démon la conduit et, ensuite, la retient dans l'abîme du péché...

— C'est pourquoi :

1° Veillons sur nous pour éviter toute faute, toute imperfection...

2° Formons-nous une conscience délicate et droite...

3° Rendons-nous aux premiers reproches qu'elle nous fait...

4° Punissons-nous de toute infidélité à nos devoirs...

5° Demandons à Notre-Seigneur la grâce d'accomplir exactement ce qu'il demande de nous...

Voir les Résumés, *page* 165; — Examens particuliers, *sujet* 165.

27. — EXERCICES SPIRITUELS EN GÉNÉRAL

Lisez, exhortez;... méditez ces choses (I Tim., IV, 13 et 15).

CONSIDÉRATION

Nous avons un grand but à poursuivre : notre sanctification, et par elle notre salut ; c'est pour cela que nous sommes hommes, chrétiens, religieux ; nous devons donc y tendre constamment, ne jamais le perdre de vue, ne laisser passer aucune occasion qui y soit favorable sans en tirer le plus de parti possible.

En général, tout nous est occasion propice pour travailler à notre perfection, suivant cette parole de saint Paul : « Toutes choses concourent à l'avantage de ceux « qui aiment Dieu [1] ; » mais rien ne l'est plus que nos exercices spirituels, par lesquels un temps nous est donné, un endroit nous est désigné, des moyens nous sont fournis pour nous occuper exclusivement et directement des intérêts de notre âme.

Oui, quand la cloche annonce un exercice, nous pouvons nous dire avec vérité : Voici une occasion favorable pour avancer l'œuvre de mon salut ; Dieu m'attend pour m'enrichir de ses grâces ; c'est lui qui a prescrit ce moment, désigné cet endroit, indiqué ces moyens ; il donnera à cet exercice une grande efficacité pourvu que, de mon côté, je fasse tout ce qui dépend de moi pour répondre à ses vues.

Nous devons donc tenir beaucoup à nos exercices

[1] Rom., VIII, 28.

spirituels et nous en acquitter de manière à ce qu'ils produisent en nous tous leurs fruits de grâce.

Il faut y tenir comme dans le monde on tient à sa propriété, à ses droits ; et, en effet, s'ils sont notre devoir, ils sont aussi notre droit : en nous engageant dans l'Institut, nous avons offert pour l'œuvre extérieure qui est sa fin, notre corps, notre intelligence, nos forces, notre vie, tout ce que nous sommes, mais à la réserve que l'on nous donnerait le temps et les moyens de faire nos exercices suivant la lettre, ou tout au moins suivant l'esprit de la règle. Pourquoi donc serions-nous si ennemis de nous-mêmes que de ne point réclamer des droits si précieux, que de ne pas faire valoir une propriété si productive?

C'est par nos exercices que Dieu nous dispose à ce qu'il veut de nous comme religieux : ce sont les canaux des grâces spéciales ou des grâces d'état qu'il nous destine ; c'est par eux d'une manière toute particulière qu'il nous détache du monde et des créatures, qu'il nous rend forts contre nos passions et tout ce qui serait danger pour notre salut, qu'il éclaire notre esprit des célestes lumières de la foi et échauffe notre cœur des vives flammes de la charité, qu'il nous met à même de procurer le bien spirituel de nos élèves et d'avancer l'œuvre de notre perfection.

Rien donc ne nous est plus indispensable : ils sont à l'âme ce que sont pour le corps la réfection, la respiration, le sommeil ; ce que sont à un canal les ruisseaux qui l'alimentent ; ce qu'est à un foyer le combustible qui l'entretient : aussi, la négligence à s'en acquitter est-elle considérée comme un symptôme alarmant, comme un indice trop certain d'une âme malade, mourante, morte peut-être.

Hélas ! que deviendrions-nous sans ces moyens de sanctification ? Nous ne vivrions plus de notre vie propre; nous tomberions, et très-rapidement, dans un déplorable état de langueur, dans un funeste aveuglement: perdant de vue la fin à laquelle nous devons tendre, notre âme oublierait Dieu, ne s'occuperait bientôt plus que des choses matérielles, se rendrait, pour ainsi dire, terrestre, ne vivrait plus que de la vie des sens.

Oh ! qu'alors nous serions en danger de nous perdre, et qu'il faudrait peu d'efforts à l'ennemi de notre salut pour nous précipiter dans l'abîme du mal sans cesse béant devant nous !

Tenons donc à nos exercices, puisqu'ils nous sont si nécessaires.

Tenons-y également et rendons-nous-y fidèles, parce que Dieu le demande de nous. N'est-ce pas lui qui nous les prescrit ? N'est-ce pas lui qui, par eux, nous introduit en sa sainte présence et nous donne ses grâces ? Ne nous manifeste-t-il pas par nos supérieurs qu'il veut que nous y soyons assidus ?

Entrons dans ses desseins, à l'imitation de tant d'excellents religieux qui, ici-bas, n'ont fait leur occupation que de ce que demandait d'eux le divin Maître à qui ils s'étaient consacrés. Quelle vie régulière ils ont menée ! quelle assiduité et quelle ferveur dans les prières qu'ils offraient à Dieu ! quel zèle pour leur avancement spirituel ! quel utile emploi du temps destiné pour leurs exercices ! Mais aussi, combien ils étaient riches en vertu ! quels progrès ils faisaient chaque jour dans la vie de l'esprit et quelle abondance de grâces ils obtenaient du ciel !

Soyons fidèles à nos exercices, parce que c'est là un caractère essentiel d'un bon religieux : de tout ce

qu'il a à faire, c'est ce qu'il met au premier rang. Il est dans son centre, dans son élément, quand il assiste aux exercices de la communauté; il souffre, il se trouve dans une situation violente, quand il est obligé de s'en absenter. Ne sait-il pas, en effet, qu'ils sont pour lui un principe de force et de vie, que s'il était privé de leur secours, il dépérirait, il mourrait spirituellement? D'ailleurs n'y trouve-t-il pas un véritable bonheur? car toujours il est doux à l'âme fervente de s'arracher aux choses extérieures pour s'unir à Dieu, de se désaltérer à la source des eaux vives de la grâce, de faire son aliment de la parole sainte, qui lui est communiquée en tant de manières et qui toujours lui procure la joie, la paix, la tranquillité!

Soyons fidèles à nos exercices spirituels, parce qu'ils sont les œuvres par lesquelles nous rendrons certaine notre vocation [1], et nous assurerons notre persévérance. Que de religieux pour avoir négligé les leurs ont perdu peu à peu l'esprit de leur état et sont rentrés dans le monde! C'étaient des lampes de la maison de Dieu, mais qui, n'ayant pas été entretenues d'huile, ont fini par s'éteindre.

Le démon les a portés à conspirer eux-mêmes leur perte. Holopherne voulant réduire Béthulie fit couper les aqueducs par lesquels seuls cette ville recevait les eaux qui lui étaient indispensables; or, c'est ce que fait, et par nous-mêmes, l'ennemi de notre salut. Il nous persuade d'abandonner nos exercices spirituels, ou au moins il nous porte à les mal faire, et ainsi il rend inutiles pour nous les moyens par lesquels les grâces d'état nous sont communiquées; dès lors, il n'a plus qu'à attendre que notre âme soit réduite à la der-

[1] II S. Pierre, 1, 10.

nière misère, et accepte les honteuses chaînes dont il veut la charger.

APPLICATION

Pénétrés de la nécessité et des avantages de nos exercices spirituels, acquittons-nous-en de la manière que Dieu veut de nous. A cet effet, faisons-les chacun : 1° dans le temps prescrit, sans le prévenir ni le retarder ; 2° durant tout ce temps, sans en rien retrancher ; 3° dans l'endroit désigné pour l'exercice ; 4° avec une intention droite, nous proposant d'entrer dans les desseins de Dieu, et d'en retirer tout le fruit spirituel qu'il y a attaché ; 5° avec ferveur, et, tout à la fois, comme si nous étions au début de notre vie religieuse, et comme si c'était pour nous la dernière action de notre vie.

Aimons sur toutes choses nos pieux exercices ; ne leur préférons jamais nos autres occupations ; contractons la sainte habitude de les faire inviolablement chaque jour ; fuyons ou surmontons tout ce qui nous serait un obstacle à cette exactitude. Si la nécessité nous oblige d'en omettre quelques-uns, regrettons-le sincèrement, et suppléons-y au plus tôt et de notre mieux.

Persévérons dans cette fidélité, et cela malgré les peines, les dégoûts, les sécheresses que nous pourrions y rencontrer. S'il nous semblait que nous n'en retirons que peu de profit, attribuons-nous-en la faute à nous-mêmes, demandons-en pardon à Dieu ; ensuite, bien loin de songer à les abandonner, portons-nous-y avec une nouvelle ardeur : n'eussent-ils produit d'autre résultat que de nous faire humilier devant Dieu pour l'abus de ses grâces et de nous renouveler dans le des-

sein de le servir, que ce serait un grand avantage et même une raison suffisante de nous y rendre assidus.

PRIÈRE

O Jésus, par votre fidélité à accomplir la volonté de votre Père céleste, donnez-moi, je vous en conjure, la grâce d'une exacte fidélité à mes exercices, afin que, par leur moyen, je reçoive l'effusion de votre Saint-Esprit, et je m'avance de jour en jour vers la perfection où vous m'appelez et par laquelle je mériterai de participer, avec les saints, à votre céleste héritage.

RÉSUMÉ

Combien nous devons estimer nos exercices spirituels et nous y rendre fidèles!

1° Ils nous sont de précieuses occasions de mériter...

2° Ils sont notre propriété, notre droit...

3° C'est par eux que nous viennent les grâces d'état dont nous avons particulièrement besoin...

4° Ils sont la nourriture de notre âme; elle trouve en eux ou par eux son repos, sa lumière, sa force...

5° Tous les bons religieux les ont estimés du fond du cœur, et s'y sont rendus fidèles...

— Montrons que nous aussi nous les estimons... Acquittons-nous de chacun de nos exercices :

1° Dans le temps prescrit...

2° Durant tout ce temps...

3° Dans l'endroit désigné...

4° Avec intention d'en retirer tout le fruit spirituel que Dieu y a attaché...

5° Avec une véritable ferveur...

Voir les Résumés, page 166; — ancienne édition, *page* 318.

28. — DE LA PRIÈRE

Seigneur, j'ai élevé mon âme vers vous (Ps. xxiv, 1).

CONSIDÉRATION

La prière est une élévation de notre âme vers Dieu pour l'adorer, le remercier, implorer notre pardon et lui demander son secours : quelle n'en est donc pas l'excellence, et par suite combien ne devons-nous pas l'estimer !

Par la prière, nous nous détournons des créatures pour diriger notre esprit et notre cœur vers le Créateur, nous pensons à Dieu, nous désirons Dieu, nous parlons à Dieu ; nous nous entretenons avec lui comme un enfant avec son père bien-aimé ; notre âme, obéissant à l'attrait d'une force venue d'en haut, s'élève au-dessus d'elle-même, participe en quelque sorte à la nature de l'ange, contracte une union réelle avec Dieu.

Par la prière, nous adorons Dieu, nous lui rendons hommage comme à notre Maître suprême et absolu, par qui seul nous sommes ; nous nous humilions en sa présence en le reconnaissant pour notre souverain Seigneur, notre principe et notre fin ; nous le glorifions en notre nom et en celui de toutes les créatures.

Par la prière, nous louons Dieu, nous célébrons ses perfections et ses grandeurs, nous proclamons la magnificence de ses œuvres, nous disons avec David : « Seigneur, je raconterai vos merveilles, et, célébrant « votre grand nom, je me réjouirai en vous [1] ; » ou avec

[1] Ps. ix, 2 et 3.

les séraphins : « Saint, saint, saint est le Seigneur, « le Dieu des armées [1]; » ou encore avec la très-sainte Vierge : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit « est ravi de joie en Dieu mon Sauveur [2]. »

Par la prière, nous remercions Dieu de ses bienfaits : nous lui témoignons que nous les apprécions, nous lui rendons hommage pour sa générosité envers nous et envers nos frères, et nous lui offrons en retour tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Pensant aux grâces que nous avons reçues, considérant quel en est le nombre et réfléchissant à ce qu'elles ont coûté à Jésus-Christ, nous laissons aller notre cœur aux sentiments de la plus vive reconnaissance, et nous nous écrions avec David : « Que rendrai-je au Seigneur pour « tous ses bienfaits [3]? O mon âme, bénissez le Sei- « gneur, et n'oubliez jamais les grâces dont il vous « comble [4]. »

La prière en action de grâces est un besoin du cœur; non, nous ne pouvons pas nous considérer comme étant l'objet de tant de soins de la part de Dieu, sans être portés à l'en remercier de l'intime de notre âme. Et si cela est vrai pour tous les hommes, combien plus pour nous, religieux, envers qui ce tendre Père s'est montré si généreux, et qu'il a distingués d'une manière si particulière entre tous ses enfants !

Par la prière, nous implorons le pardon pour nos fautes; nous disons avec le publicain de l'Évangile et en nous frappant la poitrine : « Seigneur, faites mi- « séricorde à un pécheur [5]; » ou avec l'enfant prodigue, et en nous prosternant devant Dieu : « Mon Père, j'ai « péché contre le ciel et contre vous [6] » Tous nous som-

[1] Isaïe, VI, 3. — [2] S. Luc, I, 46. — [3] Ps. CXV, 12. — [4] *Ibid.*, CII, 1 et 2. — [5] S. Luc, XVIII, 13. — [6] *Ibid.*, XV, 21.

mes pécheurs, nous devons donc tous demander notre pardon, comme aussi celui de nos frères; et ce dernier devoir, c'est à nous surtout, religieux, de l'accomplir et de dire dans les sentiments de la plus profonde humilité et de la plus ferme confiance : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne soyez pas « éternellement irrité contre nous[1]. »

Par la prière, nous demandons à Dieu le secours de sa grâce sans lequel nous ne pourrions échapper aux dangers qui nous environnent et remplir notre fin. Comprenons-le et que le sentiment de ces dangers et des besoins de notre âme nous soit un motif d'être réellement des hommes de prière.

Adressons à Dieu de ferventes supplications, soit pour nous, soit pour nos frères; demandons-lui sa grâce, son amour, son Saint-Esprit, les vertus de notre état, la persévérance finale; demandons-lui la paix de la conscience, la patience dans les épreuves, la force et le courage pour vaincre nos mauvais penchants, et résister à l'ennemi du salut; sollicitons tout particulièrement son secours lorsque nous sommes aux prises avec la tentation; disons-lui avec David : « O Dieu, venez « à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir[2]; les « flots ont pénétré jusqu'à mon âme; ne me laissez pas « emporter par la tempête, assistez-moi et sauvez-moi[3]. »

Demandons beaucoup parce que Dieu veut nous donner beaucoup ; ne lui demandons, ainsi que le conseille saint Augustin, que de grandes choses, car c'est un moyen de l'honorer et de rendre hommage à sa libéralité et à sa magnificence. Ne craignons pas de demander les biens les plus précieux de l'ordre de la grâce: celui à qui nous nous adressons est le Roi des rois, ses

[1] Joël, II, 17. — [2] Ps. LXIX, 2. — [3] Ps. LXVIII, 2 et 16; LXX, 2.

richesses sont infinies, et « il est plein de miséricorde « envers tous ceux qui l'invoquent [1]. » — « Non, non, ajoute saint Bernard, il ne méprisera pas notre prière : il nous donnera ce que nous lui demandons ou ce qu'il sait nous être plus utile. »

Mais ne bornons pas nos prières à nos besoins personnels ; sortons de nous-mêmes et offrons nos supplications pour les autres hommes.

Prions pour l'Église, afin que Dieu la conserve et la protége, et qu'il anime toujours de sa sagesse ceux qu'il a établis pour la gouverner. Prions pour notre Institut, afin qu'il se maintienne dans la régularité et que Dieu continue d'opérer par lui beaucoup de bien ; prions pour nos supérieurs, afin que Dieu les assiste de son Saint-Esprit ; prions spécialement pour les âmes qui nous sont confiées, afin que, répondant à nos soins et, en général, aux grâces qui leur sont faites, elles se rendent dignes de leur destinée éternelle.

Prions pour nos parents, à qui nous sommes si redevables : eh ! mon Dieu ! c'est peut-être le seul moyen qui nous soit donné de leur être utiles, et de leur prouver notre amour et notre reconnaissance.

Prions pour l'établissement du règne de Dieu dans les âmes ; prions, en union à tous les fidèles, à l'effet d'obtenir la conversion des pécheurs, le triomphe de l'Église, la propagation de l'Évangile : exerçons ainsi l'apostolat de la prière, si fécond en fruits de grâce.

Prions pour tous ceux qui souffrent : la prière est une aumône que chacun peut abondamment répandre et qui procure tant de consolation aux malheureux. Prions pour les agonisants si nombreux à chaque heure, et qui ont le plus grand besoin de l'assistance céleste pour

[1] Ps. LXXXV, 5.

demeurer vainqueurs dans leur dernier combat. Prions pour les âmes du purgatoire, qui crient vers nous du fond de l'abîme en nous disant : « Ayez pitié de nous, « vous du moins qui êtes nos amis [1]; » considérons leurs larmes, écoutons leurs accents douloureux, et hâtons-nous de les secourir.

APPLICATION

Prions de manière à remplir les différentes fonctions de la prière. Soyons de vrais adorateurs de Dieu le Père, de Dieu le Fils, de Dieu le Saint-Esprit. Célébrons avec joie les magnificences du Seigneur; affectionnons-nous au chant des psaumes et des hymnes sacrés; aimons à célébrer les grandeurs de Dieu.

Récitons fidèlement et avec ferveur toutes nos prières en action de grâces; et avec humilité, regret et confiance celles par lesquelles nous implorons le pardon de nos péchés. Demandons instamment les secours dont nous avons besoin; prions pour nous, prions pour le prochain ; prions par l'intercession de la très-sainte Vierge, par celle des anges et des saints.

Prions surtout lorsque nous assistons au saint sacrifice, lorsque sur l'autel s'immole celui qui est la victime de l'holocauste, la victime eucharistique, la victime de propitiation, et par qui nous pouvons demander et obtenir les grâces de salut et le salut lui-même.

PRIÈRE

Divin Sauveur, apprenez-nous à prier en union avec vous, afin que, par vous, nous nous acquittions de nos

[1] Job, xix, 21.

devoirs envers votre Père céleste, nous lui rendions grâces pour ses bienfaits sans nombre, nous apaisions sa colère et nous devenions l'objet de ses grandes miséricordes.

Donnez-nous de prier comme a prié votre très-sainte Mère, et comme ont prié les saints ; faites qu'étant les imitateurs de leur piété nous obtenions de participer aux grâces dont vous les avez comblés en cette vie et d'être, dans l'autre, les compagnons de leur félicité et de leur gloire.

RÉSUMÉ

La prière est l'acte le plus excellent, le plus noble que l'homme puisse accomplir sur la terre... Par elle,

1° Nous adorons Dieu et célébrons ses grandeurs...

2° Nous le remercions pour ses innombrables bienfaits.

3° Nous sollicitons de sa bonté et de sa miséricorde le pardon de nos offenses...

4° Nous lui demandons tout ce dont nous avons besoin dans l'ordre de la grâce et dans l'ordre de la nature...

5° Nous le supplions en faveur du prochain,... en faveur des âmes du purgatoire...

— Soyons donc des hommes de prière; tenons notre âme véritablement élevée vers Dieu :

1° L'adorant profondément en union à Jésus-Christ...

2° Le bénissant pour ses dons inappréciables et sans nombre...

3° Lui demandant l'oubli de nos offenses...

4° Le suppliant de nous donner le pain quotidien de l'âme et du corps...

5° L'implorant, avec la plus vive ferveur, pour l'Église, pour l'Institut, pour nos parents, pour nos élèves,... pour les âmes des fidèles défunts...

Voir les Résumés, *page* 166; — Examens particuliers, *sujet* 59e.

29. — QUALITÉS DE LA PRIÈRE

Vous demandez et ne recevez point, parce que vous demandez mal (S. Jacques, IV, 3).

CONSIDÉRATION

La prière est ordinairement une demande, une supplique que nous présentons à Dieu, afin d'obtenir son secours; mais pour qu'elle soit exaucée et reçoive tout son effet, il faut qu'elle ait les conditions requises, c'est-à-dire qu'elle soit faite avec attention, ferveur, humilité, confiance, persévérance.

Il faut prier : 1° avec attention à ce que nous disons, sinon ce ne serait pas prier, car ce ne serait pas élever notre pensée vers Dieu : ah! si l'on prend tant de soin de recueillir son esprit quand on approche des grands de la terre pour leur adresser quelque demande, combien plus le devons-nous lorsque nous approchons du Roi du ciel pour implorer sa miséricorde!

Et pourtant ne nous arrive-t-il pas de prier sans penser à ce que nous disons? Ne serions-nous pas de ceux qui voudraient que Dieu s'occupât d'eux alors même qu'ils ne font aucun effort pour s'appliquer à lui; qui, tout en lui disant : « Seigneur, rendez-vous attentif à la voix de ma prière, » ne s'écoutent pas eux-mêmes, laissent leur esprit s'occuper de toute autre chose que de ce que prononcent leurs lèvres? Ne nous est-il pas arrivé bien souvent que nous aurions pu dire avec David : « Mon âme est devant vous, Seigneur,

« comme une bête de somme [1], » ne pensant à rien, ne désirant rien; ou que Dieu nous aurait pu reprocher, comme aux Juifs, que nous l'honorions des lèvres, mais que notre cœur demeurait loin de lui [2]?

Il faut prier : 2° avec ferveur, c'est-à-dire comme désirant ardemment les biens de l'ordre de la grâce, et comme ayant un véritable amour pour Dieu; il faut prier du cœur bien plus que de la bouche : dans celui qui est fervent, c'est l'amour qui demande, l'amour qui cherche, l'amour qui frappe à la porte; la prière n'est que le langage de son amour, un encens brûlé par le feu de son amour. Il faut prier comme prient ceux qui sentent leur besoin, comme priaient l'aveugle de Jéricho et la Chananéenne disant : « Fils de David, ayez « pitié de moi [3]; » ou comme priaient les apôtres lorsque, sur la mer de Galilée, ils s'écriaient : « Seigneur, « sauvez-nous, nous périssons [4]. »

Heureux celui qui prie avec ferveur! « les distractions ne l'assaillent pas, dit saint Bonaventure, non plus que les mouches n'approchent d'un vase en ébullition; » il plaît à Dieu, qui, comme le dit saint Augustin, veut qu'en priant nous excitions en nous les désirs les plus ardents, afin de dilater notre cœur et le rendre capable des grâces dont il veut le combler; il reçoit en abondance les biens célestes qui sont l'objet de sa prière, car la prière fervente est un cri du cœur qui pénètre le ciel et incline vers nous la miséricorde de Dieu.

Il faut prier: 3° avec humilité, comme priait le publicain de l'Évangile, nous reconnaissant indignes de paraître en la présence du Seigneur et de recevoir ses grâces, confessant que nous avons mérité les châ-

[1] Ps. LXXII, 23. — [2] Isaïe, XXIX, 13. — [3] S. Marc, X, 47; S. Matth., XV, 22. — [4] S. Matth., VIII, 25.

timents de sa justice, et que rien en nous, sinon notre extrême misère, ne mérite d'attirer les effets de sa bonté. « La prière de celui qui s'humilie pénètre les « nues [1], toujours Dieu la regarde d'un œil favo- « rable [2]. » Les autres vertus vont bien frapper à la porte de la grâce, mais c'est l'humilité qui l'ouvre et nous obtient ce que nous désirons. Plus l'on s'abaisse devant Dieu, plus l'on se rend digne d'être l'objet de sa générosité. Autant il est sévère et inflexible envers les orgueilleux, autant il est doux et libéral envers les les humbles.

Il faut prier : 4° avec confiance, avec la douce assurance que l'on obtiendra ce qu'on demande. Dieu, à qui nous nous adressons, est tout-puissant et infiniment bon; c'est lui-même qui veut que nous lui demandions tout ce dont nous avons besoin, et que nous le lui demandions avec plus de confiance que n'en peut avoir un enfant à l'égard du plus tendre des pères.

Oh! nous savons bien que nous ne méritons pas d'être exaucés, mais nous savons aussi que Jésus-Christ l'a mérité pour nous; nous savons que Dieu, à la bonté de qui nous recourons, a un plus grand désir de nous accorder ce que nous lui demandons pour sa gloire, que nous de l'obtenir; nous savons que notre adorable Maître enseigne [3] que quoi que ce soit que nous demandions dans la prière, nous l'obtiendrons si nous prions avec confiance.

Prions donc, ainsi que nous y exhorte l'apôtre saint Jacques [4], avec une entière assurance d'être exaucés; car c'est, dit saint Bernard, le moyen indispensable d'obtenir les grâces de Dieu. « La divine miséricorde,

[1] Ecclés., xxxv, 21. — [2] Ps. ci, 18. — [3] S. Marc, xi, 24. — [4] S. Jacques, i, 6.

continue le même saint, est une source immense ; celui qui va y puiser avec un plus grand vase de confiance, en rapporte une plus grande abondance de grâces et de bénédictions. »

Il faut prier : 5° avec persévérance, c'est-à-dire ne point nous rebuter des retards qu'il plairait à Dieu d'apporter à l'effet de notre demande. Quand donc il ne nous exauce pas tout d'abord, faisons réflexion qu'il veut par ce retard nous donner motif de nous humilier, éprouver notre foi, nous faire estimer la grâce qu'il a dessein de nous accorder, nous disposer par la patience à la recevoir et à mieux y correspondre ; ou encore pensons qu'il agit ainsi parce qu'il sait que peut-être nous avons plus besoin de le prier que d'obtenir ce que nous lui demandons.

Abandonnons-nous à la sage disposition de sa providence, et persévérons dans la prière avec une constance invincible, quand même plusieurs années s'écouleraient sans qu'il nous exaucât ; que rien ne soit capable de ralentir notre ardeur, ni de diminuer la confiance que nous devons avoir en sa bonté.

Souvenons-nous d'ailleurs que c'est un précepte de Jésus-Christ [1] de prier continuellement sans jamais nous lasser, et que, comme l'enseigne saint Thomas, la persévérance dans la prière est le moyen essentiel d'obtenir la grâce de la persévérance finale.

Accompagnons nos prières de nos œuvres ; car si par celles-là nous demandons les grâces de Dieu, c'est par celles-ci que nous témoignons qu'elles nous profitent et que nous le disposons à nous en donner davantage.

Eh ! que serait notre prière sans notre fidélité à ac-

[1] S. Luc, XVIII, 1.

complir les bonnes œuvres que Dieu veut de nous? D'une part nous lui demanderions ses grâces, et de l'autre nous les rejetterions en refusant d'y correspondre! Non, qu'il n'en soit pas ainsi; mais à l'exemple des saints, soyons à la fois hommes d'oraison et de mortification, et fortifions nos prières par quelques sacrifices. Disposons-nous généreusement à ce que Dieu veut de nous, et ensuite demandons-lui avec confiance sa grâce pour l'accomplir.

APPLICATION

Quand sonne l'heure de la prière, terminons vite nos occupations, recueillons-nous, rappelons toutes les puissances de notre âme, les tenant comme enchaînées au dedans de nous; bannissons le souvenir des créatures et portons toutes nos pensées vers Dieu.

Allons à l'oratoire comme Siméon au temple, par un mouvement du Saint-Esprit [1], et non par coutume, bienséance ou nécessité. Allons-y pleins de zèle, d'ardeur et d'amour. Laissons sur le seuil tout ce qui nous serait resté de frivole dans l'esprit; faisons en sorte que notre prière soit réellement une prière, qu'elle ait toutes les conditions requises pour être agréable à Dieu, et disposer en notre faveur son cœur toujours si bon et si généreux.

PRIÈRE

« Apprenez-nous à prier [2], » vous disaient vos apôtres, ô Jésus, notre divin Maître; je vous fais la même demande en ce moment où vous m'appelez à méditer sur les qualités de la prière. Faites, par votre grâce,

[1] S. Luc, II, 27. — [2] S. Luc, XI, 1.

que je sache prier comme ont prié vos saints, comme a prié votre divine Mère, comme vous avez prié vous-même, afin que mon âme s'élève vers vous et reçoive de vous, qui êtes ma seule espérance, la lumière, la force et l'onction qui lui sont nécessaires pour accomplir fidèlement jusqu'à la mort votre adorable volonté, et se rendre digne de votre céleste héritage.

RÉSUMÉ

La prière doit être un acte sérieux, et exige par conséquent des dispositions de notre part. Il faut prier,

1° Avec attention, avec application de l'esprit...

2° Avec ferveur et conviction...

3° Avec humilité, dans le sentiment de notre indignité...

4° Avec une entière confiance fondée sur la bonté de Dieu, et sur les mérites de Jésus-Christ, au nom de qui nous prions...

5° Avec persévérance, ne nous lassant point de prier...

— Faisons donc tout notre possible pour que notre prière ait les qualités qui la rendent efficace,

1° Recueillons-nous lorsqu'il faut la commencer...

2° Rappelons-nous la présence de Dieu...

3° Pensons à notre néant,... à nos besoins,... à la bonté de celui que nous invoquons...

4° Prions avec pureté d'intention, avec la volonté sincère de correspondre fidèlement aux grâces que nous demandons...

5° Supplions Notre-Seigneur de nous apprendre à bien prier...

Voir les Résumés, *page* 167; — Examens particuliers, *sujets* 62 à 66.

30. — NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE

Persévérez dans la prière (Col., IV, 2).

CONSIDÉRATION

La prière est un devoir essentiel pour tous; c'est un devoir de tout temps et de toute circonstance; un devoir que tout nous rappelle et que tout nous presse d'accomplir.

Nous devons prier parce que nous sommes les enfants de Dieu, et que c'est par la prière que nous lui rendons l'hommage de notre dépendance et de notre piété filiale : quel enfant bien né ne s'empresse pas chaque jour d'exprimer à son père son amour et son respect? Combien donc ne doit-il pas nous être cher de nous acquitter de ce devoir envers notre Père qui est dans les cieux?

Nous devons prier, parce que c'est une obligation pour nous de remercier Dieu, qui, sans aucun mérite de notre part, nous a fait et nous fait encore tant de bien, et que c'est surtout par la prière d'action de grâces que nous pouvons lui rendre l'hommage de notre reconnaissance.

Nous devons prier parce que nous sommes pécheurs, et que c'est la prière qui désarme la justice de Dieu et attire sur nous les regards de sa miséricorde.

Nous devons prier parce que nous avons de grands, d'impérieux, d'innombrables besoins, et que c'est par la prière que nous pouvons obtenir les grâces et les secours du Ciel.

Oh! combien la considération des infirmités de notre âme doit nous pénétrer de la nécessité de prier! Hélas! qu'est-ce que l'homme depuis le péché, sinon la faiblesse même! On peut le comparer à un lierre qui n'a de lui-même ni consistance ni vie; à un voyageur qui serait sans force, sans guide, sans viatique; à un mendiant infirme dont la quête serait l'unique ressource : oui, l'homme ne peut rien, dans l'ordre surnaturel, que par l'assistance divine, et, cette assistance, c'est par la prière qu'il l'obtient.

Que la vue de notre pauvreté place donc dans la bouche de notre âme ces éloquentes supplications par lesquelles les pauvres sollicitent la pitié des riches : n'en avons-nous pas plus de motifs, puisque l'homme déchu est bien plus misérable, sous le rapport spirituel, que le dernier des indigents ne peut l'être sous le rapport temporel?

Non-seulement nous sommes faibles, mais nous courons sans cesse les plus grands dangers du côté du démon et de nos passions : c'est là un pressant motif d'avoir recours à la prière, à cette arme irrésistible qui, avec la vigilance, nous assure le triomphe, et d'obéir ainsi à ce précepte du Sauveur : « Veillez et priez, afin « de ne pas succomber à la tentation[1]. » Que d'âmes qui sont maintenant dans l'enfer, seraient dans la gloire si elles avaient eu recours à la prière lorsqu'elles étaient aux prises avec la tentation!... Ah! prions donc dans ces moments d'épreuve; envisageons la tentation comme une voix intérieure qui nous dit avec instance : « Priez, priez. »

Prions aussi parce que notre âme a besoin de consolations et que la prière fervente est ordinairement

[1] S. Matth., xxvi, 41 ; S. Marc, xiv, 38.

accompagnée de la joie intérieure; elle est un baume qui cicatrise les plaies de notre cœur : le fidèle qui prie dans son affliction, voit l'ange de Dieu venir à lui pour sécher ses larmes et lui rendre la confiance et la paix.

Prions, parce que notre âme a besoin de nourriture, et que la prière est pour elle un aliment indispensable. Celui qui cesse de nourrir son corps s'affaiblit rapidement et meurt; or il en est ainsi de celui qui abandonne la prière, suivant cette parole de David [1] : « Mon âme est tombée en défaillance, parce que j'ai « négligé de prendre ma nourriture. »

Prions, parce que nos frères éprouvent de nombreux besoins, souffrent de grandes douleurs, et que par la prière nous pouvons efficacement les secourir. Prions parce que ce nous est un moyen de soulager les âmes du purgatoire, qui nous supplient, avec larmes, d'implorer pour elles la divine clémence et de ne pas les délaisser dans leurs peines.

Mais à ces motifs de prier qui nous sont communs avec tous les hommes, combien ne s'en ajoute-t-il pas qui nous sont spéciaux en tant que chrétiens et en tant que religieux !

Le chrétien doit imiter Jésus-Christ; or Jésus-Christ a prié durant sa vie entière; il a prié jusque sur la croix; il prie encore au ciel, où il est notre avocat auprès de son Père, et au saint sacrement de l'autel, où il se fait victime pour nous.

Le chrétien doit obéir à Jésus-Christ; or ce divin Maître a dit : « Il faut toujours prier et ne point se « lasser [2]. »

Tout chrétien doit s'intéresser à la gloire de l'Église

[1] Ps. CI, 5. — [2] S. Luc, XVIII, 1.

et contribuer, autant qu'il lui est possible, à sauver les âmes; mais quel moyen plus facile à employer et en même temps plus efficace que la prière? Nous pouvons, par elle, exercer un apostolat vraiment glorieux à Dieu et utile à nos frères.

Le chrétien doit conserver les fruits des sacrements qu'il a reçus, et se préparer avec soin aux sacrements qu'il est appelé à recevoir; or c'est la prière qui en est pour lui le grand, le premier, l'indispensable moyen.

Le chrétien doit imiter les saints, et spécialement ceux qui sont ses patrons; mais tous les saints n'ont-ils pas été des hommes de prière?

Ainsi, tout ce que nous sommes comme chrétiens, nous parle du devoir de la prière; il en est de même de tout ce que nous sommes comme religieux.

La prière est l'essence de la religion : prier doit donc être l'action essentielle du religieux, la première, la plus importante de ses occupations; prier doit lui être aussi naturel que de respirer; et cesser de prier, lui paraître une gêne, un état anormal, une souffrance.

Oui, religieux, nous devons être des hommes de prière, sinon nous ne serions pas des religieux, nous n'édifierions pas le prochain, nous ne nous maintiendrions pas dans la ferveur, nous perdrions la grâce de notre vocation.

Oui, nous devons être des hommes de prière : l'Église l'attend de nous; elle espère que nous parlerons d'autant plus à Dieu que, par état, nous communiquons moins avec les hommes; nos parents l'attendent de nous, et ils comptent que nous serons leurs intercesseurs auprès de Dieu; nos bienfaiteurs l'attendent de nous, et c'est le motif de leurs sacrifices; les peuples l'attendent de nous, car ils nous considèrent comme des

hommes dont la fonction est de prier pour tous, d'adorer et de bénir Dieu au nom de tous; l'Institut, nos frères, nos élèves l'attendent de nous, car ils savent que c'est par ce moyen que nous associerons Dieu à notre œuvre, que nous obtiendrons que sa providence protége notre société et bénisse nos travaux.

Il est donc vrai que nous devons être des hommes de prière, tout nous le rappelle, et nous ne pourrions négliger ce devoir qu'en méconnaissant ce que nous sommes par notre double vocation à la vie chrétienne et à la vie religieuse.

APPLICATION

Après nous être ainsi convaincus de l'obligation de la prière, demandons-nous devant Dieu si nous y sommes fidèles. Sommes-nous véritablement des hommes de prière?

Nous détournons-nous des créatures pour parler à Dieu, pour le bénir, le remercier, implorer sa miséricorde, lui demander ses grâces?

Ah! s'il y avait en nous contradiction sur ce point; si, lorsque tout nous dit d'être hommes de prière, nous écoutions la seule voix de notre amour-propre ou de notre tiédeur, qui nous dit le contraire, combien ne serions-nous pas coupables et malheureux!...

Que cette contradiction ne soit donc pas en nous; soyons assidus et fervents à la prière; alors nous recevrons avec abondance la grâce du ciel; et par la grâce nous opèrerons l'œuvre de notre sanctification, et nous mériterons d'être admis au séjour de l'éternelle gloire, qui est toute notre espérance, comme elle sera toute notre félicité.

PRIÈRE

Adorable Jésus, qui nous avez dit : « Veillez et priez ; » accordez-nous, nous vous en conjurons, la grâce de la prière ; attirez vers vous nos pensées, nos affections, nos désirs, afin que, recevant de vous la lumière et la force qui nous sont nécessaires pour triompher de l'ennemi de nos âmes, nous persévérions dans le bien et nous nous rendions dignes de nous unir à vous de l'union des élus.

RÉSUMÉ

Que de raisons nous pressent de nous conformer à ce précepte de l'Apôtre : « Persévérez dans la prière ! »

1° Créatures de Dieu, enfants de Dieu, nous lui devons un hommage d'adoration, de reconnaissance, d'amour ; or, c'est par la prière que nous le lui rendons...

2° Nous avons absolument besoin de la grâce, mais n'est-ce pas la prière qui nous l'obtient ?...

3° Il faut imiter Jesus-Christ et lui obéir : or, il a donné l'exemple et le précepte de la prière...

4° Nous sommes religieux ; mais un religieux ne se conçoit que comme un homme de prière...

5° Nous voulons vivre et mourir dans la ferveur : or, c'est la prière qui en entretient le foyer...

— Convaincus de la nécessité de la prière,

1° Prions souvent, prions continuellement...

2° Prions bien...

3° Soyons très-assidus aux prières de communauté...

4° Rendons-nous compte de la manière dont nous prions.

5° Ayons à cœur d'être réellement des hommes de prière.

Voir les Résumés, *page* 167 ; — Examens particuliers, *sujet* 60e.

31. — EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE

Quiconque demande reçoit (S. Matth., VII, 8).

CONSIDÉRATION

Si nous étions bien convaincus de l'efficacité de la prière, du trésor de biens qu'elle nous procure, des richesses dont elle est le principe, nul doute que nous ne nous adonnions à ce saint exercice de toute la ferveur de notre âme, et que nous ne considérions les moments que nos règles y consacrent comme les plus désirables, les plus utiles, les plus précieux; nul doute que nous ne priions souvent ou plutôt que nous ne priions sans cesse.

Il nous importe donc grandement de méditer sur les effets que peut produire ce moyen, qui est toujours à notre disposition, et par lequel la toute-puissance de Dieu semble être mise au service de l'homme.

L'efficacité de la prière est établie par une multitude de textes de l'Écriture sainte. Il n'y a presque pas une page de l'Ancien comme du Nouveau Testament, qui n'y ait rapport directement ou indirectement, et qui ne signifie ou ne suppose, ainsi que l'exprime David, que « le Seigneur est proche de tous ceux qui le prient, « de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité, dans « la sincérité de leur cœur [1], qu'il exauce ceux qui « crient vers lui [2], qu'il est attentif à la voix de leur « prière [3]. »

[1] Ps. CXLIV, 18. — [2] Ps. XXXIII, 18. — [3] Ps. LXV, 19.

Si nous jetons un coup d'œil sur les événements miraculeux qui composent l'histoire sainte, combien ne ressort pas l'efficacité de la prière!

Abraham prie pour Sodome, et il suspend le courroux du Ciel et fait reculer jusqu'aux dernières limites la justice de Dieu devant sa miséricorde. Moïse prie pour son peuple, et Dieu est comme contraint de révoquer l'arrêt qu'il était sur le point d'exécuter : la prière de son serviteur est un obstacle à son dessein, et triomphe de sa colère.

Par la prière, Élie ferme et ouvre tour à tour le ciel pour arrêter ou faire tomber la pluie, Daniel suspend la rage des lions, et ses compagnons les effets du feu qui devait les consumer.

La prière procure à Jérémie le courage et la résignation, à Judith la force pour délivrer son peuple, à Esther la réussite dans l'œuvre du salut de ses frères près de périr, à Job la patience la plus héroïque dans les maux les plus accablants; en toutes circonstances, elle assure au peuple d'Israël le pardon et le secours de la part de Dieu.

Rien donc n'est plus puissant, nulle force n'a des effets aussi grands, aussi étonnants, aussi salutaires.

Mais pour mieux connaître l'efficacité de la prière, interrogeons notre divin Sauveur; demandons-lui ce que peut l'homme qui prie, et écoutons-le nous répondre : « Quiconque demande, reçoit[1] : demandez donc et vous recevrez[2]. Si vous, ô hommes, « vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, « combien plus votre Père céleste donnera-t-il le bon « esprit à ceux qui le lui demandent[3]! Tout ce que

[1] S. Matth., VII, 8. — [2] S. Jean, XVI, 24. — [3] S. Matth., VII, 7-11.

« vous demanderez à mon Père en mon nom, je le « ferai afin que le Père soit glorifié par le Fils [1]. Jus- « qu'à présent vous n'avez rien demandé en mon « nom : demandez, et vous recevrez, afin que votre « joie soit complète [2]. »

Ce divin Maître nous enseigne donc que la prière est le moyen tout-puissant pour obtenir ce qui nous est nécessaire; que l'homme qui prie reçoit en abondance les biens de la grâce, tout ce qu'il demande avec foi, tout ce qu'il désire de l'ordre surnaturel.

Ce qu'il nous dit par ces paroles, Jésus-Christ le confirme par les exemples de sa très-sainte vie. Qui l'a prié sans en être exaucé? Quand un malheureux a-t-il imploré son secours sans ressentir aussitôt les effets de son assistance? La prière n'a-t-elle pas toujours été toute-puissante sur son cœur. Demandons-le à l'aveugle de Jéricho, répétant : « Fils de David, ayez pitié « de moi [3]; » et à qui il dit : « Votre foi vous a sauvé [4]. » Demandons-le aux apôtres qui, près d'être submergés, s'écrient : « Seigneur, sauvez-nous [5], » et qui le voient commander aux vents et à la mer et en apaiser le courroux; ou aux sœurs de Lazare, pleurant et priant à ses pieds, et obtenant qu'il ordonne à la mort de rendre sa victime.

Demandons-le encore à ce larron crucifié à ses côtés qui lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi [6], » et qui entend cette réponse : « Aujourd'hui même vous « serez avec moi dans le paradis. »

C'est donc avec raison que les saints et les maîtres de la vie spirituelle ont fait le plus grand éloge de la prière, et la présentent comme le moyen par excellence

[1] S. Jean, XIV, 13. — [2] S. Jean, XVI, 24. — [3] S. Marc, X, 47. — [4] *Ibid.*, 52. — [5] S. Matth., VIII, 25. — [6] S. Luc, XXIII, 42, 43.

de nous procurer tous les biens. Mais écoutons en quels termes ils en proclament l'efficacité.

« Dieu, dit saint Laurent Justinien, guérit toujours l'âme qui prie; la prière fait disparaître les ardeurs de la concupiscence comme l'eau éteint le feu; elle apaise le courroux de Dieu, obtient ses grâces, nous fait triompher de nos ennemis, change les hommes, c'est-à-dire rend forts les faibles et saints les pécheurs. »

« Rien n'est si puissant, dit saint Chrysostome, que l'homme juste qui prie. La prière est le bouclier du chrétien; elle est une ancre de salut pour les malheureux ballottés par les flots et menacés du naufrage; elle est pour le pauvre un riche trésor; c'est un remède infaillible dans la maladie et le préservatif le plus sûr pour ceux qui ont la santé de l'âme. Le rugissement du lion est moins prompt à mettre en fuite les animaux que la prière à chasser les démons. La prière est l'origine, la mère, la source, la racine de tous les biens. »

« La prière, dit saint Jean Climaque, est la forteresse contre les afflictions, la source des vertus, la lumière des esprits, la consolation dans la tristesse, la richesse des religieux, le trésor des solitaires, le sceau de la gloire éternelle. »

Selon saint Bernardin de Sienne, la prière est une ambassadrice fidèle qui a tout pouvoir sur le cœur du Roi du ciel, de qui elle obtient tous les secours dont nous avons besoin durant cette vie de travail et d'épreuves.

Par la prière, dit saint Bonaventure, on obtient la possession de tous les biens et la délivrance de tous les maux. Saint Jérôme enseigne que « la prière des saints change et arrête les décrets de Dieu, » et saint

Ephrem que c'est « un arc par lequel les traits de nos désirs percent le cœur de Dieu, et nous en rendent triomphants. »

Enfin écoutons saint Augustin dire que « la prière est la clef du ciel, la ressource du chrétien, le fléau de Satan; » et persuadons-nous intimement qu'elle est un bien inappréciable, puisqu'elle est le moyen de nous procurer tous les biens.

APPLICATION

Quels sentiments de reconnaissance ne devons-nous pas avoir envers Dieu, qui nous a donné dans la prière une si précieuse ressource pour les besoins de notre âme, qui nous a rendus tout-puissants sur son cœur pour obtenir la lumière dans nos ténèbres, l'onction de la piété dans nos sécheresses, la confiance et la force d'âme dans nos découragements, la consolation dans nos tristesses et nos douleurs : témoignons-lui donc que nous apprécions ce moyen si salutaire, et faisons-en l'usage qu'il veut de nous.

Eh quoi! nous restons pauvres des biens de la grâce, lorsque nous avons à notre disposition la clef de tous les trésors du ciel!... Notre âme souffre l'indigence et se laisse tomber d'inanition lorsqu'elle peut puiser à loisir dans le sein de Dieu!... Cela se peut-il concevoir?

Non, non, qu'il n'en soit plus ainsi. Devenons des hommes de prière afin de recevoir avec abondance les effusions de la grâce, et d'être par elle de véritables serviteurs de Jésus-Christ, de fervents religieux, de dignes enfants des saints, et de mériter la gloire dont Dieu récompense dans le ciel la piété de ses élus.

PRIÈRE

Béni soyez-vous, ô Dieu de bonté, qui avez attaché à la prière de l'homme une si étonnante efficacité; complétez, nous vous en supplions, ce don de votre amour, en nous donnant l'esprit de prière par lequel, implorant sans cesse votre secours, nous recevrons abondamment votre sainte grâce, et nous nous rendrons, par elle, dignes de la gloire céleste.

RÉSUMÉ

Rien n'est mieux établi que l'efficacité de la prière :

1° L'Écriture sainte l'exprime en une foule de textes...

2° Les saints de l'Ancien, comme du Nouveau Testament, ont opéré, par la prière, d'innombrables prodiges...

3° Jésus-Christ a dit : « Quiconque demande reçoit. Tout « ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le « ferai. »

4° Personne n'a prié ce divin Sauveur sans avoir été exaucé...

5° Les saints enseignent tous l'efficacité de la prière, et l'expérience de tous les temps la proclame avec eux...

— Il faut donc :

1° Estimer, aimer la prière...

2° Benir Dieu de nous avoir donné ce moyen d'attirer sur nous ses grâces...

3° Prier avec la plus entière confiance d'être exaucés...

4° Demander beaucoup à Dieu, qui veut nous donner beaucoup...

5° Prier souvent, mais surtout dans les moments d'épreuves...

Voir les Résumés, *page* 108; — Examens particuliers, *sujet* 61e.

32. — DES PRIÈRES DE COMMUNAUTÉ

Où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux (S. Matth., xviii, 20).

CONSIDÉRATION

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ disant à ses apôtres : « Si plusieurs d'entre vous s'unissent en-« semble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, « cela leur sera accordé par mon Père qui est dans « les cieux ; car partout où deux ou trois sont assem-« blés en mon nom, je me trouve au milieu d'eux. » Que ces paroles sont consolantes pour nous surtout, religieux, qui nous assemblons si souvent afin de prier au nom de cet adorable Médiateur, qui tant de fois par jour nous réunissons à ses pieds pour lui présenter notre hommage, suivant que le prescrit notre règle ! Méditons-les donc avec bonheur, et, à leur sujet, réfléchissons sur l'excellence et les avantages de la prière faite en communauté, et sur les devoirs qui en résultent pour nous.

Combien n'est pas digne d'estime la prière faite en commun ! Jésus-Christ lui-même en fait l'éloge, l'Église la recommande instamment aux fidèles, les excitant à s'unir pour prier, à s'agenouiller en famille devant Dieu le matin et le soir, à le bénir ensemble avant et après les repas et dans toutes les circonstances un peu importantes de la vie ; elle est pour nous le principe de toutes sortes de biens et nous procure les plus précieux avantages.

La prière de communauté, ainsi que le dit Notre-Seigneur, l'attire et le retient lui-même au milieu de nous et obtient tout de sa bonté. Quelle force n'a-t-elle pas pour s'élever jusqu'au trône de Dieu et faire descendre sur nous les faveurs et les bénédictions célestes!

De toutes les prières des frères assemblés se forme une seule et unique prière que Dieu écoute favorablement, qui attire sur eux les grâces qu'ils lui demandent par l'accord de leurs voix. Oui, lorsque nous prions en communauté, nos prières se fortifient les unes les autres et forment un ensemble que Dieu agrée et qui a tout pouvoir sur son cœur; isolées, elles n'auraient souvent que peu de valeur; faites ensemble, en commun, elles acquièrent une grande efficacité : tel est exaucé lorsqu'il prie avec ses frères, qui ne le serait pas s'il priait en particulier, car Dieu lui accorde, en considération de leur ferveur, ce que peut-être il lui refuserait à cause de son indifférence.

Saint Chrysostome parlant de la prière commune, la compare à une rivière ou à un fleuve : « Les prières des individus sont, dit-il, comme des gouttes d'eau qui se dessècheraient bientôt si elles étaient seules, mais qui se réunissant forment un courant qui parvient jusqu'à la mer. »

Lorsque nous prions en communauté, c'est Notre-Seigneur qui préside à l'exercice ; il se fait alors une communication de biens spirituels à laquelle tous ont part ; chacun y profite du fonds commun : les petits, ainsi que le dit saint Ambroise, deviennent grands, les faibles forts, les tièdes fervents.

La prière de communauté attire sur nous, d'une manière toute particulière, l'Esprit-Saint, qui s'est communiqué aux apôtres lorsqu'ils étaient réunis et

priaient ensemble, et qui s'est répandu sur les premiers fidèles alors surtout qu'ils étaient assemblés pour prier.

La prière de communauté est très-propre à exciter en nous la ferveur ; n'avons-nous pas alors le spectacle de nos frères priant avec nous et pour nous ? Ne pouvons-nous pas également considérer qu'à cette même heure du jour, nos autres frères prient aussi ; que tout l'Institut est prosterné devant Dieu ; que les formules dont nous nous servons ont été récitées par les frères qui nous ont précédés dans la sainte carrière que nous sommes appelés à parcourir ? Oh ! comment, à ces pensées, ne pas se sentir porté à la piété, et ne pas se dire à soi-même : Puisqu'il m'est permis de mêler ma voix à ce concert de tout l'Institut, il faut qu'elle y soit, par ma ferveur, une harmonie et non une dissonance ?

La prière de communauté, si digne d'estime considérée en elle-même et dans ses effets en chacun de nous, l'est également considérée dans ses rapports avec la communauté, pour laquelle elle est un devoir essentiel et aussi une source abondante de grâces.

La communauté est un corps moral qui doit, en cette qualité, rendre à Dieu un hommage spécial ; or, c'est ce qu'elle fait par la prière commune ; car alors, ce ne sont pas seulement les individus, mais elle-même qui adore Dieu, le loue et le bénit, qui implore sa miséricorde, qui lui demande son secours pour se maintenir dans la régularité et la ferveur, pour s'établir dans la paix et la charité, pour n'agir que d'après l'impulsion de l'Esprit de lumière et d'amour, qui seul peut la rendre une et forte et lui faire accomplir le bien pour lequel elle a été établie.

Combien la prière de communauté est propre à établir la charité entre nous! Comment, en effet, pourrions-nous nous diviser d'avec nos frères lorsque, presque continuellement, nous prions avec eux notre Père qui est dans le ciel? Comment n'avoir pas un même esprit lorsque, si souvent prosternés ensemble devant Dieu, nous disons les mêmes paroles, nous xecitons en nous les mêmes pensées, les mêmes sentiments et les mêmes désirs, nous produisons les mêmes actes d'amour et d'humilité? Comment n'être pas alors comme les premiers fidèles, dont il est écrit qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme?

Oui, la prière de communauté forme et entretient parmi nous l'esprit de communauté ou l'esprit de famille, parce qu'elle est, par excellence, notre réunion auprès de notre Père, un entretien de nous tous avec lui et, par conséquent, la communication de son esprit à chacun de nous; parce qu'elle nous porte à nous plaire en la compagnie de nos frères et qu'elle nous est une occasion de nous oublier pour eux, comme à eux de s'oublier pour nous.

APPLICATION

Après avoir considéré l'excellence de la prière de communauté, réfléchissons sur les obligations qu'elle nous impose, et formons la résolution de les garder fidèlement.

Et d'abord il faut que nous soyons tous très-exacts à nous rendre à l'endroit où elle se fait; il faut que lorsque nos frères se réunissent en présence de Notre-Seigneur nous y soyons avec eux, et que jamais notre place ne demeure vide dans ces moments si précieux;

il faut que lorsque notre Père céleste jette les yeux sur enfants assemblés, il ait la consolation si douce pour son cœur de nous y voir tous.

Il faut que tous nous priions. Eh! pourquoi y aurait-il des frères qui demeureraient silencieux dans le moment où la règle les appelle à parler à Dieu avec toute la communauté? Quel triste spectacle que celui d'un religieux qui, agenouillé devant le Dieu à qui il a consacré sa voix et son cœur, demeurerait muet et comme privé de sentiment pendant qu'il entendrait ses frères le louer et le bénir; qui n'aurait rien à dire à son Père du ciel, qui garderait un silence apathique, alors que sa parole devrait exprimer les plus vifs sentiments de l'adoration, de l'action de grâces et de l'amour!

Il faut prier ensemble, prier de concert, se bien entendre, éviter la précipitation, accorder les voix et n'en faire, pour ainsi dire, qu'une seule: Dieu ne mérite-t-il pas cette précaution de notre part?

Mais à ces qualités extérieures, joignons les dispositions intérieures. Dès que sonne l'heure de la prière, recueillons-nous non-seulement par la cessation immédiate de nos occupations, mais en portant nos pensées vers Dieu qui appelle la communauté en sa présence; allons à l'oratoire, non par routine, par entraînement, mais par des motifs de foi.

Prions avec attention et ferveur; faisons en sorte que les pensées et les désirs de notre âme soient tous conformes aux pensées et aux sentiments dont nous prononçons les formules; évitons de nous laisser distraire. Ayons une intention particulière d'obtenir telle ou telle grâce; pensons au sens des paroles que nous prononçons, ou méditons sur les mystères de notre sainte religion; prenons, en un mot, les moyens propres

à exciter notre ferveur, et que notre part d'influence dans la prière serve réellement à raviver et à maintenir la piété parmi nous.

PRIÈRE

Adorable Jésus, qui avez promis d'être au milieu de nous lorsque réunis nous prions en votre nom, faites par votre bonté que nous soyons dignes de l'accomplissement de votre parole ; maintenez la ferveur dans nos communautés, afin que nos supplications s'élèvent jusqu'au ciel, qu'elles en fassent descendre sur nous la paix et la charité, qu'elles nous obtiennent, avec surabondance, les grâces qui nous sont nécessaires pour opérer, avec notre salut, la sanctification des âmes et l'édification de l'Église.

RÉSUMÉ

Considérons l'excellence de la prière commune.

1° Elle est l'objet d'une promesse spéciale de Jésus-Christ...

2° L'Église la recommande instamment aux fidèles...

3° Elle a tout accès sur le cœur de Dieu, car Jésus-Christ a dit : « Si deux d'entre vous s'accordent sur la « terre, quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront « de mon Père qui est dans les cieux... »

4° Elle est très-propre à exciter en nous la ferveur...

5° Elle tend à rendre uniformes nos pensées et nos sentiments, et ainsi à établir entre nous l'union des esprits et des cœurs...

— C'est pourquoi :

1° Estimons et aimons nos prières de communauté...

2° Rendons-nous-y très-assidus...

3° Prononçons-en bien toutes les paroles, et harmonisons notre voix avec celle de nos frères...

4° Unissons-nous d'intention avec eux...

5° Prions avec foi,... attention,... piété,... édification...

Voir les Résumés, *page* 168 ; — ancienne édition, *page* 189.

33. — EXCELLENCE DE L'ORAISON

Heureux l'homme qui médite la loi du Seigneur (Ps. 1, 1 et 2).

CONSIDÉRATION

Pour concevoir l'excellence de l'oraison, rappelons-nous l'éloge qu'en fait l'Esprit-Saint disant par le roi-prophète : « Heureux l'homme qui, mettant son affec-« tion dans la loi du Seigneur, la médite jour et nuit ! « Il est semblable à un arbre planté sur le bord des « eaux courantes, qui porte des fruits en son temps, « et dont la feuille ne tombe point. » Rappelons-nous aussi quelle estime en ont fait les saints et les fondateurs d'ordres religieux.

Saint Ignace l'appelle « le plus court chemin pour arriver à la perfection ; » saint Vincent de Paul, « la plus excellente occupation de l'âme, » et ailleurs, « l'âme de la dévotion. » Saint Antoine y employait des nuits entières, et lorsque le soleil paraissait, il se plaignait qu'il l'obligeât d'interrompre ce saint exercice. Saint François d'Assise en faisait son occupation la plus chère. Saint François de Sales la considérait comme sa plus grande consolation. « Oh ! quel bonheur, disait-il, d'être là seul à seul avec Dieu, sans que personne sache ce qui se passe entre Dieu et le cœur, si ce n'est Dieu lui-même et le cœur qui l'adore ! »

L'estime pour l'oraison a été commune à tous les fondateurs d'ordres religieux. Ils ont eu, sur une multitude de points, des vues différentes, selon la diversité des fins qu'ils se proposaient ; mais relativement

à l'excellence et à la nécessité de l'oraison, ils se sont tous accordés et n'ont eu qu'un même esprit.

Rappelons-nous, en particulier, combien notre vénérable Père l'apprécie, et quelle place il lui donne entre nos différents exercices.

« Les frères, nous dit-il, doivent beaucoup estimer le saint exercice de l'oraison, et le regarder comme le premier et le principal de leurs exercices journaliers, comme celui qui est le plus capable d'attirer la bénédiction de Dieu sur tous les autres; » il nous prescrit, en conséquence, de faire tout ce qui dépend de nous pour acquérir et conserver l'esprit d'oraison.

C'est surtout en vue de cette fin qu'il a établi les retraites au noviciat et les retraites annuelles, insisté sur l'observation du grand silence et sur les saints entretiens en récréation, placé la lecture spirituelle avant la méditation du soir, fait un grand nombre de recommandations qui n'ont pour but que de nous faciliter la pratique de l'oraison, et nous aider à en conserver les fruits.

Pensons aussi à tout ce qui, depuis notre vénérable Père, a été fait, dans l'Institut, en vue de cet exercice : quelle importance ont attachée à la méditation les chapitres généraux et les supérieurs! combien elle a été recommandée! que de moyens nous sont présentés pour nous aider à la bien faire!

Comment donc ne pas estimer du fond du cœur ce qu'ont tant estimé tous ceux qui ont dirigé notre congrégation et qui, en cela, n'ont été que les imitateurs des saints, des maîtres de la vie spirituelle et de tous les fondateurs d'ordres?

D'ailleurs il suffit de considérer l'oraison en elle-même pour en comprendre l'excellence.

Qu'est-ce, en effet, que l'oraison? C'est, d'après notre vénérable Père, « une occupation intérieure et une application de l'âme à Dieu et aux choses de Dieu. » Mais Dieu étant le plus grand, le plus noble des êtres, ou plutôt étant seul le principe de toute grandeur véritable, nos occupations sont d'autant plus relevées qu'elles le regardent plus directement; l'oraison, dans laquelle il est l'objet direct de toutes nos facultés de l'esprit et du cœur, est donc un exercice éminemment grand, noble et relevé.

L'oraison, c'est l'âme s'élevant vers Dieu pour contempler ses adorables perfections, et s'étudiant à avoir avec lui mêmes idées, mêmes sentiments, même volonté, même but.

Faire oraison, c'est penser à Dieu, contempler Dieu, parler à Dieu, écouter Dieu; c'est nous occuper intérieurement de sa grandeur, de sa puissance, de sa justice, de ses miséricordes, de sa sagesse, de sa providence; c'est le bénir, l'aimer, l'adorer, l'admirer, le remercier, le prier.

« Faire oraison c'est, dit sainte Thérèse, nous entretenir avec Dieu comme un ami s'entretiendrait avec son ami, pensant qu'il nous aime, et produisant les différents actes de religion que cette réflexion doit nous faire naître; » c'est le consulter dans nos doutes et lui exposer les besoins de notre âme; c'est converser avec lui tête à tête, cœur à cœur, et entrer en participation de ses lumières et de son amour; c'est traiter avec lui de nos propres affaires, lui exposer intérieurement nos propres pensées, nos propres sentiments, tout ce qu'il y a en nous de plus particulier; c'est lui parler ce langage d'un filial abandon que nous ne pouvons parler aux hommes parce que nous avons

conscience qu'ils ne nous comprendraient pas, tellement il a pour objet ce qui nous est personnel : c'est, en un mot, avoir avec notre Père du ciel les rapports les plus intimes.

Faire oraison, c'est arrêter les yeux de notre esprit sur notre adorable Sauveur; c'est le contempler opérant les grands mystères de notre rédemption, et nous exciter à l'aimer, en retour, de toute l'affection dont nous sommes capables; c'est le voir par la pensée à Bethléhem, à Nazareth, à Jérusalem... souffrant et travaillant pour accomplir l'œuvre de notre rédemption et fonder son Église; c'est le suivre sur le Calvaire, et demeurer au pied de sa croix dans les sentiments de la plus grande douleur et de la plus vive reconnaissance.

Faire oraison, c'est imiter la très-sainte Vierge contemplant son adorable Fils dans les différentes actions de sa vie divine, et en conservant, ainsi que le dit le saint Évangile [1], le souvenir dans son cœur.

Faire oraison, c'est imiter les anges et les saints qui, dans le ciel, contemplent Dieu et l'humanité sainte de Jésus-Christ, et trouvent dans cette contemplation la félicité suprême.

Faire oraison, c'est imiter Dieu lui-même dans ce qui est l'essence de sa vie. La vie de Dieu consiste, en effet, en ce qu'il se connaît parfaitement et qu'il s'aime d'un amour infini; or l'oraison est l'exercice de l'homme qui se rapproche le plus de ces opérations de Dieu, car c'est l'âme s'appliquant à connaître Dieu, à aimer Dieu, et trouvant dans cette connaissance et cet amour sa vie, sa force et sa joie.

Il est donc bien établi que l'oraison est un exercice

[1] S. Luc, II, 19.

noble, relevé, excellent; elle est donc digne de toute notre estime, et rien par conséquent ne doit nous être plus à cœur que de nous y perfectionner, que d'en acquérir et d'en conserver l'esprit, que d'y faire de jour en jour de nouveaux progrès.

APPLICATION

Affectionnons véritablement l'oraison et appliquons-nous-y de toute notre âme, à l'exemple des saints et selon la direction qui nous est donnée. N'en parlons qu'avec éloge; apprécions les heures qui y sont consacrées; préférons-la à toute autre occupation, et, suivant le conseil de notre vénérable Père [1], soupirons après le moment où nous devons la commencer.

Oh! que nous sommes heureux d'avoir du temps et les moyens de nous adonner à ce saint exercice! Que de personnes ne peuvent jouir du même avantage! Bénissons donc Dieu, qui nous a ainsi favorisés, et, chaque jour, témoignons-lui, surtout par nos actes, notre reconnaissance de ce qu'il veut bien nous admettre si souvent en son adorable présence, afin d'y traiter avec lui des grands intérêts de notre âme, et recevoir de lui la lumière et la force qui nous sont nécessaires pour accomplir fidèlement son adorable volonté.

PRIÈRE

Quel bonheur pour moi, ô Jésus, de pouvoir, par le moyen de l'oraison, m'entretenir cœur à cœur avec vous, considérer vos grandeurs et vos miséricordes, vous contempler dans les mystères de votre amour,

[1] Recueil. *Du lever.*

vous exposer mes besoins et me résoudre à la pratique fidèle de vos préceptes et de vos conseils! Faites-moi la grâce de toujours aimer et estimer ce saint exercice et d'en retirer tous les fruits de salut que vous désirez qu'il produise en mon âme; je vous en supplie au nom de votre très-sainte Mère, dont la vie n'a été qu'une oraison continuelle, et par l'intercession de saint Joseph, le patron des âmes intérieures.

RÉSUMÉ

Tout proclame l'excellence de l'oraison.

1° Les saints ont tous aimé, apprécié cet exercice...

2° Ils en ont fait les plus grands éloges...

3° Tous les fondateurs d'ordres, et particulièrement notre vénérable Père, en ont recommandé la pratique...

4° Nos règles placent l'oraison au premier rang parmi nos exercices journaliers, et disposent les autres de manière à nous la faciliter, et à nous aider à en conserver les fruits...

5° Du reste, il suffit de considérer ce qu'elle est en soi, pour en comprendre l'excellence...

— Il faut donc :

1° L'apprécier et l'affectionner comme elle le mérite...

2° N'en parler qu'avec éloge...

3° Nous estimer heureux de pouvoir nous y livrer...

4° La préférer à toute autre occupation...

5° Avoir à cœur de la bien faire et en prendre les moyens...

Voir les Résumés, *page* 169; — Examens particuliers, *sujet* 67e.

34. — EFFICACITÉ DE L'ORAISON

Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi, et le feu s'embrasera dans ma méditation (Ps. xxxviii, 4).

CONSIDÉRATION

Afin de concevoir de l'oraison l'estime qu'elle mérite, considérons quels en sont les effets sur notre intelligence, sur notre cœur et sur notre volonté.

L'oraison donne à notre intelligence plus de lumière touchant le bien; le Saint-Esprit nous y rend participants de ses clartés, et nous enseigne à voir les choses comme Dieu les voit; c'est par l'oraison surtout que nous apprenons à apprécier à leur juste valeur les biens surnaturels, et à mépriser ceux qui ne sont que naturels, et dont nous découvrons par la méditation le néant et la vanité.

C'est surtout par l'oraison que nous acquérons la conviction intime des vérités de la foi; que cette vertu s'augmente en nous; que, suivant l'expression de saint Paul[1], nous vivons de la foi; car c'est l'oraison qui nous pénètre des maximes du saint Évangile, qui nous rend présents les mystères que notre divin Sauveur a accomplis pour nous, qui nous fait entrer dans l'esprit de l'Église et bien entendre ses divins enseignements.

C'est l'oraison qui nous rend possible et même facile l'exercice de la présence de Dieu, parce que celui qui la fait bien, imprimant fortement en son âme la pensée

[1] Rom., i, 17; Gal., iii, 11.

de Dieu, se la rappelle aisément pendant le jour, au milieu des occupations même les plus distrayantes.

Par le même motif, l'oraison donne une grande facilité pour parler de Dieu : celui qui est vraiment homme d'oraison se conforme sans peine à cette recommandation du grand Apôtre[1] « que notre conversation soit « dans le ciel; » et s'il est chargé du soin des âmes, il éprouve un besoin de leur communiquer les pensées célestes dont son esprit est rempli, et les sentiments de piété qui se pressent dans son cœur.

L'oraison nous fait acquérir une exacte connaissance de nous-mêmes, car par elle nous nous étudions à la lumière de la foi, nous découvrons nos faiblesses et nos illusions, nous apercevons nos écarts de la voie droite, nous savons tout ce qu'il y a en nous de misères et de fautes, nous nous éclairons sur la valeur morale de nos actes et nous en déduisons les mesures à prendre pour réformer notre vie.

L'oraison nous fait aimer Dieu et les choses de Dieu; et cela résulte de sa nature même et de ses effets sur l'intelligence et sur le cœur. Comment ne développerait-elle pas en nous l'amour divin, puisqu'elle est une élévation de l'âme vers Dieu par les affections plus encore que par les pensées, et qu'elle nous fait tendre à Dieu de toute l'ardeur de nos désirs?

L'amour de Dieu, c'est notre âme se complaisant en Dieu : il doit donc dériver de l'oraison, qui est par excellence la contemplation des perfections de Dieu.

Il existe un rapport intime entre notre esprit et notre cœur : ce que le premier admire, le second l'affectionne et s'y attache; mais dans l'oraison, notre esprit admire Dieu; il est donc naturel que, par suite, notre

[1] Philipp., III, 20.

cœur s'affectionne à Dieu, s'attache à Dieu. Dans l'oraison, notre esprit admire Jésus-Christ; il est donc naturel que, par suite, nous aimions cet adorable Sauveur et nous nous attachions sincèrement à lui.

Eh! comment, en effet, le cœur pourrait-il ne pas se sentir rempli de célestes flammes, lorsqu'il s'arrête devant notre divin Rédempteur opérant, par amour pour nous, les mystères de son incarnation, de sa naissance, de sa vie, de sa mort? Comment, par exemple, le contempler au cénacle ou sur la croix sans se sentir embrasé du feu de la charité?

Il est donc vrai que l'oraison développe en nos âmes l'amour envers Dieu; c'est pourquoi le roi-prophète a dit : « Mon cœur s'est senti atteint d'une sainte ardeur, « parce que mes réflexions l'ont embrasé [1]; » et Richard de Saint-Victor : « La méditation a sur le cœur les mêmes effets que le feu sur le fer. De sa nature, le fer est froid; mais, par la force du feu, il s'échauffe, s'embrase et enfin devient du feu. Ainsi en est-il de l'âme livrée aux divines ardeurs de la méditation : plongée dans la fournaise du divin amour, elle s'échauffe, s'embrase et enfin se fond en Dieu et n'est plus ce qu'elle était auparavant. »

L'oraison a encore pour effet de nous détacher des créatures et de nous-mêmes pour nous élever vers les choses célestes, de nous faire trouver doux et aimable le service de Dieu, de nous rendre heureux au moins à un certain degré, comme l'ont expérimenté les saints et que nous l'avons expérimenté nous-mêmes quand nous nous y sommes appliqués de toute notre âme. Oh! combien il est doux à notre cœur de s'épancher dans le cœur de Dieu, de s'unir à Dieu, de lui dire

[1] Ps. xxxviii, 4.

que nous l'aimons, que nous le bénissons ! Quelle satisfaction que d'être en commerce familier avec notre Père céleste, de l'entretenir de ce qu'il y a de plus intime en nous, et que nous sentons ne pouvoir dire qu'à lui !

Enfin, considérons l'efficacité de l'oraison sur la volonté, qui trouve dans cet exercice tant de force pour le bien, tant de ressources contre le mal.

L'oraison nous porte à la haine et à la destruction du péché [1] : elle nous en montre la laideur, nous inspire le regret de l'avoir commis et la résolution sincère de ne plus le commettre, et d'en éviter avec le plus grand soin toutes les occasions; aussi saint Philippe de Néry enseigne-t-il « que le péché et l'oraison ne peuvent demeurer ensemble. »

« L'oraison, dit saint Vincent de Paul, soutient notre fragilité au milieu des périls qui nous entourent; » « c'est, dit saint Thomas, l'arme du chrétien. » Par elle, nous dégageons notre âme des liens des sens, nous nous affranchissons des influences du monde, nous parons les traits des ennemis de notre salut, nous déconcertons leurs projets et rendons leurs efforts impuissants. C'est pourquoi, ainsi que l'enseigne saint Nil, « tous les combats dont le démon fatigue l'âme religieuse ne tendent qu'à lui faire abandonner l'oraison, » parce que c'est surtout par l'oraison qu'elle déjoue ses funestes desseins.

L'oraison fait croître en vertu et acquérir des trésors de mérites, parce qu'elle nous rend attentifs et fidèles aux inspirations et aux mouvements de la grâce : aussi peut-on comparer l'âme qui s'y adonne à un jardin bien arrosé [2] bien cultivé, et qui produit en

1 Recueil. — 2 Jérém., xxxi, 12.

abondance des plantes, des fleurs et des fruits; ou encore avec David, à un arbre planté auprès des eaux courantes, dans une terre fertile, et qui donne des fruits dans son temps [1].

« L'oraison, dit saint Chrysostome, hâte plus que tout autre moyen nos progrès vers la perfection. » Par l'oraison, en effet, nous connaissons de plus en plus notre divin Sauveur, et nous nous disposons de plus en plus à l'imiter; par l'oraison, nous nous unissons de plus en plus à Dieu d'esprit, de cœur et de volonté, approchant ainsi sans cesse de l'union qui constitue la perfection elle-même; par l'oraison, nous nous fixons dans la voie du bien, et nous assurons notre persévérance finale.

APPLICATION

En nous rappelant les avantages de l'oraison, renouvelons en nos cœurs l'estime et l'amour pour ce saint exercice, dans lequel Dieu nous enseigne à dompter nos passions, à déraciner nos vices, à pratiquer la vertu et à nous unir intimement à lui, et qui est à notre âme ce que sont à notre corps la réfection et le repos. Allons-y, comme, dans le désert, les Israélites allaient, le matin, recueillir la manne pour se nourrir pendant le jour. Soyons-y très-assidus, et appliquons-nous-y de notre mieux. Faisons véritablement notre possible pour que l'oraison produise en nous tous ses fruits de grâce, et nous fasse progresser dans la voie de la perfection, jusqu'au jour où Dieu nous appellera à lui pour récompenser dans sa gloire notre fidélité et nos efforts.

[1] Ps. I, 3.

PRIÈRE

Soyez béni, ô mon Dieu, qui avez attaché de si précieux effets à la pratique de l'oraison, et qui m'appelez tous les jours à m'y livrer en votre sainte présence. Oh! faites, je vous conjure, que ce saint exercice serve réellement à m'éclairer de vos lumières, à m'embraser de votre amour, à me fixer dans le bien et à assurer ma persévérance, afin que je mérite de m'unir à vous, dans le ciel, de cette union que rien ne peut plus troubler, et qui fait la souveraine félicité de l'âme.

RÉSUMÉ

On peut dire de l'oraison ce que Salomon disait de la sagesse : « Tous les biens me sont venus avec elle. »

Quels salutaires effets ne produit-elle pas!

1° Elle éclaire notre esprit sur les vérités du salut...

2° Elle attendrit notre cœur et l'attache au bien...

3° Elle excite et entretient en nous la ferveur, elle nous facilite la présence de Dieu...

4° Elle nous pénètre de l'horreur du péché et nous le fait éviter...

5° Elle fortifie notre volonté pour la pratique de la vertu, nous rend stables au service de Dieu, hâte d'une manière admirable nos progrès vers la perfection...

— C'est pourquoi :

1° Aimons-la et estimons-la de plus en plus...

2° Envisageons-la comme étant pour notre âme sa réfection et son repos indispensables...

3° Soyons-y très-assidus...

4° Faisons tout notre possible pour qu'elle ait en nous son entière efficacité...

5° Prions pour demander à Dieu d'être véritablement des hommes d'oraison...

Voir les Résumés, *page* 169; — Examens particuliers, *sujet* 68e.

35. — NÉCESSITÉ DE L'ORAISON

Toute la terre est dans une grande désolation, parce que personne ne réfléchit dans son cœur (Jérém., XII, 11).

CONSIDÉRATION

« Il n'y a rien, dit saint Vincent de Paul, qui soit plus utile, plus nécessaire pour le religieux que l'oraison mentale; » et ce sentiment est celui de tous les maîtres de la vie spirituelle et de tous les fondateurs d'ordres, car tous, sous une forme ou sous une autre, ont dit avec saint Liguori, que « celui qui ne médite pas ne peut, sans miracle, vivre chrétiennement, » ou avec saint Thomas, que « sans l'oraison un religieux est un soldat sans armes, » ou avec sainte Thérèse, que « celui qui abandonne l'oraison n'a pas besoin de démons qui le poussent en enfer, car il y va de lui-même, » tandis, au contraire, que Dieu conduit directement au port du salut l'âme qui persévère dans ce salutaire exercice.

Au reste, lors même que ces saints personnages ne seraient pas sur ce point aussi précis ni aussi unanimes, il nous suffirait de réfléchir sur la nature de notre âme, sur les dangers contre lesquels elle a à se prémunir, et sur nos obligations, pour être intimement persuadés de la nécessité absolue de l'oraison.

Notre âme a essentiellement besoin de connaître Dieu et les choses de Dieu, car c'est là sa lumière et sa vie; mais comment, sans l'oraison, acquérir cette connaissance à un degré suffisant? L'oraison n'en est-

elle pas le premier et l'indispensable moyen, puisque ce n'est que là que toute l'âme s'applique à la contemplation de Dieu, à la méditation de sa loi sainte et de ses mystères?

Notre âme a besoin de se connaître; il faut donc qu'elle se place en face d'elle-même pour s'étudier, pour examiner ses tendances, la voie qu'elle parcourt, le but vers lequel elle tend, et se rendre compte de ses progrès et de ses retards; or cette étude ne se peut faire que par l'oraison, si justement appelée par saint Vincent de Paul « le miroir de l'âme. »

Notre âme doit s'occuper surtout de la grande affaire du salut, la seule qui mérite réellement le nom d'affaire; il faut donc qu'elle ait des moments pour y penser : les affaires temporelles ne se font pas sans qu'on y réfléchisse sérieusement; à plus forte raison en doit-il être de même de celle-ci, dont les suites sont pour toute l'éternité.

Dieu est l'aliment de notre âme, laquelle trouve en lui seul la vérité qui fait la vie de l'intelligence, l'amour pur qui fait la vie du cœur, la force pour le bien qui fait la vie de la volonté : il faut donc qu'elle s'unisse souvent à Dieu par ces différentes facultés; or c'est ce qu'elle fait par l'oraison. Cet exercice lui est donc nécessaire comme la réfection l'est au corps : c'est pourquoi saint Augustin a dit : « Comme on nourrit le corps d'aliments matériels, ainsi l'on nourrit et l'on entretient l'âme par les enseignements divins, la méditation et la prière. »

Sans l'application à l'oraison nous ne pourrions triompher des ennemis de notre salut, car Jésus-Christ a dit [1] : « Veillez et priez, afin de n'entrer point

[1] S. Matth., xxvi, 41.

« en tentation. » Privés des lumières et de la force dont cet exercice est la source, nous ne serions point en état de découvrir et déjouer les ruses du démon, d'échapper à ses poursuites, de surmonter ses attaques, de nous mettre en garde contre les piéges du monde, de résister à nos mauvais penchants et de nous maintenir dans l'innocence.

Sans l'application à l'oraison, nous ne pourrions vivre dans la piété, tendre à la perfection, remplir nos devoirs comme religieux. Nous ne pourrions non plus remplir nos obligations comme instituteurs : « nous n'aurions pas l'onction nécessaire pour inspirer à nos élèves l'esprit du christianisme[1]. » Ce n'est qu'en communiquant nous-mêmes avec Dieu que nous nous mettrons en état de leur transmettre des pensées et des sentiments propres à les conduire à Dieu.

Malheur donc au religieux qui abandonne ce saint exercice! En lui s'accomplit, hélas! cette parole de Jérémie : « La terre est désolée parce que nul ne « réfléchit dans son cœur. »

Oui, la terre de son âme est désolée; la pluie des grâces n'y tombe, pour ainsi dire, plus; ce n'est qu'un champ rocailleux, inculte, dans lequel il ne croît que des ronces et des épines.

Le religieux qui abandonne l'oraison ne se nourrit plus de saintes pensées; il n'aime plus à parler de Dieu et des choses de Dieu : il est, hélas! aussi stérile dans les entretiens de piété qu'empressé pour les conversations mondaines et inutiles; il a de jour en jour moins de lumière touchant le bien, parce que chaque jour il s'éloigne davantage du foyer de la lumière céleste; bientôt il est dans l'illusion sur ses défauts; des

[1] Méd. du Vén. de la Salle, 10 mai.

ténèbres environnent son intelligence, sa foi s'affaiblit, son âme, ne s'occupant que des affaires du temps, devient comme terrestre; il vit dans l'oubli des choses du ciel; il s'occupe de moins en moins de ses destinées éternelles, et à la fin il en vient jusqu'à être insouciant de la grande affaire du salut.

Le religieux qui abandonne l'oraison éprouve dans son cœur un vide affreux : pour lui tout exercice spirituel est pénible et insupportable; il n'y ressent que dégoût, sécheresse, ennui; il perd peu à peu, ainsi que l'enseigne saint Bonaventure, tout sentiment de piété, et finit par n'être plus qu'un simulacre dans la maison du Seigneur.

Le religieux qui abandonne l'oraison se livre sans défense aux ennemis du salut : il est sans force contre l'entraînement des passions; sa volonté pour le bien s'affaiblit, s'énerve de plus en plus; son âme, ainsi que le dit David, tombe dans la défaillance et se meurt, parce qu'elle oublie le soin de sa nourriture [1]. Aussi bientôt il néglige ses devoirs, enfreint ses règles, s'éloigne des sacrements ou les reçoit sans fruit, et, à la fin, il arrive, hélas! à mener une vie déréglée et à être un sujet de scandale pour ses frères.

Ah! ne croyons pas qu'il y ait là de l'exagération : l'expérience de tous les temps s'élèverait contre nous. Oui, il est vrai de s'écrier : Malheur! malheur au religieux qui abandonne l'oraison : il court directement à sa perte. Du reste, écoutons ce que dit saint Vincent de Paul à ce sujet : « L'âme qui ne se nourrit point de l'oraison ou qui ne la fait que rarement deviendra tiède, languissante, sans force, sans courage, sans vertu. L'âme sans l'oraison est un cadavre au service

[1] Ps. CI, 5.

de Dieu; je ne vois en elle que des désirs bas et rampants pour les choses de la terre. »

Ainsi rien n'est plus évident que la nécessité absolue de l'oraison, dont l'abandon a des conséquences si funestes, et dont la pratique fidèle fait la vie, la force, la gloire, la joie de notre âme.

APPLICATION

Faisons généreusement tout notre possible pour conserver en nous l'esprit d'oraison. Acquittons-nous fidèlement de ce saint exercice, employons-y, et de notre mieux, tout le temps que la règle y consacre; et s'il nous arrive quelque chose d'imprévu qui nous le fasse omettre, suppléons-y le plus tôt possible.

Demandons souvent à Dieu et avec ferveur l'esprit d'oraison; entretenons en nous cet esprit par de pieuses lectures, par de fréquentes élévations à Dieu pendant le jour, par de saintes paroles en récréation, par une exacte vigilance sur nos sens, par l'attention à éviter tout ce qui y serait opposé. Pensons souvent que tout est assuré pour nous par la fidélité à l'oraison, tandis que si nous la négligions nous courrions les plus grands périls.

PRIÈRE

Je vous adore, ô Esprit-Saint, par qui seul peuvent être entretenues en mon âme la foi, la charité, la piété. Accordez-moi d'être toujours fidèle au salutaire exercice de l'oraison, afin que, par son moyen, je reçoive constamment la lumière et la force dont j'ai besoin pour répondre à vos desseins sur moi, et me rendre di-

gne de la récompense promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin dans l'accomplissement de leurs devoirs.

RÉSUMÉ

Il n'y a rien qui soit plus utile, plus nécessaire pour le religieux, que l'exercice de l'oraison.

1° C'est là le sentiment de tous les saints et de tous les maîtres de la vie spirituelle...

2° Sans oraison, nous ne pouvons vivre de la foi...

3° Sans oraison, nous ne pouvons nous vaincre...

4° Sans oraison, nous ne pouvons tendre à la perfection.

5° Malheur au religieux qui abandonne ou néglige l'oraison! Son âme est comme une terre désolée... Il s'engage dans une voie ténébreuse et pleine de périls : il court à sa perte...

— Pénétrés de la nécessité de l'oraison,

1° N'omettons jamais ce saint exercice...

2° Demandons la grâce d'y être très-fidèles...

3° Employons bien tout le temps que la règle y consacre.

4° Conservons par tous les moyens l'esprit d'oraison...

5° Évitons avec soin ce qui peut nous le faire perdre...

Voir les Résumés, *page* 170; — Examens particuliers, *sujet* 69.

36. — MOYENS POUR BIEN FAIRE L'ORAISON

Préparez votre âme avant l'oraison, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu (Eccl., XVIII, 23).

CONSIDÉRATION

Après avoir réfléchi sur l'excellence et la nécessité de l'oraison mentale, rien ne nous sera plus avantageux que de méditer sur les moyens de la bien faire, afin que, les mettant en pratique, nous retirions de ce saint exercice tous les fruits de salut qu'il doit produire.

Pour arriver à bien faire l'oraison, il faut y apporter une préparation sérieuse; car l'Esprit-Saint a dit : « Quand vous voudrez prier, préparez votre âme, et ne « soyez pas comme un homme qui tente Dieu. »

On peut considérer trois sortes de préparations à l'oraison : la préparation éloignée, la préparation prochaine et la préparation immédiate.

La préparation éloignée consiste dans l'habitude d'une vie dévote, régulière, mortifiée, recueillie et saintement occupée.

Si donc nous voulons parvenir à bien faire l'oraison, demandons-en à Dieu la grâce par de ferventes prières, le suppliant de disposer notre esprit, notre cœur et notre volonté à s'unir à lui par de saintes pensées, de pieux sentiments, de bonnes résolutions. Contractons l'habitude de penser à Dieu, de nous rappeler très-souvent sa présence, de faire de toute chose occasion de le louer et de le prier. Soyons fidèles à nos

devoirs de religieux ; gardons nos saintes règles jusque dans les plus petites prescriptions.

N'omettons jamais la méditation ; plaçons au premier rang parmi nos devoirs celui d'y être très-assidus ; il en est de l'oraison comme des arts en général : ce n'est que par la pratique que l'on s'y rend habile. Efforçons-nous aussi d'en acquérir une profonde estime et un véritable amour. Oh ! que l'on est vite en état de faire aisément un exercice que l'on estime et que l'on aime ! Quels progrès ne ferions-nous pas en celui-là, si, comprenant combien il est relevé, nécessaire et avantageux, nous avions pour lui une sincère et vive affection !

Attachons une grande importance à la lecture spirituelle ; faisons-la assidûment et très-bien : cet exercice est éminemment propre à nous remplir l'esprit de saintes pensées, dont il nous est ensuite comme naturel de nous occuper pendant la méditation.

Si nous voulons parvenir à bien faire l'oraison, abstenons-nous de tout ce qui y est un obstacle, c'est-à-dire du péché, de la dissipation, de l'immodestie des yeux, de l'attache aux créatures, des rapports non nécessaires avec le monde, de la tiédeur, de la paresse spirituelle.

1° Évitons tout péché ; car le péché est le plus grand obstacle à notre union avec Dieu, à l'action de la grâce en nous ; ne nous permettons jamais de faute volontaire : rien ne s'oppose davantage à ce que le Saint-Esprit éclaire notre intelligence et excite en nos cœurs l'amour des choses surnaturelles.

2° Ne nous laissons point aller à la dissipation : elle nous accompagnerait à la prière avec son cortége, ou plutôt avec son essaim d'idées purement terrestres et extérieures, lesquelles, comme des mouches impor-

tunes, troublent le repos de l'âme et lui font oublier la présence de Dieu.

3° Gardons-nous de toute immodestie dans nos regards; car, par les yeux du corps, s'introduiraient dans notre esprit des images mondaines, qui voileraient aux yeux de notre âme les vérités saintes, et qui formeraient comme un épais nuage entre nous et le divin soleil que nous devons contempler.

4° N'ayons d'attache pour aucun objet terrestre : la pensée suit le cœur; notre esprit se transporte naturellement où se trouve ce que nous aimons : si donc nous sommes affectionnés à quelque créature, nous avons tout lieu de craindre qu'elle ne nous occupe pendant l'oraison plus peut-être que le sujet que nous aurons choisi, et ne rende ainsi tout profane un exercice qui est de lui-même aussi saint et aussi relevé.

5° Ne nous occupons point du monde ni de ce qui est dans le monde, parce qu'il y a là une source d'innombrables distractions, une cause féconde de sentiments tout opposés à ceux qui doivent être en notre cœur pendant la méditation.

6° Combattons en nous toute paresse spirituelle, toute tiédeur; autrement, nous ne serons jamais des hommes d'oraison. Comment se pourrait-il, en effet, qu'habituellement froids et négligents au service de Dieu, tout à coup, à un moment donné, le feu sacré de la dévotion embrasât notre cœur? Ne serait-ce pas une espèce de prodige? Pourrions-nous y compter sans nous rendre coupables de présomption?

Si nous voulons parvenir à bien faire l'oraison, veillons sur nos pensées, sur nos désirs et sur nos paroles, car Jésus-Christ a dit : « Veillez et priez[1]; » il

[1] S. Matth., xxvi, 41.

met la vigilance avant la prière, nous enseignant ainsi qu'il faut veiller afin de pouvoir prier. Éloignons de notre esprit tout souvenir de ce qui est indifférent, et, à plus forte raison, de ce qui est nuisible à la grande affaire de notre salut. Mortifions nos sens, notre esprit et notre cœur, parce que, comme l'enseigne saint Bernard, « sans la mortification, l'oraison ne serait qu'illusion; » faisons à Dieu le sacrifice de nous-mêmes : immolons-lui nos inclinations, nos penchants, nos affections naturelles. Oh ! qu'alors nous nous disposerons bien pour l'oraison, puisque le Saint-Esprit vient en nous en raison que nous nous dégageons plus de nous-mêmes et des créatures, et que nous nous montrons plus fidèles aux devoirs de notre saint état!

Voilà en quoi consiste principalement la préparation éloignée, sans laquelle, de notre propre poids, nous retombons durant la méditation en des pensées vaines, inutiles, dangereuses même.

La préparation prochaine consiste : 1° à déterminer le sujet de l'oraison; 2° à s'en occuper par avance; 3° à se recueillir en allant à l'oraison.

Soyons très-fidèles à cette préparation. Choisissons notre sujet suivant notre attrait, nos besoins, la nature des fêtes que l'Église célèbre, ou encore suivant les usages établis parmi nous; occupons-nous-en le soir en allant prendre notre repos, et le matin tout en nous habillant; envisageons-le sous ses différentes faces; rappelons à notre souvenir les paroles de la sainte Écriture ou les maximes et les exemples des saints qui s'y rapportent. En nous rendant à l'oratoire, témoignons à Dieu du désir de bien faire notre oraison, excitons-nous à la ferveur, rejetons toute idée relative à nos occupations, disant avec saint Bernard :

« Restez à la porte, pensées d'affaires; je vous retrouverai en sortant. »

La préparation immédiate consiste à nous mettre en la sainte présence de Dieu; à faire rapidement, avec ferveur et d'une manière générale, les actes de la première partie de l'oraison, par lesquels nous rendons notre hommage à notre souverain Maître, nous nous humilions devant lui et nous lui demandons, par Jésus-Christ notre Médiateur, la grâce de bien faire le saint exercice auquel il nous appelle.

Appliquons-nous de notre mieux à cette préparation qui, avec les deux autres, nous rendra facile et éminemment profitable l'oraison, laquelle, ne l'oublions jamais, est le plus important, le plus nécessaire de nos exercices journaliers[1].

APPLICATION

Sommes-nous des hommes d'oraison? Si cela n'est pas, quelle en est la cause? N'est-ce point que nous ne prenons pas les moyens efficaces de le devenir? N'est-ce point que nous n'y apportons pas une sérieuse préparation?

Demandons-nous souvent à Dieu l'esprit d'oraison? Sommes-nous très-assidus à ce saint exercice? En avons-nous une grande estime et une sincère affection? Nous affranchissons-nous de tout ce qui y est obstacle?

Persuadons-nous bien que, sans ces précautions, l'oraison nous sera toujours pénible et peu profitable, tandis qu'avec elles nous y trouverons du goût, et nous en retirerons les plus précieux avantages.

[1] Règle comm., ch. IV, 1.

PRIÈRE

Donnez-moi le courage, ô mon Dieu, de bien employer les moyens d'acquérir et d'entretenir en moi l'esprit d'oraison, afin que, par cet esprit, je m'unisse intimement à vous durant les moments si doux que vous me permettez de passer en votre adorable présence, et que, chaque jour, mon cœur s'enflamme de plus en plus de votre saint amour, jusqu'à ce que vous m'admettiez à vous contempler et à vous bénir dans le temple de l'éternelle charité.

RÉSUMÉ

Qui veut la fin doit vouloir les moyens... Voulons-nous bien faire l'oraison? Prenons l'habitude d'une vie pieuse, régulière, mortifiée...

Apportons à l'oraison la préparation éloignée, consistant :

1° A demander souvent à Dieu l'esprit d'oraison...

2° A nous rendre très-assidus à ce saint exercice...

3° A l'estimer, à l'aimer sincèrement...

4° A éviter le péché, la dissipation, l'immodestie des yeux, l'affection aux créatures...

5° A bien faire la lecture spirituelle...

Apportons-y également la préparation prochaine, choisissant bien notre sujet; et la préparation immédiate, faisant comme il convient les actes de la première partie...

— Demandons-nous, devant Dieu,

1° Si nous sommes des hommes d'oraison...

2° Si au moins nous désirons sincèrement le devenir...

3° Si nous en prenons les moyens...

4° Si nous les employons réellement et constamment...

5° Si ce n'est pas le manque de préparation qui est cause que nous retirons si peu de fruit de cet exercice...

Voir les Résumés, *page* 170; — Examens particuliers, *sujets* 71, 72 et 74.

37. — MANIÈRE DE FAIRE L'ORAISON

Seigneur, enseignez-nous à prier (S. Luc, xi, 1).

CONSIDÉRATION

Tout art a ses règles, ses principes, sa méthode : ainsi en est-il de l'oraison, qui est l'art de nous unir à Dieu par toutes les puissances de notre âme, afin de nous former de plus en plus à sa ressemblance.

Pour faire oraison, il est essentiel d'avoir une méthode dont il faut faire usage habituellement, sans toutefois s'en rendre l'esclave, car elle doit nous être un moyen et non une gêne. N'en pas avoir serait aller sans cesse à l'aventure et s'exposer à ne rien faire de bon ; s'en tenir invariablement et sans modification à la méthode choisie, gênerait parfois l'action de l'Esprit-Saint dans nos âmes : c'est donc entre ces deux extrêmes qu'il faut se placer.

Toutefois, le parti de ne s'écarter en rien de la méthode prescrite a beaucoup moins d'inconvénient que l'autre, car il en coûte peu de la suivre lorsqu'on en a contracté l'habitude, et, tout en faisant les actes prescrits, l'intelligence et le cœur suivent librement l'attrait de la grâce ; c'est aussi une garantie que l'on emploie bien tout le temps de l'oraison.

Oh ! ne craignons pas de trop incliner du côté de la fidélité à la méthode que nous a laissée notre vénérable Père : elle est ce qui nous convient le mieux sous tous les rapports, à nous qui sommes si souvent emportés hors de nous-mêmes par la nature de nos occu-

pations, et qui avons si peu de temps à consacrer aux exercices spirituels propres à faciliter l'oraison.

Faisons avec ferveur les actes de la première partie, par lesquels nous nous pénétrons du sentiment de la présence de Dieu, nous rendons à ce souverain Seigneur notre tribut d'adoration et de reconnaissance, nous nous humilions et nous nous confondons à la pensée de notre indignité et de nos fautes, nous implorons notre pardon au nom des mérites de Jésus-Christ, nous nous unissons à ce divin Médiateur et nous le prions de nous donner son esprit, qui est un esprit de prière et d'oraison. Ces actes, lorsqu'ils sont bien faits, disposent merveilleusement l'âme pour l'oraison, et attirent sur nous en abondance les lumières et l'onction de la grâce : soyons-y exacts, sans néanmoins y employer trop de temps.

Les actes de la première partie achevés, plaçons-nous en face de notre sujet, et lisons-en d'abord le texte ou au moins le résumé.

Ce sujet, pour l'ordinaire, est un mystère, une vertu ou une maxime. Dans le premier cas, et même dans les autres, autant que la chose est possible, commençons notre méditation par ce que l'on appelle la construction du lieu. Représentons-nous vivement quelques objets sensibles qui aient rapport à ce que nous méditons et qui puissent captiver notre imagination. Figurons-nous comme étant devant nos yeux, ou comme nous parlant, les personnages présents au mystère, et particulièrement notre divin Sauveur l'opérant pour notre amour.

La construction du lieu est très-utile, parce que l'imagination étant la principale source des distractions, c'est un excellent moyen de les prévenir que de la

frapper elle-même vivement de l'objet sur lequel nous voulons maintenir notre pensée. Faisons-la donc toutes les fois que notre sujet le comporte.

Appliquons ensuite à celui-ci les facultés de l'intelligence. S'il s'agit d'un mystère, pénétrons-nous de ce qui en est l'esprit, réfléchissons aux enseignements qui en résultent pour nous. Si le sujet est une vertu, examinons en quoi elle consiste, tâchons de la caractériser, puis pénétrons-nous de sa nécessité et de ses avantages. Si c'est une maxime, considérons-en la portée, pénétrons-nous de la nécessité d'y conformer notre conduite.

Au reste, quel que soit notre sujet, rappelons-nous ce qu'en ont dit Jésus-Christ et les saints, et ce qu'ils ont fait qui s'y rapporte; envisageons-le sous ses différentes faces, le divisant, le subdivisant et l'approfondissant de manière à en acquérir une exacte connaissance.

Après ce travail de l'intelligence, auquel il faut consacrer un temps raisonnable, faisons les actes de la deuxième partie. Ce sont vraiment ceux que doit produire une âme pénétrée du sujet qu'elle a médité. Quoi de plus naturel, en effet, que d'exprimer qu'elle croit à Jésus-Christ opérant le mystère qu'elle a contemplé, ou enseignant la vertu ou la maxime dont elle a fait l'objet de ses réflexions, d'adorer et de remercier ce divin Maître, de se replier ensuite sur elle-même pour voir si elle accomplit le bien que le Saint-Esprit lui a montré qu'elle devait accomplir, de se confondre de ne l'avoir pas fait, d'en demander pardon à Notre-Seigneur, de se résoudre à changer de conduite, d'en puiser la force dans l'union à Jésus-Christ, d'en solliciter la grâce par une prière fervente faite au nom de ce

divin Rédempteur, et au nom de la très-sainte Vierge, des anges et des saints !

Faisons le mieux possible tous les actes de la deuxième partie, mais considérons comme le plus essentiel celui d'application. Avec lui toute oraison est profitable, sans lui toute oraison est presque nulle. C'est par lui que nous descendons des généralités à ce qui nous est personnel, et que nous faisons servir à notre avancement les lumières et les mouvements intérieurs dont le Saint-Esprit nous a favorisés.

Prenons-y, non pas seulement de ces résolutions générales qui sont de si peu d'utilité, mais de ces résolutions précises, particulières, qui entrent dans les détails de notre vie, qui déterminent le temps, le lieu, la manière de pratiquer ce qu'on a résolu, et prévoient même le cas d'infidélité de notre part; car il n'y a que celles-là qui aient véritablement de l'efficacité.

Il convient de faire dériver nos résolutions de raisonnements bien compris, et de ne pas les former comme au hasard ; de n'en prendre qu'une ou deux, mais qui aient pour objet principal la vertu opposée à notre défaut dominant; de les proportionner à nos forces aidées de la grâce ; de les prendre dans les sentiments d'une profonde humilité, mais avec courage et confiance. Non, ce n'est point avec une volonté chancelante qu'il faut nous résoudre au bien, c'est franchement, sincèrement, fortement. Dieu n'est-il pas avec nous ? Rien donc de ce qui est de notre devoir ne doit nous paraître trop difficile.

Les actes de la troisième partie de l'oraison ne doivent non plus jamais être omis. L'oraison est l'action principale de notre journée; or, après toute action principale, on doit examiner comment on s'y est

comporté, demander pardon des fautes qu'on y a commises, remercier Dieu des grâces qu'il nous y a données, lui rendre hommage de tout ce qu'on y a fait de bien, et enfin se placer sous la protection de la très-sainte Vierge.

Telle est la manière dont, règle générale, nous devons faire l'oraison : conformons-nous-y, et soyons assurés que nous en retirerons les plus nombreux et les plus précieux avantages.

APPLICATION

L'oraison produit-elle en nous ses salutaires effets? Au sortir de ce saint exercice notre âme est-elle plus embrasée de l'amour de Dieu? Est-elle disposée à être tout à Dieu et à la vertu? Si cela n'est pas, quelle en est la cause?

N'est-ce point que nous ne faisons pas effort sur nous-mêmes pour nous occuper sérieusement de notre sujet, ou que nous prenons une position de corps qui favorise le sommeil et rend moins libre l'exercice de nos facultés? N'est-ce point que nous ne formons pas de résolutions, ou que nous n'en formons que de vagues, d'indéterminées, et peut-être même avec une volonté chancelante et qui paraît hésiter à se donner tout à Dieu? N'est-ce point que nous ne suivons pas la méthode que nous devons suivre? N'est-ce point que nous ne faisons pas la revue à la fin de la méditation?

Prions Dieu de nous faire connaître cette cause et de nous donner le courage et la force de la détruire, afin que, faisant bien nos oraisons, nous progressions dans la voie de la spiritualité, dont le terme est la cité céleste.

PRIÈRE

Seigneur Jésus, qui avez enseigné à vos apôtres à prier, enseignez-moi, je vous en conjure, la manière dont je dois faire oraison pour retirer de ce saint exercice les fruits qu'il doit produire. Apprenez-moi à maîtriser mon imagination, à appliquer mon intelligence aux vérités saintes que vous avez révélées, à exciter en mon cœur les sentiments qu'elles doivent y faire naître, à diriger ma volonté vers le bien, à la fixer dans la voie de vos préceptes et de vos conseils, par laquelle, vous imitant en cette vie, je mériterai de vous contempler en l'autre, et de participer à votre gloire.

RÉSUMÉ

Il convient de suivre, pour l'oraison, un ordre, une méthode en rapport avec l'esprit et les règles de l'Institut auquel on appartient... Quant à nous, notre méthode est toute tracée par notre vénérable Père... Tenons-nous-y : nulle ne nous serait aussi profitable.

1° Faisons avec ferveur les actes de la première partie...

2° Plaçons-nous ensuite en face de notre sujet...

3° Faisons les actes de la deuxième partie...

4° Prenons, dans celui d'application, des résolutions précises, particulières, devant être accomplies à tel moment, à tel endroit;... ne demeurons pas dans les généralités...

5° Terminons par la revue et par les actes de la troisième partie...

— Est-ce de cette manière que nous faisons oraison?

1° Connaissons-nous bien les actes à faire dans l'oraison?

2° N'en omettons-nous pas d'essentiels?...

3° Nous pénétrons-nous intimement du sujet à méditer?

4° Prenons-nous des résolutions précises, particulières?

5° Surtout les gardons-nous?...

Voir les Résumés, *page* 171 ; — Examens particuliers, *sujets* 73 et 74.

38. — DISTRACTIONS ET SÉCHERESSES PENDANT L'ORAISON

Mon âme est devenue comme une terre sans eau (Ps. CXLII, 6).

CONSIDÉRATION

La vie spirituelle a, comme la vie naturelle, ses peines et ses difficultés; elle est mélangée de lumières et de ténèbres, de douceurs et d'amertumes : tantôt l'âme qui s'y adonne est dans la ferveur, la joie, l'abondance, et tantôt dans la froideur, le dégoût, les sécheresses. Ces vicissitudes n'ont rien par elles-mêmes qui doive nous étonner, puisque les anciens prophètes et les saints même les plus élevés en grâce les ont éprouvées. Pour tous, il y a eu des moments où ils ont pu dire avec David : « Mon esprit s'est assoupi d'ennui [1]; « mon cœur s'est desséché [2]; mon âme est devant « vous, Seigneur, comme une terre sans eau [3]; » ou avec Job : « Mon flambeau s'éclipse [4]; mes pensées se « sont dissipées en déchirant mon cœur [5]. »

Ainsi sainte Thérèse, par exemple, cette âme si favorisée de la grâce, est néanmoins restée dix-huit ans dans un état de sécheresses et de désolation intérieure, n'éprouvant aucun goût à la méditation, et, suivant ce qu'elle dit, paraissant n'y être venue que pour en souhaiter la fin.

C'est donc avec raison que l'auteur de l'Imitation a dit [6] : « Je n'ai jamais trouvé de personne si religieuse

[1] Ps. CXVIII, 28. — [2] Ps. CI, 5. — [3] Ps. CXLII, 6. — [4] Job, XXIX, 3. — [5] *Ibid.*, XVII, 11. — [6] Liv. II, IX, 7.

et si sainte, qui n'ait senti quelquefois ces soustractions de la grâce et quelque diminution de ferveur. »
Ainsi il ne faut pas nous étonner que parfois, dans l'oraison, le ciel nous semble être de fer et la terre d'airain, et que notre âme, frappée de stérilité, ne puisse produire ni pensées pieuses ni sentiments affectueux.

Cet état n'a d'ordinaire rien qui doive nous alarmer : il ne témoigne pas de l'absence ni de l'affaiblissement de la grâce, laquelle agissant dans la partie supérieure de l'âme peut être en nous très-forte, très-efficace sans que nous en ressentions la présence.

Cependant comme il est toujours pénible, nous devons faire tout notre possible pour en sortir; et cela surtout lorsque c'est nous-mêmes qui en sommes la cause, lorsque nos distractions et nos sécheresses sont notre fait et non simplement des épreuves.

Elles sont notre fait quand elles proviennent de notre dissipation, de la liberté donnée à nos sens, surtout à nos yeux, de nos rapports irréguliers avec le monde, de visites reçues ou rendues sans être absolument indispensables; elles sont notre fait quand notre esprit et notre cœur sont stériles de saintes pensées et de pieux sentiments parce que nous nourrissons au dedans de nous-mêmes quelque affection pour les créatures, certains attachements que nous n'avons pas le courage de rompre ni peut-être l'humilité de reconnaître, et qui nous remplissent de pensées terrestres et de sentiments humains.

Elles sont notre fait lorsqu'elles ont pour principe quelque infidélité de notre part, surtout quelque faute de sensualité ou d'orgueil. La vie des sens est le grand obstacle au règne de Dieu en nos cœurs et, par suite,

aux consolations que procure parfois la présence de la grâce; aussi, comme l'enseigne saint Bernard, « l'âme peu mortifiée ne peut être favorisée des visites du Seigneur, parce que l'esprit et la chair, le feu et la tiédeur ne sauraient subsister en même temps dans le même sujet. » Saint François de Sales exprime la même vérité par ces paroles : « On a, dit-il, de la farine de l'Égypte, c'est pourquoi l'on ne reçoit pas la manne du ciel. »

L'orgueil est également incompatible avec les véritables consolations, parce que c'est toujours que « Dieu « résiste aux superbes[1].» — « Il s'est trouvé de l'orgueil en moi, dit saint Bernard, c'est pourquoi le Seigneur s'est retiré de son serviteur dans sa colère, et mon âme est devenue stérile de tout sentiment de dévotion. »

Nos sécheresses spirituelles sont encore notre fait lorsque nous pourrions les prévenir en étant plus fidèles à préparer notre oraison, plus attentifs à repousser les distractions qui nous assaillent, plus soigneux à prendre des moyens propres à captiver notre esprit et à l'occuper sérieusement du sujet à méditer.

Mais il y a des sécheresses qui sont indépendantes de notre volonté, qui n'ont pour principe ni l'immortification, ni l'attache aux créatures, ni l'infidélité à nos devoirs; celles-ci, non-seulement n'ont rien qui doive nous alarmer, mais elles sont un bien réel : Dieu les veut, ou les permet par un effet de sa sagesse et de sa bonté, et parce que, si nous en faisons un saint usage, elle nous deviennent éminemment avantageuses.

Ces sécheresses, en effet, servent à l'âme comme l'hiver sert aux arbres, dont il renouvelle la séve, qu'il

[1] I S. Pierre, v, 5.

dispose à produire de nouveaux fruits et qu'il délivre d'une infinité d'insectes nuisibles. Que de personnes ont dû aux sécheresses et aux désolations intérieures d'avoir acquis une vertu solide et courageuse, établie sur la vérité pure et non sur des goûts qui vont et viennent, d'avoir pris l'habitude de ne se conduire que par la foi, de s'être attachées à Dieu à cause de lui seul et non pour elles-mêmes !

L'état de sécheresses spirituelles est une occasion de faire de grands progrès dans la vertu et d'acquérir beaucoup de mérites pour le ciel ; car nos progrès et nos mérites sont proportionnés aux efforts de notre bonne volonté, et non aux consolations que nous pourrions éprouver. A chaque fois que nous combattons une distraction, nous faisons preuve de notre désir de mieux faire, nous produisons un acte de patience et d'amour, nous nous faisons violence pour détacher notre esprit des créatures et l'attacher à Dieu seul : nul doute, par conséquent, que ce ne soit une chose très-méritoire.

On peut donc appliquer à celui qui demeure fidèle à Dieu dans l'état de sécheresses, cette parole de saint Jacques : « Heureux l'homme qui soutient de rudes « épreuves, parce qu'il recevra ensuite la couronne « de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment[1] ! »

APPLICATION

Si nos distractions et nos sécheresses sont notre fait, corrigeons-nous de ce qui en est la cause ; si ce ne sont que des épreuves, acceptons-les avec patience et, suivant le conseil de saint Augustin, « supportons,

[1] S. Jacques, I, 12.

sans nous abattre, les froideurs de Dieu, » nous souvenant, ainsi que l'enseigne saint Bernard, que « la soustraction de la grâce sensible est elle-même une grâce. »

Ne nous étonnons point de cet état; songeons que l'Évangile ne nous promet ici-bas que des larmes, des croix, des tribulations. Reconnaissons que nous sommes indignes que Dieu nous console. Rappelons-nous l'oraison de Jésus-Christ au jardin des Oliviers, et le délaissement qu'il a éprouvé sur la croix, et qu'il a exprimé par ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, « pourquoi m'avez-vous abandonné [1] ? »

Nourrissons dans notre cœur l'espérance du retour de la grâce sensible, et demandons à notre divin Sauveur qu'il daigne encore nous visiter et nous consoler par sa présence. Et pour mériter qu'il nous exauce, humilions-nous et embrassons avec courage les pratiques de la mortification; c'est là, en effet, le grand remède contre les sécheresses.

Soyons toujours fidèles à l'oraison ; car « rien, non rien, dit sainte Thérèse, ne doit nous y faire renoncer. »

Ne demeurons jamais volontairement oisifs pendant la méditation. Éloignons les distractions aussitôt que nous les apercevons; tâchons de frapper notre esprit par quelque forte pensée et quelque sentiment énergique. Comme les disciples sur la mer de Galilée, ramons en l'absence de Jésus; et nous mériterons qu'il vienne à nous, et nous fasse jouir de sa présence.

PRIÈRE

Seigneur, je ne suis pas digne de vos consolations,

[1] S. Matth., xxvii, 46.

parce que je vous ai souvent et grièvement offensé. Vous me traitez donc avec justice quand vous m'abandonnez à ma propre indigence; néanmoins, ô mon adorable Jésus, je vous supplie de me visiter; car si vous demeurez éloigné de moi, l'âme de votre serviteur deviendra comme une terre sans eau, et mon cœur restera enveloppé dans un nuage de tristesse.

Daignez donc, ô Dieu de miséricorde, m'éclairer des rayons de la lumière intérieure et me favoriser de votre rosée céleste. Cependant, ô Jésus, si ma prière est contraire à vos desseins, ne l'exaucez pas, mais faites que ce me soit une consolation de vouloir de bon cœur être privé de toute consolation pour votre amour.

RÉSUMÉ

Considérons, par rapport aux sécheresses, aux aridités dans l'oraison et dans les autres exercices spirituels,

1° Que toute âme en éprouve...

2° Qu'elles ne témoignent point que l'on soit dans la disgrâce de Dieu ni dans la tiédeur...

3° Qu'elles n'empêchent point la grâce d'agir en nous...

4° Que cet état n'est dangereux que s'il a pour cause notre négligence ou nos infidélités...

5° Que lorsqu'il n'est qu'une épreuve, il nous est très-salutaire, parce qu'il nous porte à l'humilité et au pur amour, et nous fait beaucoup mériter pour le ciel...

— Il faut donc :

1° Ne pas nous étonner de nos aridités spirituelles...

2° Corriger ce qui en nous peut les causer, surtout l'orgueil et la sensualité...

3° Supporter avec patience celles qui ne dépendent pas de nous...

4° Prier Notre-Seigneur de venir à notre aide...

5° Persévérer dans le saint exercice de l'oraison, quelles que soient les difficultés que nous y éprouvions...

Voir les Résumés, *page* 171; — Examens particuliers, *sujet* 76.

39. — SUR LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME

Que dites-vous de vous-même (S. Jean, 1, 22) ?

CONSIDÉRATION

Soit que nous nous considérions comme hommes, comme chrétiens ou comme religieux, la raison et la foi établissent également qu'après la connaissance de Dieu, notre principe et notre dernière fin, nulle ne nous est plus nécessaire que la connaissance de nous-mêmes.

La raison nous dit que nous devons conserver et perfectionner le bien qui est en nous, et corriger ce qu'il y a de répréhensible; mais cela suppose que nous savons ce qu'il y a en nous de bien et de mal. Comment garder une propriété qu'on ne connaît pas? ou comment remédier à une maladie si l'on en ignore la nature et même l'existence?

La raison nous dit que la science de nous-mêmes passe avant toute autre science et est digne de toute notre attention. Eh quoi! nous ferions tout pour acquérir la connaissance des créatures à notre usage, et nous ne nous rendrions pas compte de ce que nous sommes, nous, à l'usage de qui elles sont! Nous nous servirions des lumières de notre esprit pour pénétrer ce qui nous est étranger, et nous demeurerions dans l'ignorance sur ce qui nous regarde personnellement! Évidemment ce serait folie!... Rien donc de plus fondé que cette maxime si célèbre des philosophes grecs : « Connnais-toi toi-même. »

La foi tient ici le même langage que la raison. Et, en effet, elle nous dit que nous sommes en ce monde des voyageurs qui nous dirigeons vers la patrie céleste. Mais tout voyageur doit se rendre compte de la position où il est relativement au but où il se propose d'atteindre, des moyens dont il dispose, des obstacles qu'il rencontre, en un mot, de tout ce qui a trait à son entreprise; c'est-à-dire qu'il doit connaître ce qu'il est en tant que voyageur. Il faut qu'il en soit ainsi de nous pour tout ce qui intéresse notre voyage vers l'éternité bienheureuse.

La foi nous dit que nous devons nous former à la ressemblance de Jésus-Christ; il faut donc que nous connaissions très-bien ce que nous sommes comparés à ce divin modèle, que nous sachions en quoi nous lui ressemblons et en quoi nous lui sommes opposés.

La foi nous dit que nous n'avons que l'administration des biens spirituels ou temporels à notre usage, que nous sommes des économes établis de Dieu. Mais quel économe, à moins d'être insensé et ennemi de lui-même, ne se tient pas constamment attentif à l'état de sa gestion, surtout s'il sait, comme cela a lieu pour le chrétien, qu'il a affaire à un maître rigide qui peut venir, d'un moment à l'autre, lui dire cette redoutable parole : « Rendez compte de votre adminis-« tration [1] ! »

Tenons-nous donc toujours prêts, et pour cela, sachons exactement où nous en sommes relativement à nos obligations. La mort peut nous surprendre au premier instant et nous traduire au tribunal de notre Seigneur et notre Juge : quel motif de bien nous

[1] S. Luc, XVI, 2.

étudier pour savoir si notre âme est riche en vertus, ou si, au contraire, elle n'est point pauvre, dépouillée, misérable !

Mais réfléchissons au vaste objet qu'embrasse la connaissance de nous-mêmes, et comprenons quelle en est l'importance.

Nous connaître nous-mêmes, c'est surtout connaître : 1° l'état de notre conscience, de quelles fautes nous sommes actuellement coupables ; 2° les causes de ces fautes, nos défauts, nos mauvaises inclinations, le degré de leur influence sur notre volonté, notre passion dominante, le point où nous en sommes dans notre lutte contre elle, tout ce qui est pour nous occasion de péché ; 3° notre correspondance ou nos résistances à la grâce ; 4° l'esprit qui nous anime, c'est-à-dire par quels motifs et d'après quels principes nous agissons ; 5° la situation de notre cœur ou la nature de nos affections et de nos désirs ; 6° la manière dont nous observons nos règles, nos progrès ou nos retards dans la voie de la perfection, les habitudes de vertu acquises ; 7° l'usage que nous faisons de nos sens et de nos autres facultés ; 8° le profit que nous retirons des moyens de salut, surtout de la communion, de la confession et de l'oraison.

Il est évident qu'il n'y a aucune de ces choses qu'il nous soit permis d'ignorer ; et pourtant ce sont là peut-être celles que nous connaissons le moins, parce que nous avons peu de lumières, que nous sommes aisément distraits de nous-mêmes, que cette étude nous coûte et que nous n'avons pas le courage de faire les efforts qu'elle demande ; parce que, d'autre part, notre amour-propre nous trompe en atténuant le mal qui est en nous, en exagérant, au contraire, ce qu'il y a

de bien, et en nous portant à nous l'attribuer comme s'il n'était pas l'œuvre de la grâce.

Mettons-nous donc en garde contre ses artifices; ayons le courage de nous étudier avec attention; la lampe de la foi à la main, visitons les plis et replis de notre conscience, connaissons tout ce qui est en nous : le bien pour en glorifier Dieu, le mal pour nous en faire un sujet d'humiliation, l'un et l'autre pour nous être un motif de nous résoudre généreusement et de tout notre cœur à la pratique de la vertu.

APPLICATION

Puisque la connaissance de nous-mêmes nous est nécessaire et éminemment avantageuse, efforçons-nous de l'acquérir, et pour cela :

1° Demandons-en à Dieu la grâce, lui disant avec saint Augustin : « Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse ! »

2° Étudions avec soin la religion, dont les principes nous éclairent si parfaitement sur notre nature et sur nos devoirs.

3° Soyons fidèles à l'oraison; apportons une attention spéciale à l'acte d'application, qui nous fait surtout examiner ce que nous sommes par rapport à la pratique de la vertu que nous avons méditée.

4° Faisons bien nos examens de conscience, dans lesquels nous appliquons exclusivement notre intelligence à nous étudier nous-mêmes, à nous rendre compte de nos pensées, de nos paroles, de nos œuvres dans leur rapport avec la loi de Dieu.

5° Faisons chaque semaine une revue sur la manière dont nous avons accompli nos devoirs et sur les

fruits que nous retirons des moyens de salut à notre disposition.

6° Contractons l'habitude de fréquents retours sur nous-mêmes pendant le jour : rendons-nous compte très-souvent de ce que nous faisons, et par quel motif nous le faisons; examinons-nous à la fin de chaque action principale sur la manière dont nous l'avons accomplie. Quand l'heure sonne, disons-nous : Voici encore une heure de passée; quel usage en ai-je fait? quel profit en ai-je retiré pour le ciel?

7° Remarquons quels avertissements nous sont donnés par nos frères, mais n'oublions point que l'on ne nous connaît qu'imparfaitement, et qu'on ne nous dit jamais tout ce que l'on sait de nous.

8° Disons-nous souvent à nous-mêmes : Que pensent de moi mes frères, mes élèves, les parents de mes élèves? — Que pense de moi mon ange gardien? — Que suis-je aux yeux de Dieu? Quel jugement serait porté sur moi si, en ce moment même, la mort me traduisait au tribunal de ce souverain Seigneur « à qui rien n'est caché, qui ne reçoit aucune excuse et qui juge tout suivant les rigueurs de la justice[1]? »

PRIÈRE

Je comprends, ô mon Dieu, qu'il est nécessaire que je me connaisse afin de faire disparaître, moyennant votre sainte grâce, le mal qui est en moi; et pourtant je ne me connais pas, j'ignore quel est l'état de mon âme; daignez donc, je vous en conjure, faire maintenant luire à mes yeux un rayon de cette lumière

[1] *Imit.*, liv. I, ch. XXIV, 1.

qui m'éclairera au moment de ma mort, et par laquelle je verrai parfaitement tout ce que je suis, comme tout ce que j'aurai été.

Faites que je me connaisse tel que je suis à vos yeux, « ô vous qui sondez les plus secrets replis de « mon âme [1], » afin que me jugeant et me condamnant moi-même [2], j'obtienne grâce devant vous au jour de votre justice.

RÉSUMÉ

Appliquons-nous à la connaissance de nous-mêmes.

1° Ne faut-il pas savoir ce qu'il y a en nous de bien pour le perfectionner, de mal pour le corriger?...

2° Nous étudions les créatures à notre usage; or n'est-il pas dans l'ordre de nous étudier d'abord nous-mêmes?...

3° Voyageurs pour le ciel, il faut nous demander où nous en sommes par rapport à ce but...

4° Chrétiens, devant nous former à la ressemblance de Jésus-Christ, il faut envisager quelle est notre conduite par rapport à celle de ce divin modèle...

5° Économes du Père de famille, nous devons toujours être prêts à lui rendre nos comptes...

— La connaissance de nous-mêmes est donc un devoir essentiel... Le remplissons-nous?... Connaissons-nous :

1° L'état de notre conscience?

2° Les causes de nos fautes, notre passion dominante?...

3° L'esprit qui nous anime,... la situation de notre cœur?

4° Notre marche dans la voie de la perfection?...

5° Le profit que nous retirons des sacrements, de l'oraison, de tous les moyens de sanctification à notre usage?...

Voir les Résumés, *page* 172; — Examens particuliers, *sujet* 45.

1 Ps. CXXXVIII, 1. — 2 I Cor., XI, 31.

40. — SUR L'EXAMEN GÉNÉRAL

Rendez-moi compte de votre administration (S. Luc, XVI, 2).

CONSIDÉRATION

Dieu nous a donné la conscience, c'est-à-dire la faculté de juger nos actes dans leur rapport avec sa loi sainte, d'approuver ceux qui lui sont conformes, de blâmer ceux qui lui sont opposés; c'est un tribunal établi au dedans de nous et qui prononce sur la bonté ou la malice de nos pensées, paroles et œuvres; c'est un livre qui nous renseigne sur nos gains et nos pertes spirituelles; c'est une lumière à l'aide de laquelle nous découvrons si nous suivons le droit sentier ou si nous en dévions; c'est une voix intérieure qui nous encourage quand nous faisons le bien, mais qui, lorsque nous faisons le mal, nous crie comme saint Jean-Baptiste à Hérode : « Cela n'est pas permis [1]. »

Mais si telle est la fonction de la conscience, rien ne nous importe plus que de la consulter au sujet de toutes nos actions, afin de savoir ce que nous devons en penser; or c'est là l'essence de l'exercice appelé examen de conscience, qui est, d'après tous les maîtres de la vie spirituelle, un des meilleurs et des plus utiles moyens que nous puissions avoir par devers nous pour hâter nos progrès dans la voie de la perfection.

Tous les saints, et spécialement saint Basile, saint Augustin, saint Bernard, saint Ignace, en ont recom-

[1] S. Marc, VI, 18.

mandé la pratique et ont prescrit de le faire chaque jour; les philosophes païens eux-mêmes en avaient compris l'importance, car plusieurs[1] enseignaient que c'est un devoir pour l'homme de se demander chaque soir : Qu'ai-je fait aujourd'hui? comment l'ai-je fait? qu'ai-je omis de ce que je devais faire?

L'examen doit donc être une pratique familière à quiconque désire sincèrement remplir sa destinée et faire le bien. D'ailleurs, il suffit de réfléchir sur nos obligations pour en être intimement convaincus. Nous devons régler nos mœurs, redresser notre voie : mais comment le faire si nous ne savons en quoi nos mœurs sont déréglées, en quoi notre voie est tortueuse?

Nous devons travailler à nous enrichir pour le ciel; il faut donc qu'à l'imitation des personnes qui veulent acquérir les richesses temporelles, nous supputions chaque jour nos gains et nos pertes, et nous prenions des mesures pour augmenter ceux-là, réparer et prévenir celles-ci.

Nous devons nous préparer un jugement favorable pour le jour où nous comparaîtrons au tribunal de Jésus-Christ; or le premier et indispensable moyen de le faire, c'est de veiller sur l'état de notre âme, d'interroger souvent notre conscience sur la bonté de nos actes. Malheur à nous si nous nous négligions sur ce point! « Je viendrai, dit le Seigneur[2], et, la « lampe à la main, je visiterai les coins et les recoins « de Jérusalem, » je pénètrerai jusqu'aux plis les plus secrets de l'âme, et je montrerai à chacun tout le bien et le mal qu'il aura fait.

Quelle ne sera pas alors la surprise de celui qui

[1] Pythagore, Sénèque, Plutarque. — [2] Soph., I, 12.

aura négligé l'examen de conscience ! Il découvrira en lui des fautes sans nombre qu'il n'y soupçonnait même pas. Peut-être lui semblait-il que son cœur était agréable à Dieu, tandis que, suivant l'expression de l'Écriture [1], ce n'était qu'un linge souillé et rongé par la teigne, ou encore un champ couvert de ronces et d'orties ! Oh ! pour lui quel sujet de douleur et de regrets ! Mais, hélas ! ce sera trop tard, parce qu'en ce jour le règne de la miséricorde aura fait place à celui de la justice.

Considérons enfin quels avantages nous procure l'examen de conscience. Par lui, nous nous maintenons dans la connaissance de nous-mêmes, nous nous humilions devant Dieu pour l'abus de ses grâces, et nous inclinons vers nous sa miséricorde.

Par lui, chaque soir, nous nous disposons à la mort, dont le sommeil est une image, et qui peut nous surprendre pendant la nuit comme elle le fait pour tant de personnes. Par lui, nous nous facilitons l'examen pour la confession, nous nous mettons en garde contre ce qui a été pour nous l'occasion des fautes dont nous nous reconnaissons coupables, nous découvrons nos manquements dans les divers exercices spirituels et nous y remédions.

Par lui, nous empêchons que le vice ne prenne racine dans notre cœur, nous combattons dès le principe toutes les inclinations déréglées et nous prévenons toute mauvaise habitude : nous arrachons ainsi les mauvaises herbes du jardin de notre âme aussitôt qu'elles paraissent, et nous ne laissons grandir et se fortifier que celles qui sont utiles et salutaires.

Oh ! que sous tous ces rapports l'examen est digne

[1] Prov., xxv, 20; Isaïe, L, 9.

de notre estime! Il est la sentinelle avancée qui signale les premiers mouvements de l'ennemi. Il est l'œil vigilant qui découvre l'étincelle près de causer un vaste incendie. Il est la visite que fait partout dans la maison le maître du logis pour s'assurer qu'il n'y a pas quelque foyer mal éteint, ou quelque voleur caché, ou tout autre accident à courir.

Mais il est un autre point de vue sous lequel nous devons considérer l'examen pour mieux comprendre combien il nous est avantageux : c'est que par lui nous nous condamnons, et qu'ainsi nous prévenons notre condamnation au tribunal de Jésus-Christ, suivant cette parole de saint Paul : « Si nous nous jugions « nous-mêmes, nous ne serions certainement point « jugés[1] ! » Quel motif n'est-ce pas de bien rechercher nos fautes, de n'en laisser aucune sans repentir, de faire disparaître ainsi toutes les pièces à conviction contre nous! Faisons donc bien notre examen, et cela dès aujourd'hui : la mort peut nous citer cette nuit même au tribunal de Jésus-Christ; or, ne l'oublions pas, il n'est plus temps de se préparer au jugement quand il faut être jugé.

APPLICATION

Nous sommes hommes, et, par conséquent, nous aurons toujours des défauts; mais nous pouvons, par le moyen de l'examen, en réduire le nombre et nous corriger de plus en plus de ceux qui seraient encore en nous : soyons donc fidèles à ce salutaire exercice.

Faisons en sorte qu'il ait les qualités qui lui con-

[1] I Cor., XI, 31.

viennent, c'est-à-dire qu'il soit exact, profond, circonstancié, accompagné de repentir. Ne le faisons point comme par manière d'acquit, mais interrogeons-nous sérieusement sur nos pensées, nos sentiments et nos œuvres; rendons-nous compte de tout ce que nous avons fait; voyons nos actes tels qu'ils sont, et, sans écouter notre amour-propre, jugeons-les dans leurs rapports avec la loi de Dieu et nos saintes règles.

Portons notre attention, non-seulement sur nos manquements, mais sur leurs causes et sur tout ce qui est pour nous occasion de péché. N'oublions pas que l'essentiel de l'examen est moins la connaissance de nos fautes que le repentir de les avoir commises et la ferme résolution de les éviter à l'avenir.

Que la vue de nos infidélités nous excite à nous courroucer contre nous-mêmes et nos passions. Prenons les intérêts de la gloire de Jésus-Christ, et condamnons-nous comme nous le méritons. Imposons-nous chaque fois quelque pénitence, surtout pour les fautes commises par récidive. Gémissons sur les misères de notre âme et implorons la miséricorde de Dieu; mais surtout disposons-le en notre faveur par la généreuse résolution de ne jamais plus l'offenser.

PRIÈRE

« Que je vous connaisse et que je me connaisse, » vous disait saint Augustin; je vous adresse, ô mon Dieu, la même prière, en vous demandant la grâce de bien faire mes examens de conscience. Oh! faites que je vous connaisse pour vous adorer et vous bénir, et que je me connaisse pour m'humilier devant vous, à la vue de mes péchés.

Hélas! je suis plein de misère, et la plus grande de mes misères, c'est que je ne connais pas combien je suis misérable. Déchirez, Seigneur, le voile de mon amour-propre qui me cache ce que je suis; faites que je me connaisse dès maintenant, comme je me connaîtrai au jour de votre justice, afin que, le prévenant en me condamnant moi-même, je mérite d'entendre de votre bouche une sentence de bénédiction.

RÉSUMÉ

Faisons souvent et faisons bien l'examen de conscience :

1° Dieu nous a donné la conscience : il veut que par elle nous nous rendions compte de la bonté morale de nos actes.

2° Tous les saints ont été exacts à faire l'examen de conscience, et l'ont instamment recommandé...

3° Jésus-Christ a dit : « Soyez prêts; » or, sans l'examen de conscience, comment accomplir ce précepte?...

4° Sans cet exercice, nous ne pouvons régler nos mœurs, réprimer nos mauvaises passions, avancer en perfection...

5° Avec lui, au contraire, nous pouvons aisément pratiquer la vertu et remédier à nos défauts...

— Il faut donc :

1° Estimer cet exercice...

2° Ne jamais l'omettre...

3° Y employer un temps convenable...

4° Y apporter tous nos soins, et faire en sorte qu'il soit exact et circonstancié...

5° L'accompagner d'un véritable regret de nos fautes, et d'une ferme résolution de nous corriger...

Voir les Résumés, *page* 172; — Examens particuliers, *sujet* 46.

41. — EXAMEN PARTICULIER

Vous ne pouvez pas détruire tous ensemble les peuples que vous avez à combattre (Deut., VII, 22).

CONSIDÉRATION

Tous les maîtres de la vie spirituelle, et spécialement saint Ignace, insistent sur la nécessité de l'examen particulier et sur les moyens à employer pour le bien faire : ils présentent cet exercice comme l'un des plus importants et des plus avantageux, comme digne de toute l'estime, de toute l'attention de quiconque prend à cœur de faire des progrès dans la vertu.

Pour nous porter à l'estimer comme ils l'ont fait, et surtout à nous y rendre fidèles, méditons aujourd'hui sur sa nature, sur ses avantages et sur ses qualités.

L'examen particulier est celui qui a pour objet un seul défaut dont on veut spécialement se corriger, ou une seule vertu dans la pratique de laquelle on veut faire de grands progrès. Il consiste à nous interroger nous-mêmes sur notre conduite par rapport à l'extirpation de ce défaut ou à l'acquisition de cette vertu.

L'examen particulier nous est une source de vives lumières : par lui, nous nous voyons agir, nous nous rendons attentifs à notre marche vers le bien, à nos écarts et à nos chutes; nous apprenons plus clairement quelles sont nos misères, nos faiblesses, notre fragilité; nous acquérons ainsi une exacte connaissance de nous-mêmes, qui nous est très-avantageuse

parce qu'elle nous porte à nous humilier et qu'elle nous rend expérimentés dans les voies de Dieu.

L'examen particulier est une arme puissante pour triompher de la passion dont nous voulons nous affranchir, car par son moyen nous dirigeons contre elle toute notre attention, nous la prenons corps à corps, nous l'isolons, nous la poursuivons sans relâche, nous ne lui accordons ni trêve ni repos; chaque jour nous lui livrons de nouvelles attaques, nous la combattons de toute la force de notre volonté. Comment ne serait-elle pas bientôt réduite à l'impuissance de nous nuire?

Nos passions se fortifient les unes les autres, et elles forment comme un faisceau que l'on ne peut rompre qu'en les prenant une à une; or c'est ce que nous faisons par l'examen particulier : nous les divisons, nous en attaquons d'abord une isolément, et après que nous en avons triomphé, une autre, jusqu'à ce que nous soyons maîtres de toutes, autant du moins qu'il est possible sur cette terre, où la lutte contre nous-mêmes est de tous les instants et doit durer jusqu'à la mort.

Du reste, par cela seul que nous combattons l'une quelconque de nos passions, nous les combattons réellement toutes plus ou moins directement, parce qu'elles sont étroitement liées entre elles, parce que les moyens que l'on prend pour éviter telles ou telles fautes sont efficaces pour faire éviter telles ou telles autres, parce que se porter à une vertu quelle qu'elle soit, c'est se rendre fort pour le bien en général, c'est-à-dire pour la pratique de toutes les vertus.

Le pieux auteur de l'Imitation, parlant de l'avantage d'attaquer une à une nos passions, dit : « Si chaque

année nous nous corrigions d'un défaut, nous serions bientôt parfaits [1]. » Cette parole paraît exagérée à ceux qui débutent dans la vie religieuse, mais nullement à ceux qui y sont depuis un certain nombre d'années; il n'y en a pas qui ne puisse dire avec vérité : Oui, si chaque année je m'étais corrigé d'un défaut, je serais bien avancé dans la voie de la perfection.

Or l'examen particulier est le moyen par excellence d'arriver à ce résultat. C'est donc l'un des exercices spirituels les plus utiles : aussi saint Ignace va-t-il jusqu'à lui donner la même importance qu'à l'oraison, et parfois semble-t-il même le lui préférer.

Mais ce n'est pas assez de connaître la nature et l'utilité de l'examen particulier, il faut en connaître aussi le sujet et les qualités. Règle générale, le sujet de l'examen particulier doit nous être désigné par notre directeur spirituel, parce que c'est lui qui a reçu la grâce pour nous conduire dans les voies de Dieu; cependant on peut établir sur ce point quelques principes qu'il est très-utile de se rappeler.

Les défauts qu'il convient d'attaquer tout d'abord par l'examen particulier sont ceux qui pourraient être pour le prochain une occasion de chute ou un sujet de peine : la justice et la charité nous le prescrivent.

Ensuite, il faut diriger notre attention sur le défaut qui est en nous le principe de plus de fautes, surtout si ce sont des fautes graves; c'est-à-dire sur le défaut dominant, sur la passion qui est la principale cause de nos chutes, sur celle qui met le plus d'obstacles à notre perfection. Cherchons le côté de notre âme le plus vulnérable, le plus dénué de vertu, et que ce soit là que se portent tous nos efforts. Comme David cou-

[1] Liv. I, ch. xi, 5.

rant à Goliath, attaquons courageusement notre ennemi, et soyons assurés que sa mort sera aussi la mort des autres.

Quand nous connaissons le défaut à combattre, divisons-en la matière en plusieurs parties, dont nous nous occuperons successivement; par ce moyen, nous arriverons à bien nous fixer sur le projet de l'examen et sur les résolutions que nous y devons prendre.

Notre examen particulier ne doit pas porter seulement sur le défaut dont nous voulons nous corriger, mais sur ce qui l'entretient en nous, sur ce qui en est le principe. A quoi servirait de sécher l'eau qui tombe par une gouttière, si l'on ne remettait pas en place la tuile dérangée sur le toit? Qu'avancerait-on de couper les branches d'une plante malfaisante si on ne l'arrachait elle-même avec toutes ses racines? Remontons donc au principe du mal; et que ce soit ce qui nourrit et entretient notre défaut dominant qui fasse le sujet de notre examen particulier.

Faisons-le porter aussi sur les moyens de pratiquer la vertu opposée à ce défaut, sur les occasions que nous en avons eues depuis le dernier examen, sur notre fidélité ou notre négligence à en profiter.

Une fois le sujet de l'examen particulier bien déterminé, accomplissons réellement tout ce qui dépend de nous pour tirer des fruits de ce salutaire exercice, disant avec David : « Je poursuivrai mes ennemis, et « je ne cesserai point qu'ils ne soient défaits [1]. »

APPLICATION

Faisons notre examen particulier en nous rappro-

[1] Ps. xvii, 38.

chant autant que possible de la méthode donnée par saint Ignace : 1° Rendons-nous à cet exercice en nous excitant à la reconnaissance pour les grâces de Dieu; ce sera une excellente préparation pour le bien faire.

2° Récitons avec beaucoup de piété le *Veni, sancte Spiritus*, par lequel nous le commençons.

3° Lisons, en tout ou en partie, le sujet d'examen en rapport avec le défaut dont nous voulons nous corriger; ensuite interrogeons-nous sérieusement sur ce point. Entrons avec nous-mêmes dans une sévère discussion; recherchons nos fautes, rendons-nous compte de leur nombre et de leur grièveté; rappelons notre résolution de la méditation du matin, si, comme cela doit être ordinairement, elle a rapport à ce qui est l'objet de notre examen particulier, et voyons comment nous l'avons gardée. Prenons la louable habitude de noter les résultats de notre examen, afin de mieux connaître comment nous marchons, et de pouvoir nous rendre compte de nos progrès de chaque semaine, et même de chaque mois.

4° Excitons-nous à la contrition des fautes dont nous nous reconnaissons coupables; n'oublions pas que c'est ici le point le plus important de l'examen, car de la sincérité du repentir dépend la force des résolutions, et par suite tous nos progrès dans le chemin de la vertu.

5° Résolvons-nous sincèrement à nous corriger : demandons-en à Dieu la grâce, formons le ferme propos de nous amender, et déterminons quels moyens nous emploierons à cet effet. Oh! combien, par cette fidélité, n'avancerons-nous pas l'œuvre de notre perfection et de notre salut, qui est, en définitive, la seule que nous devons accomplir!

PRIÈRE

Que de moyens de sanctification vous me présentez, ô mon Dieu, mais que j'en tire peu de fruit! Oh! pardonnez-moi de n'avoir pas profité jusqu'ici de l'examen particulier, par lequel je puis avancer si vite et si sûrement dans la voie du salut, et daignez m'accorder d'y être fidèle à l'avenir.

Je vous le demande par l'intercession de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, en qui j'ai mis, après vous, toute ma confiance et tout mon amour.

RÉSUMÉ

L'examen particulier est celui qui porte sur un défaut à corriger ou sur une vertu à acquérir... Soyons-y fidèles :

1° Tous les maîtres de la vie spirituelle le recommandent...

2° Ils savent combien cet exercice nous aide à nous connaître nous-mêmes et à nous corriger de nos défauts...

3° Attaquons, par son moyen, d'abord ceux de nos défauts qui pourraient scandaliser ou peiner le prochain...

4° Dirigeons-le contre notre passion dominante...

5° Faisons-le porter sur les causes de nos manquements, sur ce qui entretient en nous le défaut à corriger...

— Suivons, dans l'examen, la méthode prescrite :

1° Remerciant Dieu pour ses bienfaits...

2° Implorant les lumières du Saint-Esprit...

3° Lisant notre sujet, et réfléchissant sur notre conduite.

4° Nous excitant à la douleur de nos fautes...

5° Formant de sérieuses résolutions, en rapport ordinairement avec celles de la méditation...

Voir les Résumés, *page* 173; — Examens particuliers, *sujet* 49.

42. — LECTURE SPIRITUELLE. — SA NÉCESSITÉ ET SON EXCELLENCE

Mes paroles sont esprit et vie (S. Jean, VI, 64).

CONSIDÉRATION

Par la lecture spirituelle, on entend celle de l'Écriture sainte, et d'autres livres de piété propres à nous porter à la pratique de nos devoirs de chrétiens et de religieux. Or il suffit de réfléchir aux besoins de notre âme et à la nature de cet exercice pour en comprendre toute la nécessité.

« L'homme, dit Jésus-Christ, ne vit pas seulement « de pain, il vit aussi de la parole de Dieu [1]. » Mais, d'après saint Ambroise, si nous parlons à Dieu quand nous le prions, c'est Dieu qui nous parle quand nous lisons les livres de piété. La lecture spirituelle est donc, dans un sens très-réel, l'audition de la parole de Dieu. Sans elle, nous ne nourririons pas suffisamment notre âme de ce céleste aliment, nous ne recevrions que par parcelles ce que nous avons besoin de recevoir avec surabondance, et ainsi, comme le remarque saint Chrysostome, nous serions très-exposés à nous perdre.

Tous les fondateurs d'ordres religieux l'ont également jugée indispensable et l'ont prescrite dans leurs règles, tous les directeurs des âmes la recommandent, tous les bons religieux se font une obligation de conscience de la faire exactement.

[1] S. Matth., IV, 4.

Apprécions-la comme ils l'ont appréciée, et pour cela réfléchissons à son excellence et à ses avantages.

La lecture spirituelle nous fait participer aux idées de Dieu, nous fait avoir avec Dieu mêmes vues et mêmes sentiments, nous unit à lui d'esprit et de cœur.

La lecture spirituelle remplit l'esprit de pieuses pensées et de saintes maximes : elle nous instruit de Dieu et de ce qui a rapport à Dieu, nous impressionne de plus en plus des grandes vérités de la religion, nous rend abondants pour parler des choses saintes, soit avec nos frères dans nos entretiens réguliers, soit à nos élèves dans le catéchisme et les réflexions.

La lecture spirituelle nous dispose très-bien pour la méditation : par elle, nous écartons les pensées d'affaires pour y substituer des pensées pieuses, nous faisons trêve à nos occupations ordinaires pour entrer en communication avec Dieu ; elle est un terme moyen, une transition naturelle entre l'application à nos travaux extérieurs et notre union à Dieu par l'oraison.

La lecture spirituelle nous instruit de nos devoirs et des principes dont ils dérivent ; elle nous confirme dans ce que nous en savons déjà ; elle renouvelle en nous des idées importantes qui, sans son secours, s'effaceraient peu à peu de notre mémoire.

La lecture spirituelle nous fait profiter de l'expérience des maîtres les plus consommés dans la conduite des âmes : par elle, le fruit de leurs longues observations et de leurs profondes études devient notre héritage ; elle nous instruit de ce qui a rapport à la direction de notre conscience, nous donne des règles et des maximes propres à éclaircir nos doutes et à bien déterminer notre ligne de conduite.

La lecture spirituelle nous fait connaître la voie suivie par les saints, les moyens d'y entrer et de nous y maintenir; elle nous dit tout ce que nous devons faire pour parvenir au but qu'ils ont atteint.

La lecture spirituelle nous est un moyen de nous connaître; c'est, comme le rappelle saint Grégoire, un miroir fidèle où nous nous voyons avec nos misères, nos fautes, nos inclinations au mal; c'est un ami qui nous reprend sans nous heurter et sans nous aigrir; c'est un juge plein de douceur qui nous amène à nous condamner nous-mêmes et à nous résoudre à changer de vie; c'est un médecin qui nous fait connaître les maladies de notre âme et nous prescrit les remèdes qui peuvent nous guérir; il y a plus, la lecture spirituelle nous est elle-même un remède des plus efficaces et des plus faciles.

Combien ne produit-elle pas de salutaires effets sur notre intelligence, notre cœur et notre volonté?

Le religieux qui fait bien sa lecture spirituelle sent naître ou s'exciter en lui la piété, la ferveur, le zèle, l'amour de son saint état, le désir de procurer la gloire de Dieu, l'horreur du péché, l'estime de l'obéissance, de l'humilité, de toutes les autres vertus qu'il doit pratiquer; en même temps que son esprit perçoit les idées divines qui lui sont communiquées, la grâce excite en son cœur les sentiments divins qui leur correspondent; il expérimente qu'en écoutant Jésus-Christ, il se forme à aimer comme Jésus-Christ a aimé.

Le religieux qui fait bien la lecture spirituelle acquiert et nourrit en soi une vraie et solide dévotion. Cet exercice lui procure parfois de grandes consolations qui le portent à dire avec David : « Votre parole,

« ô mon Dieu, est plus douce à mon âme que le miel « ne l'est à ma bouche[1]. » Il y trouve un puissant secours contre les tentations du démon: nous pouvons, en effet, toujours résister à ses insinuations en lui disant, comme Notre-Seigneur dans le désert : « Retire-toi, Satan; car il est écrit : Vous ne « ne servirez que Dieu seul[2]. »

Le religieux qui fait bien la lecture spirituelle est porté d'une manière toute particulière à imiter Notre-Seigneur et les saints, dont elle lui rappelle les paroles et les exemples, et à tendre de toute la force de sa volonté à la perfection qui est la fin de son saint état.

Oui, la lecture spirituelle, lorsqu'elle est bien faite, a une grande influence sur notre volonté. Que de fois cette vérité n'a-t-elle pas été démontrée par l'expérience?

Combien de pécheurs pressés par la grâce renvoyaient toujours leur conversion au lendemain, et qui après avoir, comme saint Augustin, obéi à la parole intérieure qui leur répétait : « Prenez et lisez, » se sont dit : « Pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui? Pourquoi ne me convertirais-je pas dès cet instant même? »

Combien de personnes qui, comme saint Ignace, ont compris, par le moyen des livres spirituels, en quoi consiste la véritable grandeur, et ont tourné toute leur ambition à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes!

Combien de chrétiens et de religieux qui, s'étant relâchés dans la pratique du bien, sont revenus, comme sainte Thérèse, à leur première ferveur par l'effet de la lecture spirituelle!

[1] Ps. CXVIII, 103. — [2] S. Matth., IV, 11.

Il est donc bien établi qu'elle est éminemment avantageuse; que notre âme y trouve sa lumière, sa force, sa consolation; qu'elle nous aide puissamment à nous acquitter des devoirs de notre saint état, à nous sanctifier de plus en plus, et à mériter ainsi d'être éternellement récompensés dans la gloire.

APPLICATION

Estimons beaucoup la lecture spirituelle et faisons-la exactement. Imaginons-nous entendre la voix de la grâce nous dire, comme à saint Augustin : « Prenez et lisez, » et nous indiquer ainsi un moyen sûr de revenir au bien si nous nous en sommes écartés, ou de progresser dans la bonne voie si déjà nous y sommes engagés.

Oui, prenons et lisons, et notre intelligence s'éclairera des vérités du salut: nous connaîtrons Dieu, nous nous connaîtrons nous-mêmes, et ainsi nous posséderons la véritable sagesse.

Oui, prenons et lisons, et la parole de Dieu se fera entendre au fond de notre cœur, y excitera les plus vifs sentiments de l'humilité, de la piété et de l'amour, en même temps qu'elle nous fera goûter d'ineffables consolations.

Oui, prenons et lisons, et notre volonté sera fortifiée. Nous résisterons avec courage et persévérance à tous les efforts de l'ennemi du salut, nous marcherons de vertu en vertu, à la suite de Notre-Seigneur et des saints, jusqu'au degré de perfection que Dieu demande de nous pour nous juger dignes de son céleste héritage.

PRIÈRE

O mon Jésus, qui me procurez par la lecture spirituelle de si précieux avantages, faites, je vous en supplie, qu'elle produise en moi tous ses effets, afin que mon esprit possède votre vérité sainte, que mon cœur se consume des pures flammes de votre amour, que ma volonté se fixe pour jamais dans la voie du bien, et qu'ainsi toute mon âme s'unisse à vous, sur la terre, de cette union qui me méritera de vous être uni éternellement dans le ciel.

RÉSUMÉ

Par lecture spirituelle, on entend celle d'un livre de piété qui porte à l'amour de Dieu et à la pratique de la vertu...

Que de motifs nous avons de bien faire cet exercice !

1° C'est Dieu, c'est Jésus-Christ qui nous y parle...

2° Tous les maîtres de la vie spirituelle le recommandent, tous les fondateurs d'ordres le prescrivent...

3° Tous les bons religieux le font exactement, et s'appliquent à en retirer des fruits...

4° Combien la lecture spirituelle n'est-elle pas avantageuse !... quelles lumières, quels mouvements vers le bien, et quelles consolations l'âme n'y trouve-t-elle pas !...

5° Que de faits établissent l'utilité de la lecture spirituelle ! Rappelons-nous ce qu'elle a opéré en saint Augustin, en saint Ignace, en sainte Thérèse...

— Il faut donc :

1° L'apprécier beaucoup...

2° La faire exactement...

3° La faire dans un livre vraiment capable de nous laisser de salutaires impressions...

4° La faire sérieusement, avec le désir d'en profiter...

5° Prendre des moyens pour en assurer les fruits...

Voir les Résumés, *page* 173; — Examens particuliers, *sujet* 41.

43. — PRINCIPES RELATIFS A LA LECTURE SPIRITUELLE

Croyez-vous comprendre ce que vous lisez (Actes, VIII, 30).

CONSIDÉRATION

Pour que la lecture spirituelle nous soit profitable, il faut la faire conformément aux principes qu'établissent les maîtres les plus expérimentés dans la direction des âmes. Quelques-uns de ces principes ont pour objet le choix des livres, les autres la manière de lire.

Il faut prendre pour livres spirituels des ouvrages solides, précis, onctueux, bien plus remarquables par les sentiments de piété qu'ils expriment que par la profondeur de la doctrine. Il faut rechercher ceux dont les auteurs se sont rendus recommandables par leur foi, leur saine doctrine et la sainteté de leur vie.

En général, il ne faut pas s'empresser de lire des livres nouveaux : il est bien plus sûr de s'en tenir à ceux qui ont reçu la sanction du temps.

Il convient que les religieux aient une prédilection pour les livres spirituels les plus conformes à l'esprit de leur sainte vocation, pour ceux qui sont spéciaux à leur ordre; car, au fond, ce ne sont que des applications, faites pour eux particulièrement, des maximes de l'Écriture sainte et de la doctrine des Pères.

Tels sont, relativement au choix de nos livres spirituels, les principes d'après lesquels il faut nous diriger. Conformons-nous-y donc, et, pour cela, lisons le Nouveau Testament que, d'après nos saintes règles,

nous portons constamment sur nous et pour lequel nous devons toujours professer le plus grand respect. Oh! qu'il doit nous être agréable de parcourir ces pages sacrées, où chaque ligne nous parle du Dieu sauveur qui est seul tout notre amour !

Lisons l'*Imitation de Jésus-Christ,* ce livre inappréciable, le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, où tout révèle l'œuvre d'un saint, où il n'y a pas un seul verset qui ne réponde à l'un de nos besoins spirituels, et que nous ne pouvons lire avec attention sans que nous sentions en même temps la grâce agir sur notre cœur et pénétrer notre âme.

Lisons la *Perfection chrétienne* et le *Combat spirituel,* qui ne peuvent être assez estimés et qui paraissent contenir, sous la forme la plus convenable, tout ce qui importe pour notre avancement.

Lisons les *Vies des saints* et leurs œuvres ascétiques, par exemple la vie et les œuvres spirituelles de saint François de Sales ou de saint Liguori.

Lisons nos saintes *Règles,* le *Recueil,* les *Pensées du vénérable de la Salle,* et les autres livres propres à notre Institut, qui nous aideront à établir parmi nous l'unité d'esprit, de cœur et de volonté, et à bien remplir notre fin soit comme religieux, soit comme instituteurs.

Au surplus, rapportons-nous-en à l'obéissance pour le choix de notre livre spirituel : c'est là, en effet, la première règle à suivre. Ne lisons aucun livre que par l'ordre ou avec la permission de nos supérieurs, parce qu'alors Dieu nous récompensera de notre soumission, et nous fera retirer un grand fruit de notre lecture, pourvu que nous la fassions aussi parfaitement que nous le pouvons.

Pour bien profiter de la lecture spirituelle, il faut, ainsi que le dit notre vénérable Père [1], ne pas la commencer sans nous être mis en présence de Dieu, et lui avoir demandé, par quelque courte et fervente prière, la grâce de pouvoir comprendre et pratiquer ce que nous nous proposons de lire. Il faut aussi nous mettre dans les dispositions intérieures qui assurent l'efficacité de cet important exercice.

Il faut lire : 1° avec humilité, nous défiant de nos lumières, nous mettant en garde contre notre amour-propre, si habile à nous induire en erreur, à nous jeter dans l'illusion.

Il faut lire : 2° avec simplicité, ne chercher que la vérité pure, sans nous arrêter à la forme; ne point nous occuper de la manière dont les choses nous sont dites, mais seulement de leur utilité pour notre avancement dans la vertu.

Il faut lire : 3° avec esprit de foi, considérant la lecture spirituelle comme une précieuse source de grâces, et, selon la pensée de notre vénérable Père [1], envisageant le livre qu'elle a pour objet, comme une lettre que Jésus-Christ nous aurait lui-même envoyée pour nous faire connaître son adorable volonté.

Il faut lire : 4° avec exactitude, c'est-à-dire au moment et pendant tout le temps voulus par la règle.

Il faut lire : 5° avec attention et réflexion, car c'est à nous aussi que s'adresse cette parole du saint diacre Philippe : « Comprenez-vous ce que vous lisez? » Il faut nous appliquer à pénétrer le sens de ce que nous lisons, et examiner si notre conduite y est conforme, si notre vie est véritablement la pratique, la mise en œuvre de la théorie exposée dans notre livre.

[1] Recueil, *Lecture spirituelle.* — [2] *Ibid.*

Il faut lire : 6° avec calme et patience, nous souvenant de ce principe que « peu de vérités bien goûtées sont plus capables de nourrir et de fortifier notre âme, qu'un grand nombre qui ne seraient qu'imparfaitement connues. »

Ne cherchons pas à lire beaucoup de livres : peu suffisent pourvu qu'ils soient bien choisis et que nous les lisions comme il faut. Ne lisons pas non plus beaucoup à la fois : il en est ici comme de la nourriture; l'important n'est pas d'en prendre en quantité, mais d'en faire une bonne digestion. Lisons donc posément et prenons du temps pour exciter en nous des sentiments en rapport avec ce que nous avons lu.

Quand un ouvrage nous fait du bien, lisons-le plusieurs fois, soit de suite, soit à différents intervalles, « parce que, dit saint Augustin, ce qu'on ne lit qu'une fois ne se grave pas assez dans l'esprit. »

Ayons soin de remarquer les passages qui nous ont fait quelque impression, relisons-les, tâchons de les retenir. Oh! que cette pratique est salutaire! Qu'elle nous est utile, à nous surtout qui devons exceller en esprit de foi, avoir toujours présentes à l'esprit les grandes maximes de la religion! Du reste, c'est ce que les saints ont fait, et entre autres saint Bernard; c'est ce que nous recommande le Recueil : « Repassez souvent dans votre esprit, nous y est-il dit, et tâchez de graver dans votre cœur ce que vous avez le plus goûté dans ce que vous avez lu. »

Ne manquons pas, à la fin de notre lecture, de rendre grâces à Dieu de nous avoir manifesté sa vérité sainte, et prions-le de nous aider à en faire toujours la règle de notre conduite.

APPLICATION

Peut-être ne retirons-nous que peu de fruits de la lecture spirituelle. Ne serait-ce point que le livre que nous lisons n'est pas bien choisi, qu'il est, par exemple, moins spirituel qu'historique, ou peu en rapport avec nos obligations de religieux?

Ne serait-ce point que nous omettons notre lecture, ou que nous la faisons négligemment, sans attention sérieuse, sans élévation de cœur vers Dieu?

Ne serait-ce point que nous lisons par motif de curiosité plus que par esprit de foi?

Ne serait-ce point que nous lisons avec trop de hâte, trop de précipitation, nous empressant pour arriver bientôt à la fin de notre livre, et ne réfléchissant pas que les maîtres de la vie spirituelle comparent les lectures ainsi faites à des pluies d'orage qui ne font qu'effleurer la terre, au lieu de la pénétrer comme font les pluies ordinaires?

Ne serait-ce point que nous lisons avec un certain esprit de critique qui nous rend attentifs à ce qu'il y a de défectueux dans notre livre spirituel, tandis que nous devrions ne nous occuper que de ce qu'il peut avoir d'utile pour notre âme?

Ne serait-ce point que nous portons trop notre attention sur la forme, nous arrêtant à la pureté du langage, à la tournure des phrases, oubliant que lire de cette manière, c'est se nourrir de fleurs au lieu de fruits?

PRIÈRE

Donnez-nous, ô Jésus, comme au peuple qui vous suivait dans le désert, une sainte avidité de votre di-

vine parole, et quand vous nous en faites part au moyen de nos livres spirituels, faites que nous la recevions avec foi, docilité, humilité et en la prenant pour règle de notre vie, afin que nous ne l'ayons pas pour juge au dernier jour [1], mais qu'au contraire, elle nous soit un titre pour obtenir la sentence de bénédiction qui fait le bonheur suprême.

RÉSUMÉ

Outre le choix d'un bon livre, il faut, si l'on veut retirer beaucoup de fruit de la lecture spirituelle,

1° Implorer les lumières de l'Esprit-Saint...

2° Lire avec humilité,... simplicité,... esprit de foi,... exactitude,... attention et réflexion,... désir de profiter...

3° S'arrêter de temps en temps pour se faire d'utiles applications de ce qu'on a lu...

4° Relire les passages qui impressionnent le plus...

5° Terminer la lecture en rendant grâces à Dieu des lumières qu'il nous y a données...

— Peut-être ne retirons-nous que peu de fruit de nos lectures spirituelles. Ne serait-ce point

1° Que nous n'avons pas un livre vraiment spirituel?...

2° Que nous lisons notre livre avec négligence ou par curiosité?

3° Que nous ne nous faisons pas l'application des vérités qui y sont exprimées?

4° Que nous envisageons plutôt la forme que les pensées?

5° Que nous n'avons point l'habitude de rappeler ensuite à notre esprit ce qui nous a le plus impressionnés dans ce que nous avons lu?...

Voir les Résumés, page 174; — ancienne édition, *page* 51.

[1] S. Jean, XII, 48.

44. — SUR LES PIEUX ENTRETIENS ET SPÉCIALEMENT SUR LES CONFÉRENCES

Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres (Col., III, 16).

CONSIDÉRATION

Telle est la recommandation que le grand apôtre faisait aux premiers fidèles; à combien plus forte raison s'adresse-t-elle à nous religieux, qui sommes en société pour nous entr'aider dans l'affaire de notre salut, pour nous exciter mutuellement à l'accomplissement de nos devoirs, pour nous soutenir dans notre marche constante vers la perfection, qui est notre but à tous !

Oui, c'est à nous qu'il est dit : « Instruisez-vous, et « excitez-vous les uns les autres; que toutes vos pa- « roles soient bonnes à établir la foi et avantageuses à « ceux qui vous écoutent; faites en sorte que vous « soyez remplis de l'Esprit-Saint, vous entretenant de « psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels [1]. »

Parmi les pieux entretiens prescrits par nos règles, se présentent au premier rang les conférences spirituelles. Elles sont un exercice excellent et qui peut nous être très-profitable. Il suffit de réfléchir à leur objet pour en être persuadé. De quoi, en effet, nous y entretenons-nous? N'est-ce pas de l'évangile du jour et, par conséquent, des paroles et des actions de Notre-Seigneur Jésus-Christ? N'est-ce pas de la fête que l'Église célèbre? N'est-ce pas de ce qui a rapport

[1] Eph., IV, 29; V, 18, 19.

à notre saint état ? N'est-ce pas de nos règles, de notre vocation, des vertus religieuses, des moyens de les acquérir et d'assurer notre persévérance? Que peut-il se concevoir de plus grand, de plus digne de toute notre attention ?

Remarquons, en outre, dans quelles circonstances se fait cet exercice : c'est ordinairement en un jour de dimanche ou de fête, qu'il nous aide par conséquent à sanctifier ; c'est le plus souvent après l'action de grâces pour la sainte communion, lorsque notre cœur est tout pénétré du sentiment de la présence de notre divin Sauveur ; lorsque, portant en nous celui qui est le pain des anges, il est naturel que nous n'ayons du goût que pour les choses du ciel ; lorsque, venant de recevoir les plus salutaires impressions de la grâce, nous devons éprouver comme un besoin de les manifester par nos paroles.

La conférence spirituelle est donc, à cause de son objet et des circonstances où nous la faisons, un exercice excellent ; c'est aussi un exercice très-avantageux, comme l'exprime l'auteur de l'Imitation, disant : « Une pieuse conférence sur des choses saintes peut fort bien servir à notre avancement dans la spiritualité, lors surtout qu'elle se fait entre des personnes qui, n'ayant qu'un même esprit et un même cœur, se réunissent en Dieu [1]. » Or celles que nous faisons ont éminemment ces divers caractères : elles ne peuvent donc que nous être très-profitables.

Les conférences gravent en notre esprit la pensée de Dieu et de nos devoirs ; nous servent, comme la lecture spirituelle, à renouveler en notre mémoire les vérités importantes qui commenceraient à s'en effacer ; déve-

[1] Liv. I, ch. x, 2.

veloppent en nous les sentiments de la piété et du zèle; nous portent à la régularité, à l'obéissance, à l'humilité, à la pratique de toutes les vertus de notre saint état.

Par les conférences, nous nous instruisons, nous nous faisons part de nos lumières touchant le bien, nous nous excitons mutuellement à accomplir celui que Dieu demande de nous : il se fait à tous une communication de lumière et de force. Les esprits se pénètrent des mêmes pensées et les cœurs des mêmes sentiments ; les volontés s'unissent pour une même fin ; l'esprit de communauté, l'esprit de famille, s'établit, se développe et amène avec lui la charité et le dévouement de chacun au bien de tous.

Par les conférences, une explication de nos devoirs et une impulsion vers le bien nous sont données par celui qui a grâce et mission pour nous conduire : toute la communauté est éclairée, conduite, soutenue, mise en garde contre ce qui pourrait lui nuire, redressée dans ce qu'elle aurait de défectueux ou d'irrégulier.

Par les conférences, nous recevons les avis de direction générale, nous apprenons tout ce qu'il nous importe de savoir, en tant que membres de l'Institut et membres de la communauté. Aussi est-ce un fait d'expérience que lorsque les conférences sont bien suivies, les frères se sentent comme portés à la piété, remplis de ferveur, désireux de travailler sérieusement à leur perfection et au salut des âmes; tandis que l'on remarque tout le contraire si, durant un certain temps, elles sont omises ou mal écoutées : alors la communauté devient chancelante, elle hésite dans sa marche, le bien ne s'y fait plus avec ensemble, chacun se place à son point de vue personnel, l'esprit de fa-

mille va en s'affaiblissant, au lieu que l'esprit individuel tend à s'augmenter et à se substituer à la charité, qui seule peut commander le véritable dévouement.

Attachons donc une sérieuse importance aux conférences spirituelles ; songeons à l'estime qu'en fait notre vénérable Père, qui nous les prescrit si souvent dans nos saintes règles. Souvenons-nous également qu'elles ont été l'un des principaux moyens par lesquels nous avons été formés à la vie religieuse, que c'est par elles surtout, que pendant notre noviciat et les retraites annuelles, nous avons été instruits de nos obligations, portés à l'amour de notre saint état, soutenus dans nos défaillances, excités à la généreuse correspondance à la grâce, prévenus contre ce qui pourrait nous faire perdre notre vocation, ou simplement nuire à nos progrès en spiritualité.

APPLICATION

Faisons généreusement notre possible pour que les conférences aient en nous toute leur efficacité ; rendons-nous-y attentifs ; veillons sur nos sens et sur nos pensées pour ne pas nous laisser distraire ; combattons le sommeil ; ne nous laissons pas aller à cette apathie, à cet engourdissement qui fait que l'on entend parler sans écouter, sans comprendre, sans rien retenir.

Assistons aux conférences dans un esprit d'humilité, avec la disposition de reconnaître ce qu'il y a en notre âme qui ne serait pas conforme à ce que Dieu demande de nous.

Assistons aux conférences avec simplicité, comme il convient pour un entretien en famille où il n'y a point d'apprêt, point de recherche, où celui qui parle

ne se propose que d'exposer la vérité sans préoccupation de la forme à lui donner, et les autres que de la connaître pour en faire la règle de leur conduite.

Assistons-y avec foi, car, par les conférences, Dieu nous manifeste ses volontés et nous communique ses grâces.

Assistons-y avec affection, avec plaisir : l'on est heureux d'entendre parler de ce qu'on aime. Or dans les conférences, on nous parle de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sa très-sainte Mère ; on nous parle du ciel et des moyens de l'obtenir ; on nous parle de notre sainte vocation et des précautions à prendre pour la conserver ; on nous parle des vertus les plus héroïques, et de la grâce qui nous donne la force de les accomplir : nous ne pouvons donc y prendre part qu'avec une douce satisfaction.

Oui, il en est ainsi pour le bon religieux : autant les entretiens profanes lui déplaisent, autant il a d'empressement pour écouter ceux qui ont rapport à la spiritualité. Toujours les paroles de foi et de piété trouvent un écho dans son cœur. Toujours elles excitent en lui l'amour du devoir, le désir d'avancer l'œuvre de sa perfection, la volonté de bien faire, de garder fidèlement la loi de Dieu, d'édifier tout le monde, de travailler efficacement à son propre salut et de s'employer généreusement pour celui du prochain.

Enfin, assistons aux conférences en faisant l'application aux besoins de notre âme de tout ce qui nous y est dit. A ces conditions, nous retirerons d'excellents fruits de cet exercice qui sera pour nous le principe de beaucoup de grâces, et un moyen de faire de rapides progrès dans la voie de la sainteté.

PRIÈRE

O Jésus, qui me manifestez de tant de manières votre adorable volonté, accordez-moi, je vous supplie, de bien profiter des conférences spirituelles auxquelles j'ai le bonheur d'assister, afin qu'accomplissant fidèlement ce que vous m'y prescrivez, elles contribuent à m'obtenir l'abondance de vos grâces durant ma vie et la sentence de suprême bénédiction pour l'heure de ma mort.

RÉSUMÉ

Parmi les pieux entretiens, nous devons placer en premier lieu les conférences prescrites par nos règles.

Combien nous devons estimer cet exercice!

1° Là, on nous parle de ce que nous aimons le plus: de Dieu, de Jésus-Christ, de la très-sainte Vierge...

2° Là, on nous instruit de nos devoirs, et surtout de nos devoirs d'état...

3° Les conférences gravent en notre esprit les pensées les plus salutaires...

4° Elles nous portent efficacement à la pratique des vertus du bon religieux et du bon maître...

5° Elles contribuent beaucoup à établir parmi nous l'esprit de communauté, l'union des cœurs...

— Comprenant l'utilité des conférences, assistons-y :

1° Avec attention...

2° Avec humilité et simplicité...

3° Avec esprit de foi...

4° Avec affection, avec un saint empressement...

5° Avec un véritable désir d'en profiter...

Voir les Résumés, *page* 174; — Examens particuliers, *sujet* 42.

45. — SUR NOS ENTRETIENS EN RÉCRÉATION

Si quelqu'un parle, que ce soit comme si Dieu parlait par sa bouche (I S. Pierre, IV, 11).

CONSIDÉRATION

Telle est la règle que le prince des apôtres donnait aux premiers fidèles, et qui, à bien plus forte raison, doit être la nôtre, à nous religieux qui sommes, par état, des hommes de Dieu, des imitateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Oui, nous devons, en toutes circonstances, parler comme si Dieu parlait par notre bouche. Rapprochons-nous donc, autant que possible, de ce principe lorsque nous sommes à la récréation. Nous le devons à notre vénérable Père, qui nous a prescrit la manière de la faire, et qui ne nous y permet que des entretiens propres à nous porter à l'amour de Dieu et à la pratique de la vertu. Nous le devons à nos frères, que nous n'édifierons qu'en suivant cette voie. Nous le devons à la dignité de notre état et à notre avancement spirituel, qui ne pourraient s'allier avec une conduite différente.

Efforçons-nous d'entrer dans l'esprit de nos saintes règles, relativement à la manière de faire la récréation. Rappelons-nous qu'il s'agit ici de l'un des quatre soutiens extérieurs de notre société, et auquel, par conséquent, nous ne pouvons attacher trop d'importance.

Les articles de nos règles, relatifs aux entretiens en récréation, reposent sur ce principe que les religieux

doivent en toute circonstance être un sujet d'édification pour leurs frères, pratiquer la charité, l'humilité et la modestie, s'occuper sérieusement et constamment de leur avancement spirituel, et se prémunir contre tout ce qui y serait un obstacle.

La Règle commune, se plaçant d'abord à un point de vue négatif, nous interdit de prendre pour matière de nos entretiens, 1° ce qui pourrait mal édifier; 2° ce qui, de près ou de loin, peut blesser la charité; 3° ce qui nous est personnel, et dont, par conséquent, nous ne pourrions convenablement entretenir nos frères; 4° ce qui est purement curieux ou inutile.

Se plaçant ensuite à un point de vue positif, elle nous prescrit de ne nous entretenir que de choses édifiantes, qui nous puissent porter à l'amour de Dieu et à la pratique de la vertu.

A ces prescriptions, et comme pour les compléter, s'ajoutent les considérations et les prescriptions du Recueil, qui, après nous avoir rappelé quels dangers il y aurait pour nous de nous entretenir de choses purement curieuses ou mondaines, développe le précepte positif de la Règle, et désigne les sources de nos sujets d'entretiens, ensuite ces sujets eux-mêmes.

Les sources de nos sujets d'entretiens sont les livres que l'on lit au réfectoire, et notre livre spirituel, auxquels on pourrait ajouter les méditations lues en public et les catéchismes que nous étudions.

Les principaux sujets d'entretiens indiqués dans le Recueil sont: 1° les grandes vérités de la religion; 2° la vie et les exemples de Jésus-Christ, de la très-sainte Vierge et des saints, comme aussi de ceux de nos frères qui ont été les plus édifiants; 3° les dévotions dans lesquelles surtout nous devons exceller; 4° les vertus que

nous devons pratiquer, soit comme maîtres, soit comme religieux, et les défauts qui leur sont opposés; 5° ce qui a rapport à nous, considérés comme religieux de notre congrégation : tels sont l'excellence et les avantages de notre état, les moyens de sanctification qu'il nous présente, le bien qui s'y fait, les motifs que nous avons de rendre grâces à Dieu de nous y avoir appelés.

Le Recueil considère donc les entretiens en récréation comme devant servir 1° à alimenter et entretenir notre piété, et suppléer ainsi au peu de temps que nous pouvons consacrer à la lecture spirituelle; 2° à nous faciliter l'emploi des moyens de salut qui sont à notre disposition; 3° à augmenter en nous l'estime de notre état; 4° à nous éclairer sur nos obligations, et à nous porter mutuellement à nous en bien acquitter; 5° à nous prémunir contre les dangers spirituels que nous pouvons courir, à nous maintenir dans l'éloignement du monde, à empêcher que rien n'altère la pureté de notre cœur.

Entrons dans l'esprit de la Règle commune et du Recueil, et que toujours nos entretiens en récréation témoignent que nous n'agissons que d'après les principes et conformément aux prescriptions de notre vénérable Instituteur.

Du reste, combien n'en retirerons-nous pas de fruits de grâce! Par les pieux entretiens en récréation, nous contribuons directement à l'édification de nos frères et au maintien de la régularité, nous nous occupons ensemble de la grande affaire de notre salut et de celui des âmes qui nous sont confiées, nous nous portons à aimer Dieu et à nous dévouer sans réserve à son service : nous trouvons ainsi, dans un délassement, un puissant moyen de sanctification. Que de fois n'a-

t-on pas vu des récréations aussi salutaires aux frères que l'aurait été une conférence ou une méditation ! Que de fois n'ont-elles pas servi à ranimer la ferveur, à enflammer le zèle, à faire naître dans les cœurs les désirs les plus ardents de glorifier Dieu et de sauver les âmes !

Par les pieux entretiens, non-seulement nous nous occupons de notre fin comme religieux et comme instituteurs, mais nous nous communiquons réciproquement les moyens que nous connaissons les plus efficaces et les plus sûrs pour nous la faire remplir : nous y profitons par conséquent de l'expérience de nos confrères, en même temps que nous nous formons à avoir avec eux mêmes vues et mêmes sentiments.

Ajoutons que les pieux entretiens préviennent les tentations, affermissent les vocations, aident à persévérer, et que c'est tellement là leur effet que, pour l'ordinaire, le démon commence ses attaques contre ceux qu'il veut rendre déserteurs de leur saint état, par les détourner de l'assistance aux récréations faites suivant la règle.

Que de raisons n'avons-nous donc pas de garder exactement ce qui nous est prescrit relativement à la manière de bien passer les récréations !

APPLICATION

Pensons à ce que sont nos entretiens lorsqu'ils s'écartent de l'esprit de nos saintes règles, et quels dommages en résultent pour nous.

Nous nous y occupons de choses indifférentes, inutiles, et dès lors ils sont une perte de temps ; ou bien nous nous y occupons des choses de ce monde,

et dès lors ils sont pour nous une source de distractions, un principe de dérèglement.

Eh! qu'avons-nous affaire de parler du monde, nous que Dieu a séparés du monde afin que nous ne nous occupions plus que de notre éternité? N'est-ce pas à nous surtout que s'adresse cette parole de Jésus-Christ : « Laissez les morts ensevelir leurs morts [1]. »

« Les entretiens d'affaires du siècle, dit l'auteur de l'Imitation, nuisent beaucoup, lors même qu'on s'y livre avec une intention simple, car par eux la vanité souille bientôt notre âme et la captive [2]. »

Hélas ! que de fois n'en avons-nous pas fait l'expérience ! Que de fois n'avons-nous pas éprouvé qu'à la suite d'entretiens frivoles ou séculiers, l'esprit est stérile de bonnes pensées et le cœur vide de pieux sentiments, et que nous sommes devant Dieu sans goût, sans onction, et comme dans une indifférence absolue pour les choses saintes!

C'est pourquoi rendons-nous fidèles à faire nos récréations comme le prescrivent nos saintes règles ; nous mériterons, par ce moyen, d'abondantes bénédictions, et un jour nous serons admis à contempler, dans la gloire, notre divin Sauveur, dont les perfections auront fait si souvent ici-bas le sujet de nos entretiens.

PRIÈRE

« Seigneur, vous disait le roi-prophète, mettez une « garde à ma bouche, et le sceau de la circonspection « sur mes lèvres [3]. » Je vous adresse la même prière, en union avec lui, et je vous conjure, ô mon Dieu, de me faire la grâce de n'avoir jamais que des entre-

[1] S. Luc, IX, 60. — [2] Liv. I, ch. X, 1. — [3] Ps. CXL, 3.

tiens dignes de la sainteté de mon état. Donnez-moi de ne prononcer que des paroles d'édification, afin que je ne me rende pas responsable devant votre justice, qui, faisant rendre compte des paroles purement oiseuses et inutiles, s'exerce à plus forte raison sur celles qui seraient contraires à la piété, à l'ordre ou à la charité ; faites que je ne dise rien qui ne serve à vous glorifier et à m'obtenir d'être l'objet de votre libéralité en cette vie et en l'autre. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Ne parlons en récréation que des choses dont notre règle nous permet de parler. Nous le devons :

1° A notre vénérable Père, qui nous l'a prescrit...

2° A nos frères, que nous n'y édifierons que par ce moyen...

3° A notre Institut, dont nous avons promis d'observer les règles, et dont la manière de bien passer les récréations est un des soutiens extérieurs...

4° A la dignité de notre état : religieux, c'est du ciel, et non du monde qu'il faut nous entretenir...

5° A notre avancement spirituel ; car les saintes conversations nourrissent la piété, tandis que les profanes dessèchent le cœur, et sont mortelles pour l'esprit religieux...

— Passons donc nos récréations conformément à la règle :

1° Ne parlons point de ce qui pourrait mal édifier, ou blesser la charité,... ou qui ne serait que curieux...

2° Ne parlons point de ce qui nous est personnel...

3° Parlons de Dieu, de Jésus-Christ, de la religion...

4° Parlons de Marie, notre bonne mère,... de saint Joseph,... des anges, des saints...

5° Parlons de notre vocation et de nos devoirs...

Voir les Résumés, *page* 175 ; — Examens particuliers, *sujet* 210.

46. — RETRAITE ANNUELLE. — SA NATURE ET SA NÉCESSITÉ [1]

Voici maintenant un temps favorable, un jour de salut (II Cor., VI, 2).

CONSIDÉRATION

Il y a pour nous des jours que l'on peut appeler, d'une manière toute particulière, des jours de salut : ce sont ceux de la retraite annuelle, car alors la grâce nous est donnée avec surabondance; les biens spirituels nous sont distribués avec profusion, la vérité sainte vient de mille manières pénétrer notre âme, s'emparer de notre esprit et de notre cœur. Mettons-nous donc à même de profiter de ces jours de bénédiction, et, comme préparation, méditons aujourd'hui sur la nature et la nécessité de la retraite, et sur les motifs que nous avons de la bien faire.

La retraite, c'est un temps infiniment précieux, que nous employons exclusivement à ce qui intéresse notre salut ou notre avancement dans les voies de la perfection. Ce sont des jours qui nous sont donnés, par Notre-Seigneur, pour ne nous occuper d'aucune autre chose que de l'état et de l'avenir de notre âme.

La retraite, c'est un ensemble de salutaires exercices dont chacun a son efficacité particulière et contribue, en outre, à l'efficacité des autres. Là, nous entendons la parole de Dieu et nous examinons sérieusement notre

[1] Cette méditation peut être faite deux ou trois jours avant la retraite.

conscience ; et l'audition de la parole de Dieu nous dispose à l'examen, comme l'examen à l'audition de la parole de Dieu. Il en est ainsi des autres exercices qui remplissent notre journée, et qui tous sont par eux-mêmes éminemment utiles.

La retraite, c'est, pour ainsi dire, une halte, un arrêt que nous faisons dans notre voyage de la vie, afin de nous orienter, de nous assurer que nous suivons la bonne voie, ou de nous y remettre si nous nous en étions écartés, de voir par avance les obstacles qui se présenteront et de prendre les moyens d'en triompher. Oui, quand nous faisons la retraite, nous nous plaçons comme sur une élévation d'où nous pouvons nous rendre compte du chemin que nous avons parcouru, des écarts que nous avons faits, du but que nous nous proposons d'atteindre, de la voie qui y conduit, des difficultés que nous aurons à surmonter.

La retraite, ce sont des jours où nous nous réunissons avec nos frères pour nous renouveler tous dans l'esprit de l'Institut, pour nous appliquer à avoir, avec eux, mêmes idées, mêmes sentiments, mêmes vues, et ainsi à nous unir d'esprit, de cœur et de volonté ; ce sont des jours qui nous sont donnés pour réformer soit les individus, soit les communautés, sur le modèle de nos saintes règles. Il n'y a plus, pendant la retraite, le frère de telle classe, le frère de telle communauté ; il n'y a que le frère, que le disciple du vénérable de la Salle, que le religieux qui doit, avant toutes choses, être régulier, marcher à la perfection par les moyens en usage dans sa congrégation.

Voilà ce que c'est que la retraite annuelle. Demander si elle nous est nécessaire, ce serait demander s'il est nécessaire à un voyageur de s'orienter, à un navire

de s'approvisionner, à un ouvrier fatigué de se reposer et de prendre de la nourriture; ce serait demander s'il est nécessaire de bien établir et de maintenir parmi nous l'union des esprits et des cœurs, de remédier aux irrégularités qui se glissent si facilement dans les communautés, de nous placer sérieusement chacun en regard de notre âme, en face de notre conscience, pour bien nous rendre compte de ce que nous sommes aux yeux de Dieu.

Oui, la retraite nous est nécessaire, à nous surtout qui sommes si souvent emportés hors de nous-mêmes, par les préoccupations inhérentes à notre emploi. Oh! que notre âme devrait avoir soif de s'unir à Dieu! qu'elle devrait désirer entendre sa voix sans être en rien troublée par les bruits étrangers! Combien notre cœur devrait aspirer à témoigner son amour à Jésus, à s'enflammer à l'audition de sa parole sainte et aux touches de sa grâce!

Faisons donc tous la retraite annuelle, et surtout faisons-la bien : que de motifs n'en avons-nous pas?

Il faut correspondre à la grâce, mais c'est ici une grâce exceptionnelle, une grâce de prédilection, ou plutôt, c'est ici une multitude de grâces dont chacune appelle notre correspondance, et dont l'ensemble, par conséquent, nous commande la plus exacte fidélité.

Il faut satisfaire aux besoins de notre âme, hélas! si pauvre, si dénuée; or, la retraite en est le moyen par excellence : n'en pas profiter serait être cruels et inhumains envers nous-mêmes.

Il faut tirer parti de toute occasion favorable à notre avancement en spiritualité, à l'accomplissement de notre grande et unique affaire, qui est le salut de notre âme ; or, qu'est-ce que la retraite annuelle, sinon,

entre toutes les occasions, la plus favorable à nos progrès spirituels, la plus propre à avancer l'œuvre de notre sanctification et à en assurer la réussite?

Il faut entrer dans les desseins de Jésus-Christ; or, par la retraite, ce divin Maître « va nous conduire dans « la solitude pour nous parler au cœur [1] »; il faudra donc l'écouter avec la plus grande attention, la plus vive reconnaissance, et la plus généreuse disposition à faire tout ce qu'il nous aura prescrit.

Il faut aussi entrer dans les desseins de ceux qui nous dirigent et qui, à notre égard, représentent Jésus-Christ; or, qu'attend l'Institut de chacun des frères en retraite, sinon qu'il s'appliquera à bien suivre les différents exercices, afin de devenir un bon religieux et un véritable apôtre de la jeunesse.

Il faut nous préparer sans cesse pour le jour où nous paraîtrons devant Dieu; or, les jours de la retraite nous sont spécialement donnés pour cette préparation, et seront, en outre, la matière de notre jugement. Si nous les employons comme Dieu le demande, nous nous ménagerons une sentence favorable; dans le cas contraire, nous ne nous attirerions qu'une condamnation rigoureuse.

Pensons que de cette retraite peut dépendre notre éternité; que si nous la faisons bien, elle nous procurera des grâces abondantes qui nous rendront triomphants de nos ennemis; que si nous n'en profitons pas, nous aggraverons encore notre état de faiblesse spirituelle, nous donnerons au démon toute facilité de nous renverser, de nous enchaîner et de nous rendre ses esclaves sur cette terre, en attendant de faire de nous, dans l'autre vie, les compagnons de son malheur.

[1] Osée, II, 14.

Pensons que pour plusieurs d'entre nous, cette retraite sera la dernière, que peut-être ce sont ici les derniers soins que fait donner au figuier stérile le divin Père de famille ; craignons, si nous n'en profitons pas, qu'il ne dise aussi de nous : « Coupez cet arbre ; pour-« quoi occupe-t-il inutilement la terre [1] ? »

Enfin portons-nous à bien faire notre retraite par la considération des principaux avantages qu'elle nous procurera. Oh ! si nous la faisons tous avec beaucoup de ferveur, combien Dieu sera glorifié et l'Église consolée ! Combien nous serons à même de travailler efficacement au salut de ceux que la Providence nous confie ! Combien aussi s'établira parmi nous l'unité d'esprit et de cœur qui fait tout à la fois la force et la beauté de notre congrégation !

APPLICATION

Estimons la retraite ; bénissons Dieu de nous avoir donné un si précieux secours pour notre avancement spirituel. Que de personnes désireraient jouir du même avantage que nous ! Pour combien une telle faveur ne serait-elle pas le sujet de la plus vive reconnaissance ! Apprécions donc les dons de Dieu et témoignons-le par notre conduite.

Préparons-nous à bien faire la retraite, et, pour cet effet, demandons-en instamment la grâce par l'intercession de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. Mettons-nous à l'avance dans les dispositions les plus convenables, surtout dans celles d'une bonne volonté et d'un désir sincère de profiter d'une aussi grande grâce.

[1] S. Luc, XIII, 7.

PRIÈRE

Adorable Jésus, qui m'appelez dans la solitude pour me parler au cœur, donnez-moi de répondre à vos desseins ; aidez-moi à retirer mon esprit de toutes les choses extérieures, pour ne me rendre attentif qu'à votre voix, afin que votre serviteur comprenne ce que vous voulez de lui, et qu'il puisse vous témoigner, en l'accomplissant, qu'il n'a en son cœur que le désir de vous plaire.

RÉSUMÉ

Faisons bien notre retraite ; tout nous y engage :

1° Elle nous est nécessaire pour nous éclairer sur l'état de notre âme, pour réparer nos pertes spirituelles et nous renouveler dans la ferveur...

2° Elle l'est pour le maintien de la régularité dans nos communautés...

3° C'est une grande grâce, dont nous rendrons compte,... et bientôt peut-être !...

4° Qui nous dit que cette retraite n'est pas pour nous la dernière ?... qu'elle ne sera pas décisive pour notre salut ?

5° N'en pas profiter serait abuser de la grâce de la manière la plus déplorable...

— Pénétrés de ces vérités,

1° Apprécions la retraite comme une faveur insigne...

2° Désirons-la avec ardeur...

3° Préparons-nous-y à l'avance et sérieusement...

4° Mettons-nous en état d'en bien profiter...

5° Demandons instamment cette grâce à Notre-Seigneur.

Voir les Résumés, *page* 175.

47. — MOYENS POUR BIEN FAIRE LA RETRAITE

Je conduirai l'âme dans la solitude, là je lui parlerai au cœur (Osée, II, 14).

CONSIDÉRATION

La retraite est une grande grâce dont il faut profiter; mais pour qu'elle produise en nous ses fruits de salut, il faut la faire sérieusement, et en y apportant toutes les dispositions requises.

Il faut, pour bien faire la retraite, y entrer le plus tôt possible : les jours qui la composent sont en petit nombre; ce temps précieux paraît se hâter plus encore que tout autre; il faut donc n'en rien perdre. Nous devrions même nous en occuper avant le jour fixé, la faire précéder de quelques jours de demi-retraite marqués par plus de recueillement, plus de ferveur, plus d'application à nos pieux exercices. Mais au moins, quand le moment est venu de la commencer, faut-il aussitôt nous y livrer en entier.

Il faut, pour bien faire la retraite, passer dans le silence et le recueillement tout le temps de sa durée : nous y venons pour écouter Dieu, or Dieu ne parle pas dans le tumulte; nous y venons pour nous occuper exclusivement de la grande affaire de notre salut, or les grandes affaires ne se traitent pas à la légère; nous y venons pour bien étudier ce que nous sommes, mais toute étude sérieuse suppose une grande et exclusive application à ce qui en est l'objet. Du reste, qui ne comprend que la rupture du silence et la diva-

gation des sens sont incompatibles avec la retraite; qu'elles lui sont aussi opposées que l'eau l'est au feu qu'elle éteint; que ne pas être silencieux et recueilli c'est n'être pas en retraite, et, par conséquent, se refuser tout d'abord à profiter d'une aussi grande grâce?

Il faut, pour bien faire la retraite, implorer souvent, et avec toute la ferveur possible, l'assistance du Saint-Esprit, lui dire de l'intime du cœur : « Venez en moi, Esprit de lumière et de force; venez en moi, Esprit créateur, et renouvelez la face de mon âme.» — « C'est « en vain, dit David, que l'homme construit si Dieu « n'édifie avec lui [1]. » Ce serait en vain, en effet, que nous suivrions extérieurement les exercices de la retraite, si le Saint-Esprit n'agissait intérieurement dans notre âme pour leur donner de l'efficacité.

Il faut, pour bien faire la retraite, avoir une bonne volonté, se mettre et demeurer dans la disposition où était saint Paul, lorsqu'il s'écriait : « Seigneur, que « voulez-vous que je fasse [2]? » C'est Dieu qui nous appelle à la retraite; il veut que nous la fassions de la manière la plus fructueuse, et il nous en donne la grâce : la réussite n'en dépend, en définitive, que de nous, et, pour ainsi dire, que de notre fidélité à nous servir des moyens à notre disposition.

Voulons-nous bien faire notre retraite, rendons-nous très-attentifs à la parole de Dieu, qui nous y est distribuée avec tant d'abondance : quels n'en seront pas les effets sur notre âme si nous l'écoutons avec docilité? C'est par sa parole que Dieu a créé le monde [3]; c'est encore par elle qu'il le régénère, et qu'il opère en nous ses fruits de grâce. Écoutons-le nous communi-

[1] Ps. CXXVI, 1. — [2] Act., IX, 6. — [3] Sag., IX, 1.

quer ses volontés par son ministre, par nos supérieurs, par nos livres spirituels, et sûrement nous nous sentirons vivre d'une nouvelle vie, notre esprit s'éclairera des pures lumières de la foi, notre cœur s'embrasera des flammes de la charité.

Voulons-nous bien faire notre retraite, livrons-nous-y à des réflexions sérieuses, suivant la direction qui nous est donnée. Plaçons-nous en regard des grandes vérités de la religion; pénétrons-nous de la pensée de la mort et de celle du jugement; descendons en esprit dans le séjour des douleurs éternelles; élevons-nous vers celui de la joie sans fin; persuadons-nous bien que nous aurons l'une ou l'autre de ces destinées, et que cela ne dépend que de notre correspondance à la grâce. Voyons l'état actuel de notre conscience, n'y laissons rien sans le pénétrer; que tout y soit clair et nettement défini; rendons-nous compte de nos fautes et de leurs causes, et cherchons les moyens de les éviter à l'avenir. Frappons notre esprit des grandes maximes de la foi; efforçons-nous de comprendre le prix de la grâce, le mal du péché, la nécessité du salut, la sainteté de notre état et les obligations qu'il nous impose.

Voulons-nous bien faire notre retraite, excitons en nos cœurs des sentiments en rapport avec les sujets que nous méditons ou dont on nous entretient; que tantôt notre âme soit saisie de crainte à la vue des rigueurs de la justice divine et du nombre de nos infidélités, et que tantôt notre cœur s'ouvre à la confiance, au souvenir de ce qu'a fait pour nous notre adorable Sauveur. Produisons surtout de pieuses affections, des élans d'amour vers Dieu, vers Jésus-Christ, vers sa très-sainte Mère. Oh! que ces jours de béné-

diction nous seront profitables si nous y avons persévéré dans la pratique du divin amour !

Voulons-nous bien faire notre retraite, formons-y de généreuses résolutions d'être tout à Dieu, tout à nos devoirs. C'est ce qu'il y a de plus essentiel. Le principal effet de la retraite doit être de placer et de fixer notre volonté dans la voie du bien; or cela suppose que nous nous résoudrons sincèrement à ne jamais plus nous en écarter. Peut-être avons-nous été jusqu'ici de ces gens indécis qui ne veulent pas être au monde et au démon, mais qui ne veulent pas non plus franchement être à Dieu; de ces gens à qui l'on pourrait dire avec le prophète Élie : « Jusques à quand « boiterez-vous des deux pieds, et hésiterez-vous « entre le Seigneur et Bélial [2]? » Eh bien! la retraite est l'occasion favorable de nous déterminer à n'être désormais qu'à Dieu, à ne rien vouloir ni désirer en cette vie que de lui plaire et de mériter ses grâces.

Enfin, voulons-nous bien faire notre retraite, faisons usage des moyens extérieurs qui peuvent nous la faciliter. Servons-nous de notre Recueil; lisons surtout avec attention les considérations qui le terminent, et par lesquelles nous sommes si bien amenés à nous rendre compte de l'état de notre âme. Lisons notre livre d'Examens particuliers, qui nous fait connaître d'une manière précise tous nos devoirs comme religieux, et nous dirige sûrement dans la recherche de nos fautes et de leurs causes, ainsi que dans les résolutions à former pour l'avenir. Écrivons les pensées qui nous auront le plus impressionnés, et aussi les résolutions que nous prendrons.

Notons, dès le premier jour de la retraite, le résultat

[1] III Rois, XVIII, 21.

de notre examen particulier; notons de même le plus tôt possible une appréciation de nos confessions et de nos communions; car c'est en ces jours de grâce qu'il faut commencer d'exécuter tout ce que nous nous proposons pour l'amendement de notre vie et notre avancement dans les voies de la perfection.

APPLICATION

Sommes-nous dans des dispositions convenables pour bien faire notre retraite? Y entrons-nous avec la persuasion intime que nous en avons un immense besoin, qu'elle est pour nous une chose de la plus sérieuse importance? Y entrons-nous avec défiance de nous-mêmes, qui ne sommes qu'impuissance et faiblesse, mais avec confiance en Dieu qui, par sa grâce, nous rendra capables de profiter de ces saints exercices si nous y apportons une bonne volonté?

L'avons-nous cette bonne volonté? Commençons-nous cette retraite avec un cœur libéral envers Dieu, avec la résolution de ne lui refuser absolument rien, de ne fixer aucune borne à notre fidélité? Sommes-nous bien déterminés à faire ce qu'il demandera de nous pendant ces jours de grâce? Lui disons-nous avec vérité : « Parlez, Seigneur, parce que votre ser-« viteur écoute [1] ; » manifestez-moi vos ordonnances, et je m'empresserai de les accomplir. Vous connaissez toutes choses, et vous savez qu'il n'y a en moi d'autre désir que celui de me conformer en tout à votre adorable volonté, afin de me rendre digne de vos éternelles récompenses.

[1] I Rois, III, 9 et 10.

PRIÈRE

O Jésus, qui me permettez d'assister aux saints exercices de la retraite, accordez-moi, je vous en conjure, la grâce d'avoir toutes les dispositions intérieures pour en bien profiter, afin que ces jours si précieux soient réellement pour moi des jours de grâce et de bénédiction, des jours de salut, pendant lesquels je redresserai mes voies, je me fixerai dans le bien, et je reprendrai ma marche dans le sentier de la perfection, pour ne m'en écarter jamais plus.

RÉSUMÉ

Pour profiter de la retraite, il faut surtout :

1° Comprendre le besoin qu'on en a,... désirer sincèrement en profiter,... y venir avec un saint empressement...

2° Y entrer le plus tôt possible : il faudrait même s'y être préparé par quelques jours de demi-retraite...

3° S'y comporter avec beaucoup d'édification,... demeurer dans le silence, le recueillement...

4° Prier avec ferveur le Saint-Esprit, éloigner de notre pensée toute occupation étrangère, faire de nos facultés l'usage que réclament les différents exercices...

5° Former de bonnes résolutions, et, autant qu'il dépend de nous, en assurer l'accomplissement...

— Et maintenant réfléchissons sur nos dispositions :

1° Apprécions-nous la grâce qui nous est faite?...

2° Avons-nous l'intime persuasion que nous avons un immense besoin de la retraite?...

3° Y entrons-nous avec une véritable défiance de nous-mêmes et une entière confiance en Dieu?...

4° Y entrons-nous avec la bonne volonté de répondre aux desseins de Dieu sur nous?...

5° Prions-nous pour obtenir de bien faire cette retraite, si importante pour notre sanctification et notre salut?...

Voir les Résumés, *p.* 176.

48. — SOUVENIR DE LA RETRAITE

Mon âme, n'oubliez pas les grâces dont vous comble le Seigneur (Ps. CII, 2).

CONSIDÉRATION

La retraite annuelle est pour nous un temps de grâces toutes spéciales, un temps où Dieu nous prodigue ses faveurs, où il fait briller vivement à notre esprit la lumière de la vérité, où il pénètre notre cœur des sentiments d'une sincère piété, où il nous inspire les plus généreuses résolutions d'être à lui pour jamais.

Il y a (*quelques mois*) que ce temps s'est écoulé, et peut-être, hélas! n'avons-nous plus que peu de chose des biens qu'il nous a apportés; peut-être n'est-il plus lui-même qu'un vague souvenir dans notre esprit, sitôt distrait de ce qui pourtant devrait l'occuper sans cesse; peut-être n'avons-nous pas retiré de la retraite annuelle le bien qu'elle devait produire, et, après nous être placés par elle sur le véritable chemin, avons-nous été dès lors en déviant de plus en plus. S'il en était ainsi, combien nous serions malheureux, et combien par conséquent nous devrions nous hâter de revenir sur nos pas!

Pour nous aider dans ce retour au bien, il nous sera très-utile de rappeler à notre esprit la dernière retraite annuelle, afin d'en remercier Dieu, de nous en renouveler les impressions et de nous examiner sur notre fidélité aux résolutions que nous y avons prises.

Souvenons-nous de la retraite pour en rendre grâces à Dieu, car elle a été de sa part une précieuse faveur, un don de sa générosité, la marque d'une affection toute particulière; il faut donc qu'elle soit l'objet d'une vive reconnaissance. Ah! ne croyons point que ce soit assez de quelques prières de remercîment que nous avons pu faire en terminant la retraite; ce n'est point là témoigner suffisamment que nous apprécions un si grand bienfait, que nous comprenons quelle a été la libéralité de Dieu envers nous. Les effets de la retraite sont pour toute l'année, pour toute la vie; notre reconnaissance doit être de même et n'avoir pas de limite.

Souvenons-nous de la retraite, pour nous remettre et nous maintenir dans les dispositions d'esprit, de cœur et de volonté où nous étions alors.

Pendant la retraite, nous jugions sainement des choses, parce que nous les examinions avec le calme de l'âme et aux pures lumières de la foi et de la raison; tenons-nous-en aux appréciations que nous faisions en ces jours de grâce. Que pensions-nous des peines et des épreuves de cette vie? N'y voyions-nous pas des attentions de la Providence, qui veut, par ce moyen, nous faire expier nos fautes, et nous donner occasion d'augmenter nos mérites?

Que pensions-nous de l'oraison, de l'examen, de l'ouverture de conscience, de tous nos exercices spirituels? N'y voyions-nous pas de précieux moyens de sanctification, des canaux de la grâce, des foyers abondants de lumière, des principes de force pour le bien?

Que pensions-nous de notre sainte vocation? Ne la croyions-nous pas réelle? ne l'envisagions-nous pas comme la marque d'une attention toute spéciale de

Dieu envers nous? N'en faisions-nous pas le sujet de nos remercîments envers notre divin Sauveur?

Que pensions-nous des vertus religieuses, de la chasteté, de l'obéissance? Que pensions-nous du péché, des infidélités à la grâce, des imperfections? Eh bien! ce que nous en pensions alors, nous devons encore le penser, car nos jugements étaient conformes à la vérité, et la vérité ne change pas.

Pendant la retraite, nos affections se dirigeaient vers Dieu comme vers leur unique centre : renouvelons-nous et maintenons-nous dans cette disposition. Oui, aimons Dieu, et n'aimons que lui. Ne nous laissons pas dominer par l'amour des créatures. Que notre cœur ne soit point partagé. Nous l'avons donné en entier à notre divin Sauveur; confirmons aujourd'hui cette donation, ne souffrons pas qu'elle soit détruite ou infirmée par quelque affection déréglée.

Pendant la retraite, nous avons excité en nos cœurs des sentiments de charité envers nos frères; alors nous voyions Jésus-Christ dans leur personne, nous les aimions, nous étions disposés à leur rendre service et nous en désirions l'occasion : animons-nous des mêmes sentiments et accomplissons les actes qui en sont la conséquence.

Oui, mettons-nous, sous tous les rapports, dans les mêmes dispositions qu'aux jours de la retraite, parce que nous en avons les mêmes motifs. Il est vrai aujourd'hui, comme pendant la retraite, que Dieu seul est notre fin, que nous n'existons avec nos facultés que pour le connaître, l'aimer, le servir ici-bas afin de mériter de le posséder dans l'autre vie.

Il est vrai aujourd'hui, comme pendant la retraite, que nous avons Jésus-Christ à imiter et à glorifier,

notre âme à sauver, l'enfer à éviter, le ciel à conquérir.

Il est vrai aujourd'hui, comme pendant la retraite, que nous sommes religieux, que nous devons cultiver la grâce de notre vocation, correspondre à toutes celles qui en sont la suite, tendre sans cesse à la perfection, nous mettre à même d'opérer du fruit dans les âmes, être tout charité pour nos frères et nos élèves. Non, non, Dieu n'a point changé depuis la retraite : ce qu'il voulait de nous, il le veut encore.

Enfin, souvenons-nous de la retraite pour nous examiner sur l'accomplissement de nos résolutions et leur donner toute leur efficacité.

Nous avons, pendant la retraite, résolu de nous conformer aux recommandations qui nous ont été faites, et qui avaient pour objet nos devoirs, soit comme religieux, soit comme maîtres : y avons-nous été fidèles? Si nous passons en revue nos actions journalières, nos exercices spirituels, notre conduite en classe, ne trouvons-nous pas que nous nous sommes beaucoup écartés de ce que nous avions promis à Dieu?

Nous avons, pendant la retraite, attaqué notre défaut dominant, et nous nous sommes résolus à continuer de le combattre, à ne lui laisser ni repos ni trêve que nous ne l'ayons réduit à l'impuissance de nous nuire. Quelles attaques sérieuses lui avons-nous livrées? De quelles armes nous sommes-nous servis contre lui? N'avons-nous pas cessé ce combat, qui ne doit point cesser? Ne nous sommes-nous point arrêtés dans cette guerre qui doit durer toute notre vie?

Nous avons reconnu, pendant la retraite, quelles choses nous étaient des obstacles pour notre avance-

ment, et nous avons résolu de nous en affranchir : avons-nous accompli notre résolution quand en est venu le moment? Avons-nous eu le courage de rompre tels et tels liens qui nous empêchaient d'être tout à Dieu, d'éviter telles et telles occasions que nous savions nous être funestes?

APPLICATION

La fin essentielle de la retraite était la réforme de notre conduite sur le modèle de nos règles; si cette réforme n'avait pas eu lieu, cette fin n'aurait pas été remplie, le but principal serait manqué.

Eh! qu'importe que nous ayons eu, pendant la retraite, des consolations, des affections pieuses, une ferveur sensible, si nous ne nous sommes pas convertis? Qu'importe que nous ayons vu le chemin que nous devions suivre, si nous ne l'avons pas pris?

Déplorons donc d'avoir si peu profité de la retraite, ou plutôt efforçons-nous de lui donner son efficacité. Nous le pouvons encore, car les fruits en étaient pour maintenant, comme pour le temps qui s'est écoulé depuis que nous l'avons faite. La voix que nous avons entendue, et qui nous disait : « Redressez vos sen-« tiers[1], » se fait encore entendre, et nous redit la même parole : écoutons-la..

Prenons en main nos résolutions de la retraite, lisons-les avec attention, et formons-les de nouveau en demandant à Dieu le courage de les garder; et, avec plus de fidélité que par le passé, témoignons que c'est sincèrement que nous voulons être à lui, que nous n'avons à cœur que de lui plaire, que de conformer

[1] Isaïe, XL, 3.

notre intérieur et notre extérieur à ce qu'il demande de nous.

PRIÈRE

O Jésus, qui me rappelez aujourd'hui au souvenir de la retraite que vous m'avez permis de faire, je m'humilie devant vous à la pensée du peu de fruit que j'en ai retiré, et je vous conjure, par l'intercession de votre très-sainte Mère et de saint Joseph, de m'aider de votre grâce, afin que, me mettant dans les dispositions où j'étais alors, et accomplissant fidèlement mes résolutions, je vous témoigne par ma conduite que je ne désire que l'exécution de votre sainte volonté, et je me rende digne de votre céleste héritage.

RÉSUMÉ

N'oublions point les grâces dont Dieu nous a favorisés dans la dernière retraite annuelle. Souvenons-nous-en :

1° Pour le remercier de ces jours de salut...

2° Pour nous remettre dans les dispositions d'esprit, de cœur et de volonté où nous étions alors...

3° Pour nous rappeler nos résolutions...

4° Pour examiner si nous y avons été fidèles...

5° Pour demander pardon de les avoir si souvent oubliées, pour les former de nouveau et prendre des moyens propres à nous les faire accomplir...

— Nous avons voulu, par notre retraite, nous réformer sur le modèle de nos règles : ce but a-t-il été atteint?

1° Rappelons-nous nos devoirs de religieux et de maîtres.

2° Relisons nos résolutions...

3° Interrogeons notre conduite : que de manquements!

4° Déplorons-les, cherchons-en la cause et prévenons-la.

5° Commençons dès aujourd'hui à être tout à Dieu...

Voir les Résumés, *page* 176 ; — Examens particuliers, *sujet* 274.

49. — SUR LE COMBAT SPIRITUEL

La vie de l'homme, sur la terre, est un combat continuel (Job, VII, 1).

CONSIDÉRATION

C'est notre condition, ici-bas, d'avoir sans cesse à lutter contre les ennemis de notre âme. « Il n'y a point, dit l'Imitation, d'assurance pour nous en cette vie; mais tant que nous vivrons, il faudra recourir aux armes spirituelles, pour nous défendre des ennemis qui nous environnent et qui nous attaquent à droite et à gauche [1]. »

Nous avons pour ennemi ce monde que Jésus-Christ a condamné, et dont nous nous sommes séparés en répondant à notre vocation, mais qui tend à exercer sur nous une funeste influence, à nous pénétrer de ses principes erronés, à troubler la solitude de nos communautés, à nous séduire par le spectacle de ses vanités et de ses mauvais exemples.

Nous avons pour ennemi le démon, cet ange tombé par orgueil, qui nous hait parce que nous sommes l'image de Dieu, et qui, dévoré de jalousie, et ne pouvant supporter l'idée que nous sommes destinés à la gloire dont il est déchu, s'efforce de nous faire devenir les compagnons de son supplice.

L'Écriture sainte l'appelle « le lion rugissant, rôdant « autour de nous, et cherchant qui dévorer [2], le grand « dragon, l'ancien serpent qui séduit le monde [3]. » Oui,

[1] Liv. III, ch. xxxv, 1. — [2] I S. Pierre, v, 8. — [3] Apoc., XII, 9.

il est à la fois lion et serpent, c'est-à-dire puissant et rusé; tantôt il attaque de front, et tantôt il se cache; parfois il effraie, et parfois il enchante; il est plus dangereux lorsqu'il vient à nous en serpent que lorsqu'il se présente en lion; mais, lion ou serpent, c'est toujours le même ennemi, agissant par la même haine de Dieu et de l'homme, poursuivant notre malheur, voulant la mort de nos âmes.

C'est surtout notre perte, à nous religieux, qu'il poursuit avec le plus de persistance, car sa plus grande ambition est d'entraîner dans le mal les personnes consacrées à Dieu, celles qu'il voit rangées sous l'étendard de la croix, revêtues des livrées de Jésus-Christ et travaillant, en union à ce divin Sauveur, à ruiner son empire pour établir celui de la grâce et de la justice : aussi dirige-t-il contre elles ses plus furieuses attaques.

Cependant le monde et le démon ne sont ni nos seuls ni nos plus redoutables ennemis; nous en avons un troisième bien plus à appréhender, c'est nous-mêmes avec nos inclinations au mal, nos habitudes vicieuses, nos passions désordonnées. Le monde et le démon assiégent la place de notre âme; mais ils ne pourraient rien contre nous s'il n'y avait au dedans un ennemi secret, qui travaille à assurer la réussite de leurs attaques. « Votre âme, dit encore l'auteur de l'Imitation, n'a point de plus fâcheux et de plus redoutable ennemi que vous-même, lorsque vous n'êtes pas bien d'accord avec l'esprit [1]. »

Oui, c'est nous qui nous causons le plus de dommage. Nous formons, d'après la doctrine de saint Paul [2], deux hommes ennemis : l'un qui, s'inspirant de la foi

[1] Liv. III, ch. XIII, 1. — [2] Rom., VII.

et de la raison, veut le bien, aspire à la vraie liberté, et tourne ses pensées et ses désirs vers le ciel; l'autre qui, obéissant à la loi du péché, recherche le mal et accepte les honteuses chaînes des passions.

Voilà quels sont les ennemis de notre âme : le monde, le démon, nous-mêmes. Ennemis terribles, rusés, attentifs à nous nuire, et qui ordinairement s'unissent pour nous livrer de plus rudes assauts.

Cependant, gardons-nous d'exagérer ce qu'ils peuvent réellement contre nous. Sans doute, ils sont puissants, mais nous ne sommes pas sans assistance dans le combat que nous devons soutenir contre eux. Le serviteur d'Elisée voyant autour de la ville une armée de Syriens, dit à son maître : « Hélas ! que « ferons-nous? — Ne craignez point, lui répondit « celui-ci, car il y a avec nous plus de monde qu'ils ne « sont [1]. » En même temps il pria le Seigneur de lui ouvrir les yeux, et aussitôt le serviteur vit la montagne pleine de chariots de feu qui étaient autour du prophète.

Et nous aussi, ouvrons les yeux; regardons à la lumière de la foi quels secours nous sont donnés, et, voyant que nous disposons de forces incomparablement plus grandes que celles de nos ennemis, ranimons en notre cœur l'espérance de la victoire.

Nous avons pour chef Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, avec lequel nous ne faisons qu'un, et qui combat en nous par sa grâce et son esprit. Qui donc pourrait lui résister? Demeurons-lui unis et soyons sûrs que nos ennemis rediront, à notre sujet, cette parole de Pharaon et de son armée : « Fuyons Israël, car « le Seigneur combat pour lui contre nous [2]. »

[1] IV Rois, VI, 15 à 17. — [2] Exode, XIV, 25.

Jésus-Christ nous assiste dans le combat spirituel par divers moyens qu'il est très-consolant de nous rappeler.

Et d'abord il nous présente comme auxiliaire sa très-sainte mère, cette Vierge auguste qui est « terrible au « démon comme une armée rangée en bataille [1], » qui écrase du pied la tête du serpent [2] et que l'Église invoque sous le titre spécial de « Secours des chrétiens ».

Il nous présente avec elle saint Joseph, notre tout puissant protecteur; saint Michel et ses anges qui combattent toujours contre le dragon [3], et, parmi ceux-ci, notre ange gardien particulièrement chargé de nous diriger et de nous défendre; il nous présente de même les saints qui sont dans la gloire et surtout ceux qui sont nos patrons. Qu'avons-nous donc à craindre, ayant des alliés qui disposent de la puissance même de Dieu?

Jésus-Christ nous présente, dans un autre ordre de choses, une multitude de secours de toutes sortes; tels sont les sacrements, la prière, le signe de la croix, la parole de Dieu, la direction de conscience, les exercices de communauté, les vœux de religion, notre saint habit, nos règles, qui nous sont, en effet, des principes de force et qui, à la condition de faire de notre côté ce qui nous est possible, nous rendent invincibles, quels que soient le nombre, la puissance, l'adresse, la persistance des ennemis de nos âmes.

APPLICATION

Après avoir considéré la nécessité du combat spirituel, la nature de nos ennemis, celle des secours dont

[1] Cant., VI, 3. — [2] Gen., III, 15. — [3] Apoc., XII, 7.

nous disposons, entrons résolûment dans la lice qui nous est ouverte. Combattons vaillamment, car en cédant nous deviendrions esclaves, tandis qu'en résistant nous devenons rois ; le combat est rude, mais notre fidélité n'en paraîtra que mieux, et notre couronne n'en sera que plus belle. Souvenons-nous que l'enjeu de la bataille, c'est notre âme, c'est notre éternité.

Combattons avec confiance ; car unis à Jésus-Christ nous sommes revêtus d'une force divine et nous pouvons dire avec saint Paul : « De moi-même, je ne puis « rien, mais je puis tout en celui qui me fortifie [1]. »

Combattons avec prudence, prévenant les ruses de nos ennemis, enchaînant d'abord ceux qui sont en nous, c'est-à-dire nos passions, ne négligeant point les petites choses, réparant nos pertes, évitant de nous exposer au danger et nous défiant de nous-mêmes.

Combattons avec les armes de Dieu, qui sont le bouclier de la foi, le casque de l'espérance, l'épée de la parole sainte [2] ; et, conformément à la recommandation de Jésus-Christ [3], veillons et prions.

Combattons patiemment, ne nous étonnant même pas d'avoir à combattre, faisant généreusement ce que nous pouvons, et ensuite demeurant dans le calme de l'âme, certains que Dieu ne nous délaissera pas.

Combattons dès maintenant et sans relâche. Ne cédons en rien aux efforts de nos ennemis : aidés de la grâce, nous remporterons une pleine victoire, et par elle nous acquerrons le droit de participer à la gloire de Jésus-Christ, avec les saints qui, dans le ciel, célèbrent leur triomphe sur l'enfer, et font hommage à l'Agneau de leur couronne de justice.

[1] Philip., IV, 13. — [2] Eph., VI, 13 et suiv. — [3] S. Matth., XXVI, 41.

PRIÈRE

« O Jésus, douceur ineffable, changez pour moi en amertume toutes les consolations terrestres, qui me détournent de l'amour des biens éternels. Que la chair et le sang, ô mon Dieu, que la chair et le sang ne triomphent pas de moi; que le monde et sa gloire passagère ne me séduisent point; que le démon, avec toute sa malice, n'ait pas le pouvoir de me supplanter. Donnez-moi, je vous en conjure, la force pour résister, la patience pour souffrir et la constance pour persévérer[1]. »

RÉSUMÉ

Notre vie, ici-bas, est une guerre continuelle.

1° Nous avons à combattre le monde,... le démon,... nos passions...

2° Nos ennemis sont nombreux,... puissants,... rusés,... persistants...

3° Mais nous avons avec nous Jésus-Christ, notre chef...

4° Nous avons pour auxiliaires la très-sainte Vierge, les anges, les saints, le ciel entier...

5° Nous disposons de nombreux moyens très-propres à nous assurer la victoire : tels sont la prière, les sacrements, la direction spirituelle...

— C'est pourquoi :

1° Ne craignons point nos ennemis...

2° Ne nous étonnons pas de leurs attaques...

3° Unissons-nous à Jésus-Christ...

4° Combattons-les ensuite avec courage,... confiance,... prudence,... patience et persévérance...

5° Assurons notre victoire par une véritable dévotion envers la très-sainte Vierge, si terrible aux démons, et que l'Église appelle « Secours des chrétiens »...

Voir les Résumés, *page* 177; — ancienne édition, *page* 194.

1 *Imit.*, liv. III, ch. xxvi, 3.

50. — JÉSUS-CHRIST NOTRE MAITRE ET NOTRE MODÈLE DANS LE COMBAT SPIRITUEL

Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive (S. Matth., x, 34).

CONSIDÉRATION

Jésus-Christ est notre maître et notre modèle dans le combat que nous devons livrer au monde, au démon et aux passions ; rappelons-nous donc souvent quels sont, à ce sujet, ses enseignements et ses actes.

Jésus-Christ a combattu le monde en condamnant l'esprit dont il est animé, en flétrissant ses maximes erronées et ses usages criminels ou dangereux. Il a dit : « Malheur au monde, à cause de ses scandales [1] ! « malheur à vous qui riez, car un jour vous pleurerez [2] ! grand est le nombre de ceux qui suivent la « voie large, mais cette voie conduit à la perdition [3]. »

Jésus-Christ a manifesté en toutes circonstances son opposition au monde ; il a dit : « Je ne suis pas de ce « monde [4], je ne prie pas pour le monde [5] ; » et ses actions sont en tous points conformes à ces paroles.

Pendant trente ans il a vécu caché au monde, et quand ensuite il se montre aux hommes, c'est afin de les détacher du monde. Aussi celui-ci lui a-t-il fait de son côté une constante opposition. Il a refusé de le reconnaître, ainsi que le dit saint Jean par cette parole : « Le Verbe était dans le monde et le monde

[1] S. Matth., xviii, 7. — [2] S. Luc, vi, 25. — [3] S. Matth., vii, 13. — [4] S. Jean, viii, 23. — [5] S. Jean, xvii, 9.

« ne l'a point connu; il est venu chez les siens, et les « siens ne l'ont point reçu [1]; » le monde l'a haï sans sujet, suivant que les prophètes l'avaient annoncé [2]; il l'a insulté, condamné et crucifié.

Telle est la nature du combat qui s'est livré et qui se continue entre Jesus-Christ et ce premier ennemi de notre salut, combat dont le divin Sauveur nous fait connaître l'issue par ces paroles : « Vous aurez « beaucoup à souffrir dans le monde; mais prenez « courage, j'ai vaincu le monde [3]. »

Jésus-Christ a, de même, été constamment opposé au démon, cet autre ennemi de nos âmes : il n'a cessé de le combattre depuis l'origine du temps et il ne cessera jusqu'à la fin des siècles.

Déjà il l'avait vaincu par l'immaculée conception de Marie, par ce prodige unique qui accomplissait cette parole de la Genèse : « La femme écrasera du pied la « tête du serpent [4]; » mais ce n'était là qu'un prélude de la grande victoire qu'il devait remporter sur lui, et dont il poursuit l'accomplissement durant tout le cours de sa vie mortelle.

Il déconcerte par la fuite en Égypte les projets de celui qui, homicide dès le commencement [5], était l'inspirateur de la cruauté d'Hérode; il se dérobe à sa connaissance et ne lui laisse point découvrir qu'il est le Fils de Dieu; il lui résiste dans le désert et le contraint de s'éloigner; il annonce que son empire tyrannique touche à sa fin, car il dit : « Le fort armé garde l'en- « trée de sa maison; mais il en survient un autre plus « fort que lui, qui le vainc et enlève ses dépouilles [6]; » et ailleurs : « Je voyais Satan tomber du ciel comme la

[1] S. Jean, I, 10, 11. — [2] Ps. XXXIV, 19. — [3] S. Jean, XVI, 33. — [4] Gen., III, 15. — [5] S. Jean, VIII, 44. — [6] S. Luc, XI, 22.

« foudre [1]; » il le chasse ensuite du corps des possédés, lui disant avec autorité : « Esprit immonde, sors du « corps de cet homme [2]. » Il lui a donc fait une guerre implacable et incessante, guerre qui se continue, et qui aura pour effet la délivrance de l'humanité de l'oppression de l'ange déchu, l'humiliation de cet esprit d'orgueil, qui sera refoulé dans l'abîme et enchaîné pour jamais par l'Agneau dominateur [3].

Jésus-Christ combat avec non moins de constance et d'efficacité la triple concupiscence, qui est le troisième et le plus dangereux des ennemis de notre salut. Quelle guerre il fait aux passions déréglées ! Et d'abord il nous prescrit de les immoler toutes : « Renoncez- « vous vous-mêmes [4], nous dit-il; celui qui ne renonce « pas à tout ne peut être mon disciple [5]; celui qui aime « sa vie la perdra [6]. »

Il les prend ensuite une à une, et les combat par ses paroles et par ses actes.

Il s'oppose à l'orgueil de la vie, en le flétrissant en toutes circonstances, et en nous portant à nous en affranchir. Rappelons-nous ses anathèmes contre les scribes et les pharisiens, la parabole du pharisien et du publicain, dite particulièrement « pour ceux qui pré- « sumaient d'eux-mêmes et méprisaient les autres [7]; » rappelons-nous ses recommandations de faire le bien en secret, de choisir toujours la dernière place, de ne point rechercher l'estime des hommes, et comprenons qu'il n'a cessé de combattre l'orgueil et de travailler à établir le règne de l'humilité.

Au reste consultons ses actes : tous ne tendent-ils

[1] S. Luc, x, 18. — [2] S. Marc, v, 8. — [3] Apoc., xvii, 14. — [4] S. Matth., xvi, 24. — [5] S. Luc, xiv, 26. — [6] S. Luc, ix, 24. — [7] S. Luc, xviii, 9.

pas directement à cette fin? Pouvons-nous le contempler dans la crèche de Bethléhem, ou dans sa demeure de Nazareth, ou sur la croix, sans l'entendre nous dire : « Apprenez de moi que je suis humble de « cœur [1], » ou sans nous rappeler ces paroles de saint Paul : « Le Christ s'est anéanti jusqu'à prendre la « forme d'un esclave, et il s'est rendu obéissant jus- « qu'à la mort et à la mort de la croix [2]. »

Jésus-Christ s'est constamment opposé à la concupiscence des yeux, ou à la cupidité. Il dit : « Malheur « aux riches [3]! Oh! qu'il est difficile à un riche d'entrer « dans le royaume des cieux [4]! » Il naît d'une mère pauvre, et dans une étable abandonnée; il mène avec son père nourricier une vie pauvre et laborieuse; il ne garde rien pour soi des choses de ce monde, et peut dire en toute vérité à ses disciples : « Le Fils de « l'homme n'a pas où reposer sa tête [5]; » il meurt dépouillé de tout, et est déposé dans un sépulcre étranger. Peut-on concevoir une plus grande et plus persévérante opposition au désir de posséder, qui est l'une de nos passions les plus violentes?

Jésus-Christ combat la concupiscence de la chair, ou la sensualité, par ce précepte, qui résume toute sa morale sainte : « Celui qui veut venir après moi, qu'il « prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive [6]. » Il la combat par ses exemples. Sa vie n'est-elle pas, en effet, une mortification continuelle? Ne s'est-elle pas passée tout entière dans les privations, le travail et la souffrance, et ne s'est-elle pas terminée par le plus douloureux des supplices?

[1] S. Matth., XI, 29. — [2] Philip., II, 7 et 8. — [3] S. Luc, VI, 24. — [4] S. Marc, XIX, 23. — [5] S. Matth., VIII, 20. — [6] S. Matth., XVI, 24, et S. Luc, IX, 23.

Il a donc été dans la plus grande et la plus constante opposition avec les trois principales passions de l'homme. Il l'a été de même avec celles qui leur sont subordonnées ou qui n'en sont que des rejetons.

Ainsi il a combattu la curiosité par la modestie des yeux la plus édifiante, la colère par une douceur sans limite, l'envie par l'amour de ses ennemis même, l'ingratitude en se faisant victime d'actions de grâces, l'inconstance en nous enseignant que celui-là sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin, et en continuant, sans jamais la quitter un instant, l'œuvre de notre rédemption, qu'il était venu accomplir.

Jésus-Christ est donc notre maître et notre modèle dans la guerre que nous devons faire aux ennemis du salut. C'est, par conséquent, à ses enseignements et à ses exemples qu'il faut nous conformer si nous voulons nous assurer la victoire, et, avec elle, la couronne céleste qui en doit être la récompense.

APPLICATION

Ne nous trompons pas sur nos obligations. La vie du chrétien est essentiellement une vie de lutte et de combat. C'est ainsi que tous les saints l'ont comprise, et que nous devons la comprendre.

Imitons-les. Tenons-nous unis à Jésus-Christ notre adorable chef, et combattons constamment et courageusement ses ennemis et les nôtres. Ayons confiance: c'est lui qui combat en nous, dès que nous voulons combattre avec lui. Implorons son assistance, ranimons notre bonne volonté, prenons les armes qu'il nous met en mains; ensuite commençons sérieusement et continuons sans relâche cette guerre qui ne

doit finir qu'au moment où nous entrerons en possession du séjour de bonheur qui sera le fruit de notre victoire.

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui m'appelez à vous suivre dans le combat que vous livrez aux ennemis de mon salut, donnez-moi le courage et la force de marcher sur vos pas. Je m'unis à vous afin que ce soit vous qui combattiez en moi, et qu'ainsi le monde, le démon et mes passions soient réduits à l'impuissance de me nuire. Cette victoire réjouira votre cœur et me procurera d'être admis un jour dans le ciel, pour y célébrer, avec les anges et les saints, votre triomphe sur la mort et l'enfer.

RÉSUMÉ

Jésus-Christ est notre modèle et notre maître dans le combat à livrer aux ennemis du salut :

1° Il a opposé aux maximes du monde sa sainte doctrine et les exemples de toutes les vertus...

2° Il a résisté aux démons, déconcerté leurs projets, ruiné leur empire par sa parole et les œuvres de sa grâce.

3° Il a combattu l'orgueil, par ses anéantissements...

4° Il a combattu la convoitise, la cupidité, par la pauvreté la plus entière...

5° Il a combattu la sensualité en se faisant l'homme des douleurs, et en appelant tous les hommes à porter leur croix à sa suite...

— Quel maître et quel modèle!

1° Admirons-le,... célébrons son triomphe...

2° Étudions sa conduite dans les combats qu'il livre à nos ennemis...

3° Imitons-le, marchons courageusement sur ses pas...

4° Tenons-nous unis à lui...

5° Triomphons par sa grâce et par la vertu de son nom...

Voir les Résumés, *page* 177; — ancienne édition, *page* 84.

51. — SUR LA LUTTE ENTRE LE BIEN ET LE MAL

La chair combat contre l'esprit, et l'esprit contre la chair (Galat., v, 17).

CONSIDÉRATION

Les maîtres de la vie spirituelle, et particulièrement saint Ignace, nous conseillent de méditer de temps en temps sur le combat entre Jésus-Christ et les ennemis de nos âmes, ou, en nous plaçant à un point de vue plus général, sur la lutte entre le bien et le mal. C'est pourquoi, considérons aujourd'hui cette lutte dans son origine et dans ses principaux caractères.

La lutte entre le bien et le mal a commencé dans le ciel, par la révolte des anges, et remonte ainsi jusqu'au principe des choses. Dieu, qui est le bien par essence, avait, en les créant, doué ces esprits des plus précieuses qualités, et leur avait laissé la liberté de leurs déterminations. Voulant leur présenter l'occasion de lui témoigner leur reconnaissance et leur faire mériter la béatitude à laquelle il les destinait, il les soumit à une épreuve; mais Lucifer et les complices de sa rébellion, abusant de leur libre arbitre, refusèrent à leur Créateur l'hommage qu'ils lui devaient, s'élevèrent contre lui, et portèrent même la prétention jusqu'à vouloir lui devenir semblables. C'est alors qu'ils furent chassés du ciel et confirmés, pour jamais, dans leur état de révolte et dans leur malice.

Mais, pour nous, la lutte du bien et du mal a commencé au paradis terrestre. Hélas! nous ne savons que

trop la victoire remportée par le démon sur nos premiers parents, et par laquelle fut dénaturé et presque détruit tout le bien qui était en eux. Ils obéirent à l'esprit du mal, et aussitôt ils encoururent la disgrâce de Dieu et passèrent sous le joug de leur séducteur.

C'en était fait de l'humanité si le Verbe de Dieu, pour procurer la gloire de son Père, n'avait résolu, par pitié et par amour pour nous, de nous délivrer de l'empire du péché, de combattre l'ennemi du bien, et ainsi de sauver ce qui était perdu, de rétablir l'homme dans son état primitif, de l'élever même à un degré plus parfait, et de faire surabonder la justice où l'iniquité avait abondé.

Telle est l'origine de cette lutte du bien et du mal qui, du reste, est de tous les temps. Commencée avec le monde, elle n'a point discontinué ; elle durera sans interruption jusqu'au grand jour où l'Agneau dominateur s'élèvera avec ses élus dans la gloire, et précipitera pour jamais au fond des abîmes les esprits de malice, et avec eux les misérables qu'ils auront séduits et qui seront morts dans l'état de péché.

Cette lutte est universelle. Il n'y a point d'endroit habité où il n'y ait guerre entre l'Agneau et le dragon : le démon pénètre partout, jusqu'au sein des communautés religieuses, pour tout infecter de son venin ; Jésus-Christ pénètre aussi partout, jusque chez les peuples assis à l'ombre de la mort, pour tout réparer par sa grâce. Il n'y a rien de ce qui se fait parmi les hommes qui ne se rapporte à cette lutte ; car tous les événements des sociétés, toutes les actions même des individus concourent, de près ou de loin, à la réalisation du bien par Jésus-Christ, ou à l'accomplissement du mal par l'inspiration de Satan : aussi explique-t-elle

tout dans le monde moral, tandis que sans elle tout demeure inexplicable.

Cette lutte a avec nous les rapports les plus particuliers. C'est sous nos yeux qu'elle se livre : c'est devant nous et autour de nous, en effet, que le bien accomplit ses merveilles de sainteté et de dévouement, et le mal ses scandales, ses œuvres de ténèbres et ses ruines. C'est en nous qu'elle se produit, et jusque dans le plus intime de notre esprit, de notre cœur, de notre volonté.

Nous sommes, dans cette lutte, sujets agissants, prenant parti pour l'un ou l'autre des deux chefs, faisant le bien avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, ou accomplissant le mal par nous-mêmes, d'après les suggestions du démon.

Enfin, nous sommes, dans cette lutte, l'objet disputé, le terrain à conquérir : Lucifer combat pour avoir, en sa possession, notre âme qu'il veut entraîner avec lui dans les abîmes ; Jésus-Christ s'oppose à lui pour la lui ravir, se l'attacher et la rendre participante de sa propre gloire. Rien donc ne nous intéresse plus personnellement que ce combat qui aboutira, en définitive, à notre bonheur le plus grand ou à notre malheur le plus absolu.

Mais ne considérons pas uniquement les principaux caractères de la lutte entre le bien et le mal ; voyons aussi les deux chefs qui sont en présence, et confirmons-nous dans notre résolution de n'être qu'à celui qui veut nous sauver.

Jésus-Christ est la vérité et la vie [1] ; Satan, l'erreur et la mort [2]. Jésus-Christ, le meilleur des souverains, est tout bonté et tout amour ; Satan, le plus cruel et le

[1] S. Jean, XIV, 6. — [2] S. Jean, VIII, 44.

plus odieux des tyrans, n'est que haine et jalousie. Jésus-Christ est appelé des noms les plus glorieux, sans que, par leur moyen, nous puissions exprimer exactement sa dignité et ses perfections ; Satan est désigné par les noms les plus vils, et encore sont-ils loin de nous faire concevoir jusqu'à quel degré il est méprisable.

Jésus-Christ fait le bien ; sa domination nous élève au-dessus de notre nature : il est l'architecte qui édifie en nos âmes le temple de la vertu, le peintre qui y rétablit l'image de Dieu, le cultivateur qui y sème le bon grain de la grâce. Satan fait et ne veut que le mal ; sa domination ravale l'homme au-dessous de la brute : il est l'incendiaire qui détruit l'édifice des vertus ; il est le frénétique qui cherche à briser l'image de Dieu ; il est le lâche ennemi qui, durant les ténèbres, vient semer en la terre de nos cœurs l'ivraie de la tentation.

Jésus-Christ se propose de glorifier son Père et de sauver les hommes. Satan n'a pour but que d'empêcher le règne de Dieu et de perdre les âmes.

Jésus-Christ marche à découvert, arbore son étendard auprès de Jérusalem, c'est-à-dire dans l'Église, appelle à soi les hommes, en leur prescrivant le renoncement au monde et à leurs passions, et en leur promettant le ciel pour prix de leur fidélité. Satan, au contraire, se couvre d'un masque, élève son pavillon auprès de Babylone ou dans le monde, appelle à lui les hommes par la séduction, les fait ses esclaves en les rendant les esclaves de la concupiscence ; il ne leur montre que la jouissance présente et leur dérobe soigneusement la vue de l'abîme où il les conduit.

Tels sont les deux chefs mis en présence dans cette lutte du bien et du mal. Or, ne suffit-il pas de les avoir considérés pour comprendre que nul homme rai-

sonnable ne peut hésiter entre eux, et que ce serait le comble de la folie et la plus grande cruauté envers soi-même, que de n'être pas tout à Jésus et à Jésus seul ?

APPLICATION

Hommes raisonnables, nous devons être les amis du bien, et par conséquent opposés au démon. Chrétiens, et disciples de la foi, nous sommes enrôlés dans la milice de Jésus-Christ, et nous devons combattre avec lui sans relâche ses ennemis, qui sont aussi les nôtres. Religieux, nous sommes, dans cette milice, les soldats d'élite, ceux qui doivent se montrer au premier rang, à côté de leur divin Chef, et avoir avec lui la plus étroite union comme la plus parfaite ressemblance.

En est-il ainsi ? Sommes-nous à Jésus-Christ, tout à Jésus-Christ ? et pourrions-nous dire au démon, avec saint Martin : « Retire-toi, cruel dragon, il n'y a rien en moi qui t'appartienne [1]. »

Que Jésus-Christ possède donc notre âme et y domine ; qu'il règne sur toutes nos facultés. Que par nous il passe encore sur la terre en faisant le bien, en évangélisant les pauvres et en opposant aux scandales des mondains les exemples d'édification les plus salutaires. Nous serons ainsi ses soldats fidèles et courageux, et un jour il nous reconnaîtra pour les siens devant son Père céleste, et nous rendra participants de sa gloire éternelle.

PRIÈRE

O Jésus, qui m'avez enrôlé sous l'étendard de votre croix, donnez-moi la force, le courage et la

[1] Office de l'Église.

fidélité qui me sont nécessaires pour répondre à vos desseins.

Faites qu'à la fin de ma vie je puisse dire avec l'Apôtre : « J'ai soutenu le bon combat, [1] » et, par la grâce de mon Sauveur, je demeure vainqueur pour jamais de la mort et de l'enfer.

RÉSUMÉ

Méditons sur la lutte entre le bien et le mal.

1° Cette lutte a commencé, dans le ciel, par la révolte des mauvais anges et par la fidèle résistance des bons...

2° Elle s'est renouvelée, sur la terre, le jour où nos premiers parents mangèrent du fruit défendu, et où le Fils de Dieu s'offrit comme victime pour nous sauver...

3° Depuis, elle est permanente et universelle...

4° Nous sommes, dans cette lutte, témoins, sujets agissants, enjeu du combat : elle a pour fin la possession de nos âmes par Jésus-Christ ou par le démon...

5° Jésus-Christ et le démon : voilà les deux chefs qui se disputent le monde...

— Auquel voulons-nous appartenir?... A Jésus-Christ!... Il faut donc :

1° Nous donner à lui...

2° Combattre ses combats...

3° Résister énergiquement aux tentations...

4° Aimer le bien pour le bien, et le témoigner par notre zèle et notre abnégation...

5° Prier pour obtenir de vaincre l'esprit du mal...

Voir les Résumés, *page* 178; — ancienne édition, *page* 155.

[1] II Tim., IV, 7.

52. — SUR LA TENTATION EN GÉNÉRAL

Mon fils... préparez votre âme à la tentation (Eccl., II, 1).

CONSIDÉRATION

Considérons la nature, l'origine et les principaux caractères de la tentation, afin de bien comprendre ce que nous devons faire, non-seulement pour qu'elle ne nous soit point nuisible, mais pour qu'elle serve réellement à notre avancement spirituel.

L'homme est essentiellement libre, pouvant toujours, avec le secours de la grâce, faire le bien qui lui est prescrit, mais pouvant aussi, et de lui-même, faire le mal qui lui est défendu. Rien ne peut forcer sa volonté ; cependant, tout en conservant son libre arbitre, il est soumis à des influences diverses et opposées, dont les unes le sollicitent au bien et l'y portent quand il concourt à leur action, et dont les autres le sollicitent au mal et l'y induisent, dès qu'il ne fait pas effort pour leur résister : or, c'est à ces dernières que l'on a donné le nom de tentations.

Les tentations sont des épreuves que Dieu permet pour des vues dignes de sa sagesse. Il n'en est pas l'auteur ; mais il les laisse s'exercer sur nous, pour nous donner occasion de lui témoigner notre fidélité et notre amour, pour nous faire estimer le secours de la grâce et nous porter à le lui demander, pour nous instruire des dangers que nous courons, et nous rendre expérimentés dans la vie spirituelle, pour nous faire acquérir des mérites et pour glorifier Jésus-Christ

qui, lorsque nous résistons à la tentation, triomphe en nous et par nous de la malice de l'enfer.

Les tentations sont nécessaires. Écoutons à ce sujet le Saint-Esprit lui-même et les Pères de l'Église : « Parce que vous étiez agréable à Dieu, dit l'ange à « Tobie, il a fallu que vous fussiez éprouvé par la ten- « tation[1]. »—« Comme le feu éprouve l'or, dit le Sage, « la tentation éprouve l'homme juste[2]. » — « Il n'y a pas, enseigne saint Léon, de grandes œuvres de vertu sans les épreuves des tentations. »—« N'est-ce pas, dit à ce sujet saint Cyprien, dans la tempête que se révèle le bon pilote, dans le combat que se montre le soldat courageux, et durant l'orage que se connaît l'arbre qui a jeté de profondes racines ? De même c'est dans les tentations que les âmes pieuses et fortes manifestent leur vertu. »

Les tentations ont pour auteurs le démon et notre nature qui a été viciée par le péché. L'ancien ennemi fait tous ses efforts pour empêcher l'effet de nos bons désirs, et pour nous détourner de la voie du bien ; il nous suggère toutes sortes de mauvaises pensées ; il nous dresse jour et nuit de dangereuses embûches, et essaie de nous faire tomber dans les piéges de la séduction. Nous sommes, en outre, tentés par l'attrait de notre convoitise, par notre inclination pour le mal, par une disposition de notre volonté à se porter plutôt du côté du vice que de celui de la vertu.

Les tentations sont de toutes sortes, et se produisent à propos de tout. Elles se succèdent comme les flots aux flots, les vagues aux vagues, et souvent même nous en éprouvons plusieurs à la fois.

Il y en a de soudaines, et d'autres qui nous vien-

[1] Tobie, xii, 13. — [2] Sag., iii, 6.

nent par réflexion. Prospérité et adversité, réussite et insuccès, santé et maladie, tout peut nous devenir occasion ou sujet de tentation. « Être tenté, enseigne saint Grégoire, est tellement de la condition de l'homme que cela paraît moins un accident dans la vie, qu'une chose ordinaire et naturelle. »

Ni l'âge, ni le caractère, ni le rang, ni la profession, ni la science ne préservent des tentations. Il n'y a point d'ordre si saint ni de lieu si retiré où elles ne se trouvent. Nul homme, quelque avancé qu'il soit dans la perfection, n'est sans en ressentir quelquefois. Tous les saints les ont éprouvées, et y ont trouvé leur avancement. Rappelons-nous saint Paul, saint Antoine, saint Jérôme et tant d'autres.

Ce sont surtout les personnes qui veulent être tout à Jésus-Christ qui sont assaillies par les tentations, et qui par conséquent doivent se préparer à subir ces pénibles épreuves. En résistant à l'esprit de malice, elles surexcitent sa rage, et il dirige contre elles toutes ses attaques.

« Satan ne cherche pas les infidèles, dit saint Jérôme, il les a; mais il s'empresse d'attirer à lui les membres vivants de l'Église. » — « Les démons, dit saint Hilaire de Poitiers, tentent davantage les saints, car ils triomphent extraordinairement s'ils peuvent les vaincre. » Saint Chrysostome compare ces esprits méchants aux pirates qui attaquent avec d'autant plus de fureur un navire, qu'ils le voient plus richement chargé

Comprenons donc bien, ainsi que l'enseignent saint Léon et saint Grégoire, que plus nous nous appliquerons à l'œuvre de notre salut, plus nos adversaires se jetteront sur nous avec impétuosité.

Mais quels que soient leurs efforts, nous n'avons pas sujet d'en être effrayés : ils ne peuvent nous faire offenser Dieu malgré nous. « Que les ennemis de notre salut, dit saint François de Sales, nous présentent tant qu'il leur plaira d'amorces et d'appâts, qu'ils demeurent toujours à la porte de notre cœur cherchant à y entrer, qu'ils nous fassent autant de propositions qu'ils voudront, si nous avons la résolution de ne point nous plaire en tout cela, ils ne nous feront point pécher, et ne chasseront point de notre âme le divin amour. »

Oui, nous sommes par la grâce plus forts que tous nos ennemis. Qu'importent les troubles qu'ils excitent en nous? Le sentiment ne nuit en rien quand la volonté n'y consent pas. Ce n'est point être coupable que d'avoir de l'inclination au mal. Plus même cette inclination est grande, plus, si nous lui résistons, nous nous rendons agréables à Dieu. Ne craignons donc pas les attaques du démon lorsque nous n'en sommes en rien la cause. Il ne nous vaincra que si nous le voulons bien; car, dit saint Augustin « c'est un chien enchaîné qui ne mord que ceux qui ont l'imprudence de s'approcher de lui. »

Toutefois, n'oublions pas que les tentations sont dangereuses, et que nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour les éviter : elles sont une attaque livrée à notre âme, et dans laquelle, bien que nous ayons des grâces de force suffisantes pour demeurer victorieux, nous pouvons néanmoins succomber, comme nous en avons fait souvent, hélas ! la funeste expérience.

Telles sont les principales choses à distinguer dans les tentations : leur nature, leur raison d'être, leur caractère d'universalité, leur différence d'avec le consen-

tement qui fait le péché, les dangers qu'elles nous font courir.

APPLICATION

Les tentations sont des épreuves de notre fidélité : montrons, à leur occasion, que nous sommes fidèles au souverain Maître à qui nous nous sommes consacrés. Dieu ne les permet que pour notre avantage spirituel : entrons dans ses desseins, et que chacune contribue réellement à nous faire croître en vertu et à nous enrichir pour le ciel.

Tous les hommes, et surtout les justes, sont en butte à ces attaques de l'enfer : ne nous étonnons donc point de celles que nous ressentons.

Tenons-nous toujours prêts à repousser nos ennemis, et, pour cela, unissons-nous de plus en plus à Jésus-Christ, notre chef et notre modèle, et, par une fidèle correspondance à ses grâces, résistons courageusement à toutes les sollicitations que nous font le démon, le monde et la chair.

Prévenons les tentations dans leur principe : évitons tout ce qui peut nous en être un sujet ou une occasion, et particulièrement la fréquentation du monde, les affections naturelles, l'oisiveté, la séparation d'avec la communauté. Souvenons-nous que nous ne sommes que faiblesse, et que nous ne pouvons, sans une folle présomption, compter sur une grâce efficace, lorsque c'est nous-mêmes qui nous exposons au péril.

PRIÈRE

« Seigneur, mon Dieu, ne vous éloignez point de moi. Mon âme est assaillie par mes ennemis. Oh ! comment

échapperai-je à leurs coups? Comment les renverserai-je? Je ne le puis que par votre grâce. Daignez donc me la donner avec surabondance ; faites que je triomphe de leurs efforts, et que ma conscience, demeurant pure, soit toujours un temple saint qui retentisse de la multitude de vos louanges [1]. »

RÉSUMÉ

Considérons la nature, l'origine, les principaux caractères de la tentation, et quels devoirs en résultent pour nous.

1° On appelle tentation toute sollicitation au mal...

2° Dieu n'est pas l'auteur des tentations ; mais il les permet pour nous éprouver et nous faire avancer en sainteté...

3° Elles ont pour cause le démon et notre nature viciée...

4° Elles sont de toutes sortes,... se produisent à propos de tout,... se succèdent comme sans interruption...

5° Tous les hommes, même les plus avancés en sainteté, y sont sujets...

— Faisons-nous donc une juste idée des tentations.

1° Ne nous en troublons pas...

2° Tenons-nous unis à Jésus-Christ, et nous en triompherons toujours...

3° Prions-le d'être notre force, et confions-nous en lui...

4° Toutefois ne nous y exposons pas : elles pourraient, alors surtout, nous être funestes...

5° Prévenons-les, le plus possible, par la modestie des yeux, l'application au travail, la garde du cœur...

Voir les Résumés, *page* 178; — Examens particuliers, *sujet* 124.

1 *Imit.*, liv. III, ch. XXIII, 5-8.

53. — MANIÈRE DE COMBATTRE LES TENTATIONS

Veillez et priez, afin de n'entrer point en tentation (S. Matth., xxvi, 41).

CONSIDÉRATION

Les moyens à prendre pour prévenir et vaincre les tentations, se réduisent à la vigilance et à la prière : « Veillez et priez, » dit Jésus-Christ à ses apôtres, et en leur personne à tous les hommes. Toutefois, les maîtres de la vie spirituelle les présentent plus explicitement, en distinguant ceux dont il faut se servir avant la tentation ou habituellement, et ceux que l'on doit employer pendant, et même après la tentation.

Parmi les premiers sont : la vigilance, la fuite des occasions dangereuses, le travail, la défiance de nous-mêmes, l'humilité, la confiance en Dieu, la charité, et plus spécialement pour les religieux, la fidélité à leurs saintes règles.

Oui, il faut, pour triompher des tentations, pratiquer la vigilance comme l'enseigne Jésus-Christ, nous rendre attentifs sur nous-mêmes, et sur ce qu'entreprennent sans cesse contre nous les ennemis du salut. Nos adversaires ne sont jamais en repos : nous devons donc nous tenir constamment en garde contre les embûches qu'ils nous tendent.

Il faut, pour triompher des tentations, ne point nous y exposer, fuir toute occasion dangereuse. « Celui, dit saint Basile, qui se trouve dans le combat malgré lui, peut compter sur le secours de Dieu, mais

non celui qui se jette volontairement dans la mêlée. » « Le démon se rit de toutes nos résolutions, dit saint Liguori, si nous ne fuyons pas les occasions de péché, car elles forment un bandeau qui voile à notre âme les vérités de la foi, et ainsi elles l'empêchent de découvrir les dangers qu'elle court et la voie à suivre pour les éviter. » Au reste, le Saint-Esprit n'a-t-il pas dit par la bouche du Sage : « Celui qui aime le danger y pé- « rira [1] ?»

Il faut, pour triompher des tentations, les prévenir, à l'exemple de saint Jérôme, par une vie très-occupée; car il est d'expérience que le démon n'a alors que bien peu de prise sur nous, au lieu qu'il aurait tout accès en notre âme si nous restions dans l'oisiveté.

Il faut, pour triompher des tentations, nous défier de nous-mêmes, et nous exercer à la pratique de l'humilité. Notre ennemi est un esprit de superbe; soyons humbles, et nous le vaincrons. Opposons à l'orgueil de la vie, c'est-à-dire à la plus dangereuse de ses tentations, la connaissance de notre néant, le sentiment de nos misères, le souvenir de nos péchés. Défions-nous de nos forces : soyons intimement persuadés que, de nous-mêmes, nous ne sommes capables que de nous perdre; et, en nous tenant ainsi humiliés sous la main de Dieu, nous mériterons qu'il nous visite [2] par sa grâce au jour de l'épreuve.

Il faut, pour triompher des tentations, nous animer d'une grande confiance en Dieu, qui a dit : « Je mettrai « à couvert celui qui espère en moi [3]; » il faut nous exciter à un ardent amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, car l'âme qui aime véritablement ce divin Sauveur est dans une position élevée d'où elle peut

[1] Ecclés., III, 27. — [2] I S. Pierre, V, 6. — Ps. XC, 14.

défier tous les artifices et tous les efforts de l'enfer, et dire avec saint Paul : « Je suis assurée que rien ne me « séparera de l'amour de mon Dieu [1]. » Il nous faut aussi acquérir une véritable dévotion envers la très-sainte Vierge, les anges et les saints, afin de nous attirer par ce moyen leur protection toute-puissante.

Il faut, pour triompher des tentations, bien observer nos saintes règles; et c'est ici, pour nous, religieux, le moyen qui résume tous les autres, car nos règles nous prescrivent, en effet, toutes les précautions que nous devons prendre pour prévenir et surmonter nos ennemis; elles forment notre plus sûr rempart contre eux, et nous gardent de tout péril aussi longtemps que nous les gardons elles-mêmes.

Mais ne considérons pas seulement ce que nous devons faire avant la tentation : voyons comment il faut nous conduire au moment ou nous sommes aux prises avec elle; or voici ce que prescrivent à ce sujet les maîtres de la vie spirituelle.

Il faut résister à la tentation dès le principe, repousser l'ennemi dès qu'il se présente, autrement il entre bientôt dans l'âme. C'est surtout dans les tentations contre la sainte vertu qu'il faut se rappeler cette recommandation qui, dans ce cas, devient un précepte; car nous courons un grand danger si nous n'étouffons pas la première pensée mauvaise, et si nous ne portons vite notre attention sur des objets qui lui soient étrangers.

Il faut résister aux tentations en général, par de bonnes résolutions, et en produisant, si on le peut, des actes contraires à ceux auxquels on se sent porté.

Il faut résister aux tentations avec calme et pa-

[1] Rom., VIII, 39.

tience, sans trouble et sans inquiétude; avec courage, c'est-à-dire de toute la force de notre volonté aidée de la grâce; avec mépris du tentateur, car, dit sainte Thérèse, « les démons perdent leurs forces quand ils voient que nous les méprisons; » avec persévérance, ne nous lassant point de combattre, et demeurant disposés à résister toute notre vie.

Il est très-avantageux de se servir de la parole de Dieu pour repousser les tentations; car elle est le glaive que l'Église met en nos mains pour combattre efficacement le démon. Le souvenir de la présence de Dieu, celui de nos fins dernières sont également très-salutaires.

Toutefois, le premier, le plus général des moyens de combattre les tentations, c'est la prière : « jointe à une utile occupation, elle met en fuite, dit l'auteur de l'Imitation [1], l'ancien serpent, et lui ferme l'avenue de notre âme; » — « elle éloigne de nous nos ennemis, dit saint Jean Climaque, et est à leur égard un feu qui les pénètre. » Par la prière, nous témoignons que nous nous défions de nous-mêmes, et que nous mettons toute notre confiance en Dieu : or ce souverain Maître se hâte de secourir l'âme qui est dans ces dispositions, et qui lui demande son assistance.

Nous avons en outre, nous surtout, religieux, un moyen infaillible et toujours applicable de déconcerter les desseins du démon : c'est de les faire connaître à notre directeur spirituel; aussi, notre vénérable fondateur insiste-t-il sur ce point d'une manière toute particulière.

Lorsque la tentation est passée, il faut, si nous avons triomphé, remercier Dieu qui, par sa grâce,

[1] *Imit.*, liv. III, ch. XII, 5.

nous a rendus victorieux, et reconnaître que seul il a été notre force et notre appui. Si nous avions eu le malheur de succomber, nous devrions pleurer notre faute et en demander pardon à Dieu, mais non nous décourager, car ce serait là le plus grand triomphe du démon. Il faudrait reprendre une nouvelle vigueur par la prière et la confiance en la grâce : la victoire de notre ennemi devient sa défaite lorsqu'elle nous rend plus humbles, plus prudents, plus défiants de nous-mêmes, plus prompts à recourir à Dieu pour implorer son secours.

APPLICATION

Quelle est notre conduite relativement aux tentations? Nous tenons-nous constamment en garde contre elles? Ne serions-nous pas, au contraire, sans prévoyance à ce sujet? Ne négligeons-nous pas les précautions que nous prescrivent nos règles, et qui font toute notre sûreté?

Le démon est le dragon enchaîné; il n'a de pouvoir que sur ceux qui s'approchent de lui; mais ne sommes-nous pas du nombre de ces imprudents? Évitons-nous toutes les occasions dangereuses?

Quelle est la résistance que nous apportons aux tentations? Est-elle énergique, persévérante, calme, accompagnée de prières?

Avons-nous soin de bien découvrir notre cœur à ceux qui ont mission de nous conduire? C'est là, ne l'oublions point, le moyen le plus direct de nous assurer la victoire, et c'est un des plus précieux avantages de notre état, de pouvoir l'employer avec la plus grande facilité.

PRIÈRE

L'ancien ennemi, qui s'oppose à tout bien, ne cesse de me tenter et de me dresser jour et nuit des embûches pour me faire tomber dans les piéges de la séduction. Ayez pitié de moi, ô Jésus; venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir. Donnez-moi votre esprit de lumière et de force, afin que le péché ne s'établisse jamais en mon âme; mais que vous y régniez seul, vous qui êtes mon unique bien, et l'objet de tous mes désirs et de toutes mes espérances.

RÉSUMÉ

Il faut, pour triompher des tentations, les prévenir et se mettre en état de leur résister, c'est-à-dire qu'il faut :

1° Veiller sur notre esprit, notre cœur, nos sens...

2° Ne point demeurer oisifs, inoccupés; mais travailler avec ardeur aux emplois que nous confie l'obéissance...

3° Nous défier de nous-mêmes et nous confier en Dieu...

4° Nous animer d'un grand amour envers Jésus-Christ et d'une véritable dévotion envers la très-sainte Vierge, les anges et les saints...

5° Garder fidèlement nos règles...

— Lorsque nous sommes tentés, il faut :

1° Résister dès le principe au démon;... repousser, sans hésiter, la première pensée, la première image...

2° Nous porter vers Dieu de toute la force de notre volonté...

3° Résister avec calme,... force,... courage,... mépris du tentateur,... persévérance...

4° Employer la parole de Dieu,... surtout la prière...

5° Recourir à notre directeur spirituel...

Voir les Résumés, *page* 179; — Examens particuliers, *sujet* 126.

54.— SUR LA TENTATION DE JÉSUS-CHRIST DANS LE DÉSERT

Jésus fut conduit dans le désert pour y être tenté (S. Matth., IV, 1).

CONSIDÉRATION

Adorons notre divin Maître se soumettant lui-même à la tentation, et méditons sur les motifs pour lesquels il le fait, ainsi que sur les différents enseignements qu'il nous donne en cette circonstance.

Jésus-Christ a voulu être tenté pour procurer la gloire de son Père céleste, pour réparer la défaite de nos premiers parents vaincus par l'esprit tentateur, pour nous mériter la grâce d'en triompher nous-mêmes, pour nous faire connaître notre ennemi et nous indiquer la manière de le combattre, pour nous animer par son propre exemple et nous donner la confiance que nous serons vainqueurs.

Telles sont ses vues en se soumettant à la tentation : le démon s'en propose de diamétralement opposées; mais la Providence, qui sait tirer le bien du mal, renversera les desseins de cet esprit de malice, les fera tourner à sa confusion, et s'en servira même pour accomplir ce qu'elle a résolu.

Suivons le récit du saint Évangile, et faisons les réflexions qui en dérivent le plus directement.

Jésus-Christ se prépare pour la tentation : ce n'est pas que ce lui fût nécessaire, puisque, d'un seul acte de sa volonté, il pouvait anéantir toutes les puissances des ténèbres; mais il voulait enseigner aux hommes à

se précautionner contre l'ennemi du salut; il voulait les rappeler à cet avis du Sage : « Mon fils, quand vous « entrez au service de Dieu, préparez votre âme à la « tentation [1]. »

Jésus-Christ va, par le mouvement de l'esprit, dans le désert où il jeûne quarante jours et quarante nuits. Ainsi, il nous fait entendre que, pour nous mettre en état de résister à la tentation, il faut, en premier lieu, nous remplir du Saint-Esprit, l'attirer en nous par la prière, lui donner tout pouvoir sur notre cœur par une parfaite docilité à ses mouvements, nous pénétrer des pensées et des sentiments de foi et de charité dont il est le principe; qu'il faut, en second lieu, fuir le monde, nous tenir dans la solitude de nos communautés, pratiquer le recueillement extérieur autant que nous le permettent nos fonctions; qu'il faut, en troisième lieu, mortifier notre chair avec ses convoitises, la dompter par la pénitence et la soumettre à l'esprit.

Oh! que nous serions forts contre le démon si nous étions remplis de l'esprit de Dieu! que nous craindrions peu le monde si nous vivions dans le recueillement! que nous résisterions sûrement à nos passions si nous étions des hommes véritablement mortifiés!

Ce n'est pas à dire que nous puissions être exempts des tentations. Non, elles sont inévitables, car elles tiennent à la condition de notre nature. Jésus-Christ a été tenté, lui, Fils de Dieu : quel homme oserait se promettre de ne l'être pas? Jésus-Christ a été tenté au désert : on l'est partout, car il n'y a point d'endroit où ne puisse se glisser l'esprit séducteur. Jésus-Christ a été tenté après un jeûne de quarante jours et de quarante nuits : la vie la plus pénitente ne peut, par

[1] Ecclés., II, 1.

conséquent, être une garantie que l'on n'aura point à subir ces pénibles et dangereuses épreuves.

C'est pourquoi ne nous étonnons point lorsque la tentation se présente à nous, quels qu'en soient d'ailleurs le moment, le lieu, les circonstances. Tenons-nous constamment sur nos gardes. C'est toujours et partout que le lion rugissant tourne autour de nous pour chercher qui dévorer; c'est toujours et partout qu'il faut nous précautionner contre ses attaques.

Jésus-Christ est tenté après son baptême, à la veille de commencer sa prédication : n'est-ce pas pour nous faire comprendre que ceux-là surtout doivent s'attendre à la tentation, qui veulent se dévouer à l'œuvre du salut des âmes? Comment le démon n'essaierait-il pas de les ébranler, puisqu'il les voit se ranger parmi les soldats de Jésus-Christ? D'autre part, ce divin Maître le permet, parce que ce sont les âmes les plus éprouvées qui sont ensuite les plus propres à étendre le règne de sa grâce et de son Église.

Jésus-Christ est tenté au début de sa vie publique : c'est encore pour nous instruire que la jeunesse est l'âge des plus grands combats, que c'est alors principalement que l'homme est mis en demeure de se prononcer sur le maître qu'il veut servir, sur la destinée qu'il veut se faire. Oui, c'est alors que se présentent à lui, dans leur plus grande force de séduction, les passions, le démon et le monde ligués entre eux, pour le solliciter plus puissamment au mal. Oh! qu'il lui importe de ne pas se laisser ébranler, mais de repousser le tentateur de toute l'énergie dont est capable notre volonté aidée de la grâce!

Jésus-Christ est tenté plusieurs fois : et cette circonstance nous révèle que son ennemi, et le nôtre, est

entreprenant, et poursuit ses desseins avec persistance; qu'il faut de même être persévérants dans notre résistance à ses sollicitations. La manière dont il agit ici fait connaître qu'il étudie nos dispositions, épie ce qui en nous peut lui être occasion de nous induire au mal, cherche à surexciter en nos cœurs la triple concupiscence, nous porte à la vie des sens, à l'orgueil, à la cupidité, s'efforce de changer le bien en mal, nous trompe par des promesses mensongères, et enfin se propose de revenir à l'attaque quand il a été forcé de l'abandonner, et, comme le dit l'Évangile, ne s'éloigne alors que pour un temps [1].

On peut même dire que Jésus-Christ a été tenté ou éprouvé pendant toute sa vie, car qui pourrait compter les piéges de toutes sortes que lui ont tendus les pharisiens, les scribes et les docteurs de la loi? Il l'a permis afin de nous enseigner à combattre avec constance, et de nous en mériter la grâce.

Jésus-Christ résiste au démon dès le principe, bien que celui-ci ne le sollicite pas à une chose défendue : « Commandez, lui dit-il, que ces pierres se changent « en pain [2]. » Il n'y a là rien d'opposé à la loi de Dieu; mais notre divin Maître s'y refuse, pour nous apprendre jusqu'à quel degré doit aller notre prudence.

Jésus-Christ résiste avec une énergie de plus en plus forte, comme le tentateur employait une audace de plus en plus grande. Les deux premières fois, il lui dit simplement : « Il est écrit... » Mais quand il l'entend le solliciter à l'idolâtrie, il lui répond avec une expression plus prononcée de mépris et d'indignation : « Retire-toi, Satan. »

Jésus-Christ résiste par des passages de la sainte

1 S. Luc, IV, 13. — 2 S. Matth., IV, 3.

Écriture, nous apprenant ainsi qu'elle est un arsenal d'armes spirituelles ; que la parole de Dieu est, suivant l'expression de saint Paul, « le glaive de l'esprit [1]. »

Tels sont les principaux enseignements que nous présente la tentation de Jésus-Christ dans le désert. Voyons ce qu'il en résulte pour la pratique de notre vie, et accomplissons-le avec fidélité et persévérance, afin que les anges s'approchent aussi de nous pour nous servir, en attendant qu'ils nous conduisent un jour, en triomphe, à la place qu'a laissée vide dans le ciel l'esprit jaloux qui conspire notre perte.

APPLICATION

Préparons-nous pour la tentation, en étant des hommes de prière, de mortification, de recueillement.

Tenons-nous sur nos gardes, car nous avons affaire à un ennemi aussi vigilant que perfide et haineux, et qui saisit toute occasion favorable pour essayer de nous faire tomber dans le crime.

Portons notre attention sur les petites choses, car c'est par là que le démon cherche d'abord à nous surprendre. Résistons-lui par les moyens qui nous sont donnés à cet effet, et particulièrement par l'emploi des passages de la sainte Écriture se rapportant à la vertu contre laquelle il nous tente, et par l'exacte observance de nos saintes règles.

Gardons fidèlement celles-ci : elles nous garderont en retour, et rendront vains tous les efforts de l'ennemi du salut. Souvenons-nous qu'elles sont la voie que nous devons suivre et par laquelle Jésus-Christ veut nous conduire au séjour où les élus célè-

[1] Eph., VI, 17.

brent, dans les transports d'une joie infinie, la victoire qu'ils ont remportée sur les ennemis de son nom.

PRIÈRE

O Jésus, noble triomphateur, qui êtes venu détruire l'empire du démon, daignez, je vous supplie, me donner la force et la sagesse dont j'ai besoin pour résister à ses attaques et déjouer ses ruses, afin qu'établissant en mon âme le règne de votre justice, je me rende digne de participer à votre gloire dans la cité céleste.

RÉSUMÉ

Jésus-Christ a voulu éprouver la tentation pour glorifier son Père, réparer la chute originelle, triompher du démon. Que d'enseignements il donne dans ce fait de sa vie divine!

1° Jésus-Christ se prépare pour la tentation : il faut donc se précautionner contre elle...

2° Jésus-Christ est tenté : ne nous étonnons donc pas si nous le sommes!...

3° Le démon s'approche de Jésus-Christ : quelle audace!

4° Il l'engage à faire un miracle,... il le sollicite à se jeter au bas du temple,... il ose lui dire de l'adorer...

5° Jésus-Christ lui résiste par les paroles de la sainte Écriture, avec une expression d'indignation de plus en plus grande...

— Imitons notre adorable Maître :

1° Préparons-nous à la tentation par la prière, le recueillement, la pénitence...

2° Tenons-nous sur nos gardes...

3° Ne cédons point au démon dans les petites choses; il en viendrait bientôt aux grandes...

4° Servons-nous contre lui des paroles de l'Écriture sainte...

5° Observons nos règles, et elles seront notre sûreté...

Voir les Résumés, *page* 179; — ancienne édition, *page* 143.

55. — DU DISCERNEMENT DES ESPRITS

Ne croyez point à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu (I S. Jean, IV, 1).

CONSIDÉRATION

La grâce ne nous manque jamais; mais d'autre part le démon ne cesse non plus de nous tendre des piéges pour nous porter au mal: nous sommes donc sous l'influence de deux esprits opposés, dont il nous importe d'examiner les différences les plus caractéristiques.

Le bon esprit nous fait agir par foi et par charité; il se propose pour fin la gloire de Dieu, le salut des âmes, un bien de l'ordre surnaturel: le mauvais esprit nous porte à agir par amour-propre, à nous rechercher nous-mêmes, et à n'avoir en vue que les choses temporelles. Le premier tend en haut, élève et ennoblit nos facultés, leur présente leur véritable objet qui est Dieu; le second nous incline vers la terre, ne nous fait aimer que les créatures, tend à nous rendre esclaves de la sensualité, de la cupidité et de l'orgueil.

Le bon esprit ne suggère que des actes justes et irréprehensibles; il ne conseille jamais le mal, quelque léger qu'il paraisse et quelques motifs que l'on ait de s'y laisser aller; il aime l'ordre et le fait régner partout; il veut qu'il y ait toujours respect de l'autorité, subordination parfaite des inférieurs aux supérieurs. Le mauvais esprit porte à des actes répréhensibles, et quelquefois extravagants; il se plaît dans le désordre, et pousse au mépris de l'autorité et à l'insoumission.

Le bon esprit nous fait accomplir le bien au moment même, en sorte que, par lui, nous sommes des arbres pour lesquels c'est toujours la saison des fruits. Le mauvais nous fait négliger le bien que nous pouvons actuellement accomplir; et, afin de nous donner le change, il nous fait rêver parfois un bien à venir, dont il nous détournerait de la même manière si l'occasion se présentait de le réaliser.

Le bon esprit nous porte à nous conduire toujours d'après les lumières de la foi et de la raison, à régler d'après elles seules nos déterminations et nos démarches. Le mauvais esprit nous voile les lumières de ces deux foyers de vérité; c'est un principe d'erreurs, d'illusions, de mensonges; il répand les ténèbres en notre intelligence, nous montre les objets sous des couleurs fausses et sous des aspects favorables aux passions; il tend à faire prédominer l'imagination sur le jugement, l'humeur et le caprice sur le bon sens, l'autorité et l'expérience.

Le bon esprit est simple, marche à découvert, témoigne beaucoup de franchise; le mauvais a pour caractère la duplicité; il est caché, hypocrite, et redoute d'être connu.

Le premier est accompagné de la paix : il établit le calme dans l'âme et règle tout sans précipitation et sans inquiétude; le second produit le trouble, l'agitation, nous laisse ordinairement dans un certain ennui, et quelquefois dans une profonde tristesse.

Le bon esprit est persévérant et progressif, nous faisant aller selon notre pouvoir et les circonstances, du bien au mieux, et du mieux au parfait. Le mauvais est instable, changeant, et nous pousse à l'abandon du bien que nous avons commencé.

Ajoutons que le bon esprit est humble, sociable, prudent, zélé, généreux, tandis que le mauvais est vaniteux et opiniâtre, produit la brouillerie et la discorde, pousse à la critique, au murmure, à la raillerie, à des sympathies ou à des antipathies également contraires à la charité, se refuse à tout sacrifice, ou ne nous en fait accomplir qu'en vue de nos propres intérêts.

Par la connaissance de ces caractères, nous pouvons distinguer si c'est au bon ou au mauvais esprit que se rapportent les divers mouvements de notre âme. Mais voici en outre quelques moyens donnés à cette fin par les maîtres de la vie spirituelle.

Examinant ces mouvements dans leur *origine*, il faut voir si, lorsque nous en avons eu la première idée, nous étions en grâce avec Dieu, calmes, maîtres de nous-mêmes, parfaitement libres de toute influence du monde, des passions et du démon; si nous étions dans la ferveur et la joie spirituelle; si nous gardions nos règles, étant, par exemple, où elles nous voulaient, et dans la compagnie des personnes avec qui nous devions être. Dans le cas affirmatif, nous pouvons, à défaut d'autres signes, croire que le bon esprit en est le principe. Mais nous aurions toute raison de penser que c'est le mauvais si ces mouvements s'étaient excités en nous dans des moments de trouble, de tristesse, de peines intérieures, de tentations, ou lorsque nous n'étions pas où nous voulaient nos saintes règles.

Examinant ces mouvements dans leurs *effets*, nous pouvons les attribuer au bon esprit s'ils produisent en nous la paix, la consolation, la confiance en Dieu, le désir du bien, le zèle pour notre perfection; s'ils coïncident avec un accroissement de connaissance des vé-

rités du salut; s'ils nous rendent francs et ouverts à l'égard de notre directeur spirituel; s'ils nous portent à mieux nous acquitter des obligations de notre état; s'ils augmentent en nous l'union à Dieu, l'amour envers notre Seigneur Jésus-Christ. Mais craignons qu'ils ne proviennent du mauvais esprit, s'ils sont accompagnés de trouble, d'inquiétude, de ténèbres, de dégoût de nos exercices, de négligence de nos devoirs, de refroidissement de la charité; craignons surtout si nous nous sentons portés à ne pas les faire connaître à celui qui nous dirige, et si nous ne les lui avons pas déjà révélés simplement et avec la plus grande franchise.

Examinant ces mouvements en *eux-mêmes*, il faut, pour pouvoir les attribuer au bon esprit, qu'ils soient constants, ordonnés, raisonnables, opposés ou au moins étrangers aux inclinations de notre nature viciée; qu'ils se produisent en temps convenable et de manière à n'être point nuisibles à nos devoirs du moment; qu'ils paraissent plus intenses lorsque la grâce est le plus agissante en nous, soit par exemple après une bonne confession ou une fervente communion. Si nous ne voyons point en eux ces signes, si nous y en remarquons de contraires, attribuons-les au mauvais esprit et ne pensons qu'à les combattre.

Examinant ces mouvements dans ce qui en est la *fin* ou le *but*, il faut, pour être en droit de les attribuer au bon esprit, qu'ils se rapportent à la gloire de Dieu, à la connaissance et à l'amour de Notre-Seigneur, à notre sanctification et au salut du prochain. Si cela n'était pas, s'ils tendaient, par exemple, à la satisfaction des sens ou de l'amour-propre, il faudrait les considérer comme provenant du mauvais esprit.

Enfin, examinant ces mouvements par rapport à

notre *loi*, ou ce qui doit déterminer notre conduite, nous reconnaîtrons qu'ils proviennent du bon esprit s'ils sont conformes aux commandements de Dieu, aux maximes de l'Évangile, aux prescriptions de nos saintes règles; s'ils s'accordent avec les obligations de notre état; s'ils ne contredisent en rien l'esprit de foi, l'esprit de zèle, l'esprit de communauté qui doivent être l'âme de notre âme; s'ils sont en harmonie avec nos aptitudes personnelles, notre âge, notre emploi, les circonstances où nous sommes placés. Dans le cas où quelqu'une de ces conditions ne serait pas remplie, n'hésitons pas à les attribuer au mauvais esprit.

APPLICATION

Voulons-nous n'agir que par le mouvement du bon esprit, implorons souvent et avec ferveur l'Esprit-Saint, et soyons fidèles à correspondre à ses grâces. Ayons une véritable dévotion envers notre ange gardien, par qui nous sommes défendus contre les attaques de l'esprit de ténèbres, si dangereux surtout lorsqu'il revêt l'apparence d'esprit de lumière.

Défions-nous de tout ce qui s'écarte de la simplicité de notre état, de tout ce qui tend à nous détourner du parfait accomplissement de nos devoirs. Prenons pour règle inviolable de ne jamais rien décider dans des moments de trouble, et de faire exactement connaître à ceux qui ont la charge de notre conduite tout ce qui se passe en nous.

Par ces moyens, nous serons « sanctifiés dans la vé-« rité[1], » et nous mériterons de la contempler dans ses splendeurs, au séjour des délices éternelles.

[1] S. Jean, xvii, 17.

PRIÈRE

Saint ange, qui êtes avec moi pour m'éclairer et me soutenir dans la voie du bien, daignez m'obtenir la plus parfaite docilité aux mouvements que vous imprimez à mon âme, et la grâce de résister à ceux dont le mauvais esprit est le principe, afin que, répondant à tous les desseins de Dieu sur moi, je me rende digne de partager un jour la gloire dont il récompense votre zèle et votre amour.

RÉSUMÉ

L'homme est sous l'influence de deux esprits opposés : le bon et le mauvais, la grâce et le démon...

Pour connaître si nous ne sommes que sous l'influence du bon esprit, considérons les mouvements de notre cœur :

1° Dans leur origine, nous demandant s'ils proviennent de la grâce, ou de la nature, ou du démon...

2° Dans leurs effets, examinant s'ils produisent en nos âmes la paix, le désir du bien, l'amour de la vérité...

3° En eux-mêmes, examinant s'ils sont constants, ordonnés, opportuns, et s'ils croissent avec l'action de la grâce.

4° Dans leur fin, examinant s'ils se rapportent réellement à la gloire de Dieu, à notre salut...

5° Dans leur conformité avec les maximes évangéliques, nos saintes règles, les devoirs de notre état...

— Voulons-nous n'agir que par le bon esprit?

1° Implorons souvent et avec ferveur l'Esprit-Saint...

2° Ayons une grande dévotion à notre ange gardien...

3° Méfions-nous de tout ce qui sort de la simplicité de notre état, ou qui tend à nous détourner de nos devoirs...

4° Ne décidons rien dans les moments de trouble...

5° Faisons-nous bien connaître à nos supérieurs...

Voir les Résumés, *page* 180; — Examens particuliers, *sujets* 27, 28.

56. — COMBAT CONTRE LES PASSIONS

Si c'est selon la chair que vous vivez, vous mourrez (Rom., VIII, 13).

CONSIDÉRATION

Nos passions sont nos plus dangereux ennemis, parce qu'elles sont le plus grand obstacle à notre union avec Dieu; parce que, nous tenant, pour ainsi dire, courbés vers la terre, elles rendent très-difficiles les grandes et nobles élévations qui sont la vie, la gloire et le besoin de nos âmes. Ce sont des esclaves révoltés qui, si nous ne les soumettons, font peser sur nous la plus cruelle et la plus humiliante tyrannie.

Quels effets déplorables elles produisent en notre intérieur! Elles voilent à l'intelligence les rayons de la vérité, et nous placent dans les ténèbres de l'erreur ou sous le faux jour de l'illusion; elles troublent le cœur et y excitent des sentiments désordonnés, ou plutôt elles sont elles-mêmes notre cœur dans le désordre; elles agissent puissamment sur la volonté et la sollicitent à les satisfaire au détriment de notre devoir; elles ôtent à l'homme toute son énergie pour le bien; elles sont, pour notre âme, comme ces plantes parasites qui, absorbant et dénaturant la séve de l'arbre où elles croissent, l'empêchent de porter des fruits et le font dépérir.

Les passions, qui ont ainsi de si funestes effets sur les individus, troublent, de même, profondément toute société. Une communauté, par exemple, dont les membres ne s'appliqueraient pas à leur faire la guerre, ne

serait bientôt que confusion et désordre; car, au lieu de la charité, qui seule peut faire sa vie et sa force, il n'y aurait que l'égoïsme et les affections naturelles, qui, nécessairement, y introduiraient la division et en prépareraient la ruine.

Il faut donc les combattre à cause du mal qu'elles produisent. D'ailleurs, Jésus-Christ nous en fait un précepte, car il a dit : « Renoncez-vous vous-même [1]. « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra; celui qui « la perdra pour l'amour de moi, la retrouvera pour la « vie éternelle [2]. » Il nous dit aussi, par le grand apôtre, qu'il faut nous défaire du vieil homme [3] et crucifier la chair avec ses convoitises [4].

Tous les Pères ont insisté sur cette guerre à nos passions désordonnées, enseignant, avec saint Augustin, qu'elles sont les portes de l'enfer, que Dieu a en horreur les hommes qui s'y adonnent, qu'il les punit en cette vie par le retrait de ses grâces, en sorte qu'ils sont grandement exposés à mourir dans l'impénitence finale. Les saints ont, en outre, donné l'exemple de ce qu'ils recommandaient. Eh ! qu'est-ce, en effet, que leur vie sinon un combat incessant contre leurs inclinations naturelles, un sacrifice perpétuel des passions mauvaises, dont ils avaient comme nous le germe, mais qu'à l'aide de la grâce, ils étouffaient par l'énergie de leur volonté pour le bien?

A tous ces motifs d'entreprendre sérieusement cette guerre contre nous-mêmes, s'ajoutent ceux qui dérivent de la nature de notre état. D'après les maîtres de la vie spirituelle, nos passions se réduisent à trois principales, qui sont : la sensualité, l'orgueil, la cupi-

[1] S. Matth., xvi, 24. — [2] S. Jean, xii, 25. — [3] Eph., iv, 22. — [4] Gal., v, 24.

dité. Or les obligations de la vie religieuse aboutissent toutes aux trois vertus diamétralement opposées, savoir : la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, qui sont la matière de nos vœux. Il faut donc, sous peine de n'être point religieux, combattre nos passions. Il le faut aussi sous peine de compromettre tout le bien que nous sommes appelés à faire auprès de la jeunesse : un maître qui ne les dominerait pas courrait de grands dangers, et, par cela même, donnerait à ses élèves de funestes exemples; d'ailleurs, comment formerait-il ceux-ci à triompher de leurs penchants s'il était lui-même l'esclave des siens?

Mais entre nos passions, il en est une qui est dominante, qui se subordonne les autres, qui leur commande, qui est le principe de nos manquements les plus habituels et presque toujours de nos péchés les plus graves. Or c'est à celle-là principalement qu'il faut faire une guerre implacable. Nos fautes sont les rejetons d'une plante vénéneuse, dont elle est la tige et la racine : couper cette tige et en arracher la racine est évidemment le meilleur moyen de détruire ces rejetons qui nous sont si préjudiciables.

Ah! sans doute, il en coûte de combattre la passion dominante, car elle se fait, hélas! d'autant plus aimer de l'homme extérieur qu'elle est plus nuisible à l'homme intérieur; mais il faut nécessairement s'y résoudre, sous peine de ne faire aucun progrès en spiritualité, et même de déchoir et de se perdre.

Cherchons tout d'abord à la connaître. A cette fin, interrogeons ceux qui ont mission de nous diriger, et, en même temps, réfléchissons sur la nature de nos désirs les plus ordinaires et les plus ardents, sur celle de nos fautes les plus habituelles, sur celle de nos

craintes, de nos tristesses, de nos joies, en examinant à laquelle de nos passions elle se rapporte le plus directement. Attaquons ensuite résolûment celle-ci et allons à elle comme David allait à Goliath, au nom et avec les armes du Dieu d'Israël. Souvenons-nous que la vaincre, c'est nous assurer la paix en ce monde, et faire disparaître le plus grand obstacle à l'acquisition du bonheur céleste qui est l'objet de nos espérances.

APPLICATION

Demandons à Dieu les grâces de lumière et de force qui nous sont nécessaires pour combattre et soumettre nos passions, et surtout notre passion dominante.

Combattons-les en leur retranchant tout d'abord ce qui les nourrit, les alimente ou les excite.

Combattons-les avec énergie, c'est-à-dire de toute la force de notre volonté aidée de la grâce; portons-nous du côté opposé à celui vers lequel elles nous inclinent; multiplions les actes des vertus qui leur sont contraires, et arrivons à ce point d'aimer ce qu'elles nous portent à haïr, et de haïr ce qu'elles nous sollicitent d'aimer; ne leur cédons en rien; car, bien loin de les apaiser en leur donnant quelque satisfaction, on ne les rend que plus audacieuses et plus exigeantes : « Donner à manger à ces bêtes féroces, dit saint Liguori, c'est les fortifier et les mettre en état de nous dévorer infailliblement. »

Combattons-les dès le principe, car le moindre retard pourrait nous perdre : ce sont des maladies dangereuses qu'il faut traiter énergiquement dès les premiers symptômes; ce sont des plantes vénéneuses qu'il faut arracher sitôt qu'elles se montrent; ce sont des

serpents dont il faut écraser la tête dès leur naissance; ce sont des ennemis du dedans qu'il faut tout d'abord enchaîner, sans quoi l'on ne pourrait rien entreprendre contre ceux du dehors.

Combattons-les avec défiance de nous-mêmes et avec confiance en Dieu, sachant que notre volonté n'est que faiblesse et impuissance, mais qu'aidée de la grâce, elle peut tout dans l'ordre du salut; demandons à Dieu son secours, comme si la victoire ne dépendait que de lui, et de notre côté soyons pleins d'espérance, comme si elle ne dépendait que de nous.

Combattons nos passions suivant la direction qui nous est donnée et par les moyens si nombreux et si efficaces dont nous disposons dans notre saint état.

Combattons-les avec patience et persévérance : on n'en devient pas maître en un jour; c'est ici une œuvre de toute la vie; car, quels que soient nos efforts, ils ne peuvent changer notre nature. Si donc la guerre que nous avons à leur faire est longue et difficile, nous ne devons point perdre courage, parce que chaque combat que nous livrons augmente nos forces et diminue les leurs, attire sur nous une nouvelle effusion de grâces et accroît nos mérites pour le ciel.

Combattons-les en leur donnant un objet de l'ordre surnaturel. Ainsi, que celui qui est ambitieux le so des biens du ciel; que celui qui se sent porté à affectionner les créatures, tourne son cœur vers Jésus-Christ et l'aime comme l'ont aimé sainte Madeleine, saint Augustin, saint François d'Assise, sainte Thérèse.

Telle est la véritable manière de combattre nos passions, d'arriver à nous en rendre maîtres et à les immoler à Dieu pour sa gloire et notre salut.

PRIÈRE

Seigneur mon Dieu, qui m'avez créé à votre image et à votre ressemblance, accordez-moi votre grâce, afin que je surmonte l'extrême corruption de ma nature qui m'entraîne au péché et à la perdition. Combattez fortement pour moi et aidez-moi à dompter ces passions qui sont en mon cœur, et surtout celle qui y est dominante et par laquelle l'ancien ennemi me dresse les plus dangereuses embûches. Je vous le demande au nom de la très-sainte et immaculée Vierge Marie, notre mère, et de saint Joseph, notre auguste et tout puissant protecteur.

RÉSUMÉ

Il faut combattre nos passions, car :

1° Elles sont nos plus redoutables ennemis...

2° Jésus-Christ nous appelle à ce combat...

3° Tous les saints ont combattu leurs passions, et ont exhorté les fidèles à combattre les leurs...

4° Religieux, nous ne pouvons pactiser avec les nôtres...

5° Maîtres chrétiens, il faut que nous les dominions, sous peine de tout compromettre...

— Combattons-les toutes, mais surtout celle qui est dominante en nous... Combattons-les :

1° Avec l'aide de la grâce, dès le principe, et de toute l'énergie de notre volonté...

2° En éloignant ce qui les entretient...

3° Avec défiance de nous-mêmes et confiance en Dieu...

4° Avec patience et persévérance...

5° En changeant leur objet et lui en substituant un de l'ordre surnaturel...

Voir les Résumés, *page* 180; — Examens particuliers, *sujets* 52, 53.

57. — SUR LA RÉFORME DU CARACTÈRE

Dépouillez le vieil homme; renouvelez-vous en esprit (Éph., IV, 22 et 23).

CONSIDÉRATION

Notre caractère est l'ensemble de nos dispositions morales, de nos tendances à la vertu ou au vice, de nos usages personnels, de nos habitudes; c'est la physionomie de notre âme considérée dans ses sentiments et leur manifestation.

Il y a, dans tout caractère, quelque chose de bien qu'il faut conserver et cultiver; mais il y a aussi quelque chose de mal qu'il faut combattre, affaiblir et détruire : or c'est là ce que l'on entend par la réforme du caractère, réforme dont tout nous fait une loi, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre de la grâce.

Un bon caractère attire l'estime des hommes, révèle une âme forte et vertueuse, une personne qui a reçu une bonne éducation; il rend la vie douce, diminue le sentiment de nos maux, facilite la réussite de nos desseins, prévient une multitude de manquements.

Un mauvais caractère nous ferait mépriser et haïr de ceux qui nous connaissent, les éloignerait de nous, nous occasionnerait une foule de désagréments et de peines, nous ferait commettre beaucoup de fautes, et ainsi nous préparerait d'amers repentirs. Qui ne comprend dès lors que tout homme, par cela même qu'il est homme, doit travailler à la réforme de son caractère; que, s'il agissait autrement, il se priverait de tous

les avantages de sa nature, renoncerait à sa dignité personnelle, consentirait à sa propre dégradation?

Nous devons vouloir le bien, mais il est évident que nous devons d'abord le vouloir en nous-mêmes, travailler à nous perfectionner, et par suite à réformer notre caractère avant de nous occuper à perfectionner les autres. L'homme, au sortir des mains du Créateur, n'avait rien de mauvais dans le caractère; tout en son âme était harmonie, beauté, tendance vers le bien: or n'est-ce pas notre devoir de faire tout ce qui dépend de nous pour revenir à cet état heureux, dont le péché nous a fait déchoir?

Nous devons nous former à la ressemblance de Jésus-Christ, le nouvel Adam par qui l'humanité est sauvée et régénérée. Mais Jésus-Christ n'est-il pas la perfection même sous tous les rapports, et par conséquent sous celui du caractère? Il faut donc travailler à lui devenir semblables sous ce dernier point de vue comme sous les autres. Heureuse l'âme qui ressemble à sa très-sainte âme! Heureux le cœur qui est conforme à son divin cœur! Non, il ne se peut concevoir un plus digne objet de l'ambition d'un chrétien.

Rien, non plus, n'est plus digne de nos efforts en tant que religieux, car ce sont les religieux surtout qui doivent imiter Jésus-Christ. D'ailleurs, comment sans la réforme de leur caractère tendraient-ils efficacement à la perfection qui est la fin de leur état?

Ils doivent également travailler à cette réforme à cause de leurs rapports avec la religion dont ils portent les livrées, et dont ils sont aux yeux des hommes un symbole vivant, une expression de ce qu'elle opère en ceux qui la pratiquent. Or n'est-elle pas douce, serviable, aimable, généreuse? Il faut donc qu'ils soient,

comme elle, doux, serviables, aimables, généreux, témoignant ainsi qu'elle exerce sur leur âme l'influence la plus salutaire. N'oublions pas qu'un grand nombre de personnes jugent de la religion par ce que leur paraissent les religieux; qu'ils ne l'estiment et ne la vénèrent que s'ils voient ceux-ci dignes de l'estime et de l'amour des gens de bien. Il suit de là que, si nous avons un bon caractère, nous lui attirerons les cœurs, tandis que, si nous en avions un mauvais, nous ne contribuerions qu'à les éloigner d'elle.

Non, non, celui-là n'est pas zélé pour la gloire de Dieu, et ne sert pas la cause de Jésus-Christ et de son Église, qui ne s'applique pas à la réforme de son caractère ! Que de personnes, voulant le bien, paralysent néanmoins par des défauts naturels tout celui qu'elles pourraient accomplir, et, quoique pieuses, ne contribuent en définitive qu'à éloigner de la piété ceux qui les connaissent ! Les véritables apôtres, ceux qui portent réellement les âmes à la vertu, sont des personnes qui ont un bon caractère, qui, comme saint François de Sales, gagnent les cœurs par leur affabilité, se font aimer de tous ceux qui les voient, et les disposent ainsi à bien recevoir leurs enseignements.

Que ces motifs nous excitent donc à entreprendre sérieusement et à poursuivre avec constance la réforme de notre caractère; ajoutons-y ceux qui se rapportent à la vie de communauté que nous menons et aux emplois que nous exerçons.

Tout vice de caractère fait souffrir les personnes avec qui l'on est en rapport, surtout celles avec qui l'on habite. Dans la société des gens qui ont un bon caractère, la vie est douce, le cœur se sent rempli de courage pour le bien et de confiance en l'avenir; mais

dans celle de ceux qui ont un mauvais caractère, tout devient pénible : on est à l'étroit comme dans une prison ; l'on se sent porté, pour ainsi dire, à l'inquiétude et à l'ennui. Ah ! si nous aimons nos frères, si nous leur voulons du bien, procurons-leur donc le bonheur de ne trouver en nous qu'un caractère aimable, sociable, conciliant, répandant partout la paix intérieure et la joie de l'âme.

Enfin, considérons que nous devons travailler à cette réforme par le motif que nous sommes chargés de l'éducation de la jeunesse. Avec un bon caractère, nous pouvons faire cette œuvre si difficile ; avec un mauvais, nous ne pourrions que la compromettre, et même la ruiner. Il suffit, pour en être convaincus, de nous rappeler que le grand but de l'éducation est la formation du caractère des enfants, et que l'on ne peut leur donner ce que l'on n'a pas soi-même ; qu'ils sont attentifs à tout ce que nous faisons, et semblent n'avoir d'yeux que pour nous observer ; qu'ils nous considèrent, encore plus que le public, comme des représentants de la religion, et que nous ne les porterons à aimer cette bonne mère que si nous leur paraissons véritablement estimables ; qu'ils se modèlent sur nous en beaucoup de points ; que, suivant qu'ils se seront, par cette imitation, formé un bon ou un mauvais caractère, ils seront heureux ou malheureux, feront la consolation ou la désolation de leurs familles.

Ainsi, tout nous fait une obligation de la réforme de notre caractère. Sans doute, il nous en coûtera pour y réussir ; mais nous ne pouvons hésiter, car il s'agit ici de la gloire de Dieu, de l'honneur de la religion, de notre bonheur, de celui de nos frères, et de l'éducation des enfants qui nous sont confiés ; et d'ailleurs,

Dieu nous donne à cette fin le secours de sa grâce, par laquelle nous pouvons triompher de tous les obstacles.

APPLICATION

Examinons devant Dieu quels sont nos défauts de caractère, et prenons la résolution de les combattre.

Ne sommes-nous point orgueilleux, suffisants, vaniteux, prétentieux, jaloux, envieux, égoïstes, nous mettant peu en peine des autres dès que nous avons lieu d'être satisfaits nous-mêmes?

Ne sommes-nous en rien rancuniers, vindicatifs, susceptibles, ombrageux, soupçonneux, aisés à nous laisser aller à d'injustes préventions? Ne sommes-nous en rien bizarres, singuliers, insociables, moroses, maussades, boudeurs, capricieux, fantasques, ou encore portés à la raillerie, à la critique, au murmure?

Le vice de notre caractère ne serait-il pas la mollesse, la délicatesse, la faiblesse, la pusillanimité, ou encore la légèreté et l'inconstance?

Voyons ce qu'il y a en nous de défectueux, et entreprenons sérieusement de le corriger.

Il faut pour cela, 1° y travailler de toute l'énergie de notre volonté, aidée de la grâce; 2° implorer avec ferveur l'assistance de celle-ci, sans laquelle nous ne pouvons triompher de notre nature; 3° nous efforcer d'acquérir de bonnes habitudes, d'être très-honnêtes envers tous, de n'avoir rien de répréhensible dans nos démarches et nos usages; 4° nous faire avertir de nos défauts de caractère par les personnes qui nous connaissent; 5° nous porter à ce qui est tout l'opposé du défaut principal que nous reconnaissons en nous.

Faisons usage de ces moyens afin d'avoir dans notre

physionomie morale de la ressemblance avec le nouvel homme qui a été créé dans la justice et la sainteté [1] !

PRIÈRE

O Jésus mon divin Maître, qui m'appelez à réformer mon caractère sur le modèle du vôtre, aidez-moi, par votre grâce, dans cette œuvre importante que j'entreprends en ce moment même. Faites que je m'affranchisse de toute mauvaise accoutumance, de toute habitude répréhensible, afin qu'il n'y ait rien en moi qui vous déplaise, ou qui m'empêche de travailler efficacement au salut des âmes qui me sont confiées.

RÉSUMÉ

Travaillons à la réforme de notre caractère : tout nous y engage et nous en fait une loi...

1° Un bon caractère nous rend estimables et heureux; un mauvais nous rendrait méprisables et malheureux...

2° Nous voulons le bien : il faut d'abord le vouloir en nous...

3° Nous voulons notre perfection; mais ne suppose-t-elle pas un bon caractère ?...

4° Nous voulons honorer la religion : montrons donc qu'elle contribue à nous faire acquérir un caractère doux, aimable, sociable, généreux, etc...

5° Nous voulons opérer du fruit parmi la jeunesse; mais comment y parvenir si nous n'avons pas un bon caractère ?

— C'est pourquoi :

1° Étudions notre caractère...

2° Voyons quels en sont les défauts...

3° Appliquons-nous sérieusement à les corriger...

4° Combattons-les avec énergie, constance, générosité.

5° Prions Notre-Seigneur de réformer en nous tout ce qui peut nuire au bien qu'il nous appelle à accomplir...

Voir les Résumés, *page* 181 ; — Examens particuliers, *sujet* 51.

1 Eph., IV, 24.

58. — SUR LA GARDE DU CŒUR

Appliquez-vous à la garde de votre cœur (Prov., IV, 23).

CONSIDÉRATION

Garder une chose, c'est la conserver, l'entretenir et la défendre, pour la rendre en bon état à celui qui en est le légitime maître. Garder notre cœur, c'est donc le conserver à Dieu, à qui seul il appartient, empêcher qu'il ne dégénère de ce qu'il est par la grâce, le garantir contre les efforts et les ruses du démon, qui veut le ravir.

Que de motifs nous avons de garder notre cœur! Rappelons-nous que l'on garde avec d'autant plus de sollicitude un dépôt, qu'il est d'une plus grande valeur, qu'il demande plus de soins, que l'on en est plus particulièrement chargé, qu'il nous est plus cher, et enfin que l'on a plus d'intérêt à sa conversation. Ce principe établi, avec quelle sollicitude ne devons-nous pas veiller sur notre cœur!

Et d'abord, y a-t-il rien de plus précieux, rien qui soit d'une plus grande valeur? Notre cœur, c'est notre âme dans sa faculté d'aimer, qui, de toutes, est la plus excellente; notre cœur, c'est la seule chose que Dieu estime en nous; car, à ses yeux, toutes nos qualités de l'esprit et du corps ne sont rien si nos affections ne sont pas pures et toutes pour lui. Notre cœur est d'un si grand prix, que Dieu descend jusqu'à nous le demander : « Mon fils, nous dit-il au livre des Prover-

« bes, donnez-moi votre cœur [1]. » Il l'estime tant, que, pour le conquérir, il s'est fait l'un de nous, a travaillé et souffert trente-trois ans, et a répandu tout son sang sur la croix.

Il faut donc le garder avec la sollicitude la plus attentive et la plus constante, puisqu'il est d'une telle valeur; il le faut aussi parce que, de sa nature, il exige beaucoup de soins : c'est une fleur délicate qu'un rien peut flétrir; c'est un miroir où se contemple le Dieu d'amour et que peut ternir le plus léger souffle : aussi notre attention sur lui doit-elle être incessante.

Il faut également le garder, parce que nous ne l'avons qu'en dépôt et que nous en sommes personnellement chargés. Notre cœur n'est pas à nous; il est à Dieu, il est à Jésus-Christ, par droit de création, par droit de conquête ou de rachat, par droit de donation ou de consécration de notre part, et un jour il nous sera redemandé par celui-là même qui nous l'a confié.

Pensons souvent que la garde de notre cœur est notre affaire personnelle; que chacun de nous a reçu mission de veiller sur ce trésor, de cultiver cette fleur, de tenir pur ce miroir; que nul homme ne pourra dire, en parlant de son cœur, cette parole du premier fratricide : « Est-ce que j'en étais établi le « gardien [2] ? »

Il faut enfin garder notre cœur, parce que rien ne nous est plus cher, et parce qu'il s'agit ici de nos plus grands, et même de nos seuls véritables intérêts.

La garde du cœur fait notre bonheur ici-bas; « car, dit le pieux auteur de l'Imitation [3], s'il y a quelque joie en ce monde, elle est le partage d'un cœur pur. »

La garde du cœur est aussi la garde de l'esprit, en ce

1 Prov., xxiii, 26. — 2 Gen., iv, 9. — 3 Liv. II, ch. iv, 2.

sens qu'elle le garantit de toutes les erreurs dont les passions sont la source, qu'elle lui permet de juger sainement de toutes choses, et de les apprécier comme Dieu même les apprécie.

La garde du cœur nous rend vertueux ou plutôt constitue elle-même la vertu en exercice. Aussi, est-ce un principe admis par tous les maîtres de la vie spirituelle, que c'est la pureté du cœur qui produit les fruits de la bonne vie[1], que nos actions ne sont méritoires qu'autant que nos affections sont pures et relevées.

La garde du cœur fait seule notre sûreté : ah ! n'oublions pas que nous sommes environnés d'ennemis, et que c'est par notre cœur qu'ils veulent nous perdre; que c'est vers ce point que convergent tous leurs traits et que tendent tous leurs efforts. C'est dans notre cœur que l'ange de l'orgueil veut établir son trône à côté ou plutôt à la place de celui de Dieu; c'est notre cœur que veut posséder le monde, et c'est pour le ravir qu'il étale à nos yeux ses pompes séduisantes et ses vanités si funestes. Malheur à nous si jamais notre vigilance sur ce dépôt sacré se trouvait en défaut !

La garde du cœur fait le plus grand honneur de l'homme, suivant cette parole des Proverbes : « Celui « qui est le maître de son cœur est plus estimable que « celui qui prend des villes et gagne des batailles[2]. »

La garde du cœur fait seule notre véritable grandeur, comme la négligence à ce sujet ferait notre dégradation et notre ruine. Un cœur gardé, c'est un temple où l'Esprit-Ssaint se plaît à résider; un cœur qui ne l'est pas, est ou ne tardera pas à devenir un repaire des passions les plus immondes. Un cœur

[1] *Imit.*, liv. III, ch. xxxi, 4. — [2] Prov., xvi, 32.

gardé, c'est une perle précieuse digne d'orner la Jérusalem céleste; un cœur qui ne l'est pas, n'est bientôt qu'un linge souillé ou un haillon rongé par la teigne du vice[1].

Celui qui garde son cœur se rend digne d'être un jour le compagnon des séraphins, suivant cette parole de Jésus-Christ : « Bienheureux ceux qui ont le « cœur pur, car ils verront Dieu[2] ! » Celui qui ne le garde pas prend une voie ténébreuse qui le conduit à l'abîme, où, s'il y est précipité, il sera le compagnon de cet esprit dégradé, dont le cœur n'est capable que de haine, de cruauté et de jalousie.

APPLICATION

Après avoir compris que tout nous fait une obligation de veiller sur notre cœur, considérons quels moyens nous devons employer à cette fin, et mettons-les fidèlement en pratique.

Il faut, si nous voulons garder notre cœur, lui faire souvent produire des actes d'amour divin : c'est l'exercice qui lui est propre; s'il ne le fait, il perd ses forces, et devient languissant comme un membre tenu constamment dans l'immobilité, ou bien il prend une direction fausse et porte toutes ses affections vers le mal. « Les cœurs en haut, » nous dit la sainte Église dans les prières de la messe. Soyons fidèles à cette invitation, et élevons notre cœur jusqu'auprès de celui de Jésus, lequel le fera vivre de sa vie, briller de ses splendeurs, brûler de ses feux, et le rendra inaccessible aux traits du monde et du démon.

Il faut, si nous voulons garder notre cœur, n'esti-

[1] Eccli., XLII, 13; Isaïe, L, 9. — [2] S. Matth., V, 8.

mer que ce que Dieu estime, et mépriser tout ce qui est vain et dangereux; car Jésus-Christ a dit : « Où est « votre trésor, là est également votre cœur [1]. » Apprécions toutes choses du point de vue de la foi, et nos affections ne seront que l'amour du véritable bien.

Il faut, si nous voulons garder notre cœur, mortifier nos sens, surtout celui de la vue, combattre dès le principe toute passion qui s'excite en nous, nous méfier de nous-mêmes, n'avoir avec les personnes du monde que les rapports voulus par l'obéissance, et en nous entourant de toutes les précautions que prescrivent nos saintes règles. Il faut n'avoir aucune amitié qui ne soit fondée sur Jésus-Christ. « Veillez bien sur vous, dit à ce sujet l'auteur de l'Imitation [2], pour ne point vous attacher aux créatures, de peur de vous y laisser prendre et de vous perdre. »

Il faut, si nous voulons garder notre cœur, ne rien tolérer en nous qui soit l'ombre même de la familiarité. Oh! que ce point est important! Hélas! que de cœurs ont été ravis à Jésus-Christ et à la vertu par ce misérable défaut! C'est d'abord un fil, mais qui se double, se double encore jusqu'à ce qu'il forme un câble qui nous entraîne dans l'abîme du mal. Ayons donc le courage de rompre énergiquement toute liaison naturelle, et séparons-nous promptement et sans hésitation de tout ce qui exercerait sur notre cœur une influence qui ne le porterait pas vers Dieu.

PRIÈRE

Je vous adresse, ô mon Dieu, la même prière que le roi-prophète : « Seigneur, vous disait-il, vous qui

[1] S. Matth., VI, 21. — [2] *Imit.*, liv. II, ch. I; liv. III, ch. XLII.

« connaissez toutes choses, examinez-moi et sondez « mon cœur; éprouvez-moi, et voyez jusqu'à l'intime « de mes pensées; et, s'il y a en moi quelque voie dé- « tournée qui mérite votre indignation, daignez re- « dresser mes démarches [1]. » Oui, Seigneur, « je veux tâcher de vous plaire en toute ma conduite, et je vous supplie de m'accorder la grâce d'aimer tout ce que vous aimez, et de haïr tout ce qui vous déplaît [2], » afin que, vous ayant gardé mon cœur dans le temps, vous soyez son bonheur dans l'éternité.

RÉSUMÉ

Gardons notre cœur, veillons sur lui pour le conserver à Dieu... Que de raisons n'en avons-nous pas!...

1° Notre cœur est ce que Dieu estime le plus en nous...

2° Il lui appartient : c'est un dépôt sacré dont nous lui rendrons compte... Il appartient à Jésus-Christ, qui a donné son sang pour le posséder...

3° Il est ce que nous avons de plus cher...

4° Le garder avec soin fait notre bonheur,... notre sûreté,... notre gloire,... notre mérite...

5° Ne pas veiller sur ce trésor serait courir le plus grand danger de nous perdre pour jamais...

— Oui, gardons notre cœur. A cet effet :

1° Produisons souvent des actes d'amour divin...

2° N'estimons que ce que Dieu estime...

3° Ne nous affectionnons point aux créatures, mais uniquement à Dieu et aux choses de Dieu...

4° Évitons jusqu'à l'ombre même de la familiarité,... rompons dès le principe toute liaison naturelle...

5° Ayons une affectueuse dévotion envers le cœur de Jésus, et que ce soit sur ce modèle que se forme notre cœur.

Voir les Résumés, *page* 181; — Examens particuliers, *sujet* 183.

1 Ps. CXXXVIII, 23 et suiv. — 2 Prière de communauté.

59. — SUR LE PARTAGE DU CŒUR

Leur cœur est divisé, ils périront (Osée, x, 2).

CONSIDÉRATION

Il est des personnes qui ont encore assez de foi pour ne point vouloir renoncer à l'amour divin, mais qui n'ont pas le courage de rompre toute affection contraire; elles veulent donner leur cœur à Dieu, mais seulement en partie, se réservant de donner le reste à la créature par des liaisons purement humaines. Prenons garde de n'être point de ce nombre; car un tel partage est injuste, injurieux à Dieu, malheureux pour l'homme, et, au fond, impossible.

Notre cœur appartient tout entier à Dieu; seul il l'a créé, et il ne l'a créé que pour être à lui; il n'a cédé à personne ses droits à ses affections; mais il a dit par un commandement formel, qui est le premier et qui résume toute la loi : « Vous aimerez le Seigneur votre « Dieu de tout votre cœur[1]. » Qu'est-ce donc qui pourrait nous autoriser à ne lui en donner qu'une partie? Qui donc pourrait avoir des droits à celle que nous en détacherions? De quelle injustice ne nous rendrions-nous pas coupables!

Partager notre cœur serait diviser un champ qui est tout à Dieu seul, pour en céder une partie au monde et au démon, qui n'y peuvent prétendre à aucun titre; ou plutôt, ainsi que nous le remarquerons, ce serait le ravir en entier à son légitime maître pour le donner

[1] Deutér., VI, 5.

à son ennemi irréconciliable, qui ne s'en servirait que contre lui.

Notre cœur appartient à Dieu par un échange de son propre cœur. Oui, Dieu nous a donné son cœur pour que nous lui consacrions le nôtre. « Il nous a « aimés le premier [1], » comme le dit l'apôtre saint Jean, afin que nous l'aimions par un motif de reconnaissance. Eh quoi! un bien infini nous est présenté; et l'on ne nous demande en retour que la terre de notre cœur, si bornée, si étroite, si peu fertile, et nous pourrions hésiter à la donner en entier!... Ne serait-ce pas le comble de la folie!

Notre cœur appartient tout entier à Notre-Seigneur par droit de conquête et de rachat. Ne l'a-t-il pas, par sa grâce, arraché à la domination de Satan, sous laquelle il gémissait depuis le jour du premier péché? Pour le délivrer de la captivité, n'est-il pas descendu du ciel en terre? n'a-t-il pas pris notre nature? n'a-t-il pas donné son repos, son sang et sa vie? Et maintenant qu'après en avoir payé la rançon, il nous dit : « Mon fils, donnez-moi votre cœur [2], » nous ne voudrions le lui donner qu'en partie! nous ferions une réserve en faveur de l'éternel ennemi du bien, du tyran odieux qui nous opprimait avec tant de cruauté, et qui veut toujours notre perte!... Pourrait-il se concevoir quelque chose de plus injuste!

Notre cœur appartient à Jésus-Christ par droit de donation ou de consécration de notre part : consécration au baptême, que nous avons ratifiée quand nous avons eu l'usage de la raison; consécration au jour de notre première communion; consécration à notre entrée au noviciat; consécration à l'émission de nos

[1] I S. Jean, IV, 10. — [2] Prov., XXIII, 26.

vœux; consécration renouvelée à chaque confession, à chaque communion, à chaque oraison, et presque à chaque prière vocale; car que de fois n'avons-nous pas dit : « Je veux, ô mon adorable Jésus, n'aimer que vous et en vous, et vous aimer de tout mon cœur? » et il se pourrait qu'après lui avoir fait une pareille donation d'un bien dont nous n'avons d'ailleurs que l'usage et non la propriété, il nous vînt en pensée de ne lui en céder qu'une partie! Ah! par quels termes pourrait-on qualifier une conduite aussi indigne! Que penserait-on d'un homme qui, dans les affaires de la vie, agirait d'une manière si déloyale!

Le partage du cœur est donc souverainement injuste. Il est également injurieux à Dieu.

Comprend-on tout ce qu'il y a d'offense envers cette auguste majesté, dans la conduite de celui qui lui refuse une partie de son cœur! Ne lui dit-il pas : Vous n'avez sur moi que des droits limités; la créature peut, à juste titre, partager avec vous? Quel blasphème! Mais n'est-ce pas dire, en outre, que Jésus-Christ n'a pas conquis tout notre cœur? N'est-ce pas mépriser le sang divin qu'il a répandu jusqu'à la dernière goutte pour nous porter à l'aimer sans réserve?

Le partage du cœur, si injuste en lui-même, si injurieux envers Dieu, est le principe de toutes sortes de fautes et de malheurs.

Partager notre cœur, c'est mettre en danger notre salut : ne pas vouloir donner tout le prix auquel est fixée une marchandise, c'est risquer de ne la point avoir; or le ciel est fixé au prix de tout notre cœur; en retrancher une partie, c'est donc consentir à ne point posséder ce bien ineffable.

Partager notre cœur, c'est affaiblir en nous l'amour

de Dieu, et souvent éteindre tout à fait le feu de la charité; c'est affaiblir en nous la grâce, nous mettre de moins en moins en état de faire du bien, et incliner de plus en plus vers le mal. L'affection pour la créature ne peut que diminuer celle pour le Créateur, et toujours la concupiscence s'accroît en raison même de ce que la charité diminue.

Ajoutons que le partage du cœur est une source de grandes souffrances morales. Qui peut dire tout ce qu'il y a de doute, d'inquiétude, de malaise, de tristesse, de perplexités dans un cœur partagé? Quelles jouissances peut avoir une âme qui n'est pas entièrement à Dieu et qui ne voudrait pas non plus être toute aux créatures? Rappelons-nous cette parole de saint Augustin : « Notre cœur a été fait pour vous, ô mon Dieu, et il sera sans cesse dans l'inquiétude et l'agitation, tant qu'il ne se reposera pas en vous. » D'ailleurs, l'Écriture sainte a dit : « Malheur au cœur double! « ceux dont le cœur est divisé périront [1]. »

Enfin, considérons que le partage du cœur est au fond impossible. Dieu veut tout notre cœur, ou il ne le veut pas du tout. Ne nous le demande-t-il pas en entier par le premier commandement? Notre cœur est la victime qui lui agrée; mais n'oublions point qu'il a dit : « Je hais la rapine dans l'holocauste [2]. Je suis le « Dieu jaloux [3] qui ne peux souffrir de rival. » Comme il ne faut qu'une âme à un corps, qu'un soleil à l'univers, qu'un souverain à un État, qu'un pilote à un navire; il ne faut de même qu'un amour à un cœur. Ne nous y trompons pas : on est tout à Dieu, ou l'on est grandement en danger de n'être point à Dieu.

Au reste, Jésus-Christ lui-même a exprimé cette vé-

[1] Eccl., II, 14, et III, 27. — [2] Isaïe, LXI, 8. — [3] Exode, XX, 5.

rité en disant : « Nul ne peut servir deux maîtres. S'il « aime l'un, il haïra l'autre [1]. » Croyons à ses divins enseignements ; et craignons qu'en voulant aimer à la fois Dieu et le monde, nous n'arrivions à ce malheur auquel on ne peut penser sans frémir, de n'aimer que le monde et de n'avoir pour Dieu qu'une coupable indifférence.

APPLICATION

Agissons énergiquement dans la garde de notre cœur. Rompons toute attache, tous liens, tous rapports avec la créature, qui n'ont pas Dieu pour motif. Disons avec saint François de Sales : « Si je savais qu'il y eût dans mon cœur une fibre qui ne fût pas pour Dieu, je l'en arracherais. »

Agissons promptement : aussitôt que nous nous apercevons de quelque sentiment d'affection particulière qui tend à nous éloigner de Dieu, étouffons-le, comme l'on étoufferait une étincelle qui tomberait dans un fenil.

Méditons avec soin les amabilités de notre adorable Sauveur ; contemplons-le surtout dans les mystères de son enfance, de sa passion, et dans le sacrement de son amour : nous nous sentirons portés à l'aimer sans partage, et nous n'éprouverons que le regret de n'avoir pas mille cœurs à notre disposition, pour les lui offrir tous sans réserve et pour toujours.

Faisons parfaitement connaître notre cœur à ceux qui nous dirigent, leur découvrant en entier nos affections, nos tendances, nos faiblesses. Par ces moyens, notre cœur sera tout à Dieu en cette vie, et méritera de se reposer en Dieu dans le ciel.

[1] S. Matth., VI, 24.

PRIÈRE

Souvent, ô Jésus, j'ai tourné mes affections vers la créature; je confesse devant vous mon injustice, en vous conjurant de me la pardonner, et je vous promets qu'avec le secours de votre sainte grâce, mon cœur ne sera désormais qu'à vous, et qu'il cessera plutôt de vivre que de cesser de vous aimer; car je ne désire qu'être à vous dans le temps, afin que vous soyez à moi dans l'éternité.

RÉSUMÉ

Partager notre cœur, c'est vouloir à la fois aimer Dieu et la créature, sans aimer celle-ci pour Dieu. Or ce partage est :

1° Injuste, car Dieu a seul des droits sur notre cœur...

2° Injurieux à Dieu,... blessant pour le Cœur de Jésus...

3° Coupable, opposé à nos devoirs les plus sacrés...

4° Le principe de toutes sortes de troubles et de désordres...

5° Illusoire, car en réalité le partage du cœur est impossible, ainsi que Jésus-Christ l'enseigne par cette parole : « Nul ne peut servir deux maîtres... »

— Que notre cœur soit donc tout à Jésus-Christ.

1° Souvenons-nous de ce qu'il lui a coûté...

2° Donnons-le-lui en entier et pour jamais...

3° Rompons énergiquement toute attache à la créature.

4° Faisons bien connaître à nos supérieurs les tendances de nos affections...

5° Méditons avec soin les amabilités de Jésus, et nous nous sentirons portés à l'aimer sans partage...

Voir les Résumés, *page* 182; — Examens particuliers, *sujet* 97.

60. — NATURE DE NOTRE SÉPARATION D'AVEC LE MONDE

Ne vous conformez point à ce siècle (Rom., xii, 2).

CONSIDÉRATION

La nature de nos occupations ne nous permet pas, comme aux religieux qui ne sont pas appelés à la vie active, de demeurer constamment dans la solitude de nos communautés ; toutefois, gardons-nous de croire qu'il ne doive pas y avoir, entre le monde et nous, une séparation très-réelle. Nous devons vivre séparés du monde de la manière que prescrivent nos règles. Elles sont, à ce sujet, très-explicites.

Nos règles veulent que nous ayons la plus grande réserve envers les personnes du dehors, quelles qu'elles soient ; que nous ne recevions et ne rendions que les visites absolument indispensables et en la compagnie de l'un de nos frères; que nous n'y disions que ce qui est nécessaire ; que toutes nos paroles y révèlent notre caractère de religieux ; que nous y gardions la modestie la plus édifiante, ne nous permettant jamais de regarder fixement les personnes avec lesquelles nous nous entretenons.

Nos règles veulent que, ne désirant être connus que de Dieu et de nos supérieurs, nous laissions ignorer au monde jusqu'à notre nom ; que nous ne nous enquerrions en rien de ce qui se passe dans le siècle, et que nous ne souffrions pas que les élèves nous en parlent ; que nous ne nous mêlions d'aucune affaire tem-

porelle, ni même spirituelle, qui soit étrangère à notre emploi.

Nos règles veulent que le frère seulement qui en a mission, parle aux parents des écoliers, et qu'il fasse connaître au frère Directeur tout ce qu'ils lui auront dit qui ne se rapporterait pas directement aux classes; elles veulent que nous ne communiquions avec qui que ce soit des personnes du dehors, sans la permission de nos supérieurs et sans une nécessité bien reconnue; que nous n'ayons de liaison familière avec aucune; que nous n'allions point seuls au parloir, surtout si nous y sommes appelés par quelque personne d'autre sexe; elles veulent que nous n'entretenions point les liaisons que nous aurions pu avoir dans le monde, et cela lors même qu'il s'agirait de procurer le bien de notre communauté.

Voilà quelle barrière elles établissent entre nous et le siècle, et que nous devons respecter comme posée par Dieu lui-même. Gardons-nous donc de la franchir. Tenons-nous, au contraire, autant que possible, éloignés de ce monde que nous avons quitté et qui est pour nous plein de périls; et lorsque l'obéissance nous y envoie, environnons-nous de toutes les précautions qu'indique la prudence; soyons-y dans un état de gêne et comme hors de notre sphère; veillons sur nous pour n'y rien faire, rien dire, rien voir ni rien entendre qui puisse nuire à notre âme et alarmer notre conscience; et aussitôt que notre charge ne nous y retient plus, hâtons-nous de le quitter pour revenir dans notre communauté.

Mais ce n'est pas assez de cette séparation extérieure d'avec le monde, il faut y joindre l'intérieure, c'est-à-dire le renoncement à son esprit.

On entend par esprit du monde, les manières de penser et d'agir des séculiers ; les maximes par lesquelles ils préconisent les biens, les honneurs, les plaisirs d'ici-bas, et déprécient, au contraire, la pauvreté, l'humilité, la mortification ; l'affection qu'ils portent à la créature et l'indifférence qu'ils ont pour Dieu. Cet esprit est tout l'opposé de l'esprit de Jésus-Christ, des maximes par lesquelles ce divin Maître béatifie la pauvreté, exalte les humbles, nous invite à prendre notre croix et à le suivre.

Tous les chrétiens doivent renoncer à l'esprit du monde ; c'est, en effet, à tous les chrétiens qu'il est dit : « Nul ne peut servir deux maîtres [1] ; n'aimez pas « le monde ni ce qui est dans le monde [2] ; ne savez-« vous pas que l'amour du monde est une inimitié « contre Dieu, et que quiconque veut être ami du « monde se rend ennemi de Dieu [3] ? »

Néanmoins, cette obligation est bien plus étroite pour les religieux ; ce sont eux surtout qui doivent être affranchis de tout ce qui est esprit du monde, et ne participer en rien aux idées et aux sentiments des mondains. Qu'est-ce, en effet, qu'un religieux, sinon un homme mort au monde, crucifié par rapport au monde ; un homme à qui tout ce que le monde a de plus agréable, de plus doux, de plus glorieux, est un ennui, une peine, un supplice ; un homme qui méprise ce que le monde estime, qui hait ce que le monde aime, qui fuit ce que le monde recherche, et qui, au contraire, met sa gloire et ses délices dans ce que le monde ne regarde qu'avec indifférence, répugnance ou mépris ? Il ne peut évidemment participer à l'esprit du monde sans cesser d'être religieux.

[1] S. Luc, XVI, 13. — [2] I S. Jean, II, 15. — [3] S. Jacq., IV, 4.

Pénétrons-nous intimement de ces principes, et veillons sur nous pour que notre séparation d'avec le monde soit conforme à nos règles quant à l'extérieur, et absolue quant à son esprit : nous montrerons, par cette conduite, que nous sommes tout à Jésus-Christ et dignes de la sainte vocation dont il nous a favorisés.

APPLICATION

Aimons la vie cachée, la retraite extérieure possible pour nous. Demeurons avec nos frères. Ne nous permettons pas de sorties inutiles, ou trop fréquentes, ou trop prolongées. Persuadons-nous bien que, séparés de notre communauté, nous sommes hors de l'arche du salut et environnés de dangers, en même temps que nous pouvons être pour le prochain un sujet de scandale.

Tenons nos supérieurs au courant de tous nos rapports avec les personnes du monde. Ne leur laissons rien ignorer à ce sujet. Oh ! que ce point est important ! La moindre réserve peut ici entraîner avec soi les plus funestes conséquences.

Lorsque, pour l'accomplissement de nos devoirs, nous sommes obligés d'aller dans le monde, servons-nous des préservatifs que nous indiquent nos saintes règles : gardons la modestie des yeux, soyons fidèles à réciter notre chapelet, ne sortons jamais sans avoir un compagnon.

Ne soyons point non plus de ces religieux qui, ne pouvant aller dans le monde, trouvent le moyen de faire venir le monde à eux par les visites qu'ils se procurent. Conformons-nous à ce conseil de l'auteur de

l'Imitation : « Sachez laisser les hommes, et les hommes vous laisseront en repos [1]. »

Ne nous mêlons point des affaires du siècle, nous souvenant que c'est particulièrement à nous, religieux, que s'adresse cette parole de Jésus-Christ : « Laissez « les morts ensevelir leurs morts [2] ; » et considérant aussi que plus nous serons éloignés des embarras du monde, plus nous aurons en repos l'esprit et la conscience ; que ce serait d'ailleurs une injustice et une honte d'employer à des affaires qui ne nous regardent pas, les moments que Dieu nous oblige à lui consacrer sans réserve [3]. »

L'esprit du monde cherche à pénétrer partout, et jusque dans les cloîtres ; mettons-nous donc en garde contre lui, repoussons toute pensée, renonçons à tout sentiment dont il serait le principe, et évitons soigneusement de lire les livres où il se manifeste ; n'accordons point notre admiration à ce que le monde préconise, mais seulement à ce qui est grand devant Dieu.

Souvenons-nous que l'esprit qui doit nous animer est l'esprit de foi, qui nous fait juger et agir en toutes choses d'après les lumières de la foi, et non d'après l'opinion du siècle, et que « nous ne devons être dans le monde que comme en passant, uniquement occupés à établir le règne de Jésus-Christ en nous, et dans les âmes qui nous sont confiées [4]. »

PRIÈRE

Seigneur, je vous demande, avec saint Augustin, que tout ici-bas me soit chagrin et amertume, afin que

[1] Liv. I, ch. XXI, 2. — [2] S. Luc, IX, 60. — [3] Méd. du Vén. de la Salle, 7 février, 11 avril. — [4] *Ibid.*, dim. av. l'Épiphanie.

seul vous paraissiez doux à mon âme. Détachez de plus en plus mon cœur des créatures, et donnez-moi de vivre dans la séparation d'avec le monde. Faites que ce soit, non l'esprit du monde, mais le vôtre seul, ô mon divin Jésus, qui m'anime et me dirige; et que, me rendant fidèle à tous ses mouvements, je mérite la récompense que vous avez promise à ceux qui auront réellement tout quitté pour vous suivre.

RÉSUMÉ

Les religieux doivent se séparer du monde, suivant les prescriptions de leur règle... Or la nôtre nous prescrit :

1° D'avoir la plus grande réserve envers les personnes du dehors...

2° De n'entretenir avec elles que les rapports voulus par l'obéissance...

3° De prendre, même dans ce cas, toutes les précautions que recommande la prudence...

4° De ne point nous occuper des affaires du siècle...

5° De rester dans la solitude de nos communautés...

— Observons fidèlement tous ces points :

1° Gardons le plus possible la retraite extérieure...

2° Ne laissons rien ignorer à nos supérieurs de nos rapports avec les personnes du dehors...

3° Ne sortons point seuls; soyons très-modestes dans les rues; récitons-y assidûment le chapelet...

4° Ne rendons ni ne nous procurons pas de visites; soyons brefs et réservés dans celles que nous ne pouvons éviter...

5° Demandons à Notre-Seigneur de n'agir que par son esprit, et nullement par l'esprit du monde...

Voir les Résumés, *page* 182; — Examens particuliers, *sujet* 184.

61. — DANGERS DE LA FRÉQUENTATION DU MONDE

Qui touche la poix en sera souillé (Eccl., XIII, 1).

CONSIDÉRATION

Si un ancien philosophe a pu dire, ainsi que le rappelle l'auteur de l'Imitation[1] : « Je n'ai jamais été parmi les hommes que je n'en sois revenu moins homme, » à plus forte raison pouvons-nous dire : Je n'ai jamais été dans le monde que je n'en sois revenu moins chrétien, et surtout moins religieux.

Il suffit pour en être convaincu de considérer quels effets produit sur nous la fréquentation du monde, et quels périls nous y courons, lorsque nous y sommes contrairement à l'obéissance.

Saint Antoine eut une vision où Dieu lui montra le monde tout couvert de piéges tendus par le démon. Or rien de plus vrai que cette image, comme du reste le démontrent l'Écriture sainte, la raison et l'expérience.

La corruption est grande dans le monde, nous disent, comme de concert, tous les maîtres de la vie spirituelle. Là se rencontrent, en effet, toutes les passions qu'est venu combattre Jésus-Christ; « là, dit l'apôtre saint Jean[2], tout est concupiscence de la chair, concupis- « cence des yeux, orgueil de la vie. » Le monde est un ennemi qui nous livre de rudes combats; il nous attaque par la vanité qu'il étale à nos yeux, par le spec-

[1] Liv. I, XX, 2. — [2] I S. Jean, II, 16.

tacle de ses plaisirs, par ses entretiens d'affaires purement temporelles, par ses livres mauvais ou indifférents, par ses fausses maximes, par ses railleries, qui font toute la force du respect humain; il nous attaque surtout par ses mauvais exemples, qui sont le plus funeste de ses moyens de séduction.

Comment donc le fréquenter, sans mettre en péril notre vertu et notre salut? N'est-il pas évident qu'il nous est impossible d'avoir avec lui des rapports irréguliers sans respirer l'air vicié qui forme son atmosphère, sans participer au mal dont il est infecté, sans être portés à aimer ses vanités, à rechercher ses plaisirs, à adopter ses erreurs, à suivre l'entraînement de ses exemples pernicieux? Hélas! l'on ne tient pas longtemps contre cet entraînement, quand on s'est jeté témérairement soi-même à la rencontre d'une telle force.

C'est pourquoi ne quittons point notre communauté à moins que l'obéissance ne nous en fasse un devoir: ce serait sortir de la rade pour entrer en pleine mer au moment de la tempête; ce serait abandonner une forteresse où nous sommes en sûreté, et aller imprudemment nous engager au milieu du camp ennemi.

Ne quittons notre solitude que lorsque l'obéissance nous l'impose, sinon nous nous priverions des grâces et des consolations de Dieu et nous nous exposerions aux plus grands périls. Fréquenter le monde nous serait, en effet, une source de toutes sortes de troubles, d'inquiétudes et de distractions : le monde est comme une roue sans cesse en mouvement; on ne peut se lier avec lui sans participer à ses agitations, sans perdre le calme de l'âme et la paix du cœur. Il y a là bruit, dissipation, tumulte, embarras, dérangement con-

tinus. Comment donc nous y rendre attentifs à la voix de la grâce? Comment, lorsque tout nous y étourdit, pouvoir écouter et distinguer le secret langage que l'Esprit-Saint nous fait entendre au fond du cœur?

Fréquenter le monde nous serait un principe d'affaiblissement de la foi; car il y règne le calme mortel de l'indifférence pour les choses de Dieu, et souvent il y souffle, comme dans un désert, le vent brûlant de l'incrédulité : comment y séjourner sans ressentir le malaise de ce calme si déplorable, ou les desséchements de ce vent si funeste?

Fréquenter le monde serait affaiblir en nous la charité, l'esprit religieux. Le monde est, en effet, en opposition avec Dieu, avec Jésus-Christ et son Église; or nous ne pouvons communiquer irrégulièrement avec lui sans participer en quelque chose à cet esprit d'hostilité au bien, sans sentir diminuer en nous l'amour envers Jésus-Christ, et s'éteindre peut-être tout à fait en notre cœur le feu de la charité.

« Le monde, dit le frère Agathon, est l'ennemi capital de la piété et du recueillement; » communiquer avec lui serait s'exposer à perdre le goût des exercices spirituels, se rendre comme impossible l'attention à Dieu présent, se dessécher le cœur.

On devient, en général, tel que ceux que l'on fréquente : le religieux qui parle souvent avec le monde, parlera et pensera bientôt comme le monde; on peut justement le comparer aux eaux d'un fleuve qui, en se jetant dans la mer, ne tardent pas d'en prendre l'amertume et de perdre toute leur douceur.

Fréquenter le monde serait nous exposer aux plus graves dangers, principalement sous le rapport de la sainte vertu; car le vice s'y présente sous tant de for-

mes et l'on y rencontre tant de corruption[1], qu'il nous faudrait, pour ainsi dire, un prodige de grâce pour y demeurer sans souiller notre âme. Ne nous faisons pas illusion et ne nous trompons pas nous-mêmes; n'oublions point que l'Esprit-Saint a dit : « Celui qui aime « le péril y périra[2]; » et ailleurs : « Celui qui touche « la poix en sera souillé[3]. »

De plus l'expérience vient, sur ce point, comme sur les précédents, joindre ses enseignements à ceux de la sainte Écriture et de la raison.

Oh! si nous interrogions les religieux qui ont déchu de leur ferveur, et particulièrement ceux qui ont abandonné leur saint état, si nous leur demandions quelle a été la cause extérieure de leur chute, la plupart nous répondraient : « Hélas! j'ai vu le monde, j'ai regardé ses vanités, la mort est montée par mes fenêtres[4], mes yeux ont fait envoler mon âme[5]. » Nous apprendrions qu'ils ont eu avec les gens du dehors des rapports qu'ils cachaient à leurs supérieurs, des entretiens qui, dans le principe, avaient peut-être le bien pour objet, mais qui n'ont pas tardé à dégénérer en entretiens purement séculiers; nous apprendrions, en un mot, « qu'après avoir commencé par « l'esprit, ils ont fini par la chair[6]. »

APPLICATION

Fuyons le monde, de crainte d'avoir le même sort que tant de religieux imprudents qui ont trouvé leur perte dans sa fréquentation. Hélas! il en serait de même

[1] I S. Jean, II, 16. — [2] Eccl., III, 27. — [3] *Ibid.*, XIII, 1. — [4] Jér., IX 21. — [5] Lament., III, 51. — [6] Gal., III, 3.

de nous, si nous les imitions. Des cèdres ont été renversés[1], comment des roseaux seraient-ils capables de résister? Nous ne sommes pas plus forts que David, ni plus sages que Salomon; or le monde les a entraînés dans le péché.

Agissons toujours comme intimement persuadés de la justesse des dernières recommandations de notre vénérable Père[2], qui, quelques moments avant sa mort, nous a dit de n'avoir jamais de commerce avec les gens du monde si nous voulons persévérer dans notre sainte vocation, nous assurant que, si nous les fréquentions, nous prendrions goût à leurs manières d'agir, nous parlerions et nous penserions comme eux, nous applaudirions à leurs pernicieux discours, nous cesserions d'observer nos règles, et, par une suite naturelle, nous nous dégoûterions de notre état, et enfin nous l'abandonnerions.

Suivons exactement d'aussi sages conseils : ne formons aucune liaison avec les personnes du dehors, même sous prétexte de procurer le bien; cessons tout rapport avec elles, dès que notre conscience nous fait entendre le premier avertissement, dès qu'elle nous fait pressentir même le moindre danger : il vaut mieux rompre un fil que de s'exposer à être enlacé par un câble.

PRIÈRE

Seigneur, éclairez mes yeux pour que je découvre es dangers qui m'environnent, et aidez-moi de votre râce afin que je les évite; faites que, me souvenant oujours des obligations de mon saint état, je vive

[1] Zach., xi, 2. — [2] Testament du Vén. de la Salle.

séparé du monde selon les prescriptions de mes règles et je vous serve fidèlement dans la retraite de ma communauté, jusqu'au jour où vous m'admettrez dans ce monde de la gloire qui est toute mon espérance.

RÉSUMÉ

Si un ancien a pu dire : « Je ne suis jamais allé parmi les hommes sans en revenir moins homme, » combien plus un religieux peut-il dire qu'il en revient toujours moins religieux !...

1° Il y perd l'esprit de son état...

2° Il prend goût aux pompes et aux vanités du siècle...

3° Il ne tarde pas à adopter et à suivre les pernicieuses maximes des mondains...

4° Il s'affire toutes sortes de troubles et d'inquiétudes, et se prépare de cruels remords...

5° Il met dans le plus grand danger sa piété,... ses mœurs,... sa vocation,... son salut éternel...

— Il faut donc, si nous avons à cœur notre salut,

1° Fuir le monde...

2° Nous tenir sur nos gardes dans nos rapports avec lui.

3° Nous environner de toutes les précautions indiquées par nos règles...

4° Rompre toute liaison avec les personnes du dehors,... nous rendre au premier avertissement de la conscience...

5° Prier Notre-Seigneur de nous préserver des dangers du monde, de nous conserver toujours à son service et dans son saint amour...

Voir les Résumés, *page* 183 ; — Examens particuliers, *sujet* 187.

62. — SUR L'OBLIGATION POUR NOUS DE VIVRE DANS L'ÉLOIGNEMENT DU MONDE

Le monde m'est crucifié, et moi au monde (Gal., VI, 14).

CONSIDÉRATION

L'obligation pour nous de vivre séparés du monde, en la manière que prescrivent nos règles, et même absolument quant à son esprit, se lie intimement à tous nos devoirs.

Nous devons, comme hommes, chercher les vrais biens; or le monde n'en présente que de faux qui, incapables de nous satisfaire, ne sont au fond que vanité, misère, néant; selon le langage de l'Église [1], c'est un arbre qui ne montre que des fleurs, qui ne porte point de fruits et que les saints ont méprisé pour n'attacher leur cœur qu'à Jésus seul. A quelle fin donc nous lierions-nous avec lui? La raison seule ne suffit-elle pas pour nous faire comprendre, comme l'enseigne l'auteur de l'Imitation, que « la grande sagesse, c'est de tendre au ciel par la voie du mépris du monde [2]; » que ne pouvant à la fois nous occuper de Dieu et prendre plaisir aux choses qui passent, il faut laisser tout ce qui est passager, et ne chercher que ce qui est éternel?

Nous devons, comme chrétiens, vivre conformément aux exemples et aux préceptes de Jésus-Christ; or ce divin Maître a vécu dans la séparation d'avec le monde; il a montré par toute sa conduite et par un grand

[1] Office du Commun des martyrs. — [2] Liv. I, ch. I, 3.

nombre de ses paroles, qu'il était en opposition avec le monde, qu'il méprisait ses biens éphémères et sa gloire apparente, qu'il condamnait ses joies coupables, qu'il appelait tous les hommes à s'en séparer d'esprit et de cœur; il faut donc, sous peine de n'être plus disciples de Jésus-Christ, nous tenir, autant qu'il le demande de nous, dans l'éloignement du monde. Il le faut également sous peine de méconnaître la nature de notre état, la fin que nous devons y réaliser, les vertus qui nous sont propres.

Qu'est-ce qu'un religieux, sinon une personne qui s'est séparée du monde pour se consacrer à Dieu? Un jour nous avons entendu la voix intérieure de la grâce nous dire, comme à saint Arsène : « Fuyez, fuyez le monde, » et nous avons obéi à cette salutaire invitation; mais cette voix se fait toujours entendre, car Dieu ne change pas ses desseins sur nous; il faut donc, si nous voulons répondre aux vues de sa providence, fuir le monde de la manière que prescrivent nos règles. Agir autrement serait résister à la grâce, revenir sur nos pas, retourner à ce que nous avons quitté, regarder derrière nous après avoir mis la main à la charrue, et, par cette infidélité, mettre en danger notre vocation.

Nous devons, comme religieux, tendre à la perfection, c'est-à-dire à l'union à Jésus-Christ; mais nous savons que plus nous communiquons avec le monde, moins nous sommes capables de nous unir à ce divin Sauveur, et ainsi de réaliser la fin de notre état.

Nous devons, comme religieux, pratiquer les vertus de notre profession et mener une vie de recueillement et de prière; mais comment pourrions-nous, en nous produisant au dehors, conserver la présence de Dieu,

nous maintenir dans la ferveur, entretenir et faire croître en nous l'esprit d'oraison? Comment pourraient s'allier avec la fréquentation du monde, les pratiques de l'obéissance qui nous prescrit de nous en éloigner, celles de l'humilité qui toujours y rencontre sa perte, celles de la chasteté qui y court les plus grands périls? N'oublions point que le religieux qui se permet des rapports irréguliers avec le monde se met en de mauvaises dispositions intérieures; qu'il devient d'autant moins capable de parler à Dieu qu'il communique davantage avec les hommes; que plus il aime les visites, moins il estime ses exercices spirituels; qu'il ne peut être à la fois homme de parloir ou de société et homme de prière; que sa vertu est sans cesse en péril, et qu'il agit contrairement à l'esprit de son état.

Mais écoutons quel est sur ce point le langage des maîtres de la vie spirituelle.

« Non, dit saint Ambroise, je ne sais ce que peut chercher un religieux dans le commerce du monde et parmi les séculiers.»—«Que faites-vous parmi la foule, dit saint Jérôme, vous qui, par profession, devez vivre séparés des hommes?»—«N'avez-vous pas renoncé au monde, reprend saint Hilaire, pourquoi rechercher encore ses vaines consolations?»—«Voyez donc, ô religieux, ajoute saint Éphrem, combien votre habit diffère de celui des séculiers : cela vous rappelle évidemment que vous ne devez point vous lier avec eux. »

Saint Bernard, sorti momentanément de son cloître pour les besoins de l'Église et par ordre du souverain Pontife, ne pouvait se souffrir dans le monde. « Oh! l'étrange vie que je mène, s'écriait-il, mon âme se confond et se trouble, ma conscience inquiète me fait trembler. Solitaire par profession, je me vois engagé

dans le tumulte des affaires publiques : je suis comme le monstre de mon siècle. »

Oui, tous les saints ont compris que le religieux ne peut fréquenter le monde, qu'il doit s'y trouver dans un état de souffrance et, pour ainsi dire, comme un poisson hors de l'eau. Fuyons-le donc si nous voulons porter dignement notre nom et notre habit, et si nous ne voulons pas être pour les étrangers, et plus encore pour nos frères un sujet de scandale.

Tout déréglé qu'il est, le monde veut que chacun garde les bienséances de son état, et il sait que les bienséances des religieux, c'est de demeurer, autant qu'ils le peuvent, au sein de leur communauté. Et non-seulement il ne nous veut pas chez lui, et manifeste que nos visites lui déplaisent; mais, pour peu que nous le recherchions, il conçoit de nous une idée désavantageuse, et le moins qu'il fasse, il se demande comment nous pouvons, pour des raisons frivoles et illusoires, laisser ainsi nos exercices de communauté.

Ah! ne le blâmons pas du jugement défavorable qu'il porte sur les religieux qui le fréquentent; il n'y est, hélas! que trop autorisé : l'expérience ne démontre-t-elle pas, en effet, que les âmes qui se plaisent dans le monde cesseront bientôt d'être des âmes vertueuses, si toutefois elles le sont encore?

Comme il n'y a que les saints qui gagnent à être connus, remarquons, en passant, que les religieux qui se produisent dans le monde perdent beaucoup de son estime, car ils lui donnent sujet de remarquer en eux beaucoup de défauts dont il les croyait exempts; de là un mépris qui, hélas! a toujours plus ou moins pour objet la religion elle-même.

Mais si nos rapports irréguliers avec le monde sont

scandaleux pour des séculiers, ils le sont bien plus pour messieurs les ecclésiastiques et pour nos frères, qui connaissent mieux nos devoirs, qui savent quelles recommandations nous sont faites à ce sujet et quels dangers nous courons lorsque nous ne nous y conformons pas.

Rien donc n'est mieux établi que l'obligation où nous sommes de vivre, autant qu'il nous est possible, dans l'éloignement du monde.

APPLICATION

Rappelons-nous souvent ce que dit notre vénérable Père par rapport au sujet que nous méditons, et entre autres ces paroles du Recueil : « Rien ne contribue davantage à dérégler les communautés religieuses que les entretiens avec les séculiers; » et celles-ci de son testament : « Si vous voulez vous conserver et mourir dans votre état, n'ayez jamais de commerce avec les gens du monde. »

Gardons nos règles qui nous prescrivent tant de précautions. Vivons selon l'esprit de notre état : écoutons la voix de la grâce qui nous dit encore, comme au premier jour de notre vocation, de nous séparer du monde, de fuir du milieu de Babylone [1] pour sauver notre âme [2]. Soyons-y dociles : le Seigneur nous en récompensera par d'ineffables consolations, suivant cette parole de l'Imitation de Jésus-Christ : « Ceux qui, pour Dieu, ont un parfait mépris du monde, savent combien est grande la douceur promise au véritable renoncement [3]. »

[1] Is., XLVIII, 20. — [2] Jér., XLVIII, 6. — [3] Liv. III, ch. XX, 5.

PRIÈRE

Vous m'avez, ô Jésus, accordé la grâce de la vocation religieuse : je vous remercie, de toute l'effusion de mon cœur, pour ce don inappréciable; mais, Seigneur, daignez, je vous prie, le compléter en m'accordant de m'établir et de persévérer dans l'éloignement du monde, avec toute la fidélité que prescrivent mes règles, afin de me conserver toujours pur, et de trouver grâce à vos yeux en ce grand jour où vous viendrez juger le monde, et vous faire la récompense de ceux qui l'auront méprisé pour votre amour.

RÉSUMÉ

Tout nous commande l'éloignement, la fuite du monde :

1° Nos propres intérêts, car il est écrit : « Qui aime le « péril, y périra (Eccl., III, 27)... »

2° L'exemple et les préceptes de Jésus-Christ...

3° Nos règlements...

4° Les engagements que nous avons contractés...

5° L'édification de nos frères et du public...

— Il faut donc, d'après la recommandation de notre vénérable Père,

1° N'avoir point de commerce avec les gens du monde...

2° Garder fidèlement la solitude de nos communautés...

3° Vivre selon l'esprit de notre état...

4° Être dociles à la grâce qui nous porte à la fuite du monde...

5° Prier Notre-Seigneur de nous préserver des périls de la fréquentation du monde...

Voir les Résumés, *page* 183; — ancienne édition, *page* 137.

63. — SUR NOTRE CONDUITE AU SUJET DU BON ET DU MAUVAIS EXEMPLE

Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu (Rom., VIII, 28).

CONSIDERATION

Les exemples dont nous sommes témoins, ou même dont simplement nous entendons parler, exercent sur notre âme une sérieuse influence : ils nous sollicitent puissamment à la vertu quand ils sont bons, ou au vice quand ils sont mauvais, et sont ainsi l'une des plus précieuses grâces extérieures, ou l'une des plus dangereuses tentations.

Le bon exemple produit un grand bien. C'est le plus éloquent des prédicateurs, car toujours il emporte avec soi la conviction des âmes droites, dispose les cœurs à suivre l'impulsion de la grâce, ranime la confiance et le courage des gens de bien, fait estimer la vertu, qu'il montre en action et dont il fait comprendre à tous la beauté et le mérite. A sa vue, notre cœur se sent consolé, notre foi devient plus vive, notre espérance plus ferme, notre bonne volonté plus forte, notre charité plus ardente.

Heureuses donc les personnes qui donnent le bon exemple ! elles font une œuvre éminemment salutaire et honorable, qui leur mérite les bénédictions de Dieu et l'estime des hommes. Heureuses aussi celles qui le reçoivent, qui en sont les témoins ! elles y trouvent un

précieux secours pour devenir ou se conserver vertueuses.

A ce propos, combien ne devons-nous pas estimer notre vocation, qui nous fait comme une nécessité de ne donner que de bons exemples, et qui nous met dans un milieu où nous n'en voyons, pour ainsi dire, point d'autres? De quelle grâce le bon Dieu nous a favorisés en nous faisant entrer dans une société où l'édification est si générale, et où se sont pratiquées et se pratiquent encore tant de vertus!

Cependant nous ne sommes pas uniquement sous l'influence du bon exemple : le mauvais se présente quelquefois à nous comme une triste et douloureuse épreuve, et c'est ici le plus funeste des moyens de séduction qui puisse être employé contre l'homme. Il lui enseigne, en effet, le mal de la manière la plus directe et la plus générale; il entraîne les âmes faibles; il ébranle parfois les volontés qui paraissaient les mieux affermies dans la vertu; il tend à fausser la conscience publique, à ôter au vice sa laideur, à intimider et à décourager les gens de bien, à accroître au contraire l'audace des méchants; il rend, pour ainsi parler, inutiles les mérites de Jésus-Christ, et semble détruire tout ce que cet adorable Sauveur a fait pour la rédemption des hommes.

Hélas! qui pourrait en énumérer les effets désastreux! N'est-ce pas par lui surtout que se transmet de génération en génération le funeste héritage du vice? N'est-il pas un souffle morbifique qui communique aux âmes une funeste contagion? De combien de damnations n'a-t-il pas été le principe?

Le mauvais exemple est d'autant plus funeste que l'on avait une plus haute idée de ceux qui en sont les

auteurs : aussi quel mal ne produit pas la chute de ceux qui jusque-là s'étaient montrés vertueux ! quel ébranlement ne subissent pas les âmes, lorsque tombent de ces personnes que l'on considérait comme des colonnes du temple de Dieu !

Le mauvais exemple se produit partout, et peut se trouver même dans les communautés religieuses. Jésus-Christ nous en avertit en disant : « Il n'est pas pos-« sible qu'il n'arrive des scandales [1]. » Oui, toujours avec le bien se rencontre le mal. Il y a eu dans le ciel Lucifer et ses anges; il y a eu Caïn dans la famille d'Adam, Cham dans celle de Noé, Absalon dans celle de David; il y a eu Judas dans le collége apostolique : il ne faut donc pas s'étonner qu'il se trouve des scandaleux même dans les sociétés les plus saintes.

Il est vrai, comme le remarque saint Augustin, que c'est ici le sujet d'une grande peine et d'une sainte tristesse pour ceux qui sont véritablement à Dieu; ils s'affligent parce qu'ils voient offenser Notre-Seigneur, et redisent avec sainte Madeleine de Pazzi : « Hélas ! l'amour n'est point aimé; » mais ils ne se laissent pas ébranler : ils se portent, au contraire, d'autant plus à glorifier Jésus-Christ qu'ils le voient plus outragé, et outragé surtout par ceux qui étaient de sa propre maison, et qu'il nourrissait des mets de sa table [2]; ils s'empressent de lui faire amende honorable; ils raniment en outre leur zèle pour le salut des âmes, se disant intérieurement : Puisque la force du mal est si grande, dévouons-nous généreusement et sans réserve pour augmenter celle du bien.

Telles sont les principales considérations que l'on peut faire sur le bon et sur le mauvais exemple, et dont

[1] S. Luc, XVII, 1. — [2] Ps. LIV, 14, 15.

il nous est facile de déduire nos obligations, suivant que nous sommes témoins de l'un ou de l'autre.

APPLICATION

Nos devoirs, relativement aux exemples dont nous sommes témoins, sont exprimés dans ce passage de l'Imitation[1] : « Profitez de tout pour vous avancer. Si vous avez devant les yeux de bons exemples, animez-vous à les imiter; mais si vous voyez, au contraire, faire une chose blâmable, donnez-vous bien de garde d'agir comme ceux qui se la permettent, et si ce malheur vous était arrivé, ayez soin de vous corriger au plus tôt. Veillez sur vous, et, quoi qu'il en soit des autres, ne vous négligez point vous-même. »

Agissant conformément à ces paroles, ne nous plaçons, autant que possible, qu'en présence ou sous l'influence du bon exemple; contractons la charitable et salutaire habitude de voir dans notre prochain le bien plutôt que le mal, de considérer dans nos frères le côté de la vertu et non celui de leurs imperfections.

Quand nous sommes témoins du bon exemple, remercions-en Dieu comme d'une grande grâce; estimons sincèrement les personnes qui le donnent; portons-nous à les imiter selon que nous le pouvons dans notre état; réjouissons-nous de ce qu'elles procurent la gloire de Dieu, consolent le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et contribuent à sauver les âmes.

Si nous sommes témoins de quelque action qui nous paraisse répréhensible, voyons si nous en jugeons d'après une conscience éclairée et si nous ne nous

[1] Liv. I, ch. xxv, 5.

scandaliserions pas sans de justes raisons; ensuite conformons-nous aux règles suivantes.

Lorsque le mauvais exemple est évident, affligeons-nous-en par des motifs de l'ordre surnaturel, et excitons-nous à servir Dieu avec plus de fidélité que par le passé. Évitons toute personne dont l'exemple est pernicieux, nous souvenant de cette parole de Jésus-Christ : « Si votre œil droit vous est une occasion de chute, « arrachez-le et le jetez loin de vous [1]. » Détournons nos regards des irréguliers s'il s'en rencontrait parmi nous, et ne les portons que sur ceux qui accomplissent fidèlement les obligations de notre saint état.

Si jamais nous étions témoins, ou si nous entendions parler de quelque défection scandaleuse, souvenons-nous qu'un jour un grand nombre de disciples ayant abandonné Jésus-Christ, ce doux Sauveur, se tournant vers ceux qui étaient demeurés avec lui, leur dit : « Et vous autres, ne voulez-vous pas aussi « me quitter [2] ? » Pensons qu'il nous adresse la même demande, et alors, nous renouvelant dans nos sentiments de fidélité, hâtons-nous de lui répondre avec saint Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous? vous « avez les paroles de la vie éternelle [3]. »

Ne pactisons jamais avec ceux qui donneraient le mauvais exemple; ayons horreur de leur conduite et résistons à leur influence avec la plus constante énergie. Mais, de notre côté, prenons garde de ne donner que de bons exemples. N'oublions point que notre conduite exerce nécessairement une influence pour le bien ou pour le mal; que dans le premier cas nous plaisons à Dieu et nous travaillons au salut des âmes, tandis que dans le second nous ne contribuerions qu'à

[1] S. Matth., v, 29. — [2] S. Jean, vi, 68. — [3] *Ibid.*, 69.

leur perte, nous ferions l'œuvre du démon, et nous mériterions tous les anathèmes que Jésus-Christ a portés contre les scandaleux.

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui vous êtes fait notre modèle, et qui nous continuez vos exemples par les personnes qui nous sont un sujet d'édification, donnez-nous de profiter de cette grâce. Daignez aussi nous prémunir contre le scandale, ou plutôt faites, Seigneur, qu'il n'y ait plus de scandales, mais que tous nous vous servions avec la plus entière et la plus constante fidélité.

RÉSUMÉ

Rien n'exerce plus d'influence que l'exemple.

1° Quel bien le bon exemple ne produit-il pas!...

2° Heureux donc ceux qui le donnent!... Heureux aussi ceux qui en sont les témoins!...

3° Mais, hélas! à côté du bon exemple, il y a trop souvent le mauvais...

4° Quel mal celui-ci occasionne!...

5° Combien il blesse le cœur de Jésus! Aussi ce divin Maître a-t-il dit : « Malheur au scandaleux!... »

— Avons-nous sous les yeux de bons exemples? Remercions-en Dieu,... portons-nous à les imiter,... profitons-en pour nous encourager au bien...

Sommes-nous témoins, ou entendons-nous parler de quelque scandale?

1° Affligeons-nous-en par des motifs de foi...

2° Ne nous en étonnons pas...

3° Faisons amende honorable à Notre-Seigneur...

4° Prions pour les malheureux qui l'outragent...

5° Portons-nous d'autant plus à glorifier ce divin Sauveur que nous le voyons plus offensé...

Voir les Résumés, *page* 184; — Examens particuliers, *sujet* 123.

64. — LA BONNE VOLONTÉ

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (S. Luc, II, 14).

CONSIDÉRATION

Pour triompher des ennemis du salut, pour nous affermir dans la justice, pour nous attirer les grâces les plus abondantes et nous assurer celle de la persévérance finale, il ne faut, en définitive, qu'une bonne volonté. Elle suffit, parce qu'elle est tout l'élément que nous pouvons apporter dans l'œuvre de notre sanctification, et que ce qui est en dehors d'elle ne dépend pas de nous, mais de la Providence seule.

La sœur de saint Thomas d'Aquin lui demandant ce qu'elle devait faire pour se sauver, il lui répondit simplement : « Il faut le vouloir, » lui enseignant ainsi que la bonne volonté assure notre salut, et que ceux qui en sont animés coopèrent aux grâces que Dieu leur donne et travaillent efficacement à leur sanctification.

Au reste, on le conçoit lorsqu'on se rend compte de leurs dispositions intérieures. Qu'est-ce, en effet, qu'avoir une bonne volonté ? C'est employer toutes les forces de l'âme et du corps à la réalisation du bien dont Dieu nous fournit l'occasion, et qu'il demande de nous ; c'est être prêts à accomplir tout ce qui peut nous être commandé de sa part, disant avec saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse[1] ? »

[1] Act., IX, 6.

ou avec le roi-prophète : « J'ai résolu et juré de garder « ô mon Dieu, les ordonnances de votre loi [1]. » C'est renoncer à nos desseins personnels, qui ne seraient pas conformes à ceux de la Providence, répétant cette parole de notre divin Maître : « Mon Père, que ce ne soit « pas ma volonté qui s'accomplisse, mais la vôtre [2]. »

Avoir une bonne volonté, c'est coopérer à la grâce et résister à la tentation; c'est pratiquer la vertu actuellement et constamment; c'est nous roidir contre toute sollicitation au péché, et dire au démon : « Je ne te servirai pas [3], » retournant ainsi contre lui le mot dont il a fait usage contre Dieu.

Avoir une bonne volonté, c'est désirer que Jésus-Christ soit connu, aimé et servi, et y contribuer autant que nous le pouvons; c'est être zélés pour le glorifier, lui gagner les cœurs et sauver les âmes.

Comment ceux qui possèdent ce trésor ne participeraient-ils pas à tous les biens de l'ordre de la grâce? Dieu peut-il se laisser vaincre en générosité? Disons donc, dans les sentiments de la plus intime conviction :

Heureux les hommes de bonne volonté! Le Seigneur leur est propice et leur accorde les secours les plus abondants: ils peuvent toujours lui offrir, et lui offrent, en effet, ce qu'il agrée le plus de notre part, c'est-à-dire notre âme dans la disposition d'accomplir sa loi sainte. « Non, jamais, dit saint Grégoire, notre main n'est vide de présent, si l'arche de notre cœur est pleine de bonne volonté; car c'est ce que nous avons de plus riche à offrir à Dieu. »

Heureux les hommes de bonne volonté! Tout leur est occasion de mérite, et du plus grand mérite; parce que, comme l'enseigne saint Bernard, Dieu regarde

1 Ps. CXVIII, 106. — 2 S. Luc, XXII, 42. — 3 Jér., II, 20.

bien moins nos actions que la volonté avec laquelle nous les accomplissons, et que c'est la bonté de celle-ci qui détermine la véritable valeur de celles-là.

Heureux les hommes de bonne volonté ! Ils font de grandes choses, car c'est Jésus-Christ qui opère en eux par sa grâce et par son esprit : ils exercent sur les âmes la plus douce et la plus salutaire influence; ils font régner autour d'eux la paix, la concorde, la charité; ils ont la clef des cœurs; ils portent au bien par leurs exemples et par leurs paroles; ils consolent l'Église, dont ils sont l'ornement et la gloire.

Heureux les hommes de bonne volonté ! Ils jouissent du plus suave bonheur possible en ce monde. Souvenons-nous de la première parole que le Ciel fit entendre à la terre, à la naissance de Jésus-Christ : « La paix soit aux hommes de bonne volonté [1], » parole dont tous les siècles chrétiens ont vu l'accomplissement, et dont, par notre propre expérience, nous avons reconnu la vérité, chaque fois que nous avons été fidèles et généreux dans la pratique de nos devoirs.

Sans doute, les hommes de bonne volonté éprouvent les peines inhérentes à notre nature et à notre condition; mais quel contre-poids ou quel allégement n'y trouvent-ils point dans le témoignage de leur conscience et dans l'onction des grâces dont Dieu les favorise !

Tels sont les avantages que procure la bonne volonté. Considérons maintenant par quels signes elle se révèle, ou quelles personnes peuvent se rendre témoignage qu'elles la possèdent véritablement.

La bonne volonté se révèle par la correspondance à la grâce, l'obéissance, l'emploi des moyens de sancti-

[1] S. Luc, II, 14.

fication, le repentir de nos fautes, la fidélité à nos bonnes résolutions.

Ceux-là ont une bonne volonté qui accomplissent le bien qui est de leur devoir, et auquel Dieu les porte par sa grâce. Notre volonté est une faculté essentiellement active; c'est par nos œuvres qu'elle montre ce qu'elle est, et non simplement par nos désirs ou nos paroles. « C'est, dit notre vénérable Père [1], par une conduite sainte et régulière que nous prouverons à Dieu la sincérité de nos dispositions. »

Ceux-là ont une bonne volonté qui font exactement, et par des vues de foi, ce qui leur est commandé par leurs supérieurs. On connaît l'arbre à ses fruits : or les fruits de la bonne volonté, ce sont principalement les actes de la vertu d'obéissance.

Ceux-là ont une bonne volonté qui, en se proposant le bien à réaliser, se servent de ce qui est de nature à le produire; car c'est un principe incontestable que quiconque veut la fin, doit vouloir les moyens.

Ceux-là ont une bonne volonté qui, ayant eu le malheur d'offenser Dieu, se repentent de leur faute, s'en confessent avec les dispositions requises, et se séparent immédiatement et énergiquement de tout ce qui est pour eux occasion de péché.

Ceux-là ont une bonne volonté qui forment des résolutions de bien se conduire, et qui les gardent ou, du moins, se punissent de les avoir violées.

Voyons, d'après ces différents signes, si nous avons véritablement une bonne volonté. Lisons, par exemple, nos résolutions de la dernière retraite annuelle : y avons-nous été fidèles? Au moins nous sommes-nous rendu compte de nos manquements, et, comme on

[1] Méd. du Vén. de la Salle, 2 février.

nous l'a recommandé, avons-nous apprécié et noté nos progrès ou nos retards dans la voie de la perfection ? Si, par malheur, nous nous étions tout à fait négligés sur ce point, n'aurions-nous pas sujet de craindre de n'avoir pas réellement une bonne volonté ?

APPLICATION

« Tout don parfait vient d'en haut [1] ; » — « c'est de « Dieu, dit saint Paul, que nous recevons le vouloir et « le faire [2]. » Adresons donc à Dieu de ferventes prières pour lui demander d'être véritablement des hommes de bonne volonté, propres à procurer sa gloire et à travailler au salut des âmes.

Faisons le bien dont la Providence nous présente l'occasion. « Puisque vous ne pouvez pas toujours accomplir le bien que vous voudriez, dit à ce sujet saint Augustin, tâchez donc de vouloir tout celui que vous pouvez. » Souvenons-nous que la bonne volonté se fortifie par l'exercice des bonnes œuvres, comme la mémoire se développe par l'étude.

Ne contractons que de saintes et louables habitudes ; car c'est par elles surtout que notre bonne volonté s'affermit et qu'elle se révèle sous ses deux caractères essentiels de fidélité et de constance.

Ne nous plaçons que sous des influences salutaires. Évitons, autant que possible, tout rapport avec ceux qui ne se montreraient pas animés d'un bon esprit, ou qui seraient tièdes et languissants au service de Dieu : leur action sur nous tendrait à affaiblir notre bonne volonté.

[1] S. Jacques, I, 17. — [2] Philip., II, 13.

En un mot, faisons tout ce qui dépend de nous pour vouloir le bien et ne vouloir que le bien. Oh ! qu'alors nous serons heureux ! Si une paix véritable est, d'après l'Évangile, promise sur la terre aux hommes de bonne volonté, que penser de celle que Dieu leur prépare dans le ciel?

PRIÈRE

O Dieu, principe de tout bien, je reconnais en votre sainte présence que je ne puis rien sans vous. Donnez-moi, je vous prie, une bonne volonté pour accomplir avec fidélité et constance tout ce que vous demandez de moi, et ainsi me rendre digne de la récompense promise à vos véritables serviteurs.

RÉSUMÉ

Heureux ceux qui ont bonne volonté !

1° Dieu les favorise des plus grandes grâces...

2° Ils les font fructifier, et s'enrichissent pour le ciel...

3° Ils opèrent le bien...

4° Ils avancent sans cesse l'œuvre de leur sanctification.

5° Ils goûtent la paix intérieure, qui seule est la véritable paix...

Avons-nous la bonne volonté?

— Pour nous en assurer, examinons :

1° Si nous correspondons fidèlement à la grâce...

2° Si nous obéissons en véritables religieux...

3° Si nous poursuivons, avec courage et persévérance, la réalisation du bien que Dieu demande de nous...

4° Si nous déplorons nos fautes et en évitons avec soin les occasions...

5° Si nous formons de bonnes résolutions et si nous les accomplissons fidèlement...

Voir les Résumés, *page* 184; — ancienne édition, *page* 188.

65. — SUR L'OUVERTURE DE CŒUR

Malheur à celui qui est seul (Eccl., IV, 10)!

CONSIDÉRATION

Dieu gouverne les hommes par les hommes ; c'est par les personnes qu'il a établies à cette fin, qu'il nous dirige dans la voie du salut. Nous en trouvons un exemple bien frappant dans les Actes des Apôtres [1]. Saul, renversé sur le chemin de Damas, s'écrie : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Levez-vous, lui répond Jésus-Christ, et entrez dans la ville : on vous dira là ce que vous devez faire. » Le divin Maître ne l'instruit point directement, mais par Ananie, qu'il avait destiné pour cette mission, nous faisant ainsi comprendre que c'est par l'intermédiaire de ceux qu'il en a chargés, qu'il nous manifeste ses desseins.

Pour nous, religieux, c'est spécialement par nos supérieurs qu'il nous dirige ; il faut donc, pour répondre à ses vues, nous adresser à eux en toute franchise et avec la plus entière confiance. Il le faut, surtout, lorsque nous sommes aux prises avec la tentation. Dans ces moments où il y a trouble en notre âme, où, à cause de l'orage qui s'excite en notre cœur, nous ne pouvons, pour ainsi dire, plus distinguer la voix intérieure de la grâce, comment savoir ce que Jésus-Christ veut de nous, sinon par ceux qui nous parlent en son nom ?

Sans l'ouverture de cœur ou la reddition de compte

[1] Act., IX, 6 et 7.

de conscience, nous combattrions isolés, privés des plus puissants secours ; nous serions, par conséquent, en grand danger de périr. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit : « Malheur à celui qui est seul ! »

D'ailleurs, qui ne sait qu'il se rencontre, dans la vie, des circonstances si graves, des épreuves si pénibles, des moments si difficiles, que l'on se décourager ait si l'on ne trouvait alors un principe de force dans le recours à un directeur spirituel ?

Hélas ! que l'expérience ferait de tristes révélations à l'appui de cette vérité ! Combien de religieux, par exemple, ont déchu de leur ferveur et perdu leur vocation, qui auraient persévéré et même progressé dans le bien s'ils s'étaient fait parfaitement connaître à leur directeur, s'ils n'avaient pas voulu demeurer seuls aux prises avec les ennemis du salut !

Le démon sait que l'ouverture de cœur déconcerte ses desseins sur nous : aussi, la plus générale et la plus dangereuse de ses tentations à l'égard des religieux est-elle de les porter à cacher à leur directeur spirituel les tendances, les désirs, les secrets mouvements qu'il leur inspire. C'est qu'en effet, il a tout gagné s'il obtient le silence de leur part, tandis que, dans le cas contraire, il n'est aucun de ses projets qui ne tourne à sa confusion.

Tous les instituteurs d'ordres religieux et tous les maîtres de la vie spirituelle ont proclamé la nécessité de la reddition de compte, disant, avec saint Liguori, « qu'il n'y a rien de plus sûr, et qui brise mieux les embûches du démon que de faire la volonté d'autrui dans le bien, et qu'il n'y a rien, au contraire, de plus dangereux que de vouloir se conduire et se gouverner soi-même. »

Notre vénérable Fondateur insiste sur ce point d'une manière toute particulière, et place la reddition de compte au rang des soutiens de l'Institut, sachant très-bien que « le démon, comme le dit saint Dorothée, ne redoute rien tant que d'être connu ; que n'avoir rien de caché pour ceux qui nous dirigent est un sûr moyen de le vaincre ; que plusieurs, pour n'avoir pas suivi cette règle, ont perdu l'esprit et la grâce de leur vocation [1]. »

Combien qui sont tombés dans les filets de Satan et qui, si nous leur demandions quelles ont été les causes de leur malheur, pourraient nous répondre qu'ils ont voulu se conduire eux-mêmes ; qu'au lieu de faire connaître à leur directeur telle tendance, telle peine, telle tentation, telle démarche, ils les ont cachées, et ont même pris à ce sujet certaines précautions, afin de n'être pas contrariés dans leurs vues ; qu'en un mot, ils se sont perdus parce qu'ils ont manqué de confiance et de franchise envers celui que Dieu avait préposé pour les diriger dans la voie du salut.

Il est donc évident que la reddition de compte est un exercice essentiel ; il ne l'est pas moins qu'elle nous est, par elle-même, éminemment avantageuse.

L'ouverture de cœur prévient ou combat directement les tentations, quelles qu'en soient l'origine et la nature. Qui de nous n'a pas éprouvé qu'elle met le démon en fuite, qu'elle nous garantit contre les périls que nous pouvons courir du côté du monde, et qu'elle nous rend forts contre nos passions ?

Elle nous est une source de lumière : par elle, la vérité répand tout son jour dans notre intérieur ; par elle, nous connaissons l'état de notre âme, nos dispo-

[1] Méd. du V. de la Salle, XIII[e] et XIX[e] dim. après la Pent.

sitions, notre caractère, notre situation par rapport au terme où nous devons tendre comme chrétiens et comme religieux, et nous savons quels sont nos progrès ou nos retards dans le sentier de la vertu.

L'ouverture de cœur nous procure généralement la paix de l'âme, qui est l'un des plus précieux biens d'ici-bas. Qui de nous n'a expérimenté combien elle est propre à chasser l'inquiétude, la tristesse et l'ennui? Souvent, nous doutons si nous sommes dans la bonne voie, et ce doute nous est toujours pénible ; mais, par la reddition de compte, il se dissipe et ne laisse après soi qu'une douce satisfaction. Le voyageur n'éprouve-t-il pas une véritable joie quand un ami charitable et instruit l'assure qu'il est dans le bon chemin, ou lui indique le moyen d'y rentrer s'il s'en était écarté? Il en est ainsi dans l'ordre des choses surnaturelles, et c'est là précisément le service qui nous est rendu par notre directeur de conscience.

L'ouverture de cœur nous est, en outre, une source de mérites pour le ciel, car elle est la pratique de plusieurs vertus excellentes et principalement de la foi, de l'humilité et de l'obéissance, qui sont si chères au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Tels sont les avantages de l'ouverture de cœur : ne sont-ils pas de nature à nous porter à bien faire notre reddition, c'est-à-dire à la faire avec foi, confiance, simplicité, franchise, humilité et exactitude?

APPLICATION

Faisons notre reddition de compte avec foi et confiance, considérant que nous nous adressons au repré-

sentant de Dieu à notre égard, à celui qui a reçu grâce et mission pour nous diriger et qui, homme comme nous, a éprouvé lui-même ce que nous éprouvons.

Faisons notre reddition en toute simplicité. Que notre directeur spirituel puisse voir notre cœur comme on voit les deux pages d'un livre parfaitement ouvert; qu'il n'y ait ni pli ni repli. Soyons francs : manifestons, plus encore que tout le reste, ce que nous serions tentés de cacher ou d'atténuer; car rien ne déconcerte plus l'ennemi du bien, que de dévoiler ce qu'il veut que nous tenions dans le secret.

Faisons notre reddition entière; donnons-lui tout son objet, en sorte que notre directeur connaisse parfaitement nos dispositions et tout ce qui se passe en nous. Rappelons-nous, à ce sujet, cet avis de saint Antoine : « Un religieux ne doit se permettre aucune parole, aucune démarche, non pas même de boire une goutte d'eau dans sa cellule, sans le faire connaître à celui qui dirige sa conscience. »

Faisons notre reddition au temps marqué : Dieu bénit cette exactitude ; mais ne nous en tenons pas là. La direction spirituelle nous est surtout utile dans les moments d'épreuves et de tentations ; c'est pourquoi il faut alors y recourir sans délai : il est des circonstances où un retard quelconque peut tout perdre.

Par cette fidélité, nous nous maintiendrons dans la voie du bien, nous la parcourrons jusqu'à son terme. Alors, avec quelle allégresse nous bénirons Dieu de nous avoir, par le moyen de la direction spirituelle, empêché de tomber dans les précipices qui bordent de droite et de gauche l'étroit sentier de la vertu, par lequel seul on peut arriver au ciel !

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui êtes la voie, la vérité et la vie, conduisez-moi à vous, et, par vous, à la perfection où vous m'appelez; veuillez, je vous en supplie, me montrer vos sentiers, et m'aider à les suivre fidèlement. Donnez aux personnes que vous avez chargées de ma conduite votre esprit de sagesse et de prudence, et à mon cœur la plus entière docilité à leurs avis, afin qu'accomplissant votre volonté, j'arrive au bonheur suprême que vous destinez à ceux qui sont véritablement des enfants d'obéissance.

RÉSUMÉ

Dieu nous conduit par nos supérieurs... Soyons à leur égard d'une ouverture de cœur pleine et entière :

1° Tous les maîtres de la vie spirituelle le prescrivent...

2° Notre vénérable Père y attache la plus grande importance...

3° L'Esprit-Saint a dit : « Malheur à celui qui est seul ! »

4° L'expérience ne démontre que trop, hélas! la vérité de cet oracle...

5° La reddition bien faite déjoue les projets du démon, et nous est une source abondante de lumière et de paix...

Faisons donc régulièrement notre reddition.

— Faisons-la :

1° Avec foi, comme parlant à Dieu...

2° Avec la confiance d'un enfant envers son père...

3° Avec simplicité et franchise...

4° Avec humilité, défiance de nos lumières...

5° Avec exactitude, précisant bien toutes choses...

Voir les Résumés, *page* 185; — Examens particuliers, *sujets* 55 à 57.

66. — SUR LE SCRUPULE

Que votre cœur ne se trouble point (S. Jean, XIV, 1).

CONSIDÉRATION

Le scrupule est une erreur de conscience par laquelle nous croyons péché ce qui ne l'est pas, ou faute grave ce qui n'est que faute légère. Il ne faut donc pas le confondre avec les remords qui ont pour motifs des manquements réels et qui ne peuvent nous être que salutaires.

D'après les docteurs, le scrupule est utile : 1° aux âmes qui ont la conscience trop large, parce qu'il les ramène à la vérité, en les jetant momentanément dans un excès opposé ; 2° aux âmes immortifiées, parce qu'il leur occasionne une peine salutaire ; 3° aux âmes nouvellement converties, parce qu'il les porte à se purifier de leurs moindres fautes même, et à donner à Dieu une entière satisfaction pour leur vie passée.

Cependant, la généralité des maîtres de la vie spirituelle s'accordent à le présenter comme nuisible aux personnes qui tendent à la perfection et qui se sont données à Dieu depuis quelque temps. Il ôte, en effet, tout ce qu'il y aurait pour elles de consolant et de suave dans la religion ; il les empêche d'expérimenter la vérité de cette parole de Jésus-Christ : « Mon joug est « doux et mon fardeau est léger [1] ; » il ne leur laisse voir que les difficultés du chemin de la vertu, et ainsi il les sollicite sans cesse, plus ou moins indirectement, à l'a-

[1] S. Matth., XI, 30.

bandonner. Combien, en effet, n'y a-t-il pas de religieux qu'il a conduits à douter de leur vocation et à s'y rendre ensuite infidèles !

Le scrupule paraît une délicatesse de la vertu, et pourtant il n'est rien moins que la vertu ; celle-ci est conforme à la vérité, elle ne donne dans aucun excès, elle a la charité pour base et la paix intérieure pour compagne ; or le scrupule présente des caractères tout opposés : il est une erreur ou une exagération, il repose sur la crainte et non sur l'amour, et il n'amène avec soi que le trouble et l'inquiétude.

Le scrupule est le principe de beaucoup d'illusions. Ainsi, il fait, en général, attacher une grande importance à des choses qui n'en méritent que peu, et, au contraire, très-peu à d'autres qui en méritent beaucoup. Que de scrupuleux, par exemple, s'imagineront avoir commis un péché mortel, parce qu'une mauvaise pensée aura accidentellement traversé leur esprit, et qui, cependant, se laisseront aller, sans en éprouver de remords, à la médisance, au murmure, à la désobéissance !

Le scrupule, quand il est persistant, révèle un esprit faux, dont il aggrave de jour en jour l'état, en sorte qu'il peut le conduire jusqu'à la folie ; et ce n'est ici, hélas ! qu'un fait trop bien prouvé par l'expérience.

Le scrupule nuit à la religion, en ce sens qu'il ne la fait concevoir ou ne la représente que sous une forme sombre, rigide et même ridicule : que de gens se sont permis de la critiquer, parce qu'ils lui attribuaient les vues étroites et les exagérations qu'ils remarquaient en ceux qui sont sujets à ce défaut !

Sans cesse occupés à raisonner sur l'état de leur conscience et sur les prétendues suites qu'il peut avoir,

les scrupuleux ne peuvent faire aucun bien pour le prochain : tout languit dans les emplois qu'ils exercent et les fonctions qu'ils sont appelés à remplir ; et, en même temps qu'ils sont un sujet de peines pour eux-mêmes, ils font considérablement souffrir les autres.

Pour nous spécialement, religieux et maîtres, le scrupule a les plus déplorables effets : il nous arrête dans la voie de la perfection, en affaiblisant les sentiments de l'amour et de la confiance qui, plus que tous les autres, nous portent à bien remplir les devoirs de notre saint état ; il tend à ruiner l'esprit de communauté, conduit à l'isolement, fait qu'on est insupportable à ses frères et à soi-même ; il est, en outre, pour le directeur de notre conscience, une source de beaucoup de peines et de difficultés ; parfois il nous empêche de nous employer à ce que demande de nous la gloire de Dieu, et, par une appréhension exagérée, nous fait enfouir les talents que nous a confiés le Père de famille et dont nous devions nous servir pour le bien de ses enfants ; il nous rend impropres à former nos élèves à l'amour et à la pratique de la religion, et compromet ainsi l'œuvre dont nous sommes chargés.

Le scrupule est donc un grand mal dont il faut nous affranchir à tout prix, et dès cet instant même.

Considérons maintenant quelles en sont les principales causes, afin de mieux comprendre quels en sont les remèdes.

Le scrupule peut provenir du démon qui, voyant en nous une conscience délicate et timorée, cherche à nous faire tomber dans l'excès de cette qualité. Il se plaît à répandre ses ténèbres en notre intérieur, non plus alors pour dissimuler, pour voiler à nos yeux notre culpabilité, mais pour nous cacher notre justice. D'ailleurs il

comprend combien le scrupule lui est utile, à cause des funestes effets qu'il produit sur les âmes.

Le scrupule peut avoir pour cause l'ignorance de la doctrine de l'Église. Que de personnes, par exemple, tombent dans cet état parce qu'elles ne connaissent ou ne comprennent pas les vrais principes relatifs au péché mortel ou à la confession !

Le scrupule peut avoir, ou plutôt a ordinairement pour cause une estime de nos propres lumières, une attache à notre sens, à nos idées particulières, que nous croyons, à tort, être parfaitement conformes à la raison et à la foi; c'est-à-dire, en d'autres termes, que son véritable principe, c'est l'orgueil, cette source d'où proviennent, en général, toutes les erreurs et tous les vices.

APPLICATION

Ne décidons pas nous-mêmes si nous sommes, ou non, enclins au scrupule; rapportons-nous-en à notre directeur spirituel, et s'il nous dit que ce défaut est en nous, remédions-y au plus vite.

Méprisons le scrupule; agissons à l'opposé de ce à quoi il nous porte, en nous fondant sur des principes de foi ou de raison. Bien loin de nous éloigner de la Table sainte, approchons-nous-en plus souvent même que si nous n'étions point dans ce pénible état, à moins que notre confesseur ne nous prescrive une autre conduite.

Expliquons-nous une bonne fois pour toutes avec notre directeur spirituel; ouvrons-lui notre cœur avec la plus entière franchise ; ensuite conformons-nous à ses avis, non-seulement pour la chose que nous lui

aurons exposée, mais aussi pour les autres de même nature qui pourraient se présenter.

Acquérons une exacte connaissance de la doctrine de l'Église. Méfions-nous d'un certain esprit exagéré, janséniste, qui s'est, à une autre époque, répandu en France, et qui pourrait encore se trouver dans certains livres spirituels.

Habituons-nous à envisager Dieu comme un père plein de bonté, qui ne désire rien plus que notre salut, qui recherche nos âmes, et qui toujours les reçoit avec amour lorsqu'elles vont à lui ; persuadons-nous bien qu'il veut être aimé, et qu'une crainte d'esclave lui déplaît, en nous surtout, religieux, qui sommes ses enfants de prédilection.

Enfin, et ce moyen résume tous les autres, soyons de la plus grande, de la plus constante docilité à l'égard du directeur de notre conscience. Rejetons toute pensée contraire à la sienne. Décidons tout par son opinion. Voyons en lui Jésus-Christ même.

Écoutons sur ce sujet saint Liguori, disant que « le seul remède au scrupule est une obéissance aveugle à celui qui tient envers nous la place de Dieu », et saint Philippe de Néri enseignant « qu'une âme scrupuleuse est perdue si elle n'est pas très-obéissante envers son directeur. »

Soyons-le donc de la manière la plus absolue ; c'est le moyen infaillible de disposer Dieu en notre faveur, de guérir les maux de notre âme, de retrouver la paix intérieure, de nous ménager une sentence de bénédiction au tribunal de Jésus-Christ, qui ne nous demandera, à nous religieux, qu'une seule chose, savoir si nous aurons été parfaitement obéissants envers ceux qu'il avait chargés de notre conduite.

PRIÈRE

Donnez-moi, je vous prie, ô mon Dieu, de comprendre, autant qu'il m'est possible en cette vie, votre bonté et votre miséricorde. Faites que je voie toujours en vous mon père, mon ami, mon bienfaiteur, et que, me rendant très-fidèle aux avis de mon directeur de conscience, je vous serve avec un cœur libre et aimant, montrant à tous qu'on est heureux de vous appartenir, et que la vie chrétienne est comme un commencement de la vie céleste qu'elle nous mérite.

RÉSUMÉ

Le scrupule est une erreur de conscience, qui nous porte à croire péché ce qui ne l'est pas, ou faute grave ce qui n'est que faute légère. Il est en général très-nuisible :

1° Il fait trouver pesant le joug de Jésus-Christ et nous sollicite à abandonner le service de ce bon Maître...

2° Il engage dans une voie de ténèbres et d'illusions...

3° Il tend à éloigner de la religion les personnes en rapport avec nous;... il paralyse le bien que nous pourrions faire dans notre état...

4° Il empêche d'avancer en perfection; il ruine l'esprit de communauté...

5° Il a pour principe le démon, l'ignorance, l'opiniâtreté.

— C'est pourquoi ne nous y laissons pas aller, et si nous y étions sujets, remédions-y :

1° En le méprisant...

2° En acquérant une exacte connaissance de la religion.

3° En envisageant plutôt la bonté de Dieu que sa justice.

4° En multipliant nos actes d'amour envers lui...

5° Surtout en étant de la plus entière docilité à l'égard de notre directeur spirituel...

Toutefois prenons garde que, sous prétexte d'éviter le scrupule, nous ne tombions dans le relâchement.

Voir les Résumés, *page* 185; — Examens particuliers, *sujet* 238.

67. — SUR LES TEMPS DE CONSOLATIONS ET LES TEMPS D'ÉPREUVES

Le Seigneur est bon : il soutient au jour de la tribulation (Nahum, I, 7).

CONSIDÉRATION

La vie spirituelle a ses moments de consolation, mais aussi ses jours d'épreuves. Parfois, l'âme s'y trouve dans le plus grand calme; parfois, elle y est agitée comme une nacelle en pleine mer durant la tempête. Il faut donc nous attendre à ces vicissitudes, et, à leur occasion, nous avancer de plus en plus dans la voie du bien. En vue de retirer cet avantage, considérons pourquoi Dieu veut ou permet ces états si différents, et ce que nous devons faire pour répondre à ses desseins.

Dieu nous console pour nous faire penser à sa bonté envers nous : dans la joie intérieure, notre âme se sent, en effet, portée à le considérer surtout sous le rapport de cette perfection; elle ne voit en lui qu'un père, qu'un ami, qu'un bienfaiteur, pour qui elle a, comme naturellement, le plus grand amour et la plus vive reconnaissance.

Dieu nous console pour nous encourager dans la pratique de la vertu, pour fortifier notre âme, qui, sans ce secours, tomberait peut-être dans la défaillance.

Dieu nous console pour nous rendre forts contre les sollicitations de la chair, du monde et du démon, par le souvenir du bonheur que l'on goûte à ne leur appartenir en rien, à être, au contraire, tout à Jésus-Christ. Ah! quand on a expérimenté combien sont

pures, douces et suaves les joies de la religion, que peuvent paraître celles du monde, sinon une eau fade, bourbeuse et empoisonnée ?

Dieu nous console pour ranimer notre espérance des biens du ciel, nous rappeler au souvenir de cette patrie où les joies ne seront pas, comme ici-bas, fugitives et limitées, mais entières, durables, permanentes, éternelles comme celui qui les communique.

Dieu nous console aussi afin de nous préparer au sacrifice, à la tribulation, aux sécheresses. Les heures de consolations spirituelles sont le temps de l'abondance, pendant lequel il faut amasser pour le temps de stérilité qui va suivre. Jésus-Christ agit envers nous comme avec les trois apôtres qu'il conduisit sur le Thabor, mais qu'il fit entrer ensuite avec lui dans le jardin des Oliviers pour y participer à ses douleurs intérieures.

Telles sont, en général, les vues de la Providence dans les consolations qu'elle nous départit : voyons maintenant pourquoi elle veut ou permet les sécheresses, les aridités spirituelles, les épreuves de toutes sortes qui nous affligent si souvent et parfois si profondément.

Dieu veut ou permet ce qui nous afflige, afin de nous donner occasion de lui témoigner notre fidélité et la sincérité de notre amour : c'est au combat que se connaît la bravoure, c'est dans l'adversité que se montre l'amitié, c'est dans les peines que se révèle l'âme véritablement vertueuse.

Dieu veut ou permet ce qui nous afflige, pour nous guérir d'une certaine estime de nous-mêmes, qui germe et croît facilement en notre cœur dans les moments où tout semble nous réussir; pour nous puri-

fier de toute attache aux consolations sensibles; pour nous porter à ne nous affectionner qu'à lui, et seulement en vue de lui. « Les angoisses spirituelles, dit saint François de Sales, rendent l'amour pur et net; c'est alors qu'il nous joint et nous unit à notre bon Maître immédiatement, volonté à volonté, cœur à cœur. »

Dieu veut ou permet ce qui nous afflige, pour nous faire acquérir des mérites; pour fortifier notre âme par l'exercice des vertus, surtout par celui de la patience, par celui de la mortification et par le renoncement à nos goûts et à nos propres satisfactions; pour nous disposer à des grâces particulières auxquelles, sans les épreuves qui les précèdent, nous ne nous rendrions pas assez attentifs.

Dieu veut ou permet ce qui nous afflige, pour combattre en nous l'amour-propre, et peut-être aussi pour nous punir de quelque affection aux créatures.

Très-souvent encore, c'est pour nous mettre plus en état d'être utiles à ceux qui dépendent de nous; c'est pour nous faire acquérir, par notre propre expérience, la science de la vie spirituelle, et nous rendre doux et compatissants envers ceux qui sont dans la peine.

Ainsi Dieu veut ou permet ce qui nous afflige, pour notre plus grand bien et pour celui des âmes qui nous sont confiées : estimons donc les croix auxquelles ce bon Maître nous assujettit, car elles nous peuvent devenir éminemment avantageuses.

Mais écoutons sur ce sujet le pieux auteur de l'Imitation. « Les peines et les traverses sont, dit-il, utiles à l'homme parce qu'elles lui font connaître qu'il est ici-bas dans un lieu d'exil, et qu'il ne doit mettre son espérance en aucune chose du monde [1]. Heureux celui

[1] Liv. I, ch. XII, 1.

qui peut souffrir quelque chose pour Dieu [1] ! Il se rend vainqueur de soi-même, ami de Jésus-Christ, et héritier du ciel [2]. Point de salut pour l'âme, ni d'espérance de la vie éternelle si ce n'est dans la croix ! Prenez donc votre croix et suivez Jésus : si vous participez à ses peines, vous participerez aussi à sa gloire.

« Dieu veut que vous appreniez à souffrir sans consolation, afin que vous vous soumettiez à lui sans réserve, que vous deveniez plus humble par le moyen des tribulations, que vous vous rendiez plus semblable à son adorable Fils, et plus conforme à tous les saints [3]. »

Pénétrons-nous de l'esprit de ces paroles ; faisons tout ce qui dépend de nous pour entrer dans les vues de Dieu à notre égard, et ainsi nous rendre avantageuses nos peines aussi bien que les joies spirituelles dont parfois il nous favorise.

APPLICATION

Sommes-nous dans la consolation, profitons-en pour accomplir résolûment ce que nous savons que la grâce demande de nous : nous avons un bon vent, utilisons-le pour franchir les passages difficiles que nous n'oserions pas aborder en d'autres temps. — Sommes-nous dans les peines intérieures, profitons-en pour nous détacher des créatures et de nous-mêmes, pour faire des progrès dans l'humilité et la patience.

Sommes-nous dans la consolation, prions avec ferveur et persévérance, comme nous y porte la grâce sensible dont Dieu nous favorise. — Sommes-nous dans la peine, prions également avec ferveur et persé-

[1] Liv. I, ch. xxii, 1. — [2] Liv. II, ch. iii, 3. — [3] Liv. II, ch. xii.

vérance, parce que nous avons alors un besoin tout spécial de l'assistance céleste.

Sommes-nous dans la consolation, ne nous y affectionnons pas, car elle sera de peu de durée : Jésus-Christ, sur le Thabor, nous dit l'évangéliste, s'entretenait, avec Moïse et Élie, de la manière dont il devait finir ses jours dans Jérusalem [1]. Faisons de même; et que nos joies spirituelles nous soient des préparatifs pour les épreuves dont elles seront suivies. — Sommes-nous dans les peines intérieures, ne nous décourageons point; espérons des moments plus heureux; car, comme le rappelle l'Imitation, après la nuit vient le jour, après l'orage le calme, après l'hiver le printemps.

Soit que nous soyons consolés ou éprouvés, humilions-nous profondément devant Dieu, découvrons bien notre état à ceux qui ont mission de nous diriger, ne prenons aucune détermination qui puisse tirer à conséquence : l'âme consolée est portée à vouloir plus qu'elle ne peut, et l'âme désolée, à se laisser aller au découragement.

Dans l'un et dans l'autre état, multiplions nos actes d'amour et de reconnaissance envers Jésus-Christ, qui ne nous console ou ne nous éprouve que parce qu'il nous aime et veut notre bonheur.

Ne désirons ni les consolations ni les peines, mais uniquement que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse en nous. Confions-nous à lui : il sait ce qui nous convient le mieux. Suivons donc, sans nous arrêter, le chemin qu'il nous fait parcourir, et lorsque nous y éprouvons la lassitude et l'ennui, ranimons-nous par l'espoir du bonheur infini qui est la récompense de ceux qui persévèrent jusqu'à la fin.

[1] S. Luc, IX, 31.

PRIÈRE

Vous m'envoyez tour à tour, ô mon Dieu, les consolations et les épreuves. Je reçois les unes et les autres comme venant de votre main; faites, je vous prie, que m'étant également profitables, elles servent à me sanctifier, à m'unir à vous, à me rendre digne de participer un jour à la récompense que vous destinez à ceux qui auront persévéré dans votre service.

RÉSUMÉ

La vie spirituelle a ses moments de consolation.

Dieu le veut ainsi :

1° Pour nous faire penser à sa bonté...

2° Pour nous encourager dans la voie de la vertu...

3° Pour nous détacher des plaisirs d'ici-bas, si vils en comparaison des jouissances que procure la grâce...

4° Pour nous faire désirer le ciel et ses joies ineffables...

5° Pour nous préparer aux épreuves à venir...

Entrons alors dans ses adorables desseins, et ranimons-nous dans la ferveur et la fidélité à son service.

Mais la vie spirituelle a aussi ses moments de peines et de désolation intérieure. Dieu le veut ou le permet pour éprouver notre fidélité, nous rendre humbles, nous faire acquérir des mérites, nous punir de quelque attache à la créature, nous disposer pour des grâces particulières.

— Il faut, lorsque nous sommes en cet état :

1° Adorer la volonté divine...

2° Redoubler nos prières...

3° Ne nous point laisser aller au découragement...

4° Ranimer notre confiance en Notre-Seigneur...

5° Nous offrir à lui pour souffrir, par sa grâce et pour son amour, plus de peines encore que nous n'en éprouvons.

Dans l'un et l'autre état, il faut s'humilier, se bien faire connaître, ne prendre aucune détermination importante.

Voir les Résumés, *page* 186; — Examens particuliers, *sujet* 235.

68. — SUR LA PAIX DE LA CONSCIENCE

Ceux qui aiment votre loi jouissent d'une grande paix (Ps. CXVIII, 165).

CONSIDÉRATION

La conscience est la faculté que nous avons de reconnaître si nos actes sont en conformité ou en opposition avec la loi morale qui nous régit : dans le premier cas, la conscience est en paix; dans le second, elle est inquiète et souvent même bourrelée par le remords.

Il y a une fausse et une véritable paix de la conscience.

La première est le partage du pécheur tombé dans l'état d'aveuglement. Il ne se reproche plus l'opposition de ses actes avec la loi morale, parce qu'il ne reconnaît plus cette loi, ou qu'il la dénature; parce qu'il n'a plus de principes de conduite ou qu'il s'en est fait d'erronés, de conformes à ses désirs et au parti qu'il a pris de tendre à ses fins criminelles; parce que, après s'être gâté par le cœur, il s'est aussi gâté par l'esprit, et en est venu, pour s'innocenter à ses yeux, à appeler bien le mal, juste l'injuste, vrai le faux, ou au moins à considérer comme indifférent ce qui est néanmoins de la plus grande importance.

Cette paix n'en mérite pas le nom : elle n'est que le sommeil léthargique d'une âme que les démons portent en enfer; c'est le repos dans le péché, c'est la paix dans la mort, c'est le plus grand de tous les malheurs qui puissent nous frapper en ce monde.

La véritable paix de la conscience est le partage de ceux qui, connaissant très-bien leurs devoirs, peuvent se rendre le consolant témoignage que, par la grâce de Dieu, ils les remplissent fidèlement; qui peuvent se dire intérieurement qu'il y a conformité entre leur conduite et les principes de la morale évangélique; qu'ils accomplissent tout ce qu'exige d'eux le divin Maître, et qu'ils évitent tout ce qu'il leur défend. Leur âme éprouve un contentement ineffable auquel ne peut être comparée aucune des satisfactions d'ici-bas.

Comme le remords est en ce monde la plus poignante des peines, la paix de la conscience est la plus douce des jouissances; en outre, elle nous dispose à recevoir avec plus d'abondance les dons de la grâce, et nous rend plus aptes à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

La paix de la conscience fait notre bonheur, ainsi que le Saint-Esprit lui-même nous l'apprend par cette parole du livre des Proverbes : « La bonne conscience « est un festin continuel [1]. »

Quoi de plus désirable, en effet, que de pouvoir s'arrêter à la pensée que l'on est dans l'amitié de Dieu, qu'il nous est permis de dire à Jésus avec saint Pierre : « Seigneur, vous connaissez toutes choses, et vous « savez que je vous aime [2]; » que ce divin Sauveur est en nous par sa grâce; qu'il vit réellement en notre cœur; que déjà, dès ici-bas, nous possédons celui qui fait la félicité des élus!

Le bonheur consiste dans la jouissance d'un bien véritable et capable de nous satisfaire; or ceux qui ont la paix de la conscience ont une certitude morale qu'ils possèdent Dieu lui-même; et ainsi ils jouissent, en un

[1] Prov., xv, 15. — [2] S. Jean, xxi, 17.

sens, de ce bien infini qui, au fond, est le seul véritable, le seul qui puisse contenter notre cœur : ils sont donc heureux.

D'ailleurs, ne sont-ils pas affranchis de causes nombreuses de trouble et d'inquiétude? Le passé ne leur parle que de la miséricorde que Dieu a exercée à leur égard, le présent les laisse dans le repos qu'ils goûtent, l'avenir ne leur inspire aucune crainte; la mort, si effrayante pour celui dont la conscience est en mauvais état, se montre à eux comme l'heureux instant où ils iront jouir du Dieu qu'ils aiment, et posséder dans le ciel cette paix que rien ne pourra plus altérer.

Sans doute, ils éprouvent les peines inévitables de cette vie; mais qu'ils sont loin d'en ressentir l'amertume comme ceux qui n'ont pas la conscience en repos! Ils savent, du reste, qu'elles leur sont méritoires, qu'elles contribuent à les rendre plus dignes de la gloire céleste qui est l'objet de leur espérance.

Avec la paix de la conscience, il y a joie en tout, même dans la souffrance; sans elle, il y a douleur en tout, et jusque dans les plaisirs. Saint Jean-Baptiste la possédait, et par suite, il était heureux même dans sa prison; Hérode ne l'avait pas, et il était malheureux jusque sur son trône. Les martyrs la possédaient, et elle les rendait joyeux dans les chaînes et sur les chevalets; leurs tyrans ne l'avaient pas, et ils étaient torturés au sein même des délices de Rome païenne.

Ah! que peuvent être, sans la paix de la conscience, les jouissances d'ici-bas, sinon des formes variées d'un même fond de tristesse, des fleurs parsemant un sol couvert d'épines, un voile d'une gracieuse apparence jeté sur de grandes douleurs, pour les cacher aux regards et nous les dissimuler à nous-mêmes?

Non, non, point de satisfaction pour celui dont la conscience n'est pas en paix! L'expérience de tous les temps ne laisse, à ce sujet, aucun doute. Nous-mêmes, nous l'avons éprouvé. Quand avons-nous été véritablement malheureux? n'est-ce pas lorsque nous étions en proie au remords, alors que nous n'osions ni penser à Dieu, dont la justice nous effrayait, ni nous envisager nous-mêmes, parce que notre état nous faisait horreur?

Souvenons-nous de ces moments à jamais déplorables; souvenons-nous aussi de ceux où, par une bonne confession, nous avons recouvré cette paix que nous avions perdue, et trouvé en elle les plus douces satisfactions; et sûrement nous demeurerons convaincus qu'elle est le premier des biens d'ici-bas. Ajoutons qu'elle nous met en état de glorifier Dieu et de contribuer au salut des âmes.

Celui qui a la paix de la conscience persuade, à tous ceux qui sont en rapport avec lui, que le bonheur n'est que dans la vertu, car il leur en est lui-même une preuve évidente. Il n'est point arrêté dans les élans de son zèle par ce cri intérieur qui reproche de ne pas pratiquer soi-même ce que l'on recommande aux autres. Il fait le bien. Son passage sur cette terre laisse partout des traces de bénédiction. Le calme de son âme se reflète sur son visage, se révèle dans sa tenue, dans ses regards, dans le ton de sa voix; et tous ceux qui sont à même de l'observer, se sentent pressés de s'acquitter fidèlement de leurs devoirs de religion, afin de jouir, eux aussi, du bonheur qui est son partage, et qui n'est toutefois qu'un avant-goût de celui que Dieu lui destine dans le ciel.

APPLICATION

Ne nous formons pas une conscience étroite et scrupuleuse; mais entendons dans son véritable sens la doctrine de l'Église, et n'en faisons que de justes applications. Prenons garde toutefois de ne pas nous former une conscience large et relâchée, car la paix dont elle serait la source serait fausse et nous deviendrait funeste.

Cherchons le calme pour notre âme; mais cherchons-le où il se trouve, c'est-à-dire dans une conscience qui s'explique nettement au saint tribunal de la pénitence, qui juge sainement des choses, qui ne transige pas avec le devoir, qui condamne toute infraction à la loi, et qui, lorsque nous avons eu le malheur de violer celle-ci, nous reproche notre infidélité et nous la fait réparer au plus tôt.

« Que celui, dit le Psalmiste, qui désire jouir de la « vie évite le mal et fasse le bien; qu'il cherche la « paix et la poursuive; qu'il garde la loi, car ceux « qui l'aiment jouissent d'une paix profonde et ne « trouvent rien qui puisse les faire tomber [1]. »

Conformons-nous à ces paroles. Accomplissons le bien comme le demande notre vocation : « c'est le moyen d'être contents et de contenter Dieu [2]. » Évitons le mal et les occasions du mal, et, si nous nous reconnaissons coupables de péché, hâtons-nous de nous réconcilier avec Dieu.

Oui, accordons-nous avec notre conscience pendant que nous sommes dans le chemin de la vie. Bientôt

[1] Ps. XXXIII, 15; CXVIII, 165. — [2] Méd. du Vén. de la Salle, 26 juillet.

nous arriverons avec elle aux portes de l'éternité, où elle doit se présenter avec nous au tribunal du souverain Juge, et solliciter une sentence dont les effets seront pour les siècles des siècles.

PRIÈRE

Seigneur Jésus, qui, apparaissant à vos disciples après votre résurrection, leur avez dit : « La paix soit « avec vous [1], » daignez, je vous supplie, me favoriser de la même bénédiction; faites que je jouisse de la paix de la conscience, et qu'ainsi, vous servant sans trouble et sans inquiétude, j'avance sûrement et à grands pas dans la voie de votre saint amour, jusqu'à ce que j'arrive au royaume de paix et de félicité qui en est le terme.

RÉSUMÉ

Notre conscience est en paix quand il y a conformité entre nos actes et la loi que nous devons observer.

Apprécions la paix de la conscience, car

1° Elle fait notre plus douce joie...

2° Elle est la condition de tout bonheur véritable...

3° Elle fait notre honneur, notre gloire...

4° Elle nous dispose à recevoir avec fruit la grâce...

5° Elle nous rend aptes à produire beaucoup de bien...

— Faisons donc tout pour en jouir :

1° Ne nous laissons point aller au scrupule...

2° Ne tombons point non plus dans le relâchement...

3° Ne nous permettons aucune faute, même légère...

4° Ne demeurons jamais en l'état de péché...

5° Pensons souvent que notre conscience nous accusera ou nous justifiera au tribunal de Jésus-Christ...

Voir les Résumés, *page* 186; — Examens particuliers, *sujet* 44, 58.

1 S. Jean, xx, 19.

69. — LA SAINTETÉ

Soyez saints, parce que je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu (Lévit., XIX, 2).

CONSIDÉRATION

Soyons saints : tout nous le dit, tout nous rappelle l'obligation où nous sommes de travailler sans cesse à le devenir de plus en plus ; oui, tout nous en fait une loi : notre nature, notre qualité de chrétiens, notre vocation, notre emploi. Oublier que c'est là notre but serait compromettre les plus graves intérêts de notre âme.

Soyons saints, parce que nous sommes hommes. Qu'est-ce que la sainteté, sinon la ressemblance et l'union de l'homme avec Dieu, sinon la résidence et l'action de l'Esprit de Dieu en nous, et notre docilité à en suivre tous les mouvements ? Or ne faut-il pas que nous reproduisions en notre âme les traits du Dieu qui nous a créés à son image ; que nous nous tenions unis à celui par qui seul nous avons la vie, le mouvement et l'être [1], et que son Esprit se repose en nous comme, au commencement, il se reposa sur les créatures pour les amener à leur perfection [2] ?

Ne faut-il pas faire honneur à notre nature ? Or il n'y a que les saints qui honorent réellement l'humanité. Quelles que soient les qualités de ceux qui ne travaillent pas à le devenir, on peut leur appliquer cette parole du prophète [3] : « L'homme n'a pas compris

[1] Act., XVII, 28. — [2] Gen., I, 2. — [3] Ps. XLVIII, 12, 21.

« l'excellence de sa nature, et il est descendu jusqu'au « niveau des bêtes. »

Soyons saints, parce que nous sommes chrétiens.

Le chrétien est consacré à Dieu par le baptême; or il est écrit que ce qui est consacré à Dieu est saint, doit être saint [1]. Le chrétien est l'enfant adoptif du Dieu trois fois saint et de son Église sainte : il faut donc, sous peine de se rendre indigne de cette adoption, qu'il soit lui-même saint.

Le chrétien est disciple de Jésus-Christ, frère de Jésus-Christ, membre du corps mystique de Jésus-Christ : il faut donc qu'il imite Jésus-Christ, s'unisse à lui, vive de sa vie; or il n'y a que les saints qui ont de tels rapports avec ce céleste Médiateur.

« Rendons à Jésus-Christ, notre divin modèle, l'honneur de le retracer en nous, dit saint Grégoire de Nazianze; reconnaissons notre dignité : soyons saints comme Jésus-Christ; soyons d'autres Jésus-Christs. Devenons des dieux à cause de lui, puisque à cause de nous il est devenu homme. »

Le chrétien est le temple du Saint-Esprit : or ne faut-il pas que ce temple soit saint [2]? D'ailleurs pourquoi le Saint-Esprit est-il en nous, sinon pour nous sanctifier par sa grâce? Mais cette sanctification ne peut s'accomplir sans notre concours, c'est-à-dire sans notre application à nous rendre saints de plus en plus.

Le chrétien participe aux biens spirituels de l'Église; mais à quelle fin ces biens lui sont-ils donnés? Pourquoi les sacrements, les prières, les indulgences, les instructions sacrées, les cérémonies du culte, si ce n'est pour le rendre saint? La grande œuvre de

[1] Lévit., xxi, 6. — [2] Ps. lxiv, 5, et I Cor., iii, 17.

l'Église, et c'est même un de ses caractères distinctifs, est de former des saints, et nul n'est digne de lui appartenir, s'il ne se sanctifie effectivement sous son action salutaire.

Le chrétien est en communication avec les saints du ciel, à qui il rend un culte d'honneur et qu'il supplie d'intercéder pour lui auprès de Dieu; mais il n'y a rien qui soit plus de nature à les honorer et à s'assurer leur protection que de marcher sur leurs traces. Travaillons donc à devenir des saints, nous enfants des saints. Ils furent, comme nous, sujets à toutes sortes d'épreuves et de tentations : soyons ce qu'ils ont été; comme eux, combattons nos passions déréglées et persévérons dans la justice, nous souvenant qu'il est écrit : « Le royaume de Dieu ne consiste pas dans les « paroles, mais dans les effets. De même que nous « avons porté l'image de l'homme terrestre, portons « maintenant l'image de l'homme céleste [1]. »

Comment, du reste, pourrions-nous oublier l'obligation d'être saints ? Nous portons le nom d'un saint; chaque jour nous entendons lire la vie d'un saint, nous célébrons la fête d'un saint; partout sous nos yeux se présentent des images de saints. Tout ne nous rappelle-t-il pas cette exhortation du prince des apôtres : « A l'exemple de celui qui vous a appelés et « qui est saint, soyez saints vous-mêmes dans toute « votre conduite [2]. »

Soyons saints, parce que nous sommes religieux. Ah! pourquoi avons-nous quitté le monde, sinon pour travailler plus efficacement et plus sûrement à notre sanctification ? A quelle fin ont été établis tous nos exercices de communauté? Pourquoi tant de grâces

[1] I Cor., IV, 20; XV, 49. — [2] I S. Pierre, I, 15.

nous sont-elles prodiguées dans notre état? N'est-ce pas pour que nous devenions saints?

Oui, nous devons être saints, nous surtout qui avons embrassé une vie sainte de sa nature, et où tout favorise nos progrès en sainteté; nous qui avons été doublement consacrés à Dieu, puisque à nos engagements du baptême s'ajoutent nos vœux et nos promesses de religion; nous qui sommes appelés à travailler non-seulement à notre sanctification, mais aussi à celle du prochain.

Chargés de l'éducation de la jeunesse, nous ne pouvons réussir dans cette œuvre qu'en nous efforçant d'acquérir pour nous-mêmes la sainteté. Oh! qu'un frère exerce une salutaire influence quand les enfants se disent intérieurement, ou entre eux : Notre maître est un saint! Tandis que s'il en était autrement, il ne pourrait leur inspirer l'amour du bien : ses paroles d'édification seraient d'avance frappées de stérilité.

Enfin considérons qu'il s'agit ici des plus grands et même des seuls véritables intérêts de notre âme. Bientôt notre pèlerinage d'ici-bas sera terminé, et alors, que nous resterait-il si nous ne nous étions pas sanctifiés? Nous nous écrierions, nous aussi, avec ceux qui ont eu ce suprême malheur : C'est en vain que j'ai travaillé et souffert; j'ai poursuivi une ombre; en moi s'accomplit, hélas! cette parole qui m'avait été si souvent rappelée : « Et que servirait à l'homme « de gagner l'univers entier, s'il perd son âme[1]? »

Travaillons donc activement et sérieusement à notre propre sanctification. Avoir une autre conduite, serait préférer la terre au ciel, la mort à la vie, les tourments de l'enfer à la souveraine félicité des élus. Souvenons-

[1] S. Matth., xvi, 26.

nous qu'au jour des justices, il n'y aura que deux espèces d'hommes, des saints et des réprouvés, et que ne pas travailler pour être du nombre des premiers, c'est consentir à être rangés parmi les seconds. Souvenons-nous que quiconque renonce à la sainteté, choisit, par cela même, la damnation, se prépare les regrets les plus amers, et déplorera pendant toute l'éternité son aveuglement et sa folie.

APPLICATION

Soyons ambitieux des biens célestes, en sorte qu'il puisse être dit à notre sujet : « Heureux ceux qui ont « faim et soif de la justice, parce qu'ils seront « rassasiés[1] ! » — « Marchons, sous la conduite du Sei- « gneur, dans le droit chemin qui aboutit à la cité « céleste[2]; » sanctifions-nous de plus en plus.

A cet effet, évitons jusqu'à l'ombre même du péché et fuyons résolûment toute occasion de le commettre; étudions nos devoirs et accomplissons-les fidèlement; désirons ardemment notre avancement spirituel, et sachons profiter de tout ce qui lui est favorable.

Faisons bien notre oraison, nos confessions, nos communions, et nous recevrons avec surabondance les effusions de la grâce, qui nous purifiera de nos imperfections et nous revêtira de sainteté et de justice[3].

Acquittons-nous exactement de nos exercices de communauté. Ou plutôt gardons fidèlement notre règle : n'oublions jamais que, pour nous, religieux, elle exprime ce que Dieu veut de nous, et qu'en conséquence c'est la pratique exacte, ponctuelle de tout ce qu'elle ordonne qui fera de nous des saints.

[1] S. Matth., v, 6. — [2] Ps. cvi, 1, 7. — [3] S. Luc, i, 75.

PRIÈRE

O Jésus, qui avez tant souffert et qui êtes mort sur la croix afin de me faire parvenir à la sainteté, souvenez-vous, je vous supplie, de vos travaux et de vos douleurs, et faites que les fruits n'en soient pas perdus pour moi. O mon Sauveur, sauvez mon âme. Faites qu'un jour je vous glorifie avec vos élus dans la Jérusalem céleste, et que j'unisse mes chants aux leurs pour célébrer à jamais votre miséricorde infinie.

RÉSUMÉ

Travaillons à devenir saints : rien ne nous importe autant.

1° Dieu nous dit : « Soyez saints, parce que je suis saint. »

2° Jésus-Christ nous appelle à la sainteté et nous en a mérité la grâce par ses travaux et sa mort...

3° Nous ne sommes chrétiens que pour nous sanctifier...

4° Religieux, il faut nous sanctifier sous peine d'abuser des grâces de notre état... Il le faut pour opérer du fruit dans les âmes...

5° Songeons qu'il s'agit ici de tous nos intérêts, car au dernier jour, il n'y aura que des saints ou des réprouvés...

— C'est pourquoi :

1° Évitons le péché, l'ombre même du péché...

2° Étudions bien nos devoirs, gardons-les fidèlement...

3° Désirons avec ardeur notre avancement spirituel...

4° Acquittons-nous avec soin de nos exercices, qui peuvent tant contribuer à notre sanctification...

5° Supplions Notre-Seigneur, au nom de ses souffrances et de sa mort, de nous faire parvenir au salut qu'il nous a mérité.

Voir les Résumés, page 187; — ancienne édition, *page* 80.

70. — PERFECTION DU CHRÉTIEN

Soyez parfaits, vous, comme votre Père céleste est parfait (S. Matth., v, 48).

CONSIDÉRATION

La perfection chrétienne consiste dans la plus grande conformité possible avec Jésus-Christ, notre divin Maître, qui est le modèle des prédestinés, et qui a dit lui-même : « Tout disciple sera parfait s'il est comme « son maître[1]. »

Ainsi celui-là est un chrétien parfait qui, imitant la vie et la conduite de Jésus-Christ, s'unit à Dieu d'esprit et de cœur, règle sur la volonté divine ses pensées, ses sentiments, ses résolutions, disant en toute circonstance : « Mon Père, que ma volonté ne s'accom- « plisse pas, mais la vôtre[2]. »

Celui-là est un chrétien parfait qui, comme Jésus-Christ, n'agit que par les purs motifs de la foi, ne se propose que la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, et est disposé à sacrifier pour cette fin son repos, son temps, sa vie même.

Celui-là est un chrétien parfait qui, retraçant dans sa conduite les vertus de Jésus-Christ, se consume du feu du divin amour, porte la charité jusqu'à aimer ses ennemis et à se dévouer pour eux, l'humilité jusqu'à se faire le serviteur de tous, la pureté jusqu'à s'interdire l'ombre même d'une mauvaise pensée, la mortification jusqu'à brûler du désir des souffrances, l'obéissance

[1] S. Luc, vi, 40. — [2] S. Luc, xxii, 42.

jusqu'à se renoncer entièrement soi-même, la modestie jusqu'à pouvoir se faire l'application de cette parole de saint Paul : « Nous sommes en spectacle au monde, « aux anges et aux hommes [1]. »

Sans doute, nous sommes bien éloignés d'avoir cette perfection, car, en réalité, elle n'est pas sur cette terre de misère et d'épreuves, où les hommes les plus justes ne sont, quoi qu'ils fassent, que les moins imparfaits; toutefois nous devons la désirer, nous la proposer pour but, et y tendre sans cesse.

Tout, dans la nature, ne tend-il pas à acquérir la perfection de son espèce, à arriver à son complet développement? Or, le monde visible étant, d'après saint Paul, l'image du monde invisible, il doit en être ainsi dans l'ordre de la grâce.

Oui, tous les chrétiens doivent tendre à la perfection, car c'est à tous qu'il a été dit : « Soyez parfaits, comme « votre Père céleste est parfait [2]; que celui qui est « juste, devienne plus juste; et que celui qui est saint, « se sanctifie encore [3]; mettez la vérité en pratique par « la charité, et croissez de toute manière en Celui qui « est le chef et le Christ [4]; jetez les yeux sur Jésus « l'auteur et le consommateur de la foi, et vous dé- « faisant du péché, courez par la patience au combat « qui vous a été proposé [5]. »

Tous font profession d'être disciples de Jésus-Christ; mais il n'y a de véritables disciples de ce divin Sauveur que ceux qui s'appliquent à lui devenir semblables, qui croissent en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes [6]; qui, progressant dans la justice et la sainteté, peuvent dire avec le grand apôtre : « Je ne crois

[1] I Cor., IV, 9. — [2] S. Matth., V, 48. — [3] Apoc., XXII, 11. — [4] Éph., IV, 15. — [5] Hébr., XII, 1, 2. — [6] S. Luc, II, 52.

« point être arrivé au but; mais mon unique soin, « c'est qu'oubliant ce que j'ai passé, et m'efforçant « d'atteindre ce qui est devant moi, je m'avance sans « cesse vers le terme auquel Dieu m'appelle d'en haut « par Jésus-Christ[1]. »

Tous les chrétiens doivent faire fructifier les grâces dont Dieu les favorise; mais ces grâces sont de tous les instants, et ont toutes pour fin de les conduire à un état de sainteté plus excellent que celui où ils sont : il faut donc, sous peine d'abuser de ces dons célestes, qu'ils se perfectionnent sans cesse.

Ainsi tous sont obligés de tendre à la perfection, de régler de plus en plus leur conduite sur les maximes de l'Évangile, d'avancer constamment l'œuvre de leur sanctification, de ne donner aucun terme à leur vertu, parce que, dit saint Grégoire de Nysse, « il est de la nature de la véritable vertu, de n'avoir point de terme, mais de prendre sans cesse de nouveaux accroissements. »

Pénétrons-nous intimement de cette obligation, et, pensant avec quelle rapidité s'écoule le temps de notre vie, travaillons à notre perfection avec une ardeur croissante. Faisons plus aujourd'hui qu'hier, plus demain qu'aujourd'hui. Ajoutons de jour en jour, selon l'expression de saint Jean Climaque, feu sur feu, ferveur sur ferveur. Comme les fleuves grossissent à mesure qu'ils avancent vers la mer, ainsi devenons plus parfaits à mesure que nous approchons de l'éternité.

Point donc de lâcheté, de découragement, d'inconstance; point de moment d'arrêt. Au reste, cet arrêt est impossible. Il faut tendre efficacement à la perfection, sous peine de déchoir de l'état de perfection où

[1] Philipp., III, 12-14.

l'on est arrivé. La concupiscence vit toujours en nous, et dès que nous cessons de la refréner, elle nous emporte vers le mal. Nous avons affaire à des ennemis acharnés à notre perte et qui nous font une guerre continuelle; or c'est leur céder que de ne pas leur opposer une continuelle résistance.

C'est d'ailleurs un principe admis par tous les maîtres de la vie spirituelle, que l'on ne peut demeurer en un même point, dans la voie de la vertu. Il n'y a pas de milieu, disent-ils, entre avancer et reculer, s'élever et tomber, progresser et déchoir, se fortifier et s'affaiblir.

S'arrêter dans la voie du bien, c'est regarder en arrière, c'est s'éloigner du but, c'est se détourner du droit chemin. « Où finit la vie, dit saint Grégoire de Nysse, là commence la mort. » Si nous ne courons pas dans la carrière de la vertu, nous nous engageons dans celle du vice. Dès que nous ne faisons plus d'efforts pour nous élever comme des aigles, nous tendons à ramper comme des serpents. Nous sommes sur la voie du mal comme serait sur un fleuve une barque sans amarre : cesser de ramer pour la faire monter, c'est la laisser entraîner par le courant.

APPLICATION

N'oublions jamais que nous devons tendre à la perfection, et nous former chaque jour davantage à la ressemblance de Jésus-Christ. Or Jésus-Christ a été humble, soyons-le; il a été mortifié, mourons à nous-mêmes; il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, que notre obéissance n'ait donc pas de bornes; il a été plein de douceur, de patience, de charité, devenons comme lui et pour lui doux, patients, charitables.

Imitons-le dans ses pensées, jugeant de tout comme il en a jugé, estimant ce qu'il a estimé, méprisant ce qu'il a méprisé, louant ce qu'il a loué, condamnant ce qu'il a condamné, prenant toujours pour règle ses vues et ses maximes. Imitons-le dans ses sentiments, aimant ce qu'il a aimé, recherchant ce qu'il a recherché, fuyant ce qu'il a fui. Imitons-le dans ses actions, faisant toutes les nôtres en union aux siennes, par les mêmes motifs et avec la même intention.

Appliquons-nous, dès aujourd'hui et sans relâche, à la pratique du bien. Marchons devant nous sous l'impulsion de la grâce et la direction de l'obéissance, sans autre vue que de plaire à Dieu et de mériter sa gloire. Soyons ambitieux comme l'ont été les saints.

Qu'il est rare que nous ayons comme eux un ardent désir de faire des progrès dans la voie de la perfection! Aussi nous laissons-nous arrêter aisément par ce qui se rencontre sur notre passage, au lieu de nous rapprocher constamment du terme où Dieu nous appelle.

Songeons que bientôt va se terminer le temps qui nous est donné pour y parvenir. Quelle ardeur ne devons-nous pas avoir pour notre avancement, puisque nous sommes si près de recevoir la récompense de nos travaux!

Courage donc! redoublons d'efforts, et allons de vertu en vertu, jusqu'à ce que nous jouissions de Dieu même dans la nouvelle Sion[1]. Oh! combien nous aurons sujet de nous applaudir de notre conduite, lorsque, par elle, nous aurons mérité d'être admis au nombre des élus, et de contempler dans la gloire le divin modèle auquel, par la grâce, nous nous serons rendus conformes!

1 Ps. LXXXIII, 7.

PRIÈRE

Seigneur Jésus, qui, par la grâce du baptême, m'avez appelé à être votre disciple, donnez-moi la force et le courage de marcher à votre suite, de former de plus en plus ma vie sur le modèle de la vôtre, et de vous témoigner ainsi que je vous aime, et que je n'ai dans mon cœur que le désir de vous devenir semblable, pour être admis à vous posséder dans l'éternité.

RÉSUMÉ

Comme chrétiens, nous devons tendre à la perfection.

1° Jésus-Christ a dit à tous : « Soyez parfaits comme « votre Père céleste... »

2° Jésus-Christ est la perfection même : or tous nous devons l'imiter...

3° Les grâces qu'il nous accorde ont pour fin notre perfection; ce serait donc leur résister ou en abuser que de ne pas y tendre...

4° Le temps de la vie nous est donné pour nous sanctifier : soyons donc d'autant plus saints que nous vivons plus de temps, ou que nous avons moins de temps à vivre.

5° Ne nous arrêtons pas... Au reste, nous ne le pouvons, car ne pas avancer, c'est reculer...

— Pénétrés de ces motifs de tendre à la perfection :

1° Désirons ardemment notre avancement spirituel...

2° Rendons-nous compte de nos progrès...

3° Étudions avec soin Jésus-Christ, notre modèle...

4° Imitons-le dans ses pensées, ses sentiments, ses actions.

5° Demandons-lui la force et le courage de marcher sur ses pas et de former notre vie sur la sienne...

Voir les Résumés, *page* 187; — Examens particuliers, *sujet* 128.

71. — PERFECTION DU RELIGIEUX

Que celui qui est juste, devienne plus juste encore (Apoc., XXII, 11).

CONSIDÉRATION

« La vie religieuse, dit saint Thomas d'Aquin, et, avec lui, tous les docteurs, est un état où l'on s'exerce à devenir parfait, où l'on tend à la perfection. »

Ainsi le religieux doit aspirer à un degré de sainteté plus élevé que celui où il est, et, par suite, travailler sans relâche à se corriger de ses défauts, à passer du mal au bien, et du bien au mieux.

Il doit avoir un ardent et continuel désir de sa perfection, rendre tous les jours ce désir plus vif et plus animé, s'appliquer à lui donner toute son efficacité, et, en conséquence, ne point demeurer dans un même état, mais avancer sans cesse en vertu; il doit n'être jamais satisfait de lui-même, quels que soient ses progrès; ne point dire : J'ai assez fait; mais agir constamment, comme s'il ne faisait que de commencer, et ainsi avoir toujours « faim et soif de la justice [1]. »

Telles sont, en effet, les dispositions de tout religieux qui a véritablement l'esprit de sa vocation. Il regarde comme une perte de ne pas atteindre au plus haut degré de perfection où il soit capable de monter; comme une faute de ne pas faire, suivant les occasions où il se trouve, ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait; comme un défaut ou un vice de demeurer dans un même état, au lieu d'avancer de plus en plus en

[1] S. Matth., v, 6.

sainteté. Il ne se contente pas de la mesure de vertu qu'il croit avoir acquise; et s'il pense à ses progrès, ce n'est que pour s'encourager à de nouveaux efforts : il redoute, comme le plus grand des malheurs, l'indifférence pour la perfection, comprenant très-bien qu'elle est, pour un religieux, un véritable sommeil de mort.

Ces dispositions sont-elles les nôtres? Il le faut cependant; car, ne nous faisons pas illusion, il s'agit ici d'un devoir essentiel que nous ne pouvons méconnaître sans nous opposer aux vues de Dieu, sans renverser ses desseins sur nous, sans violer nos promesses et sans engager notre conscience.

Il faut tendre à la perfection, parce que celui qui nous a appelés à la vie religieuse nous a appelés à l'état parfait, et veut que ce soit notre fin dans toutes nos actions. Ses desseins sont de nous faire parvenir à une éminente sainteté, et c'est pourquoi il nous a favorisés de tant de grâces. Comment donc entrer dans ses vues, et faire fructifier ses dons, sans nous appliquer de plus en plus à nous sanctifier?

Il faut tendre à la perfection, parce que Jésus-Christ le demande de nous. N'a-t-il pas dit à ses disciples : « En vérité, je vous le déclare, si votre justice n'est « supérieure à celle des scribes et des pharisiens, vous « n'entrerez point dans le royaume des cieux [1] ? » Mais, par suite, ne nous dit-il pas que si notre vertu n'est supérieure à celle des gens du monde, le ciel restera fermé pour nous? Pensons que ce divin Maître veut que même les chrétiens engagés dans le siècle tendent à la perfection, puisque c'est à tous qu'il dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste [2] ; » à combien plus forte raison le veut-il de nous, religieux, qu'il

[1] S. Matth., v, 20. — [2] *Ibid.*, 48.

distingue d'une manière si spéciale entre les fidèles, et à qui sa providence fournit tant de moyens de sanctification.

Il faut tendre à la perfection, parce que tout, dans la vie que nous avons embrassée, nous rappelle ce devoir et nous en facilite l'accomplissement. Nos supérieurs, nos livres spirituels nous répètent sans cesse, sous une forme ou sous une autre : « Élevez-vous à ce qu'il y a « de plus parfait [1]; que tous voient les progrès que « vous faites [2]; croissez en Celui qui est le chef et le « Christ [3], et soyez comme le cèdre, qui toujours se « développe [4]. »

C'est pour nous conduire à cette fin que sont établis tous nos exercices de communauté, et particulièrement la fréquente communion, la confession hebdomadaire, l'oraison, l'examen : la perdre de vue, ne serait-ce pas abuser de tant et de si précieux moyens d'y parvenir?

Il faut tendre à la perfection, parce que nous nous y sommes engagés, en nous consacrant à Dieu « pour procurer sa gloire autant qu'il nous serait possible et qu'il le demanderait de nous [5]; » nous avons promis de faire tous nos efforts pour acquérir la sainteté la plus consommée, pour être, suivant le langage de l'Écriture, des flambeaux ardents et luisants [6], propres à guider les hommes dans la voie du ciel. Pourrions-nous oublier notre promesse, et manquer ainsi de parole à Dieu et à la religion?

Il faut tendre à la perfection, parce que c'est pour nous une obligation de conscience. « C'est un crime à un religieux, dit saint Jérôme, de ne pas vouloir deve-

[1] Hébr., VI, 1. — [2] I Tim., IV, 15. — [3] Éph., IV, 15. — [4] Ps. XCI, 12. — [5] Formule des vœux. — [6] S. Jean, V, 35.

nir plus parfait. » — « Vous êtes perdus, dit saint Augustin parlant aux religieux, si, croyant avoir assez fait, vous vous arrêtez sans vous mettre en peine de concevoir de plus grands desseins pour votre avancement spirituel. » — « Malheur, dit saint Bernard, malheur à ces religieux à qui suffit leur indigence spirituelle et qui sont contents dans leurs défauts! »

Les autres docteurs tiennent à ce sujet le même langage, et affirment qu'un religieux qui néglige absolument le soin de sa perfection et ne fait plus aucun effort pour l'acquérir, est en mauvais état et en voie de damnation.

Et cette décision n'a rien, au fond, qui doive nous étonner; car cesser de tendre à la perfection, ne point se soucier de progresser en vertu, c'est pour un religieux renverser tout l'ordre de choses auquel il est assujetti; c'est violer les lois fondamentales de son état, et n'entrer dans l'esprit d'aucun des exercices qui s'y font; c'est incliner vers le mal, tomber dans le relâchement, regarder derrière soi et oublier la fin à laquelle il est appelé.

Cesser de tendre à la perfection, c'est, pour un religieux, s'arrêter dans la carrière au lieu de continuer d'y courir pour remporter le prix; c'est, après avoir jeté les fondements de l'édifice spirituel, l'abandonner sans élever les murs et mettre le comble, et mériter ainsi le reproche que fait le saint Évangile à celui qui commence une maison et la laisse ensuite inachevée [1].

Cesser de tendre à la perfection, c'est, pour un religieux, poser les armes après avoir vaillamment soutenu le choc pendant la première partie du combat; c'est éteindre le feu de l'holocauste avant que la victime

[1] S. Luc, XIV, 30.

soit entièrement consumée; c'est, sinon dissiper, au moins enfouir le talent du Père de famille [1] et mériter de s'entendre condamner comme serviteur méchant et et paresseux.

Cesser de tendre à la perfection, c'est, en un mot, cesser d'être véritablement religieux.

APPLICATION

Nos intérêts les plus sacrés demandent que nous tendions sans cesse à la perfection, que nous aspirions constamment à un degré de vertu plus élevé que celui où nous sommes : comprenons-le et appliquons-nous à nous perfectionner de jour en jour davantage.

Ne faisons pas consister notre perfection en une vie de contemplation qui serait incompatible avec notre emploi ; toutefois gardons-nous de penser qu'elle ne demande pas de notre part, et à un degré peu commun, le recueillement, l'union à Dieu, l'esprit de prière.

Notre perfection est dans la fidèle observance de nos règles, dans l'accomplissement de nos devoirs comme religieux et comme maîtres. « Ne faites point de différence, nous dit notre vénérable Père [2], entre les affaires de votre état et l'affaire de votre salut et de votre perfection. Assurez-vous que vous ne ferez jamais mieux votre salut, et n'acquerrez jamais tant de perfection qu'en vous acquittant bien des devoirs de votre état, pourvu que vous le fassiez en vue de l'ordre de Dieu. »

C'est là sans doute un travail long et difficile, mais ranimons notre courage par la pensée que la grâce de Dieu travaille en nous, que d'ailleurs la peine ne du-

[1] S. Matth., xxv, 25 et 26. — [2] Recueil.

rera pas longtemps, tandis que la récompense en sera éternelle.

PRIÈRE

C'est à moi principalement, ô divin Maître, que vous dites : « Soyez parfait, comme votre Père céleste « est parfait. » Faites-moi la grâce de comprendre cet enseignement, de m'avancer de jour en jour en sainteté, de travailler sans relâche à me rendre plus vertueux, plus digne de votre libéralité en ce monde, pour l'être ensuite dans l'autre, avec les saints religieux qui, durant leur vie, n'ont cessé de croître en perfection et en mérites.

RÉSUMÉ

Religieux, nous avons la plus étroite obligation de tendre constamment à la perfection :

1° C'est d'après tous les docteurs un devoir essentiel de notre état...

2° C'est à cette fin que Dieu nous donne ses grâces...

3° Jésus-Christ le demande de tous les fidèles; combien plus le demande-t-il de nous!...

4° Nous avons promis à Dieu, à l'Église, à l'Institut, de travailler sans cesse à nous perfectionner...

5° Ne pas tendre à la perfection est toujours un grand malheur... En négliger absolument le soin serait un crime.

— Où en est notre conduite sur ce point si important?

1° Pensons-nous à nous perfectionner de plus en plus ?...

2° Nous en occupons-nous sérieusement?...

3° Faisons-nous consister notre perfection dans l'entier accomplissement des devoirs de notre état?...

4° De quels défauts nous corrigeons-nous?... Quelles vertus travaillons-nous à acquérir?...

5° Prions-nous pour demander la grâce de tendre efficacement et sans cesse à la perfection?...

Voir les Résumés, *page* 188; — Examens particuliers, *sujet* 25.

72. — UNION AVEC JÉSUS-CHRIST

Demeurez en moi, et moi en vous (S. Jean, xv, 4).

CONSIDÉRATION

Considérons que Jésus-Christ étant notre unique médiateur, la vie de notre âme et notre soutien, il faut absolument qu'il demeure en nous et que nous demeurions en lui, pour que nous puissions retourner à Dieu, vivre de la vie surnaturelle, triompher des ennemis du salut, travailler à notre propre sanctification, et opérer du fruit dans les âmes.

Le péché nous a séparés de Dieu, en qui seul cependant nous pouvons trouver la félicité et le repos; or, enseigne saint Paul [1], « Jésus-Christ est l'unique mé-« diateur entre Dieu et l'homme; » ce n'est donc que par lui que nous pouvons retourner à Dieu, et remplir notre fin. Il est l'unique sentier par lequel la créature puisse parvenir jusqu'au Créateur, car il dit lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie : nul « ne va au Père que par moi [2]. » Il est l'échelle mystérieuse qui fait communiquer la terre avec le ciel [3], et sans laquelle nous ne pourrions nous élever au-dessus de nous-mêmes. Il faut donc que nous lui soyons unis sous peine de demeurer à jamais loin de Dieu, sous peine de nous fixer sans retour dans la voie de l'iniquité où nous a engagés le premier péché, et dont le terme est la mort et l'enfer.

[1] I Tim., II, 5. — [2] S. Jean, XIV, 6. — [3] Gen., XXVIII, 12.

Il faut que nous lui soyons unis, parce que cette union fait la vie de notre âme. « Je suis, nous dit-il, la vé- « ritable vigne; demeurez en moi et je demeurerai en « vous. Comme la branche ne peut d'elle-même porter « de fruit, si elle n'est unie à la vigne, ainsi vous « n'en pouvez porter que vous ne me demeuriez unis. « Je suis la vigne et vous êtes les branches. Si quel- « qu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors « comme le sarment; on le ramassera, on le mettra « dans le feu, et il brûlera [1]... » Comprenons, par ces paroles, quel est le malheur de ceux qui ne lui sont pas unis! Hélas! ce ne sont plus, aux yeux de la foi, que de hideux cadavres, ou des branches desséchées destinées aux brasiers éternels.

Il faut nous unir à Jésus-Christ, parce qu'il est toute notre défense contre les ennemis du salut. Il est seul la forteresse au pied de laquelle les démons épuisent en vain leur rage; seul le divin Pasteur auprès de qui les brebis fidèles n'ont rien à redouter des loups; seul le creux du rocher [2] où la colombe trouve un asile contre les poursuites du vautour. Vivons en lui et avec lui, et ne craignons rien des puissances de l'enfer.

Il faut également nous unir à Jésus-Christ afin de nous perfectionner, et de faire quelque bien aux âmes qui nous sont confiées.

« Sans moi, dit-il, vous ne pouvez rien faire [3]. » Sans son secours, en effet, tous nos efforts pour nous sanctifier et sanctifier les autres seraient impuissants, parce que, dit le roi-prophète, « c'est en vain que « l'homme édifie si le Seigneur n'édifie avec lui [4]. » Il

[1] S. Jean, xv, 1, 4-6. — [2] Cant., II 14. — [3] S. Jean, xv, 5. — [4] Ps. CXXVI, 1.

faut que Jésus-Christ travaille lui-même en nous et avec nous, par sa grâce, pour que nous puissions nous former à sa ressemblance. Il le faut pour que nous puissions concourir efficacement à y former nos élèves : il est seul la parole qui pénètre jusqu'au fond des âmes, et qui y porte la lumière de la vérité et le feu de la charité.

Ainsi, il est manifeste que l'union avec Jésus-Christ nous est absolument nécessaire. Considérons-la en second lieu sous le rapport de son excellence et de ses avantages.

Notre union avec Jésus-Christ est la fin que ce divin Sauveur s'est proposée dans toutes ses démarches, depuis son incarnation jusqu'à sa mort : tout ce qu'il a fait a été pour s'approcher de l'homme, lui marquer son amour, s'unir à lui et le combler de ses dons.

Notre union avec Jésus-Christ fait notre grandeur et notre gloire. Comme un corps enflammé communique sa chaleur aux autres avec lesquels il est en contact, Jésus-Christ rend participantes de ses perfections les âmes qui s'unissent à lui; il les élève au-dessus de leur nature; il les divinise, pour ainsi dire, et en fait d'autres lui-même.

C'est en vertu de notre union avec Jésus-Christ que nous pouvons être appelés enfants de Dieu, et que nous le sommes en effet [1].

C'est en vertu de notre union avec Jésus-Christ que nous sommes les membres vivants de son corps mystique qui est l'Église [2], et, dès cette vie, les associés des saints [3], en attendant d'être un jour, dans le ciel, les compagnons de leur bonheur [4].

[1] I S. Jean, III, 1. — [2] Eph., V, 30. — [3] *Ibid.*, II, 19. — [4] Col., I, 12.

Non, rien n'est beau, rien n'est admirable, rien n'est glorieux comme l'union de l'homme avec Jésus-Christ. Et, en effet, quoi de plus consolant et de plus honorable que de pouvoir dire en toute vérité : C'est Jésus-Christ qui m'anime, qui me dirige, qui me conduit; c'est Jésus-Christ qui respire, qui pense, qui parle, qui souffre, qui prie en moi : mes yeux, ma langue, mes mains, mon cœur lui servent d'organes pour aimer et glorifier son Père céleste, et procurer la sanctification des âmes! Je suis comme mort, parce que ma vie est absorbée dans la sienne[1]; tout mon être est comme perdu en lui... Que peut-il se concevoir de plus relevé?

L'union avec Jésus-Christ fait notre espérance, notre force, notre bonheur et aussi tout notre mérite. Que seraient, si nous étions séparés de lui, nos prières et nos autres bonnes œuvres, sinon des actions purement humaines et sans valeur pour l'éternité? Avec lui, au contraire, elles deviennent des actions divines, et s'élèvent sûrement jusqu'au trône de Dieu.

Heureuses donc les âmes intimement unies à ce divin Sauveur! Elles sont comblées de grâces, parce qu'elles ne font qu'un avec l'auteur de la grâce; elles goûtent par avance les joies célestes, parce qu'elles ne font qu'un avec le Roi du ciel; elles se rendent dignes de consommer, dans le séjour de l'éternité, cette union qu'elles auront eue, dans le temps, avec celui qui est seul toute gloire et tout bonheur.

APPLICATION

Estimons comme le plus grand avantage, comme le

[1] Coloss., III, 3.

plus riche trésor, l'union avec Jésus-Christ. Ayons horreur de tout ce qui peut la détruire ou simplement l'affaiblir. Craignons moins la paralysie de l'un de nos membres que notre séparation d'avec ce divin Sauveur qui fait toute la vie de notre âme.

Établissons-nous dans cette union et rendons-la de plus en plus étroite : nous le devons tout particulièrement, nous religieux, qui avons pour cela tant de moyens à notre disposition.

Fuyons le péché et les occasions du péché. Dégageons-nous des sens, et vivons le plus possible de la vie de l'esprit. Rappelons-nous souvent la présence de Jésus-Christ en nous. Entrons dans les dispositions saintes avec lesquelles il accomplissait ses actions durant les jours de sa vie mortelle. Entretenons-nous avec lui, interrogeons-le sur ce qui intéresse notre salut, et écoutons la parole qu'il nous fera entendre au fond du cœur.

Surtout, ayons une affectueuse et véritable dévotion à la sainte Eucharistie; faisons au moins, et avec le plus de ferveur possible, toutes nos communions de règle, car c'est là le premier moyen de nous unir intimement avec le Dieu d'amour qui veut bien résider parmi nous et se donner à nous.

Efforçons-nous, en toutes circonstances, de nous identifier avec lui: qu'il soit avec nous dans l'exercice de notre emploi, avec nous quand nous marchons dans les rues, avec nous à la communauté, avec nous à l'église, avec nous partout et toujours; et lorsque viendra le moment de quitter ce monde, il nous admettra à être encore avec lui dans cet autre monde où ceux qui lui sont unis goûtent les délices d'une joie ineffable et éternelle.

PRIÈRE

Seigneur, qui êtes la voie, la vérité et la vie, faites que je sois une même chose avec vous. Quand vous venez en moi, toutes les puissances de mon âme sont remplies de joie, et j'expérimente qu'être avec vous, c'est le ciel; tandis que je conçois, au contraire, qu'être séparé de vous, c'est l'enfer.

O Jésus, mon doux Sauveur, accordez-moi le don de la plus intime union avec vous, et faites qu'elle reçoive sa consommation dans le séjour de votre gloire.

RÉSUMÉ

L'union avec Jésus-Christ nous est absolument nécessaire, et d'ailleurs infiniment glorieuse et avantageuse...

Par cette union, en effet :

1° Nous retournons à Dieu, dont le péché nous avait séparés,... nous vivons de la vie surnaturelle...

2° Nous triomphons des ennemis du salut...

3° Nous nous sanctifions...

4° Nous travaillons avec fruit au salut des âmes...

5° Nous sommes enfants de Dieu,... membres de l'Église,... associés des saints,... héritiers du ciel...

— L'union à Jésus-Christ fait notre force,... notre bonheur, notre richesse... C'est pourquoi :

1° Estimons-la comme le plus grand avantage...

2° Désirons-la avec ardeur...

3° Craignons plus que toute chose ce qui peut l'affaiblir.

4° Établissons-nous-y, et rendons-la très-étroite...

5° Supplions ardemment Notre-Seigneur de nous faire la grâce de lui être parfaitement unis dans le temps, pour l'être ensuite dans l'éternité...

Voir les Résumés, *page* 188; — Examens particuliers, *sujet* 279.

73. — PURETÉ D'INTENTION

Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux (S. Matth., VI, 22).

CONSIDÉRATION

La pureté d'intention consiste à agir par des motifs surnaturels, et pour une fin que Dieu agrée. Considérons-en l'excellence, et méditons ensuite sur sa nécessité, ses avantages et les signes qui la manifestent.

Le religieux qui a la pureté d'intention est attentif à la voix de la grâce, et en suit tous les mouvements. Il veille sur lui pour « ne point agir par amour-propre, par caprice, par humeur, par inclination naturelle, par routine, mais bien par la conduite de Dieu, par le mouvement de son esprit et avec intention de lui plaire [1]. »

Le religieux qui a la pureté d'intention ne se propose pour fin que la gloire de Dieu et le salut des âmes ; il ne veut que ce qui plaît à Jésus-Christ, et le veut en raison même que cela lui plaît davantage. A chaque instant il peut lui dire avec vérité : C'est pour vous que ma volonté se détermine, que mon esprit pense, que mon cœur aime ; c'est pour vous que mes yeux voient, que mes oreilles entendent, que ma langue parle, que mes mains travaillent. « Eh ! que désiré-je « au ciel et sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu [2] ? »

Que peut-il se concevoir de plus excellent que ces dispositions ? Comprenons donc combien il nous importe qu'elles soient en nous.

[1] Règle comm., ch. II. — [2] Ps. LXXII, 25.

Comme hommes, nous devons agir par des motifs conformes à la raison, et par conséquent dignes et relevés. Nous devons donner à nos actions toute la bonté morale dont elles sont susceptibles : or qui ne sait que la bonté morale d'une action dépend surtout de l'intention avec laquelle on la fait, et qu'elle est d'autant plus agréable à Dieu que cette intention a plus de droiture et de pureté?

Rappelons-nous, comme l'enseignent tous les maîtres de la vie spirituelle, que ce souverain Seigneur examine bien plus l'intention que l'action; qu'il considère bien moins ce que l'on fait que le motif qui le fait faire [1] ou la fin qu'on s'y propose.

Il faut donc, si nous sommes raisonnables et si nous avons à cœur de remplir notre destinée, nous étudier à avoir en tout une parfaite pureté d'intention. Il le faut également pour nous montrer de véritables chrétiens, de dignes disciples de Jésus-Christ, car ce divin Maître nous dit « que ceux qui font de bonnes actions pour être vus et loués des hommes, ou pour en obtenir quelque avantage temporel ont déjà reçu leur récompense [2]. » Il nous dit aussi par le grand apôtre : « Que personne parmi vous ne cherche ses propres « intérêts [3]. Quoi que vous fassiez, en parlant ou en « agissant, faites-le au nom du Seigneur [4]. »

Mais c'est surtout comme religieux que nous devons n'agir qu'avec pureté d'intention. Nous avons renoncé au monde; il faut par conséquent ne point nous conduire par les mêmes motifs que le monde. Nous nous sommes consacrés à Dieu; il faut, par suite, ne nous proposer que des fins dignes de Dieu. Nous faisons

[1] *Imit.*, liv. I, ch. xv, 1. — [2] S. Matth., VI, 1 et 2. — [3] I Cor., X, 24. — [4] Col., III, 17.

état de tendre à la perfection; or ne consiste-t-elle pas principalement dans une continuelle pureté d'intention? C'est donc ici une disposition qui nous est absolument nécessaire et sans laquelle, dit saint Éphrem, nous ne serions plus que des apparences de religieux.

C'est pourquoi, appliquons-nous à n'avoir que Dieu en vue dans toutes nos actions. Au reste, pour qui agirions-nous, sinon pour lui? Serait-ce pour nous mêmes? Mais nous proposer, en dehors de Dieu, nos propres intérêts, notre satisfaction personnelle, ce serait préférer le temps à l'éternité, ou les jouissances de cette vie aux joies ineffables du ciel. Hélas! nous travaillerions pour notre plus grand ennemi, car nul n'est plus notre ennemi que nous-mêmes quand nous nous recherchons au lieu de chercher Dieu.

Agirions-nous pour les créatures? Mais ce serait oublier qu'elles ne sont pas notre fin, qu'elles n'ont rien qui soit digne des efforts de notre âme. Au surplus, que nous serions mal payés de nos peines! L'expérience n'établit-elle pas que travailler pour les créatures seules, c'est vouloir ne retirer en retour de son dévouement que contradiction, mépris et ingratitude?

O folie, de poursuivre autre chose, en ce monde, que la gloire de Dieu et l'établissement de son règne! C'est se préparer les plus amères déceptions; c'est prendre pour sa part la plus déplorable indigence, et cela lorsqu'on pourrait se procurer en abondance les biens les plus précieux.

Mais ne considérons pas seulement la nécessité et les avantages de la pureté d'intention, voyons aussi par quels signes elle se révèle.

Celui qui a une intention pure dirige constamment sa volonté vers l'accomplissement de celle de Dieu, et

dit sans cesse, par ses dispositions intérieures : « Notre « Père, que votre règne arrive ; que votre volonté soit « faite sur la terre comme elle est faite au ciel [1]. » Volontiers il sacrifie pour Dieu ses goûts, ses inclinations, ses désirs. Il vaque à son emploi, il se livre à l'étude, il assiste aux exercices de communauté en vue du bon plaisir de ce souverain Maître, et pour faire le bien qu'il demande de lui.

Celui qui a une intention pure est indifférent sur ce qui peut lui être commandé, et tout aussi content d'une position que d'une autre. Animé d'un véritable zèle, il entreprend tout le bien qui lui est possible, sans supputer jamais ce qui peut lui en revenir d'honneur ou de satisfaction : il lui suffit de savoir que Dieu en sera glorifié.

Celui qui a une intention pure agit avec la même perfection quand il est seul que lorsqu'il est vu des hommes ou de ses supérieurs.

Celui qui a une intention pure conserve la paix du cœur au milieu des contradictions. S'il commet quelques fautes, il s'en repent, non à cause des humiliations ou des peines qu'elles auraient pu lui attirer en ce monde, mais surtout à cause de l'offense qu'elles font à Dieu. Il fait le bien sans se mettre en peine des vains jugements des hommes.

Celui qui a une intention pure ne se laisse pas plus abattre par l'adversité qu'enfler par la prospérité ; la réussite ne le rend point présomptueux, de même que l'insuccès ne le rebute ni ne le décourage jamais. Il ne porte envie à personne, et bien loin de se faire peine des succès des autres, il s'en réjouit : Qu'importe, se dit-il, que les auteurs du bien soient tels ou tels,

[1] S. Matth., VI, 9 et 10.

pourvu que le bien se fasse, et que Dieu en soit glorifié !

Il manifeste en toutes circonstances le plus complet désintéressement; il fuit les applaudissements ; et c'est même le peiner que de lui donner des louanges ou d'avoir pour lui des attentions, des égards particuliers.

Tels sont les principaux signes qui révèlent la pureté d'intention. A nous maintenant de voir si nous avons cette disposition si avantageuse et si nécessaire.

APPLICATION

Oublions-nous nous-mêmes pour ne penser qu'à Dieu : ne cherchons que sa gloire, et n'ayons d'autres intérêts que les siens.

Tenons l'œil de l'âme ouvert sur les motifs de nos actions, afin d'écarter ceux qui sont mauvais. Mettons-nous en garde contre les illusions de l'amour-propre, qui cherche toujours à se satisfaire.

Que la pureté d'intention s'étende à toutes nos œuvres, et qu'elle soit actuelle, autant que cela nous est possible. C'est pourquoi offrons souvent nos actions à Dieu, et renouvelons notre désir de procurer sa gloire; mais faisons-le surtout lorsque nous nous apercevons que nous avons agi, quelques moments, par des motifs vicieux ou par des vues humaines.

Combien ces pratiques ne nous attireront-elles pas de grâces ! De quelles faveurs ne seront-elles pas pour nous la source ! Quelle couronne enfin ne nous mériteront-elles pas pour ce séjour de bonheur où Dieu glorifie ceux qui, sur la terre, n'ont eu pour fin que de le glorifier lui-même !

PRIÈRE

O Jésus, accordez-moi, je vous supplie, la grâce de ne désirer et ne vouloir que l'accomplissement de votre adorable volonté, de ne me proposer que votre gloire et jamais ma propre satisfaction. Soyez seul tout ce que je cherche, soit pour le temps, soit pour l'éternité. Je vous le demande par l'intercession de votre très-sainte Mère et de saint Joseph, qui, toute leur vie, n'ont eu d'autre intention que de vous glorifier et de vous plaire.

RÉSUMÉ

Combien il nous importe d'agir par des motifs de foi, et pour de[illegible] fins que Dieu agrée!...

Sans cette intention, en effet :

1° Nous n'agirions pas en êtres raisonnables...

2° Nous ne remplirions point la fin de notre création...

3° Nous ne serions pas de véritables disciples de Jésus-Christ...

4° Bien moins serions-nous de dignes religieux...

5° Quelle folie serait la nôtre!... Agissant pour les créatures, que nous en reviendrait-il?... Tandis qu'en agissant pour Dieu, nous attirons sur nous ses bénédictions, et nous acquérons d'innombrables mérites...

Avons-nous la pureté d'intention?

— Nous le connaîtrons surtout :

1° Si nous sacrifions volontiers nos inclinations à la volonté de Dieu connue...

2° Si nous sommes aussi contents d'une position que d'une autre, pourvu que nous y soyons par obéissance...

3° Si nous agissons, étant seuls, avec la même perfection qu'en présence de nos supérieurs...

4° Si les difficultés ne nous découragent pas...

5° Si nous nous réjouissons du bien, quel qu'en soit l'auteur...

Voir les Résumés, *page* 189;— Examens particuliers, *sujets* 157 à 160.

74. — SANCTIFICATION DES ACTIONS ORDINAIRES

Il a bien fait toutes choses (S. Marc, VII, 37).

CONSIDÉRATION

A l'exemple de Jésus-Christ, notre adorable Maître, faisons bien toutes choses : appliquons-nous, avec tout le zèle et toute l'attention possibles, à faire dans leur perfection nos actions ordinaires, à nous acquitter, en véritables religieux, de l'oraison, de l'examen, de la prière et des différentes occupations que nous prescrit l'obéissance. C'est par ce moyen que nous travaillerons efficacement à notre perfection, laquelle consiste essentiellement à accomplir la volonté de Dieu, à imiter Jésus-Christ et les saints.

Dieu veut que nous travaillions sans cesse à notre sanctification ; or nous ne le pouvons par les actions extraordinaires, puisqu'elles sont rares et que les occasions en sont peu fréquentes. Il veut donc que ce soit par les actions communes et ordinaires, faites comme il nous le prescrit. Aussi, c'est avec raison que les maîtres de la vie spirituelle enseignent [1] que « notre perfection doit être en ce qui nous est habituel, en ce qui est continuellement en notre pouvoir, en ce qui remplit les journées et les années de notre vie. »

Dieu veut que nous correspondions à ses grâces ; mais ne nous donne-t-il pas, à chaque instant, la grâce de bien faire l'action du moment ? Il faut donc, pour accomplir sa volonté, nous acquitter de notre mieux de

[1] Bourdaloue, *Retraite.*

nos actions ordinaires. Il le faut aussi pour imiter Jésus-Christ et les saints.

Les peuples ont dit du divin Sauveur : « Il a bien « fait toutes choses, » et ces paroles doivent s'entendre dans le sens le plus général et le plus absolu : il a donc bien fait les actions ordinaires, et celles même qui nous paraîtraient les plus indifférentes. C'est en cela, soyons-en bien persuadés, que consiste la perfection où nous devons tendre : la placer en d'autres pratiques serait une erreur que condamneraient la foi et la raison ; ce serait une illusion qui nous engagerait dans une voie pleine de périls.

Non, non, n'allons pas chercher au loin les moyens de nous sanctifier ; ils sont à notre portée, ils sont dans ce que nous faisons habituellement. Dieu nous dit, comme au peuple d'Israël : « Le commandement « que je vous donne aujourd'hui ne consiste pas dans « une chose si élevée ou si éloignée que vous ne puis- « siez y atteindre, mais bien dans ce qui est près de « vous, et dont l'exécution ne dépend que de votre « cœur [1]. »

Nous pouvons également considérer comme nous étant adressées, ces paroles de saint Antoine à ses disciples : « Les philosophes grecs, leur disait-il, entreprennent de longs et difficiles voyages, et s'exposent à de grands dangers pour acquérir la sagesse ; il n'en est pas de même de vous, car pour acquérir la vertu, qui est au fond la seule véritable sagesse, vous n'avez pas besoin de sortir de vos cellules ; « le royaume de Dieu « est au dedans de vous [2] ; » c'est dans les choses qui vous sont journalières et familières que consiste votre perfection. »

[1] Deutér., xxx, 11 et 14. — [2] S. Luc, xvii, 21.

Heureux le religieux qui travaille à se rendre parfait par le soin de bien faire ses actions ordinaires! Serviteur prudent et sage [1], il veille sans cesse, comme si à tout moment son maître devait venir; il répond à ses desseins en faisant fructifier les talents dont il a l'administration. A chaque instant il reçoit une grâce pour l'action qu'il a à faire, et à chaque instant, par sa fidèle correspondance, il en obtient d'autres plus considérables.

Oh! si nous entendions bien nos intérêts spirituels, que nous serions attentifs à nous acquitter parfaitement de nos actions ordinaires! Y a-t-il quelque chose qui puisse nous être plus profitable? Les grains tombés sur la bonne terre rapportèrent, dit Jésus-Christ, l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent pour un [2]: ainsi en est-il de nos devoirs communs quand nous nous en acquittons comme nous le devons; chacun d'eux nous est un principe de précieux mérites pour le ciel. C'est même là ce qui établit les différences qui existent entre les divers membres d'une communauté: les uns, en faisant bien les actions ordinaires, s'enrichissent de plus en plus; d'autres, en s'en acquittant négligemment, laissent stérile en eux la grâce de Jésus-Christ et demeurent dans une déplorable indigence.

Il est donc établi que bien faire nos actions ordinaires, c'est la voie de la perfection où Dieu nous appelle, le vrai moyen de nous enrichir pour le ciel.

Considérons, en second lieu, comment nous devons faire nos actions ordinaires, ou quelles qualités elles doivent avoir pour contribuer à notre sanctification.

D'après les maîtres de la vie spirituelle, il faut qu'elles soient faites: 1° conformément à l'ordre,

[1] S. Matth., XXIV, 45. — [2] S. Marc, IV, 8.

2° avec attention et affection, 3° avec courage et persévérance, 4° avec esprit intérieur et pureté d'intention.

Il faut, si nous avons à cœur notre perfection et notre salut, agir toujours conformément à l'ordre; c'est-à-dire suivre les prescriptions de la loi de Dieu et de nos saintes règles; ne rien omettre ni retrancher de ce qui est de notre devoir; faire chaque chose à l'heure voulue, au lieu désigné et de la manière prescrite.

Il faut, si nous avons à cœur notre perfection, nous acquitter de nos actions ordinaires avec attention et affection; il faut les bien faire; et, pour cela, y donner tous nos soins, nous y appliquer en entier, de corps, d'esprit et de cœur, ne point alors nous occuper d'autre chose, agir comme si nous n'avions rien autre à faire, nous rappeler cette parole de l'Écriture : « Chaque chose en son temps [1], » ou celle-ci de notre divin Sauveur : « A chaque jour suffit son inquiétude [2]. » Celui qui aime fait beaucoup et fait bien : il faut donc nous attacher de cœur à nos exercices, estimer notre emploi et en remplir avec amour et fidélité toutes les obligations.

Il faut, si nous avons à cœur notre perfection, faire nos actions ordinaires avec courage et persévérance, nous acquittant des devoirs de notre état aussi bien parmi les aridités, les ténèbres, les répugnances, que parmi les douceurs, les lumières, les consolations; et non-seulement ne nous lassant point du service de Dieu, mais nous y employant avec une ardeur de plus en plus grande, jusqu'au jour où ce souverain Rémunérateur nous appellera pour nous récompenser selon nos œuvres.

Il faut, si nous avons à cœur notre perfection, faire

1 Eccl., III, 1. — 2 S. Matth., VI, 34.

nos actions ordinaires avec piété, esprit de religion, pureté d'intention : c'est cela seul qui les anime, les vivifie; le reste n'en est que le corps et ne peut avoir de mérites pour le ciel, parce que Dieu regarde d'un œil au moins indifférent ce que nous ne faisons pas pour lui plaire.

APPLICATION

Que toute notre étude soit donc de bien faire nos actions ordinaires. « Il s'agit moins ici, dit notre vénérable Père [1], de chercher ce qu'il faut pour les bien faire, que de les faire d'abord aussi parfaitement que nous savons, car par ce moyen nous mériterons d'apprendre et de savoir ce que nous ne savons pas encore. »

Offrons à Dieu nos actions avant de les commencer, et renouvelons notre intention de n'agir que pour lui. Appliquons-nous-y en sa sainte présence; élevons, pendant notre travail, nos pensées vers ce bon Maître, et adressons-lui de temps à autre quelques ferventes oraisons jaculatoires.

Agissons avec le même bon vouloir, la même énergie pour le bien, que si l'action qui se présente était la première de notre vie religieuse, ou la seule que nous eussions à faire en ce monde, ou enfin, selon le conseil de saint Bernard, comme la dernière que nous dussions faire avant de paraître devant Dieu. « Il faut, dit-il, que dans toutes ses actions le religieux se dise à lui-même : Si tu devais mourir maintenant, ferais-tu cela? le ferais-tu ainsi? »

Oui, faisons bien nos actions ordinaires : et puisque chaque moment qui s'écoule nous rapproche de notre

[1] Recueil.

mort, faisons en sorte que l'action de chaque moment nous rapproche de l'état de perfection où nous devrons être arrivés pour être admis à la gloire que Dieu nous destine.

PRIÈRE

O Jésus, de qui les peuples disaient : « Il a bien fait « toutes choses, » accordez-moi la grâce de vous imiter ; faites que je m'acquitte très-bien de mes actions ordinaires, et que chacune d'elles, ayant en vous son principe et se rapportant à vous comme à sa fin, contribue à ma perfection et à mon salut. Je vous le demande par les mérites de votre vie cachée, et au nom de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, dont toutes les actions ont été si parfaites et si méritoires.

RÉSUMÉ

A l'exemple de Notre-Seigneur, faisons bien toutes choses :

1° Dieu le veut de nous...

2° Il le faut pour correspondre à ses grâces...

3° Jésus-Christ nous en a donné l'exemple...

4° Nous devons tendre à la perfection ; or, elle consiste surtout dans nos actions ordinaires bien faites...

5° C'est ici une source de grandes richesses spirituelles.

— Oui, appliquons-nous à bien faire nos actions ordinaires, c'est-à-dire à les faire :

1° Selon les prescriptions de l'obéissance...

2° Avec attention et affection...

3° Avec courage et persévérance...

4° Avec esprit intérieur et pureté d'intention...

5° En union à Jésus-Christ faisant une action semblable.

Voir les Résumés, *page* 189 ; — Examens particuliers, *sujet* 161.

75. — SUR LA ROUTINE

Pourquoi êtes-vous ici tout le jour sans rien faire (S. Matth., xx, 6)?

CONSIDÉRATION

La routine, ce grand obstacle à la vie intérieure, est un défaut d'intention et d'examen dans les actions journalières. On ne réfléchit pas à ce que l'on fait; on agit par coutume, ou d'après une marche habituée, mais sans se proposer de fin générale, sans se rendre compte de ses motifs d'agir. On suit le train ordinaire de la communauté : on va aux différents exercices, on s'en acquitte fidèlement quant à l'extérieur; mais on fait tout cela machinalement, sans vues de l'ordre surnaturel. On suit en aveugle un chemin déjà suivi; on trace chaque jour le cercle de ses actions de chaque jour. On obéit à une activité irréfléchie. On travaille pour travailler, on prie pour prier : en un mot, on agit pour agir.

On ne fait presque plus de retour sur ses actions, pour se rendre compte de ce qu'elles ont de bon ou de défectueux. Une fois accomplies, on les oublie, et si, le soir, à l'examen journalier, elles se présentent à l'esprit, on ne les considère que d'une manière vague, qui ne nous éclaire en rien sur leur valeur morale.

La routine a deux causes principales : l'éloignement naturel que nous avons pour la réflexion, qui toujours demande des efforts plus ou moins pénibles, et la fréquente répétition des mêmes actes.

Notre esprit tend naturellement à s'occuper des choses extérieures. Laissée libre, notre pensée s'applique tout entière à des objets matériels. Il nous faut des efforts, du travail, pour rentrer en nous-mêmes, nous rendre attentifs aux motifs de nos actions, éloigner ceux qui sont vicieux, n'admettre que ceux qui sont conformes à la raison et à la foi. Tout cela nous coûte; c'est pourquoi nous l'omettons si aisément, et nous arrivons à ce point d'agir si fréquemment sans réflexion et sans intention.

L'uniformité de notre genre de vie pourrait aussi, si nous n'y prenions garde, y contribuer à un certain degré; car ce qui se fait journellement et dans les mêmes conditions, se fait bientôt sans attention, à moins d'une particulière vigilance sur soi-même.

Mais n'envisageons pas seulement la routine en elle-même et dans ses causes, considérons combien elle est un grand mal et quels en sont les funestes effets.

La routine est un désordre dans l'homme, qui est essentiellement un être raisonnable, en qui par conséquent l'intelligence doit gouverner les autres facultés, et, par suite, prévoir, surveiller, apprécier les actes de la volonté; libre dans ses déterminations, il doit sans cesse se proposer d'éviter le mal et de faire le bien : or rien de cela n'a lieu quand il agit par routine.

Comprenons combien ce défaut est avilissant. Eh quoi! doués de raison et de libre arbitre, nous ne ferions pas l'usage que nous devons de ces nobles facultés, qui sont ce qu'il y a de plus relevé dans notre nature! Au lieu d'agir avec réflexion et pour des fins dignes de notre destinée, nous agirions sans

savoir pourquoi, comme obéissant à un instinct ! Nous serions dans notre conduite comme une machine qui fonctionne, comme une roue qui tourne, sans intelligence de ce qui la meut ni du résultat de son mouvement! Quelle honte! quel abaissement pour des êtres créés à l'image de Dieu, lequel agit toujours avec une sagesse infinie, et par les motifs d'un parfait amour !

La routine est un désordre dans un chrétien, qui en tout doit se conduire par la motion de l'esprit de Dieu, par le mouvement de la grâce et en vue de glorifier Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La routine est un désordre dans un religieux, qui, plus particulièrement encore que le simple fidèle, doit suivre l'impulsion de l'Esprit-Saint, glorifier Jésus-Christ par sa conduite, travailler à sa perfection, se sanctifier principalement par les actions ordinaires du saint état qu'il a embrassé.

Oh! combien sont à plaindre les religieux qui agissent par routine! Que sont leurs actions aux yeux du Seigneur, qui nous juge surtout sur notre intention? Ne peuvent-elles pas être comparées à des corps sans âme, à des fruits sans suc, à des épis sans grains? N'est-ce pas à eux que s'adressent ces paroles de Jésus-Christ : « Pourquoi demeurez-vous ici tout le jour à « ne rien faire? » Car que font-ils de méritoire pour le ciel? Hélas! il en sera de leur vie comme du rêve d'un homme pauvre qui croit amasser beaucoup, mais qui, au réveil, se trouve les mains vides, et n'a plus devant les yeux que le spectacle de son indigence.

La routine est la ruine des actions que nous accomplissons dans notre saint état, et donne lieu de nous appliquer cette parole de l'Apocalypse : « Je ne trouve

« point que vos œuvres soient pleines devant mon « Dieu [1]. »

Elle ôte à nos prières ce qui en est l'essentiel, c'est-à-dire l'élévation de notre âme vers Celui à qui nous les adressons; elle fait que ce ne sont plus des prières, qu'elles n'en méritent plus le nom, que notre culte n'est qu'extérieur, et tout autre que celui que Jésus-Christ a désigné par cette parole : « Le temps est venu « où l'on adorera le Père en esprit et en vérité [2]. »

La routine fait que nous ne préparons pas notre oraison, que nous la faisons négligemment, que nous ne nous rendons pas compte de la manière dont nous l'avons faite, que nous n'en retirons que peu ou point de fruit.

La routine annule les salutaires effets de l'examen, qui n'est plus alors qu'une vue générale de nos défauts, et ne nous sert à rien pour notre amendement. La routine est un des plus grands obstacles à l'efficacité de nos confessions et de nos communions : elle affaiblit en nous le sentiment des choses saintes, et paralyse l'action salutaire des pratiques les plus excellentes de la religion.

Elle nous est donc plus nuisible encore qu'elle n'est humiliante : aussi faut-il à tout prix nous en affranchir, et employer à cet effet les moyens donnés par les maîtres de la vie spirituelle.

APPLICATION

Il faut, pour prévenir la routine ou nous en affranchir, contracter l'habitude de rentrer fréquemment en nous-mêmes. Ainsi, quand la cloche donne le signal

[1] Apoc., III, 3. — [2] S. Jean, IV, 23.

d'un exercice de communauté, réfléchissons à ce qu'on va faire et dans quel esprit nous devons le faire; ensuite, après avoir offert à Dieu l'action que nous commençons, acquittons-nous-en le mieux possible; rejetons dès leur principe toutes les distractions, n'arrêtant notre pensée qu'à ce qui doit l'occuper en ce moment; enfin terminons l'exercice par un examen de ce qu'y a été notre conduite, et rendons-nous compte particulièrement des motifs pour lesquels nous avons agi.

Il faut, pour prévenir la routine ou nous en affranchir, nous bien appliquer à l'oraison mentale : la routine n'est, en effet, qu'un manque de réflexion; rien, par conséquent, ne lui est plus opposé que l'oraison, qui est par excellence un exercice de réflexion.

Il faut, pour prévenir la routine ou nous en affranchir, introduire quelque diversité dans nos actions, sans cependant détruire en rien l'uniformité établie par les règles. Ainsi, disons le chapelet comme nous en avons l'habitude, mais prévenons la routine en méditant successivement sur les quinze mystères du rosaire, ou sur d'autres de notre sainte religion. Assistons tous les jours à la sainte messe, mais varions dans la manière de l'entendre. Faisons toutes nos communions, mais chacune en vue d'une fin particulière. Confessons-nous toutes les semaines, mais en faisant porter notre ferme propos sur tel ou tel défaut.

N'omettons rien pour prévenir la routine, ou pour nous en affranchir si, par malheur, nous y étions sujets. Oh! que nous aurons lieu de nous applaudir de cette attention, quand viendra le jour où notre divin Sauveur couronnera en nous ses dons en couronnant nos mérites.

PRIÈRE

Sans votre grâce, je suis devant vous, ô mon Dieu, comme un être sans raison. Donnez-la-moi donc, je vous en prie, et faites que n'agissant en toutes choses que d'après son impulsion, j'accomplisse ma destinée, je procure votre gloire, et je me rende de plus en plus digne de recevoir les effets de votre miséricorde dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

La routine est l'habitude de faire les choses sans attention, sans vues, sans motifs...

1° Elle est indigne de l'homme, qui doit toujours agir comme être intelligent...

2° Elle est indigne du chrétien et plus encore du religieux, qui ne doit se conduire que par l'impulsion de la grâce...

3° Elle diminue considérablement, et souvent même elle anéantit le mérite de nos actes...

4° Elle affaiblit en nous le sentiment des choses saintes...

5° Elle paralyse l'action salutaire de l'oraison,... de l'examen,... de la confession,... de la communion,... de tous les moyens ordinaires de sanctification...

— Appliquons-nous donc à la prévenir ou à nous en affranchir, et à cette fin,

1° Rentrons fréquemment en nous-mêmes...

2° Rendons-nous compte des motifs qui nous font agir.

3° Offrons toutes nos actions à Dieu...

4° Introduisons quelque variété soit dans la manière de faire nos actions journalières, soit dans les motifs pour lesquels nous les faisons...

5° Après chaque action, examinons comment nous l'avons faite...

Voir les Résumés, *page* 190; — Examens particuliers, *sujet* 162.

76. — ESPRIT INTÉRIEUR

Le royaume de Dieu est au dedans de vous (S. Luc, XVII, 21).

CONSIDÉRATION

L'esprit intérieur est une habitude acquise, avec l'aide de la grâce, d'occuper notre esprit et notre cœur de Dieu et des choses de Dieu.

Le religieux qui est animé de cet esprit pense fréquemment à Dieu, marchant en son adorable présence, se rappelant ses bienfaits et méditant ses perfections : il cherche, pour ainsi dire, à contempler dès ici-bas celui qui est la vérité même, et qu'il est destiné à contempler face à face dans l'autre vie. Il ne s'embarrasse point des choses extérieures : les vains bruits du monde lui sont un dérangement et un ennui ; il ferme l'oreille au récit des événements qui s'y succèdent ; il ne se rend attentif qu'au secret langage de la grâce, disant avec David : « J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu « me dira au fond du cœur [1]. »

Le religieux qui est animé de l'esprit intérieur dirige toutes ses affections vers Dieu et les choses de Dieu. Il aime la beauté incréée, et il l'aime d'un amour ardent, persévérant et progressif. Son cœur ne bat que pour Dieu, à qui se rapportent tous ses sentiments ; c'est en lui qu'il espère, c'est après lui qu'il soupire, c'est lui seul qu'il désire posséder, ce n'est qu'à lui qu'il veut plaire.

Le religieux qui est animé de l'esprit intérieur pense

[1] Ps. LXXXIV, 9.

fréquemment à Jésus-Christ, et s'entretient avec ce doux Sauveur. « Seigneur, lui dit-il, parlez-moi intérieurement de peur que mon âme ne devienne stérile et ne meure si je suis seulement instruit au dehors sans être embrasé au dedans [1]. » Il n'a d'épanchement que vers Jésus, ne cherche que l'union à Jésus, ne trouve de repos qu'en Jésus, à qui il dit avec saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu [2], » ou avec saint François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout. »

Or ne suffit-il pas de considérer en quoi consiste l'esprit intérieur, pour comprendre combien il nous est nécessaire et avantageux ?

Créés pour connaître Dieu, ne faut-il pas que nous pensions, sinon continuellement, du moins très-souvent à Dieu ; et si nous ne nous occupions de lui qu'accidentellement, de temps à autre ou d'une manière toute superficielle, ferions-nous l'usage que nous devons de notre intelligence ?

Créés pour aimer Dieu, ne faut-il pas que nous tenions notre cœur dirigé vers lui ? Notre amour envers cette beauté souveraine ne doit-il pas être un sentiment habituel, que nous nous appliquions sans cesse à développer et à perfectionner ?

Sans esprit intérieur, nous ne répondrions évidemment pas à notre destinée comme hommes, encore moins répondrions-nous à notre destinée comme chrétiens et comme religieux.

Nous devons, d'après la parole même de Jésus-Christ, imiter le Père céleste, nous efforcer de rétablir en nous son image ; mais les opérations essentielles de Dieu sont tout intérieures et l'ont lui-même pour objet. Nous ne serons donc véritablement ses imitateurs

[1] *Imit.*, liv. III, ch. II, 3. — [2] S. Jean, XX, 28.

qu'autant que nous le rendrons l'objet de notre pensée et de nos affections.

Nous devons imiter Jésus-Christ; or quelle a été l'occupation de sa très-sainte âme durant les jours qu'il a vécu parmi les hommes? Il nous le dit lui-même par ces paroles : « Ne savez-vous pas qu'il faut « que je m'emploie à ce qui regarde le service de mon « Père[1]? » Il s'est constamment occupé de son Père; son cœur l'a sans cesse aimé d'un amour infini; ses désirs ont tous été de le voir connu, aimé, glorifié par les hommes. Comment serions-nous ses disciples si notre âme ne s'appliquait pas, autant que cela nous est possible, à connaître et à aimer Dieu, à désirer sa gloire, à chercher et à employer les moyens de la procurer?

Nous devons imiter les saints : or tous ont été animés de l'esprit intérieur. Le monde s'est montré à eux avec ses pompes et son faux éclat; mais ils ont détourné la tête, et manifesté qu'ils ne se préoccupaient que des choses du ciel. Les vains bruits du dehors ont retenti à leurs oreilles; mais ils ne les ont point écoutés, ne voulant être attentifs qu'à la voix de la grâce.

Nous devons tendre à la perfection. Mais qu'y a-t-il de plus parfait pour notre intelligence que de l'occuper habituellement de Dieu, pour notre cœur que de l'appliquer constamment à aimer Dieu, et pour notre volonté que d'en diriger tous les efforts vers l'accomplissement de la volonté de Dieu?

Il faut donc que nous soyons animés de l'esprit intérieur. Si nous ne le possédions, nous ne pourrions nous soutenir dans notre vocation et le dévouement à notre œuvre; notre âme s'affaiblirait de jour en jour,

[1] S. Luc, II, 49.

et aurait bientôt perdu toute sa vigueur; avec lui, au contraire, nous nous fortifions de plus en plus et nous nous assurons les plus précieux avantages.

« Apprenez, dit l'auteur de l'Imitation [1], à mépriser les choses extérieures; appliquez-vous aux intérieures, et vous verrez le royaume de Dieu venir en vous. » C'est que l'esprit intérieur nous est, en effet, un principe fécond de grâces spéciales. Il nous unit intimement à Dieu et nous élève au-dessus des choses créées. Il nous rend de moins en moins accessibles aux traits des ennemis du salut. Il nous fait retirer le plus grand profit de nos exercices spirituels, et devenir hommes de prière et de sacrifices.

L'esprit intérieur nous est aussi une source d'ineffables consolations. Jésus visite ceux qui en sont animés; il les entretient, les console, les établit dans la paix, les traite avec une familiarité surprenante. Aussi trouvent-ils douces et aimables les pratiques les plus pénibles de la vie religieuse; l'onction de la charité adoucit toutes les peines de leur profession, émousse les épines qui se rencontrent sous leurs pas, et ôte à leurs douleurs leur plus grande intensité. C'est à eux surtout que l'on peut appliquer cette parole de saint Paul : « Ils goûtent la paix et la joie dont on jouit « dans le Saint-Esprit [2]. »

C'est donc avec raison que l'auteur de l'Imitation s'écrie : « Heureuse l'âme qui écoute le Seigneur parlant en elle, et qui reçoit de sa bouche des paroles de consolation ! Heureuses les oreilles qui entendent le doux bruit de l'inspiration divine et qui sont sourdes aux bruits confus de ce monde ! Heureuses certainement les oreilles qui sont attentives non au bruit exté-

[1] Liv. II, ch. 1, 1. — [2] Rom., XIV, 17.

rieur qui les frappe, mais à la vérité qui les éclaire au dedans [1] ! »

APPLICATION

Comprenant que tout le secret de la vie spirituelle consiste à nous retirer dans notre cœur pour y habiter avec Dieu, faisons réellement notre possible pour acquérir l'esprit intérieur.

Quittons, autant qu'il dépend de nous, le monde et ce qui est dans le monde. Ne nous livrons pas non plus tellement à nos occupations extérieures, que nous en négligions le soin de notre âme. Souvenons-nous de cet avis de saint Bernard : « Soyez un bassin qui se remplit et donne ensuite de son trop-plein, et non un canal qui ne réserve rien pour soi. »

Soyons des hommes d'oraison, car nul exercice n'est plus de nature à nous faire acquérir l'esprit intérieur, à l'augmenter et à l'affermir en nous. Habituons-nous à réfléchir sur nos actions, sur nos dispositions morales, sur ce que nous sommes dans l'ordre de la grâce ! Hélas ! nous craignons de demeurer avec nous-mêmes, nous nous fuyons, nous nous jetons au dehors sur des objets qui nous dissipent, oubliant ainsi que rien ne mérite notre attention comme notre conscience, que rien n'est digne d'occuper notre esprit et notre cœur que Dieu, l'auteur de nos facultés, et qui ne nous les a données que pour sa gloire.

Songeons que, déjà dès ici-bas, ce souverain Seigneur comble de ses consolations les âmes intérieures, et qu'il se communiquera à elles sans réserve dans la patrie des élus.

[1] Liv. III, ch. 1, 1.

PRIÈRE

Que je désire, ô Jésus, entendre votre parole au dedans de moi! Mais, hélas! combien je suis loin d'avoir les dispositions convenables pour jouir d'une telle grâce! Soyez, je vous en supplie, miséricordieux envers votre pauvre serviteur. Affranchissez-moi de ces misères qui appesantissent l'âme et l'empêchent de s'élever vers vous par ses pensées et ses sentiments; faites que le démon n'ait point d'accès sur moi, et que nulle vanité ne m'impressionne, afin qu'animé de l'esprit intérieur, je ne m'occupe, à l'exemple de vos saints, qu'à penser à vous, à vous aimer et à accomplir votre adorable volonté, et je me rende digne de vous contempler avec eux dans votre royaume céleste. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

L'esprit intérieur est la sainte habitude d'occuper notre pensée et notre cœur de Dieu et des choses de Dieu...

Heureux les religieux qui le possèdent!

1° Ils remplissent leur fin...

2° Ils imitent Jésus-Christ, et tendent à la perfection...

3° Ils profitent de tous leurs exercices spirituels...

4° Ils se détachent de plus en plus des créatures...

5° Dieu se communique à eux d'une manière surprenante... Notre-Seigneur les comble de ses consolations...

— Travaillons donc à acquérir l'esprit intérieur :

1° Rentrons fréquemment en nous-mêmes...

2° Dressons notre intention, au moins au commencement de chaque action principale...

3° Rappelons-nous souvent Notre-Seigneur...

4° Multiplions nos actes d'amour envers lui...

5° Faisons bien nos exercices spirituels, surtout l'oraison.

Voir les Résumés, *page* 190; — ancienne édition, *page* 158.

77. — NATURE ET MARQUES DE LA FERVEUR

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés (S. Matth., v, 6).

CONSIDÉRATION

La ferveur c'est l'amour de Dieu en acte; c'est le mouvement de l'âme vers Dieu, à qui elle désire ardemment être unie; c'est cette faim et cette soif de la justice que Jésus-Christ béatifie dans l'Évangile [1]; c'est la volonté effective d'acquérir la perfection.

La ferveur est un dévouement prompt et constant à Dieu et aux choses de Dieu, un courage énergique pour le bien, nous le faisant accomplir dans toutes les occasions et par des vues surnaturelles; c'est l'ardeur de l'âme dans les combats qu'elle livre à la chair, au monde et au démon; c'est une tendance effective à imiter Jésus-Christ et à nous former à sa ressemblance.

La ferveur se révèle par les actes de la volonté et non par les goûts sensibles, par les consolations intérieures. On peut être fervent et même très-fervent, sans ressentir ces tendresses de cœur et cette onction de la grâce qui rendent si faciles et si agréables les œuvres de religion. Toute âme est fervente dès qu'elle veut réellement son avancement en perfection, et qu'elle fait usage, à cette fin, de tous les moyens que lui en fournit la Providence.

Ne nous faisons donc pas une idée fausse de la ferveur, et gardons-nous de la confondre avec les senti-

[1] S. Matth., v, 6.

ments affectueux de piété, qui n'en sont qu'un effet accidentel, et qui même peuvent s'allier avec l'état de tiédeur.

Suivant les maîtres de la vie spirituelle, et en particulier saint Basile, le chrétien fervent est celui qui fait la volonté du Seigneur avec une vive affection, un désir insatiable de lui plaire, une grande diligence, une application constante et assidue; celui qui, brûlant de ce feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre [1], veut énergiquement sa propre sanctification et celle du prochain, et s'applique à produire des actions de plus en plus parfaites.

Le religieux fervent ne se permet aucune faute de propos délibéré, quelque légère qu'elle soit; l'ombre seule du péché lui fait horreur; il se fait remarquer par une grande délicatesse de conscience, mais toutefois exempte de scrupule; il a un sincère repentir de ses péchés passés, et en fait pénitence; il prend des moyens sûrs de se corriger de ce qu'il y a de répréhensible en lui; et, en particulier, il évite avec soin tout ce qui lui est occasion d'offenser Dieu.

Le religieux fervent forme de bonnes résolutions, et les observe avec fidélité ou se punit de les avoir violées. Il se rend fidèle aux petites choses. Esclave du devoir, il ne demande point de dispenses de la loi à laquelle il s'est soumis; il a à cœur de maintenir l'observance régulière, et la garde avec une scrupuleuse exactitude. Il veut le bien et l'accomplit avec joie. Il ne connaît ni les retards ni la lenteur quand il s'agit de la gloire de Jésus-Christ. Sans cesse, il lui dit par ses dispositions : « Seigneur, que voulez-vous que je « fasse [2] ? »

[1] S. Luc, XII, 49. — [2] Actes, IX, 6.

Le religieux fervent se porte, ou plutôt il vole à tout ce qui regarde les intérêts de Dieu, et qu'il peut faire dans la position où il est placé. Il prend volontiers la généreuse initiative des bonnes œuvres qui sont selon l'esprit de son état, et s'y adonne sans réserve, s'arrêtant néanmoins aux limites que lui prescrivent l'obéissance et la prudence, parce que, comme l'enseigne saint Thomas, la ferveur n'est point une vertu quand elle n'est pas réglée par la raison, conforme à l'ordre, accompagnée de prudence et de discrétion.

Le religieux fervent combat énergiquement la chair et le démon; il mortifie ses sens, renonce à ses goûts, surmonte ses répugnances, soumet le corps à l'esprit par le travail et la pénitence. Bien loin de se plaindre des peines qu'il éprouve, il s'en fait une occasion de bénir Dieu. Il trouve trop douce la vie à laquelle il s'est assujetti, et, par suite, il saisit avec bonheur les occasions de mortification et d'humilité qu'elle lui présente. Il immole volontiers les prétentions de l'amour-propre, de l'orgueil, de la vanité, de toutes les passions qui s'agitent en notre âme.

Le religieux fervent fuit le monde, qui toujours lui apparaît plein de dangers; il évite autant qu'il lui est possible tout rapport avec les séculiers, sachant combien les manquements à cette règle de prudence sont funestes à la vertu, et éteignent promptement en nos âmes le feu sacré du divin amour. Il résiste énergiquement à toutes les sollicitations de l'esprit du mal, déjoue ses ruses par l'ouverture de conscience, et, par ses prières et ses œuvres de zèle, travaille sans relâche à lui arracher les âmes d'entre les mains pour les conduire à Jésus-Christ.

Le religieux fervent est constant dans le bien qu'il

a commencé. Il ne se lasse point au service de Dieu, quelque peine qu'il y éprouve. Le temps ne diminue point son zèle; il conserve à tout âge la vigueur de la jeunesse.

Son ardeur, ayant son principe en Dieu, n'est pas, comme celle des âmes exaltées, une lueur éphémère, un feu qui ne dure qu'un instant. Il ne se laisse point ralentir par la longueur ou les difficultés du travail. Il fait le bien indépendamment des temps, des lieux et des personnes, et s'acquitte de ses devoirs aussi bien en particulier qu'en public, ou en public qu'en particulier. Se souvenant qu'il doit, par état, tendre sans cesse à la perfection, il ne s'arrête point aux bornes des obligations de conscience; mais il veut, avec sainte Thérèse, faire, en tout et toujours, ce qu'il y a de plus parfait, de plus agréable à Notre-Seigneur.

Le religieux fervent aime son saint état et bénit Dieu de l'y avoir appelé; il estime les exercices spirituels, s'y rend assidu et s'applique à les bien faire. Il a surtout la plus grande affection pour la sainte Eucharistie : son âme est toujours affamée de ce pain vivant qui peut seul la rassasier et contenter ses désirs.

Le religieux fervent peut être comparé aux vierges sages [1] dont parle l'Évangile, et qui tiennent leurs lampes allumées et garnies d'huile en attendant l'arrivée de l'époux; ou à ce serviteur fidèle et prudent qui veille en attendant son maître, afin de lui ouvrir lorsqu'il frappera [2]; ou encore à un flambeau ardent réjouissant [3] par son éclat et dirigeant les âmes dans la voie du salut.

1 S. Matth., xxv, 1 et suiv. — 2 *Ibid.*, xxiv, 45. — 3 S Jean, v, 35.

APPLICATION

A ces marques, reconnaissons-nous que nous soyons des religieux fervents? Hélas! ne sommes-nous pas obligés de confesser que notre ferveur n'est que comme une étincelle cachée sous la cendre?

Sortons de notre assoupissement; renouvelons-nous dans un véritable amour envers Dieu, qui nous fasse accomplir avec perfection tout le bien qu'il demande de nous. Qu'est-ce que notre vie sans la ferveur, sinon un état de langueur et d'oisiveté, un dépérissement continu, un ensemble d'actions plus ou moins défectueuses?

Qu'elle ne soit donc plus à l'avenir ce qu'elle a été dans le passé. Dieu nous présente la grâce de la ferveur : empressons-nous d'y correspondre, et que notre âme se porte, avec le zèle le plus ardent, à ce qui intéresse notre sanctification et celle du prochain.

Montrons, surtout par la fidèle observance de nos règles, que nous sommes de fervents religieux; mar« chons avec diligence dans la voie de la perfection, « pour entrer dans le repos que Dieu nous a pré« paré [1], » et méritons que l'on puisse nous appliquer cette parole de Jésus-Christ : « Bienheureux ceux qui « ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront « rassasiés. »

PRIÈRE

Vous avez dit, ô Jésus : « Je suis venu apporter « le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il « s'allume [2]? » Oh! daignez accomplir en moi cette pa

[1] Hébr., IV, 11. — [2] S. Luc, XII, 49.

role, et embrasez mon cœur du feu de votre amour. Faites que je vous aime comme vous ont aimé les saints, et que, par suite, je tende sans cesse, par toutes mes actions, à me former à votre ressemblance et à m'unir à vous. Mettez en mon âme une véritable énergie pour le bien, afin que je vous glorifie sur la terre, et que j'obtienne d'être admis à vous glorifier dans le ciel.

RÉSUMÉ

La ferveur est un sentiment vif et ardent qui porte l'âme vers Dieu, et qui rend doux et aimable le service de ce souverain Maître...

On reconnaît qu'un religieux est fervent :

1° S'il ne commet pas de faute de propos délibéré,... s'il travaille à se corriger de ses défauts...

2° S'il combat énergiquement ses passions et le démon...

3° S'il fuit le monde et garde fidèlement sa règle...

4° S'il est ferme, constant dans la bonne voie...

5° S'il aime son état, s'il est fidèle à ses exercices...

— A ces marques, reconnaissons-nous que nous soyons des religieux fervents?... Si cela est, bénissons-en Dieu et persévérons... Dans le cas contraire, changeons de conduite; songeons que plus on est fervent,

1° Plus on se rend agréable à Dieu...

2° Plus on mérite pour le ciel...

3° Plus on édifie le prochain...

4° Plus on opère du fruit dans les âmes...

5° Plus on est heureux, même ici-bas...

Voir les Résumés, *page* 191 ; — Examens particuliers, *sujet* 166.

78. — DE LA FERVEUR DANS UNE COMMUNAUTÉ

Nous sommes en spectacle... aux anges et aux hommes (I Cor., IV, 9).

CONSIDÉRATION

S'il est quelque chose de beau, d'admirable, de digne des regards du ciel et de la terre, c'est évidemment une communauté religieuse où règne la ferveur. Jésus-Christ la considère avec bienveillance parce qu'elle est à ses yeux une image de son Église; Marie, parce qu'elle y voit une réunion de ses enfants bien-aimés; saint Joseph, parce qu'elle lui rappelle la sainte Famille, dont il était le chef. Tous les saints arrêtent sur elle un regard de complaisance, mais surtout ceux qui lui ont appartenu, ou qui l'ont fondée, ou qui ont fait partie de la même congrégation.

Avec quelle satisfaction, par exemple, notre vénérable Père ne contemple-t-il pas celles de nos communautés où règne le plus la ferveur! Quelle joie pour lui que de voir ses enfants, à plusieurs siècles de distance, se maintenir dans la piété et la charité, partager les sentiments qu'il inspirait à nos premiers frères, continuer son œuvre, et procurer la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes!

Combien le même spectacle ne cause-t-il pas d'allégresse à ceux de nos frères qui nous ont précédés au ciel! Ils considèrent les communautés où ils ont habité; et ils voient que l'on y conserve les habitudes de vertu qu'ils y avaient introduites ou maintenues, que ceux

qui leur ont succédé ont hérité de leur zèle et de leur piété, et transmettent à leurs successeurs ce fonds plus précieux que toutes les richesses de la terre; à cette vue, ils bénissent Dieu et le supplient de nous continuer ses grâces afin de nous rendre dignes de partager leur félicité.

Jugeons donc des communautés ferventes comme en jugent Dieu et ses saints, et persuadons-nous intimement que rien n'est plus digne d'estime et d'admiration. Comprenons combien elles contribuent à la gloire de Jésus-Christ et de son Église, à l'honneur et à la prospérité de l'Institut auquel elles appartiennent, à l'avancement et au bonheur de ceux qui en sont membres, à l'édification des peuples et au salut des âmes.

Les communautés ferventes sont des sociétés où Jésus-Christ règne sur les esprits et les cœurs, où par conséquent il y a unité, harmonie, force, progrès et accomplissement du bien. Elles sont une reproduction de ces réunions de la primitive Église, où les fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'une âme[1]. Là, en effet, tous les cœurs sont unis, parce que tous s'inspirent des mêmes sentiments; là, toutes les volontés n'en forment qu'une, parce qu'elles obéissent à une même impulsion, et qu'elles ont pour fin la réalisation d'un même bien et par les mêmes moyens; là, tous les esprits des particuliers s'effacent devant l'esprit général : c'est Jésus-Christ qui pense, aime, veut et agit, parce qu'il est vivant et agissant en chacun des religieux.

Les communautés ferventes sont, pour un Institut, les pierres d'assise qui font toute sa force; c'est par elles qu'il s'appuie sur le roc inébranlable de l'Église.

[1] Act., IV, 32.

Heureux ceux qui y habitent! ils sont dans une atmosphère où ils ne respirent que la piété et le zèle; ils ont sans cesse sous les yeux des exemples d'édification qui les portent efficacement à la vertu; ils s'excitent les uns les autres à la fidélité envers Dieu et à l'accomplissement de leurs devoirs. Tous y sont comme les branches ardentes d'un foyer dont chacune communique aux autres le feu qui la consume, ou comme des soldats d'élite ranimant et soutenant le courage de leurs compagnons d'armes.

Les religieux qui sont envoyés jeunes encore dans ces communautés y conservent l'esprit de piété, et s'affermissent dans les bonnes dispositions où les ont placés les exercices du noviciat; ceux qui y sont envoyés plus âgés et qui, par malheur, auraient déchu de leur ferveur première, ne tardent pas à la sentir se ranimer en leur âme; et à peine y ont-ils passé quelques jours, qu'ils sont renouvelés et disposés à tout sacrifier pour Dieu.

Quels services ceux qui en sont membres ne se rendent-ils pas les uns aux autres par leurs prières et leurs œuvres de zèle et de charité? Là, on parle beaucoup à Dieu et peu aux hommes; là, tout entretien porte à la vertu; là, on ignore le respect humain, ou plutôt toute influence y est dans le sens de la régularité. Quel précieux avantage n'est-ce pas que d'y résider!

Une communauté fervente est une oasis dans le désert de ce monde: là, on se repose en Dieu; là, on se désaltère à la fontaine de vie, on puise les eaux de la grâce, on prend des forces pour continuer, jusqu'au terme d'une sainte mort, le pèlerinage d'ici-bas.

Une communauté fervente est le temple de la charité. Voyez ces saints religieux recueillis en présence

de Jésus-Christ, et lui exprimant ce qu'ils éprouvent en leur âme. Ils lui disent avec saint Pierre, et lui répètent sans cesse : « Seigneur, vous connaissez toutes « choses; vous savez que je vous aime[1]. »

Oui, les religieux fervents aiment le divin Sauveur, et font toute leur ambition de croître dans son amour; ils aiment la très-sainte Vierge Marie, dont ils sont les enfants les plus dévoués et les plus affectueux; ils aiment les anges et les saints, dont ils partagent les célestes ardeurs et les désirs du bien.

Ils s'aiment entre eux d'un amour véritable, qui n'a rien de terrestre, et qui est d'autant plus fort et constant qu'il est plus pur dans ses motifs.

Ils aiment leur Institut, leur famille spirituelle, dont ils sont le soutien et la gloire, et à laquelle ils sont entièrement dévoués. Ils aiment leurs parents, à qui ils sont, par leurs prières, du plus grand secours. Ils aiment les âmes que leur confie la Providence, mais d'une affection sainte qui n'a son principe que dans celle qu'ils ont pour Jésus-Christ.

Les communautés ferventes sont une image du ciel; car on y trouve toute la paix et toutes les saintes joies possibles en cette terre de misère et de combats. Aussi l'auteur de l'Imitation s'écrie-il avec transport : « Oh! qu'il est beau, qu'il est consolant de voir des frères pleins de ferveur et exacts observateurs de la règle[2]! »

Mais de quelle utilité n'est pas dans l'Église une communauté fervente! Qui dira l'abondance des grâces que ses prières font descendre sur la terre? Quels salutaires effets produisent dans le monde les exemples de vertu qui s'y pratiquent! Quel levier puissant pour détacher les âmes de la terre et les élever vers le ciel!

[1] S. Jean, xxi, 15 et 16. — [2] *Imit.*, liv. I, ch. xxv, 5.

Quels remords elle inspire aux méchants par l'effet seul de son existence! Quels désirs de quitter le monde elle fait naître en ceux que Dieu appelle à la vie religieuse! car combien n'y a-t-il pas de vocations qui ont eu pour cause déterminante le spectacle de communautés où régnaient la piété, la régularité et la charité?

Il est donc vrai que les communautés ferventes sont dignes de l'admiration des anges et des hommes.

APPLICATION

Croyons bien que c'est surtout par la ferveur que nous serons utiles à notre communauté, de même que ce n'est que par la ferveur qu'elle le sera à l'Église. Pensons que, par le fait seul de notre genre de vie, nous exerçons nécessairement une influence, et demandons-nous si elle a son principe en Dieu, et si elle est toute dans le sens de la piété et de la régularité.

Malheur à nous s'il en était autrement! Quelle responsabilité n'assumerions-nous pas, puisque, autant une communauté fervente est agréable à Dieu et édifie le prochain, autant une communauté relâchée déplaît à ce souverain Maître et scandalise les fidèles!

Heureux, au contraire, si nous contribuons à entretenir le feu de la ferveur dans l'âme de nos frères! ils iront de vertu en vertu [1]; ils feront un grand bien; ils gagneront à Jésus-Christ une multitude d'âmes; et, au jour où nous paraîtrons devant ce divin Sauveur, nous obtiendrons grâce à ses yeux, et il nous admettra au nombre de ceux qu'il récompense de leur ferveur par la suprême béatitude.

1 Ps. LXXXIII, 8.

PRIÈRE

« Seigneur, vous disaient les disciples d'Emmaüs, « demeurez avec nous[1]. » Nous vous adressons, ô Jésus, la même prière. Oui, demeurez avec nous dans nos communautés, et régnez-y sur tous les cœurs. Faites que nous opérions un grand bien dans celle où nous a placés votre providence, afin que nous obtenions d'aller rejoindre au ciel nos frères qui ont mérité, par leur ferveur, de partager le bonheur des séraphins et de se réjouir en vous durant les siècles des siècles.

RÉSUMÉ

Une communauté fervente est, selon l'expression de l'Apôtre, en spectacle aux anges et aux hommes...

1° Là, Jésus-Christ règne sur les volontés, sur les intelligences ;... là, les frères n'ont qu'un cœur et qu'une âme.

2° Là, on est dans une atmosphère de piété...

3° Là, on s'édifie, on se porte mutuellement à la vertu...

4° Là, on est heureux : c'est une oasis au milieu du désert de ce monde. C'est plus encore, c'est une image du ciel.

5° Là, s'opère un grand bien pour l'avantage des fidèles.

— Comprenons donc :

1° Que c'est surtout par la ferveur que nous serons utiles à notre communauté...

2° Que ce n'est que par la ferveur qu'elle le sera véritablement à l'Église...

3° Que nous n'y sommes entrés que pour être fervents.

4° Que, si nous ne l'étions pas, nous encourrions une très-grande responsabilité...

5° Tandis que si nous le sommes, nous acquérons de nombreux mérites, et nous attirons sur nous et sur nos frères toutes sortes de bénédictions...

Voir les Résumés, *page* 191.

1 S. Luc, XXIV, 29.

79. — MOTIFS D'ÊTRE FERVENTS

Soyez fervents : c'est le Seigneur que vous servez (Rom., XII, 11).

CONSIDÉRATION

Saint Paul s'adresse à tous les fidèles quand il leur dit : « Soyez fervents : c'est le Seigneur que vous « servez; » à combien plus forte raison s'adresse-t-il aux religieux qui sont, d'une manière toute spéciale, les serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, appelés à le glorifier devant les anges et les hommes, et à lui gagner des âmes par l'exemple de leur piété et le fruit de leurs travaux.

Rendons-nous donc fidèles à cette recommandation du grand apôtre. Oui, soyons fervents. Tout nous en fait une loi : la grandeur du Maître que nous servons, la reconnaissance que méritent ses grâces, les biens que nous attendons de sa générosité, les avantages de la ferveur, nos devoirs de chrétiens, et plus encore notre caractère de religieux et de maîtres.

Soyons fervents : celui que nous servons est le Seigneur du ciel et de la terre, auprès de qui tout ce qu'il y a ici-bas de puissant et de glorieux n'est que faiblesse et misère; comment donc ne pas nous porter avec l'ardeur la plus vive et la plus persévérante à l'accomplissement de son adorable volonté?

Considérons, en outre, que nous sommes constamment en sa présence : un serviteur sous les yeux de son maître, un enfant sous ceux d'un père respecté,

un soldat sous ceux de son général, ne se sentent-ils pas encouragés, excités et comme portés à bien remplir leurs obligations, à aller même au delà et à prévenir jusqu'aux moindres désirs de celui dont ils dépendent? Pourquoi n'en serait-il pas de même de nous, qui travaillons sous le regard de Dieu, notre Maître suprême et notre Père adoré, ou qui combattons en la compagnie de Jésus-Christ, notre chef et notre souverain Roi?

Soyons fervents : nous le devons à la générosité de Dieu envers nous. Comptons, si nous le pouvons, les grâces dont il nous a favorisés; essayons d'apprécier le nombre et la valeur de ses dons. Ah! se pourrait-il que notre cœur ne s'inspirât pas des sentiments de la plus vive reconnaissance, et ne se portât pas au plus complet dévouement envers un maître si bon et si libéral?

Songeons aussi aux biens qu'il nous destine : ne sont-ils pas de nature à exciter notre ambition, et ne ferons-nous pas, pour nous les assurer, au moins autant que les enfants du siècle pour se procurer les faux biens de la terre? Or nous ne le pouvons sans la ferveur, car Jésus-Christ a dit : « Le royaume du ciel « souffre violence [1]. » Soyons donc fervents, et commençons dès ce jour, dès cet instant.

Qu'attendons-nous? Le temps de notre vie s'écoule avec une rapidité effrayante; et il faut qu'à l'instant qui la terminera, l'œuvre de notre sanctification soit achevée. Le sera-t-elle? Oui, si nous sommes fervents; non, si nous ne le sommes pas.

Craignons, si nous ne vivons dans la ferveur, de compromettre notre salut. La sainte Écriture ne

[1] S. Matth., xi, 12.

nous laisse aucun doute à ce sujet : elle promet la gloire au vainqueur [1], mais elle annonce qu'une effroyable misère sera le partage des lâches. Et comment pourrions-nous, sans une véritable ferveur, pratiquer la pénitence, nous renoncer nous-mêmes, être humbles, garder la chasteté, conserver la charité? Cependant, ce sont là des choses de précepte, nécessaires pour le salut. Jésus-Christ ne nous dit-il pas que les vierges sages [2], c'est-à-dire les âmes ferventes, sont introduites dans la salle du festin, tandis qu'au contraire les vierges folles, ou les âmes tièdes, arrivant à n'avoir plus l'huile de la grâce, ne peuvent avoir ce bonheur?

Oh! si nous comprenions quels avantages procure la ferveur, que ne ferions-nous pas pour la conserver et l'augmenter en nous! Rappelons-nous souvent qu'elle rend le chrétien capable de grandes choses, et le porte à l'accomplissement de ce qu'il y a de plus parfait, de plus relevé, de plus héroïque au service de Dieu; qu'elle le fait aller au delà des bornes des obligations personnelles, comme la surabondance d'eau fait sortir une rivière de son lit naturel; que, par son moyen, nous faisons beaucoup en peu de temps, et nous nous enrichissons à peu de frais, car elle perfectionne, élève, anime, consacre, sanctifie, divinise, pour ainsi dire, tout ce dont elle est le principe.

Rappelons-nous qu'elle donne à l'âme de l'empire sur les sens, qu'elle ranime notre courage en présence des sacrifices qu'impose la pratique de la vertu, et produit parfois son effet salutaire même sur notre corps; rappelons-nous qu'elle entretient et fait croître la charité; qu'elle fait fructifier les grâces premières, et, par

[1] Apoc., II, 7. — [2] S. Matth., XXV et suiv.

suite, nous en procure une multitude d'autres, dont elle nous fera retirer le même avantage; qu'elle nous rend puissants sur le cœur de Jésus, car ce divin Maître ne sait rien refuser à ceux qui sont animés d'une véritable ferveur.

Rappelons-nous qu'elle nous attache à notre saint état, et nous y fait persévérer, parce que plus on se dévoue au service de Dieu, plus on découvre de raisons de s'y dévouer; rappelons-nous qu'elle nous aide à supporter avec patience les diverses vicissitudes de la vie, nous rend facile l'accomplissement du devoir, et expérimenter la vérité de cette parole de Jésus-Christ : « Mon joug est doux, mon fardeau est léger [1]. »

Soyons fervents : nous le devons à notre caractère de chrétiens. Nous sommes enrôlés dans la milice de Jésus-Christ : il faut que nous y soyons sans cesse pleins de courage contre ses ennemis et les nôtres, en sorte qu'au moment de notre mort, nous puissions nous rendre le consolant témoignage que nous avons été dignes de notre chef, et dire avec saint Paul : « J'ai vaillamment combattu, j'achève ma course [2]. »

La grâce nous est donnée avec abondance; mais qu'est-elle sinon un germe, un principe de vie surnaturelle qui se développe plus ou moins, suivant que nous concourons à son action par plus ou moins de ferveur?

Nous nous glorifions d'être les enfants et les imitateurs des saints; mais comment marcher sur leurs traces si nous ne sommes remplis de ferveur? La sainteté est-elle autre chose qu'une ferveur vive, constante et progressive? Le nom de saint ne rappelle-t-il pas essentiellement l'idée d'un homme prompt,

[1] S. Matth., XI, 30. — [2] II Timoth., IV, 7.

généreux et persévérant au service de Jésus-Christ? C'est donc en étant fervents que nous serons ce que furent les saints, et que nous mériterons d'être un jour les compagnons de leur gloire.

APPLICATION

Soyons fervents, nous surtout qui avons embrassé la vie religieuse. Nous devons suivre Jésus-Christ de plus près que les simples fidèles; nous avons à porter, outre le joug des préceptes, celui des conseils : il nous faut donc plus de force d'âme, plus d'énergie de volonté; nous devons aller plus loin durant le même temps, parce que nous sommes appelés à un degré de sainteté plus relevé : il faut donc marcher plus vite et avec plus d'ardeur.

Comment, sans la ferveur, remplir les devoirs de notre saint état, faire agréer nos travaux, tendre efficacement à la perfection? Et pourtant ce n'est que pour cela que nous sommes religieux : ne pas nous efforcer d'être fervents serait nous rendre indignes de notre vocation. Oh! que nous serions malheureux, puisque nous porterions le poids du jour et de la chaleur, sans néanmoins mériter le denier promis par le Père de famille[1]!

Soyons fervents, nous le devons à notre Institut, qui ne nous a reçus dans son sein qu'à cette condition; nous le devons à nos frères, qui ont droit que nous leur soyons un secours pour leur sanctification et non une entrave; nous le devons aux personnes avec qui nous sommes en rapport, et particulièrement à nos élèves, car ce n'est que par notre énergie pour le bien

[1] S. Matth., xx, 1 et suiv.

que nous les édifierons, et que nous les formerons à la vertu.

PRIÈRE

Faites-moi bien comprendre, ô mon divin Maître, quels motifs j'ai d'être fervent à votre service, afin que, par le secours de votre grâce, je m'applique de plus en plus à le devenir. Je vous le demande par le Cœur immaculé de Marie, qui fut toujours embrasé des plus vives flammes de votre saint amour.

RÉSUMÉ

Soyons fervents et très-fervents. Tout nous en fait une loi :

1° La grandeur du Dieu que nous servons...

2° Les bienfaits dont il nous comble...

3° L'excellence de la récompense qu'il nous prépare...

4° Notre qualité de chrétiens,... de disciples de Jésus-Christ,... d'enfants des saints...

5° Notre état de religieux,... les grâces qui nous y sont données,... les fonctions que nous y exerçons,... le bien que nous sommes appelés à produire...

— Songeons en outre que, sans la ferveur,

1° Nous ne répondrions pas aux desseins de Jésus-Christ sur nous...

2° Nous ne remplirions point les devoirs de notre état...

3° Nous ne nous soutiendrions pas dans votre vocation...

4° Nous ne serions d'aucune utilité à l'Institut; nous scandaliserions nos frères, nos élèves,... le public...

5° Nous courrions à notre perte...

Voir les Résumés, *page* 192; — ancienne édition, *page* 115.

80. — MOYENS DE CONSERVER ET D'ACCROITRE EN NOUS LA FERVEUR

Les vierges sages prirent, en même temps que leurs lampes, de l'huile dans leurs vases (S. Matth., xxv, 4).

CONSIDÉRATION

La ferveur est un trésor inappréciable; mais un trésor demande qu'on le garde avec soin pour le préserver des voleurs. Il demande aussi qu'on travaille à en augmenter la valeur, ainsi que nous l'apprenons de Jésus-Christ même dans la parabole des talents [1].

La ferveur est la flamme de la charité, la lampe allumée avec laquelle notre âme attend l'arrivée du céleste époux; mais pour conserver une lampe allumée, il faut la mettre à l'abri des coups de vent et l'entretenir d'huile. La ferveur est une plante céleste apportée en terre par la divine miséricorde; mais une plante qui n'est plus dans son climat naturel, ne se conserve et ne se développe que si le jardinier la met à couvert des injures des saisons et la cultive avec soin.

De là, comprenons qu'il y a deux sortes de moyens à employer relativement à la ferveur: les uns de précaution, éloignant ce qui peut lui être nuisible; les autres plus directs, la développant par eux-mêmes.

Au rang des premiers, se présentent tout d'abord la fuite du péché et de l'occasion du péché; le soin de ne pas nous attirer des occupations inutiles, étrangères ou

[1] S. Matth., xxv, 14-30.

déplacées ; la retraite extérieure ; la séparation d'avec toute personne dont l'influence serait préjudiciable.

Voulons-nous conserver la ferveur, évitons le péché et l'occasion du péché, car rien ne contriste plus l'esprit d'amour que l'infidélité : les fautes volontaires sont à la ferveur ce que le vent du désert est aux plantes, qu'il dessèche et qu'il fait si promptement périr.

Voulons-nous conserver la ferveur, ne nous attirons pas des occupations étrangères ; c'est assez de celles de notre charge : en avoir d'autres serait nuisible à notre âme, et nous ferait employer pour les choses d'ici-bas le temps et l'activité que nous devons consacrer à celles de l'éternité.

Voulons-nous conserver la ferveur, fuyons le monde ; mettons-nous un bandeau sur les yeux pour ne point voir ses vanités ; ne nous occupons point des nouvelles qui y circulent et qui ne feraient que nous distraire de Dieu. Ne nous permettons pas de lectures frivoles ; rejetons non-seulement les livres dangereux, mais encore ceux qui, sans être mauvais, ne sont pas néanmoins de nature à nourrir notre âme : que nous importe une littérature qui dessèche le cœur, au lieu de l'élever vers la beauté incréée, qui seule est notre fin et le digne objet de notre contemplation !

Voulons-nous conserver la ferveur, posons sur nos lèvres le sceau de la circonspection [1] et du silence, afin de ne pas nous répandre en paroles inutiles ou inconsidérées. Ne nous mettons pas non plus en rapport avec les personnes peu ferventes : fuyons les âmes tièdes, indifférentes, molles au service de Dieu, car on est bientôt tel que ceux que l'on fréquente.

Mais ne nous bornons pas à ces moyens indirects de

[1] Ps. CXL, 3.

conserver la ferveur ; employons avec zèle les moyens positifs qui sont les plus propres à la développer en nous, savoir : la prière, la réception des sacrements, la méditation, la dévotion à l'Eucharistie et au sacré Cœur de Jésus, la dévotion à Marie, la lecture spirituelle et l'audition de la parole de Dieu, les saints entretiens, la sanctification des actions ordinaires, la rénovation fréquente de notre consécration à Dieu, les retraites annuelles et mensuelles, la sainte habitude de considérer le bien dans nos frères et de ne les imiter que sous ce rapport, les désirs de la vertu excités en nous par de solides considérations.

Voulons-nous être fervents, demandons-en à Dieu la grâce ; supplions celui de qui vient tout don parfait de nous accorder cette faveur insigne.

Voulons-nous être fervents, apportons tous nos soins à la réception des sacrements ; faisons au moins toutes nos communions de règle, nous souvenant que l'Eucharistie est l'aliment de la piété ; animons-nous d'une véritable dévotion envers le Cœur de Jésus, qui est le foyer du divin amour, et envers la très-sainte Vierge, par qui nous parviennent tous les dons célestes.

Voulons-nous être fervents, soyons des hommes d'oraison. Se pourrait-il, en effet, que notre cœur demeurât froid au service de Dieu, si nous avons soin de méditer les grands sujets que la religion nous présente ? Comment ne se sentirait pas plein de ferveur celui qui réfléchit aux mystères d'amour accomplis par Jésus-Christ, qui se place en regard de la croix, qui contemple l'Homme-Dieu priant, souffrant, répandant son sang pour nous mériter grâce devant son Père ? Comment demeurerait dans un état d'indifférence et de tiédeur, celui qui pense à ses fins dernières, qui se considère sur le

bord de la tombe, en présence du souverain Juge, près d'être introduit dans le ciel ou précipité dans les abîmes de l'enfer? Non, non; celui qui médite ne diminuera point en charité; le feu du divin amour, au contraire, croîtra de plus en plus en lui, et il pourra dire avec David : « Mes réflexions ont embrasé mon « cœur [1]. »

Voulons-nous être fervents, nourrissons-nous de la parole de Dieu; lisons avec attention et piété la sainte Écriture; écoutons et appliquons-nous les instructions qui nous sont données; faisons bien notre lecture spirituelle. Dieu a tout fait par sa parole [2]: or c'est encore par sa parole qu'il entretient la ferveur dans les âmes. En vue de la même fin, ne parlons dans les récréations que de ce qui nous est prescrit par nos règles.

Voulons-nous être fervents, sanctifions nos actions ordinaires. Fixons aussi notre volonté dans la pratique du bien par de fréquentes et sincères résolutions. Renouvelons-nous souvent dans notre disposition d'être tout à Dieu : n'omettons jamais, dans l'oraison, l'acte d'application qui nous est tant recommandé; consacrons-nous résolûment à Notre-Seigneur à chaque confession, à chaque communion; faisons avec assiduité la revue de la semaine et la retraite mensuelle; relisons nos résolutions de la retraite annuelle, et replaçons-nous dans les dispositions intérieures où nous étions dans ces jours de bénédictions. Nul doute que ces efforts de notre part ne soient agréables à Dieu, et ne le disposent à nous accorder la grâce de la ferveur.

Enfin, rappelons-nous les principaux moyens d'accroître la ferveur qui sont donnés par l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. « Considérez dans chacun

[1] Ps. xxxviii, 4. — [2] Sag., ix, 1.

de vos frères, dit-il, ce qu'il y a de bien, et proposez-vous de l'imiter. Réfléchissez que dans peu vous recevrez la récompense de vos travaux, et comportez-vous comme si vous deviez mourir aujourd'hui même [1]. Pensez plus souvent à votre mort qu'à ce qui peut prolonger votre vie [2]. Croyez bien que celui-là seul est heureux et sage, qui s'efforce d'être maintenant tel qu'il souhaite de se trouver à l'heure de la mort.

« Souvenez-vous de l'engagement que vous avez pris, et dites-vous souvent à vous-mêmes : Pourquoi ai-je quitté le siècle ? pourquoi suis-je entré en religion ? n'est-ce pas pour y vivre dans la ferveur [3] ? »

APPLICATION

Nous éprouvons en certains moments une ferveur plus grande que dans d'autres, profitons-en pour produire alors tous les sentiments d'amour et de piété dont nous sommes capables, et pour renouveler notre consécration à Dieu ; veillons ensuite sur nous afin de nous maintenir dans nos bonnes dispositions : on ne recouvre pas aisément la ferveur quand on l'a perdue ; et il est, hélas ! bien plus commun de voir des religieux fervents déchoir de leur état, que des tièdes revenir à la ferveur.

Prenons garde que ce feu divin ne s'affaiblisse en nos âmes, et entretenons-le par les différents moyens que nous venons de considérer. Oh ! que nous serons heureux si, à l'arrivée du souverain Maître, nous tenons en nos mains le flambeau d'honneur qui nous donnera le droit d'entrer avec lui dans la salle du festin éternel !

[1] *Imit.*, liv. I, ch. XXIII, 1 ; XXIV, 1. — [2] *Ibid.*, liv. I, ch. XXI, 5. — [3] *Ibid.*, liv. I, ch. XXV, 1.

PRIÈRE

Donnez, ô Jésus, le conseil à mon esprit et la force à ma volonté, et faites-moi choisir et employer les véritables moyens de conserver et d'augmenter en moi la ferveur. Vous savez que je n'ai qu'un désir, celui de brûler des mêmes flammes de charité dont votre divin cœur est consumé ; faites, je vous supplie, que ce désir se réalise. Je vous le demande au nom de la gloire que vous ont procurée par leur ferveur la très-sainte Vierge, les anges et les saints.

RÉSUMÉ

Pour conserver le feu, il faut le préserver de ce qui peut l'éteindre, et, en outre, lui fournir des aliments... Or, ce qui peut éteindre le feu de la ferveur, ce sont surtout :

1° Les fautes consenties...

2° La fréquentation du monde...

3° L'occupation à ce qui doit nous rester étranger...

4° L'immodestie des yeux,... la violation du silence...

5° La fréquentation de personnes peu ferventes,... la lecture de livres profanes...

— Les aliments de la ferveur sont principalement :

1° La prière,... la dévotion à l'Eucharistie, au sacré Cœur de Jésus, à la très-sainte Vierge...

2° L'exactitude à nos exercices, l'application à l'oraison.

3° Les pieuses lectures,... les saints entretiens en récréation...

4° La sanctification des actions ordinaires,... la fréquente rénovation intérieure...

5° Le souvenir de nos engagements envers Jésus-Christ, envers l'Institut...

Voir les Résumés, *page* 192; — ancienne édition, *page* 70.

81. — TIÉDEUR. — SA NATURE ET SES MARQUES

L'âme assoupie languira dans la faim (Prov., xix, 15).

CONSIDÉRATION

Les maîtres de la vie spirituelle recommandent avec la plus vive instance aux chrétiens, et surtout aux religieux, de prendre garde de ne point tomber dans la tiédeur au service de Jésus-Christ. Entrons dans leurs vues, et, à cet effet, considérons la nature et les signes de la tiédeur.

Envisagée en elle-même, la tiédeur n'est pas une disposition passagère de faiblesse ou de dégoût, ni un découragement momentané, mais un état durable, une habitude de négligences dans l'accomplissement de nos devoirs; elle diffère donc essentiellement de ces aridités, de ces sécheresses spirituelles qui ne sont que des épreuves. Elle est, en outre, volontaire dans ses causes, tandis que, très-souvent, les sécheresses sont tout à fait indépendantes de nous. Ainsi, ne craignons point d'être dans l'état de tiédeur parce que nous éprouverions accidentellement quelques dégoûts dans la vie religieuse. Nous n'aurions lieu d'appréhender ce malheur que si ces dégoûts étaient permanents, et provenaient de nos infidélités.

La tiédeur est, d'après saint Thomas, une langueur spirituelle dans le service de Dieu; c'est un défaut d'énergie pour le bien, un manque de bonne volonté dans l'accomplissement de nos obligations, un relâche-

ment dans la régularité, un abandon partiel des pratiques de piété qui sont de notre devoir dans la profession que nous avons embrassée.

La tiédeur, c'est l'état d'une âme qui ne voudrait pas se damner et qui néanmoins ne veut pas efficacement assurer son salut, d'une âme qui retombe sur elle-même lorsqu'elle devrait faire effort pour s'élever vers les choses du ciel, d'une âme qui se laisse aller à un déplorable assoupissement par rapport aux œuvres de piété et de zèle, qui pourtant sont l'essence de sa vie surnaturelle.

La tiédeur, c'est une paresse spirituelle, un manque d'activité qui fait que l'on se traîne au lieu de courir dans la voie sainte, que l'on s'y arrête, qu'ensuite on rétrograde, suivant la force avec laquelle nous font descendre vers le mal les inclinations de notre nature lorsqu'elles ne sont plus que faiblement combattues.

La tiédeur, c'est la disposition d'une âme qui balance entre Dieu et sa propre satisfaction, entre l'accomplissement de la volonté divine et l'amour de ses aises, entre ce que demande la grâce et ce que réclame l'amour-propre.

Voilà ce qu'est la tiédeur envisagée en elle-même. Toutefois, comme il importe de nous en faire une idée plus complète, considérons-la dans ses marques, et voyons ce qu'est un religieux tombé dans ce malheureux état.

Le religieux tiède n'a que peu ou point de désir de son avancement spirituel; il ne fait pas le sujet de son émulation de se rendre de plus en plus agréable aux yeux de Dieu. Sa volonté pour le bien n'est qu'apparente et non réelle et effective : elle lui fait souhaiter

d'acquérir les vertus de son état, mais elle ne lui fait pas produire les actes nécessaires à cette fin.

Le religieux tiède a encore quelque estime de la grâce; mais il ne se rend pas fidèle à ses excitations, qui le porteraient à une vie plus parfaite. Ses pensées sont terrestres; des sentiments bas et tout humains se sont substitués en lui aux nobles aspirations du divin amour; ses désirs tendent à un certain bien-être matériel; ses projets ordinaires ont pour fin plutôt ce qui peut lui plaire ou le contenter que ce qui est capable de procurer la gloire de Dieu; ses conversations sont frivoles ou indifférentes; il aime les entretiens inutiles; il se complaît dans la compagnie des moins fervents de la communauté; les exemples d'irrégularité ne le peinent pas, tandis qu'ils affligent si profondément les fervents religieux; il fait peu de cas des petites choses et traite de minuties les pratiques régulières qui lui paraissent les moins importantes.

Le religieux tiède a, au fond du cœur, une véritable appréhension des exercices de piété : il s'y rend parce que c'est l'usage; mais il les fait sans affection, et n'en sent guère que la gêne et la longueur; il s'y ennuie, et y laisse toute liberté aux pensées distrayantes que lui présente son imagination. Il recherche les lectures frivoles, et emploierait volontiers à parcourir des livres de science ou des livres indifférents le temps de la lecture spirituelle.

Il saisit avec avidité les occasions d'omettre ses exercices spirituels : il lui suffit d'un prétexte pour en changer l'heure, ou s'occuper à autre chose pendant le temps qui leur est destiné. Il les fait avec négligence, et n'en retire pas de fruits. Ses bonnes résolutions

sont rares, durent peu, et demeurent sans accomplissement. Il fuit les occasions de pratiquer l'humilité, la pauvreté, la mortification des sens.

Le religieux tiède accepte difficilement, et ne fait qu'avec peine ce qu'on lui commande. Son obéissance, dit saint Bernard, est lente et pénible. On voit qu'il recherche ce qui lui plaît et l'accommode. Il est prétentieux, difficile, exigeant, et ne voudrait manquer de rien, surtout s'il éprouve quelque incommodité corporelle. Il ne porte que de mauvaise grâce le joug de la religion, se plaint de sa pesanteur, et tend à en diminuer la charge. Il aime peu le saint état où Dieu l'a appelé, et préfère ses avantages particuliers au bien général de sa congrégation. Il ne redoute point d'avoir avec le monde des relations ignorées de ses supérieurs; il aime les sorties et les voyages, et est content de trouver quelque occupation étrangère à la vie intérieure.

Souvent il se laisse aller à la dissipation. Négligent à se vaincre, il ne peut prendre sur soi de commencer tout de bon à servir Dieu. Parfois, il regarde en arrière, comme s'il était fatigué de la course qu'il a fournie: parfois encore, il s'effraie et se décourage à la pensée de ce qu'il lui reste à faire pour arriver au degré de vertu où Dieu l'appelle.

Le religieux tiède n'a que peu ou point de douleur de ses fautes, et se confesse sans un ferme propos de s'amender. Il craint le péché mortel, mais peu le véniel; il se laisse aller à des fautes volontaires et viole sa règle de propos délibéré. Bien loin d'avoir une vive affection pour la sainte communion, il souhaiterait, pour être moins obligé à veiller sur lui-même, qu'elle fût plus rare que ne le prescrit la règle : il n'y

apporte presque point de préparation, la fait par routine, ne se recueille que très-imparfaitement pendant l'action de grâces; et rarement il se rappelle, pendant le reste du jour, la faveur insigne que Dieu lui a faite le matin.

Voilà le tableau du religieux tiède : n'y a-t-il point là quelques traits qui nous conviennent, et qui, hélas! ne seraient qu'un trop sûr indice que nous sommes, ou que nous commençons d'être dans cet état?

APPLICATION

Rendons-nous bien compte si nous sommes fervents, ou si nous sommes dans la tiédeur.

Nous commettons tant de fautes : n'est-ce pas un signe que nous sommes tièdes? Ne nous rassurons que si elles sont involontaires, que si nous les déplorons et si nous tâchons effectivement de nous en corriger.

Nous nous trouvons souvent sans affection, sans goût au service de Dieu : n'est-ce pas encore là un signe que nous sommes dans la tiédeur? Nous ne pouvons nous rassurer que si nous nous rendons très-assidus à nos exercices et que si nous faisons réellement des efforts pour nous en bien acquitter.

Peut-être Notre-Seigneur pourrait-il nous dire comme à l'ange de l'Église de Laodicée : « Vous dites : Je « suis riche... et vous ne voyez pas que vous êtes « misérable, que vous faites pitié, que vous êtes « pauvre, aveugle et nu [1]. » Sortons donc de notre langueur, et reprenons la pratique des œuvres par lesquelles seules nous opèrerons notre sanctification et notre salut.

[1] Apoc., III, 17.

PRIÈRE

Que j'ai sujet de craindre, ô mon adorable Maître, d'être ce figuier stérile que vous avez maudit [1], ou ce serviteur paresseux que vous éloignez de vous [2]! car quelle n'est pas ma négligence dans votre service! Pardonnez-moi, ô bon Jésus, et daignez m'accorder la grâce de la ferveur, par laquelle je produirai des œuvres dignes de vous et de vos éternelles récompenses.

RÉSUMÉ

La tiédeur est une langueur spirituelle, volontaire dans ses causes. Voyons si nous n'y sommes pas sujets.

1° Le religieux tiède désire peu sa perfection,... tend à un certain bien-être matériel,... aime à s'entretenir de choses frivoles...

2° Il se plaît en la compagnie des moins fervents,... ne se met point en peine des manquements à la règle...

3° Il appréhende plutôt qu'il n'aime les exercices spirituels,... n'obéit qu'avec peine, à moins que ce qu'on lui commande ne soit de son goût,... préfère ses avantages particuliers au bien-être général...

4° Il est dans l'habitude du péché véniel délibéré...

5° Ses confessions sont sans amendement... Il n'a que peu de goût pour la sainte communion, néglige de s'y préparer, ne fait que très-imparfaitement son action de grâces.

— Ne sommes-nous point dans la tiédeur?... Oh! alors :

1° Déplorons notre langueur au service de Jésus-Christ.

2° Demandons-en pardon à ce divin Maître...

3° Pénétrons-nous de la nécessité d'être fervents...

4° Faisons bien tous nos exercices spirituels...

5° Demandons instamment la grâce de la ferveur...

Voir les Résumés, *page* 193; — Examens particuliers, *sujet* 170.

[1] S. Matth., xxi, 19. — [2] *Ibid.*, xxv, 30.

82. — COMBIEN LA TIÉDEUR EST UN GRAND MAL

Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud (Apoc., III, 15)!

CONSIDÉRATION

Les saints n'ont jamais pu méditer sans effroi cette parole de l'Apocalypse : « Plût à Dieu que vous fussiez « froid ou chaud! mais parce que vous êtes tiède, je « commencerai à vous vomir de ma bouche. »

Eh quoi! se sont-ils dit, la tiédeur serait-elle, sous un certain rapport, plus dangereuse que l'état du péché? Qu'a-t-elle donc qui inspire à Jésus-Christ une telle répugnance? Ce Dieu d'amour, si bon, si compatissant, qui a tant de commisération pour les pécheurs, qui les appelle tous et les presse de revenir à lui, ne manifeste néanmoins que du dégoût pour les âmes tièdes et languissantes à son service!...

Comme eux, soyons en effet étonnés et saisis de crainte; mais, comme eux, ne doutons point que l'état de tiédeur ne déplaise souverainement à Jésus-Christ, et ne soit le digne sujet de ses menaces. Oui, écoutons-le s'adressant à l'âme tiède : « Je commencerai, dit-il, « à vous vomir de ma bouche; » peu à peu je me séparerai de vous, ensuite je vous rejetterai et je vous abandonnerai. J'avais sur vous de grands desseins, pour lesquels je vous ai présenté mes grâces en abondance; mais ils sont restés sans accomplissement, parce que vous n'avez point voulu énergiquement le bien dont je vous offrais l'occasion. Votre indolence

m'irrite. Oubliez-vous qu'il est écrit : « Malheur à ce-
« lui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence [1] ! Quand
« une terre ne produit que des ronces et des épines,
« elle est abandonnée et approche de la malédiction [2].
« Qu'on chasse ce serviteur inutile, et qu'on le jette
« dans les ténèbres extérieures [3] ? »

Telles sont les dispositions de Notre-Seigneur par rapport à l'âme tiède : elle lui est en aversion, et il est près de la rejeter, de l'abandonner aux désirs de son cœur, de la laisser consommer sa perte.

Garde-t-on un serviteur paresseux et négligent? Or, n'est-ce pas ce que nous serions à l'égard du divin Maître si nous vivions dans la tiédeur? Bien loin de le servir et de le glorifier, ne le déshonorerions-nous pas? Ne manifesterions-nous point, par notre indolence dans l'accomplissement de sa volonté, qu'il ne mérite pas tout l'amour, tout le respect, tout le dévouement dont nous sommes capables? Nos œuvres ne porteraient-elles pas à croire que nous n'avons que peu d'estime des récompenses éternelles qu'il nous promet, ou que peu de crainte des peines dont il menace ceux qui enfouissent les talents de ses grâces?

Comprenons donc bien que l'état de tiédeur est injurieux à Dieu et de nature à l'irriter contre nous. Comprenons aussi qu'il produit les plus déplorables effets sur notre âme.

Le religieux tiède reçoit de moins en moins des grâces de lumière et de force, en même temps que s'augmentent de plus en plus en lui l'ignorance des voies de la perfection et les attraits de la concupiscence.

Des ténèbres qui vont en s'épaississant se répandent

[1] Jérém., XLVIII,10.— [2] Hébr., VI,7, 8.— [3] S. Matth., XXV, 30.

sur son esprit : bientôt il est comme sans intelligence des choses surnaturelles; les grandes pensées de la religion ne l'éclairent que vaguement : sa foi s'affaiblit, et ne tarde pas à n'être plus la règle de ses jugements ni de ses actes. Il ne se connaît pas, il ignore les dangers de son état : souvent même, il ne se croit nullement atteint du mal qui use sa vie spirituelle. Sa conscience se fausse insensiblement : il offense Dieu en des choses légères d'abord, mais qui ne tardent pas à s'aggraver; il passe d'une faute à un péché, et il n'en éprouve que peu ou point de remords; il se rassure sur le peu de bien qu'il fait encore et se tranquillise comme s'il ne courait aucun danger. Il ne pense pas qu'on peut, hélas! le comparer à ces passagers qui dorment paisiblement au fond du navire, au moment même où s'excite la tempête qui doit les abîmer dans les flots.

Le cœur du religieux tiède devient de plus en plus dur et insensible aux touches de la grâce : les inspirations, les bons exemples, les pieuses exhortations, le tableau des jugements de Dieu ne lui font bientôt que peu ou point d'impression. Il perd le sentiment du noble, du grand, du beau, de ce qui est admirable; et, par degrés, la charité s'éteint en son cœur pendant que s'y ranime et s'y accroît le feu des passions.

Le religieux tiède ne retire que peu ou point de fruit de ses exercices spirituels : tout ce qui a trait à la piété lui semble une gêne. Dieu ne lui donne ses grâces qu'avec mesure, parce qu'il n'est pas dévoué pour son service; et ces grâces limitées, il les rend à peu près inutiles par sa négligence, laquelle en empêche le développement, comme les mauvaises plantes empêchent le bon grain de germer et de croître. Ses con-

fessions ne le rendent pas meilleur. Il porte à la table sainte un cœur de glace, n'y prie que des lèvres, et mange ainsi le pain des forts sans en recevoir plus de force.

Le religieux tiède ploie sous le faix de ses devoirs; « il ressent affliction sur affliction, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ[1], et de quelque côté qu'il se tourne, il n'a que de la peine, parce que la consolation intérieure lui manque, et qu'il lui est défendu d'en chercher au dehors. »

Il épuise le calice de l'amertume, et n'éprouve point les douceurs qu'y trouvent les âmes ferventes. Tout lui coûte, le blesse, le fait souffrir : la croix ne lui présente que sa pesanteur; la voie qu'il parcourt est couverte de ronces et d'épines; le joug de Jésus-Christ lui est devenu lourd, accablant, insupportable. Écoutons-le se plaindre à ce divin Sauveur : Où est, lui dit-il, ce centuple promis à l'âme religieuse? — Dites plutôt, lui répond la conscience : Où est cet attachement à vos devoirs, cette fidélité que vous avez jurée à votre adorable Maître? Est-ce lui qui s'est d'abord retiré de vous, ou vous qui vous êtes le premier éloigné de lui?

Oh! qu'il est malheureux et digne de pitié! La manne qui faisait ses délices aux jours de la ferveur lui paraît insipide, et il est tenté de regretter les oignons d'Égypte. Rien ne l'affectionne plus au service de Jésus-Christ; et son cœur incline, comme par degrés, vers le monde, sous l'influence de plus en plus grande de l'ennemi du salut. Plus de vigilance sur soi, plus d'attention à Dieu présent, mais recherche au contraire des occasions de fautes : comment, avec une telle conduite, ne pas tomber dans le mal? D'ail-

[1] Liv. I, ch. xxv, 7.

leurs, c'est un fait d'expérience que les âmes molles non-seulement ne font rien de grand, mais ne peuvent même demeurer stables dans leur médiocrité. C'est pourquoi saint Bernard a dit que « la tiédeur approche de la damnation; » et saint Paulin, que « la torpeur de l'âme est voisine de la mort. »

La tiédeur est donc un état souverainement dangereux : aussi rien ne doit nous être plus à cœur que d'en sortir si, par malheur, nous y étions tombés.

APPLICATION

Notre ferveur est-elle en rapport avec les grâces que Dieu nous présente dans notre saint état? Nous faisons par année cinquante confessions, plus de cent communions : produisent-elles leurs fruits? Quels avantages retirons-nous de nos autres exercices spirituels? Et, si nous ne pouvons nous rendre sur ce sujet un bon témoignage, n'avons-nous pas sujet d'appréhender que nous ne soyons dans la tiédeur?

Malheur à nous si nous demeurons tièdes au service de Jésus-Christ! Saint Paul nous dit : « Celui qui n'a « pas soin des siens renonce à la foi, et est pire qu'un « infidèle[1]. » Que dire donc de celui qui n'a pas soin de son âme, qui s'abandonne lui-même?

Au reste, pour mieux comprendre quel mal c'est que la tiédeur, rappelons-nous-en les suites pour l'autre vie. Combien d'âmes ne sont détenues dans le purgatoire que pour être demeurées en cet état! Combien n'y a-t-il pas de réprouvés dont le principe de damnation a été cette tiédeur même qui est peut-être en nous, et qui les a conduits insensiblement au pé-

[1] I Timot., v, 8.

ché mortel, comme elle nous y conduirait si nous ne nous hâtions de nous en affranchir!

PRIÈRE

Je n'avais point compris, ô Jésus, les funestes effets de la tiédeur. Vous me les montrez aujourd'hui; et, en les considérant, mon âme est saisie d'effroi. Hélas! peut-être suis-je dans cet état déplorable! Ayez pitié de moi, je vous en supplie; et, par votre grâce, tirez-moi de mon assoupissement et rendez à mon âme toute son énergie pour le bien, afin que ma vie n'étant qu'une continuité de bonnes œuvres, soit une consolation pour votre cœur, et me mérite d'être l'objet de votre libéralité dans le temps et dans l'éternité.

RÉSUMÉ

Craignons la tiédeur :

1° Elle nous rend à dégoût à Jésus-Christ, et le porte à nous rejeter de lui...

2° Elle est une source de ténèbres, de déplorables illusions, de fausse sécurité...

3° Le religieux tiède ne retire que peu de fruit de ses exercices;... Dieu lui donne de moins en moins de grâces, et, de son côté, il les rend de moins en moins efficaces...

4° Que de peine il a au service de Dieu, et qu'il n'éprouverait pas s'il était fervent!...

5° Quels dangers il court!... Hélas! que l'on descend vite de la tiédeur à l'état du péché!...

— Oui, craignons l'état de tiédeur.

1° Évitons avec soin ce qui peut nous y conduire...

2° Si nous y sommes, sortons-en au plus tôt...

3° Faisons avec soin tous nos exercices...

4° Préparons-nous bien à la réception des sacrements...

5° Demandons à Dieu la grâce de l'énergie pour le bien...

Voir les Résumés, *page* 193; — Examens particuliers, *sujet* 173.

83. — TIÉDEUR, — CAUSES ET REMÈDES

Reprenez vos premières œuvres (Apoc., II, 5).

CONSIDÉRATION

Considérons la tiédeur dans ses causes, afin de la prévenir, et dans ses remèdes, afin d'en faire usage pour sortir de cet état si, par malheur, nous y étions actuellement.

La première cause de la tiédeur, ce sont les péchés véniels. Rien n'affaiblit dans la voie du bien comme l'infidélité; c'est là surtout ce qui refroidit nos rapports avec Dieu et éloigne sa grâce. « Un abîme appelle un « autre abîme [1], » une faute prédispose à une autre, un pas dans le mal en prépare un second plus considérable, et ainsi on arrive bientôt à l'habitude du péché.

Il faut donc, pour ne pas tomber dans ce déplorable état, ne point commettre de fautes volontaires, ou, du moins, ne nous en pardonner aucune.

La seconde cause de la tiédeur, c'est la négligence à combattre nos passions; car ce sont des principes destructeurs, qui produisent naturellement notre affaiblissement spirituel dès que nous ne nous efforçons pas de les détruire. Malheur à celui qui cesse de mortifier l'amour-propre, l'amour de ses aises, la vanité! Il laisse croître des herbes nuisibles qui étouffent le bon grain dans la terre de son âme. Hélas! il y a en nous un fonds d'indolence, un poids de misère qui nous fait tendre au relâchement, et qui nous y conduit si, aidés

[1] Ps. XLI, 8.

de la grâce, nous ne réagissons contre nous-mêmes par d'énergiques résolutions.

« Nous aimons ce qui nous flatte, dit à ce sujet l'Imitation de Jésus-Christ [1], et c'est pourquoi nous demeurons froids et négligents au service de Dieu. » Nous manquons de courage et de générosité pour répondre aux vues de notre adorable Maître; nous ne nous consacrons à lui qu'avec une certaine réserve : alors il ne nous présente ses grâces qu'avec mesure. Nous nous refusons à faire valoir cinq talents; il ne nous en confiera qu'un seul, que peut-être nous irons enfouir et qui deviendra ensuite le sujet de notre condamnation.

Quel faux calcul que de vouloir compter avec Dieu! Combien nous sommes mieux avisés lorsque nous lui donnons absolument tout ce que nous sommes, ne regrettant que de ne pouvoir lui donner davantage; lorsque, réagissant contre notre tendance au relâchement, nous rompons les liens de la paresse spirituelle, nous embrassons avec zèle la pratique des bonnes œuvres, nous portant même de préférence à celles qui répugnent le plus à notre pauvre nature; lorsque, coopérant à la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous nous armons contre nous-mêmes et combattons sans relâche nos passions dépravées! Nous nous établissons alors dans la ferveur et nous avançons sûrement vers la perfection.

La troisième cause de la tiédeur est l'abandon de nos exercices spirituels, ou une grande négligence en les faisant. « L'homme ne vit pas seulement de pain, « dit Jésus-Christ [2], mais encore de toute parole qui « sort de la bouche de Dieu. » Notre âme a besoin de la

[1] Liv. I, chap. xxi, 5. — [2] S. Matth., iv, 4.

nourriture qui lui est propre, et elle la prend lorsque nous nous acquittons comme il convient de nos exercices. Si nous les négligeons, elle dépérit, elle tombe dans la défaillance, et bientôt se meurt d'inanition.

Oh! si nous interrogions les religieux qui, après être tombés dans la tiédeur, en sont sortis avec le secours de la grâce, et si nous leur demandions ce qui les y avait conduits, tous nous répondraient qu'ils ont d'abord omis en partie, ou fait avec la plus grande négligence leurs oraisons, leurs examens, leurs lectures spirituelles. Y en a-t-il même un seul qui ne pût nous dire : J'ai apporté peu de soin à mes confessions hebdomadaires; j'ai négligé la préparation à la communion; je suis allé à la sainte table comme par routine; j'en suis revenu sans me recueillir profondément; mon action de grâces a été, pour ainsi dire, sans attention de ma part; j'ai négligé de plus en plus la prière: c'est pourquoi mon âme, privée de sa nourriture, n'a pas tardé à défaillir.

Faisons donc bien tous nos exercices spirituels et particulièrement l'oraison. Prions beaucoup et demandons l'esprit de ferveur. Soyons fidèles à l'examen particulier et à l'examen général, nous rendant exactement compte de ce que nous sommes devant Dieu. Entretenons-nous dans la ferveur par de sérieuses méditations et par de bonnes lectures spirituelles. Rappelons-nous fréquemment la présence de Dieu. N'omettons rien pour que nos retraites annuelles portent leurs fruits; faisons-en aussi de mensuelles : c'est un excellent moyen de prévenir la tiédeur. Veillons sur nous pour que nos confessions et nos communions servent à notre avancement, et notons le résultat des unes et des autres, autant que nous pouvons l'apprécier.

La quatrième cause de la tiédeur, c'est un certain esprit d'orgueil et d'indépendance qui porte à mépriser les petites choses, à traiter de minuties les observances régulières, à attribuer à de vains scrupules des reproches de conscience qui ne sont pour l'ordinaire que trop fondés. Oh! qu'il nous importe de nous affranchir de cet esprit et de nous rendre fidèles aux petites choses! Tant qu'on dirige son attention sur ce point, on ne peut tomber dans le relâchement.

La cinquième cause de la tiédeur est l'erreur ou l'illusion touchant le vrai sens de la doctrine de Jésus-Christ. On ne réfléchit pas que l'Évangile ne pactise en rien avec nos passions déréglées; qu'il commande de les immoler toutes; qu'il fait une loi de mortifier l'esprit et les sens; qu'il ne veut point que le chrétien se laisse aller à l'apathie, à l'indifférence. On oublie que Jésus-Christ a dit : « Le royaume des cieux souffre « violence [1]. — Si vous ne faites pénitence, vous pé- « rirez tous [2]. — Je suis venu apporter la guerre et non « la paix [3]. — Veillez et priez [4]. — Prenez votre croix « tous les jours [5]. » Et par suite de cet oubli, on se fait un idéal de vie chrétienne faux et relâché, qui, passant dans les actions, aboutit inévitablement à la tiédeur, et plus tard à l'état de péché.

Pour éviter ce malheur, étudions bien la doctrine de Jésus-Christ; entendons-la comme l'ont entendue les saints, qui, pour se conformer aux préceptes et aux conseils de l'Évangile, et à l'enseignement de saint Paul, ont crucifié leur chair et ses convoitises [6], et servi Dieu dans la souffrance et les privations.

La sixième cause de la tiédeur est l'imprudence et

[1] S. Matth., xi, 12. — [2] S. Luc, xiii, 5. — [3] S. Matth., x, 34. — [4] *Ibid.*, xxvi, 41. — [5] S. Luc, ix, 23. — [6] Gal., v, 24.

la présomption. On manque de précaution pour se conserver dans l'union de cœur avec Jésus-Christ : on rompt le silence ; on ne garde pas la modestie des yeux, le recueillement ; et l'on perd ainsi ce qu'on avait acquis en spiritualité. On se répand au dehors, et l'on subit l'influence du monde, laquelle est essentiellement destructive de la ferveur, et forme pour nous comme une atmosphère assoupissante, qui ôte à notre âme toute son énergie pour le bien. On subit également, lorsqu'il y en a, l'influence des membres de la communauté qui inclinent vers le relâchement, au lieu de s'affranchir résolûment de leur joug, et de se porter d'autant plus à la pratique généreuse des observances régulières, qu'ils les négligent davantage.

APPLICATION

Telles sont les causes de la tiédeur et les remèdes à y apporter. Et maintenant que nous les connaissons, déterminons quelle doit être notre conduite.

Écoutons le grand apôtre nous dire : « Sortez de « votre sommeil, réveillez-vous d'entre les morts, et « Jésus-Christ vous éclairera [1]. » Suivons cette recommandation. Oui, sortons du sommeil de la tiédeur si par malheur nous y sommes plongés ; et, profitant de notre expérience, détruisons ce qui pour nous en a été le principe. Si notre conscience nous rend témoignage que nous ne sommes pas en ce déplorable état, bénissons-en Dieu, et prions-le de nous préserver par sa grâce d'y tomber jamais. N'oublions point que la tiédeur est le commencement d'un sommeil de mort, et que devenir fervent est une véritable résurrection.

[1] Eph., v, 14.

PRIÈRE

Je devrais, ô Jésus, me consumer des feux de votre amour; et cependant, mon âme demeure froide et languissante à votre service, parce que je laisse subsister en moi des causes de tiédeur, des principes de relâchement. Donnez-moi, je vous prie, le courage de changer de conduite, et faites, par votre grâce, que je vous serve jusqu'à la fin de ma vie avec une ferveur toujours croissante, qui m'obtienne d'être admis à vous bénir avec les séraphins dans la patrie céleste.

RÉSUME

L'état de tiédeur a pour causes principales :

1° Les fautes de propos délibéré...

2° L'omission des exercices spirituels,... la négligence à les faire comme on le doit...

3° Le mépris des petites choses...

4° L'amour de ses aises,... l'empire des passions...

5° Les rapports avec le monde,... ou avec les membres de la communauté les moins fervents...

— Il faut donc, pour revenir de l'état de tiédeur à celui d'une véritable ferveur :

1° Éviter avec soin toute faute volontaire...

2° Nous bien acquitter de tous nos exercices de piété.

3° Faire cas des petites choses,... veiller sur notre conduite,... écouter les premiers cris de la conscience...

4° Mortifier nos sens, notre esprit, notre cœur;... bien comprendre que la doctrine de Jésus-Christ prescrit l'immolation de nos passions désordonnées...

5° Fuir le monde,... éviter toute personne exerçant sur nous une influence qui ne nous porterait pas à la fidélité à nos devoirs...

Voir les Résumés, *page* 194; — Examens particuliers, *sujet* 174.

84. — PRÉSENCE DE DIEU

Seigneur, où irai-je pour me dérober à votre présence (Ps. CXXXVIII, 7) ?

CONSIDÉRATION

Dieu est partout, Dieu voit tout : telles sont les vérités fondamentales de l'exercice de la présence de Dieu, et qui sont aussi importantes à méditer qu'évidentes à tout esprit raisonnable.

Dieu est partout : « N'est-ce pas moi, nous dit-il par Jérémie, qui remplis le ciel et la terre [1] ? » Son immensité, comme ses autres perfections, étant infinie, il ne se peut qu'il y ait des endroits où il ne soit pas ; principe de tout être, il est impossible qu'il y ait des créatures qui subsistent en dehors de lui ou sans lui. C'est donc avec raison que saint Augustin a dit : « Allez où vous voudrez, cherchez tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez pas un lieu que Dieu ne remplisse de sa présence. »

Ainsi, que nous nous dirigions à droite ou à gauche, que nous soyons seuls ou en compagnie, que nous résidions au milieu des cités les plus peuplées ou dans les déserts les plus reculés, nous nous trouvons sans cesse dans l'océan infini de l'immensité de Dieu : toujours il est avec nous et en nous, toujours nous sommes en lui et par lui.

Nous sommes en Dieu et Dieu est en nous de la manière la plus réelle et la plus intime ; rien dans la na-

[1] Jérém., XXIII, 24.

ture ne peut nous en donner une idée exacte, car nous sommes plus en lui que n'est dans l'air un oiseau qui vole, ou dans l'eau une éponge placée au fond de la mer, ou dans la lumière un vase de cristal exposé au soleil.

Dieu est en nous pour nous continuer l'existence, pour maintenir et conserver les propriétés de notre nature. C'est lui qui donne à notre œil la faculté de voir, à notre oreille celle d'entendre; c'est par lui que notre langue peut parler, que nos mains peuvent se mouvoir, notre esprit penser, notre cœur aimer. A chaque instant, nous pouvons dire : Je ne suis que par Dieu; il me donne actuellement l'être et la vie; s'il n'était ici, je ne serais pas; s'il s'éloignait de moi, je tomberais aussitôt dans le néant dont il m'a tiré.

Dieu est en nous; Dieu est également en dehors de nous. Que notre pensée s'étende au delà de l'horizon, qu'elle pénètre jusqu'aux astres les plus éloignés : quel que soit le point de l'espace qu'elle envisage, Dieu y réside, et rien n'y subsiste que par lui. Il n'y a pas de créature au ciel, sur la terre ou dans la mer qui ne dise, à celui qui a la foi, que Dieu est en elle et qu'elle n'est que par Dieu.

Tout nous presse donc de nous écrier avec David, dans le sentiment de la présence de Dieu : « Seigneur, « vous m'environnez de toutes parts, et votre main « est toujours étendue sur moi. Où fuir pour n'être « plus en votre présence? Si je monte au ciel, vous y « êtes; si je descends aux enfers, je vous y trouve; si, « empruntant les ailes de l'aurore, je vole jusqu'au « delà des mers, c'est votre main qui m'y conduit [1]. »

Que cette grande vérité « Dieu est partout, » soit

[1] Ps. CXXXVIII, 7–10.

donc en nous à l'état de conviction intime. Qu'il en soit de même de cette autre qui n'en est que la conséquence : « Dieu voit tout; » et à la pensée de cet œil à qui rien n'est caché, écrions-nous avec le roi-prophète : « Seigneur, vous m'examinez avec soin, et vous « me connaissez parfaitement. Vous découvrez toutes « mes pensées. Que j'agisse ou que je prenne mon « repos, vous m'observez toujours. Je ne puis faire de « démarches qui ne vous soient connues. Vous savez, « sans que je l'exprime par la parole, tout ce qui se « passe en moi [1]. »

« J'ai dit : Peut-être que les ténèbres pourront me « cacher à vos yeux; mais vous m'avez révélé que la « nuit même devient pour vous une lumière [2] autour « de moi, et que toujours vous voyez toutes choses [3]. »

Rappelons-nous donc souvent cette maxime salutaire : « Dieu voit tout, » et nourissons-en notre esprit, car nulle autre n'est plus propre à nous faire accomplir le bien que Dieu et les hommes attendent de nous.

Dieu voit tout : il connaît parfaitement ce que nous avons fait, ce que nous faisons, ce que nous nous proposons de faire; il pénètre les pensées de notre esprit, les dispositions de notre volonté, les désirs les plus secrets de notre cœur, la nature de nos affections, les motifs qui nous font agir.

Dieu voit tout : rien ne lui est caché de nos rapports avec nos élèves ou avec les personnes du monde, ni de notre conduite à l'égard de nous-mêmes. Il sait tout ce que nous avons dit; il a été présent à tous les entretiens auxquels nous avons pris part; il a entendu nos confessions et nos redditions; aucune de nos paroles n'a pu lui échapper.

[1] Ps. CXXXVIII, 1-4. — [2] *Ibid.*, 11 et 12. — [3] *Ibid.*, 5.

Dieu voit tout : or il est le suprême Rémunérateur. Quel motif pour nous de ranimer notre courage pour le bien ! Il est le témoin de nos combats; il voit notre amour, notre dévouement, nos sacrifices; il considère notre zèle pour sa gloire; il sait quel est notre désir d'avancer en perfection; il compte et apprécie nos bonnes œuvres, et il nous assure qu'il n'y en aura aucune qui demeurera sans récompense. Il est avec nous pour nous faire pratiquer la vertu, et, au jour de l'éternité, il sera encore avec nous pour se faire notre récompense.

Dieu voit tout : mais il est le souverain Juge des vivants et des morts. Craignons donc de lui déplaire; et si nous avons eu le malheur de pécher, songeons qu'il a connaissance de nos égarements et qu'il se dispose à nous punir de nos iniquités; pensons à la sentence de malédiction qu'il portera contre ceux qui auront méconnu son adorable présence en violant sa loi sainte; hâtons-nous de revenir à lui, et, suivant l'avis de l'auteur de l'Imitation, efforçons-nous de marcher désormais en sa présence avec une pureté qui égale celle des anges [1].

APPLICATION

Admirons la grandeur de Dieu, qui, par son immensité, remplit le ciel et la terre. Célébrons avec le roi-prophète, ou plutôt avec tous les saints, sa présence en tous lieux. Adorons-le élevé au-dessus de tout pour tout gouverner, résidant en tout pour tout soutenir, s'étendant au dehors de tout pour tout embrasser.

[1] Liv. I, ch. XIX, 1.

Contemplons-le présent en notre âme d'une façon bien plus particulière que dans les créatures incapables de le connaître. Il y réside avec joie lorsque nous sommes exempts de péché; il s'y complaît comme en face d'un miroir qui reflète ses perfections, accomplissant ainsi cette parole de la Sagesse : « Mes délices « sont d'habiter avec les enfants des hommes [1]. »

Entretenons-nous souvent avec Dieu en nous. Il est le Roi du ciel et de la terre, notre Seigneur infiniment beau, riche et puissant; ne rien lui dire ne serait-ce pas méconnaître sa grandeur et outrager sa bonté? Il est en nous pour nous donner l'être et la vie; mais il y est aussi pour y recevoir nos hommages et écouter nos prières. Présentons-lui les uns et les autres; exprimons-lui, avec toute la ferveur de notre cœur, notre adoration, notre amour, notre reconnaissance, notre désir de lui demeurer unis à jamais.

Surtout gardons-nous de pécher, car ce serait outrageusement méconnaître sa présence; ce serait nous souiller dans le sein même de son essence adorable, et nous servir contre lui des facultés que nous recevons actuellement de lui. Disons-nous en toutes circonstances : Que la présence de Dieu te soit, ô mon âme, un motif de mener une vie conforme à sa loi sainte; souviens-toi que rien ne peut échapper à ses regards, et réponds au tentateur, avec saint Augustin, que Dieu étant partout, nous ne devons l'offenser nulle part.

PRIÈRE

Seigneur, vous êtes en moi, avec moi, devant moi, pour me soutenir, m'animer, me gouverner et consi-

[1] Prov., VIII, 31.

dérer mes actes; faites que je sois en vous par mes pensées et mes affections, avec vous par ma correspondance à vos grâces, devant vous par le souvenir de votre adorable présence. Accordez-moi de me la rappeler fréquemment et de ne jamais la méconnaître en me laissant aller au péché, afin que l'ayant honorée en cette vie, j'obtienne de la contempler dans l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Dieu est partout.

1° « N'est-ce pas moi, dit-il, qui remplis le ciel et la terre? »

2° « Cherchez tant qu'il vous plaira, dit saint Augustin, vous ne trouverez aucun endroit que Dieu ne remplisse de sa présence... »

3° Dieu est en dehors de nous,... Dieu est en nous...

4° Nous sommes plus en Dieu qu'un poisson n'est dans l'eau, qu'un verre de cristal n'est dans la lumière...

5° Nul ne peut se dérober à sa présence...

— Dieu voit tout... Il connaît parfaitement :

1° Tout ce que nous avons fait...

2° Tout ce que nous avons dit...

3° Tout ce que nous avons pensé...

4° Tout ce que nous avons désiré...

5° Les motifs qui nous ont fait agir...

Et ce Dieu qui sait tout nous demandera compte de tout!

Ah! pensons-y... Adorons-le; tenons-nous en sa présence; évitons avec soin tout ce qui peut lui déplaire...

Voir les Résumés, *page* 194; — Examens particuliers, *sujet* 177.

85. — MOTIFS DE MARCHER EN LA PRÉSENCE DE DIEU

Marchez en ma présence, et soyez parfait (Gen., xvii, 1).

CONSIDÉRATION

Il suffit de réfléchir sur la pratique de la présence de Dieu, pour comprendre que tout nous fait une loi de nous y appliquer. Cet exercice consiste, en effet, à agir toujours conformément à cette vérité fondamentale : Dieu est partout, Dieu voit tout; je suis actuellement sous son regard, qui pénètre jusqu'à l'intime de mon âme. Or, sous quelque rapport que nous nous considérions, il devient évident que nous ne pouvons trop nous y adonner.

Créatures de Dieu, nous sommes en lui par la nécessité de notre être; n'est-il pas convenable que nous soyons en lui par nos pensées et par nos sentiments? Recevant tout de lui, ne faut-il pas nous rendre attentifs à sa main libérale, et lui dire avec saint Augustin : « Seigneur, comme à chaque instant j'use de vos dons, je dois à chaque instant vous avoir devant mes yeux et dans mon souvenir? »

Chrétiens, nous sommes les temples de Dieu; pourrions-nous, oubliant notre dignité, ne pas considérer en nous le souverain Maître qui veut bien y résider?

Disciples de Jésus-Christ, ne devons-nous pas avoir sans cesse devant les yeux cet adorable modèle, et, par conséquent, nous tenir en sa sainte présence?

Religieux, nous sommes par état les adorateurs du

Dieu qui nous a appelés à son service, les anges qui doivent former sa cour ici-bas; pourrions-nous faire moins que les courtisans placés auprès des souverains de la terre, et qui se tiennent en leur présence dans le plus profond respect? Du reste, n'est-ce point par l'exercice de la présence de Dieu que nous adorons spécialement son immensité et sa connaissance de toutes choses? Il faut donc nous y appliquer, sans quoi nous ne serions pas des adorateurs dignes de ce nom.

Instituteurs, nous avons besoin de nous rappeler, pour ainsi dire sans cesse, que nous sommes sous le regard de Dieu. Comment imprimer en nos élèves la pensée de sa présence, si elle ne nous est pas comme habituelle? Et, d'autre part, où puiser le courage, le dévouement que demandent nos fonctions, sinon dans le souvenir si consolant que nous travaillons sous les yeux de Dieu, qui se fera notre récompense et qui, par sa grâce, se fait déjà notre auxiliaire? Comment avoir pour nos élèves le respect que nous leur devons, si nous oublions qu'ils sont, eux aussi, les temples de Dieu, que le Saint-Esprit habite en leurs âmes, et que c'est de chacun d'eux que Jésus-Christ a dit: « Ce que « vous faites au moindre de ces enfants qui croient en « moi, c'est à moi-même que vous le faites [1]. »

Tout ce que nous sommes nous fait donc une obligation de nous appliquer au saint exercice de la présence de Dieu, qui, d'ailleurs, nous est si expressément recommandé par le Saint-Esprit.

C'est à tous les hommes, mais particulièrement aux religieux, que s'adressent cette parole de Dieu à Abraham: « Marchez en ma présence, et soyez parfait; » celle-ci de David: « Recourez à la puissance du Sei-

[1] S. Matth., xxv, 40.

« gneur, cherchez continuellement sa présence [1]; » cette autre du prophète Michée : « Qu'est-ce que le « Seigneur demande de vous, sinon que vous marchiez « avec attention en sa présence [2]? » ou encore cette recommandation de Tobie à son fils : « Mon enfant, « ayez Dieu présent à votre âme tous les jours de votre « vie [3]. »

Des différents exercices de la vie chrétienne et religieuse, il n'en est pas que les saints aient plus conseillé que celui de la présence de Dieu, et auquel ils se soient adonnés avec plus de soin; tous, avec saint François de Sales, l'ont considéré comme le pain quotidien des âmes, et se sont efforcés d'y faire de jour en jour de nouveaux progrès.

Notre vénérable Père n'en avait pas une moindre idée: il le range parmi les quatre soutiens intérieurs de notre congrégation; il l'appelle, dans ses lettres [4], une pratique indispensable; il le présente dans le Recueil comme étant l'âme et le soutien de la vie intérieure, et comme faisant toute la vigueur de nos exercices spirituels; il nous dit, dans la Règle [5], que c'est une des applications d'esprit des plus importantes, et sans laquelle nous ne pouvons ni prendre ni conserver l'esprit de notre Institut.

Que cette estime de la part de notre vénérable Fondateur nous soit donc un motif de nous y appliquer; portons-nous-y, en outre, par la considération des avantages que nous y trouvons.

L'exercice de la présence de Dieu est, d'après tous les maîtres de la vie spirituelle, un puissant préservatif contre le péché. « Le souvenir de Dieu, dit saint Jérôme,

[1] Ps. CIV, 4. — [2] Michée, VI, 8. — [3] Tobie, IV, 6. — [4] Pensées du Vén., p. 19. — [5] II, 8,

exclut tous les crimes. » — « La pensée de sa présence, enseigne saint Basile, est un remède contre tous les vices. » — « Souvenez-vous de Dieu, ajoute saint Ignace, et vous ne pècherez jamais. »

« Il y a, dit saint Antoine, un moyen infaillible de vaincre l'ennemi du salut ; c'est le souvenir de la présence de Dieu : cette pensée met en fuite les démons, comme le vent chasse la fumée. » — « Nos ennemis, dit également saint Sérapion, ne peuvent rien contre nous, lorsque nous nous tenons en la présence de Dieu. »

Comment, en effet, pourrions-nous offenser ce souverain Maître si nous étions bien pénétrés qu'il est devant nous, avec nous et en nous ; qu'il nous regarde et est le témoin de toutes nos actions ; qu'au-dessus de nous se trouvent cet œil qui voit tout, cette oreille qui entend tout, cette main qui écrit tout ? Eh quoi ! la présence du dernier des hommes maintient parfois dans le devoir ceux qui sont dans l'habitude des plus grands crimes, et la pensée de la présence de Dieu ne produirait rien sur nous, qui sommes religieux !... Non, non, cela ne se peut concevoir...

C'est donc avec vérité que nous pouvons dire : O présence universelle de Dieu, soyez profondément imprimée dans notre esprit, et nous ne violerons jamais sa loi sainte !

Mais non-seulement l'exercice de la présence de Dieu combat directement les tentations, il les prévient aussi dans leurs causes, car il chasse les pensées vaines et inutiles, arrête la dissipation, interdit la légèreté, l'immodestie des regards, les discours séculiers, et nous porte à veiller avec le plus grand soin sur notre esprit, notre cœur et nos sens. Il est, comme nous l'enseigne saint Chrysostome, une voie sûre et abrégée

pour arriver à la perfection. Ceux qui s'y appliquent s'acquittent avec courage de toutes leurs obligations ; ils sentent doubler leurs forces au souvenir qu'ils travaillent sous les regards du Père qui est dans les cieux. Rien ne leur paraît difficile ; les épreuves ne les effraient pas et ne produisent aucune défaillance en leur âme : Je souffre, se disent-ils, mais Dieu me voit ; et à cette pensée, leur ferveur se ranime.

Tels sont les avantages de l'exercice de la présence de Dieu : n'est-il pas digne de toute notre estime et de toute notre ambition?

APPLICATION

Sommes-nous attentifs à Dieu présent ? Hélas ! ne pourrions-nous pas dire avec bien plus de vérité que Jacob : « Le Seigneur est ici et je ne le savais pas [1]. » Oh ! qu'il n'en soit plus ainsi désormais. Tenons les yeux de notre âme arrêtés sur Dieu, résidant en nous et hors de nous pour être notre vie, notre force, et le témoin de nos actes.

Du reste, quoi de plus doux que de nous rappeler sa présence, que de le contempler à la lumière de la foi et de nous dire à nous-mêmes : Dieu est ici, avec moi, devant moi, en moi ; je ne suis que misère et péché, et pourtant il veut bien m'admettre en sa compagnie. Oui, il est avec moi et en moi pour m'aider dans l'œuvre de ma sanctification, pour me conduire comme par la main à cette patrie céleste qui est le terme de tous mes efforts, et où, le contemplant tel qu'il est, je jouirai avec les anges et les saints de la béatitude éternelle !

[1] Gen., XXVIII, 16.

PRIÈRE

O Dieu, devant qui les esprits célestes se couvrent la face de leurs ailes, dans le sentiment de l'adoration, pénétrez-moi de la pensée de votre sainte présence, afin qu'en union avec eux, je vous rende, par Jésus-Christ, l'hommage que vous méritez, et que je ne me permette jamais rien qui puisse offenser vos regards.

Je vous le demande par l'intercession de mon saint ange gardien et par celle des anges gardiens de mes élèves, qui, comme nous l'enseigne le saint Évangile, contemplent sans cesse votre face adorable [1].

RÉSUMÉ

Oui, marchons en la présence de Dieu...

1° Il ne cesse de nous faire du bien : comment ne pas nous y rendre attentifs? Il est en nous : comment l'oublier?

2° Religieux, nous formons la cour de ce Roi suprême : il faut donc nous tenir avec respect devant lui...

3° Instituteurs, nous devons pénétrer nos élèves du sentiment de sa présence : il faut donc que nous en soyons d'abord bien pénétrés nous-mêmes...

4° L'exercice de la présence de Dieu est recommandé par la sainte Écriture et par tous les maîtres de la vie spirituelle... C'est un des soutiens intérieurs de notre Institut.

5° D'ailleurs, combien il est utile pour faire éviter le péché, triompher des tentations, tendre à la perfection !...

— C'est pourquoi :

1° Apprécions ce saint exercice...

2° Appliquons-nous-y sérieusement...

3° Ayons à cœur d'y faire des progrès...

4° Soyons zélés pour en inspirer la pratique...

5° Rappelons-nous souvent la présence de Dieu, surtout dans les moments de tentations et de peines...

Voir les Résumés, *page* 195 : — Examens particuliers, *sujet* 178.

[1] S. Matth., XVIII, 10.

86. — EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU

Qu'est-ce que le Seigneur demande de vous,... si ce n'est que vous marchiez soigneusement en sa présence (Michée, VI, 8)?

CONSIDÉRATION

L'exercice de la présence de Dieu est l'attention de l'âme à Dieu, devant qui elle est, attention accompagnée de sentiments de respect, de piété, de crainte et d'amour. Ainsi, avoir Dieu présent, c'est avoir la conviction intime et la pensée actuelle que nous sommes constamment sous ses yeux, et que nous l'avons pour témoin et pour juge de tous nos actes.

Avoir Dieu présent, c'est le considérer dans notre cœur, qui est comme son temple ou son trône, et d'où il voit tout ce qui se passe en notre intérieur.

Avoir Dieu présent, c'est le considérer dans notre prochain, qui est son image et l'objet des soins de sa providence; c'est le voir dans nos supérieurs, dans nos frères et dans nos élèves, dont il a fait ses représentants à notre égard.

Avoir Dieu présent, c'est le considérer dans les créatures, qui toutes nous parlent de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de sa libéralité envers nous; c'est nous dire intérieurement et par les dispositions mêmes de notre cœur : C'est mon Dieu qui m'éclaire par la lumière du soleil, qui me réjouit par la beauté des fleurs, qui me sustente par la nourriture que je prends, qui me vient en aide par tout ce qu'il a mis à mon usage.

Avoir Dieu présent, c'est, en résumé, penser actuellement à lui, l'aimer et vouloir l'accomplissement de sa volonté sainte; car quiconque a l'esprit et le cœur appliqués et unis à Dieu, se tient, par le fait même, en son adorable présence. Cet exercice peut donc se réduire à une simple vue de foi, accompagnée de quelques pieuses affections, et être bien plus du domaine du cœur que de la pensée.

Au fond, c'est un exercice aussi aisé qu'important, et qui, bien loin d'être incompatible avec les obligations de notre état, nous est d'un puissant secours pour les remplir fidèlement. Appliquons-nous-y donc autant que nous le pouvons, et à cet effet, évitons tout ce qui lui est un obstacle, et faisons l'usage qu'il convient des moyens qui peuvent nous le faciliter.

Les principaux obstacles à l'exercice de la présence de Dieu sont :

1 La fréquentation du monde, si justement appelé la terre de l'oubli de Dieu, et où, pour l'ordinaire, l'on s'occupe de tout, excepté de l'Être souverain, qui seul mérite d'occuper toutes nos pensées ;

2° Les désirs déréglés, les amitiés naturelles, les affections désordonnées, car elles remplissent notre esprit de la créature qui est leur objet, et ne nous laissent plus, pour ainsi dire, la liberté de nous occuper de Dieu ;

3° Les amusements frivoles, une conduite dissipée, parce qu'alors le cœur se répand au dehors, et que toujours il entraîne avec lui la pensée;

4° Les conversations irrégulières, parce qu'elles sont le principe d'une multitude de distractions ;

5° Les soins superflus, l'application à des affaires dont nous ne sommes pas chargés, et même le trop

d'empressement et d'inquiétude pour celles qui nous sont confiées. « Dieu n'est pas dans le tumulte, le trouble et l'agitation[1] : » l'âme ne peut avoir la facilité de s'occuper de lui que si elle s'établit dans le calme et le silence intérieur.

Mais ce n'est pas assez d'éviter ces obstacles à l'exercice de la présence de Dieu, il faut employer les moyens propres à nous le faciliter, et dont les principaux sont la prière, l'esprit de foi, la fidélité à l'oraison, la retraite.

Voulons-nous contracter l'habitude de penser à Dieu présent? demandons-en la grâce par de ferventes prières ; disons souvent et du fond du cœur : Seigneur, montrez-vous à moi, pénétrez-moi du sentiment de votre présence, afin que, me considérant comme sous vos regards, je marche tous les jours de ma vie dans la voie de la justice et de la sainteté.

Entretenons-nous intérieurement des grandes vérités de la foi ; pensons aux perfections de notre souverain Maître, et particulièrement à son immensité et à la connaissance parfaite qu'il a de toutes choses. Considérons les créatures dans leurs rapports avec lui, à l'exemple de saint François d'Assise, qui, à la vue d'une fleur, était ravi hors de lui-même et entraîné à glorifier Dieu, dont elle lui rappelait la beauté et la bonté.

Vivons de cette vie de foi qui nous est si instamment recommandée par notre vénérable Père ; tenons élevés vers le ciel notre esprit et notre cœur, n'agissant que par la conduite de Dieu, par le mouvement de son esprit et avec intention de lui plaire.

Soyons fidèles à l'oraison, parce que, lorsque nous

[1] III Rois, XIX, 11.

la faisons avec courage et ferveur, elle nous rend facile le souvenir de Dieu pendant les autres exercices de la journée.

Gardons le silence, observons la modestie des yeux; vivons, autant que le permettent nos fonctions, dans la retraite extérieure, disant avec le pieux auteur de l'Imitation [1] : « O mon âme, fermez la porte de vos sens, afin que vous puissiez entendre ce que le Seigneur Dieu vous dira au dedans de vous-même. » Renfermons-nous avec encore plus de soin dans la retraite intérieure, ne laissant pas notre esprit s'occuper d'objets profanes, mais le ramenant sans cesse aux grandes vérités de la religion.

Appliquons-nous à chercher Dieu et à ne chercher que Dieu ; désoccupons-nous de tout ce qui ne se rapporte pas directement à lui, et qui n'est pas de notre devoir. Eh ! qu'avons-nous affaire de nous entretenir de pensées vaines et inutiles, nous qui ne pouvons même disposer d'assez de temps pour nous mettre en état de bien remplir nos devoirs les plus essentiels ?

Oh ! que nous serons heureux si nous faisons usage de tous ces moyens ! Nous penserons habituellement à Dieu, et, travaillant sous son regard, nous nous acquitterons de nos devoirs de religieux et d'instituteurs, avec toute la perfection qu'il demande de nous, et par laquelle nous nous rendrons dignes de jouir de sa présence dans le séjour de la félicité éternelle.

APPLICATION

Quelle est notre attention à Dieu ? Que faisons-nous pour nous rendre familière la pensée de sa présence ?

[1] Liv. III, ch. I, 1.

Avons-nous soin de nous rappeler souvent le souvenir de Dieu, et cela surtout lorsque nous sommes éprouvés par la tentation ou par l'adversité ?

Sommes-nous exacts à offrir à Dieu toutes nos actions, et à élever fréquemment notre cœur vers lui par des oraisons jaculatoires ? Un quart d'heure ne devrait pas se passer sans que nous nous rappelions la pensée de Dieu, mais au moins devons-nous le faire à chaque changement d'exercice.

Sommes-nous fidèles à accomplir le point de règle qui nous prescrit d'adorer Dieu lorsque nous entrons dans un endroit de la maison pour y demeurer, ou lorsque nous en sortons.

La pensée de Dieu présent nous accompagne-t-elle en classe ? Avons-nous soin en particulier d'entrer dans l'esprit de cette parole que nous entendons si souvent : « Souvenons-nous que nous sommes en la sainte présence de Dieu. »

Hélas ! combien sous ce rapport n'avons-nous pas de négligences à nous reprocher ? Prenons donc, avec le secours de la grâce, la résolution de mener une conduite différente, de garder ce commandement de notre société : « A Dieu présent vous penserez souvent, intérieurement, » de demeurer unis à Dieu autant que peuvent le permettre la fragilité humaine et la nature de nos occupations, de nous dire en toute occasion : Dieu est dans cette maison que j'habite, dans ces rues que je traverse, dans cette classe où je viens accomplir son œuvre, dans le cœur de ces enfants qui me sont confiés. Ici, là, partout et toujours, je suis sous son regard, et je dois partout et toujours le servir avec une inviolable fidélité et la plus grande ferveur.

PRIÈRE

Que ne suis-je, ô mon Dieu, comme un si grand nombre de saints qui ont marché constamment en votre présence, sans laisser leur esprit et leur cœur se distraire par les créatures ! Oh ! qu'alors je me conserverais pur à vos yeux et que je hâterais mes progrès vers la perfection ! Je sais que vous m'appelez à partager le bonheur dont ils jouissent, accordez-moi, je vous supplie, de suivre la voie qui les y a conduits et d'exceller dans l'exercice de votre présence. Je vous le demande par leur intercession, et spécialement par celle de la très-sainte Vierge et de saint Joseph.

RÉSUMÉ

Avoir Dieu présent, c'est être pénétré du sentiment que l'on est devant lui et en lui... C'est penser actuellement à lui et produire quelques pieuses affections...

Évitons les obstacles à cet exercice, et particulièrement :

1° La fréquentation du monde...

2° Les affections naturelles...

3° Les conversations irrégulières...

4° La préoccupation de choses étrangères à notre emploi.

5° Le trop d'empressement,... l'inquiétude...

— Faisons usage des moyens propres à le faciliter :

1° Prions Dieu de graver profondément en nos cœurs le sentiment de sa présence...

2° Méditons sérieusement, et rappelons souvent à notre souvenir les grandes vérités de la foi...

3° Soyons véritablement des hommes d'oraison...

4° Gardons le recueillement, la modestie, le silence...

5° Désoccupons-nous de tout ce qui n'a pas rapport directement à Dieu, et qui n'est pas de notre devoir...

Voir les Résumés, *page* 195 ; — ancienne édition, *page* 87.

87. — RECUEILLEMENT. — RECUEILLEMENT EXTÉRIEUR

Le Seigneur n'habite point dans l'agitation (III Rois, XIX, 11).

CONSIDÉRATION

Adorons notre divin Sauveur passant dans la retraite la plus profonde les trente premières années de sa vie, et ne cessant, durant les trois autres, d'édifier par sa tenue extérieure toutes les personnes qui l'observaient. Prions-le de nous donner la grâce de l'imiter; et, pour nous porter à y correspondre, méditons sur la nature du recueillement, et sur les principaux motifs que nous avons de nous y appliquer autant que nos occupations peuvent nous le permettre.

Le recueillement consiste à retirer nos facultés des choses temporelles pour les appliquer à Dieu et à notre âme. Il est extérieur s'il se rapporte à nos sens, et intérieur s'il se rapporte aux facultés de notre esprit et de notre cœur.

Ainsi, être recueillis extérieurement, c'est ne point appliquer nos sens aux objets qui sont étrangers à nos obligations, et cela afin de n'être pas distraits de notre attention aux choses spirituelles.

Être recueillis extérieurement, c'est avoir la modestie des yeux, et manifester par nos regards que notre âme s'entretient intérieurement avec Dieu, dont elle n'oublie point l'adorable présence.

Être recueillis extérieurement, c'est fermer l'oreille aux bruits du monde, garder le silence prescrit par

nos règles, et, lorsqu'il y a pour nous obligation de parler, ne le faire qu'à voix basse et sur un ton en rapport avec la sainteté de notre état; c'est aussi faire le moins de bruit possible en marchant, en fermant les portes, ou en toute autre occasion semblable.

Être recueillis extérieurement, c'est avoir une retenue empreinte de dignité et de gravité, une démarche paisible, révélant une âme qui se possède et qui n'est en rien sous la domination des passions qui agitent les hommes.

Voilà en quoi consiste le recueillement extérieur. Ne suffit-il pas de l'avoir défini pour comprendre qu'il nous est absolument nécessaire? Mais considérons néanmoins les principaux motifs que nous avons de nous y rendre fidèles.

Et d'abord, souvenons-nous que l'Esprit-Saint nous le recommande, puisqu'il nous dit dans les livres sacrés : « Conservez-vous vous-mêmes et gardez votre « âme avec soin [1]; le Seigneur n'est point dans l'agi- « tation et le tumulte [2]; c'est dans la solitude qu'il « veut vous conduire pour vous parler au cœur [3]. »

Jésus-Christ a pratiqué le recueillement de la manière la plus parfaite; or rien ne doit nous être plus à cœur que nous former de plus en plus, ainsi que l'ont fait les saints, à la ressemblance de cet adorable modèle, car ce n'est que par cette ressemblance que nous sommes du nombre des prédestinés [4].

Tous les maîtres de la vie spirituelle, et entre autres le pieux auteur de l'Imitation [5], insistent sur la nécessité du recueillement. « Si vous ne pouvez, nous di-

[1] Deut., IV, 9. — [2] III Rois, XIX, 11. — [3] Osée, II, 14. — [4] Rom., VIII, 29. — [5] *Imit.*, liv. I, ch. XIX, 4, et XX, 6 et 7.

sent-ils, vous recueillir continuellement, faites-le au moins de temps en temps. C'est une chose louable, dans un religieux, de sortir rarement, de fuir d'être vu, de ne vouloir pas même voir les hommes. Ne vous occupez pas de choses purement curieuses; laissez aux hommes vains les choses vaines; quant à vous, fermez votre porte et appelez à vous Jésus votre bien-aimé : il est bien plus aisé de demeurer caché chez soi que de se bien garder quand on se produit au dehors.

« C'est dans le silence et le repos que profite une âme pieuse; et elle devient d'autant plus familière avec son Créateur qu'elle vit plus éloignée des embarras du siècle; car Dieu avec ses anges s'approche de celui qui se sépare des hommes. Il faut donc vous retirer de la foule avec Jésus-Christ, si vous voulez parvenir à la vie intérieure et spirituelle. »

Notre vénérable Instituteur, qui a pratiqué avec tant de perfection le recueillement extérieur, nous le prescrit de la manière la plus formelle dans nos saintes règles; il n'a pas cru faire trop que d'y consacrer un chapitre entier, dont l'esprit se révèle par ce passage [1] : « Le recueillement paraîtra aux frères d'une si grande importance, qu'ils le regarderont comme l'un des principaux soutiens de la société, et la dissipation des yeux comme la source de toutes sortes de dérèglements dans une communauté. »

Ajoutons, à ces raisons d'autorité, que la pratique du recueillement se lie à nos plus étroites obligations, et nous est éminemment avantageuse.

Nous devons édifier les fidèles; or nous ne le pouvons sans le recueillement extérieur. Il est, en effet, la forme propre du religieux, qui, lorsqu'il est dissipé,

[1] Règles comm., ch. XXIII, art. 4.

paraît aux hommes comme une monstruosité, comme indigne de son nom et de son habit, comme étant encore du monde par le cœur non moins que par les regards, les paroles et les démarches; tous ceux qui nous observent se scandaliseraient, et avec raison, s'ils ne nous voyaient pas pratiquer le recueillement, tandis que, dans le cas contraire, ils s'édifient et en prennent sujet de glorifier la religion, dont nous sommes les représentants à leurs yeux.

Oui, il y a toute une prédication dans le spectacle d'un religieux recueilli, d'un frère qui traverse les rues avec une véritable modestie, qui témoigne qu'il est dans le monde sans être du monde, qui paraît aux yeux de tous occupé de Dieu seul, à qui il a consacré son esprit, son cœur et son corps.

Oui, il y a toute une prédication dans le spectacle d'une communauté où règne le recueillement. Oh! comme on se sent porté au bien lorsqu'on entre dans ces maisons d'où sont bannis les vains bruits ainsi que toutes les manières du monde, mais où tout rappelle au souvenir de la présence de Dieu, où tout parle de retenue, de prière, d'union à Jésus-Christ, d'imitation de ce divin Maître!

Faisons donc notre possible pour que notre communauté paie toujours cette dette d'édification. Du reste, combien n'en retirerons-nous pas de précieux avantages!

Le recueillement extérieur est une source de paix et de tranquillité parce qu'il nous sépare du monde, qui est sans cesse dans le trouble et l'agitation; il nous aide à conserver les fruits de nos exercices, pour lesquels il est d'ailleurs une préparation indispensable; par lui, nous avançons sûrement dans les voies de la

sainteté et nous perfectionnons notre union avec Notre-Seigneur; il nous devient aussi une abondante source de mérites, parce qu'il demande le sacrifice de nos inclinations naturelles, qu'il est une marque de notre respect envers Dieu, une adoration continue, un ensemble d'actes par lesquels nous rendons constamment hommage à la grandeur et à la présence de ce souverain Maître.

APPLICATION

Tout nous fait une loi de pratiquer le recueillement, et pourtant que de fois ne sommes-nous pas en défaut sur ce point! Hélas! nous oublions que l'âme dissipée est ce grand chemin dont parle Jésus-Christ, où tombe bien la semence de la grâce, mais où elle est foulée aux pieds par les passants ou mangée par les oiseaux du ciel [1]; ou encore cette terre dont parle Isaïe, laquelle est exposée à toutes sortes de pillages [2].

Nous ne réfléchissons pas qu'on peut justement comparer cette âme à une maison dont toutes les ouvertures laisseraient libre entrée et sortie aux vents, aux animaux, aux passants, aux voleurs même, et où, par conséquent, rien de bien ne pourrait rester.

Il faut donc, avec le secours de la grâce, changer de conduite, veiller sur nos sens et surtout sur nos yeux, garder le silence, observer toutes les règles de la modestie religieuse qui nous est prescrite, témoigner par tout notre extérieur que, selon l'esprit de notre état, nous nous tenons habituellement dans le sentiment de l'adoration en la présence de Dieu.

[1] S. Luc, VIII, 5. — [2] Isaïe, V, 5.

PRIÈRE

O Dieu, qui nous faites dire, dans les saintes Écritures, que vous n'habitez pas dans le trouble et l'agitation, accordez-moi d'être fidèle à la pratique du recueillement, afin qu'il n'y ait rien en moi qui soit un obstacle à votre résidence en mon cœur, et que, persévérant dans l'union avec vous, je sois admis, à la fin de ma carrière, à cette union éternelle qui fait le bonheur des élus.

RÉSUMÉ

Gardons le recueillement extérieur :

1° L'Esprit-Saint nous le prescrit...

2° Avec tous les maîtres de la vie spirituelle, notre vénérable fondateur insiste sur ce point d'une manière toute spéciale.

3° Nous devons imiter Jésus-Christ : or, il est un parfait modèle de modestie, de retenue des sens...

4° Sans le recueillement extérieur, nous ne pourrions que scandaliser nos frères, nos élèves, le public...

5° Avec lui, au contraire, nous les édifions...

Il nous est une source de paix, un moyen de retirer du fruit de nos exercices, un principe fécond de mérites pour le ciel...

— Pénétrés de cette vérité,

1° Veillons sur nos sens, surtout sur nos yeux...

2° Gardons religieusement le silence...

3° Observons toutes les règles de la modestie...

4° Soyons retenus et dignes dans notre conduite...

5° Demandons à Dieu d'être fidèles à ces pratiques...

Voir les Résumés, *page* 196 ; — Examens particuliers, *sujet* 180.

88. — RECUEILLEMENT INTÉRIEUR

Le royaume de Dieu est au dedans de vous (S. Luc, XVII, 21).

CONSIDÉRATION

Le recueillement extérieur, ainsi que nous l'avons médité, est très-important et d'une absolue nécessité pour les personnes consacrées à Dieu : que penser donc du recueillement intérieur pour lequel il n'est qu'un moyen, et qui le surpasse en excellence comme le progrès dans la vertu en surpasse le commencement?

C'est pourquoi embrassons résolûment la pratique de celui-ci, et pour nous y exciter envisageons-le dans sa nature, sa nécessité et ses avantages.

Le recueillement intérieur, c'est l'action de l'âme ramassant, rassemblant en soi-même son attention partagée entre divers objets étrangers, ou retirant ses facultés des choses temporelles, afin d'avoir toute facilité de s'occuper de Dieu et des choses de Dieu. Celui qui le garde a l'esprit et le cœur détachés des objets créés; il rejette toute pensée mondaine, terrestre, inutile.

Il ne voit, selon le langage de l'auteur de l'Imitation, que de l'œil gauche ce qui est fini, tandis qu'il tient l'œil droit arrêté sur ce qui est du ciel; il interdit à sa mémoire de lui rappeler des souvenirs vains ou dangereux; il rejette tous les tableaux que lui présente son imagination, à moins qu'ils ne soient de nature à le porter au bien; il veille sur son cœur pour

étouffer à leur naissance tout désir déréglé, toute affection qui ne serait pas pour Dieu.

Qu'elle est belle, aux yeux de la foi, l'âme recueillie en présence de Dieu! C'est la surface d'une onde limpide et paisible où se reflète le soleil de justice; c'est une toile préparée pour que Jésus-Christ s'y représente lui-même par un véritable portrait de ses perfections; c'est une terre défrichée et cultivée, toute prête à recevoir et à faire fructifier la semence de la grâce. L'âme recueillie, c'est la bien-aimée du souverain Roi, s'établissant dans la solitude pour entendre sa parole au fond du cœur; c'est Marie, sœur de Lazare, assise auprès de Jésus et écoutant ses divines instructions.

Rendons-nous donc fidèles au recueillement intérieur. Sans doute, il nous en coûtera des efforts, parce que notre nature nous porte sans cesse au dehors de nous-mêmes; mais, aidés de la grâce, nous ne pouvons hésiter à les produire, car, ne nous y trompons pas, il s'agit ici d'une chose essentielle.

Écoutons saint Bonaventure : « Je suis, dit-il, convaincu que le recueillement est une pratique de piété des plus nécessaires, et la plus propre à nous élever à un haut degré de perfection. » Tous les maîtres de la vie spirituelle ont pensé de même, et ont dit avec l'auteur de l'Imitation : « Si vous voulez sentir la componction, bannissez de votre esprit et de votre cœur le tumulte du monde. Celui qui veut parvenir à la vie intérieure et spirituelle doit, avec Jésus-Christ, se retirer de la foule. Pour jouir d'une véritable union avec Dieu, il faut que vous vous regardiez seul, et que vous comptiez pour rien tout le reste [1]. »

[1] *Imit.*, liv. II, ch. v, 2.

Les saints ont tous pratiqué le recueillement intérieur. Rappelons-nous la très-sainte Vierge repassant dans son cœur les mystères de la divine enfance; ou saint Joseph vivant dans la retraite avec Jésus et Marie. Pensons au soin qu'ont eu les anachorètes, les saints religieux de tout ordre et de toute condition, de se séparer plus encore d'esprit et de cœur du monde qu'ils ne le faisaient de corps. Rappelons-nous saint Étienne le jeune disant au sujet de ceux qui l'arrachaient à sa solitude : « Des voleurs sont venus me ravir mes pensées. »

Soyons en ce point, comme dans les autres, les imitateurs des saints. Du reste, nous ne pourrions autrement nous acquitter des obligations de notre état.

Nous devons tendre à la perfection; or le recueillement en est le moyen indispensable. En quoi, en effet, consiste-t-elle? N'est-ce pas dans l'union à Dieu? mais cette union suppose le détachement des créatures. N'est-ce pas dans la fidèle correspondance à toutes les grâces? mais pour y correspondre, il faut nous y rendre attentifs, et à cette fin imposer silence à notre esprit et à notre cœur. N'est-ce pas dans un véritable culte envers Jésus-Christ? mais sans recueillement, nous l'honorerions des lèvres, pendant que notre esprit et notre cœur demeureraient éloignés de lui.

Oh! que nous serions à plaindre si nous ne pratiquions pas le recueillement intérieur! Notre âme, ne s'occupant que des choses du temps, s'en rendrait l'esclave, et perdrait toute facilité de s'élever vers Dieu; les inspirations d'en haut, les touches de la grâce ne produiraient aucun résultat pour notre sanctification : elles deviendraient de plus en plus faibles, tandis que les attraits de la concupiscence prendraient, au con-

traire, de jour en jour plus d'empire sur notre cœur; nous serions sans défense contre l'esprit du monde, qui peut nous entraîner si vite et si loin dans la voie du mal; nos exercices spirituels ne nous seraient que de peu d'utilité, parce que nous les ferions sans préparation et dans des dispositions qui en paralyseraient les effets salutaires; notre conscience serait toujours un chaos, et nous ne pourrions acquérir la connaissance de nous-mêmes, sans laquelle cependant il n'y a point de véritable sagesse; notre mémoire ne nous rappellerait que des idées vaines ou dangereuses; notre imagination ne nous présenterait que des tableaux faux et séduisants, et cette faculté appelée justement la *folle du logis*, serait cependant maîtresse en notre âme, et y causerait toutes sortes de désordres.

Et, d'autre part, quels périls ne courrions-nous point du côté du cœur! Hélas! nous ne savons que trop qu'il incline naturellement vers la créature; que, laissé libre, il s'affectionne au monde et au péché, et qu'il aime tout, excepté la beauté incréée que seule il doit aimer.

Le recueillement intérieur nous est donc absolument nécessaire. Il nous est d'ailleurs éminemment avantageux. Rappelons-nous qu'il nous place sous les seules impressions de la grâce et les conserve en notre âme; qu'il nous fait acquérir de l'empire sur nous-mêmes, en sorte que nous pouvons commander à nos passions et à nos affections, et nous en faire obéir; qu'il nous prépare admirablement à tous nos exercices religieux et en assure le succès; qu'il nous établit dans la tranquillité et la paix et prévient une multitude de troubles de conscience; qu'il nous rend facile

la conversation avec Jésus-Christ, lequel, lorsque nous sommes recueillis, se plaît à s'entretenir avec nous, et nous dit au cœur ces paroles de feu qui dilatent l'âme, la transforment et la disposent admirablement à tout ce qu'il demande d'elle.

Heureux donc ceux qui gardent le recueillement intérieur! Ils sont sur le véritable chemin de la vertu, et se mettent en état de faire les plus rapides progrès vers la perfection où Dieu les appelle.

APPLICATION

Quelles que soient nos occupations, nous avons dans notre journée des moments où nous pouvons nous recueillir : sachons en profiter; et, aidés de la grâce, éloignons alors de notre esprit et de notre cœur toute pensée et tout sentiment étranger aux choses du ciel.

Recueillons-nous aussitôt notre réveil, afin d'offrir notre cœur à Dieu et de nous préparer à l'oraison; recueillons-nous avant et pendant la prière, la méditation, la sainte messe; faisons-le avec le plus grand soin lorsque nous approchons de la sainte Table, prenant bien garde de ne pas nous laisser distraire de l'attention que nous devons à Notre-Seigneur.

Recueillons-nous le plus souvent possible, afin d'examiner le motif de nos actions et de ne faire celles-ci que pour une fin surnaturelle; tâchons d'arriver à ce qu'il nous soit comme naturel de penser habituellement à Dieu et aux choses de Dieu, de nous entretenir cœur à cœur avec Jésus, d'écouter sa parole avec attention et amour : ce sera vivre, dès ici-bas, de cette vie d'union à Dieu qui, consommée dans l'éternité, fait le bonheur des élus.

PRIÈRE

Seigneur, la parole que vous faites entendre à mon âme est ma lumière, ma consolation, ma vie; accordez-moi la grâce de l'écouter avec attention et docilité, et, pour cela, de m'établir dans la pratique du recueillement, sans lequel je ne serais attentif qu'aux vains bruits du dehors; je vous le demande par l'intercession de la très-sainte Vierge repassant en son cœur les mystères que vous avez opérés, et de saint Joseph, cet admirable modèle des âmes intérieures.

RÉSUMÉ

Être recueilli intérieurement, c'est avoir l'esprit et le cœur retirés de l'application à la créature, et occupés de Dieu et des choses de Dieu...

1° Tous les maîtres de la vie spirituelle recommandent le recueillement intérieur... Notre vénérable Père le met au rang des soutiens de l'Institut...

2° Tous les saints l'ont aimé et pratiqué...

3° Comment, sans lui, nous acquitter de nos devoirs et persévérer dans le bien?...

4° Otez le recueillement intérieur, et aussitôt l'âme devient esclave des sens,... inattentive à la grâce,... exposée à toute l'influence de l'esprit du mal...

5° Avec lui, au contraire, elle évite mille dangers, triomphe du démon, marche sûrement vers le ciel...

— Soyons donc recueillis intérieurement :

1° Ne nous occupons des créatures que le moins possible.

2° Pensons à Dieu et aux choses de Dieu...

3° Tenons notre cœur élevé vers la beauté incréée...

4° Restons avec Jésus, comme Marie, sœur de Lazare...

5° Rentrons souvent en nous-mêmes pour examiner le motif de nos actions, et pour les offrir à Dieu...

Voir les Résumés, *page* 196; — Examens particuliers, *sujet* 181.

89. — LA DISSIPATION

Une partie de la semence tomba le long du chemin, et fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent (S. Luc, VIII, 5).

CONSIDÉRATION

Considérons la nature de la dissipation, et quels motifs nous avons de nous corriger de ce défaut, si, par malheur, nous y étions sujets.

La dissipation est extérieure ou intérieure. Dans le premier cas, elle n'est autre que le manque de retenue des sens; et, dans le second, elle consiste en une trop grande facilité, laissée à notre esprit et à notre cœur, de s'occuper de choses futiles ou qui leur doivent demeurer étrangères.

Ainsi, celui-là est dissipé qui ne garde pas la modestie des yeux, qui promène sa vue inconsidérément sur toutes sortes d'objets, qui se permet de regarder de côté et d'autre, sans songer qu'il s'expose à de graves dangers, et qu'il se met dans le cas d'être obligé de dire un jour, en déplorant son imprudence : « Mes « yeux ont fait envoler mon âme [1]. »

Celui-là est dissipé qui n'est point réglé dans l'usage de la langue, qui parle trop haut, qui est toujours prêt à parler, qui le fait à contre-temps ou à tout propos, oubliant que la superfluité des paroles est mortelle pour l'esprit de componction et de piété.

Celui-là est dissipé qui a l'air évaporé et la démarche irrégulière, qui va et vient sans garder la modestie

[1] Lament., III, 51.

religieuse, qui marche trop vite, qui fait du bruit en ouvrant ou en fermant les portes, qui manque de réserve à l'égard de ses frères ou des élèves, qui se permet avec eux des rapports familiers : tout cela révèle une âme distraite des choses de Dieu, et une déplorable légèreté de caractère.

Celui-là est dissipé qui, ne mettant pas un frein à son esprit, le laisse s'occuper librement de toutes sortes de sujets, dont plusieurs sont parfois de nature à produire en nous de funestes impressions.

Celui-là est dissipé qui ne veille point à la garde de son cœur, qui aime inconsidérément tout ce qui lui agrée, qui s'affectionne aux créatures pour elles-mêmes et non uniquement pour Dieu, oubliant qu'un cœur mal gardé est comme une terre sans clôture, qui ne peut tarder d'être entièrement ravagée.

A ces différents traits, il nous est facile de connaître où nous en sommes par rapport à la dissipation. Si malheureusement nous y étions sujets, travaillons à nous en corriger, car elle a les plus déplorables suites, et ne peut aucunement s'allier avec nos obligations de religieux et de maîtres.

La dissipation est un des plus grands obstacles à la culture de l'esprit. Avec elle, l'homme ne se défait point de ce qui tient de l'enfance; la raison ne se développe pas en lui; il n'a que peu d'idées exactes, tandis que son intelligence est, au contraire, remplie de pensées futiles ou extravagantes; il ne peut acquérir les connaissances qui lui sont nécessaires, pas plus qu'un sable mouvant ne peut garder les caractères qu'on y aurait tracés.

La dissipation nuit au perfectionnement de la volonté, parce qu'elle lui ôte sa fixité, et la rend chan-

geante et capricieuse : avec elle, on ne veut que faiblement le bien, ou seulement par intervalle; et si l'on conçoit de bons desseins, il est rare qu'on les réalise.

La dissipation rend impossible la réforme du caractère, étant elle-même un grave défaut de caractère, et empêchant celui qui y est sujet de s'étudier, de veiller sur soi, de se faire la violence nécessaire pour corriger ce qu'il y a en lui de défectueux.

La dissipation est donc bien nuisible, considérée sous le rapport naturel : que sera-ce si on l'envisage sous le rapport surnaturel? Ah! c'est ici qu'il devient évident qu'on ne saurait l'éviter avec trop de soin, car elle est en opposition directe avec l'action de la grâce, elle nous engage et nous retient dans une voie pleine de périls pour notre âme.

La dissipation nous empêche de nous rendre attentifs à la lumière et aux bons mouvements dont le Saint-Esprit nous favorise, parce que cette lumière et ces bons mouvements sont tout intérieurs, et ne peuvent être aperçus sans le recueillement, l'attention sur soi. L'âme dissipée demeure dans les ténèbres et sous la seule influence de la nature; en elle s'accomplit cette parole de la Sagesse : « L'enchantement de la bagatelle « obscurcit le bien [1]. »

La dissipation rend très-difficiles la prière, l'oraison, l'examen de conscience... et en paralyse en outre les salutaires effets. Comment, par exemple, une âme dissipée pourrait-elle bien faire la méditation? Elle arrive à l'oratoire l'esprit et le cœur tout occupés des choses du dehors; lui est-il possible de leur donner subitement pour objet les choses intérieures? Évidemment non. Il faut du temps pour mettre le calme dans nos

[1] Sag., IV, 12.

pensées et nos sentiments, comme il en faut à une eau agitée pour devenir entièrement immobile... Et ce qui est vrai de la méditation, l'est également des autres exercices spirituels.

Mais supposé même que, par circonstance, on s'en acquitte comme il convient, la dissipation n'en fait-elle pas perdre les fruits? Avec elle, ne sommes-nous pas ce prodigue[1] qui va en un pays étranger, où il dépense follement tout ce qu'il a reçu de son père? Ou encore n'est-elle pas, pour nous, comme un vent violent sous les coups duquel tombent les fruits de nos vertus acquises et de nos mérites? Quels avantages l'âme dissipée retire-t-elle de ses confessions, de ses retraites, de ses communions, de tous les autres moyens de se sanctifier? Hélas! bien peu, et souvent même aucun. Dieu lui donne ses grâces avec surabondance; mais elles sont cette semence qui tombe sur un chemin battu, d'où elle est enlevée par les oiseaux du ciel[2].

En même temps qu'elle nous prive des grâces de Dieu ou les rend infructueuses, la dissipation nous expose à toutes sortes de tentations; avec elle, nous avons d'autant moins de secours que nous courons plus de dangers : comment ne nous conduirait-elle pas à notre perte? Elle nous fait vivre de la vie des sens et rechercher les satisfactions extérieures; et, dès lors, elle alimente le foyer de nos passions si vives en nous, et si désastreuses lorsqu'elles ne sont pas maîtrisées. Elle nous porte à voir le monde et ses vanités, nous expose à tomber dans les piéges qu'il nous tend, et dont souvent nous ne nous apercevons que lorsqu'il nous est comme impossible de nous en délivrer. Elle donne au

1 S. Luc, xv. — 2 S. Matth., xiii, 19.

démon tout accès sur notre âme, car, par elle, nous présentons à cet esprit de malice mille et mille occasions de nous solliciter au mal.

Considérons enfin qu'étant religieux et maîtres, nous ne pouvons moins que personne pactiser avec ce défaut.

Un religieux est nécessairement un homme de recueillement et de prière, ou il n'est pas religieux. La dissipation serait en lui un sujet de scandale pour le prochain. Par elle, il introduirait le désordre dans sa communauté, et tendrait ainsi à la ruine de la congré gation dont il fait partie.

Un bon maître ne peut non plus être un homme dissipé, parce que constamment il doit être un modèle pour ses élèves, et manifester une sagesse extérieure qui attire leur estime; parce qu'il doit, d'autre part, établir et conserver son autorité, et qu'il ne le peut sans une conduite digne et réservée.

APPLICATION

Persuadés que la dissipation nous serait souverainement nuisible, soit comme religieux, soit comme maîtres, ne nous y laissons jamais aller. Tenons-nous dans le recueillement, et, autant que possible, attentifs à Dieu présent; gardons le silence et la modestie que nous a prescrits notre vénérable Père; vivons avec nous et en nous; écoutons avec soin les secrètes inspirations de la grâce.

En agissant ainsi, nous serons pour tous un sujet d'édification, nous travaillerons efficacement à notre salut et à celui du prochain, et nous accumulerons richesses sur richesses, pour ce séjour où le moindre

des efforts de notre bonne volonté nous vaudra des biens ineffables et d'une durée infinie.

PRIÈRE

Je vous adore, ô Jésus, dans votre humble demeure de Nazareth, où vous passez de si longues années dans la retraite et le silence. Vous nous y enseignez la pratique du recueillement. Donnez-moi, je vous supplie, de bien entendre vos divines leçons, et de mener une vie toute d'union avec vous, qui me mérite cette vie d'union parfaite qui fait la félicité des saints dans le ciel.

RÉSUMÉ

La dissipation étant l'opposé du recueillement, est, comme lui, extérieure ou intérieure. Celui-là est dissipé :

1° Qui ne garde pas la modestie des yeux...

2° Qui n'observe pas la règle du silence...

3° Qui manque de retenue dans ses démarches...

4° Qui laisse errer sur toutes sortes d'objets son esprit et son imagination...

5° Qui ne règle pas les sentiments de son cœur...

— Ne sommes-nous pas dissipés?... Si cela était, hâtons-nous de nous corriger de ce défaut, car :

1° L'âme dissipée ne peut travailler à sa perfection...

2° Elle ne profite pas des grâces de Dieu,... elle ne retire que peu ou point de fruit des moyens de sanctification...

3° Elle s'expose à une foule de dangers, donne au démon mille occasions de la tenter...

4° Elle mal édifie le prochain, et si elle est en religion, elle tend à y introduire le relâchement...

5° Songeons, en outre, que la dissipation ne peut s'allier avec la nature de notre emploi...

Voir les Résumés, *page* 197; — Examens particuliers, *sujet* 182.

90. — LE SILENCE. — SA NÉCESSITÉ. — SES AVANTAGES

Si quelqu'un ne pèche point en paroles, c'est un homme parfait (S. Jacques, III, 2).

CONSIDÉRATION

Estimons beaucoup et gardons fidèlement le silence, car c'est une pratique excellente, très-avantageuse, et qui nous est d'ailleurs, à nous religieux, d'une indispensable nécessité.

Le silence est pour nous un mode d'adoration : en le gardant religieusement, nous rendons hommage à la suprême Sagesse qui seule a, par soi, le droit de parler, parce que seule elle est la vérité même; nous disons à Dieu : « C'est vous qui avez les paroles de la vie « éternelle [1]; » l'homme ne doit que se taire en votre présence, et écouter les enseignements qu'il vous plaît de lui donner.

En gardant religieusement le silence, nous honorons le silence de Jésus-Christ sur la terre, et en particulier celui qu'il a gardé durant sa divine enfance et pendant sa douloureuse passion, et celui qu'il garde dans le sacrement de son amour. Les chrétiens peuvent-ils trop admirer le Verbe de Dieu, la Parole incréée devenue visible et habitant parmi nous, se taisant, toutefois, et passant tant d'années dans le silence et l'obscurité? Peuvent-ils trop lui rendre hommage pour le silence qu'il a gardé au tribunal de Caïphe, à la cour d'Hérode,

[1] S. Jean, VI, 69.

au prétoire et au Calvaire, ou pour celui qu'il garde sur nos autels ?

Ah ! quand nous contemplons ce divin Maître dans l'hostie où le renferme et le retient son amour, et que nous considérons qu'il est là sans parole et sans mouvement, comment ne pas rendre hommage à ce silence mystérieux, qui est pour nous rempli de si précieux enseignements ? Mais quel moyen plus direct d'adorer le silence de Jésus, sinon de demeurer nous-mêmes dans le silence, en union avec lui ? C'est ainsi que l'ont compris les saints et tous les fondateurs d'ordre.

Combien, par exemple, notre vénérable Père n'apprécie-t-il pas la pratique du silence ? Il y consacre un chapitre entier de la Règle commune, et y revient, en outre, en une multitude d'autres articles ; il en a fait l'objet de l'un des commandements de notre société ; il l'a recommandée dans une foule d'occasions, et il nous prescrit, dans le Recueil, d'y être très-fidèles, en même temps qu'il nous rappelle les principaux avantages que nous en retirerons. C'est qu'il l'envisageait d'après les lumières de la foi et qu'il en comprenait la grandeur, l'utilité et la nécessité.

Le silence fait éviter à ceux qui l'observent une multitude de fautes, selon ces paroles de l'Esprit-Saint : « Celui qui ne pèche point par la langue est un « homme parfait ; celui qui garde sa langue garde son « âme [1]. » Aussi le saint roi David disait-il : « J'ai « formé la résolution d'être attentif sur moi-même « pour ne point pécher dans mes paroles [2]. »

Le silence, en effet, prévient directement les péchés de parole, remédie à la malignité de notre langue,

[1] Prov., xxi, 23. — [2] Ps. xxxviii, 1.

« laquelle, ainsi que le dit saint Jacques, est un assem-
« blage de toutes sortes d'iniquités, mettant le feu dans
« tout le cours de notre vie, allumée qu'elle est du feu
« de l'enfer[1]. » L'on dit, avec raison, qu'où il y a beaucoup de paroles, il y a aussi beaucoup de péchés[2]; mais, par suite, on est également fondé à dire qu'où il y a peu de paroles, il y a de même peu de péchés.

Saint Ambroise enseigne, à ce sujet, que le silence est un puissant bouclier pour nous protéger et nous défendre; saint Éphrem l'appelle un port assuré contre les tempêtes; tous les maîtres de la vie spirituelle le considèrent comme le frein des passions, un rempart contre les tentations, le gardien de l'innocence, et l'un des moyens les plus efficaces pour conserver la charité, la paix et l'union. Il est, disent-ils, une source de tout bien; il nous rend sages et réfléchis; il nous apprend l'art de parler comme il faut, ainsi que l'exprime saint Grégoire par cette maxime : « On devient habile dans l'art de parler, quand on s'étudie à se taire. »

Le silence nous fait pratiquer beaucoup de vertus, car ceux qui l'observent s'exercent, par cela même, à l'humilité, à la patience, à la discrétion, à la mortification. Il dispose l'âme à parler à Dieu, et Dieu à parler à l'âme : c'est le terrain où l'un et l'autre se rencontrent pour traiter de la grande affaire du salut, et pour en assurer la réussite.

Le silence est le père de la dévotion, la source de la prière, la condition des consolations intérieures.

Heureux donc ceux qui le gardent! Jésus-Christ, qui instruit sans bruit, leur parle au cœur, et la voix de ce bien-aimé les comble de la plus douce joie; ils se conservent dans le calme intérieur, si nécessaire pour

1 S. Jacques, III, 6. — 2 Prov., x, 19.

l'oraison mentale, et acquièrent de la facilité pour la prière, la méditation, la vie de l'esprit.

Le silence donne aux maisons religieuses leur forme propre, et est un de leurs caractères distinctifs. Quand il règne dans l'une d'elles, on est comme saisi en y entrant, et l'on a tout de suite le sentiment que là les hommes écoutent Dieu, adorent sa présence, conversent avec Jésus-Christ.

Otez le silence d'une maison religieuse, et vous en faites aussitôt une maison séculière; vous effacez un des traits essentiels de sa physionomie; et, quelles que soient les choses que vous lui laissiez, elle n'a plus ce qui la distinguait de toute autre maison, et qui en faisait en outre l'ornement et la gloire.

Le silence, dit saint Bernard, garde, conserve, soutient les maisons religieuses. Pour régler un monastère, enseigne saint François de Sales, il suffit d'y établir la pratique du silence, comme, pour le dérégler, il suffirait de l'abolir. Ce n'est que par le silence que les maisons religieuses ont pu s'établir ou se réformer; ce n'est que par le silence qu'elles peuvent se conserver et accomplir leur mission. C'est le silence qui en ferme la porte aux amitiés particulières qui sont la peste des communautés, aux intrigues, aux discussions, aux plaintes, aux dissensions qui en peuvent amener la ruine, à l'esprit du monde qui cherche toujours à y pénétrer, et qui le fait surtout par les entretiens irréguliers.

C'est le silence qui y maintient la concorde, la bonne intelligence, la charité, car il est, comme l'enseigne saint Isidore, l'âme et le ministre sacré de la paix.

La considération de tous ces avantages n'est-elle pas très-propre à nous faire comprendre la grandeur, la dignité, l'utilité de cette sainte pratique, et aussi la

profonde sagesse des instituteurs d'ordre d'en avoir prescrit la fidèle observance?

APPLICATION

Le silence étant si excellent, si avantageux, et d'ailleurs absolument indispensable dans notre état, estimons-le beaucoup et gardons-le fidèlement. A cet effet, demandons à Dieu la grâce de ne faire qu'un saint usage de la parole; prions-le de nous aider à bien gouverner notre langue, à ne rien dire hors de propos et qui ne porte à l'édification.

Pensons souvent à ces maximes de Jésus-Christ : « Les hommes rendront compte, au jour du jugement, « des paroles inutiles qu'ils auront dites. Par vos pa- « roles, vous serez justifiés; par elles aussi, vous se- « rez condamnés [1]. » Rappelons-nous également cette maxime de saint Jacques : « Si quelqu'un pense avoir « de la religion et ne met pas un frein à sa langue, il « s'abuse lui-même et sa religion est vaine [2]. »

Songeons, en outre, que nous ne pouvons enfreindre le silence sans violer les règles que nous avons promis d'observer, sans causer quelque dérangement dans la communauté, sans empêcher plus ou moins nos frères de préparer les leçons qu'ils doivent donner à leurs élèves ou de s'acquitter convenablement de leurs devoirs religieux.

Il s'agit donc ici de graves intérêts, soit pour nous, soit pour le prochain. Comprenons-le, et, par suite, soyons très-fidèles à observer ce commandement de notre société : « Le silence vous garderez dans le temps très-exactement [3]. »

1 S. Matth., XII, 36, 37. — 2 S. Jacq., I, 26. — 3 Règle comm.

PRIÈRE

« Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche et le sceau « de la circonspection sur mes lèvres, afin qu'elles ne « s'ouvrent que par votre ordre[1], » et faites que je n'agisse jamais contrairement à vos intentions dans l'usage de la parole. Je veux me taire, ô mon Jésus, afin d'entendre votre voix : heureux si, par mon silence, je vous glorifie sur la terre, et je mérite d'aller au ciel vous parler ce langage tout intérieur par lequel les saints célèbrent votre infinie miséricorde !

RÉSUMÉ

Le silence religieux est une des pratiques les plus recommandées... C'est que :

1° Il est un hommage de respect rendu à la présence de Dieu...

2° Il honore le silence de Jésus-Christ...

3° Il préserve d'une multitude de péchés et de tentations.

4° Il fait pratiquer beaucoup de vertus,... il facilite l'union à Dieu,... il procure l'esprit de prière et d'oraison...

5° Lorsqu'il règne dans une communauté, il en fait l'honneur et y entretient le bon esprit et la régularité...

— Gardons-le donc fidèlement ; songeons en outre :

1° Que Dieu le veut de nous...

2° Que l'édification du prochain l'exige...

3° Que l'intérêt de notre âme nous en fait une loi...

4° Que là où il y a beaucoup de paroles, il y a aussi beaucoup de péchés, beaucoup d'imprudences...

5° Que plus on parle aux hommes, moins on est en état de parler à Dieu...

Voir les Résumés, *page* 197 ; — Examens particuliers, *sujet* 226.

1 Ps. CXL, 3.

91. — LA PRATIQUE DU SILENCE

Il y a un temps de se taire et un temps de parler (Eccl., III, 7).

CONSIDÉRATION

Le silence qui nous est prescrit dans notre état n'a pas le caractère de rigidité de celui des ordres religieux contemplatifs. Voués au service du prochain, nous sommes souvent obligés de parler de ce qui a rapport à notre emploi; cependant le silence obligatoire pour nous n'en est pas moins quelque chose de très-réel.

Il nous sera donc utile de bien nous rendre compte de la nature du silence que nous devons garder, et, pour cela, de réfléchir à ce qui nous est dit à ce sujet dans nos saintes règles, et aux motifs qu'a eus notre vénérable Père de nous le prescrire.

Nous devons, d'après nos saintes règles, garder le silence en tout temps, hors celui de la récréation, où il nous est permis de parler de la manière indiquée; c'est là le principe général, dont nous ne pouvons nous écarter que par nécessité et avec permission.

Il y a, en outre, des moments où le silence nous est plus particulièrement recommandé; c'est lorsque nous sommes à l'oratoire, par respect pour Dieu que nous y adorons; c'est lorsque nous prenons notre repas, afin de ne pas tomber dans les abus qu'entraînerait la liberté de parler au réfectoire; c'est en changeant d'exercice, parce qu'alors il faut nous recueillir pour examiner comment nous nous sommes comportés pen-

dant celui que nous terminons, et pour dresser notre intention pour celui qui commence; c'est surtout pendant la nuit, depuis la retraite du soir jusqu'après l'oraison du matin : aussi cet intervalle est-il appelé, pour cette raison, le temps du *grand silence*.

Rien n'est plus sage que de prescrire ces heures de silence complet. Notre vénérable Père a agi en cela comme tous les fondateurs d'ordre. La nuit est le temps du repos, non-seulement pour le corps, mais aussi pour l'âme. C'est dans le calme de la nuit que l'on est plus disposé à reconnaître et à adorer la présence de Dieu, à le contempler dans ses créatures. C'est lorsque celles-ci se taisent que nous distinguons le plus aisément son action en elles. Le silence de toutes choses nous rappelle à nous-mêmes, nous inspire l'esprit de componction, nous donne une grande idée de Dieu.

Nous avons besoin du grand silence pour nous disposer à l'oraison du matin. Aussi notre vénérable Fondateur le fait-il commencer du moment où l'on nous en lit le sujet, et finir à celui où nous la terminons. Il savait combien d'ailleurs les violations du silence de la nuit peuvent avoir de graves inconvénients : ne serait-ce que celui de troubler le repos de nos frères.

Notre vénérable Père s'est également placé au point de vue de la prudence et de la charité, dans les autres prescriptions relatives au silence.

Il a compris quels dangers nous courons quand nous sommes hors de notre communauté, et il a voulu que nous ne nous parlions pas l'un à l'autre en allant à l'école, ou en en revenant, ni dans toute autre sortie en ville; pour la même fin, il nous ordonne de terminer en peu de mots avec les parents des écoliers.

Convaincu que l'on tombe aisément dans les péchés de parole, lors même que, dans le principe, les entretiens n'ont rien que de bien, il veut que, lorsqu'il y a nécessité de parler, nous en demandions la permission, et que nous n'en dépassions pas les limites.

Par les mêmes motifs de prudence et de charité, il nous fait un point de règle de ne pas parler des choses de la maison, ni de ceux qui ont été de l'Institut, ni de ce qui se serait passé dans les autres communautés, et de ne jamais nous entretenir de nos frères, si ce n'est par nécessité et pour en dire du bien.

Il étend l'obligation du silence jusqu'à ne pas faire du bruit en fermant les portes, tellement il était persuadé qu'une maison religieuse doit être un séjour de paix, où tout dispose à la prière.

Considérant le silence comme une pratique très-propre à nous faire faire des progrès en spiritualité, il nous dit, dans le Recueil, d'éviter même de parler des choses nécessaires lorsqu'elles peuvent se remettre à un autre temps, et de tâcher de joindre le silence intérieur au silence extérieur.

Enfin, comme en réalité parler et écrire ne sont pas très-différents, notre vénérable Père nous donne sur ce dernier objet une direction inspirée également par la prudence et la charité : il veut que nous n'écrivions rien sans le soumettre à notre Directeur, à moins qu'il ne s'agisse d'une lettre au Supérieur ; il veut que nous n'écrivions rien, ni que nous ne fassions rien écrire pour les personnes externes sans en avoir obtenu la permission.

Voilà dans quel esprit ont été rédigées nos règles relatives au silence, esprit parfaitement conforme à ces passages de la sainte Écriture : « Ne dites rien de

« mal; parlez seulement de ce qui peut servir à nourrir « votre foi et à inspirer la piété à ceux qui vous écoutent [1]. « Que celui qui souhaite jouir de la vie et voir des « jours heureux retienne sa langue pour ne rien dire « de mauvais [2]. Que chacun soit prompt à écouter et « lent à parler, car celui qui ne pèche point par la « langue est un homme parfait [3]. »

Nos règles sont également en rapport avec les maximes des saints et des maîtres de la vie spirituelle. « Que votre langue, dit saint Grégoire de Nazianze, s'impose un profond silence, et que vos lèvres lui servent de clôture : ne parlez que lorsque le discours vaut mieux que le silence. » — « Gardons notre bouche, dit à son tour saint Chrysostome, et que notre raison nous serve comme d'une clef pour ne l'ouvrir que lorsqu'il sera nécessaire. » — « Parlez beaucoup avec Dieu, mais peu avec les hommes, répétait fréquemment saint Éphrem. » Saint Arsène disait : « Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, jamais de m'être tu. »

Ainsi, tout nous le fait comprendre, rien n'est plus sage, plus prudent, plus convenable, que les prescriptions de notre vénérable Fondateur relatives soit au silence, soit à l'usage de la parole.

APPLICATION

Gardons fidèlement, selon la lettre et selon l'esprit, nos règles relatives à l'usage de la parole.

Soyons observateurs du silence dans les temps et aux endroits prescrits; fuyons les occasions d'entretiens inutiles, et surtout gardons-nous de les faire

[1] Eph., IV, 29. — [2] I S. Pierre, III, 10. — [3] S. Jacques, I, 19; III, 2.

naître; évitons de converser avec les séculiers : nous ne pourrions qu'y perdre de l'esprit religieux.

Abstenons-nous non-seulement de parler, mais aussi d'écrire sans nécessité; n'ayons aucune correspondance par lettre qui ne soit indispensable.

Établissons le silence en nous : faisons taire notre amour-propre, dont la voix nous cause tant de troubles et de dérangements. Profitons du silence extérieur pour nourrir notre âme des grandes pensées de la religion : ne nous taisons avec les créatures que pour mieux nous entretenir avec le Créateur. Ne soyons point silencieux par chagrin, humeur, mélancolie; mais par vertu, par amour du devoir, par le désir de plaire à Dieu.

Lorsqu'il y a pour nous nécessité de parler, et que nous en avons la permission, rapprochons-nous, autant que possible, des principes suivants :

Veillons sur nos paroles pour ne blesser jamais la vérité, la charité, la modestie ni toute autre vertu. Ne parlons qu'à voix basse et sur le ton du respect. Ne soyons point empressés à parler. Parlons peu et ne disons précisément que ce qui est nécessaire. Réfléchissons à ce que nous avons à dire et ensuite à ce que nous avons dit, et pesons-le dans la balance du jugement de Dieu.

Parlons si utilement que nos paroles vaillent toujours mieux que le silence. Parlons avec simplicité, raison, modestie, douceur : montrons, par le mode même de notre langage, que nous sommes véritablement religieux, et qu'il peut être dit de nous, comme des premiers chrétiens, que notre conversation est dans le ciel [1].

[1] Philipp., III, 20.

PRIÈRE

Seigneur, qui avez les paroles de la vie éternelle [1], je viens à vous en vous priant de m'enseigner la véritable sagesse. Apprenez-moi ce que je dois dire, et comment je dois le dire pour ne point abuser du don de la parole. Je voudrais que ma langue glorifiât et fît glorifier votre saint nom : faites qu'il en soit ainsi, ô mon Jésus, et que, dès cet instant jusqu'à celui où se terminera ma carrière, je ne prononce aucune parole qui ne vous soit agréable, et ne produise en moi une augmentation de votre amour.

RÉSUMÉ

Il y a un temps de se taire et un temps de parler, des endroits où l'on doit se taire et d'autres où l'on peut parler, des choses que l'on doit taire et des choses que l'on peut dire... Sur tous ces points, tenons-nous-en à nos règles :

1° Gardons le silence en tout temps en dehors des récréations...

2° Gardons-le, tout particulièrement, à l'oratoire, au réfectoire pendant les repas, en changeant d'exercice...

3° Gardons-le surtout dans ces heures de recueillement appelées le temps du grand silence...

4° Parlons peu avec les hommes, mais beaucoup avec Dieu, beaucoup avec nous-mêmes...

5° Soyons silencieux par vertu et en vue de plaire à Dieu.

— Lorsqu'il y a pour nous nécessité de parler,

1° Demandons-en, s'il est possible, la permission...

2° Parlons sans empressement, à voix basse, en peu de mots...

3° Parlons comme il convient à des religieux, avec foi, raison, édification...

4° Parlons avec simplicité, modestie, prudence...

5° Parlons avec douceur, vérité, charité...

Voir les Résumés, *page* 198 ; — Examens particuliers, *sujet* 224.

1 S. Jean, VI, 69.

92. — VIOLATION DU SILENCE

Où il y a beaucoup de paroles, là se trouve fréquemment la disette (Prov., xiv, 23).

CONSIDÉRATION

Pour comprendre combien est funeste la violation du silence, rappelons-nous quel mal c'est, en général, que l'abus de la parole.

« Celui qui se répand en paroles, dit le Sage, bles-« sera son âme, et ne sera pas exempt de péché [1]. »

« Si, ajoute saint Jacques, quelqu'un croit être reli-« gieux, et ne met pas un frein à sa langue, il se « trompe lui-même, et sa religion est vaine; car la « langue est pleine d'un venin mortel; elle est un as-« semblage de toutes sortes d'iniquités, allumée qu'elle « est du feu de l'enfer [2]. »

L'abus de la parole est donc un très-grand mal; il en est ainsi de la fréquente violation du silence, qui, pour nous, religieux, est ordinairement un véritable abus de la parole, et qui, comme le démontre l'expérience, a les plus déplorables suites.

La violation du silence nous fait commettre beaucoup d'imprudences et d'indiscrétions; car, comme le dit l'auteur de l'Imitation « il est plus aisé de se taire tout à fait que de ne point trop parler [3]. » Hélas ! que de fois n'avons-nous pas eu sujet de regretter d'avoir parlé ! et cela par la raison que nous avions dit ce que nous ne devions ni même ne voulions pas dire ! Que de

[1] Eccl., xx, 8, et Prov., x, 8. — [2] I, 26; III, 6. — [3] I, xx, 2.

fois avons-nous déploré d'avoir été trop loin dans nos conversations ! Combien donc le Sage avait raison de demander à Dieu la vertu de silence, et de lui dire : « Seigneur, qui êtes mon père et le maître de ma vie, ne « m'abandonnez pas à la légèreté de ma langue, et ne « permettez pas qu'elle me fasse tomber [1]. »

La violation du silence est un obstacle à la piété et une cause féconde de sécheresses et d'innombrables distractions, car plus on parle aux hommes, moins Dieu parle au cœur. Notre vénérable Père ne nous dit-il pas que celui qui n'est point retenu en paroles ne peut devenir spirituel ; et saint Liguori, que l'esprit intérieur se perd par la superfluité des paroles ? Aussi, devrions-nous être plus réservés à nous répandre en paroles inutiles, que ne l'est un avare à donner son argent ou son or.

La violation fréquente du silence est un signe qu'un religieux n'a plus l'esprit de son état, et qu'il perd peu à peu la grâce de sa vocation. Comment considérer comme un religieux celui qui parle sans scrupule contrairement à la règle qu'il a embrassée, celui qui en recherche les occasions, qui entretient des liaisons irrégulières, qui profane par l'intempérance des paroles une langue consacrée à Dieu ? Écoutons, à ce sujet, notre vénérable Père nous dire [2], après saint Bernard, qu'un religieux qui rompt fréquemment le silence n'a souvent que le nom et l'habit de la religion, que difficilement il en aurait l'esprit.

La violation du silence est une faute, car Jésus-Christ a dit : « Les hommes rendront compte, au jour du ju- « gement, des paroles inutiles qu'ils auront dites [3]. » Elle est en outre la source d'une multitude de péchés.

[1] Eccl., XXIII, 1. — [2] Pensées, p. 18. — [3] S. Matth., XII, 36.

Péchés contre la vérité : mensonges, exagérations, dissimulations, fausses interprétations. Péchés contre la modestie religieuse : il n'y a pas loin, en effet, des entretiens inutiles aux entretiens purement séculiers, profanes et mondains, et à l'oubli des convenances. Péchés contre l'humilité par des paroles de vanité, d'amour-propre, d'estime de soi-même : y a-t-il même des entretiens inutiles où ne se manifeste l'orgueil sous quelqu'une de ses formes ?

Péchés surtout contre la charité : paroles de mépris du prochain, railleries, médisances, calomnies peut-être. Tout cela provient des entretiens inutiles. Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à examiner quels sont, pour l'ordinaire, les sujets de ces conversations défendues par nos saintes règles. Quelle part n'y ont point la critique et le murmure? On y parle en mal des maisons où l'on a été, ou de celle où l'on est; de ses supérieurs, de ses frères, des personnes du monde : on se plaint de tous et de toutes choses.

Hélas ! il n'est pas rare que l'on s'y laisse aller à la détraction : le fiel de la médisance est le sel des conversations irrégulières ; c'est ordinairement ce qui les égaie et les anime. Souvent, le prochain y est blessé à découvert et sans ménagement; quelquefois, on l'y attaque finement, avec une malicieuse réserve : on jette à son sujet d'injustes soupçons dans les esprits; on fait, sous la forme d'un doute, de satiriques remarques; on grossit de légères fautes par la malignité des conjectures que l'on se permet. On déchire la réputation de confrères qu'on doit toujours aimer et respecter, et on leur rend quelquefois impossible la résidence dans une communauté... O mon Dieu, délivrez-nous des grands parleurs : quel mal ils produisent!

Le Sage[1] dit, à ce sujet, que le « médisant sera maudit, « parce qu'il jette le trouble parmi ceux qui vivaient « en paix. Le coup de verge, ajoute-t-il, fait une meur- « trissure ; mais un coup de langue brise les os. Heu- « reux ceux qui sont à couvert de la langue maligne, « car son joug est de fer, et ses chaînes d'airain ! Bou- « chez-vous les oreilles avec des épines, et n'écoutez « point la méchante langue ; mettez à votre bouche « une porte et des serrures, afin que vous ne fassiez « pas vous-même de fautes par la langue. Fondez votre « or et votre argent et faites-vous-en une balance pour « peser vos paroles. »

Comprenons toute la portée de ces enseignements. Pensons qu'il est peut-être dans l'enfer un grand nombre d'âmes qui avaient embrassé la vie religieuse, et dont la perte a commencé par des infractions à la règle du silence.

Enfin, considérons quels seraient les effets de la fréquente violation du silence, par rapport à la communauté dont nous sommes membres : elle en énerverait la discipline ; elle en défigurerait la beauté ; elle détruirait le mur qui la protége ou romprait la haie qui la défend ; elle en ferait un séjour de dissipation, de confusion et de trouble ; elle y introduirait la division et en amènerait bientôt la ruine, car, dit Jésus-Christ, « toute maison divisée ne peut subsister[2]. »

APPLICATION

Quel plaisir pouvons-nous donc trouver en des entretiens frivoles, dangereux, nuisibles même? Toute

[1] Eccl., xxviii, 15, 21, 28, etc. — [2] S. Marc, iii, 25.

notre jouissance n'est-elle pas de converser avec Jésus-Christ, le bien-aimé de notre cœur ? Lors donc que nous nous sentons portés à violer le silence, arrêtons-nous pour nous dire intérieurement : Que vais-je faire en m'engageant, contrairement à ma sainte règle, dans une conversation inutile ? Je vais perdre un temps précieux dont un seul moment peut me valoir l'éternité ; je vais arracher une pierre à l'édifice de l'exacte observance, et dissiper en un moment des biens spirituels que je n'ai amassés qu'avec peine ; je vais contrister la religion qui m'a reçu parmi ses membres, scandaliser mes frères, compromettre mon innocence, m'exposer à blesser la vérité, l'humilité, la charité.

Sans doute qu'à ces pensées nous formerons la résolution de garder fidèlement le silence, et nous dirons avec le roi-prophète : « J'observerai soigneusement « mes voies, afin de ne pas pécher par ma langue [1]. »

Laissons tous les vains entretiens, tous les discours réprouvés par nos règles. Qu'avons-nous affaire de dire des paroles inutiles, nous surtout dont les instants sont tous réclamés par nos obligations de religieux ou de maîtres ? Quel temps y emploierions-nous que nous ne le devions à notre âme ou à nos élèves ?

Oh ! combien n'est-il pas surprenant et déplorable que des religieux, qui ont à traiter, avec Dieu, de tant et de si grandes choses que toute la vie n'est pas trop pour les mener à bonne fin, perdent néanmoins le temps à des entretiens vains et inutiles ? Non, non, ne soyons pas de ce nombre ; ne faisons qu'un saint usage de notre langue, nous souvenant d'ailleurs qu'elle a été consacrée à Dieu, et sanctifiée si souvent par la ré-

[1] Ps. xxxviii, 1.

ception du corps adorable de notre Seigneur Jésus-Christ.

PRIÈRE

Vous avez, ô divin Jésus, gardé le silence pendant de si longues années, et vous ne vous êtes fait entendre aux hommes que pour les instruire et les sauver, accordez-moi, je vous supplie, d'être votre imitateur, et de garder le silence selon la lettre et l'esprit de mes saintes règles. Je vous demande cette grâce par l'intercession de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, nos augustes protecteurs et les parfaits modèles de la vie de recueillement à laquelle vous m'avez appelé.

RÉSUMÉ

La violation du silence est très-nuisible...

1° Elle éteint peu à peu la ferveur, l'esprit d'oraison, l'amour des choses spirituelles...

2° Elle est le principe d'une multitude de péchés...

3° Elle attire bien des désagréments par les imprudences, les indiscrétions qui en sont inséparables...

4° Elle défigure une maison religieuse...

5° Elle y introduit l'esprit et le langage du monde...

— Il faut donc :

1° Veiller sur nous pour ne point rompre le silence prescrit par nos règles...

2° Demander pardon de nos manquements à cet égard...

3° Éviter les occasions d'entretiens irréguliers...

4° Nous rappeler que nous ne devons faire qu'un saint usage de notre langue, si souvent sanctifiée par la réception du corps de Jésus-Christ...

5° Prier pour obtenir la fidélité à la règle du silence...

Voir les Résumés, *page* 198; — Examens particuliers, *sujet* 227.

93. — LA GRACE

Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu (II Cor., VI, 1).

CONSIDÉRATION

C'est à nous surtout, religieux, qui sommes l'objet de tant de faveurs célestes, que s'adressent ces paroles de l'Apôtre; oui, c'est à nous surtout qu'il est dit : « Ne recevez pas en vain la grâce de Dieu; » mais profitez d'un si grand bien pour répondre aux desseins de Celui qui en est l'auteur, et assurer ainsi votre félicité suprême.

Or, pour ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu, il faut nous acquitter de nos devoirs envers elle, lesquels peuvent se réduire à la connaître, à l'estimer, à confesser le besoin absolu que nous avons de son secours, à lui faire hommage du bien que nous accomplissons, à la demander à Dieu, à en faire le sujet de notre reconnaissance envers lui, et surtout à nous rendre fidèles à ce qu'elle veut de nous.

Il faut connaître la grâce, savoir qu'elle est un don de Dieu, un don absolument gratuit, un don de tous les instants, et qui est fait, quoique inégalement, à tous les hommes. Il faut réfléchir à la multitude des grâces dont nous sommes l'objet : grâce de la création, grâce de la conservation, grâce de notre adoption comme enfants de Dieu, grâce de notre réconciliation avec le Ciel par le sacrement de pénitence, grâce de notre vocation à la vie religieuse, grâces sans nombre

et se présentant sous toutes les formes... Mais, hélas! nous ne nous y rendons pas assez attentifs, en sorte que Notre-Seigneur peut nous dire, avec non moins de raison qu'à la Samaritaine : « Si vous connaissiez le « don de Dieu [1] ! » si vous saviez quel est le nombre, quelle est la valeur des grâces qui vous sont offertes!

Il faut estimer la grâce à cause de son excellence, de ce qu'elle a coûté à notre divin Rédempteur et de ses salutaires effets.

La grâce, c'est Dieu descendant vers nous pour nous élever à lui; c'est notre souverain Seigneur venant à nous, chétives et misérables créatures, et se faisant notre conseiller, notre soutien, notre guide; c'est, en un sens, une participation à la nature divine.

La grâce, c'est le prix du sang de Jésus-Christ; car c'est pour nous la mériter que cet adorable Sauveur s'est livré à tant de travaux, résigné à tant de souffrances et dévoué à une mort aussi cruelle et aussi ignominieuse.

La grâce produit en nous les plus heureux fruits. Elle fait toute la beauté, toute la vie de notre âme; elle est sa lumière, sa force, son appui, son aliment, sa gloire. La grâce nous élève des choses de la terre à l'amour des choses du ciel; elle nous inspire le mépris des biens passagers, nous porte à fuir les honneurs, à mettre toute notre espérance en Dieu, à ne rien désirer hors de lui, et à l'aimer par-dessus toutes choses.

La grâce réforme tous les jours de plus en plus l'homme intérieur selon l'image de Dieu [2]; par elle, s'accomplit perpétuellement cette parole qui fut dite au commencement du monde : « Faisons l'homme à notre « image et à notre ressemblance [3]. »

[1] S. Jean, IV, 10. — [2] Col., III, 10. — [3] Gen., I, 26.

La grâce nous rend forts contre l'influence du mal; elle nous protége contre notre nature viciée, le monde et le démon; c'est par elle que nous sommes libres de la liberté des enfants de Dieu.

La grâce, c'est le fleuve mystérieux qui, partant du Calvaire où il a sa source, se répand dans le monde, et conduit les âmes à l'océan de la bienheureuse éternité.

Il faut donc en concevoir la plus grande estime. Il faut aussi reconnaître humblement et confesser que, sans son secours, nous ne pouvons absolument rien pour le ciel. « Que suis-je sans la grâce, dit le pieux auteur de l'Imitation [1], sinon un bois sec, un tronc inutile destiné au rebut? O bienheureuse grâce, venez, descendez en moi, de peur que mon âme, par un excès de lassitude et d'aridité, ne tombe en défaillance. Que votre grâce m'est nécessaire, ô mon Dieu! Elle m'est indispensable pour commencer le bien, pour le continuer et pour l'achever. »

Il faut également, et c'est une conséquence des autres devoirs par rapport à la grâce, la demander à Dieu par de ferventes et instantes prières. Disons-lui donc souvent : « Seigneur, répandez d'en haut sur moi votre « lumière et votre vérité [2]; » — « et pénétrez mon cœur de la rosée céleste; faites que votre grâce me prévienne et m'accompagne toujours, et qu'elle m'applique sans cesse à la pratique des bonnes œuvres [3]. »

Demandons la grâce de la piété, la grâce de la ferveur au service de Dieu, la grâce de triompher des tentations de la chair et du démon. Demandons surtout la grâce de la persévérance, cette grâce finale qui est le

1 Liv. III, ch. LV. — 2 Ps. XLII, 3. — 3 *Imit.*, liv. III, ch. XXIII et LV.

commencement de la gloire, et que nous devons demander tous les jours; demandons-la directement à notre Sauveur, et au nom de ce qu'il a souffert pour nous la mériter; demandons-la par l'intercession de sa très-sainte Mère, par qui il nous transmet tous ses dons.

Il faut non-seulement demander à Dieu ses grâces, mais être sincèrement reconnaissants de celles dont il nous a fait part; il faut le remercier, de toute l'effusion de notre âme, pour les innombrables faveurs dont nous sommes redevables à son infinie bonté.

Entrons dans les sentiments de David s'écriant : « Que rendrai-je au Seigneur pour tant de grâces dont « il m'a comblé [1] ? » ou disons, avec la très-sainte Vierge : « Mon âme glorifie le Seigneur,... car il a fait « en moi de grandes choses [2]. » Songeons d'ailleurs que la reconnaissance pour les grâces reçues est le premier moyen d'en obtenir de nouvelles, que c'est elle principalement qui alimente la source des dons célestes, comme c'est l'ingratitude qui la dessèche.

Ah! si le sentiment de la reconnaissance doit dominer dans des cœurs, c'est bien dans les nôtres, à nous, religieux, si singulièrement favorisés par la grâce, et que Dieu a distingués entre tant de personnes qui, peut-être, auraient été plus dignes de ses dons et lui en auraient rendu plus de gloire !

Enfin, il faut, et c'est là ce qui est le plus essentiel, être fidèles à la grâce, en suivre tous les mouvements, marcher avec la plus entière docilité dans les voies où elle nous conduit, afin de manifester que les dons de Dieu nous profitent; que, selon le langage de l'Apôtre [3], nous ne recevons pas en vain la grâce de Dieu,

[1] Ps. CXV, 3. — [2] S. Luc, I, 46 et 49. — [3] II Cor., VI, 1.

mais que nous travaillons avec elle à l'œuvre de Jésus-Christ; que si nous sommes une terre pénétrée de la pluie, nous sommes aussi une terre fertile, et conséquemment bénie de Dieu [1]. D'ailleurs, ne l'oublions point, ce n'est que par la fidélité à la grâce que nous la connaîtrons, que nous l'estimerons, que nous en serons reconnaissants; ce n'est que par la fidélité à la grâce que nous profiterons d'un si grand bien, que nous ferons valoir ce talent qui nous est confié, que nous obtiendrons de nouvelles faveurs de la part du souverain Maître, et que nous arriverons enfin à la gloire céleste dont la grâce est le gage et le principe.

APPLICATION

Les devoirs, par rapport à la grâce, sont bien plus obligatoires pour nous, religieux, que pour les simples fidèles, qui sont moins favorisés de ce don céleste. Plus de grâce doit produire plus de connaissance de la grâce, plus de désir de la grâce, plus de gratitude envers l'auteur de la grâce, plus de fidélité à la grâce.

En est-il ainsi? Examinons-le en ce moment qui est lui-même, et par excellence, un moment de grâce.

Heureux serons-nous si nous nous acquittons des obligations qui résultent des faveurs dont Dieu nous comble. Mais malheur à nous dans le cas contraire, parce que, dit Notre-Seigneur, « il sera beaucoup « demandé à celui qui aura beaucoup reçu [2]; » et que, si nous recevons en vain la grâce de Dieu, ce bien inestimable qui devait faire notre justification, deviendra la matière même de notre condamnation.

[1] Hébr., VI, 7. — [2] S. Luc, XII, 48.

PRIÈRE

« Seigneur, daignez prévenir et seconder toutes nos actions par votre grâce, afin que toutes nos œuvres aient en vous leur principe et se rapportent à vous comme à leur fin [1]. » O Marie, que l'Église appelle « Mère de la divine grâce, » priez pour nous, afin que ce don si précieux fructifie en notre âme et nous rende dignes d'aller, avec vous, dans la gloire, célébrer la clémence infinie de l'auteur de la grâce.

RÉSUMÉ

Conformons-nous à l'exhortation de l'apôtre, de ne pas recevoir en vain la grâce, nous surtout, à qui elle est donnée avec tant d'abondance.

Acquittons-nous de nos devoirs envers elle, lesquels consistent :

1° A la connaître,... à l'apprécier...

2° A confesser le besoin que nous avons de son secours, à lui faire hommage du bien que nous accomplissons...

3° A la demander à Dieu par de ferventes prières...

4° A le remercier de nous l'avoir donnée avec tant de profusion...

5° Surtout à nous rendre fidèles à ce qu'elle veut de nous.

— Remplissons-nous ces devoirs?... Ah ! songeons :

1° Qu'ils sont obligatoires pour tous les hommes...

2° Qu'ils le sont bien plus pour nous, religieux...

3° Qu'en les remplissant, nous réalisons notre fin et nous nous rendons dignes de notre destinée éternelle...

4° Que rien n'importe plus que la fidélité à la grâce, car cette fidélité est le principe de toute richesse spirituelle...

5° Qu'au contraire, la résistance à la grâce est un grand mal qui est, en outre, le principe d'une infinité d'autres...

Voir les Résumés, *page* 199 ; — Examens particuliers, *sujet* 112.

1 Liturgie.

94. — L'INFIDÉLITÉ A LA GRACE

Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs (Hébr., III, 7).

CONSIDÉRATION

L'infidélité à la grâce, la résistance à la grâce est le plus grand mal que nous ayons à appréhender : il suffit, pour nous en convaincre, de la considérer en elle-même et dans ses suites.

Être infidèle à la grâce, c'est se refuser à faire le bien auquel elle nous porte, ou à éviter le mal dont elle nous donne de l'éloignement; c'est se soustraire à l'action bienfaisante de Dieu sur nous, pour se placer sous l'influence si funeste du monde, des passions et des démons.

Être infidèle à la grâce, c'est contrarier les desseins de Dieu qui ont pour fin notre perfection et notre félicité; c'est ne pas vouloir qu'il nous affranchisse de la servitude du péché, qu'il nous mette dans la voie du salut, qu'il nous rende heureux de son propre bonheur.

Être infidèle à la grâce, c'est, au fond, dédaigner ou mépriser les dons de Dieu, ou n'avoir pour eux qu'une coupable indifférence; c'est ne faire aucun cas d'un bien auquel cependant tous les trésors du monde ne peuvent être comparés, d'un bien que ne pourraient mériter par eux-mêmes ni tous les hommes ni tous les anges ensemble, d'un bien qui a coûté les travaux, les larmes, le sang et la vie d'un Dieu.

Être infidèle à la grâce, c'est fouler aux pieds la

divine semence, et ainsi la perdre, et, avec elle, tout ce qu'elle était destinée à produire; c'est enfouir, sinon dissiper, le talent que nous a confié le Père de famille, et mériter l'anathème porté contre le serviteur méchant et paresseux; c'est ne plus agir en brebis docile du divin Pasteur, car il a dit : « Mes brebis me suivent « parce qu'elles connaissent ma voix [1]; » c'est s'éloigner du bercail et s'exposer à être la proie de l'ennemi de nos âmes.

Être infidèle à la grâce, c'est imiter les Juifs qui, d'abord, refusèrent d'écouter les prophètes que Dieu leur envoyait, et qui méconnurent ensuite le Verbe de Dieu lui-même. Rappelons-nous Jésus-Christ pleurant sur l'égarement de ce peuple. « Jérusalem, Jérusalem, dit-« il, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui « te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu ras-« sembler tes enfants comme une poule rassemble ses « poussins; mais, hélas! tu ne l'as pas voulu : aussi « voilà que tes ennemis te cerneront de toutes parts, « et ils ne laisseront pas de tes édifices pierre sur « pierre, parce que tu n'as pas connu le jour où tu as « été visitée [2]. »

Songeons que ce divin Sauveur pleure de même sur les âmes infidèles à la grâce, qui, comme Jérusalem, s'attirent les plus grands malheurs, parce qu'elles reçoivent de moins en moins cette grâce même dont elles abusent, qu'elles ne méritent rien pour le ciel, qu'elles s'exposent à l'aveuglement, qu'elles s'engagent dans la voie qui conduit à l'éternel abîme.

Être infidèle à la grâce, c'est en diminuer les sources pour l'avenir, et, par suite, se rendre de plus en plus difficiles les efforts que demande la vertu.

[1] S. Jean, x, 3, 16.—[2] S. Matth., xxiii, 37; S. Luc, xix, 41-44.

Faisons ici un appel à notre propre expérience. N'est-il pas vrai que, dès que nous sommes infidèles à la grâce, nous nous sentons plus faibles pour le bien, moins courageux à accomplir nos obligations? N'est-il pas vrai qu'un grand vide se fait aussitôt dans notre cœur, et que notre âme se sent dans le trouble et l'inquiétude, et privée des consolations intérieures?

C'est que, par une juste punition, Dieu se rend alors moins libéral envers nous. « Lorsque, dit saint Basile, nous sommes lâches et assoupis dans le service de Dieu, ce souverain Maître semble aussi s'endormir à notre égard, comme s'il ne pensait pas à nous. » Il punit notre infidélité par la privation de ses grâces, non pas toutefois de celles qui nous sont absolument nécessaires; mais de celles qui sont spéciales et de choix, et qui, eu égard aux circonstances, pourraient néanmoins nous être comme indispensables.

Oh! c'est ici surtout ce qui doit nous pénétrer de crainte. Les grâces diminuent en raison de nos infidélités. Dieu se tait après avoir inutilement parlé; il se cache après avoir longtemps cherché; il s'éloigne après avoir vainement frappé à la porte du cœur. Il accomplit cette menace écrite dans le livre des Proverbes : « Je « vous ai appelés, et vous n'avez pas voulu venir; je « vous ai présenté la main, et vous n'avez pas daigné « me regarder; vous avez méprisé mes conseils et fait « peu d'état de mes réprimandes : et moi, de mon « côté, je me rirai de vous à votre mort [1]. »

Jésus-Christ disait aux Juifs : « Vous me chercherez, « et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans « votre péché [2]. » Il tient le même langage à ceux qui méprisent ses grâces : un moment vient où sa justice

[1] Prov., I, 24-26. — [2] S. Jean, VIII, 21.

éclate sur eux, et où il les abandonne à leur malheur.

N'oublions point que ce divin Maître veut que nous portions des fruits de salut. Il nous appelle à de grandes choses, et il nous en rendra capables par une suite de grâces, mais qui seront une récompense de notre fidélité à celles qu'il nous présente tout d'abord. Il faut correspondre à celles-ci, sinon nous mettrions obstacle à ses desseins, nous ruinerions notre fortune spirituelle, nous nous exposerions à n'être plus qu'un figuier stérile, dont il dirait un jour : « Coupez cet arbre ; « pourquoi occupe-t-il inutilement la terre [1] ? »

L'infidélité à la grâce a donc les plus funestes suites. Mais, pour mieux le comprendre, interrogeons les âmes qui ont déjà paru au tribunal de Jésus-Christ. Demandons-le à celles qui gémissent dans le purgatoire, et qui voient dans l'infidélité à la grâce la véritable cause de leurs tourments.

Allons plus loin ; demandons-le aux réprouvés, à ces misérables victimes de la vengeance de Dieu. Ils souffrent des douleurs sans nombre, sans terme, sans adoucissement, et cela parce que, dans le principe, ils ont été infidèles à la grâce... Hélas ! peut-être que leurs premières infidélités, qui font néanmoins le trop juste sujet de leurs lamentations éternelles, étaient moins grièves que celles que nous nous permettons !...

APPLICATION

Quel sujet de réflexions pour nous surtout, envers qui le Seigneur est si prodigue de ses grâces ? N'y sommes-nous point infidèles ? Quel fruit retirons-nous de nos oraisons, de nos lectures spirituelles, des con-

[1] S. Luc, XIII, 7.

seils charitables qui nous sont donnés, des bons exemples dont nous sommes témoins, ou plutôt de tant de moyens de sanctification que nous a préparés la Providence?

Ces grâces que nous recevons ont sanctifié des millions d'âmes; et peut-être qu'elles ne nous rendent ni plus saints, ni plus réguliers, ni plus mortifiés.

Comment ne craindrions-nous pas de tomber sous le coup de cet anathème de Jésus-Christ, disant aux villes qu'il avait le plus favorisées de ses visites : « Malheur « à toi, Corozaïn; malheur à toi, Bethsaïde, parce « que si les miracles qui ont été faits au milieu de « vous, l'avaient été dans Tyr et dans Sidon, il y a « longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le « sac et la cendre! C'est pourquoi je vous déclare « qu'au jour du jugement, Tyr et Sidon seront trai- « tées moins rigoureusement que vous [1]. »

Il y a, n'en doutons pas, une multitude de pécheurs, et même de réprouvés qui, s'ils eussent été aussi favorisés de la grâce que nous le sommes dans notre vocation, seraient aujourd'hui des saints. N'ayons donc rien plus à cœur que de faire fructifier les dons de Dieu dans le temps, afin de mériter ceux qu'il nous destine dans l'éternité.

PRIÈRE

Je ne puis, ô mon Jésus, supporter la vue des infidélités dont je me suis rendu coupable. Que de fois, hélas! j'ai abusé de vos grâces et ainsi méprisé le sang que vous avez versé pour nous les mériter! Mais, je vous en supplie, pardonnez-moi, et, bien loin de

[1] S. Matth., xi, 21, 22.

me les retirer, comme vous le pourriez avec justice, donnez-les-moi, au contraire, en plus grande abondance. Que l'abîme de ma misère appelle l'abîme de vos miséricordes [1]; que votre clémence triomphe de ma malice et me fasse correspondre à tous vos desseins sur moi, et obtenir la grâce de la persévérance finale, qui est seule l'objet de mes désirs!

RÉSUMÉ

Être infidèle à la grâce, c'est :

1° Se soustraire à l'action de Dieu sur nous...

2° Se placer sous l'influence des passions, du monde et du démon...

3° Ne pas vouloir ce que Dieu veut...

4° Refuser,... dédaigner,... mépriser un bien qui a coûté le sang de Jésus-Christ...

5° Fouler aux pieds une semence de mérites pour le ciel,... enfouir, sinon dissiper, le talent confié par le Père de famille...

C'est donc une faute, une grande faute, qui est le principe d'une multitude de maux...

— Malheur à ceux qui se rendent infidèles à la grâce!

1° Dieu est moins libéral envers eux, à mesure qu'ils lui sont moins fidèles...

2° Ils reçoivent de moins en moins de lumière et de force.

3° D'autre part, le démon les attaque avec un acharnement de plus en plus grand : ah! comment lui résister?...

4° Leur penchant au mal ne cesse de s'augmenter...

5° Ils se placent donc dans la voie qui conduit au malheur suprême,... à la damnation...

Voir les Résumés, *page* 199; — Examens particuliers, *sujet* 113.

[1] Ps. XLI, 8.

95. — ESTIME ET BON EMPLOI DU TEMPS

Marchez pendant que vous avez la lumière (S. Jean, XII, 35).

CONSIDÉRATION

Le temps, qui n'est rien considéré en soi, puisqu'il se compose d'un passé qui n'est plus, d'un avenir qui n'est pas encore, et d'un présent qui n'est qu'un point imperceptible, est néanmoins un bien inappréciable quand on le considère par rapport à l'éternité et à notre salut.

Le temps, c'est la semence de l'éternité, parce que notre salut éternel ne peut se faire que dans le temps et par le bon emploi du temps. Il n'est aucun des moments dont se compose cette vie, qui ne doive avoir son effet dans l'autre, et qui ne nous puisse mériter le ciel ou l'enfer, selon l'usage que nous en faisons.

Le temps est un sursis à l'exécution de la sentence portée contre l'homme coupable, lequel lui est donné afin de se pourvoir en grâce auprès de son souverain Roi. Si nous en faisons un bon usage, nous nous soustrayons à l'arrêt de notre mort éternelle; si nous en abusions, nous laisserions celui-ci avoir son entier accomplissement, et nous en aggraverions les rigueurs.

Le temps est la sphère d'action de la miséricorde de Dieu : au delà, c'est le domaine de sa justice.

Plaçons-nous donc au point de vue de l'éternité, et de là rendons-nous compte du prix du temps. Un moment a suffi aux bons anges pour s'assurer le bonheur

infini dont ils jouissent, de même qu'un moment a suffi aux mauvais pour consommer leur malheur.

Les saints se sont acquis, par le bon emploi du temps, la souveraine béatitude; entendons-les se féliciter de leur conduite. Nous n'avons eu, disent-ils, qu'un instant pour être justes, et cet instant nous a valu un poids éternel de gloire [1]. Les jours de notre combat, comparés à l'éternité, sont moins qu'un atome comparé à l'univers, et pourtant c'est par eux que nous avons mérité la joie infinie qui est notre partage. Ah! si nous avions quelque chose à désirer, ce serait d'avoir encore du temps pour mériter de nouveaux degrés de gloire et de bonheur.

Les damnés nous parlent également du prix du temps. Hélas! ils en ont abusé; et maintenant, ils déplorent cet abus avec les larmes du désespoir.

Que pensent-ils des jours de leur vie mortelle, lorsqu'ils les comparent à cette affreuse éternité qui, seule, se présente à leurs regards? Que pensent-ils de chacun des moments où Dieu, dans sa bonté, les sollicitait de revenir à lui, et où ils auraient pu se convertir et changer leur sort? Ne donneraient-ils pas tous les biens du monde, s'ils étaient en leur disposition, pour avoir, avec la grâce, un seul de ces moments dont ils n'ont point voulu profiter?

Sachons apprécier le temps, et montrons, en en faisant un saint usage, que nous l'estimons ce qu'il vaut. Profitons-en, car il est court [2]. Nous n'avons que peu de jours à passer sur cette terre; à peine avons-nous commencé de vivre que l'on nous dit : « Il n'y a « plus de temps [3] » pour vous. Qu'est-ce qu'une heure comparée à soixante, à quatre-vingts, à cent ans? Moins

[1] II Cor., IV, 17. — [2] I Cor., VII, 29. — [3] Apoc., X, 6.

encore est la durée de la vie la plus longue mise en regard de l'éternité.

Employons bien le temps, puisque nous en avons si peu à notre disposition : songeons qu'il passe avec une effrayante rapidité, et que c'est avec raison que le Sage [1] le compare à un courrier qui va à toute bride, à un vaisseau qui fend l'onde, à un oiseau, ou encore à une flèche qui traverse les airs.

Qu'en a-t-il été de la journée d'hier? Nous l'avons vue commencer; bientôt c'en a été le midi; puis le soir s'est hâté de s'écouler. Sous peu, il en sera ainsi de notre vie : elle aura eu son commencement, son milieu et sa fin. Au premier moment, le temps peut nous manquer : Dieu nous a donné le passé, il nous accorde le présent; mais il ne nous a pas promis l'avenir.

Saisissons au passage chacun des instants qu'il lui plaît d'ajouter à ceux que nous avons vécu, et marquons-le d'une bonne action, afin qu'il nous soit compté pour le ciel. Appliquons-nous, en outre, à profiter du temps, dans la pensée qu'il disparaît sans retour. « On ne peut, dit saint Bernard, rappeler une parole qui est dite; de même, nous ne pouvons rappeler les moments écoulés. » Le temps s'envole et ne revient plus : la perte en est donc irréparable.

Profitons du temps pour satisfaire à la justice de Dieu et pour expier nos fautes passées. « Accordez-« vous avec celui qui est votre partie, pendant que « vous êtes en chemin, dit Notre-Seigneur, de crainte « qu'il ne vous livre au juge et que vous ne soyez mis « en prison, d'où vous ne sortirez point que vous « n'ayez payé jusqu'à la dernière obole [2]. » Oui, ac-

[1] Sag., v, 9–11. — [2] S. Matth., v, 25 et 26.

cordons-nous avec le souverain Maître que nous avons offensé; empressons-nous de lui donner pleine satisfaction; n'attendons pas de le faire après cette vie, qui, pour nous, peut se terminer d'un moment à l'autre, car alors nous irions au purgatoire, où les moindres tourments sont plus grands que tout ce qu'on peut souffrir en ce monde; peut-être même notre partage serait-il l'enfer avec ses feux éternels et son désespoir absolu...

Suivons l'avis du Saint-Esprit, qui nous dit, au livre de l'Ecclésiastique[1] : « Ne tardez pas à vous con-« vertir au Seigneur. » N'oublions point que celui qui a promis le pardon au pécheur repentant, ne s'est pas engagé à lui donner du temps pour se repentir. Hâtons-nous : le paradis, qui aujourd'hui nous est ouvert, nous sera peut-être fermé demain.

Profitons du temps pour accomplir l'œuvre de notre sanctification, et procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. « Marchez pendant que vous avez la lumière, « dit Jésus-Christ; la nuit vient où l'on ne peut plus « rien faire[2]. » — « Faites le bien, tandis qu'il en est « temps[3], » ajoute l'apôtre saint Paul.

« Le démon se hâte, dit l'Écriture, sachant qu'il n'a « que peu de temps[4] : » instruisons-nous par la conduite de notre ennemi. Nous savons, nous aussi, que nous n'avons que peu de temps; profitons donc de tous nos instants pour assurer notre salut. Avec quel soin n'épie-t-on pas, dans le monde, les occasions favorables de s'avancer en fortune et en gloire? or, il n'y a pas une minute, dans notre vie, qui ne nous soit une occasion de nous enrichir pour le ciel et de nous pro-

[1] Eccl., v, 8. — [2] S. Jean, xii, 35. — [3] Gal., vi, 10. — [4] Apoc., xii, 12.

curer une gloire ineffable. Oh! quel trésor de mérites nous acquerrions si, à chaque moment, nous correspondions à la grâce du moment! Quelle joie nous en éprouverions au dernier jour! Nous aurions semé durant tout le temps de notre vie mortelle, et il ne nous resterait qu'à recueillir dans le ciel le fruit de nos labeurs.

APPLICATION

Quel sujet de réflexions que celui du prix du temps, de la brièveté de la vie, de la nécessité de faire un saint usage de chacun des moments dont elle se compose! Occupons-nous-en souvent.

Pénétrons-nous profondément de cette pensée que nous nous précipitons vers la mort. Peut-être qu'à ce moment suprême nous déplorerons de n'avoir pas profité du peu de jours qui nous en séparent, et nous nous dirons : Que ne suis-je encore à tel jour, à telle heure où je méditais sur le prix et le bon emploi du temps!...

Prévenons ces regrets et commençons, dès cet instant même, à mener une vie véritablement chrétienne et religieuse. Fuyons l'oisiveté; travaillons sans relâche à la vigne du Père de famille; fournissons courageusement la tâche qu'il nous prescrit. Ne nous occupons point d'œuvres étrangères à notre vocation; mais adonnons-nous à celles-ci avec un zèle et un dévouement sans limites.

Vivons avec ordre, accomplissant chaque chose au moment marqué, et appliquons-nous à donner à nos actions toute la perfection possible.

C'est en cela que consiste la véritable sagesse; c'est

par ce moyen que nous nous préparerons un avenir de paix et de félicité, et que le temps sera réellement pour nous la semence de l'éternité bienheureuse.

PRIÈRE

O Jésus, qui avez attaché une récompense éternelle au bon usage du temps, faites, par votre grâce, que je profite de chacun des instants de ma vie pour avancer l'œuvre de ma perfection, et qu'ainsi je mérite d'être l'objet de vos miséricordes au jour où votre ange me dira : « Il n'y a plus de temps. »

RÉSUMÉ

Le temps considéré en lui-même n'est rien ; mais qu'il est précieux envisagé par rapport aux choses du ciel !

1° Le temps est la semence de notre éternité...

2° Le temps est un sursis à la sentence portée contre nous par la divine justice, et pendant lequel nous pouvons obtenir notre grâce...

3° Le temps est la sphère d'action de la divine miséricorde.

4° Le temps est la durée de notre épreuve : de son usage dépend notre bonheur ou notre malheur éternel...

5° Le temps passe vite et ne revient plus : la perte en est irréparable...

— Employons-en donc tous les moments

1° A nous réconcilier avec Dieu...

2° A satisfaire à sa justice...

3° A accomplir l'œuvre de notre sanctification et à accroître nos mérites pour l'éternité...

4° A travailler au salut des âmes...

5° A nous préparer ainsi l'avenir qui seul peut être appelé avenir heureux...

Voir les Résumés, *page* 200 ; — Examens particuliers, *sujet* 15.

96. — PRINCIPES RELATIFS A L'USAGE DES CRÉATURES

Les créatures gémissent, se voyant assujetties à la vanité (Rom., VIII, 20 et 22).

CONSIDÉRATION

Par créatures, on n'entend pas seulement ce qui a reçu de Dieu une existence réelle, comme l'âme, le corps, les plantes, mais aussi tout ce que nous appelons manières d'être; tels sont nos facultés, le temps, la prospérité, la santé, la joie.

La raison et la foi établissent, relativement à l'usage des créatures, des principes de sagesse et de prudence qu'il nous sera très-utile de nous rappeler.

Le premier de ces principes est que les créatures doivent servir à nous élever vers Dieu, à nous le faire connaître, adorer et aimer, car elles sont pour nous des moyens ou des occasions de penser à Celui qui leur a donné l'être, de célébrer ses perfections, de nous attacher à lui de toute l'affection de notre âme.

Le monde visible est, suivant saint Paul[1], l'image de l'invisible; or l'image fait penser au sujet qu'elle représente. « Les créatures, dit l'auteur de l'Imitation, doivent nous servir de miroir pour y contempler les perfections divines, et de livre pour y puiser une saine doctrine[2]. » Saint Bonaventure enseigne[3] que chacune d'elles rappelle à l'homme la puissance, la sagesse et la

1 Hébr., XI, 3. — 2 Liv. II, IV, 1. — 3 Itinéraire de l'âme vers Dieu, I.

bonté de leur auteur; que l'univers nous est comme une échelle pour monter à Dieu.

Tous les saints ont fait leur application de s'élever vers Dieu à l'occasion des créatures. En contemplant l'œuvre, ils ont pensé à l'ouvrier et l'ont exalté et béni. Saint François d'Assise, par exemple, ne pouvait envisager un oiseau, un poisson sans en prendre sujet de glorifier le Seigneur.

Les maîtres de la vie spirituelle ont insisté sur cette salutaire pratique. « Que votre âme [1], disent-ils, s'élève par la connaissance des choses créées à la contemplation des grandeurs de Dieu.

« Si un objet agréable se présente à vos regards, songez que c'est de Dieu qu'il tient tout ce que vous admirez en lui de beau et de bon, et réjouissez-vous à la pensée des perfections de Celui qui en est l'auteur. Dites-lui : « O mon Dieu, qui êtes tout mon bonheur, que j'ai de joie lorsque je considère que tout ce qu'il y a d'excellent dans les créatures provient de vous, et n'est qu'une très-imparfaite image de vos perfections ! » Ou bien dites-vous à vous-même : « Ces qualités, que j'admire dans les créatures, sont de petits ruisseaux de cette source inépuisable, de cet océan sans bornes, d'où dérive une infinité de biens. Oh ! que mon âme ressent de plaisir, quand je pense à cette beauté éternelle qui est la cause de toute beauté créée ! »

Voilà quel est le premier principe relatif à l'usage des créatures : nous faire de chacune un moyen ou une occasion d'élever notre âme vers Dieu et les choses de Dieu. Le second, c'est d'user des créatures avec reconnaissance, respect, humilité, esprit de pénitence, discrétion et en vue d'une fin surnaturelle.

[1] *Combat spirituel*, ch. XXI.

1° Avec *reconnaissance*, pensant à la bonté de Dieu qui a donné au soleil sa lumière, à l'eau sa limpidité, aux fruits leur saveur, aux animaux leur instinct, à tous les objets de la nature les propriétés par lesquelles ils sont utiles à l'homme, et contribuent à l'ordre de l'univers et à notre propre conservation.

2° Avec *respect*, nous souvenant que les créatures ont une origine divine, en ce sens que c'est Dieu qui leur a donné l'être et leurs propriétés et qui les leur conserve, et qu'elles sont, à un certain degré, son image, parce qu'elles sont les vestiges de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté.

3° Avec *humilité* et *esprit de pénitence*, nous persuadant bien que rien ne nous est dû, que nous n'avons par nous-mêmes de droit sur aucun être, que, par nos péchés, nous avons mérité que les créatures se révoltent contre nous, comme nous nous sommes révoltés contre Dieu; et nous privant, ou du moins acceptant sans murmure d'être privés de ce qui, quoique légitime, tendrait cependant à notre propre satisfaction, entrant ainsi dans les sentiments de David [1] et de tant d'autres saints pénitents qui, au souvenir de leurs péchés, mangeaient leur pain comme la cendre et en l'arrosant de leurs larmes.

4° Avec *discrétion*, pour des besoins réels et non simplement imaginaires, nous limitant au nécessaire, n'allant jamais à l'excès, agissant comme pauvres, évitant toute superfluité; usant, mais n'abusant pas, nous souvenant qu'abuser des créatures, c'est renverser les desseins du Créateur, et mériter qu'il nous prive des biens dont nous comble sa libéralité.

5° En *vue d'une fin surnaturelle*, ne donnant à notre

[1] Ps. ci, 10.

corps ce qui lui est nécessaire que pour qu'il puisse servir à notre âme à procurer la gloire de Dieu, n'employant le temps que pour préparer notre éternité bienheureuse. « Il faut, dit saint Grégoire le Grand, ne se servir des créatures qu'en Dieu et que pour Dieu; autrement l'on s'éloigne de Dieu en raison même du mauvais usage que l'on fait de ses dons. »

Mais il y a, outre ces principes de sagesse, des principes de prudence non moins importants à méditer; ils reposent sur ce fait, que les créatures qui, dans l'origine, n'étaient que des moyens pour conduire l'homme à Dieu, nous sont, depuis le premier péché, devenues en un sens très-réel des obstacles, eu égard à cette fin.

Les créatures sont à notre âme comme de la glu qui nous empêche de prendre notre vol vers les choses surnaturelles, ou comme des entraves qui nous retiennent au point de départ de la carrière spirituelle, ou encore comme un poids qui tend à nous faire descendre vers le fond de l'abîme.

Il faut donc, si nous sommes prudents, nous en défier, puisque, à cause de nos dispositions, elles peuvent nous être nuisibles. N'oublions jamais qu'elles ne sont pas notre fin, que nous ne sommes point pour elles, mais pour Dieu seul; que ce monde ne nous est qu'un lieu de passage, que nous n'y sommes que des étrangers ou des voyageurs, que nous ne devons y estimer que ce qui nous rappelle notre patrie ou qui nous en rapproche.

Prenons garde surtout de nous attacher de cœur aux créatures, d'y chercher notre consolation, de nous reposer sur elles, comme si elles pouvaient nous rendre heureux. Rien, peut-être, n'est plus commun parmi les hommes. Combien, hélas! qui, oubliant leur

destinée, n'ont que des goûts et des aspirations terrestres, semblables ainsi à la brute, qui ne s'élève point au-dessus d'elle-même, se contentant de la pâture qu'elle trouve sous ses pieds!

Déplorons ce désordre, et prenons garde d'y tomber. Prévenons-le dans sa source : ne désirons point ce qu'il ne nous est pas permis d'avoir; ne gardons rien de ce qui peut nuire à notre liberté intérieure; ne cherchons notre consolation qu'en Dieu, qui seul est notre fin et en qui seul nous trouverons le repos.

En observant ces règles de sagesse et de prudence, tout nous sera profitable pour notre sanctification; par nous, les créatures glorifieront Dieu, et Dieu récompensera, par des biens infinis, notre fidélité à n'user des biens finis que conformément à sa volonté sainte.

APPLICATION

C'est nous surtout, religieux, qui devons n'user de ce monde que pour glorifier Dieu. Eh! par qui ce bon Maître sera-t-il honoré, aimé, remercié pour ses œuvres, sinon par ses enfants privilégiés? Prenons donc garde de ne nous servir des créatures que pour aller à lui.

L'esprit de foi doit nous animer; or n'a-t-il pas pour premier effet de nous faire envisager les choses dans leurs rapports avec Dieu et les choses de Dieu? Ne nous plaçons qu'à ce point de vue, afin que les objets créés contribuent à notre sanctification, et que nous disions, nous aussi, avec le roi-prophète : « Ouvrages du Sei-« gneur, bénissez le Seigneur [1]. »

Nous sommes sur la terre, mais nous ne sommes pas de la terre; c'est pourquoi usons de ce monde

[1] Ps. CII, 22.

comme n'en usant pas[1]. Nous passons; tout ce qui nous environne passe avec nous : ne nous en servons donc que pour parvenir à la possession des biens qui ne passent pas, et qui seuls peuvent contenter notre cœur.

PRIÈRE

Donnez-nous, ô mon Dieu, de nous comporter toujours en ce monde comme des étrangers et des voyageurs, afin que nous marchions sans cesse vers la céleste patrie où vous nous appelez, et où vous récompensez par des biens éternels ceux qui ont fait des choses d'ici-bas l'usage que prescrit votre loi sainte.

RÉSUMÉ

Servons-nous des créatures comme de moyens pour aller à Dieu. A leur occasion, glorifions le souverain Maître dont elles proclament la puissance, la sagesse, la bonté...

Usons des créatures :

1° Avec reconnaissance envers leur auteur...

2° Avec respect, considérant qu'elles sont l'œuvre de Dieu.

3° Avec humilité et en esprit de pénitence...

4° Avec discrétion, usant, mais n'abusant pas,... évitant toute superfluité...

5° Avec esprit de foi,... en vue d'une fin surnaturelle...

—Mais, nous souvenant que les créatures nous présentent de véritables dangers,

1° Usons-en avec réserve et défiance...

2° Prenons garde qu'elles ne nous préoccupent trop...

3° Prenons garde qu'elles ne captivent notre cœur...

4° Fuyons celles qui nous troubleraient, qui nous détourneraient de Dieu ou de nos devoirs...

5° Conservons-nous libres de toute attache naturelle : ne donnons notre cœur qu'à Dieu seul...

Voir les Résumés, *page* 200; — Examens particuliers, *sujet* 6.

1 I Cor., VII, 31.

97. — BON USAGE DE NOS SENS, ET DE NOS AUTRES FACULTÉS

Glorifiez et portez Dieu dans votre corps (I Cor., VI, 20).

CONSIDÉRATION

Dieu ne nous a donné nos sens et nos autres facultés qu'afin de nous en servir pour sa gloire et notre salut: tel est le principe fondamental d'après lequel nous devons en régler l'usage.

Il faut, si nous voulons répondre aux desseins de Dieu, ne jamais oublier que le corps doit être soumis à l'esprit, l'esprit à la foi et à la raison, le cœur et la volonté à la volonté divine et à l'impulsion de la grâce, car tel est l'ordre établi par la Providence. Mais il ne faut pas oublier non plus que, par l'effet du péché, le corps tend à dominer l'esprit, les sens à offusquer la raison, les passions à voiler la lumière de la foi, la volonté propre à agir en dehors de la grâce et contrairement à la loi divine.

De là, nécessité de veiller sur nos sens, sur notre intelligence, sur notre cœur, sur notre volonté pour demeurer dans l'ordre et remplir notre fin.

Nos sens sont enclins au péché et tendent à nous faire vivre d'une vie animale : il faut réagir contre leur action, nous affranchir de leur influence, et le faire avec toute l'énergie de notre volonté aidée de la grâce ; il faut conformer notre conduite à ces maximes que notre vénérable Père a exprimées dans le Recueil :

« Nous n'avons nos sens que pour en user dans le besoin, et non pour prendre, par eux, nos plaisirs. L'amour des plaisirs des sens rend l'homme semblable aux bêtes ; celui qui aime les plaisirs des sens ne peut pas concevoir et bien goûter les choses de Dieu. Les sens sont les portes par où le péché entre le plus ordinairement dans notre âme. Vous devez tellement veiller sur eux, que vous vous absteniez, dans ce qui les regarde, non-seulement de ce qui est péché, mais de ce qui a la moindre apparence du mal. »

Mettons en pratique cette doctrine si sage, et sanctifions nos sens en ne nous en servant que conformément à la volonté de Dieu.

Servons-nous de nos yeux avec retenue, modestie, prudence, nous souvenant qu'ils sont destinés à contempler dans le ciel la majesté du Très-Haut. Détournons-les de tout ce qui nous présente même le moindre danger. Ayons, sous ce rapport, la plus grande attention sur nous-mêmes, surtout lorsque nous sommes hors de la communauté. Ne regardons jamais que ce qu'il nous est permis de regarder. Comme Job, faisons un pacte avec nos yeux, pour n'avoir point de mauvaises pensées.

Fermons l'oreille à toute parole de médisance, à tout discours profane ; souvenons-nous que, par le sens de l'ouïe, la parole de Dieu pénètre en notre âme, en attendant que nous jouissions, par lui, des chants de la Jérusalem céleste.

Prenons notre nourriture avec reconnaissance envers Dieu ; recevons comme de sa main ce qui nous est servi, et n'en usons qu'en vue de conserver notre vie, et de nous maintenir en état de travailler utilement ; et s'il s'y rencontre quelque chose de contraire à notre

goût, pensons que, sur le Calvaire, notre divin Sauveur a été abreuvé de vinaigre et de fiel.

Que nos mains, que nous joignons si souvent en signe d'adoration, ne s'emploient qu'à des œuvres dignes de Dieu; que nos pieds, qui nous ont conduits tant de fois à la Table sainte, ne sortent jamais du sentier que nous trace l'obéissance; que notre bouche ne profère que des paroles en rapport avec la sainteté de notre état.

C'est par la fidélité à ces préceptes et à ces conseils que nous ferons un saint usage de nos sens, et que, par eux, nous glorifierons le Seigneur. Mais il faut aussi que nous le glorifiions par le bon usage de l'intelligence, du cœur et de la volonté.

Il faut, si nous voulons faire un digne et saint usage de notre intelligence, appliquer notre esprit à la connaissance de Dieu et de ses œuvres, contempler ses adorables perfections, nous rappeler ses bienfaits, méditer attentivement la vie et la doctrine de Jésus-Christ, éloigner de nous les pensées vaines et inutiles, et, à plus forte raison, toutes celles qui auraient quelque chose de répréhensible.

Il faut nous occuper sérieusement des intérêts de notre âme, ne pas nous mêler des affaires d'autrui ni de ce qui doit nous rester étranger, ne point nous laisser aller à la curiosité, source de tant de fautes.

Il faut bien nous pénétrer des préceptes qui sont de nature à nous rendre estimables nos devoirs, rejeter, au contraire, toute maxime erronée ou tendant au relâchement; il faut nous mettre en garde contre nos sentiments personnels, qui, si souvent, nous trompent et nous font prendre l'erreur pour la vérité; il faut juger

des choses selon ce qu'elles sont devant Dieu, et non selon qu'elles nous tiennent au cœur, car notre amour-propre nous met le plus ordinairement hors d'état d'en bien juger.

Il faut, si nous voulons faire un bon usage de notre intelligence, nous livrer avec zèle à l'étude, mais par des vues de foi et de religion et conformément aux prescriptions de l'obéissance, sans nous permettre jamais d'y employer un temps que la règle consacre à autre chose. Au reste, il en serait des connaissances que nous acquerrions par ce moyen, comme des biens acquis par des voies illicites : elles ne nous profiteraient pas, et même elles nous seraient nuisibles. « Étudiez avec modération et humilité, dit saint Vincent de Paul ; servez-vous de l'étude comme d'un moyen de vous élever à Dieu ; que la lumière de l'esprit devienne un feu dans le cœur. Croyez bien que la science la plus utile au prochain naît du fonds de la piété. »

Tenons en bride notre imagination, accoutumons-la peu à peu à se fixer, ramenons-la doucement lorsqu'elle s'échappe ; ne la laissons s'impressionner vivement que des sujets religieux ; faisons-la servir pour nous représenter Jésus-Christ et les mystères de sa vie divine, ou les splendeurs du ciel dans le degré que nous le pouvons ici-bas ; empêchons-la de nous entraîner dans des projets qui ne sont pas selon l'ordre de Dieu.

Nous ne sommes pas tout à fait les maîtres de cette faculté, appelée si justement *la folle du logis*, et dont les écarts sont pour les âmes pieuses une source de tant de peines et un si grand sujet d'humiliation ; mais nous sommes les maîtres de lui refuser les objets qu'elle désire avec ardeur, et auxquels elle s'attache

avec avidité. Évitons donc ce qui la surexcite et qui l'impressionne trop fortement.

Voilà quelles sont les principales règles relatives au bon usage de notre intelligence ; mais nous devons, en outre, et même avec plus de raison, faire un saint usage de notre volonté. C'est pourquoi conformons-nous toujours aux principes suivants :

Aimons Dieu pour lui-même, et nous-mêmes et le prochain pour Dieu. Détournons notre cœur des créatures pour l'attacher inviolablement au Créateur. Dominons nos penchants par une fidèle correspondance à la grâce. Combattons énergiquement notre passion dominante. Ne tolérons en nous aucune affection déréglée. Ne souffrons rien en notre cœur qui l'affecte, l'agite et le trouble, rien qui y excite des désirs ou des craintes immodérés, des joies ou des tristesses excessives.

Pratiquons tout le bien que Dieu demande de nous. Assujettissons notre volonté à son bon plaisir et n'ayons d'autre ambition que de contribuer à sa gloire.

APPLICATION

Nous conformons-nous à ces préceptes et à ces conseils? Tout en nous est-il selon l'ordre de Dieu? Toutes les puissances de notre âme et de notre corps sont-elles réglées sur sa sainte volonté? Nos sens, notre esprit, notre cœur, notre libre arbitre, contribuent-ils à le glorifier? Examinons-nous sérieusement sur ce point, nous rappelant d'ailleurs que, si c'est une obligation pour tout homme de faire un saint usage de ses facultés, c'en est une bien plus étroite pour nous, qui sommes doublement consacrés à Dieu, par le baptême et par notre entrée en religion.

PRIÈRE

Je renouvelle, ô Jésus, la consécration que je vous ai faite de mon âme et de mon corps. Souvenez-vous qu'ils vous appartiennent, et daignez m'accorder la grâce de ne faire usage des facultés de l'un et de l'autre que selon votre bon plaisir, afin que n'ayant vécu ici-bas que pour vous, je sois admis à me reposer en vous dans la patrie céleste.

RÉSUMÉ

Dieu ne nous a donné nos sens et nos autres facultés qu'afin de nous en servir pour sa gloire et notre salut...

C'est pourquoi réglons-en l'usage d'après sa volonté sainte :

1° Ne nous servons de nos sens que pour le besoin,... et jamais pour prendre par eux nos plaisirs;...

2° Veillons sur nos sens, car ils sont les portes par où le péché s'introduit le plus ordinairement dans l'âme...

3° Que nos yeux soient modestes...

4° Fermons l'oreille à toute parole contraire à la charité, à la piété, au respect dû aux supérieurs...

5° Que nos mains ne s'emploient qu'à des œuvres que Dieu agrée;... que notre bouche ne profère que d'édifiantes paroles...

— Glorifions Dieu par les facultés de notre âme :

1° Appliquons notre intelligence à le connaître...

2° Étudions, mais en vue de lui, ce qui est nécessaire...

3° Réglons, maîtrisons notre imagination...

4° Détournons notre cœur des créatures, pour l'attacher inviolablement à Jésus seul...

5° Que notre volonté, aidée de la grâce, se porte au bien avec force, constance et dévouement...

Voir les Résumés, *page* 201; — Examens particuliers, *sujet* 214.

98. — RÉNOVATION INTÉRIEURE

Renouvelez-vous dans l'esprit de votre âme (Éph., IV, 23).

CONSIDÉRATION

Nous avons besoin de nous renouveler, pour ainsi dire sans cesse, dans nos bons desseins, car de nous-mêmes nous inclinons vers le relâchement; nous sommes comme une horloge dont il faut souvent remonter les poids. La pratique de la vertu est quelque chose de difficile, et que naturellement nous tendons à abandonner; nous prenons parfois de bonnes résolutions, et avec le désir sincère de les garder, et pour tant il arrive que nous les négligeons, que nous agissons comme si nous ne les avions pas prises. Hélas! que de fois n'allons-nous point jusqu'à oublier même ce qui en a été l'objet!

Combien donc n'est-il pas nécessaire de renouveler fréquemment nos bons propos, si nous voulons accomplir ce que Dieu veut de nous!

Cette rénovation nous est, sous tous les rapports, éminemment avantageuse : elle fortifie notre volonté, donne à notre âme une impulsion vers le bien, la dispose aux effets de la grâce, et témoigne que nous voulons sincèrement être à Dieu. Plus elle est fréquente, plus elle est salutaire, pourvu qu'elle soit bien faite; car, dit l'Imitation[1], « nous avançons dans la vertu à proportion de la résolution que nous en avons prise. »

[1] Liv. I, ch. XIX, 2.

Il est vrai que, souvent, nous tombons malgré nos bonnes résolutions ; mais ce n'est là, d'après les maîtres de la vie spirituelle, qu'un motif de plus de les renouveler. « Si malgré nos plus fermes résolutions, disent-ils [1], nous faisons des chutes, que serait-ce si nous n'en formions presque jamais, ou si nous n'en formions que de faibles? »

Oui, formons de bonnes résolutions, renouvelons celles que nous avons déjà formées : n'est-ce pas là d'ailleurs une des fins principales de chacun de nos exercices spirituels? A quel but l'examen de prévoyance, l'examen particulier, l'examen général, sinon de nous renouveler dans la résolution de nous corriger de nos défauts et d'être désormais tout à Dieu?

Qu'est-ce que l'oraison, et quelle en est la véritable utilité, si elle n'aboutit pas à quelque sincère résolution de pratiquer la vertu ?

A quelle fin ont été établies les retraites, les conférences, les lectures spirituelles, sinon pour nous faire résoudre à l'accomplissement du bien propre à notre état de religieux ?

Puisque cette rénovation est la fin de tous nos exercices, il faut donc qu'à l'occasion de chacun d'eux, nous la fassions réellement.

Du reste, nous la faisons souvent par le fait seul des formules de nos prières, pourvu que nous les récitions avec attention et bonne volonté. Chaque jour ne disons-nous pas à Dieu : « Je suis résolu, avec le secours de votre grâce, de n'aimer rien que vous et en vous, et de vous aimer de tout mon cœur. — Je m'engage, pour l'amour de vous, à toutes les violences qu'il faudra me faire pour mourir à moi-même, et ne plus vivre que

[1] *Imit.*, liv. I, ch. XIX, 2.

pour vous. — Je fais un ferme propos, moyennant votre sainte grâce, de ne plus vous offenser, d'en éviter les occasions et de mieux vivre à l'avenir. — Je veux être tout à vous, ne plus vous offenser, et satisfaire, autant qu'il me sera possible, pour mes péchés... »

La rénovation intérieure est donc dans l'esprit de nos exercices spirituels, et, par conséquent, elle est voulue de nous par notre vénérable Instituteur, qui les a établis.

D'ailleurs, il la recommande expressément. « La pratique de la rénovation intérieure, dit-il dans le Recueil, est d'autant plus nécessaire que notre nature, d'elle-même, nous porte toujours au relâchement, et que nous nous démentons aisément des meilleures résolutions que nous avons prises en nous engageant au service de Dieu. »

La fréquente rénovation intérieure a été la pratique de tous les saints : tout leur était occasion favorable pour former de bonnes résolutions, pour resserrer les liens qui attachaient leur volonté à celle de Jésus-Christ, pour ratifier le premier sacrifice qu'ils lui avaient fait d'eux-mêmes en se dévouant à sa gloire : « Seigneur, disaient-ils, faites-moi la grâce de commencer aujourd'hui tout de bon [1], car j'ai fait si peu jusqu'ici; »... et cela, ils le disaient tous les jours.

A leur exemple, renouvelons fréquemment notre résolution d'être tout à Dieu, et ratifions ainsi nos engagements du baptême, notre consécration à Dieu, nos vœux de religion, toutes les promesses que nous avons faites à notre souverain Maître. Nous ne pouvons, par ce moyen, que lui être très-agréables, car renouveler nos engagements, c'est témoigner que nous nous ap-

[1] *Imit.*, liv. I, ch. XIX, 1.

plaudissons de les avoir contractés; c'est rendre permanent le sacrifice de notre volonté propre, que nous lui avons offert le jour de notre entrée en religion.

Mais faisons en sorte que ce renouvellement de nos résolutions soit fait avec les qualités qui lui conviennent, c'est-à-dire avec ferveur, défiance de nous-mêmes, confiance en Dieu, prudence et sincérité.

APPLICATION

Renouvelons nos résolutions avec ferveur, comme si nous étions encore au premier jour de notre conversion. Saint Antoine recommandait souvent cette pratique à ses religieux : « Faites état, leur disait-il, que chaque jour vous commencez de nouveau; ayez toujours la même ardeur qu'au début de votre vie religieuse. » Saint Augustin donnait le même conseil : « Oubliez le passé, disait-il, et, chaque jour, croyez que vous ne faites que de commencer. »

Ou encore formons la résolution d'être tout à Dieu, comme si nous étions assurés que le jour qui s'écoule est le dernier de notre vie, le seul qui nous soit encore donné pour nous préparer une sentence favorable au tribunal de Jésus-Christ : songeons d'ailleurs que rien ne nous garantit le contraire.

Renouvelons nos résolutions dans le sentiment d'une véritable défiance de nous-mêmes et d'une entière confiance dans le secours de la grâce. Disons : Seigneur mon Dieu, aidez-moi dans mes résolutions et dans votre saint service. Ma volonté se porte vers vous; mais la loi de la chair m'incline au péché. Sans vous je ne puis ni faire, ni vouloir, ni même désirer le bien. Daignez donc m'assister de votre grâce, et alors je dirai comme

l'Apôtre : « De moi-même je ne puis rien; mais je « puis tout en celui qui me fortifie [1]. »

Soyons prudents : que nos résolutions ne soient pas au-dessus de nos forces aidées de la grâce. N'en prenons que peu; mais faisons en sorte qu'elles soient particulières, qu'elles entrent dans le détail de notre vie, qu'elles aient de l'actualité, qu'elles se fortifient mutuellement, qu'elles combattent le plus directement possible notre passion dominante.

Donnons à nos résolutions leur efficacité, et commençons dès cet instant même à y être fidèles.

« Et pourquoi, demande l'auteur de l'Imitation [2], remettre de jour en jour l'exécution de vos bons desseins? Levez-vous, ajoute-t-il, commencez dès ce moment, et dites : Voici le temps d'agir, voici le temps de combattre, voici le temps propre pour travailler à ma sanctification. »

Oui, accomplissons ce que nous avons promis au Seigneur, car il est dit, dans l'Écriture [3], que les promesses infidèles lui déplaisent. Montrons que nos résolutions sont le fait de notre cœur et de notre volonté, et non simplement de notre intelligence.

Fixons-nous des moments pour nous rendre compte de la manière dont nous les gardons; commençons par là notre examen général du soir, et imposons-nous quelque pénitence quand nous nous apercevons que nous y avons été infidèles.

Que nous serons heureux de persévérer ainsi dans la volonté d'être tout à Dieu, et de faire notre unique étude de lui plaire! Nous marcherons sûrement sur les traces des saints, et nous mériterons de parvenir un jour où ils sont parvenus.

[1] Philipp., IV, 13. — [2] Liv. I, ch. XXII, 5. — [3] Eccl., V, 3.

PRIÈRE

Jusques à quand, ô Jésus, dirai-je : A demain? pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui? Pourquoi, dès ce moment, ne serais-je pas tout à vous, sans rien plus garder de moi-même? Oui, mon Sauveur, j'en prends l'engagement en votre adorable présence, et je vous proteste, moyennant votre sainte grâce, que je n'aurai d'autre volonté que la vôtre, d'autre désir que de vous plaire, d'autre but que celui de mériter la récompense promise à ceux qui, ne se proposant que votre gloire, auront véritablement voulu le bien, et se seront appliqués à l'accomplir.

RÉSUMÉ

Il faut renouveler fréquemment nos bonnes résolutions, nos bons desseins... Combien cette pratique est salutaire!

1° Elle fortifie notre bonne volonté...

2° Elle nous attire le secours de la grâce, nous aide à triompher des tentations, nous fait progresser dans le bien.

3° Elle est tout à fait dans l'esprit de nos exercices...

4° Notre vénérable Père la recommande expressément...

5° Les saints s'y sont rendus très-fidèles...

Comme eux, renouvelons souvent nos résolutions; renouvelons-les avec ferveur,... défiance de nous-même,... confiance en la grâce,... bonne volonté...

— Renouvelons-les surtout à l'occasion:

1° De la retraite annuelle,... de la retraite mensuelle...

2° De la revue de la semaine...

3° Des examens journaliers et de l'oraison...

4° De nos confessions...

5° De nos communions...

Voir les Résumés, *page* 201; — Examens particuliers, *sujet* 74.

99. — SERVICE DE DIEU

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul (S. Luc, IV, 8).

CONSIDÉRATION

Servons le Seigneur notre Dieu, parce qu'il est notre souverain Maître, et que nous n'avons reçu qu'à cette fin notre esprit, notre cœur, notre corps.

Toutes les créatures sont obligées de le servir. Il n'y en a pas sur lesquelles il n'ait infiniment plus de droit qu'un ouvrier sur son œuvre, ou qu'un père sur son enfant; il n'y en a pas qui ne lui doive l'hommage d'une entière dépendance; or, cet hommage, il l'exige de nous, car il a dit : « Vous servirez le Seigneur votre « Dieu. » Il faut donc le lui rendre et consacrer entièrement à sa gloire nos facultés de l'âme et du corps.

Tout l'univers s'emploie à son service : l'homme serait-il seul à troubler cette belle harmonie, et à ne point glorifier le Créateur par l'accomplissement des lois qu'il lui a données?

Hélas! il n'arrive que trop, en effet, que les hommes se refusent à servir Dieu, bien qu'il le leur ordonne et qu'il y attache les plus grands avantages. « Qui est-ce, fait dire à Jésus-Christ l'auteur de l'Imitation [1], qui est-ce qui me sert et m'obéit en tout, avec autant de soin qu'on sert le monde et ses maîtres? Le monde promet des choses temporelles et de peu de valeur, et

[1] Liv. III, ch. III, 3.

on le sert avec une ardeur extrême; je promets des biens souverains et éternels, et cependant le cœur de l'homme y est insensible. »

Non, non, qu'il n'en soit pas ainsi de nous, religieux, que Dieu a appelés à le servir d'une manière toute spéciale; mais disons-lui avec le même auteur : « Fais-je beaucoup en vous servant, vous que sont obligées de servir toutes les créatures? Tout ce que j'ai est à vous; le service même que je vous rends est votre bien. Que ne puis-je donc vous servir dignement tous les jours de ma vie! Vous êtes vraiment digne de tout service, de tout honneur et d'une louange éternelle. Vous êtes vraiment mon Seigneur; et moi je suis votre pauvre serviteur obligé d'accomplir votre adorable volonté, sans dégoût et sans relâche. C'est ce que je veux et que je désire faire; mais daignez suppléer, pour ce dessein, à tout ce qui me manque [1]. »

Servons Dieu par reconnaissance : voilà le ciel et la terre qu'il a créés pour nous; il a établi un de ses anges pour veiller sur nos pas; et, comme si ce n'était pas assez, il a voulu lui-même nous servir, en sorte qu'aujourd'hui, comme aux jours de sa vie mortelle, notre divin Sauveur peut nous dire : « Je suis parmi « vous comme celui qui sert [2]. »

Servons Dieu, parce qu'il n'y a que lui qui soit notre véritable Maître. Quiconque se soustrait à son service, choisit, par cela même, le service du démon, et se fait l'esclave de cet odieux ennemi du bien. O aveuglement, ô folie des pécheurs! Ils se refusent à servir le bon Dieu, qui leur destine pour récompense un bonheur infini; et ils vont se ranger sous la honteuse bannière

[1] Liv. III, ch. x, 2 et 3. — [2] S. Luc, xxii, 27.

du prince des ténèbres, qui veut les rendre les compagnons de son malheur!

Servons Dieu parce qu'il n'y a rien de plus honorable et de plus avantageux. Ne se glorifie-t-on pas, dans le monde, de servir les souverains? Combien plus avons-nous sujet de nous glorifier de servir le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, auprès duquel toute grandeur n'est que néant!

Servir Dieu, c'est faire sur la terre ce que font les anges du ciel; servir Dieu, c'est associer notre action à celle de sa grâce pour notre sanctification et celle du prochain; servir Dieu, c'est combattre, sous l'étendard de Jésus-Christ, le démon, le monde et les passions; c'est travailler au salut de nos frères; c'est marcher sur les traces de tout ce qu'il y a eu d'âmes d'élite qui ont compris en quoi consiste la véritable grandeur; c'est imiter les saints, qui se nommaient eux-mêmes les serviteurs du Très-Haut; c'est imiter l'auguste Vierge Marie, qui a dit : « Je suis la servante du Seigneur[1]. »

Le service de Dieu nous est évidemment un sujet de légitime gloire; il nous est en outre éminemment profitable.

Les maîtres de ce monde méconnaissent souvent ce que l'on fait pour eux; Dieu, jamais. Il récompense, dès ici-bas, par le centuple, ce que nous sacrifions pour lui, et ce centuple n'est rien, comparé à ce qu'il nous prépare dans le ciel. O Rémunérateur libéral! pour si peu que nous pouvons faire, vous nous favorisez de biens sans nombre, et vous voulez vous donner vous-même à nous pour toujours!...

Disons-lui donc avec l'auteur de l'Imitation : « Oui,

[1] S. Luc, I, 38.

Seigneur, il y a beaucoup d'honneur et de gloire à vous servir et à mépriser toutes choses pour vous, car vous comblerez de grâces ceux qui se seront consacrés de bon cœur à votre très-saint service. Ceux qui, pour votre amour, auront rejeté tous les plaisirs de la chair, trouveront les douces consolations du Saint-Esprit. Ceux qui, pour votre nom, seront entrés dans la voie étroite, et auront quitté tous les soins du monde, acquerront une grande liberté d'esprit.

« O agréable et douce servitude de Dieu, par laquelle l'homme devient véritablement libre et saint! O état sacré de la servitude religieuse, qui rend l'homme égal aux anges, agréable à Dieu, terrible aux démons et recommandable à tous les fidèles! O service digne d'être embrassé et souhaité sans cesse, qui nous fait mériter le souverain bien, et une joie qui ne finira jamais [1]! »

APPLICATION

Pénétrés de la nécessité et des avantages du service de Dieu, embrassons-le dès cet instant, et de la manière que le demande de nous ce souverain Seigneur.

Servons Dieu *avec joie*, car le serviteur triste déshonore son maître. Songeons que celui que nous servons, c'est notre bienfaiteur, notre ami, notre père le plus tendre, le plus généreux.

Servons Dieu *fidèlement*, exécutant tout ce que nous savons être sa volonté.

Servons Dieu *constamment*. Nous devons le servir à cause de lui; or il ne change pas : il faut donc le servir toujours, dans la jeunesse comme dans l'âge le plus avancé, dans la santé comme dans la maladie.

[1] Liv. III, ch. x, 5 et 6.

Servons Dieu *dès maintenant :* pourquoi attendre? Peut-on jamais commencer trop tôt à se dévouer pour un maître qui nous a prévenus des dons de sa libéralité et qui veut reconnaître, par des biens éternels, tout ce que nous accomplissons pour sa gloire?

Servons Dieu *avec crainte,* car il nous fera rendre un compte sévère de notre administration; mais servons-le aussi, et à plus forte raison, *avec amour,* car il est plein de bonté et de miséricorde, et il ne souhaite rien tant que de récompenser nos faibles efforts. Non, il ne veut pas que nous le servions en esclaves, mais en enfants remplis pour lui de la plus vive affection, et qui font des intérêts de sa gloire leurs propres intérêts.

Servons Dieu *avec courage,* aussi bien dans les peines que dans la joie, aussi bien dans les épreuves et les sécheresses que lorsqu'il nous fait goûter ses ineffables consolations. Il ne nous commande rien que nous ne puissions faire. Toujours il nous aide de sa grâce; et, par elle, nous rend possible et même aisé ce qui, sans elle, serait au-dessus de nos forces.

Servons Dieu avec un *zèle croissant de jour en jour.* Ses bienfaits sont une de nos principales raisons de le servir; or ne s'augmentent-ils pas sans cesse? Chaque jour, ne se multiplient-ils pas d'une manière que nous ne pouvons apprécier? Il faut donc que chaque jour nous soyons plus zélés pour glorifier et bénir celui qui en est l'auteur.

Songeons aussi que chaque jour nous rapproche de celui qui, pour nous, sera le dernier, et où nous irons nous présenter devant notre souverain Maître pour recevoir la récompense de ce que nous aurons fait pour lui.

PRIÈRE

O Marie, très-sainte Mère de Dieu, vous qui vous êtes appelée la servante du Seigneur, obtenez-moi, je vous conjure, de participer aux dispositions intérieures avec lesquelles vous vous êtes employée à son service, afin que, travaillant uniquement pour lui plaire, je puisse être admis un jour à le bénir, avec vous, dans le séjour où il se fait lui-même la récompense de ses fidèles et dévoués serviteurs.

RÉSUMÉ

Servons fidèlement le Seigneur notre Dieu, car

1° Il est le souverain Maître de toutes choses...

2° Nous sommes particulièrement consacrés à son service...

3° Il est notre père...

4° Il est notre bienfaiteur par excellence;... il s'est abaissé jusqu'à nous servir lui-même...

5° Il n'y a que deux maîtres : ne pas servir Dieu, c'est par cela même servir le démon...

Rien donc de plus nécessaire que le service de Dieu ; rien non plus qui soit aussi glorieux et aussi utile; car servir Dieu, c'est exercer la fonction des anges, imiter les saints, s'attirer toutes sortes de grâces, mériter le ciel...

— Ah ! soyons donc, dans le temps, au Dieu qui veut être à nous dans l'éternité, et servons-le:

1° Avec joie...

2° Avec fidélité, avec constance...

3° Avec crainte, mais plus encore avec amour...

4° Avec courage et zèle...

5° Avec pureté d'intention et pour lui-même...

Voir les Résumés, *page* 202; — Examens particuliers, *sujets* 98 à 101.

100. — LE TRAVAIL

Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange point (II Thes., III, 10).

CONSIDÉRATION

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ travaillant à Nazareth, avec la très-sainte Vierge et saint Joseph, et nous enseignant à la fois la nécessité de travailler et la manière de le bien faire. Pour répondre à ses desseins, méditons aujourd'hui sur l'obligation du travail, et sur les qualités qu'il doit avoir pour être agréable à Dieu et utile à nous et au prochain.

Il faut travailler parce que nous sommes hommes, et qu'il a été dit à l'homme, au jour du premier péché : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front [1]. »

Le travail est, en effet, une condition de notre existence. Nul n'a été mis en ce monde pour n'y rien faire. L'oisiveté est une mort. Ne pas travailler, c'est se déshonorer, renoncer à sa dignité d'homme.

Le travail est indispensable à cause des besoins de notre nature. Comment sans lui se procurerait-on la nourriture, le vêtement, le logement? Ah! celui-là n'aurait pas de cœur, qui se croirait dispensé de travailler. De quel droit demanderait-il ce qui est nécessaire à sa subsistance? Ne lui répondrait-on pas par cette parole du grand apôtre : « Celui qui ne veut pas « travailler, ne doit pas manger [2]. »

[1] Gen., III, 19. — [2] II Thess., III, 10.

Pensons d'ailleurs que l'oisiveté est un larcin, une honte et un danger.

L'oisiveté est appelée la mère de tous les vices, parce qu'elle les favorise tous et leur facilite l'entrée dans les cœurs. Comme la rouille ronge le fer, ainsi elle ruine le bien qui est dans les âmes. Le démon, qui ne peut rien sur ceux qui travaillent de la manière que Dieu demande d'eux, peut tout sur ceux qui demeurent oisifs; car, dit l'Esprit-Saint, « l'oisiveté a « enseigné toute malice [1]. » Les esprits de ténèbres assaillent par mille tentations le paresseux, au moment même où il est le plus apathique, le plus éloigné de correspondre à la grâce et d'agir énergiquement contre leur influence : comment pourrait-il leur résister?

Occupons-nous sérieusement aux œuvres que nous confie l'obéissance : ce sera notre sûreté, notre honneur et notre richesse.

Travailler, c'est imiter Dieu, car, dit Jésus-Christ, « mon Père agit toujours et moi aussi [2]. » Travailler, c'est satisfaire à Dieu, en se soumettant à l'arrêt de sa justice; c'est dompter notre chair si portée au mal, et dont les entraînements sont si funestes; c'est employer contre le démon l'arme qui repousse le plus directement les traits qu'il nous lance.

Mais à ces motifs qui nous sont communs avec tous les hommes, s'ajoutent ceux qui nous conviennent en notre double qualité de chrétiens et de religieux.

Tout notre but, comme chrétiens, doit être d'imiter Jésus-Christ et les saints; or qu'est-ce que la vie de Jésus-Christ, sinon une vie de travail?

Il a travaillé dès que ses forces naturelles le lui ont permis, en sorte qu'il a dit par la bouche de David :

[1] Eccl., xxxiii, 29. — [2] S. Jean, v, 17.

« J'ai été pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse [1] ; » et il a travaillé sans relâche jusqu'au jour de sa passion, où, pour nous enseigner encore ce grand devoir, il a voulu porter lui-même sa croix.

Tous nous désirons marcher sur les traces de saint Joseph, notre glorieux patron ; mais saint Joseph n'apparaît-il pas, aux yeux de l'âme fidèle, comme une personnification du travail ?

Il faut aussi que nous surtout, religieux, nous retracions la vie des apôtres et des premiers fidèles; or les apôtres se sont livrés au travail avec le plus grand courage, et ont pu dire avec saint Paul : « Nous n'avons « mangé gratuitement le pain de personne, car nous « travaillons avec beaucoup de peine, de nos propres « mains [2]; » et il est dit des premiers fidèles qu'ils passaient leurs jours dans le travail des mains et la prière.

Religieux, nous sommes loués pour travailler, jusqu'à la fin du jour, à la vigne du Père de famille : acceptons cette condition; le soir de la vie viendra, et, avec lui, le repos dans la maison paternelle, où nous sera donné le denier promis.

Religieux, nous sommes des pénitents publics; soumettons-nous donc tout d'abord à la sentence qui condamne l'homme au travail, et, par là, satisfaisons à la justice de Dieu.

Religieux, nous devons être des hommes d'édification; mais nous ne le pouvons qu'en étant des hommes de travail. Le public se scandaliserait s'il ne lui était pas évident que la vie que nous menons est très-laborieuse, et que l'oisiveté n'a pas un seul des instants dont se composent nos journées.

Religieux, nous avons promis l'obéissance; or l'o-

[1] Ps. LXXXVII, 16. — [2] II Thess., III, 8; I Cor., IV, 12.

béissance nous prescrit le travail; nous avons voué la chasteté, mais, sans le travail, cette sainte vertu ne peut se conserver.

Religieux, nous avons embrassé la pauvreté évangélique, pauvreté qui n'est pas seulement de cœur, mais effective; nous nous sommes réduits à la condition des pauvres qui le sont par nécessité. Mais la pauvreté commande le travail, sinon elle ne laisse comme alternative que la mendicité ou la mort. Travailler est l'exercice propre et la première obligation du pauvre : c'est donc aussi notre devoir.

Notre congrégation a droit à notre travail; elle sera pour nous une bonne mère; mais il faut que nous soyons ses enfants laborieux, s'employant généreusement pour se procurer à eux-mêmes et à leurs frères tout ce qui est nécessaire aux uns et aux autres.

Se refuser à travailler et à bien travailler serait se rendre à charge à la communauté, embrasser une espèce de mendicité plus humiliante, aux yeux même du monde, que la mendicité ordinaire, et qui n'a rien de ce qui fait la grandeur de celle-ci. C'est pourquoi saint Isidore de Damiette a dit : « Un religieux qui ne veut pas travailler, ne saurait justifier à quel titre il est nourri. »

Enfin, portons-nous au travail par le désir de procurer le bien de notre Institut et des enfants qui nous sont confiés, n'oubliant point que notre congrégation est en face d'immenses besoins, auxquels elle ne peut satisfaire qu'à la condition du plus grand dévouement de la part de chacun de ses membres, et que, d'autre part, nous ne pouvons obtenir des succès dans notre œuvre que par un labeur incessant et un zèle infatigable.

APPLICATION

Travaillons; mais que ce soit de manière à répondre aux vues de Dieu, et à accroître nos mérites.

Faisons chaque chose en temps et lieu prescrits. Travaillons à des choses utiles, en esprit d'obéissance et conformément à ce que nous indique la volonté de nos supérieurs. Travaillons en esprit de pénitence, et supportons avec patience et résignation tout ce que notre emploi peut avoir de pénible ou d'humiliant.

Travaillons avec esprit de foi; tenons-nous en présence de Dieu; jetons de temps en temps les regards de notre âme sur Notre-Seigneur travaillant avec la très-sainte Vierge et saint Joseph; unissons-nous à lui, et, comme lui, ne nous proposons pour fin que la gloire de son Père céleste et le salut des âmes.

Travaillons avec affection pour notre emploi. Gardons-nous d'en désirer un autre. Persuadons-nous que celui où nous sommes actuellement est celui où Dieu nous veut, et dans lequel nous ferons le plus de bien.

Travaillons avec courage, énergie, dévouement, persévérance. Ne nous laissons jamais rebuter par les difficultés. Il y en a partout, et, nulle part, elles ne sont de nature à arrêter le chrétien généreux qui se confie en la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Travaillons constamment; toutefois, ne nous permettons point, sous prétexte de travail, d'omettre ou de négliger nos exercices spirituels : nous irions contrairement à la volonté de Dieu, et notre travail même ne nous serait d'aucune utilité, parce que ce souverain Maître ne le bénirait pas.

PRIÈRE

Nous vous adorons, ô Jésus, vous consumant de labeurs, en la compagnie de saint Joseph. Donnez-nous, nous vous en supplions, de participer aux saintes dispositions avec lesquelles vous avez travaillé. Faites que nous soyons tous dévoués à votre service, et que notre plus grande joie soit de nous sacrifier pour vous et les âmes qui nous sont confiées, afin qu'ayant rempli ici-bas notre tâche, comme vous le demandez de nous, nous obtenions pour salaire le denier de la vie éternelle.

RÉSUMÉ

Le travail est pour tous une rigoureuse obligation :

1° C'est la condition de l'homme de travailler pour se procurer ce qui est nécessaire à sa subsistance...

2° Il le doit pour satisfaire à cet arrêt porté contre lui : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front... »

3° L'oisiveté est un larcin,... une honte,... un danger,... le principe de mille tentations, la mère de tous les vices...

4° Travailler, c'est imiter Dieu, Jésus-Christ, les saints...

5° Travailler, c'est pour nous, religieux, honorer notre état, pratiquer l'obéissance, assurer notre vertu, garder la pauvreté, nous acquitter de ce que nous devons à l'Institut, à nos élèves...

— Travaillons donc, mais en religieux, c'est-à-dire :

1° Conformément à l'ordre, et par obéissance...

2° Avec esprit de foi, humilité, patience...

3° Avec attention à Dieu présent,... union à Jésus-Christ.

4° Avec affection pour notre emploi...

5° Avec courage, énergie, dévouement, persévérance...

Voir les Résumés, *page* 202; — Examens particuliers, *sujets* 12 et 13.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

—

Pages.

APPROBATION v
INTRODUCTION VII

Vie religieuse.

1re MÉDITATION. Fin de l'homme 1
2e — Fin du chrétien. 7
3e — Fin du religieux. 13
4e — Affaire du salut. 19
5e — Vocation religieuse. 25
6e — Excellence de la vie religieuse 31
7e — Avantages de la vie religieuse. . . . 37
8e — Fin du frère des Écoles chrétiennes. . 43
9e — Vocation à l'Institut des frères des Écoles chrétiennes. 49
10e — Estime de notre Institut. 55
11e — Le vénérable de la Salle. 61
12e — Nos devoirs envers l'Institut. 67
13e — Habit religieux. 73
14e — Moyens d'être heureux en communauté. 79
15e — Motifs d'être bons religieux. 85
16e — Nos devoirs comme religieux. 91

Régularité.

17e MÉDITATION. Les règles en général. 97
18e — Excellence des règles. 103
19e — Caractères de nos règles. 109
20e — Avantages des règles. 115
21e — Nos devoirs envers les règles. 121

Pages.

22e MÉDITATION. Principes relatifs à l'observation des règles. 127
23e — Violation des règles. 133
24e — Relâchement 139
25e — Fidélité aux petites choses 145
26e — Infidélité dans les petites choses 151

Exercices spirituels.

27e MÉDITATION. Exercices spirituels en général. 157
28e — De la prière. 163
29e — Qualités de la prière. 169
30e — Le devoir de la prière. 175
31e — Efficacité de la prière 181
32e — Des prières de communauté. 187
33e — Excellence de l'oraison. 193
34e — Efficacité de l'oraison 199
35e — Nécessité de l'oraison 205
36e — Moyens pour bien faire oraison 211
37e — Manière de faire l'oraison. 217
38e — Distractions et sécheresses. 223
39e — Connaissance de soi-même. 229
40e — Examen général. 235
41e — Examen particulier 241
42e — Nécessité et excellence de la lecture spirituelle 247
43e — Principes relatifs à la lecture spirituelle. 253
44e — Pieux entretiens. 259
45e — Entretiens en récréation. 265
46e — Nature et nécessité de la retraite annuelle. 271
47e — Moyens pour bien faire la retraite. . . 277
48e — Souvenir de la retraite. 283

Combat spirituel.

49e MÉDITATION. Le combat spirituel. 289
50e — Jésus-Christ, notre maître et notre modèle dans le combat spirituel. 295

Pages.

51e MÉDITATION. Lutte entre le bien et le mal. 301
52e — Des tentations en général. 307
53e — Manière de combattre les tentations. . . 313
54e — Tentation de Jésus-Christ dans le désert. 319
55e — Discernement des esprits. 325
56e — Combat contre les passions. 331
57e — Réforme du caractère 337
58e — Garde du cœur 343
59e — Partage du cœur 349
60e — Notre séparation d'avec le monde. . . . 355
61e — Dangers de la fréquentation du monde. 361
62e — Obligation de vivre dans l'éloignement du monde. 367
63e — Notre conduite au sujet du bon et du mauvais exemple. 373
64e — Bonne volonté. 379
65e — Ouverture de cœur 385
66e — Scrupule 391
67e — Consolations et épreuves. 397
68e — Paix de la conscience 403

Vie intérieure.

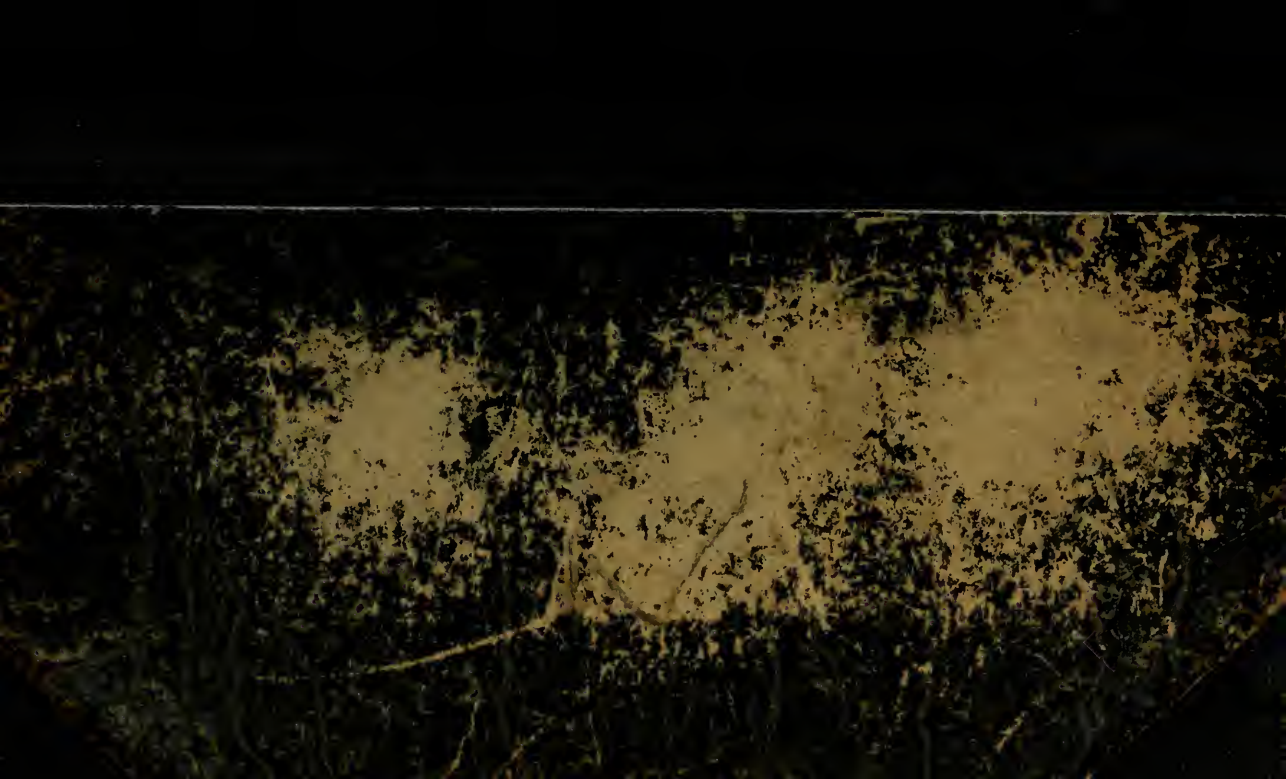
69e MÉDITATION. La sainteté 409
70e — Perfection du chrétien. 415
71e — Perfection du religieux. 421
72e — Union avec Jésus-Christ. 427
73e — Pureté d'intention. 433
74e — Sanctification des actions ordinaires. . 439
75e — La routine 445
76e — L'esprit intérieur 451
77e — Nature et marques de la ferveur. . . . 457
78e — De la ferveur dans une communauté. . 463
79e — Motifs d'être fervents. 469
80e — Moyens de conserver la ferveur. . . . 475
81e — Nature et marques de la tiédeur. . . . 481
82e — Combien la tiédeur est un grand mal. . 487
83e — Causes de la tiédeur et remèdes à un si grand mal. 493
84e — Présence de Dieu. 499

Pages.

85e MÉDITATION. Motifs de marcher en la présence de Dieu 505
86e — Pratique de l'exercice de la présence de Dieu. 511
87e — Recueillement extérieur. 517
88e — Recueillement intérieur 523
89e — Dissipation. 529
90e — Nécessité et avantages du silence. . . . 535
91e — Pratique du silence. 541
92e — Violations de la règle du silence. . . . 547
93e — La grâce 553
94e — L'infidélité à la grâce 559
95e — Estime et bon emploi du temps. 565
96e — Principes relatifs à l'usage des créatures. 571
97e — Principes relatifs à l'usage de nos facultés 577
98e — Bon usage de la volonté. — Rénovation intérieure. 583
99e — Nécessité et excellence du service de Dieu 589
100e — Le travail. 595

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

2526. — Tours, impr. Mame.

BX 2385 .F2 1873
v.1 SMC
F. P. B.

Mbeditations sur la vie
religieuse /
AZM-5047 (mcih)